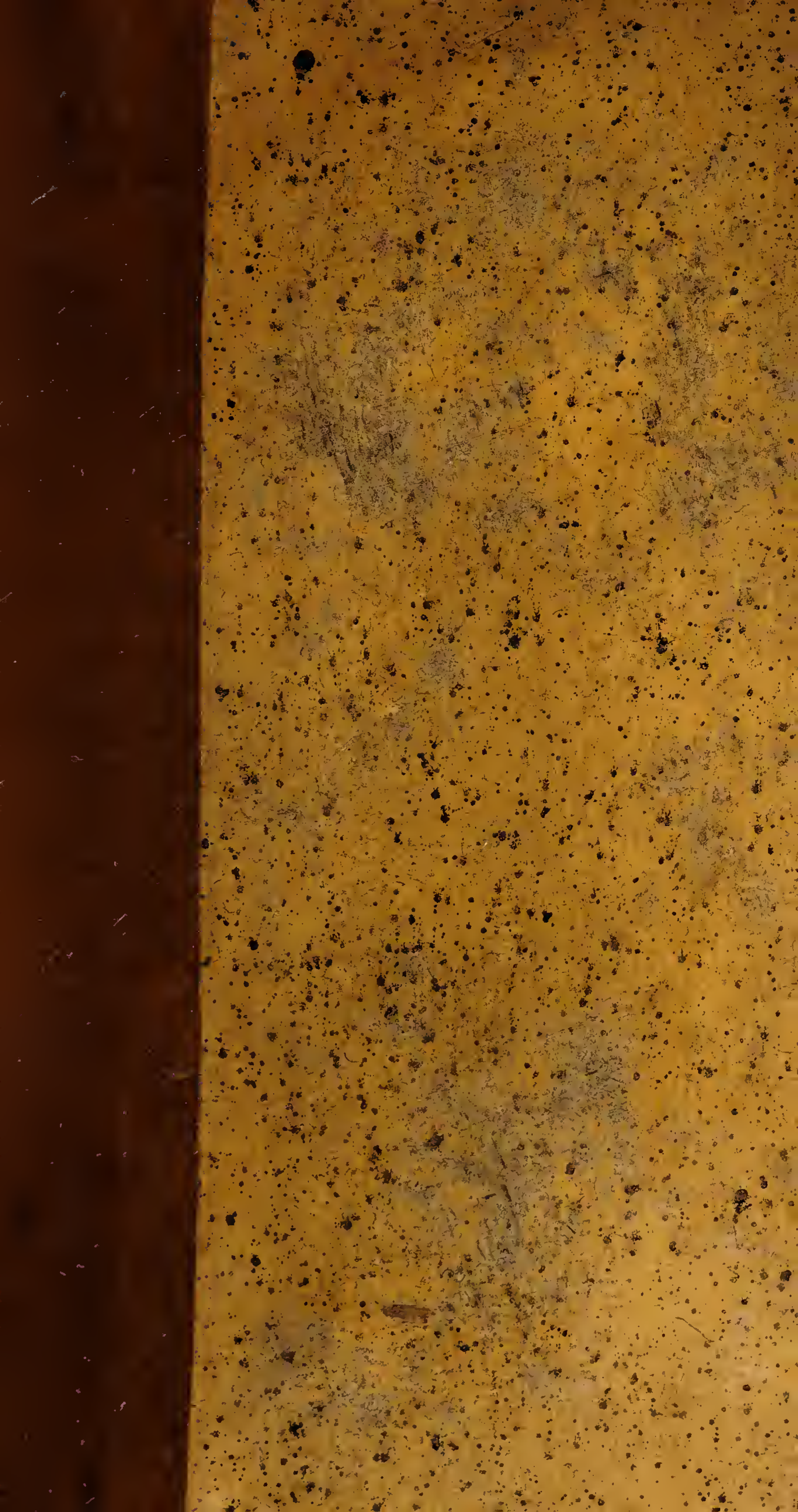


JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. *De Nat. Deor.*

MAI 1785.

TOME LXIV.



A PARIS,
Chez P. Fr. Didot le jeune, Libraire-Imprimeur de Monsieur, quai des Augustins.

Avec Approbation, et Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1785.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 5.

Suite de l'hospice de Vaugirard.

Si quelque chose démontre la prééminence du traitement mercuriel par extinction pour combattre la maladie vé-

nérienne, c'eſt la manière inſenſible & efficace avec laquelle la méthode employée à Vaugirard, guérit les femmes qui y ſont ſoumiſes, & les enfans qu'elles allaitent. Le mercure en friction s'inſinuant par degrés dans le tiſſu cellulaire, & ſe diſtribuant aux différentes parties du corps, n'irrite point le canal alimentaire, ne trouble point l'action nerveuſe; toute ſon action paroît ſe réduire à augmenter les ſécrétions & les excrétions, & à ranimer ainſi les organes de la vie. Auſſi, comme nous l'avons déja obſervé, les femmes nourrices, bien loin d'être fatiguées du traitement auquel elles ſont ſoumiſes, prennent un embonpoint & une fraîcheur qui annoncent que le remède répare au lieu d'affoiblir. Il eſt rare que la bouche paroiſſe ſenſible au mercure; quand cela arrive, ce n'eſt qu'après les premières frictions, & encore cette affection eſt-elle très-légère; mais jamais cet accident n'a lieu au milieu ou à la fin du traitement, quoique le ſpécifique ſoit alors plus largement adminiſtré. Ce phénomène eſt dû, ſans doute, à l'action tonique de la fibre qui augmente en raiſon de l'éloignement de la couche. Mais l'allaitement contribue auſſi pour beaucoup à rendre

les nourrices moins ſenſibles à l'action du mercure, parce qu'il détourne au profit des enfans, une portion de ce médicament. Deux choſes le prouvent. 1°. La néceſſité d'augmenter la doſe du mercure en friction, & de la porter preſqu'au double de celle dont on uſeroit ſi les femmes ne nourriſſoient pas. 2°. L'obſervation conſtante qu'il faut plus de mercure pour guérir la femme qui allaite deux enfans, que pour guérir celle qui n'en allaite qu'un.

OBSERVATIONS ſur le traitement des femmes.

La conſtitution des nourrices, le degré d'infection qui eſt plus ou moins fort, & pluſieurs autres cauſes relatives aux femmes ou à leurs enfans, mettent des différences remarquables dans la manière dont les unes ou les autres de ces femmes, ſont ſoumiſes au traitement. Mais il eſt des ſoins généraux & indiſpenſables, comme le régime & les bains.

Le régime végétal ou mixte, tel qu'il a été décrit, eſt ſi néceſſaire, que les femmes qui ne s'y ſoumettent pas avec régularité, arrivent plus tard au terme de leur guériſon.

Les bains ne ſont point adminiſtrés empiriquement, & il ſeroit bien dangereux d'en uſer ainſi. Telle femme, dont la fibre eſt forte, roide, ou qui a la peau sèche & le genre nerveux irritable, doit être baignée fréquemment. Celle qui eſt molle, foible, & dont les humeurs tendent au ſcorbut & à la putridité, n'a pas beſoin des bains, mais de toniques. Si dans le commencement du traitement il ſurvient des maux de tête, d'yeux ou de reins, ce ſont des ſignes d'infection conſidérable, car c'eſt preſque toujours l'effet du virus qui commence à *s'ébranler* pour produire ou un engorgement aux glandes, une ophthalmie, ou une augmentation dans le flux gonorrhoïque.

La doſe d'onguent mercuriel n'eſt pas la même pour toutes ces femmes. Il en eſt qui ſont guéries avec trois ou quatre onces de ce remède. Quelques-unes au contraire ne guériroient pas ſi l'on n'ajoutoit à la méthode générale quelques préparations mercurielles, ſous une autre forme, ou d'autres médicamens qui concourent avec le mercure à corriger, détruire ou expulſer le virus. Il eſt aſſez important de dire un mot de ces autres remèdes, & des circonſtances dans leſquelles ils ont été adminiſtrés.

Nous commençons par les emplâtres & les linimens, parce que ce ſont les moyens qui ont le plus d'analogie avec les frictions mercurielles. On s'en eſt ſervi conſtamment pour fondre les tumeurs & les excroiſſances à l'anus & à la vulve. Ces parties ſont preſque toujours plus ou moins ulcérées : l'application des topiques mercuriels, qui diſpoſent ſi promptement les femmes groſſes à la ſalivation, ne font pas le même effet ſur les nourrices, mais produiſent un changement auſſi avantageux dans la partie malade. Leur efficacité eſt confirmée par cette ſeule remarque, que depuis le commencement de l'établiſſement, on ne s'eſt pas ſervi deux fois du ciſeau ou du cauſtique, pour extirper ces tumeurs qui ſe ſont diſſipées inſenſiblement. On a vu diſparoître, par cette pratique, des choux-fleurs de trois pouces de diamètre, des tumeurs groſſes comme le poing, & des ſquirrhoſités multipliées & volumineuſes le long des grandes lèvres. On a guéri en trois ſemaines par le même moyen des ulcères au ſein, fétides & recouverts de dartres croûteuſes qui rendoient le mamelon inviſible. On s'en eſt ſervi encore avec le même ſuccès pour les rhagades & pour des ulcérations qui s'é-

tendoient dans l'inteſtin à deux ou trois pouces de la marge de l'anus. Dans ce dernier cas on introduit dans le canal inteſtinal un plumaceau chargé de cérat mercuriel. Quand on uſe des emplâtres ou linimens, il eſt eſſentiel d'employer en même temps les émolliens, en bain ou en cataplaſme ; & lorſque la tumeur ou excroiſſance eſt flétrie, on la touche avec l'eau ſtyptique du *Codex* pour accélérer ſa deſſiccation.

Le ſublimé corroſif a été mis en uſage fort rarement, parce que les circonſtances où il paroiſſoit devoir convenir particulièrement ont été rares. Cependant on l'a employé pluſieurs fois avec beaucoup d'avantage. Ces cas étoient une ophthalmie vénérienne rebelle, des chancres très-tenaces aux lèvres, des dartres vénériennes à la paume de la main, ſorte de *lichen* très-difficile à guérir, des engorgemens glanduleux anciens & ſquirrheux accompagnés de ces puſtules plates au front & aux extrémités, & qui ne ſe font connoître que par des taches noires ſur la peau. Ces malades étoient à l'uſage du lait, & elles buvoient en même temps une décoction adouciſſante, qu'on donnoit alternativement avec les tiſanes ſudorifiques.

Quand le vice paroît avoir de l'analogie avec le virus ſcrophuleux, que les malades ſont pituiteuſes ou phlegmatiques, on interrompt les frictions pour faire uſage de panacée mercurielle qu'on incorpore ſouvent avec la rhubarbe; ou bien on donne les pilules de Belloſte à la doſe de ſix, huit ou dix grains, tous les jours. On fait prendre en même temps des bouillons aux herbes, ou des ſucs épurés de plantes. Quelquefois, malgré tous ces ſoins, les glandes reſtent long-temps dures & à moitié ſquirrheuſes; & tant que ces malades ſont en cet état, il ne faut les regarder que comme palliées, car elles ſont expoſées à être infectées de nouveau, lorſque la glande vient à ſe fondre. Une femme mariée, qui étoit arrivée infectée au degré le plus éminent, avoit entre autres ſymptômes une glande maxillaire groſſe comme les deux poings, & cette glande étoit ſquirrheuſe. En lui faiſant paſſer les remèdes, on lui avoit appliqué un emplâtre de *Vigo cum mercurio* ſur cette glande; & au bout de deux mois, elle étoit à moitié fondue. La malade s'ennuya de cet emplâtre, expoſa à l'air cette glande ramollie qui reprit une dureté ſquirrheuſe. Cependant on continua

les remèdes ; & les autres ſymptômes étoient détruits lorſque la malade appliqua pour la ſeconde fois un emplâtre ſur ſa glande : le ramolliſſement de la tumeur, & ſa diminution qui fut très-prompte, donnerent lieu à une nouvelle exploſion de ſymptômes vénériens non équivoques, pour leſquels la malade fut ſoumiſe pendant près d'un mois à un traitement mixte. Pendant ce traitement, nouvelle négligence qui fait arrêter la fonte de la glande ; on a recours pour la troiſième fois à l'emplâtre que la malade redoutoit, comme s'il eût été la ſource du mal qu'elle voyoit renaître après ſon application. La fonte de la glande à été complète, mais ce n'a pas été ſans voir reparoître quelques ſymptômes beaucoup plus légers à la vérité, & plus faciles à guérir que les précédens.

On a fait uſage des ſudorifiques, parmi leſquels on a donné la préférence à la ſalſepareille. On s'en ſert fréquemment pour tiſane, ſur la fin du traitement des femmes dont les accidens ont été un peu graves ; mais elle a une vertu bien plus grande, quand on la donne à grande doſe mêlée avec des ſubſtances aromatiques, des purgatifs & une aſſez grande

quantité de miel & de ſucre, pour lui donner le goût & l'apparence d'un ſirop.

Ce ſirop, connu depuis long-temps ſous le nom de ſirop de Cuiſinier, ſe trouve indiqué dans les obſervations médicales du collège de Médecine de Londres, & dans celles de la Société royale de Médecine; mais ſa compoſition eſt particulièrement décrite dans la Gazette de Santé (*a*). On en avoit fait uſage à l'hoſ-

(*a*) Prenez ſalſepareille, trente onces; faites-la infuſer d'abord pendant vingt-quatre heures dans douze pintes d'eau; faites bouillir enſuite juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites à quatre; répétez deux fois la même opération ſur le marc, après avoir décanté la liqueur; mêlez ces trois décoctions, à laquelle on ajoutera fleurs de bourache, roſes blanches & anis, de chaque deux gros; ſéné, une once & demie; faites bouillir juſqu'à réduction de moitié; paſſez à la chauſſe, & ajoutez-y deux livres de ſucre, & autant de miel, dont on ſera ſuivant les règles de l'art, un ſirop qui doit ſervir pour l'uſage. On fait prendre trois priſes de ce remède par jour, à la doſe d'un demi-verre ordinaire; & la boiſſon journalière eſt une décoction de ſalſepareille, faite avec ſix gros de cette racine, ſur trois pintes d'eau. Ce remède agit par les ſueurs, par les ſelles & par les voies urinaires. On le rend plus ou moins purgatif, en augmentant ou diminuant la doſe du ſéné. On diminue auſſi la doſe de ce ſirop, s'il

pice dès l'année 1782, & on y avoit été engagé, par les bons effets qu'on avoit obtenus en faisant prendre à des malades très-gravement affectées, de fortes décoctions de salsepareille sur la fin de leur traitement, & par des observations particulières étrangères à l'hôpital. Les indications d'administrer ce sirop sont un virus ancien, & qui n'a pu être détruit par une grande quantité de mercure, une fibre molle gorgée de mauvais sucs, & la langueur dans les sécrétions & dans les excrétions. Les accidens les plus communs dans ces circonstances sont des tumeurs gommeuses, situées sur la tête ou les articulations, qui font souffrir des douleurs intolérables ; des pustules profondes, ou des ulcères aux mains ou aux pieds ; mais surtout des chancres à l'arrière-bouche, qui après avoir rongé le voile du palais, gagnent l'œsophage.

En 1782, *Marie*, fille de campagne, de la classe des bonnes nourrices, avoit, entre autres symptômes, un chancre au voile du palais, & une gonorrhée. Le

---

échauffe ; il n'assujettit d'ailleurs qu'à un régime tempérant & ordinaire, composé de bons potages & de viandes bouillies ou rôties. *Gazette de Santé pour l'année 1784, n°. 1, pag. 2.*

chancre disparut après les premières frictions, & l'abondance & l'acrimonie de l'écoulement faisoient voir la route que le virus avoit prise. Au bout de quelques mois l'écoulement vénérien s'étant supprimé tout-à-coup, le chancre reparut plus vivement que dans le commencement de la maladie. On donna le mercure à grande dose, on fit user d'un gargarisme antivénérien sans pouvoir arrêter les progrès du mal On essaya de rendre le traitement mixte en combinant les bains, les frictions mercurielles & le sublimé: la malade ne s'en trouva que plus affoiblie. On toucha l'ulcère avec l'essence de térébenthine sans aucun succès. Au bout de cinq semaines le voile du palais étoit tout rongé, la déglutition des solides impossible, la parole très-difficile. L'ulcère occupoit toute la partie supérieure du pharynx, il étoit grisâtre, fétide; la malade dépérissoit de jour en jour. Cependant cette femme naturellement robuste & pleine de courage, n'avoit pas voulu abandonner son enfant qu'on avoit tenté de lui enlever plusieurs fois, & on le lui avoit laissé, parce que son lait ne sembloit pas participer à la cachexie. Dans cette circonstance on fit prendre à cette malade le syrop de salsepareille à

la dose d'un verre le matin, & l'autre le soir. Elle parut agitée pendant les premiers jours, sans en éprouver de bons effets. Le troisième jour elle eut des évacuations considérables, & l'ulcère avoit un aspect moins sordide. Les jours suivans les évacuations continuèrent, & l'ulcère se borna. Au bout de huit jours la déglutition étoit moins difficile, l'ulcère se détergea insensiblement. Au bout de quinze, il n'étoit plus que de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous, les chairs étoient bonnes, la malade pouvoit manger des alimens solides, ses forces étoient réparées; enfin avant un mois la cicatrice fut complette.

Ce fait est très-remarquable & très-concluant. Des faits semblables se sont souvent renouvellés à l'hospice; d'ailleurs les officiers de santé de cet hôpital ont eu lieu de répéter les mêmes observations dans leur pratique de la ville; & par-tout ils ont constamment remarqué que l'action de ce syrop est d'autant plus prompte & plus vive, que les malades ont plus pris de mercure. D'où l'on peut conclure que sa vertu paroît consister principalement à mettre en action le mercure dont le tissu cellulaire est gorgé, & qui ne peut être distribué à cause de l'inertie de la fibre.

Il eſt encore des femmes à demi ſcorbutiques qui ont grand beſoin de mercure à cauſe de leurs accidens vénériens, mais qui ne pourroient le ſupporter ſi l'on ne prenoit des moyens de fortifier leur fibre & de recompoſer, pour ainſi dire, leur ſang appauvri. Le quinquina, la rhubarbe, les martiaux, le camphre & le régime tonique ſont les moyens dont on fait uſage. En 1784 au mois de mars, une femme nouvellement accouchée eſt arrivée de l'hôtel-dieu avec ſon enfant. L'enfant étoit dans un état ſi déplorable qu'il ne pouvoit prendre ni le teton ni le biberon. La mère avoit une fièvre habituelle qui avoit commencé avant ſa couche, & dont la petiteſſe du pouls indiquoit aſſez le caractère. Le viſage étoit plombé, les membres étoient œdématiés; les taches aux jambes & la putridité des gencives étoient des ſignes manifeſtes d'une diſpoſition ſcorbutique. Les premières voies paroiſſoient en même temps remplies de ſaburre, & à ces ſymptômes de cachexie ſe joignoient des accidens vénériens très-graves. Après avoir fait prendre à cette femme un émético-cathartique, on s'eſt apperçu que le lait vouloit monter à ſes ſeins; mais ſon enfant ne pouvoit pas encore prendre

le teton, & d'ailleurs cette femme étoit ſi foible, que bien loin d'être propre à ſoigner un nourriſſon elle, pouvoit à peine ſe ſervir elle-même. On nourrit l'enfant avec du bouillon, du lait & quelques fortifians, & on fit prendre à la mère une tiſane de quinquina & de tamarins, & une potion fortifiante. Les forces de la malade ſe rétablirent par degrés, le lait augmenta de jour en jour, & l'enfant ayant été reſtauré de ſon côté, par les ſoins qui lui furent adminiſtrés, cette femme a eu le plaiſir au bout de dix jours de voir teter ſon enfant qu'elle a parfaitement élevé.

OBSERVATIONS ſur le traitement des enfans

Les ſymptômes multipliés dont on a donné le tableau, ont été obſervés ſur l'univerſalité des enfans reçus à l'hoſpice de Vaugirard; mais chacun d'eux en particulier n'a préſenté que quelques-uns de ces accidens; ceux qu'on voit le plus fréquemment ſont les puſtules, les ulcérations extérieures, l'ophthalmie, l'enchifrenement, & le gonflement œdémateux.

Quelques gens de l'art, très-verſés

dans le traitement de la maladie vénérienne des adultes, ont cru s'appercevoir que cette maladie avoit un caractère différent suivant les différentes constitutions de l'air, parce qu'ils ont observé que tantôt c'étoit un symptôme qui dominoit & tantôt c'étoit un autre. On a remarqué aussi à l'hôpital de Vaugirard qu'il y avoit presque toujours un symptôme dominant chez les enfans, & que ce symptôme varioit suivant les saisons. Dans un temps ce sont des chancres à la bouche, dans un autre ce sont des ophthalmies. L'année dernière les aphthes & les phlegmons étoient très-fréquens. Cet hiver le gonflement œdémateux est un symptôme très-commun.

Ce n'est pas dans les premiers jours qu'un enfant suce le lait d'une nourrice préparée & soumise au traitement, qu'il est possible de s'appercevoir de l'effet du mercure. On commence quelquefois à distinguer son action vers le quinzième jour, soit par le transport & l'issue abondante & favorable du virus par les yeux ou par les narines, soit parce que les ulcères se bornent, soit enfin parce que la peau se régénère, & que le visage est moins ridé & moins décrépit. Ce changement est encore plus prompt & plus

ſenſible lorſqu'on donne un enfant nouveau-né à une femme qui eſt accouchée depuis quelques ſemaines.

En général dans le premier mois on voit les ulcères ſe borner, les œdèmes ſe diſſiper, les puſtules ſe deſsèchent ou ſuppurent, les inflammations curables s'appaiſent, les chancres ſe détergent : bientôt la figure renaît, chaque jour efface une ride; la déglutition devient plus facile, la bouche plus fraîche; les tumeurs rondes & dures ont une ſuppuration abondante, celles qui ſont mollaſſes commencent à ſe réſoudre, ou bien ont une tranſudation louable. Cette amélioration eſt encore plus ſenſible dans l'état des yeux ; leur écoulement ou leur ſuppuration paroît d'abord augmenter conſidérablement ; mais au bout de quelques jours le pus eſt moins jaunâtre, moins gluant, & devient peu à peu plus homogène & moins acrimonieux. L'œil s'ouvre, & les collyres convenables peuvent être employés. Mais auſſi c'eſt pendant ce premier mois que la plus grande mortalité a lieu, ſoit par les ſymptômes incurables que nous avons expoſés, ſoit parce que les enfans ne peuvent pas prendre le teton, ni par conſéquent éprouver le bienfait du traitement.

Dans le deuxième mois on voit souvent éclore de nouveaux accidens : tels sont les tumeurs mollasses du cuir chevelu, les tumeurs dures aux épaules, les pustules aux mains, les rougeurs ulcérées aux talons, le flux gonorrhoïque chez quelques petites filles, tous symptômes benins comme nous l'avons vu. Les aphthes au voile du palais, les tumeurs mollasses le long de l'épine dorsale ou à l'os sacrum, & quelques autres accidens très-graves, se montrent encore à cette époque.

Vers six semaines la violence de l'orage est passé, les symptômes vénériens qui existent encore sont dans la déclinaison ; mais les enfans sont sujets à des paleurs, à des coliques, à des dévoiemens, accidens causés par l'embarras de l'estomac, & que dissipent des purgatifs légers.

Dans le troisième mois les enfans prennent des forces & du développement, ou bien ils succombent, si leur santé n'a pu s'affermir. Les accidens vénériens sont le plus souvent disparus, & ceux qui persistent sont l'enchifrenement, des tumeurs dégénérées, ou des ulcérations qui se renouvellent. De trois mois à six la guérison est confirmée sur le plus grand nombre des enfans. Mais ceux

chez lesquels le mal avoit été considérable éprouvent de nouveaux accidens, qui sont ordinairement des rhagades, des végétations & des ulcères à l'anus, des pustules dures & indolentes à la face, ou des pustules plates & livides à la surface du corps. Le traitement de ces enfans exige les plus grands ménagemens à toute sorte d'égards; mais il est sûr, comme nous l'exposerons, après avoir parlé des soins accessoires qu'il faut donner aux enfans pendant les six premiers mois, tant pour le pansement de leurs ulcères que pour leur nourriture.

Tandis que le lait de la mère régénère les humeurs de l'enfant, on se contente de panser les ulcères & d'adoucir les autres symptômes par les moyens les plus simples. On fomente avec des linges trempés dans de l'eau de guimauve les tumeurs inflammatoires & les ulcères. On lave avec la même eau les yeux affectés d'ophthalmie; on fait faire des fumigations aqueuses pour pénétrer dans l'intérieur des narines, & on les emploie aussi très-fréquemment pour exciter l'écoulement des yeux quand il languit. Quand on veut donner plus d'intensité à ces fumigations, on ajoute un peu de vinaigre dans l'eau, & on s'en est par-

faitement bien trouvé dans des enchifrenemens très-graves. On ſe ſert encore d'une petite ſeringue pour injecter les yeux, le nez, les oreilles & toutes les parties dans leſquelles les ablutions ne pourroient pas pénétrer facilement. On met ſur les tumeurs mollaſſes & ſuppurantes un très-léger emplâtre d'onguent de la mère, qu'on recouvre quelquefois d'un petit cataplaſme de farine de graine de lin. On doit ſe garder d'ouvrir les tumeurs qui ſont ſur l'épine du dos, parce qu'il ſeroit très-poſſible de prendre pour un ſac enkiſté rempli de pus ou de fluide, une tumeur produite par la carie des vertèbres, & qu'on connoît ſous le nom de *ſpina bifida* ou d'*hydro-rachitis*. Nous avons vu pluſieurs de ces tumeurs ſimplement cutanées, avoir la plus grande reſſemblance avec le *ſpina bifida*; & quoiqu'il y ait ordinairement quelqu'autre ſigne propre à caractériſer cette dernière tumeur & à la diſtinguer des excroiſſances lupiales, le plus sûr eſt de reſpecter les unes & les autres, puiſqu'on court le plus grand riſque en cherchant à les ouvrir, & qu'il n'y a rien à craindre en attendant (*a*).

(*a*) Les ſignes les plus propres à faire juger

Mais on ne doit pas balancer à ouvrir celles qui ſe trouvent aux feſſes, aux en-

---

que ces tumeurs, placées le long de l'épine dorſale, ſont des *ſpina biſida*, ſont la groſſeur démeſurée de la tête, la maigreur, la diſtorſion & la paralyſie des extrémités inférieures. Dans cet hiver 1785, on a apporté à l'hoſpice de Vaugirard un enfant ſevré, âgé, diſoit-on, de ſept à huit mois, mais qui avoit plus d'un an. Outre des puſtules & des ulcères vénériens à l'anus & aux aines, il étoit hydrocéphale, & il avoit vers la dernière vertèbre des lombes une tumeur d'un pouce & demi de diamètre, terminée par une eſpèce de capuchon. Cette tumeur étoit mollaſſe, & contenoit évidemment un fluide. Les jambes étoient torſes, & les extrémités inférieures étoient proportionnellement moins fortes & moins développées que les extrémités ſupérieures & le tronc. On s'occupoit d'attaquer le vice intérieur par des remèdes proportionnés à l'âge & à la force de cet enfant, lorſqu'il eſt mort. A l'ouverture de la tumeur, nous avons trouvé qu'elle étoit remplie d'un fluide aqueux. Le corps des deux dernières vertèbres des lombes étoit détruit; & en examinant la communication de ce ſac avec le canal de la molle épinière, nous avons vu un cordon blanchâtre gros comme une plume de poulet, qui étoit implanté au centre de la tumeur, & qui s'amincissoit en approchant du point de l'inſertion à une ligne de diſtance; à droite & à gauche, il y avoit deux petits cordons blanchâtres, quatre fois plus ténus, fixés parallélement & avec ſymétrie

virons de l'anus & à la tête, parce que la peau de ces parties eſt très-denſe, & que la fuſée ou la métaſtaſe du pus produiroit des accidens funeſtes. On baigne les ulcères profonds & de mauvaiſe nature avec des décoctions déterſives & anti-putrides. Les ulcères du talon n'exigent le plus ſouvent que des lotions adouciſſantes, un peu de cérat, & de la charpie très-douce & très-molle. Les puſtules & les ulcères du ſcrotum & du coccix ont rarement des ſuites graves quand les nourrices ſont propres & actives. Enfin on détruit les chancres & les aphthes vénériens de la bouche, en les touchant, comme il a été dit dans l'expoſition, avec un pinceau trempé dans un gargariſme anti-vénérien.

Les enfans dont nous croyons avoir pallié le mal dans le ſein de leur mère,

aux deux côtés du gros cordon. La continuité de ces cordons avec la moëlle épinière avoit été interrompue en ouvrant la tumeur ; mais néanmoins nous en avons eu la certitude de leur nature, ſoit par la diſſection, ſoit par l'état de l'os ſacrum que nous avons trouvé ſans aucune ouverture & à moitié développé ; il eſt évident que le gros cordon étoit la terminaiſon de la moelle épinière ou la queue de cheval, & que les deux paires à droite & à gauche étoient une double conjugaiſon des nerfs ſacrés.

paroiſſent fort peu ſenſibles aux effets du mercure. Les autres ſont plus ſujets à éprouver de la pâleur & des coliques ſourdes ſans évacuation, ce qui les rend brûlans, & diminue leur appétit. Les grands froids ou les grandes chaleurs, pendant leſquels l'irritabilité eſt plus forte, ſont le temps où les entrailles des enfans ſont plus ſenſibles au mercure, & on les a vus un jour d'orage & de frictions avoir preſque tous la colique. La ſuſpenſion de l'uſage du mercure, les adouciſſans tels que l'eau de chiendent miellée, le look de gomme arabique & de ſirop de guimauve auquel nous avons ſubſtitué quelquefois le ſirop diacode, les lavemens, ont diſſipé ces accidens.

La nourriture des enfans varie ſuivant leur âge, leurs beſoins, l'habitude déjà donnée par les nourrices & les qualités des nourrices. Pendant les ſix premières ſemaines ils n'ont avec une bonne nourrice que le teton & du lait de vache ou de chèvre, dont la quantité ne peut guère être ſpécifiée. L'eau de riz ſimple, l'eau de chiendent miellée, l'eau rougie avec un ſixième de vin, ſont les différentes boiſſons dont on leur fait uſer, & qu'on choiſit ſuivant l'état de leurs forces & la diſpoſition du ventre. Quand les enfans

ſont

ſont foibles ou qu'ils ont le dévoiement, on donne du bouillon à la place du lait; & quand la foibleſſe eſt plus marquée, on donne une boiſſon plus fortifiante, que l'on fait prendre, ainſi que le lait & les autres boiſſons, par le moyen d'une petite fiole ſurmontée d'une éponge, ou à la cuiller (*a*).

(*a*) On ne ſauroit trop tôt accoutumer les enfans à boire quelques liqueurs étrangères au lait, tant à cauſe de l'avantage qui en réſulte pour le moment préſent, qu'afin de ſe procurer une reſſource, pour faire prendre par la ſuite à l'enfant la nourriture & les remèdes qui peuvent lui devenir abſolument néceſſaires pour lui ſauver la vie; & il eſt aiſé d'y accuotumer les enfans nouveau-nés; car, dans différens pays, on les voit dès le moment de leur naiſſance ſoumis à l'uſage de boiſſons tout-à-fait différentes, que l'habitude leur rend bientôt familières: l'eau d'orge ou de riz, le vin étendu d'eau, ſont les liqueurs dont on uſe le plus communément en France. Dans le Nord, on fait boire de l'hydromel; dans certaines provinces d'Eſpagne, on fait prendre habituellement de l'huile aux enfans nouveau-nés; mais il paroît que ſi ces différentes liqueurs peuvent convenir aux enfans ſains & robuſtes, il faut choiſir des boiſſons légères, nourriſſantes & cordiales pour ceux qui ſont foibles & malades. On reviendra encore ſur cet article, trop peu développé dans les auteurs qui ont écrit ſur les maladies des enfans.

Vers l'âge de trois mois les enfans robuſtes ſont mis à l'uſage de crême de pain ou de riz au lait, à la quantité d'un poiſſon pour la journée, & peu à peu on augmente la doſe, de ſorte qu'au bout de ſix mois ils ſont en état de prendre une panade aſſez forte dont ils uſent deux fois le jour (*a*).

(*a*) Les crêmes de pain au lait ou au bouillon, ſont celles dont on ſe ſert habituellement. Pour préparer les crêmes au lait, on ne fait point, comme quelques-uns le conſeillent, bouillir pendant pluſieurs heures, & dans une petite quantité de liquide, du pain ſéché & pulvériſé; mais on fait chauffer le lait dans une grande baſſine de fer étamé; &, quand il eſt au degré d'ébullition, on y jette de la mie de pain à moitié émiettée, & du ſucre en poudre; on retire le vaſe du feu, & on laiſſe le pain s'imbiber du liquide dans lequel il nage. Au bout d'un demi-quart d'heure, on verſe par degrés le lait & le pain dans une paſſoire très-fine, à travers laquelle on exprime le pain déja à moitié diſſous La doſe eſt de ſix ou huit onces de mie de pain, & d'environ deux onces de ſucre par chaque pinte de lait. Cette crême de pain eſt plus ou moins étendue, ſuivant l'âge ou la force des enfans; elle eſt fort agréable au goût; la ſubſtance du pain eſt à moitié diſſoute, ſans être détruite, & il ſemble que le mucilage qui reſte offre au palais des enfans un certain travail qui leur plaît; car, lorſqu'ils en ont goûté, ils ne veulent plus boire du lait pur. La panade graſſe ſe fait également, en faiſant ramollir dans du

Telle eſt la marche ordinaire du traitement général & particulier des enfans, & celle à laquelle on s'eſt borné pendant la première année; mais l'expérience a fait connoître qu'il falloit ajouter à cette méthode; 1°. lorſque chez un enfant ſoumis au traitement, les accidens ſont rebelles, malgré la grande quantité de mercure qu'à pris & que prend habituellement ſa nourrice; 2°. lorſqu'il ſurvient à un enfant avancé dans ſa convaleſcence ou ſévré, de ces accidens nouveaux & conſécutifs dont nous avons parlé dans le tableau des ſymptômes.

Dans le premier cas, l'impoſſibilité de donner une plus grande doſe de mercure à la nourrice, a fait eſſayer d'adminiſtrer une ſorte de traitement à l'enfant déjà âgé de pluſieurs mois, & l'on s'eſt déterminé pour la ſolution du mercure ſublimé corroſif, donné à la doſe d'und ouzième de grain dans un véhicule convenable

bouillon très-chaud de la mie de pain, & en l'exprimant auſſi à travers une paſſoire. C'eſt proprement une ſoupe paſſée. A meſure que les enfans avancent en âge, on leur donne cette panade à plus forte doſe, ou paſſée moins finement; de ſorte que, lorſqu'ils ſont ſevrés, ils peuvent déja manger une ſoupe graſſe très-légère.

pour former ainsi avec le lait de la mère, un traitement mixte (*a*). Jamais on n'a

---

(*a*) Le véhicule est une solution de gomme arabique, à la dose de deux gros pour un demi-setier d'eau ; cette eau gommée est édulcorée avec du sucre ou avec du miel, & coupée avec du lait. On a adopté cet excipient pour les différentes espèces de médicamens nécessaires à ces enfans ; & il est fort aisé de se former une idée de la pharmacie dont ils ont besoin. Sur quatre onces de solution de gomme arabique à-peu-près, on ajoute des sirops ou des eaux distillées, ou des poudres, & on forme ainsi différentes potions purgatives ou altérantes, qui ont toutes le nom général de *looch*, à cause de leur base gommée. Ainsi, en ajoutant deux onces de sirop de chicorée, sur trois onces de cette liqueur, on a un looch laxatif; le sirop de fleurs de pêchers, à la même dose, forme un looch purgatif. Le sirop d'Althæa donne un looch béchique, qu'on rend incisif, en y ajoutant un, deux ou trois grains d'ipécacuanha, ou bien un grain de kermès. Une once d'eau de fleurs d'orange, rend le looch fortifiant. Il devient cordial, quand on y ajoute une demi-once d'eau de mélisse spiritueuse, ou quelques gouttes de lilium. La rhubarbe, à la dose de quelques grains, douze grains de poudre d'yeux d'écrevisse, vingt-quatre grains de quinquina, six grains de thériaque ou de confection hyacinthe : voilà les principales poudres qu'on fait entrer dans le looch, suivant les différentes indications qui demandent une potion tonique, antivermineuse, absorbante, fortifiante ou cordiale.

eu lieu d'être mécontent de cette nouvelle manière d'introduire des molécules mercurielles dans les humeurs des enfans nouveau-nés, & on a eu au contraire plusieurs preuves frappantes de son efficacité.

Jacques Savon, enfant trouvé, a été apporté à l'Hospice avec des boutons érysipélateux sur les fesses, & à la partie postérieure des cuisses. Il avoit de plus des gerçures en forme de rhagades à la commissure des lévres; sa nourrice avoit déjà pris une quantité considérable de mercure, sans que les ulcérations chancreuses des lèvres se fussent cicatrisées. On fit prendre à cet enfant pendant trois semaines ou un mois, un douzième de grain de sublimé corrosif, & les symptômes qui jusques-là avoient été rebelles, disparurent : quelque-tems après, l'apparition de quelques pustules sur les reins & sur les fesses, donnèrent des inquiétudes; comme l'enfant faisoit alors ses premières dents, on lui donna un sixième de grain de panacée mercurielle dans de la rhubarbe, & après l'avoir continué pendant 15 ou 20 jours, ces inquiétudes furent absolument dissipées.

En 1783, l'enfant de la nommée *Catherine de Vr.****, dite *Poulette*, gué-

rie de quelques accidens légers ſurvenus après ſa naiſſance, a été attaquée trois mois après d'accidens conſécutifs, tels que des boutons éryſipélateux, des rhagades & des petites excroiſſances à l'anus & aux parties de la génération. Il n'étoit pas poſſible de rien ajouter au traitement de la mère, qui étoit pouſſé très-vigoureuſement : on eut recours au ſublimé, & l'enfant a parfaitement guéri.

En 1784, *Joſephine Chaſard*, enfant trouvé, fut attaquée, trois mois après ſa naiſſance, d'une tumeur à l'articulation du pied droit, tumeur auſſi groſſe qu'une noix, & qui avoit toute l'apparence ſcrophuleuſe. Il ſe déclara, en même temps, des ulcères au calcaneum. Les cataplaſmes & les emplâtres fondans ne produiſirent aucun effet. La mère n'étoit pas aſſez robuſte pour ſupporter une doſe de mercure plus conſidérable ; on employa la ſolution du ſublimé avec les précautions ordinaires : la guériſon de l'enfant a été lente, mais elle a été ſûre ; pour y procéder avec plus de ſécurité, on ne continuoit pas plus de douze ou quinze jours l'uſage de ce remède *délicat*, & on le reprenoit enſuite, après s'être repoſé pendant une ou deux ſemaines, ſuivant que l'état de l'enfant ſembloit le

demander. Le ſignal de la guériſon a été l'éruption d'une aſſez grande quantité de boutons purulens derrière les oreilles, aux feſſes & ſur les doigts. Ces boutons ont été panſés avec le cérat blanc, & lavés avec la décoction de graine de lin, dans laquelle on mêloit un peu de ſolution de ſublimé; & cette *métaſtaſe* a été heureuſe, & la guériſon de l'enfant a été aſſurée en continuant encore, pendant quelque temps, l'uſage du remède qui l'avoit guéri.

Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire lorſqu'il ſurvient à un enfant convaleſcent, fort avancé dans ſa nourriture, des accidens conſécutifs, on peut lui adminiſtrer immédiatement des remèdes avec plus de hardieſſe. On s'eſt parfaitement bien trouvé en pareille circonſtance, de faire prendre la ſolution de ſublimé dans le ſirop ſudorifique coupé avec du lait, ou de donner après l'uſage de la ſolution celui de la panacée incorporée avec la rhubarbe.

Le nommé *Clovis*, apporté au commencement de 1784, à l'hôpital, avec des accidens aſſez légers, eut au bout de trois mois au teton gauche un abcès qui fut ouvert, & qui ſe cicatriſa promptement. Quelque temps après il eſt ſurvenu à

l'œil gauche un orgeolet qui a dégénéré en ulcère d'un aſpect chancreux ; cet ulcère a paru céder aux panſemens méthodiques & à la dépuration opérée tant par le lait de la nourrice, que par l'uſage d'un douzième de grain de ſublimé pendant un mois. Six ſemaines après on a vu paroître une tumeur derrière l'oreille gauche : cette tumeur a abcédé, & s'eſt guérie avec tant de promptitude qu'elle ne paroiſſoit pas vénérienne. Mais à l'âge de dix mois, de nouveaux accidens à l'anus, tels que des rhagades & des puſtules, ont prouvé que le mal n'avoit été que pallié. On a donné la ſolution de ſublimé dans la tiſane ſudorifique ; on s'eſt ſervi d'un cérat mercuriel très-léger pour panſer de temps en temps les puſtules ulcérées, & l'enfant s'eſt rétabli en peu de temps. On a remarqué que cet enfant avoit pris de la force & de la vigueur, à meſure que le mal s'étoit porté du dedans au dehors par l'apparition des ſymptômes ſuſdits. Cet enfant qui n'eſt pas encore ſevré, pourra fort bien à l'époque du ſevrage préſenter quelqu'apparence de rechute ; mais l'expérience a appris dans cet hôpital, combien il étoit important de s'y prendre à pluſieurs repriſes, pour aſſurer en même

temps la guériſon radicale de ces enfans & leur développement heureux au milieu des orages de la dentition.

Dans la même année, la nommée *Deſchamps* a eu, au bout de trois mois de ſa naiſſance, des boutons aux feſſes & ſur les cuiſſes. Ces boutons ſe deſséchoient difficilement & repulluloient toujours. Il eſt ſurvenu enſuite des inflammations légères, mais fréquentes aux yeux; on a jugé que ces ſymptômes indiquoient une dépravation plus dartreuſe que vénérienne. On a donné des priſes de rhubarbe & de panacée, dont on a fait uſage pendant long-temps avec tout le ſuccès déſiré.

Les enfans ſevrés ſont traités ſuivant les mêmes vues, avec des modifications différentes, dont nous ne pouvons donner une meilleure idée qu'en préſentant quelques obſervations frappantes, l'une ſur un enfant nourri à l'hoſpice, chez lequel les accidens palliés d'abord ont reparu; les autres ſur des enfans entrés dans cet hôpital depuis deux juſqu'à cinq ans.

Le nommé *Picot*, dit *Courtille*, enfant trouvé, eſt entré à l'hôpital avec une tumeur aſſez conſidérable ſur le doigt index de la main droite, & des aphthes

ſur les lèvres & ſur les gencives. Ces accidens étant diſparus, on a vu naître, vers le troiſième mois, des rhagades à l'anus qui ont été traitées à pluſieurs repriſes par l'uſage de la ſolution du ſublimé, & de la tiſane ſudorifique coupée avec le lait. Ces accidens avoient paru céder dans les derniers mois de la nourriture, mais ayant été mis au ſevrage pendant un temps plus long que les autres, pour aſſurer ſa convaleſcence, on a vu reparoître à l'anus une très-large puſtule ulcérée. On recommença l'uſage de la ſolution, ſans opérer une grande amélioration: on y joignit enſuite des frictions locales, ſans avoir plus de ſuccès. On quitta & on reprit pluſieurs fois le même traitement. Les bords de la puſtule ulcérée ayant paru calleux, on fit des ſcarifications, on appliqua des cataplaſmes émolliens; en même temps on faiſoit baigner fréquemment la partie malade, avec des décoctions émollientes animées avec la ſolution, & l'enfant prenoit, tous les jours, douze onces du ſirop ſudorifique coupé avec le lait. La plaie a pris de jour en jour une meilleure *figure*, & la cicatrice a été parfaite, en moins de trois ſemaines. Ces cas de vice rebelle & de rechûte répétée ſont très rares:

nous n'en avons eu que trois exemples depuis le commencement de l'établiſſement. Le premier a eu lieu ſur un enfant dont la mère avoit été très-négligente & très-infidèle dans la manière de ſe ſoumettre au traitement. Cet enfant eſt mort âgé au ſevrage, dans le travail de la dentition, mais affecté de pluſieurs ſymptômes conſécutifs. On avoit mis en uſage de très-légères frictions, mais elles avoient paru nuiſibles, & on n'avoit point encore d'expérience ſur la ſolution de ſublimé. Le ſecond a eu en même temps des ſymptômes ſuſpects & une gourme laiteuſe conſidérable. Il a pris très-peu de ſolution, mais beaucoup de panacée unie à la rhubarbe, & eſt ſorti très-bien guéri. Le troiſième eſt celui dont nous venons de faire l'hiſtoire.

C'étoit pour connoître juſqu'à quel terme ces rechûtes peuvent arriver, qu'on avoit imaginé dans le principe de l'établiſſement, d'élever dans les jardins de l'hoſpice un petit bâtiment deſtiné aux enfans ſevrés ; mais différentes raiſons ont empêché d'en faire. Les principales ſont 1°. le peu d'étendue du local qui avoit été conſtruit à cet effet, relativement au nombre des enfans ſevrés ; 2°. le

danger notable qui réſulte de garder un grand nombre d'enfans les uns auprès des autres, tant par la difficulté de diriger convenablement les perſonnes qui en ont immédiatement ſoin, que par la contagion des maladies qui naiſſent dix fois plus fréquemment chez des enfans réunis, que chez des enfans iſolés. On a la preuve de ce danger par la différence notable que préſentent les réſultats annuels de l'hôpital des enfans trouvés de Paris, depuis qu'on place à la campagne, ceux qui ſont ſévrés : on en a eu auſſi la preuve à l'hoſpice de Vaugirard; la deuxième année que l'on en avoit gardé un aſſez grand nombre, dans le deſſein de les faire paſſer au ſevrage, il eſt mort pluſieurs enfans convaleſcens & ſevrés, de maladies abſolument étrangères au mal vénérien; & depuis qu'on a pris le parti de les envoyer à la campagne, chez des ſevreuſes particulières, la mortalité eſt très-rare ſur les enfans convaleſcens. Quant au doute que l'état de ces enfans ſembleroit inſpirer à leur ſortie de l'hoſpice, tout ce que l'on peut aſſurer, c'eſt qu'avec les précautions dont on uſe, en gardant très long-temps dans leur convaleſcence, les enfans dont la maladie a été la plus vive, la guériſon des enfans

trouvés vénériens au sortir de l'hospice de Vaugirard, est à peu près aussi certaine que celle des adultes dont le traitement a été méthodiquement suivi. Sur quatre-vingt-quatre enfans sortis de cet hôpital au 1er février, & envoyés en sevrage dans les provinces des environs de Paris, on n'en a ramené que trois comme suspects. Le premier avoit une luxation du fémur avec rupture du ligament, & nul accident vénérien. Le second avoit quelques boutons d'une nature bénigne aux fesses & aux cuisses, & est mort d'un catarrhe. Le troisième, soupçonné d'avoir infecté la famille du sevreur chez lequel il étoit élevé, n'avoit rien autre chose que quelques légères excoriations produites par la mal-propreté; & pour obtenir la conviction de ce jugement porté à son arrivée, on l'a gardé un an au sevrage de l'Hospice, sans qu'on ait vu paroître le moindre accident.

On a eu des occasions plus fréquentes & plus remarquables encore, de connoître l'efficacité des moyens ci-dessus indiqués, en traitant les enfans sevrés de l'hôpital-général ou de la ville qui sont amenés chaque année à l'hospice, pour cause de maladie vénérienne, au nombre de quatre où cinq environ chaque année,

& il ſuffira de préſenter ici quelques-unes des obſervations les plus frappantes de ce genre.

En 1782, *Marguerite Sanſon*, âgée de quatre ans & demi, entra à l'hôpital avec des puſtules ulcérées dans l'aine, & une tumeur conſidérable à la grande lèvre du côté gauche. On commença par des linimens mercuriels que la diſpoſition cacheƈtique de l'enfant ne permit pas de continuer long-temps; on lui donna enſuite pendant un mois le ſirop ſudorifique, avec un ſixième de grain de ſublimé par jour: les ulcères & les puſtules diſparurent avec les gradations convenables; l'enfant avoit repris de la fraîcheur & de l'embonpoint, mais la tumeur reſtoit encore aſſez groſſe & étoit dure: on a mis la petite malade à l'uſage de la panacée mercurielle, tantôt à la doſe d'un demi garin, tantôt à celle d'un grain pendant cinq ſemaines. Elle eſt enſuite reſtée pendant pluſieurs mois pour aſſurer ſa convaleſcence, & elle eſt ſortie parfaitement guérie.

En 1783, *Françoiſe Micque*, âgée de deux ans, entrée le 26 août, ayant pour ſymptômes de grandes puſtules ulcérées ſur la région du coccix, & de petites puſtules aux grandes lèvres. Le ſirop ſudorifique animé de la ſolution de ſublimé

à la doſe d'un huitième de grain, a été le premier remède dont on ait uſé, tant parce que les ſymptômes étoient très-violens, que parce qu'on voyoit dans l'état de la bouche & dans la molleſſe des extrémités, des raiſons pour craindre les linimens mercuriels. Au bout de ſix ſemaines les ſymptômes étoient diminués, mais n'étoient pas détruits. Le ton de la fibre étoit augmenté. On n'oſoit inſiſter davantage ſur la ſolution, à laquelle le corps ſembloit s'être accoutumé. On fit uſage des frictions mercurielles tous les deux jours, depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule, & tous les accidens diſparurent. On aſſura la convaleſcence en faiſant prendre des paquets de rhubarbe, & en donnant quelques frictions locales ſur les parties qui avoient été affectées.

Jeanne Perin. **, âgée de deux ans & demi, entra à l'Hoſpice le 22 juillet 1784. Elle avoit pour ſymptômes, des végétations conſidérables & ulcérées à la marge de l'anus, & des puſtules auſſi ulcérées dans le pli des aînes. Cet enfant avoit la phyſionomie rachitique, & étoit dans le maraſme; ſon eſtomac étoit très-mal diſpoſé, & elle étoit très-ſujette aux diarrhées. Le ſirop ſudorifique & la ſolution du ſublimé parurent donc contre in-

diqués ; mais les accidens étoient vifs & demandoient un ſecours prompt ; on ſe détermina pour les frictions mercurielles, qui données conſtamment & d'une manière graduée pendant l'eſpace de ſix ſemaines, n'apportèrent qu'un très-léger ſoulagement. Après avoir employé quelques légers purgatifs, on introduiſit le mercure ſous une autre forme en panſant les plaies avec le cérat mercuriel, & on continua ainſi juſqu'au 22 octobre, ſans obtenir autre choſe que des améliorations paſſagères. Cependant à cette époque on ſuſpendit tout remède anti-vénérien, dans la crainte d'affoiblir par une trop grande doſe de mercure, un enfant auſſi délicatement conſtitué : on purgea, on baigna, on rafraîchit cette petite malade. Dans le commencement de novembre, on lui donna deux ou trois paquets de rhubarbe panacée par jour ; ces moyens ranimèrent ſes forces, & lui donnèrent un nouveau degré d'appétit. Sur la fin de novembre, on commença l'uſage du ſirop ſudorifique avec un douzième de grain de ſublimé ; on en augmenta ſucceſſivement la doſe juſqu'à un ſixième ; on appliquoit en même-temps des cataplaſmes émolliens, on faiſoit deux fois par jour des lotions avec

l'eau de guimauve, avec la ſolution de ſublimé. La guériſon étoit complette avant le mois de janvier, & l'enfant eſt ſorti en février, abſolument guéri non-ſeulement de ſes accidens vénériens, mais de ſa diſpoſition rachitique.

Ces détails longs & nombreux ne peuvent pas encore peindre les ſoins multipliés & infinis qu'il eſt néceſſaire d'apporter dans le traitement des enfans affectés de la maladie vénérienne; & ſur un article auſſi neuf & auſſi intéreſſant : on a mieux aimé ſe prêter à une extenſion minutieuſe, que de ſe renfermer dans un laconiſme obſcur & inintelligible.

Quant aux enfans qui ne peuvent pas prendre le teton pour cauſe du mal vénérien, on eſt bien fâché de ne pouvoir rien ajouter à tout ce qui a été dit dans l'expoſition générale. Ces enfans ſont preſque tous ſi mal affectés, que tout ce qu'on a tenté pour les guérir, a été le plus ſouvent inutile; & l'on eſt obligé d'avouer que les eſpérances que l'on avoit d'abord conçues ſur les fumigations de mercure crud, ne ſe ſont pas réaliſées.

DOUTES

SUR UNE INOCULATION;

Par M. RICARY, médecin à Dignes.

Le petit *Rouſtan*, âgé d'environ deux ans & demi, d'une complexion foible & délicate, après avoir été préparé pour l'inoculation de la petite-vérole, fut inoculé par la méthode des inciſions, le 10 août 1784, à neuf heures & demie du matin.

Les mèches furent ôtées le 12 à huit heures du matin. La plaie gauche ſe trouva fermée; la droite donnoit tant ſoit peu de ſéroſité; elle étoit ouverte, & un peu enflammée; elle reſta dans cet état juſqu'au 16, où elle ſe ferma totalement.

Le 20, à dix heures du matin, je pris du pus d'une petite-vérole diſcrète au bout de la pointe d'une lancette pour l'inoculer à la méthode ſuttonienne; ce que je pratiquai au bras gauche. Le père qui tenoit ſon fils, attendri par ſes pleurs, me pria inſtamment de lui appliquer d'autres mèches, croyant que l'enfant ne s'inquiéteroit pas autant: je lui appliquai donc de

nouvelles mèches, que j'ôtai le 22 à dix heures du matin. La plaie droite ſuppuroit un peu; ſes lèvres étoient enflammées. Le ſoir j'apperçus autour de la plaie quelques petits boutons. La plaie gauche étoit fermée, à l'exception de ſa partie ſupérieure, qui me fit voir un peu d'élévation.

Le 23, la plaie droite étoit comme la veille; la diarrhée prit à l'enfant; il rendoit beaucoup de matières jaunâtres, vertes & griſâtres; cette diarrhée continua juſques au 29.

Le 24, la piquûre que j'avois faite au bras gauche, s'élevoit & s'enflammoit; la partie inférieure de la plaie droite étoit tant ſoit peu élevée; ſes bords étoient enflammés; elle ne ſuppuroit plus; la gauche étoit fermée.

Le 25, la piquûre s'élevoit & s'enflammoit toujours davantage; je trouvai la peau de l'enfant plus chaude & plus sèche qu'à l'ordinaire.

Le 26, la plaie droite n'étoit preſque plus enflammée; elle étoit ſur le point de ſe fermer; les petits boutons que j'avois apperçus tout autour, avoient diſparu en grande partie; il y en avoit quelques-uns qui étoient tout-à-fait blancs.

Le 27, la piquûre étoit aſſez élevée &

enflammée; elle étoit de la grosseur d'une fève ordinaire; j'y remarquai un peu de croûte à sa partie supérieure.

Le 28, mêmes symptômes; la plaie droite étoit fermée.

Le 29, la piqûre donnoit un peu de sérosité; sur le soir, l'enfant eut les joues fort rouges; il éprouvoit des bouffées de chaleur momentanées; sa peau étoit sèche & chaude; son pouls avoit un petit mouvement fébrile: j'apperçus un bouton à la main droite, & un à la jambe gauche qui, sans suppurer, se couvrirent d'un peu de croûte, qui ne tomba que le 13 septembre suivant.

Le 30, la piqûre continuoit à donner un peu de sérosité; l'enfant éprouva les mêmes symptômes que la veille. La piqûre fut cicatrisée le 12 septembre; jusques alors, elle donna un peu de sérosité.

D'après l'exposé ci-dessus, je demande si l'enfant est à l'abri de la petite-vérole ou non; si la diarrhée qui lui prit le 23, & qui continua jusques au 29, n'a pas été un moyen dont s'est servi la nature pour évacuer la matière varioleuse, & l'empêcher par-là de se porter à la peau.

OBSERVATION

Sur l'abus de la ſaignée dans la goutte-ſereine ; par M. CHEVILLARD, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin à Mantes-ſur-Seine.

Je fus conſulté au mois de janvier dernier par un homme âgé d'environ trente-ſix ans, attaqué depuis huit jours d'une cécité abſolue, avec dilatation de la pupille. Le globe de l'œil ne péchoit ni par le trop, ni par le trop peu de convexité, de ſorte que le malade en ſanté n'étoit ni myope, ni presbyte. Un chirurgien qu'il conſulta lui dit que ſa guériſon dépendoit de nombreuſes ſaignées du bras & du pied. Ce diſcours inquiéta le malade, & le détermina à me venir conſulter. Je lui demandai quels étoient les accidens qui avoient précédé : il me dit que c'étoit une fluxion, & que cette maladie l'incommodoit ſouvent. D'après cet examen, je reconnus aiſément la cauſe de la cécité, & je jugeai qu'elle dépendoit de quelques humeurs qui comprimoient le nerf optique, & le paralyſoient. Le malade ne

pouvoit rien diſtinguer, parce que cette partie, comme l'on voit, ne portoit plus l'image des objets extérieurs ſur la rétine, l'organe immédiat de la vue. La cauſe de cette maladie me fit eſpérer de tenter avec ſuccès les moyens que l'art indique en pareil cas. Il en ſeroit autrement, ſi elle dépendoit du deſſéchement du nerf optique; dans cette circonſtance, il ne faut tenter aucuns remèdes, car ils ſeroient infructueux. D'après ces conſidérations, je crus pouvoir aſſurer au malade que le ſuccès du traitement dépendoit d'une prompte application des remèdes convenables. J'interdis la ſaignée; je fis prendre deux grains de tartre ſtibié diſſous dans une chopine d'eau. L'effet de ce remède répondit à mon attente; je le ſecondai par l'uſage d'une infuſion théiforme de méliſſe, de petite ſauge avec le ſel de Glauber, & quelques gouttes d'alcali volatil. Je fis appliquer à la nuque un emplâtre véſicatoire, chargé de beaucoup de mouches cantharides bien pulvériſées. Après l'uſage de ces remèdes, le malade recouvra la vue. Je terminai le traitement par un purgatif compoſé de ſéné, de mauve & de ſel de Glauber.

Cette obſervation prouve qu'on ne

doit pas regarder dans cette maladie la ſaignée comme un remède *polychreſte ;* elle peut convenir quand le tempérament du ſujet l'exige, ou que quelques ſymptômes en déterminent l'uſage, comme une affection comateuſe, apoplectique & autres, où la diathèſe inflammatoire auroit beaucoup de part. Si on la pratique ſans ces conſidérations, elle débilite ſouvent, & jette les ſolides dans une atonie qui rend toujours la maladie incurable.

OBSERVATION

Sur une maniaque guérie par une ſubite & bruſque immerſion dans l'eau froide ; par M. BONNARD, *chirurgien ſur le vaiſſeau du Roi* le Deſtin, *en Amérique, actuellement chirurgien à l'hôpital de Péquigny-ſur-Somme.*

Vers la fin d'octobre 1783, je fus appellé chez M. *de Glimont*, chanoine de la collégiale de S. Martin de Péquigny-ſur-Somme, pour voir ſa cuiſinière, malade depuis quelques jours. Cette femme, âgée de trente à trente-trois ans, grande, robuſte & en embonpoint, avoit le viſage très-rouge & enflammé, les yeux

vifs & étincelans, le pouls agité & fort élevé, la langue peu chargée & la tête douloureuse. J'ordonnai des boissons délayantes & antiphlogistiques, des lavemens rafraîchissans, & je fis une saignée du bras. La malade se trouva mieux le lendemain; il lui restoit encore mal à la tête; ce qui me fit conseiller les pédiluves, & insister, pendant quelques jours, sur les mêmes boissons & lavemens; après quoi je la purgeai, & tout fut calme jusqu'au huitième ou neuvième jour. Dans l'intervalle de ce temps, on me prévint que cette femme étoit adonnée à l'eau-de-vie, & qu'elle en buvoit excessivement. Je lui fis la plus forte représentation sur la funeste fin qu'elle se préparoit. Elle me promit de renoncer pour toujours à cette liqueur. Quelques jours après, on vint me prier de retourner chez elle; elle tenoit alors des discours extravagans; elle s'agitoit de temps à autres, & entroit dans des paroxysmes furieux; je lui trouvai le pouls presque dans l'état naturel. Je m'approchai assez près de sa bouche, afin de reconnoître par l'odorat si ce n'étoit pas l'eau-de-vie qui la faisoit déraisonner & entrer en fureur, mais je ne m'apperçus de rien : alors je m'informai si, les jours précédens, elle n'étoit

pas

pas tombée dans quelques excès ; on me répondit qu'on n'en avoit aucune conviction. Je m'apperçus que cette femme n'étoit occupée que de ſon mari dans ſon délire ; elle le voyoit dans la cour de la maiſon avec une autre femme. Cette préoccupation de ſa part me fit juger pour-lors que, non-ſeulement l'eau-de-vie, mais encore cette idée ſur ſon mari, étoient les cauſes de ſa maladie ; c'eſt pourquoi je prévins les perſonnes qui l'entouroient de ne la point quitter ; mais on exécuta mal mon conſeil ; car, quelque temps après ma ſortie de la maiſon, la malade, apparemment plus furieuſe, s'échappa par une des croiſées, & s'enfuit à toutes jambes. On la rejoignit, on la ramena, & on ne la quitta plus. Un peu de ſommeil lui fit fermer les paupières la nuit ſuivante, ſans rien changer à ſon état ; au contraire, elle fut encore plus furieuſe dans l'après-midi du lendemain : ſes extravagances n'étoient plus relatives à ſon mari ; c'étoient des lions, des ours, & d'autres ſemblables animaux qui l'agitoient. Alors je me décidai à lui pratiquer une ample ſaignée du pied, qui n'opéra aucun mieux, ſinon qu'elle ne voulut plus quitter ſon mari ; ce que voyant, je lui demandai le jour ſuivant, s'il étoit homme

à exécuter ponctuellement & hardiment ce que j'avois à lui proposer : il me répondit qu'ayant toute confiance en moi, il étoit disposé à faire tout ce que j'ordonnerois pour le bien de sa femme. Alors je lui dis que je ne voyois pas d'autre moyen pour sa guérison, que celui de la jetter dans la rivière. A cette proposition, le pauvre homme crut que tout étoit désespéré ; mais je le rassurai, en lui promettant que, s'il s'acquittoit bien de la manœuvre, lui & telles personnes qu'il jugeroit à propos d'appeller à son secours, sa femme se rétabliroit immanquablement. Ils sortirent donc le lendemain par le derrière de la maison, où cent pas plus loin, on voit en face la rivière de Somme ; en se promenant sur la rive, toujours entretenant de paroles son épouse, il la précipita brusquement & inopinément dans ce fleuve, lui ayant auparavant passé, sans qu'elle s'en apperçût, une bonne corde autour du corps. Ce traitement inattendu de la part de la malade, fit sans doute qu'elle se crut noyée sans ressource. On la retira cependant au bout de quelques momens, on la fit asseoir sur le gazon où elle resta environ une bonne demi-heure. Cette première tentative réussit fort bien ; car on s'apperçut un

moment après d'un changement avantageux. Arrivée à la maiſon, quelques larmes coulèrent de ſes yeux, comme pour faire connoître aux aſſiſtans ſa ſituation malheureuſe ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le lendemain elle demanda elle-même d'être reconduite à la rivière. Là-deſſus, on vint me demander mon avis, qui fut de remplir les intentions de cette pauvre femme avec toutes les précautions poſſibles. Enfin, on la mena à la rivière pendant trois autres jours de ſuite ; ce qui termina merveilleuſement la cure. La malade néanmoins eut, pendant l'eſpace d'environ trois ſemaines, l'air un peu hébêté ; mais enſuite elle ſe porta bien, & continue à ſe bien porter.

OBSERVATION

Sur les effets des emménagogues, adminiſtrés à contre-temps; par M. DE L'HUMEAU, maître-ès-arts & en chirurgie de la ville de Durtal en Anjou.

Le 20 juillet 1784, je fus appellé pour voir la fille du nommé B.***, journalier, âgée d'environ vingt-quatre ans, & d'un

tempérament phlegmatique ſanguin ; je la trouvai dans des convulſions horribles, le pouls grand & vif, la peau sèche & brûlante, le ventre & la gorge dans un gonflement conſidérable, vomiſſant à flots un ſang fluide & d'un rouge vermeil ; le ſang couloit également par les narines ; la figure étoit étincelante, l'œil hagard & ſortant de l'orbite, la reſpiration fréquente & gênée ; enfin, la malade étoit dans un état de ſuffocation. Je queſtionnai la mère ſur ce qui avoit pu précéder ; elle m'inſtruiſit que depuis trois mois les règles de ſa fille étoient ſupprimées, pour s'être miſe imprudemment les pieds dans l'eau, & que pour rétablir cette évacuation, elle avoit fait uſage des infuſions de plantes chaudes, telles que la ſabine, &c. & qu'elle avoit bu pendant quelque temps de l'eau verſée ſur des clous rouillés. Je penſai que l'action de ces remèdes avoit agacé puiſſamment les nerfs, & avoit mis en jeu les vaiſſeaux ſanguins ; que le ſang porté ſur l'utérus avoit reflué vers les parties ſupérieures, à raiſon de la réſiſtance qu'il y avoit éprouvée, & que les hémorrhagies n'étoient cauſées que par la rupture des vaiſſeaux diſtendus qui avoient cédé à l'impulſion vive du ſang. Aſſuré par beau-

coup d'exemples, que le ſang qui devoit ſortir par l'utérus, y trouvant obſtacle à ſon paſſage, de quelque part qu'il vienne, ſe fait jour par des chemins inſolites, & produit très-aiſément d'autres hémorrhagies, *Horſtius* (*a*) remarque que le flux du ſang menſtruel a cauſé une hémorrhagie par les oreilles. *Houllier* (b) & *Jean Rhodius* (c), atteſtent avoir vu une excrétion critique par les gencives & par l'alvéole d'une dent. On obſerve ſur-tout très-communément que le ſang qui devoit ſortir par l'utérus, ſort par le vomiſſement, en rompant les vaiſſeaux veineux de l'eſtomac, appellés *vaiſſeaux courts*; c'eſt ce dont on trouvera des exemples dans *Hippocrate* (d), & dans d'autres auteurs. Aſſuré par la malade même, (car je fis toutes les queſtions que la prudence doit dicter dans ce cas,) que la ſuppreſſion n'avoit d'autre cauſe que l'imprudence qu'elle avoit eue de ſe mettre les pieds dans l'eau froide, je me décidai.

(*a*) HORSTIUS, *in præfat. ad part. ij, Obſerv.* SCHENKII, *lib. iv, p. 698.*

(*b*) HOLLERIUS, *Comment. in lib. ij, ſect. ij, Coacar.* §. *18.*

(*c*) JOANNES RHODIUS, *Cent. iij, Obſerv. lj.*

(*d*) HIPP. *lib. j, de Morb. mulier,* §. *32.*

Au moment de l'écoulement des règles, je fis une saignée de bras & une de pied; je répétai trois fois cette dernière dans trente-six heures; j'employai des bains de vapeurs émolliens pour vaincre la résistance des vaisseaux utérins crispés, des lavemens émolliens, des fomentations pareilles sur le bas-ventre; je donnai le petit-lait pour boisson: tels furent mes premiers soins. Je n'eus qu'une rémission légère des accidens, laquelle duroit deux heures après chaque saignée. Le pouls n'avoit nullement diminué de sa vivacité ordinaire; les urines devinrent plus rares; la langue étoit sèche & aride; la soif devint considérable. Je fis faire de l'eau de veau, que j'aiguisai de quelques grains de nitre; je prescrivis quelques verres d'eau froide, dans lesquels je mis quelques gouttes d'esprit de vitriol: les vomissemens cessèrent un peu, & la malade ne rendit plus que du sang caillé; le ventre n'avoit rien perdu de sa tension ordinaire. Le troisième jour, la fièvre étant au même degré de force: on appliqua onze sangsuës au fondement; elle prit quelques cueillerées d'une potion faite avec quarante gouttes de la liqueur anodyne d'*Hoffmann*, étendues dans un petit verre d'eau sucrée; la potion produisit un bon

effet; la circulation fut moins précipitée; le ventre s'affaiſſa un peu; les ſpaſmes nerveux diminuèrent, & la malade repoſa la nuit ſuivante.

Le lendemain quatrième jour, je repétai quelques cuillerées de ma potion antiſpaſmodique; je ne négligeai pas les lavemens émolliens. Le jour fut tranquille, & la nuit paſſable. Le ſixième jour, je fis paſſer l'eau de caſſe en lavage; ce qui produiſit quantité de ſelles fétides noires; ce qui me fit croire qu'il étoit reſté dans l'eſtomac beuacoup de ſang que les vomiſſemens n'avoient pu expulſer. Le ſeptième, j'entretins également ma malade à l'eau de caſſe; & enfin le huitième, je ne vis reparoître aucun des accidens. Je me félicitois du prompt rétabliſſement de cette malade, lorſque le dix, une partie des accidens reparut, à l'exception des vomiſſemens de ſang: elle crachoit ſeulement du ſang. Le ventre revint dans ſon premier état; l'amaigriſſement de la malade me fit renoncer totalement aux ſaignées, craignant la trop grande foibleſſe; le régime adouciſſant, quelques gouttes d'*Hoffmann* remirent un peu le calme, mais il ſurvint une toux sèche & opiniâtre. Je craignis pour-lors le tranſport abondant du ſang

ſur le poumon, & que la crevaſſe des vaiſſeaux n'y formât des exulcérations, qui auroient conduit cette fille à la phthiſie; j'employai les vulnéraires, & je coupai l'eau de veau avec le lait écrêmé. L'expectoration devint plus abondante, la malade rendit des crachats rouillés, enſuite blancs; & au moyen d'un looch adouciſſant, la poitrine fut débarraſſée en peu de temps. Je purgeai avec la manne fondue dans une infuſion de lierre terreſtre, & une once d'huile d'amandes: la médecine opéra doucement, & aſſez bien; mais le lendemain, le ventre devint monſtrueux, à-peu-près ſemblable à celui d'un hydropique; la malade éprouva une faim inſatiable; elle mangeoit à outrance, & ne pouvoit ſe raſſaſier; elle paſſa environ quatre ſemaines dans cet état miſérable. Cette boulimie me fit craindre une dépravation des ſucs nourriciers, d'autant que la malade avoit un commencement de maraſme. Je la mis à l'uſage des poudres abſorbantes; je ne négligeai pas la poudre de rhubarbe: j'obtins peu de ſuccès; il revenoit par fois de petits vomiſſemens de ſang, qui furent bientôt diſſipés par quelques verres d'eau acidulée avec l'eſprit de vitriol, la potion antiſpaſmodique, & le régime ordinaire.

Cependant cette fille, déſeſpérée du peu de ſuccès de mes remèdes & de mes ſoins, conſulta différens médecins des villes voiſines ; elle fut traitée de nouveau ; j'ignore abſolument de quelle manière ; le ſuccès n'en fut pas plus heureux. Un empirique l'entreprit ; elle fut purgée vivement & ſouvent, mais inutilement. Une femme du bourg de Verron, à un quart de lieue de la Flèche, la traita pendant trois ſemaines, comme enſorcelée. Elle fut obligée de s'en revenir chez elle, où je fus mandé pour la ſeconde fois. Les ſymptômes étoient un peu changés ; le ventre, qui étoit toujours tendu, s'affaiſſoit & ſe gonfloit de nouveau trois à quatre fois par jour ; cette diverſité n'avoit pas encore eu lieu : le ſang redonnoit encore quelquefois ; le pouls étoit plus vif, que lorſque je l'avois perdue de vue.

Je crus que ces ſymptômes ſinguliers provenoient, comme je l'ai dit plus haut, d'une affection nerveuſe, produite par les puiſſans emménagogues qu'elle avoit pris ; je bannis entièrement les remèdes, & la fis baigner deux fois le jour pendant quinze jours ; je donnai quelques gouttes de teinture de caſtoréum dans une infuſion de fleurs de tilleul ; les accidens diminuèrent un peu, ſans que la guériſon

fût parfaite. Cette fille prit le parti de ſe mettre à l'hôpital de notre ville; &, dans le court eſpace de temps qu'elle y paſſa, elle y fut purgée cinq fois; enfin, ne ſentant point de ſoulagement de tous ces traitemens différens, elle conſulta des commères. Une d'entre elles lui conſeilla de boire tous les matins un verre d'eau-de-vie, dans lequel on auroit mis infuſer de la carotte, ce qu'elle fit exactement; elle en étoit à la fin de la ſixième pinte, lorſque je fus rappellé pour la troiſième fois. Je fis ſuſpendre un régime auſſi dangereux. Décidé d'attendre tout du temps, & de laiſſer l'honneur de la cure à la nature, ce qui arriva effectivement, je lui fis des viſites tous les jours deux fois. Un jour, après l'avoir queſtionnée vivement en préſence de la mère, qui me pria de la viſiter, diſant *qu'elle vouloit en ſavoir plus long;* je ne refuſai pas la propoſition, & je procédai à l'examen. Je ne fus pas long-temps à reconnoître une groſſeſſe; je trouvai l'orifice de la matrice dilaté de la largeur d'un écu de trois livres; je diſtinguai la tête de l'enfant qui ſe préſentoit bien; j'aſſurai la mère que la maladie ne ſeroit pas incurable, & que la criſe étoit prochaine; ce qui arriva en effet trois ſemaines après.

Le 10 janvier 1785, elle accoucha le plus heureuſement d'une fille, qui n'avoit rien ſouffert de l'imprudence de la mère, qui elle-même a eu une ſuite de couche également heureuſe, qui a fait diſparoître tous les ſymptômes fâcheux ci-deſſus mentionnés.

SUITE DU MÉMOIRE

Sur les propriétés & l'uſage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères ; par M. TERRAS, maître en chirurgie, correſpondant de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Genève. Voy. tom. lxij, p. 263 & pag. 588.

L'Académie royale de chirurgie, connoiſſant l'avantage & l'utilité d'une réforme judicieuſe dans les topiques qu'on a coutume d'employer dans le traitement des ulcères, propoſa de nouveau, en 1774, ſon Programme ſur ce ſujet. Dès le commencement de ma pratique, je ſentis toute l'inutilité & le ſuperflu de ce nombre infini de formules conſacrées au traitement des ulcères ; en ayant beaucoup à traiter, ſur-tout aux jambes, je mis en uſage pendant long-temps des on-

guens, ſur les chairs, au moyen de la charpie, ainſi qu'il eſt d'uſage : je me ſervis particulièrement du baume d'Arcæus, de l'onguent baſilicum & des digeſtifs ; j'obſervai que, quelques précautions que je priſſe d'ailleurs, les ulcères ne guériſſoient point ; l'état des chairs & la ſuppuration n'étoient pas dans la diſpoſition que j'aurois ſouhaité : bientôt, comme dans le traitement des plaies, je pris le parti de réformer & de proſcrire de ma pratique tous ces remèdes. Comme la tradition & le préjuge enfantent & perpétuent les erreurs, ce ne fut pas non plus par un principe de préjugé oppoſé contre ces médicamens, que j'en ai abandonné l'uſage dans le traitement des ulcères ; je ne m'y ſuis déterminé que d'après le réſultat de leurs mauvais effets que j'ai obſervés avec tout le ſoin poſſible, & d'une manière conſtante : j'ai tâché de me mettre en garde contre l'illuſion.

Je lus enſuite le Mémoire de M. *Fabre*, déja cité dans la première Partie de ce Mémoire ; cet auteur s'élève avec force contre les baumes, les onguens, & même les emplâtres preſcrits dans le traitement des ulcères : il entre à ce ſujet dans des détails très-judicieux & très-conformes à ce que l'expérience nous avoit appris.

Nous oſons cependant dire qu'il bannit trop rigoureuſement du traitement des ulcères, tous les topiques qu'on a employés juſqu'à préſent, pour leur ſubſtituer la chaleur actuelle. M. *Fabre* entre dans tous les détails néceſſaires ſur l'emploi de ce remède, il en appuie les bons effets par le raiſonnement & l'expérience; cependant, malgré l'autorité de ce célèbre chirurgien dont nous faiſons grand cas, & dont les lumières & les talens ſont bien connus, nous croyons que le moyen qu'il propoſe n'eſt pas ſuffiſant pour remplacer tous les topiques quelconques dans le traitement des ulcères. Sa méthode ne nous paroît pas généralement ſuivie; je l'ai tentée une fois pour un ulcère à la tête, je n'en ai retiré aucun avantage: peut-être n'ai-je pas été aſſez conſtant, ou n'ai-je pas pris toutes les précautions convenables.

Quant à nous, nous ſouhaiterions qu'on ne fît aucune application immédiate de baumes & d'onguens ſur les ulcères: nous ne proſcrivons point les emplâtres, les pommades, les cérats, qui, doué des qualités douces, émollientes, réſolutives, peuvent contribuer à ramollir & fondre les bords des ulcères, empêcher le contact de l'air, & retenir la char-

pie appliquée immédiatement ſur l'ulcère : nous croyons néanmoins qu'on devroit faire une grande réforme dans le nombre & la complication de ces médicamens.

Depuis bien des années, je ne me ſers pour les ulcères, ainſi que pour les plaies, que de l'emplâtre diapalme, du diachylon gommé, ou du diachylon ſimple, de l'emplâtre de minium, du mucilage; & aſſez ſouvent du cérat de Goulard.

Mais le topique dont nous faiſons le plus de cas, avec lequel nous remplaçons très avantageuſement les onguens, eſt la charpie sèche, appliquée ſous forme de plumaceaux, ou de bourdonnets. Nous ne reviendrons pas aux règles que nous avons données dans la première Partie de ce Mémoire ſur la manière de ſe ſervir de la charpie, & ſur ſes propriétés.

On peut en général conſidérer les ulcères comme des ſolutions des continuité plus opiniâtres & plus difficiles à guérir que les plaies. Ils préſentent les mêmes indications pour leur cure, & la nature ſuit les mêmes procédés pour en opérer la guériſon; d'où il ſuit naturellement que l'on doit chercher à rendre la pratique du traitement des ulcères auſſi ſimple que celle des plaies, & ſubſtituer aux onguens

& aux emplâtres l'application méthodique de la charpie sèche ; & nous pourrions présenter nombre d'obſervations de guériſons d'ulcères, tant ſimples que compliqués, que nous avons opérées par ce traitement ſimple, ſur-tout d'ulcères aux jambes, en exigeant de nos malades de ſuivre un certain régime & de garder le lit : nous n'avons pas craint d'attaquer les ulcères les plus anciens & les plus opiniâtres, avec la précaution de mettre en uſage quelques purgatifs vers le terme de la guériſon, & d'établir un cautère à la jambe ſaine, ou à celle qu'on jugera le plus convenable, ſi elles ſont toutes les deux malades.

Nous dirons auſſi en paſſant, que le règne végétal fournit quelques remèdes qui ne ſont pas à mépriſer pour le traitement des ulcères. J'ai vu bien des pauvres gens ſe ſervir de feuilles de valériane ; d'autres, de celles de plantain ; quelques-uns de feuilles de morelle, d'orvale, de mauve, de guimauve, de branc-urſine, de joubarbe, &c. C'eſt ainſi que les vieillards entretiennent leurs ulcères dans certaines limites, & font leur cure palliative. J'ai guéri des ulcères opiniâtres, en prenant d'ailleurs les précautions convenables, en faiſant mettre ſur l'ulcère un plu-

maceau de charpie, & couvrir le tout de quelques feuilles de morelle, de tuſſilage, &c. qui tenoient lieu d'emplâtre.

Il ſeroit peut-être plus utile qu'on ne penſe, que les perſonnes de l'art fiſſent plus d'attention aux remèdes propoſés par l'empiriſme vulgaire; quelquefois on en découvriroit qui, avoués par l'expérience, pourroient enrichir l'art de guérir.

Nous ferons encore obſerver que, pour retirer de la charpie tous les bons effets qu'elle peut procurer dans le traitement des ulcères, il faut (ſur-tout vers le dernier période, temps où la cicatrice s'annonce, où la ſuppuration étant conſidérablement diminuée, les plumaceaux ſe collent & s'attachent ſur les bords de l'ulcère;) il faut avoir la précaution de lever le plumaceau doucement, de crainte d'enlever les petits points très-délicats de cicatrice qui commencent à ſe former, ou du moins pour éviter une certaine irritation qui retarderoit la guériſon; il y auroit à obſerver dans les panſemens une infinité de petites pratiques, de précautions & d'attentions, qui ſont à la vérité minutieuſes, mais qui ſervent cependant beaucoup à accélerer & à faciliter la guériſon: on ne peut point réduire

ces petits détails en règles, c'eſt aux praticiens à les ſaiſir & à ſe diriger ſelon les circonſtances; c'eſt ce qu'on appelle poſſéder le génie de l'art.

Après ces notions générales, nous entrerons dans quelques détails ſur les principaux genres d'ulcères, dont les anciens avoient autant multiplié la diviſion que celle des topiques. On juge d'abord que, connoiſſant peu les loix de l'économie animale, ils conſidéroient la nature comme étant dans un état paſſif, & croyoient pouvoir lui commander & la diriger à leur gré, au moyen des topiques: les modernes nous ont donné quelques traités ſur les ulcères, plus lumineux & plus précis; mais ils n'ont cependant pas élagué de la pratique une infinité de médicamens topiques inutiles ou nuiſibles.

Nous conſidérerons 1°, *l'ulcère ſimple* ou *bénin*, ainſi déſigné, parce qu'il n'a aucun mauvais caractère, qu'il n'eſt accompagné d'aucun accident, & qu'il arrive dans un bon tempérament. On guérit facilement ces ſortes d'ulcères par le traitement le plus ſimple. S'il arrive aux jambes, le repos dans le lit en eſt le principal remède: tout le panſement doit conſiſter dans l'application d'un ſimple plumaceau de charpie sèche, & par deſſus un em-

plâtre de cérat, de diapalme, de diachylon, ou de cérat de Saturne. On ne fait le panſement pour l'ordinaire que toutes les vingt-quatre heures: on conduit ainſi la cure de l'ulcère dans tous ſes périodes juſqu'à cicatriſe.

2°. *Les ulcères qui ſont la ſuite de l'ouverture d'un abcès*, particulièrement des tumeurs phlegmoneuſes où il n'y a point de complication. Ces ulcères doivent être conſidérés ſous le même point de vue que l'ulcère ſimple. Comme de l'évacuation des matières purulentes, il réſulte toujours des vides plus ou moins grands, on y porte avec beaucoup de douceur, pendant les premiers jours, des bourdonnets très-mollets de charpie sèche; on couvre le tout d'un emplâtre convenable, s'il reſte des duretés ou de l'inflammation dans les environs; on met par deſſus le tout un cataplaſme anodyn, & émollient qu'on ſupprime dès qu'il n'eſt plus néceſſaire. On a grand ſoin, à meſure que le fond de l'ulcère ſe déterge, de diminuer le nombre & la groſſeur des bourdonnets; & bientôt on n'en met tout ſimplement qu'un à l'ouverture de l'ulcère, qu'on convertit en plumaceau, lorſque par le dégorgement les bords ſe trouvent de niveau avec le fond. A ce période, on panſe l'ul-

cère plus rarement. S'il reste quelque point du tissu cellulaire engorgé, ce qui constitue ce qu'on appelle *chairs baveuses*, qui s'opposent au progrès de la cicatrice, on y remédie en appliquant la charpie rapée, ou en se servant de la pierre infernale avec précaution ; car ce moyen ne doit pas être mis en usage quand les chairs sont très-sensibles, & qu'on remarque qu'il y a de l'irritation : dans ce cas, quelques jours de plus de pansement simple, joint au régime, conduiront heureusement l'ulcère à cicatrice, & en assureront la guérison.

Cependant on observe que quelquefois les ulcères, dans leur premier & second périodes, font des progrès rapides vers la guérison ; mais ils se ralentissent tellement ensuite, qu'ils ne laissent pas d'exercer la patience des malades & le génie du chirurgien pour les amener à cicatrice. Néanmoins rien ne convient mieux que la persévérance dans le régime & dans le repos : on continue d'appliquer sur l'ulcère un petit plumaceau de charpie sèche ; la charpie rapée, ou tout-à-fait réduite en coton, est souvent plus nuisible qu'utile ; elle produit de l'irritation, & fait l'office de cathérétique, tandis qu'il ne faut que simplement absorber &

deſſécher la ſurface des chairs. Il m'a ſemblé que j'ai quelquefois mieux réuſſi à faciliter les derniers points de cicatrice, en ne mettant point d'emplâtre, ſi mince qu'il ſoit, pour couvrir l'ulcère; je mettois ſimplement les compreſſes ſur la charpie, c'eſt-à-dire, ſur le petit plumaceau qui couvroit l'ulcère: ſi on craint que le linge ne s'attache ſur quelque point des bords de l'ulcère, on peut couvrir la charpie avec quelque feuille d'une plante ſans acrimonie, telles que celles dont nous avons parlé.

Rien de ſi judicieux & de plus conforme à la raiſon & à l'expérience que la pratique de M. *Le Blanc*, célèbre chirurgien d'Orléans, ſur l'ouverture & le traitement des abcès (*a*). Il procède d'une manière fort ſimple dans les panſemens; il n'emploie aucun onguent, ni digeſtifs. J'ai lu avec une vraie ſatisfaction cet article, & j'ai été très-flatté de me trouver depuis très long-temps en conformité dans ma pratique avec un auſſi habile praticien; car, bien que nous ayons dit qu'il falloit porter dans le fond & le vide des

(*a*) Précis d'opérations, par M. *Le Blanc*, profeſſeur aux écoles royales de chirurgie d'Orléans, en 2 vol. *Voyez* tom. 1er, chap. 6.

abcès, après l'évacuation des matières purulentes, quelques bourdonnets très-mollets, nous n'en uſons ainſi qu'à l'égard des grands abcès où il a fallu pratiquer une grande ouverture; mais dans les abcès qui ſont petits ou médiocres, nous plaçons tout ſimplement un bourdonnet qui avance un peu en dedans de l'ouverture ſans le forcer; un petit lambeau de linge uſé, un peu de charpie ſans aucune forme, peuvent ſuffire; nous nous conduiſons d'ailleurs comme il a été dit ci-deſſus: on ſe rappellera encore ce que nous avons dit à ce ſujet ſur l'uſage des bourdonnets dans la première Partie de ce Mémoire.

3°. *L'ulcère compliqué de duretés ou calloſités*, dont le fond eſt pâle & blafard, où, le plus ſouvent, on obſerve de mauvaiſes chairs, accompagnées d'un écoulement de matière qui s'éloigne plus ou moins du caractère du véritable pus. Ces ſortes d'ulcères ſont plus difficiles à guérir que les ulcères ſimples & bénins; ils attaquent le plus ſouvent les jambes; bien ſouvent l'ulcère ſimple négligé dégénère en ulcère calleux: chez les pauvres gens la négligence, la mal-propreté, le peu de repos qu'ils peuvent prendre, joint à ce qu'ils n'obſervent aucun régime, ſont autant de cauſes de cette dégénéreſcence

de l'ulcère. Quoique ces ulcères paroiſſent au premier coup d'œil d'un fort mauvais caractère, néanmoins, lorſque le corps eſt aſſez bien conſtitué, que l'ulcère n'eſt pas fort ancien, on le guérit aſſez facilement par les moyens les plus ſimples.

Le régime & le repos ſont des conditions toujours ſous-entendues dans le traitement des ulcères aux jambes. Fondre, atténuer l'engorgement des bords de l'ulcère, déterger le fond, procurer une meilleure ſuppuration, ſont les indications qu'il y a à remplir. Pour cet effet, nous appliquons un plumaceau de charpie sèche, doux & mollet, ſur la ſurface de l'ulcère, en le preſſant doucement & légérement juſqu'au fond, & par deſſus un emplâtre de diachylon gommé qui couvre les bords de l'ulcère; s'il y a de l'inflammation, nous nous ſervons, pendant quelques jours, de cataplaſmes anodyns & émolliens : on couvre le tout d'un appareil ſimple, on le renouvelle toutes les vingt-quatre heures, ce qui ſuffit ordinairement; on tient les bords de l'ulcère proprement; &, dans quelques jours, il prend un meilleur état. Si cependant les duretés ne ſe fondent pas d'une manière marquée au bout de quelque temps, nous

ſommes dans l'uſage de pratiquer autour quelques ſcarifications qui comprennent l'épaiſſeur des bords de l'ulcère, ce qui eſt peu douloureux & très-ſalutaire ; après cette petite opération, nous continuons les panſemens preſcrits. M. *Ledran* conſeille beaucoup, pour fondre les calloſités, l'application d'un mélange des emplâtres, diachylon gommé & *de Vigo cum mercurio* : l'emplâtre de mucilage eſt auſſi fort approprié, Dans tous les temps & les différens états de l'ulcère, nous n'appliquons que la charpie sèche ſur la ſurface des chairs ; nous avons la précaution que les plumaceaux n'anticipent pas trop ſur les bords, pour que les emplâtres émolliens & fondans les touchent immédiatement. Quand enfin l'ulcère a été ramené à un meilleur état, la cicatrice s'opère facilement par les moyens décrits dans la cure de l'ulcère, qui eſt la ſuite de l'ouverture d'un abcès, & dans l'ulcère ſimple.

Bien que l'on ne doive panſer les ulcères que le plus rarement poſſible, ſur-tout vers leur dernier période, cependant nous avons ſouvent obſervé qu'il ſe forme ſous le centre des plumaceaux une petite ſuppuration qui, ſi elle ſéjourne plus de vingt-quatre heures, cauſe de l'irritation, rend

les chairs un peu molles, & détruiroit même les points de cicatrice nouvellement formés, ce qui retarderoit la guérison; ce n'eſt guère que quand l'exſiccation de l'ulcère eſt complette, qu'on peut laiſſer l'appareil deux ou trois jours pour laiſſer raffermir la cicatrice: nous avons d'ailleurs éprouvé qu'aucun emplâtre deſſiccatif ne peut ſuppléer à l'application de la charpie sèche pour faciliter la cicatrice des ulcères.

4°. *L'ulcère compliqué de carie.* Nous ferons quelques remarques ſur le traitement de ces ulcères, relativement à l'uſage de la charpie. Quand l'ulcère avec carie n'eſt point entretenu par un vice ſcrophuleux, ou vénérien, & quand la carie n'occupe que la ſuperficie de l'os, le traitement doit en être fort ſimple. La ſéparation des portions cariées doit être conſidérée comme l'ouvrage de la nature; il n'eſt donc néceſſaire que de la faciliter, en écartant les agens extérieurs qui pourroient la troubler. Il paroît que cette idée n'a pas été celle de la plupart des praticiens; on a imaginé & mis en uſage une infinité des topiques pour faire ſéparer les lames cariées de la portion ſaine de l'os; on a donné à ces médicamens le nom d'exfolians. Les poudres âcres de toute eſpèce,

eſpèce, les liqueurs corroſives & ſpiritueuſes, les huiles eſſentielles forment la claſſe des remèdes contre la carie. Marchant à travers toute l'incertitude poſſible, ſur la prétendue propriété de ces médicamens, quelques praticiens d'un mérite diſtingué, ont mis en uſage les huileux, les balſamiques & les onguens un peu ſtimulans, tels que le baume d'Arcæus, l'onguent baſilicum.

Nous avons toujours traité l'ulcère avec carie de la manière la plus ſimple, même dans le cas de vice ſcrophuleux ; nous avons vu la nature faire des efforts ſi ſalutaires, que les portions cariées ſe ſont ſéparées avec le temps ſans l'application d'aucun topique exfoliatif.

Pour l'ordinaire, l'ulcère avec carie porte dans ſon fond des chairs fongueuſes de mauvaiſe qualité ; la vue auſſi-bien que la ſonde fait juger par l'ulcère de l'état de l'os. Nous ne nous occupons point à enlever ces chairs fougueuſes ; nous panſons l'ulcère avec des plumaceaux, ou des bourdonnets de charpie sèche & par-deſſus un emplâtre d'un de nos cérats ; nous faiſons obſerver le repos, & nous preſcrivons le régime convenable ; nous continuons ces panſemens juſqu'à ce qu'il ſe préſente quelques

petites portions ou fragmens de l'os carié, que nous retirons avec un instrument convenable. Quelquefois en passant le doigt sur la surface de l'ulcère, en l'appuyant sur les chairs fongueuses, on peut toucher ces petites portions cariées ; on les saisit avec des pinces pour les retirer.

Mais fort souvent il arrive que l'ulcère prend après un certain temps un bon caractère, c'est-à-dire que les chairs fongueuses se dissipent, que le fond de l'ulcère devient beau & net, que les bords sont en meilleur état. La simple inspection annonce au praticien ce changement favorable ; & en continuant le même pansement, les progrès vers la guérison se font rapidement, sans qu'on se soit apperçu d'aucune exfoliation sensible.

Je ne suis point dans l'usage de détruire les chairs molles qui recouvrent la portion d'os cariée, de les tenir ensuite, comme l'on dit, en respect à force de tamponnage ; ce qui n'est pas sans inconvénient. Je crois que la nature, par ses efforts salutaires, favorise aussi-bien la séparation des portions cariées, quoique couvertes de chairs fongueuses, que si elles étoient découvertes. On m'op-

poſera que pour porter les médicamens convenables ſur la carie, il faut qu'elle ſoit à découvert ; mais comme je n'ai foi à aucun de ces remèdes exfolians, je laiſſe agir la nature : je n'emploie, dans les cas ordinaires, que la charpie sèche. Que l'os ſoit à découvert ou non ; n'importe, je la regarde comme le meilleur topique qu'on puiſſe employer. Ce n'eſt cependant pas que je lui attribue des qualités particulières qui aient la vertu & la propriété de faire ſéparer les lames cariées ; mais, comme je l'ai dit, l'exfoliation des os eſt l'ouvrage de la nature ; je conſidère la charpie sèche comme le topique qui, ſans la déranger, peut le plus la favoriſer ; & je pourrois confirmer cette pratique par un nombre de faits & d'obſervations, ſi je ne craignois pas de groſſir ce mémoire qui eſt déja trop étendu.

Nous ſavons qu'il eſt des cas où le fer & le cautère actuel & potentiel ſont les moyens les plus efficaces pour détruire une grande carie après l'avoir miſe à découvert, & qu'on a des exemples de brillantes cures opérées par ce moyen, lorſque les efforts de la nature avoient été jugés impuiſſans ou inſuffiſans : nous croyons néanmoins que même, dans ces

cas graves, on prévient quelquefois mal à propos la nature qui, avec le temps, auroit pu ſuffire. Nous avons vu plus d'une fois de grandes portions d'os cariées ſe ſéparer par les ſeules forces de la nature; il eſt peu de praticiens qui n'aient eu occaſion de faire la même remarque: bien plus, il eſt ſouvent arrivé que, tandis que l'art dirigeoit ſes efforts contre un point de l'os carié, la nature, ſans y avoir égard & jalouſe de ſes droits, en a opéré l'éxfoliation bien plus à propos dans un endroit plus éloigné.

Nous terminerons cet article en obſervant qu'à la ſuite des plaies contuſes, particulièrement à la tête, le péricrâne peut être enlevé, & l'os mis à découvert dans une certaine étendue, ſans qu'il paroiſſe aucun accident. Si la plaie n'eſt pas ſuſceptible de réunion, comme il arrive le plus ſouvent dans les plaies contuſes; ou ſi après le coup reçu, il arrive des accidens de nature à exiger de débrider le péricrâne; (dans l'un & l'autre cas, l'os ſe trouvant à découvert, & ayant ſouffert l'action de l'air,) la plus part des praticiens penſent que l'os doit s'exfolier; en conſéquence ils tamponnent la plaie pendant un long eſpace de temps, appliquent ſur l'os les

remèdes qu'ils croient pouvoir favoriser cette exfoliation ; & en effet, par un semblable pansement, on ne manque guère de causer carie à l'os, & on force la nature à une opération qu'on lui auroit évitée, si on se fût comporté plus sagement.

Dans ce cas nous faisons le pansement tout simplement avec la charpie sèche & un emplâtre par-dessus : si la portion d'os qui est à nu se recouvre peu à peu, quel qu'en soit l'état, nous ne nous y opposons point; de cette manière, il nous est souvent arrivé que l'os qui paroissoit même susceptible d'exfoliation, s'est recouvert en peu de temps ; & la plaie a été guérie par une bonne cicatrice. Si au pis-aller l'os se couvre, que l'ulcère ou la plaie vienne à se fermer par une mauvaise cicatrice, & que dans la suite il se fasse quelque exfoliation, la cicatrice s'ouvrira naturellement, & on en sera quitte pour retirer la portion d'os cariée qui pourra se présenter ; ou bien la lame cariée se détruira peu à peu en petits fragmens par la suppuration de l'ulcère, lequel ensuite ne tardera pas à se guérir d'une maniere solide.

5°. *Les ulcères gangréneux* sont ceux qui sont accompagnés de pourriture &

de mortification d'une manière plus ou moins profonde, & plus ou moins étendue. Ces ſortes d'ulcères ſont toujours fâcheux néanmoins, à raiſon de l'intenſité de la maladie, de la cauſe & des complications qui peuvent ſe trouver. Nous n'entrerons pas dans tous ces détails ; nous nous propoſons ſeulement de faire quelques remarques ſur le traitement de l'ulcère gangréneux, pour prouver l'utilité de la charpie, & l'inutilité & même les mauvais effets de certaines pratiques.

En effet, ſi nous avons recommandé l'application de la charpie sèche dans tous les cas précédens, nous n'avons pas moins de raiſons de nous en ſervir & de la conſeiller comme l'unique topique qu'on doive appliquer immédiatement ſur la ſurface de l'ulcère avec pourriture : nous pourrions rappeller à ce ſujet ce que nous avons dit précédemment, que la charpie eſt le meilleur abſorbant, qu'elle eſt très-propre à recevoir & à ſe charger des matières purulentes; ce qui eſt d'autant plus avantageux, que ces matières ſont putrides, âcres & de très-mauvaiſe qualité. Nous avons auſſi fait ſentir non-ſeulement l'inutilité, mais encore les inconvéniens qui peuvent réſulter de garnir les plumaceaux

& les bourdonnets de baumes, d'onguens & de digeſtifs les plus animés. Ces rémèdes ont toujours dans leur compoſition quelques ſubſtances qui ſont ſuſceptibles d'altération ; ce qui, joint aux matières purulentes dépravées qui exſudent de la ſurface de l'ulcère, fait un composé très-propre à favoriſer les progrès de la pourriture. D'un autre côté, la charpie remplie de ces onguens ne peut plus ſe charger des matières purulentes, leſquelles reſtent ſur la ſurface de l'ulcère & forment un levain de corruption ; d'ailleurs, il nous paroît évident que l'on ne doit attendre aucun avantage de l'application des topiques gras, huileux, ſur des chairs pourries, qui ont perdu tout reſſort & toute action organique.

Nous avons eu occaſion bien des fois de traiter des ulcères qui avoient acquis une diſpoſition gangréneuſe, ou qui étoient eſſentiellement de cette nature, ſoit à la ſuite de tumeurs phlegmoneuſes, mais le plus ſouvent éryſipélateuſes, ſoit cauſés par des contuſions violentes, ou d'anciens ulcères négligés. Dans ces cas, les eſcares venant à tomber, l'ulcère qui en réſulte eſt plus ou moins profond & étendu ; nous le garniſſons de

plumaceaux ou de bourdonnets mollets de charpie sèche ; nous en mettons la quantité relative à l'abondance de la ſuppuration ; nous couvrons le tout d'un emplâtre fait avec un cérat compoſé de trois parties d'emplâtre diachylum gommé & une partie d'onguent de ſtyrax ; nous faiſons le panſement dans ces circonſtances au moins deux fois le jour : nous ne négligeons point le traitement intérieur, qui ſouvent eſt le ſeul efficace pour changer le mauvais état de l'ulcère, & arrêter les progrès de la pourrirure. Par ce ſimple panſement, quand la nature nous peut ſeconder, on voit bientôt l'ulcère prendre un bon caractère ; les eſcares ne ſe renouvellent plus, la pourriture borne ſes progrès, le fond de l'ulcère prend un meilleur état, & la ſuppuration putride acquiert peu-à-peu les qualités du véritable pus. En continuant enſuite le panſement & le traitement comme dans l'ulcère ſimple, on parvient à la guériſon.

On nous a ſouvent amené à l'hôpital, des malades qui étoient attaqués de tumeurs éryſipélateuſes qui avoient un caractère gangréneux ; il ſe formoit des eſcares ſi profondes & ſi étendues, que nous avons vu après leur ſéparation

l'ulcère pénétrer jufqu'aux parties tendineufes & aponévrotiques, par la deftruction de la peau & du tiffu cellulaire. Dans ces fâcheufes circonftances, pour faciliter la chûte & la féparation des efcares, nous n'avons point fait de profondes fcarifications, encore moins des taillades; nous n'avons point verfé deffus des huiles aromatiques & effentielles, ni fait des fomentations chargées de fels âcres & piquans. Depuis long-temps nous avons remarqué que, pour peu que l'engorgement environnant l'efcare foit inflammatoire, pour peu qu'il y ait de la douleur & de la tenfion, comme il arrive affez fouvent, ces remèdes & la pratique des fcarifications jufqu'au vif, augmentent le mal par l'irritation qu'ils procurent. En pareil cas, j'emploie au contraire les cataplafmes émolliens & réfolutifs où entrent la mie de pain, la fleur de fureau, quelquefois celle de camomille que l'on fait cuire avec fuffifante quantité d'eau & de vin rouge, ajoutant fur la fin une petite quantité de bonne huile d'olives. A mefure qu'il fe détache quelque portion de l'efcare, je la faifis avec des pinces, & je la coupe. Quand j'obferve que la ligne de féparation eft très-marquée, qu'il s'établit une

eſpèce de ſuppuration, alors je tâche d'enlèver toute l'eſcare. Si néanmoins elle eſt aſſez adhérente dans certains points, je laiſſe encore quelques jours ces portions ; je panſe l'ulcère comme il a été dit ; & quand enfin l'eſcare eſt tout-à-fait tombée, je ſupprime les cataplaſmes. Par un traitement auſſi doux & auſſi ſimple, je n'ai jamais manqué de voir les progrès de la pourriture ſe borner, & l'ulcère prendre un meilleur état. Si les parties tendineuſes même ſont attaquées de pourriture, comme nous l'avons vu plus d'une fois, je n'emploie pas d'autre topique que la charpie ; j'ai eu la ſatisfaction de voir les tendons s'exfolier ſans ſe pourrir complétement, & les membres, tels que les pieds & les mains, conſerver leurs mouvemens après la guériſon.



RÉPONSE AUX RÉFLEXIONS DE M. ROBINEAU,

Sur un accouchement terminé par les secours de l'art, & dans lequel la mère & l'enfant étoient en danger de perdre la vie, à cause d'une hémorrhagie utérine, occasionnée par l'implantation de l'arrière-faix à l'orifice de la matrice; par M. GARLAUD, ancien élève de l'école pratique de Paris, maître en chirurgie & accoucheur à Autun.

Le but que l'on se propose lorsqu'on publie une observation, c'est d'instruire en rendant compte, non-seulement de la manière dont on a fait une opération, mais encore en faisant part de quelque découverte, si on a été assez heureux pour en faire, qui puisse servir à perfectionner l'art; telle a été mon intention, lorsque j'ai publié l'observation insérée dans le cahier d'octobre 1783, page 326.

Je dis qu'une hémorrhagie utérine est d'autant plus dangereuse, que l'accouchement est plus proche; mais que le péril est plus grand, lorsque l'arrière-faix est implanté autour du col de la matrice, puisque la femme ne peut accoucher seule

ſans perdre la vie avec ſon enfant, parce qu'en pareil cas, l'hémorrhagie une fois commencée ne peut plus ceſſer, & augmente à chaque douleur. M. *Robineau*, dans ſes Réflexions ſur cette obſervation, dit, pour prouver que le péril n'eſt pas ſi grand que je l'annonce, qu'il a fait pluſieurs obſervations ſemblables, & il en rapporte deux (*a*). Dans la première, la femme *Seglet* étoit groſſe de ſept à huit mois. Après deux jours de perte, la douleur expulſe un enfant mort, & le placenta fut détaché par M. *Robineau*, qui, s'il eût été appellé plus tôt, auroit employé le forceps, & l'enfant auroit pu être ſauvé.

Dans la deuxième, la femme *Pigrai*, groſſe de huit à neuf mois, fut accouchée par une ſage-femme, qui lui tira ſon enfant par les pieds, & M. *Robineau* délivra la femme.

Ces deux obſervations ne prouvent pas que j'aie eu tort d'annoncer un péril éminent, puiſque la femme *Seglet*, qui n'a pas été ſecourue, eſt accouchée d'un enfant mort; & voilà mes craintes réaliſées, quant à l'enfant. La femme n'a pas péri, parce qu'elle a été délivrée à temps;

(a) *Voyez* tom. lxj, pag. 511 & ſuiv.

ceci n'a pas beſoin de plus d'explication.

Quant à la femme *Pigrai*, elle a été ſecourue par une ſage-femme intelligente, qui, ayant bien ſenti le danger, s'eſt hâtée de tirer l'enfant par les pieds, puis la délivrance a été faite par M. *Robineau*. Je n'ai rien à dire ſur ce deuxième accouchement, puiſqu'il eſt abſolument dans les circonſtances où je le demande: tout s'eſt paſſé dans l'ordre, & on n'en peut tirer aucune conſéquence contre les craintes que je conſeillerai toujours aux accoucheurs d'avoir dans de ſemblables accouchemens; je ne vois pas d'ailleurs pourquoi inſpirer de la ſécurité dans des cas ſi périlleux, & reconnus pour tels par tous les maîtres de l'art, & dans leſquels on ne peut trop encourager les jeunes chirurgiens à porter promptement une main ſecourable.

Que fait-on en effet pour la perfection de l'art, en diſant que la femme dans cette ſorte d'accouchement, quoique livrée à elle-même, n'eſt pas abſolument ſans reſſource, & que quelquefois, dans l'extrême dilatation de l'orifice, l'accouchement ſe fait naturellement, ſi la femme, malgré le ſang qu'elle a répandu, conſerve aſſez de forces? Voilà un *ſi* qui vient fort à propos pour prouver l'aſſertion de

M. *Robineau ;* mais voici des autorités pour prouver que le péril est imminent, lorsque le placenta est implanté à l'orifice de la matrice. M. *Levret* (a) dit : « Il est donc très important de connoître précisément la cause d'un accident qui doit arriver de toute nécessité, afin de se trouver en état dès le premier instant de son apparition, de prendre les mesures les plus justes pour parer le sort funeste dont la mère & l'enfant sont alors également menacés par la perte de leur sang ; » & il finit ce paragraphe, en disant qu'il *est physiquement impossible qu'elle cède* (l'hémorrhagie) *à d'autres moyens curatifs qu'à l'accouchement, auquel il faut aussitôt procéder avec intelligence & sagacité, si on est appellé encore assez à temps.*

Voici comme il s'explique, pag. 364 & 365 : *Il est donc de la dernière évidence que, si on ne se décide promptement à percer les membranes afin de retourner l'enfant au plus tôt, on court risque de le laisser mourir sans recevoir le baptême, & on met au hasard la vie de la mère.*

Page 369, il cite M. *Guiot*, accou-

(*a*) Art des Accouchemens, démontrés par des principes de physique & de mécanique, troisième édition, pag. 354.

cheur à Genève, qui, quoique appellé de bonne heure, tira un enfant mort, qui l'étoit avant son arrivée, & sauva la mère. M. *Levret* ajoute, pag. 371 : *S'il ne se fût dépêché, la mère & l'enfant auroient subi le même sort que la femme qui fait le sujet de l'observation que je vais rapporter.*

Page 372. *Une femme mourut avec son enfant après avoir été trois jours inutilement en travail; à l'ouverture on trouva l'arrière-faix à l'orifice de la matrice, & l'enfant les pieds en haut.*

Page 374. *Il ne faut jamais balancer dans le cas du placenta attaché sur le col de la matrice, mais agir avec la plus grande célérité.*

M. *Levret* est-il bien persuadé de la perte de la vie de la mère & de l'enfant? je le crois; & les craintes que j'ai inspirées sont d'autant mieux fondées, que l'on ne cite point, ou presque point d'accouchement de cette espèce, terminé spontanément sans la mort des sujets : ils ne périssent même que trop souvent des suites de l'hémorrhagie, après avoir été secourus trop tard.

M. *Robineau* croit que j'ai eu tort de dire : Je publie d'autant plus volontiers cette observation, qu'il y a beaucoup

d'auteurs qui parlent très-obſcurément de cette implantation : d'autres qui la nient formellement, & fort peu qui l'aient connue parfaitement.

Ils en ont parlé ſi obſcurément ces auteurs, que M. *Levret*, p. 355, dit : *En conſultant les ouvrages de* PEU, *d'*AMAND, DE LA MOTTE, *de* MAURICEAU, *de* VIARDEL, *& de beaucoup d'autres praticiens, on remarquera que leurs obſervations ſont décrites d'une manière ſi obſcure, qu'il eſt très-difficile de décider en les liſant, ſi ces auteurs ont effectivement reconnu que cette maſſe vaſculeuſe avoit pris racine dans le lieu que nous avons déſigné, &c.*

Ceux qui l'ont niée ſont *Deventer*, & ſon Commentateur françois : ils diſent qu'il n'eſt pas poſſible que le placenta puiſſe s'attacher ailleurs que dans le fond de l'utérus, & que toutes les fois qu'il ſe rencontre ſur l'orifice de cet organe, c'eſt qu'il s'y eſt porté & appliqué pendant le travail, après s'être ſéparé du point de ſon inſertion primitive.

Par cette expreſſion, *fort peu qui l'aient connue parfaitement ;* j'annonce que je ſais bien que quelqu'un l'a connue : ainſi la citation de quatre auteurs que fait M. *Robineau* étoit au moins inutile, puiſque je n'ai pas prétendu m'approprier cette

découverte, & que quatre auteurs forment encore un petit nombre.

Je répondrai avec plaisir à M. *Robineau*, sur ses Réflexions eu égard à la méthode que j'ai employée, & qui a sauvé deux êtres, en déchirant le placenta dans son corps, au lieu d'avoir passé ma main par l'endroit déja décollé, & de l'avoir élargi, s'il ne l'eût pas été assez.

En décollant le placenta par des manœuvres, quelque douces qu'elles soient, on est forcé de passer sa main par l'ouverture déja commencée, ensuite le bras, puis on est obligé de sortir les pieds de l'enfant, de les amener hors de la vulve, & de terminer l'accouchement. Je demande si tous ces corps qui se succèdent du plus petit au plus gros, en finissant par la sortie de la tête, ne sont pas autant d'efforts à faire de toute nécessité, lesquels tendent tous à déraciner le placenta? Le placenta peut être en entier; & quand toutes les manœuvres sont finies, combien la mère & l'enfant n'ont-ils pas perdu de sang? En conséquence, combien grand est le danger!

On rencontre aussi des difficultés dans ma méthode, comme je m'en suis expliqué dans mon observation; mais, dans un cas si périlleux, où toutes les méthodes

offrent des dangers, il faut choiſir celle qui en offre le moins : d'ailleurs, j'inſtruis de la façon dont il faut ſe conduire pour les éviter; & le ſuccès que j'en ai obtenu, m'a autoriſé à la publier.

Le danger que l'on doit craindre dans ma méthode, c'eſt qu'en déchirant le placenta dans ſon corps, il peut ſe faire, quoique difficilement, que l'on y comprenne le cordon ombilical; & dans l'autre, on peut déraciner le placenta en entier. J'ai fait voir qu'on pouvoit ménager le cordon, parce qu'à l'endroit de ſon inſertion, on ſent plus d'épaiſſeur; &, à meſure qu'on avance ſur les vaiſſeaux, on ſent des ſillons anfractueux, & à leur racine une eſpèce d'entonnoir qu'on peut facilement éviter.

Si ce même cordon eſt au centre du placenta, M. *Robineau* demande s'il reſte aſſez d'eſpace juſqu'à ſon bord pour faire paſſer l'enfant ſans occaſionner un déchirement plus conſidérable, ſoit du côté de ſon bord, ſoit du côté du centre; & il dit que ſi le déchirement a lieu du côté du centre, le cordon, & quelques-unes de ſes racines, ne peuvent plus reſter intacts.

Je réponds que l'accoucheur eſt maître de déchirer le placenta du côté de ſon

bord ; & s'il ne reſte pas aſſez d'eſpace, & qu'il ſe déchire au-delà du cordon, ce ſera à côté que ſe fera la déchirure, ſans endommager le cordon, parce qu'il eſt d'un tiſſu plus ſolide que le placenta, & que le fort l'emporte ſur le foible : j'en vais citer encore un exemple.

J'ai fait aujourd'hui, 3 juin 1784, cette obſervation ſur un arrière-faix que je viens d'extraire après l'accouchement de la femme *Thomas*, pêcheur à Autun, aſſiſtée d'une ſage-femme, qui avoit laiſſé avancer le cordon ombilical avant la tête, ce qui a fait mourir l'enfant : le placenta avoit ſix pouces trois lignes de diamètre, le cordon n'étoit point au centre, & le côté large avoit quatre pouces & demi ; j'ai déchiré le placenta dans ſon corps, & en deux endroits, & n'ai pu déchirer dans le cordon, dont le tiſſu eſt beaucoup plus fort que celui du placenta ; le déchirement s'eſt prolongé à côté du cordon, & il faudroit le faire exprès pour le lacérer.

Quant aux déchirures de quelques racines principales, on les évite, comme j'ai dit ; &, quand elles auroient lieu, il en reſte bien d'autres qui fourniroient aſſez de ſang pendant le temps que l'accoucheur mettra à terminer ſon opération.

Si le placenta eſt en raquette, le cas

eſt plus favorable, parce qu'il y a beaucoup plus d'eſpace de l'un des bords du placenta au cordon, que lorſque ce même cordon eſt implanté au milieu du placenta.

M. *Robineau* penſe que les épaules, la tête, même le baſſin de l'enfant, peuvent être arrêtés dans le bourrelet que formera le placenta. Ne trouvera-t-on pas le même obſtacle dans la méthode de M. *Robineau* ? Mais qu'il ne craigne pas cet accident; car il n'arrivera jamais: le placenta prête beaucoup, & je m'en apperçus bien, lorſque je fis l'accouchement qui fait le ſujet de cette queſtion; le bourrelet au contraire garantit l'orifice de la matrice, qui alors, à cauſe de l'implantation à cette partie, eſt très-ſenſible; de plus, il calme l'hémorrhagie.

M. *Robineau* dit que ſi j'euſſe conſulté M. *Levret*, je n'aurois jamais conſeillé avec tant de confiance de déchirer l'arrière-faix dans ſon corps. S'il l'eût bien conſulté lui-même, il n'auroit pas écrit ſes Réflexions; car voici ce que dit M. *Levret*, pages 365 & 366: « Je fus appellé le 18 mars 1752, pour une femme groſſe de ſept à huit mois, à l'extrémité, par une perte qui duroit depuis pluſieurs jours: on avoit employé des ſaignées &

des lavemens ſtimulans; la femme étoit moribonde, preſque plus de pouls; elle avoit une ſueur froide & gluante.» M. *Levret* la toucha, trouva l'arrière-faix à l'orifice de la matrice; il le perça à travers des ſillons anfractueux qu'il ſentoit, il appuya ſur le ventre de la femme, pour tendre & faire prononcer les membranes, & ne pas décoller le placenta; il ſaiſit l'enfant par les pieds, quoiqu'il préſentât la tête; il étoit mort, comme il l'avoit bien prévu, & la mère ne put ſurvivre à ſon épuiſement. Il a fait à l'Académie la démonſtration du placenta, qu'il a gardé ſoigneuſement dans de l'eſprit de vin; il eſt percé dans ſon centre, à côté de l'attache du cordon: ſes bords & ſes membranes ne ſont endommagées dans aucun point, parce qu'il eut les précautions de les extraire les premiers.

Voilà des faits convaincans. Chacun ſuivra la méthode qu'il croira la plus convenable, ſuivant l'exigence des cas; mon unique but a été le bien de l'humanité & la perfection de l'art; c'eſt avec le ſecours dont j'ai fait mention, que j'ai eu la douce ſatisfaction de ſauver la vie à la femme & à l'enfant de M. *Morlet*, maître plâtrier à Autun; &, juſqu'à ce que M. *Robineau* me donne de bonnes

raisons, il me permettra de suivre ma méthode.

QUESTION CHIRURGICO-LÉGALE,

Par M. Thomassin, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, de celle des sciences, belles-lettres & arts de Besançon, Dijon, &c. & chirurgien-major de l'hôpital royal militaire de Neuf-Brisack.

Une plaie d'arme à feu à la cuisse, avec fracas de l'os à sa partie moyenne inférieure, & pour laquelle les secours de l'art ont été négligés, doit-elle, lorsqu'elle est suivie de la mort du blessé, être réputée mortelle par elle-même; & le défaut de secours ne doit-il pas entrer en considération dans le jugement juridique du chirurgien sur la gravité de la blessure?

Le détail du fait va développer cette question, & mettre les personnes, qui voudront bien nous faire part de leurs lumières, à portée d'y répondre.

Le samedi, 12 février 1785, à quatre heures après midi, *Antoine Kittler*, chas-

ſeur de M. le vicomte *de Polignac*, ambaſſadeur du Roi près du Corps Helvétique, reçut un coup de fuſil à bout touchant la cuiſſe droite, qui frappa l'os. Il pénétra obliquement la cuiſſe de dehors en dedans & de haut en bas, depuis la partie moyenne externe un peu ſupérieurement, juſqu'à la partie interne inférieure, quatre à cinq travers de doigt au deſſus du genou, par où une partie de la charge s'étoit échappée. Cette charge en plomb, qu'on appelle vulgairement *du plomb de lièvre*, avoit fait balle, & la plaie n'avoit guères que le diamètre d'une pièce de vingt-quatre ſous. Le chirurgien qui panſa le bleſſé en premier appareil, en tira une eſquille aſſez conſidérable qui ſe préſentoit pour ſortir : on ſe contenta de mettre dans les deux orifices de cette plaie, deux bourdonnets chargés d'onguent, & deux plumaceaux par deſſus, qu'on ſoutint par des compreſſes & des bandes humectées d'une fomentation émolliente & réſolutive ; & l'on mit le bleſſé à l'uſage d'une décoction de kina.

Les douleurs furent exceſſives ; le malade paſſa la nuit la plus agitée & la plus violente, & il avoit par intervalle des mouvemens convulſifs extraordinaires. Dans les premières vingt-quatre heures,

un ſecond chirurgien & un médecin furent appellés au ſecours du bleſſé, mais ils ne firent rien de plus que ce qui vient d'être dit. Un troiſième chirurgien, arrivé le dimanche au ſoir, perſuada au médecin & à ſes deux confrères, que la ſaignée ſeroit utile, & l'on en fit deux dans la ſoirée : on ſubſtitua l'eau-de-vie camphrée à la décoction de plantes. L'on panſa la plaie avec le digeſtif ſimple, & l'extrémité fut miſe entre deux fanons. Les douleurs ſe calmèrent, les convulſions diminuèrent, le pouls s'affaiſſa, & le malade goûta les prémices du repos qui alloit s'emparer de lui pour toujours. Je fus mandé pour le voir le lundi au matin; une odeur de gangrène me frappa en entrant dans la chambre; je trouvai le malade ſans pouls, couvert d'une ſueur froide & délirant : le pied que je découvris étoit renverſé en dehors, & beaucoup plus bas que la cuiſſe; il étoit, ainſi que la jambe, très-froid, & d'une lividité tirant ſur le jaune. Je ne voulus point voir la bleſſure : j'attendis que le malade fut expiré; ce qui arriva une demi-heure après, à midi un quart à peu-près, & quarante-quatre heures après ſa bleſſure.

Je fus nommé d'office par le juge de la ville d'Enſishem, où le fait s'étoit paſſé, pour

pour examiner le cadavre, & faire rapport ſur la cauſe de ſa mort. J'y procédai avant le temps fixé par les réglemens, parce que j'étois bien certain de la réalité de la mort du ſujet. Le chirurgien qui avoit été appellé la veille, & qui n'avoit plus quitté le malade, nommé pour le même examen, leva l'appareil que lui-même avoit appliqué. La cuiſſe livide & noire, dépouillée d'épiderme dans une grande partie de ſa ſurface, étoit prodigieuſement gonflée, & il s'en exhaloit une odeur putride extrêmement pénétrante. La plaie dont j'ai décrit la grandeur & la direction, étoit remplie d'eſcares mollaſſes & déchiquetées, qui me permirent difficilement de porter une ſonde juſqu'à l'os. Je fis ſur cette ſonde de longues inciſions pour mettre l'os à découvert dans une grande étendue; j'en fis autant à la partie interne de la cuiſſe, à l'autre extrémité de la plaie; c'eſt de ce côté que je rencontrai ſous le biſtouri pluſieurs grains de plomb; j'en tirai douze ou quinze que je fis voir aux aſſiſtans & au procureur-fiſcal qui étoit préſent. J'y trouvai auſſi beaucoup de petites eſquilles, ou plutôt de parcelles d'os, diſperſées dans les chairs qui étoient extrêmement mutilées. L'os étoit fracaſſé dans ſa partie moyenne inférieure;

plusieurs pièces considérables en étoient détachées entièrement. L'extrémité fracturée de la portion supérieure qui étoit très-irrégulière, étoit enfoncée dans les chairs, & je ne pus bien l'en dégager qu'avec le bistouri. L'aponévrose du muscle *fascia-lata* étoit extrêmement tendue; & à chaque coup de bistouri sur cette aponévrose, il se faisoit un écartement considérable que je fis remarquer, & les muscles comprimés se précipitoient, pour ainsi dire, à l'ouverture. Toute la cuisse étoit sphacélée, & la gangrène s'étendoit jusqu'à la partie inférieure de l'abdomen & aux lombes.

On a peu vu de cas de cette espèce, aussi rapidement suivi du sphacèle & de la mort. Il est clair que c'est le délabrement de la partie, l'attrition des chairs, le déchirement des parties nerveuses, la présence des corps étrangers qui ont occasionné les accidens & la perte du blessé; mais aussi on ne sauroit se dissimuler que les secours de l'art, les secours les plus urgens & les plus essentiels, n'aient été entièrement négligés. N'étoit-il pas indispensable de faire, dès le premier pansement, des incisions suffisantes pour prévenir l'engorgement excessif des muscles, & pour extraire une partie des

esquilles & du plomb ; d'y joindre des saignées réitérées, selon le besoin & les forces du malade, qui étoit peut-être l'homme le plus puissant & le mieux constitué de la ville ; de mettre la partie dans une situation capable d'éloigner les pointes d'os des chairs, & de favoriser le retour des liqueurs ? Y auroit-il trop de hardiesse à dire que c'est à l'omission de ces secours, prescrits formellement dans les livres de l'art les plus connus, que sont dûs le développement rapide de la gangrène, & la mort précipitée du blessé ?

On me répondra peut-être qu'il est vraisemblable qu'avec tous ces secours le malade seroit également mort, quelques jours plus tard ; mais quelques jours donnent de l'espace, & laissent le temps de se décider à un parti extrême, celui de l'amputation, s'il n'y a plus d'autre ressource ; & ces secours mêmes qui procurent du délai, en énervant la trop grande activité de la vie, préparent le succès de l'amputation. On en voit des exemples nombreux dans les auteurs qui ont écrit sur les plaies d'armes à feu, d'après la pratique & l'expérience (*a*).

(a) *Voyez* le Mémoire de M. *Faure*, qui a remporté le prix de l'Académie royale de

Si par les incisions on n'avoit pu débarrasser la partie du plus grand nombre d'esquilles entièrement détachées, ni dégager l'extrémité de la pièce supérieure du fémur de dedans les chairs qu'elle déchiroit; en un mot, si ces dilatations n'eussent point répondu aux vues du chirurgien, n'étoit-ce pas le cas de faire l'amputation sur le champ? Il n'est pas nécessaire, ce semble, de recourir aux auteurs pour démontrer l'importance de cette pratique. Toutes les fois que le danger d'une plaie sera plus grand & plus pressant que celui de l'amputation de la partie, il n'y a plus à hésiter, celle-ci doit être pratiquée sans perdre de temps; & on sait *qu'un grand fracas d'os avec une grande mutilation des parties molles, est une plaie des plus dangereuses*.

Je ne citerai pour garant de la nécessité des incisions, dont je déplore l'oubli, qu'une autorité qui doit faire loi en chirurgie; c'est celle de feu M. *de la*

---

chirurgie en 1754, sur le cas où il convient de faire l'amputation sur le champ, & sur ceux où il faut la différer. *Voyez* aussi un Mémoire sur le même sujet dans le livre de M. *Bagieu*, qui a pour titre: *Examen sur plusieurs parties de la chirurgie*, tome I[er].

Martiniere, auſſi diſtingué par ſa grande expérience, que par la place éminente qu'il occupoit.

Après avoir parlé de la néceſſité des inciſions, pour changer la nature de la plaie, pour procurer le dégorgement des ſucs, extraire les corps étrangers, prévenir l'étranglement, il fait l'application de cette règle générale au cas particulier d'une plaie à la cuiſſe, avec fracas du fémur (*a*).

« La conduite du chirurgien, dit-il, doit être réglée par ces mêmes principes, ſi ce n'eſt que les inciſions, relativement au volume de la partie, doivent être beaucoup plus étendues; car le point eſſentiel eſt de pouvoir, en quelque ſorte, conſidérer l'ouvrage de la nature dans le plus profond de la plaie. De plus, les maſſes charnues doivent être éloignées de l'os par l'interpoſition de la charpie, juſqu'au temps, du moins, que le dégorgement de la première ſuppuration ſoit fait, & qu'on ait pu ôter de la plaie toutes les parcelles oſſeuſes qui ne pourront ſe

(a) *Voyez* ſon Mémoire ſur le Traitement des plaies d'armes à feu, dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie royale de chirurgie.

consolider à la pièce principale. La charpie qui remplit mollement le vide d'une plaie, *empêche les chairs d'être irritées par les pointes des os ;* elle absorbe les sucs qui exsudent de la plaie, & sert à les conduire au dehors. »

« Je conviendrai que cette méthode, ajoute M. *de la Martiniere*, n'est pas toujours exempte des plus funestes accidens, & même de la mort, parce qu'il n'y a aucun art qui puisse en garantir ; mais j'ai vu souvent que la pratique opposée aux grandes & profondes incisions, dans le cas dont il est question, avoit presque toujours été suivie de la gangrène & d'une mort prompte. »

Je crois en avoir assez dit pour convaincre le lecteur qu'*Antoine Kittler* a été entièrement abandonné au danger qui devoit résulter de sa blessure & de sa constitution ; & je ne craindrois point d'avancer que sur cent hommes qui auroient de pareilles blessures, & dans les mêmes circonstances, & qui seroient soignés de même, il en périroit quatre-vingt-dix-huit. C'est bien réellement la blessure de *Kittler*, par la nature du délabrement, par le fracas de l'os, par la multitude des corps étrangers qui lui a causé la mort ; mais qui est-ce qui osera assurer que l'art

en venant au ſecours de ce malheureux, en inciſant les muſcles & les aponévroſes, en tirant les corps étrangers, en ſituant favorablement la partie, en faiſant ceſſer le déchirement, en diminuant les forces vitales, n'auroit pas conſidérablement diminué le danger de cette bleſſure, & même arraché le bleſſé des bras de la mort? Les chirurgiens qui ont fréquenté les armées ſavent combien les reſſources de la chirurgie, dirigées par le ſavoir, ont conſervé d'hommes à l'Etat; & nous liſons dans les auteurs le détail de pluſieurs faits analogues à celui qui fait le ſujet de ce Mémoire, dont on a écarté le danger par les moyens ci-deſſus.

S'il faut des preuves plus claires que le jour pour condamner un accuſé; ſi les plus légères probabilités en ſa faveur doivent être interprétées à ſa décharge, notre queſtion ſembleroit réſolue affirmativement; mais je me garderai bien de l'aſſurer: je ne connois pas aſſez la loi pour ſavoir ſi elle a prévu le cas que je ſoumets à la diſcuſſion des perſonnes verſées dans la chirurgie légale: je ſais qu'elle enjoint aux médecins & chirurgiens commis pour viſiter les cadavres, *de ſpécifier dans leurs rapports la longueur, la profondeur des bleſſures, & de mettre toute*

leur attention à découvrir ſi elles peuvent être véritablement cauſes de la mort ; ou ſi la mort arrivée eſt plutôt une ſuite de la diſpoſition antérieure du bleſſé, qu'une ſuite de la bleſſure.

Guidé par les ſeuls principes de l'équité, je voulois ſpécifier dans le rapport, que l'oubli des premiers ſecours pouvoit avoir aggravé la bleſſure, & contribué à la perte du bleſſé. Le chirurgien qui devoit auſſi ſigner ce rapport, rejeta cette propoſition, tout en convenant de la vérité qu'elle contenoit ; & un homme que ſon état oblige de connoître la loi, me dit que dans un rapport on ne devoit rien inſérer qui fût étranger au fait, que je ne devois rapporter que ce que j'avois obſervé, & ſi la plaie par elle-même étoit la cauſe de la mort. Le rapport a été dreſſé d'après cet avis ; mais mes doutes & mon incertitude ne ſont point éclaircis, & je deſire beaucoup que cette queſtion ſoit miſe dans tout ſon jour. Le fait qui y a donné lieu eſt moins rare qu'on ne penſe, ſur-tout dans cette province, où tous les chirurgiens indiſtinctement ſont appellés pour panſer les bleſſés, & faire rapport de leurs bleſſures (*a*).

(*a*) On ſait que la juridiction de M. le pre-

Je dois déclarer que je ne connois point l'accuſé, ni perſonne qui lui ſoit lié, ni directement, ni indirectement; cette déclaration doit me mettre au deſſus des ſoupçons que pourroient former les perſonnes qui ne ſentiroient point mes motifs. L'intérêt du public ſeul m'a fait prendre la plume.

Je terminerai ces réflexions par ſouhaiter avec l'auteur des Cauſes célèbres, dans la cauſe mémorable de l'infortuné *Montbailly*, « que les fonctions des médecins & des chirurgiens, chargés de l'emploi important de concourir avec la loi & le juge à la découverte du crime, fûſſent ſoumiſes à une inſpection ſévère; ils ſentiroient alors toute l'étendue des devoirs qui leur ſont impoſés; une terreur ſalutaire les ſuivroit dans leur examen, s'ils faiſoient attention que leur opinion

---

mier chirurgien du Roi, n'étant point établie en en Alſace, la chirurgie, encore confondue avec la barberie, y eſt dans une ſorte d'anarchie; aucun acte probatoire ne conſtate la capacité de ceux qui veulent exercer cette partie importante de l'art de guérir. Un certificat donné par un médecin, d'après un examen léger, donne au barbier le plus ignorant le droit de tuer impunément en coupant trop, comme en ne coupant pas aſſez.

peut quelquefois décider de l'honneur, & même de la vie des citoyens. »

EXTRAIT

D'un Discours prononcé au mois de septembre 1784, pour la préparation publique de la theriaque ; par M. GROSSIN DU HAUME, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris.

« La confection de la thériaque est une de ces opérations qui nous rappellent encore aujourd'hui le luxe & la richesse des Romains sous les Empereurs. La pompe & l'appareil avec lesquels on la préparoit dans le palais des *Césars*, nous rappellent en même temps tout le cas qu'ils faisoient de cette composition. Elle fut inventée par *Andromaque*, médecin de *Néron* ; ou plutôt elle fut calquée par ce médecin sur un antidote déja célèbre à Rome, & dont *Pompée* avoit apporté la recette après la défaite de ce Roi qui lutta si long-temps contre la fortune & les armes des Romains. *Mithridate*, entouré des dangers, bravant ses ennemis au dehors, mais craignant plus les poisons que les forces de Rome, avoit demandé

à ſes médecins de lui compoſer un antidote ou préſervatif contre les poiſons. Cet antidote donna naiſſance à celui dont nous parlons. En effet, la plus part des drogues dont eſt compoſé le mithridate, entrent de même dans la confection de la thériaque. Mais, en outre, *Andromaque* ajouta un grand nombre d'autres médicamens dans ſon nouvel électuaire; il les augmenta au point, que du nombre de quarante-cinq ou quarante-ſix ſortes différentes où elles ſont portées dans le mithridate, elles montent preſque au double dans la thériaque.

Qu'arrive-t-il, ou que doit-il réſulter d'un pareil mélange? On auroit bien de la peine à s'en rendre raiſon à ſoi-même; on ſeroit bien embarraſſé pour en tirer des conſéquences ou des inductions à *priori*, à moins qu'on ne voulût dire avec *Lémery*, « qu'il paroît que ceux qui ont inventé le mithridate, la thériaque & autres compoſitions de ce genre, ont cru qu'en mêlant enſemble une grande quantité de drogues, ils obtiendroient par l'une, ce qu'ils ne pourroient obtenir par l'autre, le remède ſe trouvant quelquefois plus ſavant que celui qui l'ordonne. »

Mais, à en juger par les effets ſalutaires que cette combinaiſon produit, on peut

conclure que la fermentation qui ne tarde pas à s'exciter dans ce mélange, que le mouvement inteſtin qui ſoulève toute la maſſe, qui la briſe, qui l'atténue, & qui en décompoſe les différentes parties pour former de nouvelles combinaiſons; que la fermentation, en un mot, tend à aſſimiler les différens mixtes qui entrent dans cette compoſition, à les identifier, pour ainſi dire, & de ſorte qu'il n'en réſulte plus qu'un ſeul & même tout, une ſeule & même panacée, & finalement un remède inaltérable & de bon aloi, puiſqu'il peut ſe conſerver en bon état pendant une longue ſuite d'années.

Ferai-je ici un pompeux étalage de toutes les vertus de la thériaque? « Dirai-je, après tant d'autres, qu'elle eſt propre contre toutes les maladies contagieuſes; contre la peſte, les fièvres-malignes, la petite-vérole; contre la morſure des bêtes venimeuſes; contre le poiſon de la ciguë & du napel? Dirai je qu'elle eſt également bonne contre la colique venteuſe & contre les vers, qu'on s'en ſert avec ſuccès pour l'aſthme, pour les fièvres intermittentes, pour l'apoplexie, pour la paralyſie, pour les convulſions, l'épilepſie, la léthargie & pour les maladies hyſtériques?

Non, Messieurs, je me contenterai de dire que cet électuaire a la propriété d'exciter la transpiration & les sueurs, qu'il fortifie l'estomac, qu'il ranime la circulation du sang, qu'il calme les mouvemens désordonnés des nerfs, & qu'il convient par conséquent dans tous les cas où l'on a de pareilles indications à remplir, pourvu toutefois que des contre-indications plus fortes ou plus pressantes n'en interdisent pas l'usage ; car il en est de ce remède comme de tous les autres : son efficacité dépend de sa juste application.

Je sais qu'on a reproché à la thériaque tout le luxe de l'ancienne polypharmacie. Mais la thériaque seule peut tenir lieu de bien d'autres qui lui ressemblent, tels que le *mithridate*, l'*orviétan*, le *philonium romanum*, & le *requies Nicolaï* : on pourroit bien en conséquence les supprimer tous les quatre de nos dispensaires. Il suffiroit donc de conserver parmi les électuaires qu'on nomme altérans, la *thériaque*, la *confection d'hyacinthe*, la *confection alkermès*, le *diascordium* & l'*opiate de Salomon*, parce que ce sont les mieux composés & ceux qui se conservent le mieux, & que d'ailleurs ils sont presque les seuls en usage parmi nous. Il en seroit

de même des électuaires purgatifs : en conservant le *catholicum double*, la *confection Hamech* & l'*opiate mésentérique*, en conservant, dis-je, ces trois électuaires qui sont bien faits & de bonne garde, on pourroit aisément se passer de tous les autres.

La même réforme pourroit s'étendre aussi sur les pilules & sur les trochisques consignés dans nos dispensaires, sur les conserves & sur les tablettes, sur les teintures & les élixirs, sur les sels & sur les extraits, sur les baumes & sur les huiles, & plus encore sur les orguens & sur les emplâtres ; réforme d'autant plus urgente sur le dernier article, que la chirurgie moderne a banni avec raison tous les emplastiques du traitement des plaies.

Le choix & la qualité supérieure de ces drogues, l'ordre qu'on observe toujours dans leur mélange, ne vous font-ils pas naître comme à moi la présomption la plus forte, ou plutôt ne vous donnent-ils pas, Messieurs, la certitude la plus absolue, que la thériaque de Paris doit l'emporter de beaucoup sur toutes les autres espèces de thériaques, tant nationales qu'étrangères ? La thériaque de Venise elle-même, toute renommée qu'elle est, pourroit-elle soutenir la moindre concurrence ?

Mais ce même appareil ne vous fait-il pas desirer également que la plus part des médicamens fussent préparés de même ; que l'émétique, par exemple, & le kermès minéral, que le sublimé corrosif & la panacée mercurielle, que la pierre infernale & la pierre à cautère, & autres médicamens d'une activité redoutable, fussent toujours composés d'une manière aussi authentique ? que d'autres encore, quoique moins actifs, mais d'un usage non moins fréquent, fussent pareillement soumis à cette règle : telles seroient la *confection d'hyacinthe*, la *confection alkermès*, le *diascordium*, la *confection Hamech*, l'*opiate mésentérique*, le *catholicum double*, le *sirop de chicorée* composé, le *vin* & le *sirop antiscorbutiques*, & autres compositions de ce genre.

Mais l'émétique sur-tout mériteroit mieux les honneurs d'une préparation publique que la thériaque elle-même, & ce seroit rendre un grand service à l'humanité, que d'établir une uniformité générale pour la composition d'un remède aussi énergique & d'un usage aussi répandu. »

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1785.

Le mercure s'eſt ſoutenu dans le baromètre de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes pendant dix-huit jours, plus communément cependant à 28 pouces; de 27 pouces 11 lignes, il eſt deſcendu à 27 pouces 7 lignes pendant treize jours.

Le plus grand froid a marqué au thermomètre huit degrés & demi au-deſſous du terme de la congélation; le moindre froid a marqué ſept degrés au-deſſus de zéro. Les degrés les plus ordinaires ont été de un à trois au-deſſus de zéro.

Il y a eu vingt jours de gelée. La Seine a charié les quatre premiers jours du mois; le ciel a été clair treize jours, couvert ſept jours, variable onze jours; il a neigé trois fois, il y a eu petite pluie fine & froide trois fois, & deux fois du brouillard.

L'hygromètre obſervé ſoir & matin, a marqué deux fois 0 les 10 & 31, il eſt monté juſqu'à 13 le 24: les termes les plus ordinaies ont été de 3 à 5.

La quantité de pluie tombée à Paris a été ſi foible qu'on a négligé de la meſurer.

La température du mois a été froide, mais plus froide & plus sèche qu'elle ne l'eſt communément dans cette ſaiſon; la végétation a demeuré ſuſpendue même dans les arbuſtes les plus précoces, & la violette n'a point fleuri.

La conſtitution beaucoup plus froide & plus sèche que le mois précédent, a entretenu les

fièvres catarrhales ; chez les vieillards elles prenoient promptement un caractère putride gangreneux, la langue se séchoit, devenoit noire, il survenoit une somnolence accompagnée de délire qui les a conduits rapidement au tombeau. Une boisson faite avec les chicoracées à laquelle on ajoutoit l'oxymel, l'esprit de Mindererus & l'eau de melisse spiritueuse, a paru agir utilement ; quelques-uns ont réchappé par cette méthode. Les fièvres catarrhales, qui se sont manifestées avec point de côté, ont exigé le traitement indiqué le mois dernier. Les fluxions inflammatoires, les douleurs rhumatismales ont été très-fréquentes ; elles ont attaqué spécialement les jeunes gens, & exigé des saignées répétées. Les fièvres rémittentes paroissent débuter ; il s'est manifesté quelques fièvres intermittentes, mais en petit nombre ; elles ont été longues & difficiles. Les phthisies ont parcouru leurs périodes très-rapidement ; les fièvres éruptives scarlatines ont été fréquentes, ainsi que les maux de gorge dont beaucoup se sont terminés par la suppuration. La petite vérole continue de régner, elle est toujours bénigne. En général les maladies ont été rebelles par la difficulté de faire couler la bile.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
MARS 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE. Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	-10,0	-1, 4	-3, 9	27 10,11	27 10, 6	27 11, 0
2	-1,10	3,15	-0, 1	27 11, 0	27 11, 3	27 11, 3
3	-1,14	3,19	-1, 0	27 10,10	27 10, 2	27 10, 1
4	-2, 1	3,11	-1, 2	27 9, 1	27 8, 6	27 9, 8
5	-3,12	5, 0	1,11	27 9, 2	27 9, 8	27 10, 7
6	-0,13	4,13	1,16	27 10,11	27 11, 2	27 11, 4
7	-1,10	6, 1	0, 0	27 10, 7	27 9, 7	27 8,11
8	-2, 0	6, 3	2,15	27 7,11	27 6,10	27 6, 2
9	1, 6	9, 5	2, 6	27 5, 5	27 5, 2	27 5, 8
10	0, 7	1,16	0, 3	27 5,11	27 7, 5	27 10, 1
11	-2,11	3, 0	-0, 9	27 10, 6	27 10, 3	27 10, 0
12	-2, 5	0,18	-0,15	27 9, 5	27 9, 5	27 10, 6
13	-2,10	1,13	-2, 7	27 10, 6	27 10, 2	27 10, 6
14	-5, 0	2, 0	-0,10	27 10, 7	27 9,10	27 9,11
15	0,10	4,16	1,13	27 9, 3	27 9, 5	27 10, 3
16	0, 8	4, 7	1,18	27 11, 5	28 0, 2	28 0,11
17	0,16	5, 0	0,15	28 1, 8	28 2, 0	28 2, 1
18	-0,10	6, 3	2,17	28 2, 0	28 1, 8	28 1, 7
19	-1,10	6,14	1,14	28 1, 3	28 0, 5	28 0,11
20	1, 1	7, 0	3, 4	28 1, 0	28 0,11	28 1, 7
21	1, 5	10, 5	4,14	28 0, 6	27 11, 1	27 10, 7
22	1,18	3, 7	-2, 5	27 10,5	27 11, 4	27 11, 7
23	-3,16	2,18	-3, 1	27 11, 8	27 11,11	28 1, 0
24	-6,10	3,15	-1, 5	28 1, 3	28 0, 7	28 0, 1
25	-0, 7	3, 2	1, 4	27 11, 0	27 11, 6	28 0, 6
26	0, 7	5,18	2, 0	28 0,10	28 0, 6	28 0, 0
27	0,14	4, 2	3, 2	27 10, 4	18 0, 0	27 7, 6
28	-2, 9	3, 2	-1, 2	27 7, 6	27 7, 6	27 8, 1
29	-3, 2	4, 5	-1, 0	27 7, 8	27 8, 1	27 7, 1
30	-4, 0	1,11	-2,12	27 7,10	27 7, 1	27 7,11
31	-3, 5	4, 5	1,14	27 6, 8	27 6, 8	27 6, 7

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	N. ferein, froid, vent très-piq.	E. ferein, froid, vent très-piq.	N-E. fer. froid, vent très-piq.
2	E. cou. froid, v.	E. fer. froi. ve.	E. fer. froid, v.
3	E. fer. *id.* très-p.	E. *idem.*	N. nuag. *idem.*
4	N-E. nu. froi. v.	E. *idem.*	N-E. fer. froi. v.
5	E. ferein, *idem.*	E. nuag. froid.	S-E. cou. froid.
6	N-E. co. froid.	N-E. n. froi. v.	N. fer. froid, v.
7	E. fer. froid. v.	N-E. fer. frais.	E. *idem.*
8	E. ferein, froid.	N. *idem.*	N. fer. froid.
9	N-E. cou. froid.	E. nuag. doux.	N. nuag. froid.
10	N. broui. froid, grains de plui.	N. couv. froid. vent.	N-E. cou. froi. vent, neige.
11	E. ferein, froid.	N. ferein, froid.	N-E. fer. froid.
12	N-E. cou. froid.	N-E. cou. froid.	N-E. co. fro. v.
13	N-E. nua. froid.	N-E. n. froid. v.	N-E. fer. *id.* tr. p.
14	N-E. fer. froid, vent très-piq.	N-E. fer. froid, vent.	N-E. *idem.*
15	N. c. fro. v. nei.	N. couv. froid.	N. couv. froid.
16	N-E. co. fro. v.	N-E. *idem.* ven.	N-E. *id.* vent.
17	N-E. cou. froid.	N-E. cou. frais.	N-E. fer. froid.
18	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. co. froi. v.
19	N. *id.* v. gel. bl.	N. *id.* vent.	N. fer. froid v.
20	N-O. cou. froi.	S-O. co. fra. pl.	S-O couv. *id.*
21	S-O. n. froid, v.	O. nuag. doux.	N-O. nu. froid.
22	N-E. co. froi. v.	N-E. n. froid. v.	N-E. fer. fro. v.
23	N. ferein, *idem.*	N. ferein, *idem.*	N. *id.* gréfil.
24	N. *idem.*	N-O. n. froi. ve.	N. fer. froid, ve.
25	S-O. c. froi. nei.	N-E. co. froid.	N. couv. froid.
26	N-E. nuag. froi.	N. couv. doux.	N. *idem.*
27	S-O. cou. froid.	S-O. c. froi. ve.	S-O. *idem.*
28	N-E. *id.* v. neig.	E. couv. froid.	E. *idem.*
29	E. ferein, froid.	E. *idem.*	N-E. n. fr. ne. v.
30	N. nu. froid, v.	N. n. froid, ve.	N. fer. froi. ve.
31	N. ferein, froid.	N. nuag. froid.	N. nuag. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	10, 5 deg.	le 21
Moindre degré de chaleur.	-10, 0	le 1
Chaleur moyenne.....	-0, 19 deg.	
Plus grande élévation du	*pouc. lig.*	
mercure.........	28, 2, 1,	le 17
Moindre élév. du mercure.	27, 5, 2,	le 19
Elévation moyenne.	27, 10, 1	

Nombre de jours de Beau....	11
de Couvert...	12
de Nuages...	8
de Vent.....	15
de Brouillard.	1
de Pluie.....	1
de Neige....	4
de grêle....	1

Quantité de Pluie.......	0	0, lig.
Evaporation..........	8	0
Différence.......	8	0

Le vent a soufflé du N.....	27 fois
N-E....	36
N-O....	3
S......	0
S-E....	0
S-O....	7
E......	19
O.....	1

TEMPÉRAT. très-froide & sèche.

MALADIES : beaucoup de rhumes, occasionnés par des transpirations arrêtées, qui ont dégenérés en fluxions de poitrine, sans suite.

Plus grande ſéchereſſe . .	48, 4 deg.	le 1
Moindre	7, 9	le 10
Moyenne	27, 2	

A Montmorency, ce premier avril 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de mars 1785; par M. BOUCHER, médecin.

Le froid a perſiſté tout le mois, au point qu'il a gelé toutes les nuits, juſqu'au 31 incluſivement. Le 1er du mois, la liqueur de mon thermomètre s'eſt trouvée deſcendue, le matin, au terme de 7¾ degrés au deſſous de la congélation; & elle a toujours été obſervée juſqu'au 15, ſous ce même terme : ainſi que les neuf à dix derniers jours du mois. Ce froid opiniâtre a été l'effet des vents de nord, qui ont ſoufflé conſtamment durant tout le mois : le mercure dans le baromètre a preſque toujours été obſervé à la hauteur de 28 pouces 3 lignes Il n'a preſque point tombé de pluie de tout le mois; mais il y a eu pluſieurs fois de la neige.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 5 degrés au deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 7¾ degrés au deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 12¾ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces

7 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 14 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'Eſt.
6 fois de l'Eſt.
2 fois de l'Oueſt.
7 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuag.
5 jours de pluie.
7 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de mars 1785.

La continuation des vents du nord & du froid a cauſé beaucoup de maladies, parmi leſquelles les fluxions de poitrine & les fièvres catarrhales étoient dominantes. Rarement dans ces maladies, le ſang tiré des veines ſe trouvoit décidément couenneux & inflammatoire. Par cette raiſon, les ſaignées devoient être ménagées. Il échéoit ſouvent de placer immédiatement après, quelque émético-catarrhétique. La maladie ſe terminoit favorablement, tantôt par expectoration, & tantôt par des ſelles bilieuſes, quelquefois par l'une & l'autre voie.

La fièvre putride maligne ſéviſſoit dans le peuple avec plus de vigueur que jamais. Elle étoit fort inſidieuſe : un aſſez grand nombre de perſonnes en ont été les victimes, par la négligence des moyens de curation requis dans le principe de la maladie. On s'eſt ſouvent

trouvé bien, dans le progrès, de l'élixir fébrifuge d'Huxham, lorſque les forces vitales ſe trouvoient abattues ou languiſſantes ; ainſi que de l'application des véſicatoires aux extrémités inférieures du corps.

Les rhumes étoient très-communs : dans la plus part de ceux qui en étoient attaqués, ils portoient à la poitrine, & exigeoient un traitement ſuivi. La petite-vérole étoit fort amortie.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philoſophical Tranſactions of the royal Society of London, &c. C'eſt-à-dire, *Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres, vol. lxxiij, pour l'année 1783, Partie II, in-4°. A Londres, chez* Davis, *1784.*

1. Ce volume ne contient aucun Mémoire de médecine. Les articles relatifs aux autres ſciences dont on s'occupe dans notre journal, ſont,

1°. *Quelques expériences ſur* l'Ochra friabilis nigro-fuſca, de DA COSTA, Hiſtor. Foſſ. *page* 102, *que les mineurs du Derbyshire, appellent* black wadd; par JOSUÉ WEDGWOOD, *membre de la ſociété royale.*

Le minéral, dont l'auteur donne ici l'analyſe, a excité depuis peu beaucoup d'attention, parce que mêlé avec une petite quantité d'huile

de lin, il s'embrase. M. *Wedgwood* l'a soumis à neuf expériences, dont voici le résultat. Un mélange de biscuit blanc de porcelaine, & de cette ocre friable, a contracté une couleur d'autant plus foncée, que la quantité de wadd a été plus prépondérante. Pêtrie avec de l'huile de lin, cette substance à séché promptement sans prendre feu, probablement parce que la quantité d'huile a été trop grande. Calcinée avant de l'incorporer avec l'huile de lin, elle a durci plus promptement & à un plus haut degré que lorsqu'on a employé du wadd non calciné. Un foible degré de chaleur n'a point produit d'altération sensible, mais à une chaleur de 80 degrés, au thermomètre de M. *Wedgwood*, cette ocre a commencé de se fondre, & poussée à un feu de 95 degrés du même thermomètre, elle a coulé en scories noires. Si on la fond avec le flux noir à une chaleur de 90 degrés, elle donne un douzième de son poids de plomb. Les acides minéraux, aidés de la chaleur, dissolvent onze douzièmes de cette ocre. L'auteur en a fait bouillir jusqu'à siccité avec de l'huile de vitriol, il en est resulté une masse rouge au fond & aux côtés, blanche au milieu, & jaune dans les intervalles. A une solution de ce minéral dans l'acide nitreux, il a ajouté de la lessive du sang : elle a précipité toutes les parties métalliques, & après y avoir mêlé de l'alkali ordinaire, il ne s'en est plus rien précipité : preuve certaine que cette ocre ne contient point de terre soluble. Enfin le précipité examiné au moyen d'une solution d'alkali ordinaire, a donné ; 1°. un précipité blanc qui étoit du plomb ; 2°. un sédiment roux de rouille qui étoit

étoit du fer; & 3°. un autre ſédiment blanc qui étoit de la manganèſe.

Il conſte par ces expériences, que c'eſt mal à propos qu'on a claſſé ce minéral parmi les *ocres que les acides n'attaquent point*; & que conſidérant le réſultat des précipitations, vingt-deux parties de cette ſubſtance contiennent deux parties de terre inſoluble, principalement de la terre micacée, une partie de plomb, neuf parties & demie de fer & autant de manganèſe.

Dans le ſecond article qui nous concerne, M. le duc DE CHAULNES, membre de la ſociété royale, nous enſeigne une *méthode de purifier le ſel fuſible, & de le rendre blanc avec le moins de perte poſſible; comme auſſi de ſe procurer l'acide phoſphorique parfaitement tranſparent.*

L'illuſtre académicien paſſe d'abord en revue tous les auteurs qui ont traité ce ſujet, depuis *Raymond Lulle*, juſqu'à *Marggraf*; aucun d'eux n'a expoſé de procédé ſatisfaiſant, & tous les chymiſtes avec qui M. le duc *de Chaulnes* s'eſt entretenu, ont avoué que dans leurs tentatives d'une ſeconde criſtalliſation, ce ſel a conſtamment diſparu. Selon lui tout l'embarras vient de la grande quantité de ſel commun qui ſe trouve dans l'urine, qui ſe mêle au ſel fuſible & ſe criſtalliſe avec lui. Cette difficulté ſeroit levée ſi l'on pouvoit ſéparer ces deux ſels. L'auteur conſeille de dégager le ſel commun au moyen de l'évaporation, & de paſſer à travers un tamis clair la liqueur épaiſſie, auſſitôt que le ſel de cuiſine commencera à ſe précipiter; on plaçera enſuite ce liquide dans un endroit froid, & le ſel fuſible ne

tardera point à ſe criſtalliſer. La ténacité de cette liqueur épaiſſie rend difficile ſon paſſage à travers le tamis. M. le Duc a imaginé un appareil commode pour l'entretenir chaude pendant la filtration : il décrit ici cet appareil, & obſerve que l'urine fraîche donnant un réſidu plus denſe & plus gélatineux que l'urine putréfiée jusqu'à un certain point, il convient de donner la préférence à cette dernière.

Quand on veut purifier ce ſel, il faut le laver, non pas avec l'eau commune comme le portent les anciens procédés, ni avec une ſolution de ſel marin dans de l'eau, mais d'abord avec la portion la plus liquide de la liqueur épaiſſie, & enſuite avec de l'eſprit-de-vin rectifié qui enlévera toutes les parties colorantes de ce ſel.

Pour procéder à une ſeconde criſtalliſation avec le moins de perte poſſible, on fera fondre une certaine quantité de ce ſel dans moitié de ſon poids d'eau bouillante diſtillée, on verſera la ſolution dans un entonnoir garni de papier gris & placé dans une bouteille, & afin de prévenir la coagulation, on entretiendra cette ſolution dans un certain degré de chaleur ; enfin on obviera à l'évaporation en mettant la liqueur dans une bouteille dont le goulot touche de tous côtés les parois de l'entonnoir. La bouteille inférieure ſera placée dans un bain de ſable, à la chaleur d'environ 40 degrés : on laiſſera refroidir doucement la liqueur filtrée, & par ce moyen on obtiendra environ les quatre cinquièmes d'un ſel très-blanc parfaitement pur.

Pour s'aſſurer de la pureté de ce ſel, on

y verfera quelques gouttes d'acide vitriolique limpide très-concentré : fi cet acide n'en dégage pas d'odeur de fel marin, on peut conjecturer que le fel fufible en eft entièrement débarraffé.

En expofant ce fel dans une retorte à la chaleur du bain de fable, l'alkali volatil qui en fait une partie conftitutive, paffe promptement dans le récipient, & en donnant un feu plus fort le réfidu fe vitrifie. Le fel de la première criftallifation fournit une fubftance blanche comme de l'émail, qui exhale une forte odeur d'acide marin; fi on le fait fondre à différentes reprifes, il devient tranfparent, fans perdre toutefois fa difpofition à tomber en défaillance à l'air.

Le réfidu du fel purifié au moyen d'une feconde criftallifation, prend à la fufion un œil de très-belle topaze : mais étant refroidi, il devient parfaitement blanc & tranfparent. Cet acide uni au phlogiftique donne le phofphore.

Le troifième article que nous allons extraire, contient des *expériences pour s'affurer du point de congélation mercurielle ;* par M. THOMAS HUTCHINS, gouverneur du fort Albany dans la baye d'Hudfon.

L'idée de ces expériences a été communiquée par M. le docteur *Black*, d'Edimbourg, à M. *Jean M. Gowan*, Ecuyer, qui en a fait part à M. *Hutchins*. Voici d'abord le précis de la defcription de l'appareil dont il s'eft muni. On remplit de mercure environ la moitié d'un tube de verre, de trois pouces de long & de trois quarts de pouce de lumière : on y place un thermomètre, on enfonce le tout dans un

mélange de neige & d'esprit de nitre, on remue le thermomètre dans le vif-argent, jusqu'à ce que celui-ci acquierre de la consistance; alors on marque le degré de froid que le thermomètre indique. Notre auteur donne à ce thermomètre le nom *d'index thermomètre*, pour le distinguer d'un autre contenu dans un cylindre, & plongé dans le mélange frigorifique qu'il apelle l'*apparatus thermometre*.

M. *Hutchins* décrit huit thermomètres avec lesquels il a fait ces expériences. Cinq étoient faits au mercure; l'un deux étoit gradué jusqu'à 2300 degrés. Les trois autres étoient faits à l'esprit de vin, & l'échelle de l'un descendoit jusqu'à 160 degrés. L'auteur a recueilli un très-grand nombre d'observations pour comparer la marche de ces huit thermomètres. Il a remarqué une très-grande différence dans ces observations, mais rien n'a indiqué que cette variété fût sujette à certaines règles.

Passons à présent aux expériences. Ce Mémoire en contient dix. Les cinq premières ont pour objet de déterminer le point précis de la congélation du mercure; dans la première, l'index thermomètre a été à 448, & l'apparatus thermomètre à 40, au moment que le vif-argent est devenu solide. Dans la seconde les dégrés respectifs de ces deux thermomètres ont été —206 & —23; mais on observe que le mercure dans l'apparatus thermomètre après être reste fixé pendant quelque-temps à 40, est descendu précipitamment à 95, & qu'après un peu de temps sans être regardé, il a été entièrement ramassé dans la boule, c'est-à-dire qu'il a indiqué 400 au-dessous de

zéro. On a obſervé une deſcente pareille dans la quatrième expérience. Quant à l'apparatus thermomètre, il a été dans toutes ces expériences environ à 40, au moment que le mercure s'eſt gelé.

Les ſixième & ſeptième expériences ont pour objet de prouver le plus grand degré de contraction dont le mercure gelé eſt capable, ou la plus forte deſcente dans le tube du thermomètre. Quoique la première préſente quelques phenomènes curieux, elle n'a point rempli l'objet. On a vu par la ſeconde que le mercure, après avoir été une heure expoſé au froid, eſt deſcendu à 1367. Comme la boule s'eſt détachée du thermomètre, on n'a pu pouſſer plus loin cette expérience.

Les huitième & neuvième ont été faites dans les mêmes vues que les cinq premières; il y a ſeulement eu cette différence, que l'obſervateur pendant tout le temps qu'elles ont duré, a pu examiner l'état du vif-argent, & ſe mettre par conſéquent à portée de déterminer au juſte le moment de la congélation. Dans cette dernière expérience, on a fait geler une demi-livre de mercure dans un pot de faïence, & le thermomètre appliqué au mercure dans le moment de la congélation eſt deſcendu à 40. La maſſe congelée, battue avec un marteau, s'eſt applatie & a donné un ſon ſourd; mais elle s'eſt bientôt briſée & liquéfiée.

La dixième prouve la congélation du mercure au moyen du froid naturel. Le 26 janvier 1782, M. *Hutchins* s'apperçut qu'une portion de mercure, contenu dans une phiole ordinaire de deux onces, étoit gelée de l'épaiſſeur

d'un tiers. Il briſa la phiole, & ayant appliqué un thermomètre à la portion fluide du mercure, il trouva qu'il s'arrêtoit à 40. Cette maſſe avoit une ſurface inégale, elle étoit d'un tiſſu étoilé, avec des rayons terminés en partie en tête d'épingle. Elle s'étendoit ſous le marteau, ſonnoit creux, & ſe liquéfioit en moins d'une minute. Notre auteur a joint à ce mémoire une table contenant l'état de ces huit thermomètres durant cette matinée; il régnoit entr'eux une grande différence. L'un d'eux fut à huit heures du matin à 80, à neuf heures à 444, à midi à 54 : un autre fut à huit heures à 42, à neuf heures à 40, & à midi à 29 $\frac{1}{2}$. Quelle eſt la raiſon de cette ſingulière diverſité ? Le fort Albany où ces expériences ont été faites, eſt au 52 degré 14 minutes de latitude ſeptentrionale.

Cet article eſt ſuivi *d'Obſervations ſur les expériences de* M. HUTCHINS, *afin de déterminer le degré de froid néceſſaire pour la congélation du mercure;* par M. HENRI CAVENDISH, *Ecuyer, membre de la ſociété royale.*

L'objet de ces obſervations eſt d'expliquer quelques particularités de l'appareil employé par M. *Hutchins*, de montrer la cauſe de quelques phénomènes & d'indiquer les conſéquences qui peuvent en être déduites. M. *Cavendish* attribue la chute extrême du mercure dans le thermomètre au-deſſous du point glacial, à la contraction que cette eau métallique eſſuie après qu'elle s'eſt gelée; ainſi lorſque le thermomèt e qu'on tenoit dans le vif-argent étoit à 450, un autre thermomère plongé dans le mêlange indiquoit 46, c'eſt-à-dire qu'il y avoit une différence de 404 degrés, laquelle

ne déſignoit pas le froid, mais la contraction du mercure après la congélation.

Cette contraction ſert à rendre raiſon de la deſcente ſubite du mercure dans quelques-unes des expériences de M. *Hutchins*. Dans l'une d'elles le vif-argent étant gelé, eſt deſcendu à 44 $\frac{1}{2}$, & s'eſt ſoutenu à ce degré par ſon adhéſion au tube, mais peu de temps après s'étant détaché il eſt tombé précipitamment à 95. A cette hauteur, il s'eſt attaché de nouveau aux parois du tube, mais la température du mêlange ayant acquis de la chaleur au-deſſus du point glacial, la colonne dans le tube s'eſt fondue long-temps avant que le vif-argent dans la boule ait pu ſe dilater : il s'eſt donc précipité dans la boule pour remplir le vide que la contraction y a cauſé. Cette circonſtance mérite une attention particulière, parce qu'elle a ſouvent jetté dans la perplexité les obſervateurs thermométriques.

Une autre circonſtance propre à répandre beaucoup de jour ſur ces objets, eſt l'obſervation qui conſtate d'un côté que le thermomètre monte de pluſieurs degrés, lorſqu'une portion du liquide expoſé au froid commence à ſe geler. Ce phénomène, obſervé d'abord dans l'eau, a été depuis rencontré dans le mercure; on le déduit du changement des fluides en ſolides, qui engendre de la chaleur; comme de l'autre côté le changement d'un ſolide en un liquide produit l'effet contraire.

Après avoir enfin mûrement conſidéré toutes les circonſtances relatives aux expériences de M. *Hutchins*, M. *Cavendish* penſe que le point glacial du mercure eſt 39 degrés d'un thermo-

mètre bien gradué, & que cette eau métallique souffre par le froid une contraction d'un vingt-troisième de son volume.

Il paroît que le froid du mélange frigorifique est dû à la fonte de la neige. L'esprit de nitre qui a produit le plus grand froid contenoit un quart d'eau. L'huile de vitriol ne produit point un froid aussi considérable que l'esprit de nitre.

Le cinquième article dont nous nous occuperons est une *histoire de la congélation du vif-argent*; par M. CHARLES BLAGDEN, *docteur en médecine, membre de la société royale & médecin de l'armée.*

Dans la première partie de ce Mémoire, l'auteur traite des expériences faites avec des *mélanges frigorifiques*; la seconde renferme les exemples de congélation produite par le *froid naturel.*

M. le professeur *Braun*, de S. Petersbourg, fut le premier qui en 1759, annonça que le mercure pouvoit se geler si on l'exposoit à un assez grand froid. Il avoit fait un mélange d'eau-forte & de neige, & y ayant plongé le thermomètre, le mercure est descendu à 352. En rompant la boule il a trouvé le vif-argent changé en un corps solide.

Le même phénomène a été remarqué à Gottingue en 1774, par M. le professeur *Blumenbach*; à la baie d'Hudson en 1775, par M. *Hutchins*; à Roterdam, par M. le docteur *Lambert Bicker*; & à Northampton en 1776, par le docteur *Antoine Fothergill*: mais toutes ces expériences sont défectueuses, attendu qu'elles ne conduisent pas à la connoissance du point fixe de congélation, &

qu'on a constamment attribué à l'augmentation du froid la contraction du vif-argent devenu solide.

M. *Hutchins* est enfin parvenu à déterminer ce point que M. *Cavendish*, abstraction faite des imperfections des thermomètres, fixe à 39 degrés.

Depuis les expériences de M. *Hutchins*, M. le docteur *Guthrie*, qui n'en avoit aucune connoissance, a obtenu à Petersbourg, l'hiver dernier, des effets semblables; mais il n'a pas décidé le point de congélation. M. *Cavendish* (à Hampstead) a aussi préparé un mélange dans lequel le mercure est descendu à 110, & s'est par conséquent gelé. Un thermomètre à esprit de vin a indiqué que le froid de ce mélange étoit presque aussi intense que le plus grand froid obtenu par M. *Hutchins*, c'est-à-dire, de 45 de l'*index thermomètre*.

Quant aux exemples de congélation mercurielle par le froid naturel, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi rares qu'on se l'étoit persuadé; on les avoit méconnus parce qu'on n'osoit s'imaginer que le mercure pût se geler; & dès-lors on attribua les phénomènes qui désignoient cette congélation à d'autres causes qu'à celles qui les produisoit.

Gmelin, *Muller*, & *de l'Isle*, envoyés en 1734 en Sibérie par l'Impératrice de Russie, ont souvent observé le thermomètre au-dessous du degré de froid auquel on sait à présent que le mercure se géle, & ils ont vu des tronçons de cylindre suspendus dans l'intérieur du tube. Il en étoit de même de la colonne du baromètre. *De l'Isle* avançoit que

ces effets étoient dus à la congélation ; mais *Gmelin* étoit d'une autre opinion : il les attribuoit à la présence de quelque humidité accidentelle ; & *de l'Isle* ne pouvant répondre aux objections, le phénomène resta sans être expliqué.

Maupertuis étant à Tornéo pour mesurer un degré de latitude, a vu avec dix-neuf collègues le mercure à 51 degrés, c'est-à-dire, congelé, sans soupçonner la vérité. *André Hellant* a vu souvent le mercure au-dessous de son point glacial, & une fois à 238 dans la boule. Il a fait ses observations dans la Laponie entre les 60 & 70 degrés de latitude : il a fréquemment remarqué la grande chute du vif-argent au moment que la température devenoit plus chaude, phénomène alors très-surprenant, & dont à présent on connoît la cause. L'abbé *Chappe d'Auteroche* nous apprend que dans l'hiver de 1761 le thermomètre à mercure est descendu jusqu'à 124, & le professeur *Laxmann* l'a vu à Barnaul en Sibérie à 58.

M. le docteur *Pallas* étant durant l'hiver de 1772, à Krasnoyarsk sous le 56 $\frac{1}{2}$ degré de latitude, observa enfin la congélation naturelle du vif-argent. Il vit le mercure de son thermomètre qui n'étoit gradué qu'à 70, descendu dans la boule à l'exception de quelques tronçons qui adhéroient de distance en distance au tube, & paroissoient avoir acquis de la solidité. Il exposa incontinent à l'air environ une demi-livre de vif-argent net & sec, & il vit que peu à peu il se condensoit en une masse douce ressemblant à de l'étain, plus flexible que le plomb & d'un tissu grenu.

En répétant plusieurs fois cette expérience, le résultat fut toujours le même. A Ikutsk sur le lac Baikal, sous le 52 degré de latitude, le même physicien vit le mercure congelé tant dans son baromètre que dans le thermomètre. Cette eau métallique s'arrêta dans le dernier à 44, & tomba ensuite tout-à-coup à 59.

Viennent dans l'ordre chronologique, les expériences de M. *Hutchins* dont nous venons de rendre compte.

M. *Van Elterlein* a vu depuis à Vytegra, sous le 61 degré de latitude, trois onces de mercure dans une tasse entièrement gelées par le froid naturel. Il commença à dégeler à 40; ce qui approche du degré qu'on regarde actuellement comme le point glacial du mercure.

Enfin M. *Jean Tornsten*, Ingénieur à Brempho en Jemtland, au 63 degré de latitude, a observé le 1er. janvier 1782, le mercure dans son thermomètre à 56 le matin à huit heures; à 62 à dix heures; & enfin à quatre heures après-midi, lorsque certainement la température étoit plus chaude que le matin, il l'a vu à 116. Il paroît qu'il a deviné la véritable cause de cette circonstance; c'est-à-dire, qu'il a entrevu que cette descente provenoit de la liquéfaction du vif-argent resté suspendu dans le tube.

A cette partie historique l'auteur a joint l'explication de plusieurs apparences contradictoires qui avoient extrêmement embarrassé ses prédécesseurs. Une conséquence qui découle des preuves de la congélation du mercure, est que les thermomètres à esprit de vin sont

d'une néceſſité abſolue pour certaines expériences. M. *Blagden*, après avoir conſeillé de faire attention aux contractions reſpectives du vif-argent & de l'eſprit de vin, remarque enfin que le mercure approche encore ſingulièrement des autres métaux parfaits, relativement aux phénomènes de la fuſion, & qu'il ne differe pas plus d'eux qu'ils different entre eux; que comme il eſt malléable dans ſon état ſolide; que de plus après la calcination il recouvre ſa forme métallique ſans addition de matière inflammable, il mérite évidemment une place parmi les métaux parfaits, leſquels par conſéquent, rangés ſelon leurs gravités ſpécifiques, ſe trouveront dans l'ordre ſuivant: ſavoir, la platine, l'or, le mercure & l'argent.

Le ſixième Mémoire contient des *expériences relatives au phlogiſtique, & à la converſion apparente de l'eau en air*, par M. JOSEPH PRIESTLEY; *docteur en droit & membre de la ſociété royale.*

Dans la première partie de cet article on lit une confirmation de la théorie de M. *Kirwan*, portant que le phlogiſtique & l'air inflammable ſont la même choſe; c'eſt-à-dire, que l'air inflammable eſt le phlogiſtique ſous la forme d'air. Les expériences qui rendent cette aſſertion évidente, ſont la réduction des chaux métalliques en air inflammable, à l'aide de la chaleur excitée par un verre ardent. Cette expérience ſert non-ſeulement à établir le fait même, mais encore à determiner la quantité de phlogiſtique qui entre dans la compoſition de chaque métal.

M. *Prieſtley* en pourſuivant ces recherches

a néanmoins trouvé que l'air alkalin & l'air acide vitriolique, produisent le même effet que l'air inflammable; ce qui selon lui prouve l'affinité que tous les acides ont avec le phlogistique & avec les alkalis.

Une nouvelle preuve de l'identité du phlogistique & de l'air inflammable, se tire de ce que l'air inflammable peut être substitué au phlogistique dans la composition du phosphore, de l'air nitreux, du foie de soufre & du soufre même; quoique M. *Priestley* ait également réussi à composer ces substances en remplaçant le phlogistique par l'air alkalin.

Les expériences, que ce savant physicien a faites avec le verre ardent, l'ont encore convaincu que le charbon de terre peut être entièrement décomposé dans le vide & réduit en air inflammable; comme aussi qu'on peut faire de l'air fixe avec l'air déphlogistiqué & le phlogistique, comme l'avoit dit M. *Kirwan*. M. *Priestley* a eu soin de déterminer les doses précises de chacun des ingrédiens de cet air.

Dans la seconde partie de ce Mémoire, l'auteur rend compte des circonstances qui l'ont conduit à soupçonner la possibilité du changement de l'eau en air. Il a trouvé que la chaux imprégnée d'eau & exposée dans une retorte de terre, à un degré de chaleur suffisant pour faire rougir la retorte, a fourni quantité d'air pur respirable, & que dans presque tous les cas cet air a pesé à peu près autant que l'eau qui avoit été incorporée à la chaux. L'eau sans addition de chaux a donné également de l'air; mais l'expérience a eu le succès le plus complet lorsque l'eau a été unie

à la glaiſe. Le poids de l'air ainſi obtenu, réuni dans quelques cas à celui de l'eau qui avoit ſuinté à travers les parois de la retorte, a toujours été équivalent au poids de l'eau mêlée à l'argille. L'eau, qui avoit tranſſudé, pouvoit ſervir enſuite à la formation de l'air, ce qui avec la propriété reconnue des retortes de terre, d'être impénétrables à l'air quoiqu'elles laiſſent tranſpirer l'eau, ſemble décider indubitablement que l'eau peut être converti en air.

A ces argumens M. *Prieſtley* ajoute les expériences de M *Cavendish*, tendant à prouver la convertibilité de l air en eau. Ce célèbre phyſicien a obtenu, en décompoſant au moyen de l'exploſion électrique de l'air déphlogiſtiqué & de l'air inflammable, une quantité d'eau égale pour ſon poids à celle des airs décompoſés.

Quoique ces réſultats paroiſſent lever toute incertitude ſur la réalité de la converſion de l'eau en air, il s'eſt néanmoins préſenté pluſieurs difficultés que M. *Prieſtley* à cherché à applanir. Celle qui l'a le plus embarraſſé conſiſte en ce que l'expérience ne réuſſit jamais dans une retorte de verre ni dans une retorte de métal, pas même dans une retorte de terre dont la ſurface externe eſt verniſſée, à moins qu'il n'y ait dans ces retortes des endroits purement glaiſeux. M. *Prieſtley* a cru expliquer cette particularité en ſuppoſant que la terre abſorbe le phlogiſtique de l'eau & le tranſmet à l'air extérieur, ce qui rend l'eau ſuſceptible de prendre la forme aérienne.

Enfin notre auteur a réfléchi que dans tous les cas il falloit néceſſairement une eſpèce de

communication avec l'air extérieur, pour que la transformation de l'eau en air eût lieu, & que la pureté de cet air dépend de l'état de l'air extérieur. Cette considération l'a engagé à tenter l'expérience avec une retorte placée dans un grand récipient de verre, lequel plongé dans de l'eau ou du vif-argent contiendroit différens airs. Cette retorte fut échauffée par le foyer d'un verre ardent. Dans la première expérience le récipient contenant de l'air respirable, le produit a été, comme les autres fois, de l'air respirable. Mais M. *Priestley* ne fut pas peu surpris de voir que l'eau s'élevoit dans le récipient : il crut que cela venoit de ce que l'air avoit pénétré à travers la retorte. La deuxième expérience étoit faite avec l'air inflammable; & la troisième avec l'air nitreux. Dans la première l'auteur a obtenu de l'air inflammable, & dans la dernière de l'air nitreux; ensorte que bien que la convertibilité de l'eau en air ne soit pas absolument contredite par ces expériences, elles ne concourent pas néanmoins à la confirmer.

Pour expliquer ces résultats singuliers, l'auteur se restreint actuellement à avancer que la glaise de la retorte de terre étant échauffée, détruit pour un temps la forme aérienne de tout air quelconque qui la touche, & que cet air reprend ensuite sa forme lorsqu'il a pénétré dans l'intérieur de la retorte. Il avoue en même-temps qu'il règne encore beaucoup d'obscurité en tout cela, & qu'il faut de nouvelles tentatives pour chercher à la dissiper.

Le dernier article dont nous ferons mention, est la *description d'une antlie pneumatique perfectionnée, à laquelle on a joint les détails*

de quelques expériences faites avec cette machine. L'invention est de M. TIBÈRE CAVALLO, *membre de la société royale.*

Les meilleures pompes pneumatiques en usage jusqu'ici ne raréfient l'air que de 600 fois, tandis qu'avec celle dont on lit ici la description, on peut le raréfier au point qu'il n'en reste qu'un millième dans la pompe. Cette perfection dépend de certains changemens qu'il seroit impossible d'entendre sans le secours de la planche. Nous remarquerons seulement que M. *Cavallo* est encore parvenu à adapter cette pompe aux usages opposés, c'est-à-dire, à la faire servir à condenser l'air.

Réflexions sur la chaleur animale, pour servir de supplément à la seconde Partie des Recherches sur différens points de physiologie, &c. *Par* M. *FABRE, professeur royal au Collège de chirurgie, ancien commissaire pour les extraits de l'Académie, &c. A Paris, chez* Théophile Barrois le jeune, *libraire, quai des Augustins, n° 18. Brochure in-8° de 31 pages.*

2. Tout le monde connoît les *Recherches sur différens point de physiologie*, de M. *Fabre*; on sait qu'il y considère la chaleur animale comme une suite & un effet de l'irritabilité. M. *Fabre* ayant entendu parler d'un Mémoire imprimé parmi ceux de l'académie royale des sciences en 1780, où l'on attribue la chaleur animale

à la respiration, s'est empressé de le lire, & il n'y a trouvé que de nouvelles raisons de se confirmer dans son ancienne opinion. Il rappelle les preuves sur lesquelles il l'étayoit, telles que la fièvre, l'inflammation, les exercices violens, moyens infaillibles qui augmentent la chaleur animale, & qui sont l'effet d'une irritabilité exaltée, bien que ce ne soit pas beaucoup que de dire que la chaleur animale est l'effet de l'irritabilité; car c'est comme si l'on disoit que la chaleur animale est le résultat de la vie, proposition qui ne nous donneroit pas de grandes lumières sur cette qualité ou faculté des corps vivans : il s'en faut bien que la chaleur animale réponde au degré d'irritabilité dont chacun d'eux est doué.

M. *Fabre* combat avec avantage le sentiment d'un médecin qui attribue les prétendus effets du magnétisme animal à la chaleur animale; sentiment qui n'est point celui des magnétiseurs, & qui est évidemment contraire à toutes les loix de la physique, ainsi qu'à l'observation.

Elements of the theorie and practice, of physic and surgery. *Elémens de médecine & de chirurgie théorétique & pratique ; par* JEAN AITKEN, *docteur en médecine, du collège royal de chirurgie, de la Société royale de médecine d'Edimbourg, &c. A Londres, 1782, deux volumes in-8°.*

3. *M. Aitken*, dans le premier volume, donne

les définitions générales de physiologie & de pathologie, ainsi qu'un abrégé de matière médicale : il traite ensuite des maladies internes, recherche avec soin leur origine, leurs dénominations, leurs espèces, d'après *Sauvages* & les autres écrivains ; fait l'exposé de leurs causes & des indications curatives qu'elles offrent à remplir.

On trouve dans le second volume une énumération des maladies externes. Ce n'est, à dire vrai, qu'une seconde édition d'un livre publié en Anglois par l'auteur, en 1779, sous le titre d'*Elémens systématiques de Chirurgie théorétique & pratique* ; mais elle paroît avec des corrections & des augmentations. La partie nosologique est bien plus soignée ; la description des opérations chirurgicales est plus courte. On y trouve aussi plusieurs maladies qui avoient été omises ; cette nouvelle édition nous semble préférable à la première.

CONRAD MONCHS, assessor, &c. *Remarques sur quelques remèdes simples & composés ; par M.* CONRAD MONCH, *assesseur du collège de médecine & de pharmacie de Cassel. A Francfort & Leipsick, chez* Fleischer, *1781, in-8°.*

4. Selon M. *Monch*, on emploie beaucoup trop de médicamens exotiques, ordinairement falsifiés & très-chers, dont les vertus nous sont souvent inconnues ou douteuses. De même, diverses compositions se contrarient

elles-mêmes & n'annoncent que de l'incertitude. Preſque tous les pays ont leur pharmacopée particulière ; la Suède, la Ruſſie, l'Autriche, &c. ; cependant ces pharmacopées ne préparent pas de la même manière leurs médicamens. Nous citerons pour exemple la préparation du tartre émétique.

Parmi les remèdes que M. *Monch* examine, on trouve les grandes pilules anti-ſiphyllitiques de *Hoffmann*, auxquelles il préfère la ſolution liquide de ſublimé corroſif, parce que toute la doſe de ce mercure ſe diſſout complettement & également : on évite encore les autres inconvéniens qui réſultent de l'uſage de ces pilules. Il conſeille de ſubſtituer les poudres des plantes aux extraits. Il rejette l'huile d'amandes douces retirée à froid par expreſſion, parce que les amandes contiennent beaucoup d'humidité aqueuſe, ce qui augmente le poids de l'huile & la fait rancir facilement. Mais il n'en eſt pas de même de l'huile d'amandes douces retirée par expreſſion chaude, attendu que la chaleur détruit l'humidité. La décompoſition de la rhubarbe ſuivant le procédé de M. *Model*, attire l'attention particulière de M. *Monch*, qui regarde comme dangereux le gypſe que M. *Model* a découvert dans cette inappréciable racine. Ni cette opinion, ni celle qui regarde l'huile d'amandes douces extraite à chaud, ne doivent point être adoptées.



Observations sur plusieurs maladies de bestiaux, telles que la maladie rouge & la maladie du sang, qui attaquent les bêtes à laine, & celles que causent aux bêtes à cornes & aux chevaux, la construction vicieuse des étables & des écuries; avec le plan d'un étable, & celui d'une écurie convenable aux chevaux de cavalerie, de fermes, de postes, &c. &c. Par M. *l'abbé* TESSIER, *docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, de la Société royale de médecine, & de l'Académie des sciences & beaux-arts de Lyon. A Paris, chez la veuve* Hérissant, *imprimeur-libraire, rue neuve Notre-Dame, &* Théophile Barrois jeune, *libraire, rue du Hurepoix; 1782; avec approbation & sous le privilège de la Société royale de médecine. In-8° de 200 pages; plus 16 pour des réflexions préliminaires, & deux planches. Prix, 1 liv. 16 sous br.*

5. « La science vétérinaire presque encore au berceau, n'en sortira que successivement, & c'est aux soins des physiciens qu'elle devra son accroissement. Leurs découvertes isolées maintenant, formeront un jour un ensemble précieux, après qu'elles auront été suffisamment discutées. Car dans les sciences la discussion est le creuset où les vérités s'épurent ».

De temps immémorial il règne en Sologne une maladie connue ſous le nom de *maladie rouge*, laquelle ſemble prendre des forces & ſe propager depuis quelques années. Elle a paru aſſez importante à M. l'abbé *Teſſier*, pour l'engager à donner à la deſcription qu'il en fait, toute l'étendue dont elle eſt ſuſceptible. Ce ſont d'ailleurs des recherches qu'il communique ſur cette maladie, & non de ſimples réſultats, ce ne ſont pas encore des préceptes. En expoſant des faits nombreux dont il garantit l'exactitude, il met les lecteurs à portée de juger & de tirer eux-mêmes les conſéquences.

La maladie du ſang ne fait peut-être pas moins de tort à la Beauce, que la *maladie rouge* à la Sologne. Celle-ci à la vérité reparoît tous les ans; tandis que celle-là n'a lieu particulièrement que dans les années sèches & chaudes. Les obſervations de l'auteur ſur cette dernière maladie, ont moins d'étendue que celles qui ont pour objet la première, parce que les cauſes qui produiſent *la maladie du ſang* ſont moins incertaines, plus aiſées à ſaiſir & plus connues.

C'eſt en peu de mots & par un ſeul fait, qu'il rend compte d'une *diarrhée* dont fut attaqué le troupeau d'une ferme de la Beauce. Cette circonſtance eſt bien capable, par la réunion de pluſieurs autres, à prouver qu'on peut arrêter les progrès d'une maladie de beſtiaux, ſi l'on en change ſeulement le régime.

La conſtruction preſque généralement vicieuſe des étables & des écuries, a porté M. l'abbé *Teſſier* a croire qu'elles ſont une des principales cauſes des maladies des animaux qu'on y renferme; il rapporte à ce ſujet un

grand nombre d'obſervations propres à confirmer cette vérité. Il indique les moyens qu'on doit mettre en uſage pour rendre ces habitations plus ſaines: déja pluſieurs propriétaires ſe félicitent d'avoir ſuivi ſes avis. Les détails dans leſquels entre M. l'abbé *Teſſier*, étant néceſſairement liés entre eux, ne ſont point ſuſceptibles d'extraits ; il faut les lire dans l'ouvrage même.

Il eſt inſéré en partie dans les *Mémoires de la ſociété royale de médecine*, mais il ſeroit injuſte d'en conclure que l'auteur en a fait inutilement un double emploi ; car, 1°. tout ce qui eſt relatif aux écuries ne ſe trouve point dans les Mémoires de la ſociété ; 2°. l'auteur s'occupe de détails que ne comportoit pas un recueil académique ; 3°. enfin un très-grand nombre de perſonnes intéreſſées à voir détruire les maladies dont il s'agit, ne ſont pas dans le cas de ſe procurer les Mémoires de la ſociété royale, dans leſquels il ſe rencontre d'ailleurs beaucoup d'objets qui leur ſont étrangers.

Ces obſervations au reſte ne ſont pas tellement reſtreintes aux pays dans leſquels elles ont été faites, qu'elles ne puiſſent également s'appliquer à toutes les contrées qui ſe trouveront dans des circonſtances capables d'occaſionner aux beſtiaux de ſemblables maladies. C'eſt aux artiſtes vétérinaires & aux cultivateurs éclairées, auxquels nous recommandons la lecture de cet écrit, à comparer les remarques qu'ils feront,avec celles que leur préſente M. l'abbé *Teſſier*, & à rejetter ou à mettre en uſage les moyens indiqués pour triompher du mal & le prévenir, en les variant ſelon les cas & les circonſtances. L'auteur les

invite lui-même à vérifier ses observations, à tenter de nouvelles expériences & de nouvelles recherches pour les confirmer ou pour les détruire, & à profiter enfin de quelque manière que ce soit de ses idées, afin de répandre plus de lumières sur cette partie de la médecine qui a encore besoin d'être éclairée. Il avertit qu'il recevra avec reconnoissance tout ce qu'on voudra bien lui communiquer sur ces objets, pourvu qu'on s'autorise de faits bien constatés.

An experimental History of the materia medica, &c. C'est-à-dire, *Histoire expérimentale de la matière médicale; par* GUILLAUME LEWIS, *bachelier en médecine, membre de la Société royale de Londres; troisième édition, avec des additions & corrections nombreuses; par* JEAN AIKIN, *in-4°. A Londres, chez* Johnson, 1784.

6. M. *Aikin* ne s'est permis aucunes corrections au texte ni aux auteurs qu'il extrait pour completter l'ouvrage dont on demandoit de tout côté une nouvelle édition. Il est résulté de ces ménagemens, des inconvéniens qu'il auroit été avantageux d'éviter. *M. Lewis*, en attendant que le temps confirme ou réfute ses assertions, a souvent attribué aux remèdes des vertus encore incertaines. Le nouvel éditeur auroit donc dû fixer l'opinion à cet égard, en exposant les résultats des expériences récentes: il ne l'a cependant pas fait. Mais, sans nous arrêter davantage

à ces remarques, indiquons de nouveaux articles que l'éditeur a joints à l'ouvrage de M. *Lewis*, & traduisons ensuite ce qu'il dit concernant la racine de Cursuta. Voici la liste des additions : *Aer fixus*, *Cardamine*, *Columbo*, *Felix mas*, *Flammula Jovis*, *Geoffræa Jamaïcensis*, *Lichen islandicus*, *Lobelia siphillitica*, *Œnanthe crocata*, *Peruvianus cortex ruber*, *Cinchona carribæa*, *Pulsatilla nigricans*, *Quassia*, *Radix lopeziana*, *Rhododendron chrysanthemum*, *Spigelia*, *Stramonium*, *Viola tricolor*, *Winterianus cortex*, *Aconitum napellus*, *Cursuta*, *Hippocastanum*. L'article *Cursuta* présente les éclaircissemens suivans.

Cursutæ radix, PHARM. EDIMB. C'est une racine étrangère, dont quelques praticiens d'Edimbourg se sont servi depuis plus de quarante ans. Elle est d'une grande amertume, & ressemble à la gentiane même pour le goût. Le docteur Home dans sa matière médicale, l'appelle *gentiana lutea sylvestris*, & donne à la gentiane ordinaire le nom de *gentiana lutea sativa*. Il n'y a cependant aucun auteur de botanique qui fasse cette distinction, & l'éditeur n'a pu trouver nulle part le nom de cursuta. Le collège d'Edimbourg l'a reçue sur la recommandation du docteur Home ; mais on s'en sert peu dans cette capitale de l'Ecosse, & on ne la trouve point chez tous les apothicaires. »

Note des Rédacteurs du Journal de Médecine.

L'ouvrage de M. *Lewis* parut pour la première fois en 1753, à Londres, in 8°. de 664 pages. La seconde édition, date de 1765. Lond. in-8° ; & une troisième, en 1770, in-8°. de 691 pages. C'est sur cette

cette dernière qu'a été faite la traduction françoise, Paris, 1775, in-12, 3 vol. avec des augmentations de l'éditeur. L'édition angloise, sous la date de 1784, devroit donc être annoncée comme quatrième.

Ἱπποκράτους ἀφορισμοὶ καὶ προγνωστικόν. HIPPOCRATIS Aphorismi & Prænotionum liber. Recensuit, notasque addidit EDUARDUS-FRANCISCUS-MARIA BOSQUILLON, eques, saluberrimæ Facultatis Parisiensis doctor-regens, in regio Franciæ collegio lector & græcarum litterarum professor regius, librorum censor regius, antiquus latino idiomate chirurgiæ & rei herbariæ professor, Societatis medicæ Edimburgensis socius. Parisiis, excudebat *J. Fr. Valade*, *1784*, *in-24*, 2 *vol.* (*se vend à Paris*, *chez* Théophile Barrois le jeune, *sur le quai des Augustins*, *proche le pont Saint-Michel.*)

7. Les aphorismes d'*Hippocrate* jouissent depuis deux mille ans d'une estime soutenue & bien méritée. C'est l'ouvrage d'un génie vaste, & d'un médecin supérieur. Ils ont été durant cette longue suite de siécles, & sont encore, entre les mains de tous les médecins; & il n'est point de langue dans laquelle ils n'aient été traduits. Plus on les lit, plus on veut les lire; plus on les étudie, plus on veut les étu-

dier & les approfondir ; plus on les médite, plus on ſent qu'on a beſoin de les méditer encore. C'eſt un champ moral inépuiſable comme celui de la nature.

Qui pourroit compter le nombre de copies qui ſe ſont faites des aphoriſmes, juſqu'à l'invention de l'imprimerie ? Des hommes, qui s'occupoient de ce travail afin de ſe procurer de quoi vivre, n'y ont pas conſtamment apporté ce ſoin & cette attention néceſſaires pour les rendre exactes & fidèles ; delà ces leçons différentes, parmi leſquelles il eſt quelquefois impoſſible, & toujours difficile, de reconnoître la vraie. La date des plus anciennes copies qui ſe ſont conſervées ne remonte guère au-delà du douzième ſiécle : encore ne ſont-elles pas fort nombreuſes. Bien qu'elles ſoient toutes très-inférieures à celles des premiers temps, il s'en trouve cependant quelques-unes qu'on diſtingue des autres, & qui méritent une préférence particulière. C'étoit au commencement du ſeizième ſiécle, lorſqu'il y en avoit, ou devoit y en avoir un plus grand nombre, qu'il eût été plus aiſé ſans doute, en conférant enſemble pluſieurs d'entre elles, de reconnoître la plus exacte. Voilà celle qu'il falloit ſcrupuleuſement repréſenter ſans changement ni addition, & multiplier par la typographie. Cette édition eût été pour tous les ſavans une piéce authentique de comparaiſon, juſqu'à ce qu'on pût en découvrir une meilleure ; une piéce d'autant plus utile, qu'étant répandue par-tout, on eût été à portée d'y avoir recours, ſans peine & ſans obſtacle, au moment du beſoin.

On ne l'a pas fait, & cette inattention a

rendu beaucoup d'éditeurs des aphorifmes affez hardis pour inférer en différens endroits leur propre manière de lire ; ce qui eft caufe que le texte de tant d'éditions, (on en compte au-delà de deux cents) diffère plus ou moins de celui des anciens manufcrits. Comme donc aucune de ces éditions n'avoit le degré de perfection defirée, M. *Bofquillon* a formé le deffein d'en donner une qui fût fupérieure à toutes les précédentes.

Pour y parvenir il a cru devoir confulter tous les manufcrits des aphorifmes qu'il pourroit recouvrer. Il en a trouvé huit à la bibliothèque du Roi ; le plus ancien eft du douzième fiécle. C'eft en les conférant entr'eux, & avec les éditions les plus eftimées, qu'il a découvert beaucoup de leçons inconnues aux éditeurs qui l'ont précédé. Mais il nous avertit, dans fa préface, qu'il n'a adopté que celles qui réuniffent en leur faveur l'autorité de plufieurs manufcrits ; cependant il a eu l'attention de ne pas les inférer toutes dans le texte, afin qu'il ne s'éloigne point trop du texte vulgaire. Il a penfé qu'il fuffifoit d'en faire mention dans les notes. Quant à l'ionifme qui avoit difparu de la plupart des éditions, en beaucoup d'endroits, M. *Bofquillon* n'a pas ofé le rétablir partout ; c'eft avec difcrétion qu'il l'a fait, & toujours d'après les manufcrits qu'il avoit fous les yeux.

Le travail de l'éditeur ne fe borne point là : il a lu quelques anciennes verfions latines, mais il ne s'en eft fervi pour corriger le texte, que quand une abfolue néceffité le demandoit.

Une de ces verfions fe trouve dans la biblio-

thèque du Roi, n°. 1971, avec les Commentaires d'*Oribaſe*. Voici comment M. *Boſquillon* en parle.

«Elle paroît avoir été écrite dans le treizième ſiécle; elle diffère beaucoup de toutes les autres, & nous eſtimons qu'on doit en faire le plus grand cas: on y trouve en effet la preuve qu'*Oribaſe* a connu des copies (ou manuſcrits) des aphoriſmes très-différentes de toutes celles qui exiſtent; c'eſt pourquoi, comme le texte grec (d'*Oribaſe*) ne ſauroit aujourd'hui ſe trouver, nous nous ſommes chargés non-ſeulement de faire imprimer cette verſion des aphoriſmes toute entière, bien que le ſtyle en ſoit groſſier & barbare, mais encore d'extraire, des commentaires mêmes qui l'accompagnent, tout ce qu'ils nous ont paru renfermer de plus important & de plus utile. Il eſt certain qu'un homme très-inſtruit de la langue grecque, & non moins recommandable par ſa profonde érudition que par ſes talens, *Guinther* plus connu ſous le nom de *Gontier d'Andernaç*, eſt le premier qui ait vu le texte grec de ces commentaires; il déclare lui-même que ce texte étant plein de fautes, & les feuilles très-endommagées par les mites & par les vers, il l'avoit corrigé & TRADUIT EN LATIN. L'édition faite à Paris, porte la date de 1533. *Huncque, ut ait* (GUINTERIUS), *depravatè admodum ſcriptum, & cum tineis & blattis ſtrenuè pugnantem, emaculavit,* LATINE VERTIT, *& typis mandavit Pariſiis, anno* 1533. Servilement attaché au texte grec, *Guinther* le rendit dans ſa verſion mot pour mot, au point qu'en général elle diffère peu de cette ancienne verſion, qui nous eſt tombée entre

les mains..... Plusieurs, à la vérité, continue M. *Bosquillon*, à la tête desquels est *Léonard Fuchs*, soutiennent que c'est un ouvrage supposé. » &c....

M. *Bosquillon* au contraire le croit véritablement d'*Oribase*, & donne les raisons sur lesquelles il se fonde. Avant que de les examiner, nous déclarons avec sincérité que personne n'estime plus que nous M. *Bosquillon*, & ne rend plus de justice à ses lumières & à ses connoissances. En n'adoptant point son sentiment, nous ne prétendons rien ôter à ses qualités ni à son mérite, comme lui-même n'a point voulu diminuer le mérite de ceux dont il combat l'opinion, pour étayer la sienne. Nous espérons donc qu'il ne trouvera point mauvais que nous y fassions quelques remarques, & que nous proposions nos doutes.

Si *Guinther* avoit vu un manuscrit, contenant le texte grec de ces Commentaires des Aphorismes, tout ce qu'on pourroit en conclure, c'est que ces Commentaires en grec existoient de son temps; ce ne seroit pas une preuve qu'il eussent été composés par *Oribase*, médecin de l'empereur Julien.

Mais si *Guinther* n'avoit point vu le texte grec de ces Commentaires, que deviendroit la première preuve de M. *Bosquillon*? Et bien nous l'affirmons, *Guinther* ne l'a point vu; il n'a eu entre les mains que des Commentaires latins; ceux-là même qu'il fit imprimer avec des corrections en 1533, & dont une autre copie s'est conservée à la bibliothèque du Roi.

Pour le prouver, nous n'aurons recours qu'à *Guinther* lui-même.

Le titre de l'édition qu'il donna en 1533, *in*-8°, à Paris, eſt conçu en ces termes :

Oribaſii medici clariſſimi commentaria in aphoriſmos HIPPOCRATIS *hactenus non viſa*, JOANNIS GUINTERII *andernaci doctoris medici induſtriâ, velut è profundiſſimis tenebris eruta & nunc primùm in medicinæ ſtudioſorum utilitatem ædita.*

Remarquons d'abord que ce titre annonce ſeulement une édition de Commentaires juſqu'alors inconnus, (*hactenùs non viſa*,) & non pas une verſion latine qui vient d'être faite ſur un texte grec récemment découvert.

Cette édition eſt dédiée à François de Vicomercato de Milan, médecin de Léonore d'Autriche, ſeconde femme de François I.

Voici comment *Guinther*, dans l'épître dédicatoire, s'exprime à l'égard de l'ouvrage qu'il met au jour.

» Ayant trouvé par haſard, il n'y a pas fort long-temps, dans une bibliothèque aſſez eſtimable, des Commentaires (ſur les Aphoriſmes d'*Hippocrate*,) compoſés par *Oribaſe*, médecin de l'empereur Julien, & devenus la proie des mites & des vers, je n'ai pu voir ſans étonnement la négligence repréhenſible des médecins du ſiécle précédent qui ne ſe ſont point empreſſés de tirer des bibliothèques, & de communiquer au public, des auteurs de médecine qui ſont excellens, pour ne pas dire néceſſaires. « (*a*) ..... » Ce n'eſt que depuis

(a) *Quum nuper in bibliotheca quadam non contemnenda .... reperiſſem fortè* ORIBASII *illius, Juliani imperatoris archiatri, in aphoriſmos* HIPPOCRATIS *commentarios, cum tineis & blattis ſtre-*

aſſez peu de temps que *Galien* commence à être répandu; il y a un an que *Paul d'Egine* étoit encore caché; *Oribaſe* étoit demeuré inconnu juſqu'aujourd'hui (*a*). »

Guinther rend compte enſuite des verſions qu'il a faites de quarante livres de *Galien*, & de ceux de *Paul d'Egine*. Puis il ajoute : « Je publie actuellement les Commentaires ſur les Aphoriſmes d'*Hippocrate*, compoſés par *Oribaſe*.... J'ai employé quelques jours à les corriger, car ils étoient écrits avec peu de ſoin, (le manuſcrit étoit rempli de fautes) (*b*). »

En ſuppoſant à *Guinther* la connoiſſance la plus parfaite de la langue grecque, & la facilité la plus grande à ſaiſir les idées d'un auteur, & à les exprimer en latin, peut-on raiſonnablement croire qu'un écrit, tel que celui dont il eſt queſtion, eût ſeulement exigé quelques jours de travail ? ou, pour mieux dire, qu'ayant un texte grec très-inexact, il ne lui eût fallu que quelques jours pour le rectifier, pour le corriger, & pour en donner une verſion ?

Mais *Guinther* ne parle point de manuſcrit

---

nuè pugnanteis, ſubiit demirari craſſam ſupinamque ſuperioris ſæculi medicorum negligentiam; quibus non curæ fuit vel hoc ſatagere, ut egregios, ne dicam neceſſarios, medicinæ ſcriptores ex bibliothecis in lucem æderent.

(a) *Vix nuper* GALENUS *in arte ſua princeps, medicorum filiis cœpit innoteſcere. Ante annum Paulus Ægineta latuerat.* ORIBASIUS *in hunc uſque diem incognitus eſt.*

(b) *Nunc autem in aphoriſmos* HIPPOCRATIS *commentarios* ORIBASII ... *in communem uſum profero* ..... *Hos igitur diebus aliquot* EMACULAVI, *erant enim depravatè admodum deſcripti.*

grec, & ne dit point qu'il ait fait, ſur aucun texte grec, la verſion des commentaires latins qu'il publie. On voit même très-clairement qu'il a trouvé un texte tout fait. Il eſt certain, & l'on ne ſauroit s'y méprendre, que tout ce que dit *Guinther* ne regarde abſolument que des commentaires latins, dont la copie, découverte par hazard, étoit pleine de fautes; que c'eſt cette copie qu'il a mis quelques jours à lire & à corriger, & qu'enſuite il a livrée à l'impreſſion.

En effet, ſi l'on compare l'édition de la verſion ſeule des aphoriſmes, donnée par *Guinther*, avec celle que vient de publier M. *Boſquillon*, d'après un manuſcrit différent probablement, on apperçoit entre l'une & l'autre tant de reſſemblance (*ainſi que dans les Commentaires*), qu'on eſt obligé d'en conclure que *Guinther* n'a fait que retoucher. Mais lui-même ne déclare-t-il pas, de la manière la plus poſitive, que ſon travail ne s'eſt pas étendu plus loin? J'ai employé quelques jours à corriger ces Commentaires, car ils étoient écrits avec la plus grande inexactitude; c'eſt-à-dire, ils étoient pleins de fautes: *emaculavi, erant enim depravatè admodum deſcripti.*

Si *Guinther* eût travaillé ſur un texte grec, très-aſſurément il en auroit averti; il auroit encore parlé du ſtyle de l'auteur. D'ailleurs, comme il eût été preſque impoſſible qu'il ne ſe rencontrât des difficultés, ſoit dans la phraſe grecque, ſoit dans les mots, trop ſouvent défigurés par la négligence des copiſtes, il en auroit rendu compte dans quelques notes, en tâchant de lever ces difficultés ou de les éclaircir, ainſi que des raiſons qui l'auroient déter-

miné à s'éloigner, dans ſon interprétation, du ſens obſcur que l'original auroit pu préſenter en quelques endroits : c'eſt l'attention qu'il a eue en donnant d'autres verſions.

N'eſt-il pas bien démontré que *Guinther* n'a point vu de texte grec dont les Commentaires latins, imprimés par ſes ſoins, fuſſent la verſion? Mais rien n'indique, rien ne fait même préſumer que ces Commentaires aient été traduits du grec. Cependant *Guinther* les attribue à *Oribaſe*. Sur quelle autorité? Il la trouve dans quelques mots de la préface placée à la tête du manuſcrit qu'il avoit eu entre les mains: préface qui accompagne auſſi le manuſcrit aujourd'hui exiſtant à la Bibliothèque du Roi. Voici ce qu'on lit dans le dernier: *Commentare* (au lieu de *Commentaria*) *collegi & ordinavi* Uribaſius *monente* Ptolemeo *regnante*. . . . . La leçon eſt différente dans l'édition de *Guinther*; elle porte : *Sed & ego ipſe Commentarios conſcripſi*, *monente* Ptolemeo *Euergete*. . . . On n'y voit point le mot *Uribaſius*, au moins dans l'édition de Baſle, *in*-8°. 1535, dont je me ſers.

Le médecin de Julien ſe nommoit *Oribaſios*, en ſa langue; en le latiniſant, il falloit donc écrire *Oribaſius*, & non pas *Uribaſius*. Mais comme, par erreur ou par négligence, l'*O* a pu ſe changer en *U*, nous ne nous arrêterons point à ce changement peu important.

C'eſt dans le ſeul mot *Uribaſius* que conſiſte cette preuve authentique & ſi victorieuſe, qu'*Oribaſe* eſt l'auteur de ces Commentaires, ſuppoſés par conſéquent avoir été écrits en grec.

On a bien ſenti d'abord que, de quelque

manière qu'on lût le passage rapporté plus haut, il y avoit un anachronisme qui anéantissoit cette preuve. En effet, le dernier des *Ptolémées* étoit mort; & l'Egypte, où ils régnoient, étoit réduite en province Romaine, avant le commencement de notre ère; tandis que *Julien* ne fut empereur que dans les années 361, 362, 363 de cette ère.

Il est hors de doute qu'*Oribase*, le médecin de *Julien*, n'auroit pu s'exprimer ainsi : *Hos Commentarios collegi, monente* Ptolemeo *regnante.* La préface où ces mots se lisent, ne sauroit donc être de lui. Si l'on objecte qu'ils ont été ajoutés, nous répondrons que ce fut par un faussaire bien ignorant. Quelle créance mérite donc un tel homme?

Cependant M. *Bosquillon*, bien loin de rejeter absolument un témoignage si caduc, le fait servir à l'appui de son système, au moyen d'une interprétation, peu naturelle néanmoins.

Ecoutons-le: « En admettant que cette leçon, *Monente* Ptolemeo *Evergete*, soit exacte, nous estimons qu'elle désigne l'empereur *Julien.* Il semble en effet que, par cette petite flatterie, *Oribase* ait voulu s'assurer de plus en plus les bonnes graces de ce Prince dont il étoit médecin, par lequel il avoit été fait questeur de Constantinople, & qui l'avoit comblé de beaucoup d'autres faveurs: car parmi les Empereurs romains, plusieurs ont ambitionné de porter le surnom d'*Evergetes*, qui signifie bienfaisant, & qui fut commun à plusieurs rois d'Egypte. »

Nous convenons que l'orgueil & la vanité de plusieurs Empereurs les engagèrent à se donner des épithètes magnifiques & fastueuses; elles étoient prises de leur propre langue, ou

de celle des Grecs. Peut-être a-t-on donné à *Julien* celle d'*Evergete*. Mais croirons-nous qu'on eût pu l'honorer beaucoup en l'appelant *Ptolémée ?*

Les Romains en général étoient trop fiers pour prendre, ou pour vouloir qu'on leur donnât un nom étranger, même celui d'un roi. *Oribase* ne l'ignoroit certainement point ; il savoit encore que le seul nom de *César* étoit alors chez eux le titre de celui qui étoit revêtu du pouvoir suprême, ou de celui qui déja le partageoit, & avoit l'espoir de le posséder dans la suite tout entier. Et l'on pourroit s'imaginer qu'*Oribase*, pour faire sa cour à *Julien*, l'auroit désigné sous le nom de *Ptolémée ?* Que pouvoit ajouter ce nom à la gloire & à la vanité d'un Empereur, neveu de *Constantin* le grand ? Mais d'ailleurs, qui auroit reconnu *Julien* sous cette dénomination ? La petite flatterie qu'on suppose assez gratuitement regarder ce Prince, ne s'évanouit-elle pas, dès qu'on ne sauroit appercevoir à qui elle s'adresse ?

Lorsque *Louis XIV* voulut qu'on fît des éditions d'auteurs latins pour l'usage du Dauphin, auroit-il été bien flatté qu'un de ces éditeurs eût mis dans sa préface, sans nommer d'ailleurs ce Prince, qu'il s'étoit occupé de ce travail pour satisfaire aux desirs d'*Alexandre* ou de *Ptolémée* régnant ? N'auroit-on pas ri de la singularité d'un semblable éloge ?

Très-certainement *Oribase* n'eût point été capable de l'ineptie qu'on lui prête.

Ce qui prouve, dit M. *Bosquillon*, que ces Commentaires ont été composés par un médecin grec, c'est qu'on y a cité, du livre des Aphorismes, plusieurs commentateurs anciens

dont les noms ſeuls ſont connus aujourd'hui ; mais dont les ouvrages ſont depuis long-tems perdus ; ouvrages qu'un barbare n'auroit pu ni connoître, ni lire : c'eſt qu'on y donne la ſignification exacte de pluſieurs expreſſions grecques ; c'eſt qu'on y recommande particulièrement les vins grecs ; c'eſt qu'on y rencontre enfin quelques deſcriptions anatomiques qui ne ſauroient être attribuées qu'à *Oribaſe.*

Examinons quelle eſt la ſolidité de ces preuves.

1°. Quels ſont donc ces anciens qu'on trouve cités dans ces Commentaires ? Ce ſont, dans la quatrième ſection, Aphoriſme 36[e], DOMNUS, PELOPS, LYCUS, RUFUS. (On retrouve dans la même ſection quatrième, Aphoriſme 50[e] : *Pelops* & *Lycus*). Mais des noms de médecins (ou philoſophes, ainſi qu'ils ſont qualifiés), des noms, dis-je, jetés comme au haſard, ou avec une certaine oſtentation, ne prouvent point que le commentateur ait vu leurs ouvrages, lors, ſur-tout, qu'il n'en rapporte aucun paſſage, aucun trait. On pourroit preſque aſſurer, au contraire, qu'il ne ſait à leur égard que ce qu'il en a appris de *Galien*, qui fait très-ſouvent mention d'eux.

2°. De ce qu'un homme auroit aſſez bien entendu la langue grecque pour développer la véritable ſignification des mots, il ne s'enſuivroit pas qu'il fût né dans le pays où l'on parloit cette langue, & que ce fût en cette langue qu'il eût écrit. Depuis le renouvellement des lettres en Europe, combien d'hommes ſe ſont rendus habiles dans la langue des Grecs, & en ont expliqué les mots avec ſagacité ! Ils n'étoient cependant pas nés en Grèce, & n'ont point écrit dans l'idiome qui lui eſt propre.

3°. Il eſt vrai que, d'après *Galien*, le commentateur parle de quelques eſpèce de vins qui ne ſont pas d'Italie ; mais il nomme ceux de Surrento & de Gaiete, qui ſont des vignobles de cette contrée : *ſect. ij. Aphor. 43*. Et dans la même ſection, Aphoriſme 10, après avoir marqué les trois différences eſſentielles des vins, il rapporte un mot ou proverbe en uſage chez les Romains. Obſervons que notre commentateur ne recommande pas plus les vins étrangers que les vins d'Italie. Il n'y a point là de quoi faire conjecturer, & encore moins conclure, qu'un Grec ſeul ait pu s'exprimer ainſi.

4°. Quant aux courtes & peu nombreuſes deſcriptions anatomiques inſérées dans ces commentaires, on ne voit point à quelles marques on peut reconnoître qu'elles doivent appartenir véritablement & excluſivement à *Oribaſe*.

Par le Commentaire ſur l'Aphoriſme 44 de la ſection iv, (dit M. *B****), on peut encore conjecturer que cet ouvrage fut compoſé à Conſtantinople, du temps de *Julien* ; car il y eſt parlé d'amphithéâtre & de combats d'athlètes.

1°. Nous convenons que le mot *Conſtantinople* ſe lit dans le Commentaire de l'Aphoriſme 48 (& non pas 44) de la ſection iv. On ne ſera point fâché de ſavoir à quel ſujet.

Pour expliquer comment il ſe fait que dans certaines fièvres les malades ſe ſentent dévorer par un feu intérieur, tandis qu'à l'extérieur ils éprouvent un très-grand froid, le commentateur a recours à une comparaiſon que voici : « Il arrive, à l'égard de ces maladies, ce qu'on

voit arriver à Conſtantinople ; les habitans de cette ville, qui tous les jours ſe rendent au palais, étant inſtruits que le feu eſt à leurs maiſons, y courent pour empêcher qu'elles ne ſoient conſumées ; mais auſſitôt que l'incendie eſt appaiſé, ils s'en vont : par cette conduite, ils permettent au feu intérieur de ſe rallumer, & l'embrâſement recommence avec plus de force. «

Notre auteur a pu être informé par relation de cette négligence des habitans de Conſtantinople. Faut-il donc avoir été dans cette ville, pour ſavoir combien peu les Turcs de nos jours, prennent de précautions en temps de peſte ? Il y a plus de deux mille ans qu'on ſait, dans l'Europe & dans l'Aſie, qu'il y a des pyramides en Egypte : tous ceux qui l'ont ſu, tous ceux qui en ont parlé, avoient-ils voyagé dans ce pays ? & ceux qui ne l'ignorent pas aujourd'hui, les ont-ils vues ?

Si de ce paſſage on prétend inférer que notre auteur écrivoit à Conſtantinople, il me ſera donc permis auſſi de conclure, d'un autre paſſage de ſon livre, qu'il pourroit avoir écrit, ou dans la Scythie, ou dans la Thrace, contrées qu'il dit être très-froides, ou dans l'Ethiopie, ou dans l'Inde, contrées qu'il obſerve être fort chaudes ?

2°. On lit, à la vérité, le mot *amphitheatro* dans le Commentaire ſur l'Aphoriſme 34 de la j. ſection : c'eſt encore dans une comparaiſon que l'auteur emploie pour expliquer ſa penſée ; mais il n'eſt pas fort aiſé de comprendre ce qu'il veut dire.

3°. Oui, il eſt queſtion des athlètes dans le Commentaire ſur l'Aphoriſme 6 de la ſection j.

(C'eſt le 3ᵉ Aphor. des éditions vulgaires).
Mais il falloit bien qu'il en parlât, puiſque dans cet Aphoriſme il s'agit des corps robuſtes & athlétiques. Le commentateur cependant ne s'exprime point de manière à faire entendre qu'il y eût encore des athlètes, & des combats athlétiques ou de gladiateurs, dans le pays où il eſt, & dans le moment où il écrit : ce qui pourtant étoit néceſſaire pour en tirer quelque induction.

Ceux qui les premiers avoient regardé cet ouvrage comme étant attribué fauſſement à *Oribaſe*, ne ſe contentèrent pas d'oppoſer que ce médecin avoit vécu long-temps après *Ptolémée Evergète* ; ils ajoutèrent une autre preuve non moins ſolide de ſuppoſition, c'eſt que dans ce livre il étoit parlé de *Térence* & de *Virgile*, deux poètes poſtérieurs, il eſt vrai, à *Ptolémée Evergète*, mais antérieurs à *Oribaſe*.

En convenant volontiers que la mention faite de *Térence* & de *Virgile*, dans le Commentaire ſur l'Aphor. 39 de la ſection ij, n'affoiblit point l'opinion ou le ſyſtême de M. *Boſquillon*, nous ne convenons point que le but du commentateur ſoit d'en recommander la lecture aux jeunes gens de la Grèce ou de Conſtantinople, qui fréquentoient les écoles publiques, dans leſquelles on interprétoit les écrivains latins. Il eſt ſans doute vraiſemblable que les Grecs devenus ſujets des Empereurs, & ayant à communiquer avec les Romains, eurent des écoles publiques dans leſquelles on enſeignoit la langue latine. Le commentateur ne parle pas de cet objet, & ne dit pas non plus que *Térence* & *Virgile* duſſent être des livres claſſiques. Point de doute qu'ils ne le

fussent & pour les Grecs, & pour les Romains, comme ils le sont encore dans toute l'Europe. Mais que dit donc notre auteur?

Avant que de satisfaire à cette question, il est bon de mettre sous les yeux l'Aphorisme d'*Hippocrate*, qui donne lieu au commentateur de nommer les deux poètes.

» *Dans quelque maladie que ce soit, c'est un bon signe, lorsque le malade jouit de toute sa présence d'esprit.* . . . . sect. ij. Aphor. 39 (in vulg. edit. Aphor. 33).

Comme on peut se méprendre à cet égard, le commentateur, pour épargner aux médecins une erreur, a cru devoir leur donner cet avertissement: « Il faut que le médecin s'applique à connoître le caractère du malade, ses inclinations, & les objets qui sont de son goût. S'il est religieux (ou dévot), il doit faire tomber le discours sur la divine écriture, pourvu néanmoins qu'il en ait fait auparavant ses délices; s'il est homme de lettres, il l'entretiendra des fables de *Virgile*, mais courtes, & qui n'irritent point son imagination; s'il est adulte, il mettra la conversation sur les comédies de *Térence*, & donnera ainsi au malade l'occasion d'en rappeler des traits. C'est par ce moyen que le médecin distinguera si le jugement du malade est sain, si son esprit n'est point aliéné. »

Voilà très-exactement la manière dont parle le commentateur.

Oribase, à la rigueur, auroit pu recommander qu'auprès d'un religieux, (d'un dévot), le médécin fit tomber l'entretien sur la *divine écriture*, pour juger par ce moyen si son esprit est bien sain. Il semble cependant qu'il n'y a guères qu'un médecin chrétien qui ait pu s'ex-

primer ainſi : *apponere debet illi divinam ſcripturam.* Très-certainement *Oribaſe* ne l'étoit point ; s'il l'eût été, *Julien* ne l'auroit point attaché à ſa perſonne, & ne lui auroit point donné ſa confiance. On peut donc raiſonnablement douter qu'en parlant des livres des chrétiens, il l'eût fait avec autant de reſpect. Comme à cette époque (l'an 361) le chriſtianiſme avoit fait beaucoup de progrès, il eſt aſſez vraiſemblable qu'il y avoit alors des médecins qui le profeſſoient, & que c'étoit particulièrement à eux que les chrétiens avoient recours dans leurs maladies. Mais arrêtons-nous là, pour ne point nous écarter de notre ſujet.

Léonard Fuchs obſerve (dit M. *Boſquillon*) que l'auteur des Commentaires n'admet que fort rarement les ſentimens de *Galien ;* tandis que M. *Haller* l'accuſe formellement d'en être un mauvais copiſte.

Voilà donc deux opinions très-différentes. M. *Boſquillon* embraſſe celle de *Fuchs ;* nous penchons au contraire pour celle de M. *Haller ;* nous pouvons aſſurer au moins que le commentateur eſt preſque toujours de l'avis de *Galien*, & qu'il rapporte avec complaiſance ce que ce médecin célèbre a dit ou fait. Pour s'en convaincre, nous renvoyons aux Commentaires ſur les Aphoriſmes 25, 36, 37 de la j. ſection ; aux Commentaires ſur les Aphor. 4, 5, 8, 12, 16, 28, 32, 43, 54 de la ij ſect. ; aux Commentaires ſur les Aphor. 19, 25, 36, 50, 61, 71 de la iv ſection ; & enfin à celui de l'Aphor. 11 de la vij ſect. (édit. de 1533). Ce ſont tous les endroits où *Galien* eſt nommé ; ſi quelques-uns nous ont échappé, ils ſont certainement en fort petit nombre.

Pour prouver que ce livre ne pouvoit point avoir été compoſé du temps de *Ptolémée Evergète*, on a produit de ce livre même un paſſage où il eſt fait mention des hermites ou ſolitaires. Nous ne penſons pas non plus qu'*Oribaſe*, qui devoit mépriſer les chrétiens autant que *Julien* les mépriſoit lui-même, ſe fût aviſé d'en parler, à moins que ce ne fût pour les tourner en ridicule; ce que pourtant notre commentateur ne s'eſt point permis. Au reſte, le ſeul argument qu'on puiſſe tirer de ce paſſage, c'eſt qu'il y avoit des hermites lorſque l'auteur écrivoit. Voici ce qu'il dit de ces ſolitaires, dans le Commentaire ſur l'Aphor. 5 de la ij ſect. » La douleur peut n'être point ſentie, par trois raiſons; ou parce qu'elle eſt légère, ou parce qu'on en émouſſe l'impreſſion en ſe roidiſſant contre elle, en ne s'en occupant point, comme font les hermites; delà vient qu'ils diſent quelquefois, lorſqu'ils ne reſſentent aucune douleur: *Notre Dieu nous a oubliés*, &c. » . . .

Comme nous avons montré plus haut que *Guinther* n'avoit point vu en grec les Commentaires latins dont il a donné une édition, il nous reſte actuellement à faire voir, par quelques paſſages de ces Commentaires mêmes, que l'auteur, quel qu'il ſoit, a écrit en latin.

1°. En commentant l'aphoriſme 29 de la ſection j. (c'eſt le commencement de l'aphoriſme 14 des édit. vulgaires); il obſerve qu'il y a chez nous quatre fonctions qui s'exercent ſans interruption, ſoit que nous dormions, ſoit que nous veillions; voici leurs noms, dit-il: *Nomina verò earum ſunt hæc : una attractrix dicitur, quam græci* ἑλκτικὴν *vocant; & altera retentiva, quæ continet cibum, græci* καθεκτικὴν; *tertia*

alteratrix, quæ dicitur ἀλλοιοτικὴ, quæ resolvit illum; quarta expultrix, cui nomen græcum ἀποκριτικὴ, quæ expellit illum.

Il eſt clair comme le jour, que celui qui a pu s'exprimer ainſi, *quam Græci vocant..... cui nomen græcum eſt.....* écrivoit certainement en latin. Il ſeroit inutile de peſer plus long-temps ſur une propoſition qui ne ſauroit être conteſtée; mais il n'eſt pas inutile d'obſerver que le commentateur en cet endroit adopte les idées de *Galien*, bien qu'il ne le cite pas; (*vid.* GALEN. de natur. facult.).

J'oubliois que le commentateur venoit de dire : *ora* (*vulvæ*) *græcè dicuntur* πτερυγώματα (*ibid.*)

2°. On lit dans le commentaire ſur le 26 aph. ſect. iij; *ſtillicidia urinæ ſunt, quum aliquis guttatim mingit; undè dicitur græcè* στραγγουρία..... λειεντερία, *hoc eſt, levitas inteſtinorum*..... Ceci n'annonce-t-il pas encore que celui qui écrit le fait en latin, & non pas en grec?

3°. Notre auteur en interprétant l'aphor. 9 de la ſect. iv. (c'eſt l'aph. onzième des édit. vulg.), donne la définition des trois eſpèces d'hydropiſie; voici celle qu'il donne de l'anaſarque : ὑποσαρκὰ, *qui totus tumet; σὰρξ enim græcè dicitur* CARO. Voilà bien la tournure d'un homme qui écrit dans la langue des Romains.

Enfin une preuve qui imprime la plus grande force à tout ce que nous avons expoſé, c'eſt que le ſavant Photius qui vivoit au neuvième ſiècle, ne dit point, en faiſant l'énumération des écrits d'*Oribaſe*, qu'il ait compoſé des commentaires ſur les aphoriſmes d'*Hippocrate*; c'eſt que *Suidas*, qui paroît avoir vécu ſur

la fin du dixième ſiècle & au commencement du onzième, n'en parle pas davantage (*a*).

Mais de qui ſont donc ces commentaires?

(a) *Oribaſe*, dit *Eunapius*, auteur de l'abrégé de ſa vie, avoit acquis de bonne heure une réputation brillante, non-ſeulement par ſes connoiſſances littéraires & philoſophiques, mais encore par ſon ſavoir & ſon habileté en médecine. Il fut connu de Julien, encore ſimple particulier. Le ſoupçonneux Conſtance ne l'eut pas plutôt déclaré Céſar, en 355, qu'il l'envoya dans les Gaules, où il demeura cinq ans. Il paroît qu'*Oribaſe* l'y ſuivit, & qu'il ne le quitta point durant ce ſéjour.

Julien devenu empereur, après la mort de Conſtance ſon couſin, combla de ſes faveurs *Oribaſe*. Il n'en jouit pas long-temps, car Julien étant mort en 363, le médecin philoſophe fut perſécuté & relégué parmi les barbares. Il s'en fit admirer & aimer. Son exil fut de pluſieurs années; mais enfin il fut rappelé, & l'équivalent de ſes biens, qui avoient été confiſqués, lui fut payé du tréſor public. *Eunapius* qui racontoit ces particularités, vingt-cinq ans après la mort de Julien, & qui d'ailleurs repréſentoit *Oribaſe* comme un philoſophe du premier rang & comme un homme éloquent, poli, affable, obſervoit qu'il étoit encore vivant. Il ne parle point de ſon âge; mais on peut raiſonnablement préſumer qu'à cette époque il avoit au moins ſoixante ans. On croit qu'il avoit compoſé ſon abrégé de médecine, étant encore dans les Gaules, ou du moins au commencement du court règne de Julien. Pourquoi donc *Eunapius* ne dit-il rien de cet écrit? Peut-il avoir ignoré qu'il exiſtât? N'eſt-il pas étonnant que ce ſoit *Photius* qui, cinq cens après, nous aprenne le premier qu'*Oribaſe* a laiſſé des livres de ſa compoſition? Le ſilence d'*Eunapius* ſur ce point, ne pourroit il pas faire naître des doutes ſur le véritable auteur de ces ouvrages?

On ne sauroit répondre que par des conjectures ; nous allons les hazarder.

Le manuscrit de ces commentaires qui se trouve à la bibliothèque du roi, n°. 1971, n'est pas fort ancien. M. *Bosquillon* observe seulement qu'il paroît être du treizième siècle : *decimo tertio seculo scripta videtur* (*versio*). Comme il n'affirme pas même, ne pourroit-on pas soupçonner qu'il ne fût que du quatorzième ? Dans cette supposition, nous dirons que les commentaires ont été composés par quelque médecin de l'école de Salerne, car il n'ont pu l'être que par un médecin ; que le mot *Ptolemeo* ne se trouve dans les manuscrit qu'on a pu consulter, que par l'erreur de quelque copiste qui a cru le voir sur la copie qui lui servoit d'original, tandis que peut-être il y avoit *Roberto*, mal peint, à la vérité. Il s'agiroit alors de *Robert le Sage* ou *le Bon*, qui fut roi de Naples au commencement du quatorzième siècle ; il monta sur le trône le 5 ou le 6 mai 1309, & mourut en 1343 après trente-quatre ans de règne, âgé de soixante-quatre. Ce prince ayant été surnommé *le Bon*, on a bien pu exprimer cette épithète honorable par le mot *Evergete*.

Quant à *Uribasius*, on ne sauroit conjecturer de quel mot il peut tenir la place. On croira si l'on veut, qu'un médecin de ce temps a porté ce nom. En ce cas, sa ressemblance avec *Oribasius* aura causé l'erreur, & fait attribuer à un médecin du quatrième siècle, la production d'un médecin du quatorzième.

Mais seroit-il impossible même que la préface des commentaires ne fût pas l'ouvrage du commentateur ?

Quoi qu'il en ſoit, il nous paroît être démontré ; 1°. que ces commentaires n'ont pu être adreſſés à un *Ptolémée* d'Egypte ; 2°. que *Guinther* d'*Andernac* n'a point vu le texte grec de ces commentaires latins qu'il a fait imprimer ; 3°. qu'il n'a point été traducteur ; mais qu'il a ſeulement corrigé un texte latin qu'il a trouvé écrit d'un ſtyle dur & barbare ; 4°. que par conſéquent cet ouvrage qui exiſte manuſcrit à la bibliotèque du roi n'eſt pas une verſion, mais le véritable texte ; 5°. que l'auteur de ces commentaires n'eſt pas *Oribaſe*, médecin grec du temps de *Julien*, mais un médecin beaucoup plus moderne (& peut-être du treizième ou du quatorzième ſiècle) ; 6°. enfin que le commentateur, quel qu'il ſoit, adopte & ſuit les ſentimens de *Galien*.

On rendra compte de l'excellente édition des Aphoriſmes donnée par M BOSQUILLON, *dans un des journaux ſuivans.*

Phytonomatotechnie univerſelle, c'eſt-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M. BERGERET, *douzième Cahier, décembre 1784.*

Le douzième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes : *Orpin blanc*, L. *Orpin âcre*, L. *Pied de lion des Alpes*, L. *Pied de lion vulgaire*, L. *Bugle pyramidale*, L. *Bugle traçante*, L. *Centenille baſſette*, L. *Chapeau d'Evêque*, L. *Souci ſauvage*, L. *Souci officinal*, L. *Phaſque ſeſſile*, L. *Phaſque ſubulé*, L. *Bry glauque*, L.

Cet Ouvrage ſe diſtribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de deſcription.

On ſouſcrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin; DIDOT le jeune, quai des Auguſtins; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La ſouſcription pour le papier de Hollande par année, ou pour ſix cahiers, eſt de 108 liv.
Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.
Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreſſant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

On prie MM. les SOUSCRIPTEURS de renouveler leurs Abonnemens pour les ſix Cahiers de 1785, qui ſeront fournis avant janvier 1786.

ANNONCE.

Le concours des élèves en chirurgie de l'Hôpital-Général, le grand Hôtel-Dieu de la ville de Lyon, aura lieu le mercredi 25 mai prochain; ceux qui deſireront y concourir, pourront s'adreſſer au ſieur *Dupont* neveu, négociant rue du Bât-d'Argent, recteur, chargé de cette partie.

Nos 1, 6, M. GRUNWALD.
2, M. ROUSSEL.
3, 4, M. WILLEMET.
5, M. THOMASSIN.
7, M. J. G. E.

TABLE.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mai 1785. A Paris, ce 24 avril 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1785.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1785.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 6.

Suite de l'hoſpice de Vaugirard.

Réflexions ſur les maladies étrangères au mal vénérien, qu'on a eu occaſion d'obſerver à l'hoſpice de Vaugirard.

MALADIES DES FEMMES.

EN expoſant quelle étoit la triſte ſituation des femmes nouvellement arrivées

à l'hoſpice, on a fait voir comment l'expérience journalière avoit appris dans cet hôpital à braver certaines erreurs populaires, telles que celles qui s'oppoſent à l'adminiſtration des remèdes évacuans & altérans dans les derniers mois de groſſeſſe. On eſt parvenu de même à reconnoître pluſieurs vérités, propres à diſſiper des préjugés fort communs dans la manière de gouverner les femmes nourrices; mais, comme les bons médecins de tous les pays ont déja travaillé à combattre ouvertement ces préjugés, on ne s'arrêtera ici que ſur les articles qui ont paru les plus eſſentiels.

La routine, & même certaines idées puériles, règlent ordinairement, dans les maiſons particulières, l'uſage des purgatifs adminiſtrés aux femmes en couche; mais à l'Hoſpice, l'habitude où l'on eſt de purger les nourrices vers le onzième ou douzième jour après l'accouchement, pour leur adminiſtrer enſuite avec promptitude des remèdes anti-vénériens, &, dans pluſieurs circonſtances, la néceſſité d'évacuer aſſez vivement dès les premiers jours, ſont des preuves évidentes qu'on peut, ſans aucun inconvénient, purger les nouvelles accouchées peu de temps après leurs couches, & que l'indication

d'employer les purgatifs doit être prise de l'état des premières voies, & des autres signes qui indiquent l'usage des évacuans; il ne faut donc pas regarder comme une contre-indication importante l'écoulement des lochies, & encore moins attendre avec un respect religieux une époque éloignée pour prescrire des remèdes qui sont alors le plus souvent inutiles.

On sait combien l'adresse & le courage sont nécessaires dans une nourrice, mais on n'en a jamais eu de preuves plus frappantes qu'à l'Hospice où l'on voit tous les jours la nature favoriser les efforts des femmes foibles & délicates qui se prêtent avec ardeur & intelligence à l'allaitement, tandis que celles qui ont le sein très-bien formé & une grande abondance de lait, sont bientôt hors d'état de remplir une fonction pour laquelle elles étoient destinées, si la paresse ou le découragement vient contrarier la disposition de la nature.

Les déchirures au mamelon sont assez fréquentes; mais ces plaies, qui paroîtroient devoir être de mauvaise nature chez des femmes infectées, sont pour elles des accidens aussi simples que chez les nourrices les plus saines : il semble que l'affinité qui existe entre les humeurs des

enfans & celles des nourrices de cet hôpital; empêche qu'il ne ſe forme une ulcération de mauvaiſe nature à leur ſein, quand elles éprouvent ces accidens communs à toutes les femmes qui allaitent; les remarques ſuivantes pourroient appuyer cette conjecture. 1°. C'eſt que, ſuivant tous les obſervateurs, lorſqu'une nourrice ſaine donne à teter à un enfant infecté du virus vénérien, les premiers ſymptômes qui lui annoncent la communication de ce virus ſont des puſtules ou des ulcérations de mauvaiſe nature à la mamelle. 2°. C'eſt qu'aucune des femmes accouchées à l'Hoſpice n'a eu des ſymptômes vénériens à la mamelle, tandis que ſur trois nourrices qui ſont arrivées à cet hôpital après avoir été infectées en allaitant des enfans trouvés au Parvis Notre-Dame, deux avoient ou des puſtules, ou des ulcères d'un mauvais caractère au ſein. Ces conſidérations pourroient peut-être ſervir à jetter quelque jour ſur les queſtions médico-légales relatives à ce ſujet.

Pluſieurs médecins penſent que les bains ſont contraires aux femmes nourrices, & il faut convenir qu'ils doivent être adminiſtrés avec ménagement, ſurtout à celles qui ſont délicates; mais la

plus part des raiſons qui déterminent à faire uſage des bains dans l'état ordinaire des femmes, ont la même force dans le gouvernement des nourrices, & il y a beaucoup d'avantage à ordonner les bains avec les précautions convenables.

Le préjugé qui fait regarder l'apparition des règles comme un accident redoutable chez les nourrices, commence à tomber, mais il n'eſt pas encore tout-à-fait diſſipé, & l'on ne doit pas en être ſurpris, puiſqu'il a été défendu & fortifié par des médecins, parmi leſquels on eſt étonné de trouver l'illuſtre *Roſen*, qui a fait un ouvrage ſi ſenſé ſur les maladies des enfans. A l'Hoſpice où l'on a conſtamment ſous les yeux un grand nombre de femmes qui allaitent un ou deux enfans, on ne s'eſt point apperçu que l'apparition des règles changeât quelque choſe à la qualité ou à la quantité du lait : d'excellentes nourrices de deux enfans à-la-fois, ont eu leurs règles preſque pendant tout le temps d'une nourriture longue & heureuſe, tandis que d'un autre côté il y a des nourrices délicates, foibles & inſuffiſantes, qui ne ſont jamais réglées. En général, on a vu les meilleures & les plus fortes nourrices avoir leurs règles à des périodes réglées, au bout de cinq ou ſix

mois de nourriture ; & telles étoient particulièrement celles qui ont nourri jusqu'à trois & quatre enfans de suite.

Il y a peu de chose à dire sur les maladies, proprement dites, des nourrices de cet hôpital, parce qu'une fois qu'elles ont commencé leur nourriture, elles sont plutôt indisposées que malades, & que ces affections rentrent dans la classe des maladies ordinaires ; ces indispositions sont communément des catarrhes, la réplétion de l'estomac, & quelques accès de fièvre intermittente, ordinairement tierce. Les remèdes qui conviennent dans ces différens cas, n'ont rien de particulier, si ce n'est qu'on se sert le plus souvent, avec beaucoup d'avantage, d'un doux émético-cathartique, tel que la manne unie à l'ipécacuanha. Ce remède a paru très-fréquemment aussi efficace pour les femmes nourrices, que pour les femmes grosses. Son action est dirigée spécialement sur l'estomac & sur l'intestin duodénum ; elle est momentanée, active sans être violente, & c'est peut-être la meilleure manière d'évacuer des femmes dont le genre nerveux est irritable, & dont l'estomac doit être d'autant plus ménagé, qu'elles sont dans l'habitude de le surcharger par une trop grande quantité d'alimens.

Quelques nourrices cependant ont eu des fièvres intermittentes très-rebelles, & des fièvres aiguës graves. On a remarqué avec étonnement que les premières de ces femmes avoient un lait abondant & de bonne qualité, quoiqu'elles ne prissent qu'une très-petite quantité de nourriture. Parmi celles qui ont eu des fièvres aiguës, on en a vu une offrir un phénomène encore plus digne d'attention, quoiqu'il ne soit pas nouveau. En 1782, *Marie* *** fut saisie d'une fièvre putride qui dura vingt-un jours. La maladie fut si vive, qu'elle fut obligée, dès les premiers jours, d'abandonner son enfant, qui fut donné à une autre nourrice. Pendant le cours de cette fièvre grave & même dangereuse, le lait se dissipa, les mamelles étoient absolument flétries. Dans la convalescence, la malade demanda à voir son enfant, qui se mit à jouer avec son sein, sans en tirer une seule goutte de lait; mais au bout de quelques jours, la mamelle commença à prendre un peu de volume, l'enfant exprima un peu de sérosité blanchâtre, & bientôt le lait se porta aux deux seins avec assez d'abondance pour qu'elle pût allaiter son enfant dont elle a achevé la nourriture.

Bien des gens regardent les acides

comme peu convenables aux femmes nourrices. Ce préjugé eſt ſans doute fondé ſur la propriété reconnue aux acides de cailler le lait; mais, quand même on croiroit pouvoir comparer l'eſtomac à un *matras méchanique*, il ſuffiroit de voir les nourrices de la campagne vivre de végétaux avec le plus grand avantage, pour ſentir combien ce préjugé eſt peu fondé.

A l'hoſpice de Vaugirard, on acidule ſouvent les boiſſons des nourrices: on fait prendre à ces femmes de la crême de tartre pour remplir différentes indications; on leur fait manger des végetaux de toute eſpèce; &, bien loin de s'appercevoir que ces ſubſtances leur nuiſent, on a trouvé par ce régime le moyen de les rafraîchir, & de donner à leur lait, ainſi qu'à toutes leurs humeurs, une qualité plus tempérante.

La maladie la plus grave & la plus dangereuſe pour les femmes qui accouchent à l'Hoſpice, eſt la fièvre puerpérale; mais, comme les obſervations qu'on a eu occaſion de faire ſur cette maladie à l'hoſpice de Vaugirard, ont déja été expoſées dans ce Journal avec beaucoup de détail, nous y renvoyons avec d'autant plus de confiance, qu'elles ſont un réſumé cli-

nique de tout ce qui a été dit de plus essentiel sur cette maladie (*a*).

Réflexions sur les maladies des enfans, qui sont étrangères à la maladie vénérienne.

Ces maladies sont toutes celles qui attaquent les enfans du premier âge. Nous en parlerons très-sommairement, en nous arrêtant seulement à ce qui peut paroître nouveau; mais il est important de décrire avec soin & exactitude tout ce qui a rapport au millet, ou muguet; maladie peu connue & mal décrite jusqu'à l'époque de l'hospice de Vaugirard.

OBSERVATIONS SUR LE MILLET.

Le *millet*, *muguet* ou *blanchet*, est une maladie funeste & contagieuse qui a lieu sur les enfans nouveau-nés, & qui est caractérisée principalement par de petites pustules, ou de petits points blanchâtres, qui ont leur siège dans la bouche, & qui sont plus ou moins gros, ou plus ou

(*a*) *Voyez* le Journal de Médecine, tom. lx, cahier de décembre, & tom. lxj, cahier de janvier.

moins multipliés, ſuivant l'intenſité de la maladie. Cette maladie paroît avoir été ignorée juſques dans le commencement de ce ſiècle. *Harris* & *Roſen* n'en ont pas eu connoiſſance ; il n'en eſt fait aucune mention dans les auteurs François des ſiècles précédens ; & c'eſt à l'hôpital des Enfans-Trouvés de Paris, où l'on a eu occaſion de l'obſerver d'abord. En 1739, les adminiſtrateurs de l'Hôpital général conſultèrent des médecins & des chirurgiens les plus éclairés de la capitale, ſur les moyens qu'on pouvoit employer pour prévenir la mortalité conſidérable alors ſur les enfans trouvés de la crèche. On reconnut qu'ils périſſoient preſque tous d'une maladie contagieuſe, connue ſous le nom de *blanchet*. On attribua les cauſes de cette maladie à la corruption de l'air, occaſionnée par le peu de ſalubrité du local dans lequel ils étoient renfermés. On ſe flatta qu'en agrandiſſant l'endroit où ils devoient être placés, la cauſe de cette maladie ſeroit détruite. On trouve une note relative à cette conſultation dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. M. *de la Peyronnie*, d'après lequel cette note a été rédigée, croyoit que le *muguet* dépendoit abſolument de la corruption de l'air par

un trop grand nombre d'enfans rassemblés dans un petit endroit, & n'a donné aucune description de cette maladie; mais, si le nouveau bâtiment qui fut élevé au Parvis Notre-Dame a contribué à améliorer le sort des enfans trouvés, il n'a pas eu l'avantage d'arrêter la cause qui donnoit lieu à la naissance & à la propagation du millet. On a vu cette maladie régner constamment dans les salles les plus belles & les plus aérées, sans qu'il ait été possible d'en prévenir la naissance, ou d'en arrêter les effets.

On sait qu'il y a vingt-cinq ans, à peu-près, on fit à Paris, & ensuite à Rouen, des essais pour élever des enfans en les nourrissant avec du lait de vache. Les bâtimens destinés à ces expériences intéressantes étoient vastes & bien aérés, & cependant la plupart des enfans sont morts, à ce qu'il paroît, du millet; &, dans d'autres tentatives commencées, il y a peu d'années, avec les mêmes précautions, on a vu le germe de cette maladie s'insinuer & se propager avec la plus grande rapidité.

En 1769, un auteur recommandable a exposé, le premier, avec justesse, les symptômes de la maladie endémique aux

enfans trouvés (*a*). *Cette maladie*, dit-il, *se démontre d'abord par de légères rougeurs au palais & à la langue, où naissent de petits boutons ou pustules, qui en peu de temps se répandent dans tout le dedans de la bouche & du palais, se communiquent à la langue, au gosier, & empêchent ainsi la déglutition ; les boutons font ainsi des progrès jusques dans le ventricule. Les enfans qui en sont atteints tombent dans le marasme, & périssent très-promptement lorsqu'il leur survient un cours de ventre, qui est ordinaire dans cette maladie. Ils meurent dès le troisième jour.*

L'auteur attribue cette maladie au mauvais air des hôpitaux où naissent une partie des enfans trouvés, à l'air pestilentiel qu'ils respirent les uns à côté des autres, & auquel on a donné le nom de *Buée ;* ensuite il caractérise plus particulièrement cette maladie, en lui donnant le nom de *scorbut aigu & contagieux ;* & il finit par dire qu'il n'est pas d'autre remède que le sein d'une bonne nourrice,

(*a*) *Raulin* dans son Traité de la conservation des enfans, composé & imprimé par ordre du gouvernement.

& que les enfans en ſont à l'abri au bout de quarante jours.

M. *Levret*, écrivant en 1772 ſur les maladies des enfans du premier âge, dit que le millet eſt une terrible maladie; il l'attribue à la gourme laiteuſe jettée ſur la bouche; il ajoute qu'on voit en même temps des rougeurs & des ulcérations à l'anus. Du reſte ſa deſcription, quoique longue, eſt inexacte, parce qu'il s'étoit formé un ſyſtême ſur cette maladie, & c'eſt d'après ce ſyſtême qu'il écrit que les véſicatoires pourroient y être utiles.

On avoit trop d'intérêt à bien étudier cette maladie à l'hoſpice de Vaugirard, pour ne pas donner une idée juſte & préciſe de ſon caractère, de ſes différences, & de ce qu'on peut conjecturer de plus vraiſemblable ſur ſes cauſes.

Il eſt impoſſible d'aſſigner l'époque à laquelle le levain du millet ſe développe d'une manière ſenſible; car, chez quelques enfans, il fait les progrès les plus grands & les plus rapides, tandis que chez quelques autres, il ſe cache pendant un temps aſſez conſidérable.

Voici la marche qu'il ſuit le plus conſtamment. Au bout de trois à ſix jours de la naiſſance, plus ou moins, la bouche de l'enfant commence à être moins ver-

meille ; bientôt elle devient d'un rouge foncé, & tirant ſur le noir ; le viſage eſt un peu retiré ; il y a des rougeurs à l'anus ; enfin, il paroît une ou deux points blanchâtres au frein de la langue, ou bien aux gencives, vers le lieu que doivent occuper les inciſives. Au bout de ſix heures, ces points ſe ſont propagés à la commiſſure des lèvres, & à l'intérieur des joues. Au bout de vingt-quatre heures, la langue en eſt parſémée : ils tombent alors, ou ſont balayés facilement ſans laiſſer de traces ſenſibles ; mais en peu d'heures, ils repullulent ; ils deviennent plus ſerrés & plus nombreux : un dévoiement aqueux & verdâtre ſe déclare ; l'enfant eſt brûlant & agité ; il ne tete qu'avec peine : l'éruption gagne l'œſophage ; il ſe forme de petits ulcères qui deviennent preſque auſſitôt ſecs & noirs ; la foibleſſe devient extrême, & l'enfant meurt. L'ouverture de ces petits cadavres nous a fait voir l'éruption de petites puſtules miliaires, ſe propageant depuis l'œſophage juſqu'à l'anus, & formant, principalement dans l'eſtomac, comme une farine blanchâtre. Quand les enfans périſſent du maraſme & du dévoiement après l'éruption, on trouve les inteſtins flétris & gangrénés. Telle eſt la nature des ſymptômes du millet, quand

il marche rapidement à ſon dernier période ; mais cette maladie n'eſt pas toujours auſſi prompte & auſſi cruelle : on peut en diſtinguer trois eſpèces.

Dans la première, le millet eſt gros, très-ſuperficiel, peu ſerré, le dévoiement eſt léger, le fond de la bouche peu altéré dans ſa couleur : alors le teton guérit ſûrement ce millet ; & même ſans nourrices, les gargariſmes acidulés, le lait de chèvre, l'eau de riz aromatiſée, l'eau ſucrée : les cordiaux légers le font auſſi diſparoître, mais cette cure n'eſt pas radicale.

Des puſtules ſerrées, petites, rebelles, accompagnées d'un devoiement verdâtre, des rougeurs vives à l'anus, des yeux languiſſans, la phyſionomie tirée, de la difficulté à prendre le teton, un cri foible ou une tendance à l'aſſoupiſſement, tels ſont les ſignes qui caractériſent le millet de la ſeconde eſpèce. Ce millet eſt guériſſable ; mais ce n'eſt qu'en faiſant prendre le teton à l'enfant ; les gargariſmes acidules & les ſoins de la mère, pour humecter ſans ceſſe la bouche de ſon enfant, ſont d'une néceſſité indiſpenſable. Les légers cordiaux y ſont également néceſſaires ; & dans les cas les plus graves, on a tiré avantage d'un looch camphré.

Quand le millet eſt très-ſerré, très-petit, que le fond de la bouche eſt noir, on voit s'élever ſous les petits points blanchâtres des ulcères gangreneux, qui ſont d'un jaune brun après la chute de l'eſcare; ce qui a paru à pluſieurs obſervateurs un millet jaune, mais qui n'eſt autre choſe que l'annonce de la gangrène. Cette eſpèce eſt malheureuſement trop fréquente, ſoit par elle-même, ſoit par le défaut de ſoins qui peut faire prendre un mauvais caractère au millet, qui, par ſa nature, auroit été benin.

Les enfans nés à l'Hoſpice n'ont pas tous le millet; &, lorſqu'ils en ſont attaqués, ils le ſont, pour la plus part, très-légérement, à moins que des cauſes particulières, telles que la malpropreté & la négligence des nourrices, ne fomentent une contagion extraordinaire. Les enfans venus de Bicêtre ont ordinairement le millet plus fort que ceux de la crèche, qui en ſont cependant preſque généralement infectés.

Le traitement de ce mal funeſte conſiſte à faire reſpirer aux enfans un air pur, à parfumer la chambre où ils habitent, ainſi que leurs berceaux & leurs couches avec la vapeur du vinaigre, à humecter ſans ceſſe leur bouche, ſoit avec le teton,

ſoit avec un pinceau de charpie trempé dans un gargariſme acidulé, ſoit en paſſant très-légérement dans leur bouche le doigt recouvert d'un linge humecté d'une liqueur acidulée; le meilleur & le plus eſſentiel de tous les remèdes, eſt de les iſoler, de leur donner une bonne nourrice, & de ſoutenir leurs forces par du bouillon & par des cordiaux antiſeptiques lorſqu'ils ne peuvent pas teter. Mais il faut l'avouer, ce traitement n'eſt que trop ſouvent ſans ſuccès.

Le traitement prophylactique eſt celui qu'il faudroit connoître : tant qu'il ne ſera pas trouvé, on perdra un très-grand nombre d'enfans trouvés vénériens qu'on auroit réchappés; & on ſera incertain du ſuccès d'un projet utile déja tenté pluſieurs fois, ſur les enfans trouvés non infectés: ſavoir, *la nourriture par le lait de vache.* Nous avons cependant des données propres à nous conduire à la découverte de ce traitement prophylactique.

En effet, en ſongeant que le millet ne ſe voit preſque jamais que chez les enfans nés ou tranſportés dans les hôpitaux, au milieu d'une foule d'autres enfans auſſi nouvellement nés; en ſe rappellant que cette maladie ſe développe toujours chez eux en raiſon de l'état de l'air qu'ils y

reſpirent, & du temps qu'ils y ont été expoſés ; il paroît démontré que cette maladie n'eſt due qu'à la corruption de l'air de ces hôpitaux, ſoit par des cauſes étrangères, ſoit plutôt par la réunion de ces enfans dans un même lieu; réunion qui peut devenir encore plus fatale par le rapprochement des berceaux, quand ils ſont tous placés dans la même direction. Les enfans ſont comme des éponges, auſſi diſpoſés à exhaler, qu'à abſorber ; d'un autre côté leurs excrétions, bien loin d'avoir ce degré d'atténuation & de coction qui caractériſe des ſubſtances neutres *& inertes*, ſe rapprochent beaucoup des excrétions morbifiques des adultes, & laiſſent appercevoir par leur odeur exaltée, qu'elles ſont très-voiſines de la fermentation aceſcente ou putride. Comment de pareilles émanations ne formeroient-elles pas autour des corps délicats des enfans une atmoſphère pernicieuſe, tandis que les hommes les plus robuſtes ne peuvent être réunis dans un eſpace étroit ſans répandre autour d'eux des ſemences de mort ? C'eſt ainſi qu'on voit naître dans les armées, dans les camps, dans les hôpitaux, dans les dépôts de mendicité, dans les priſons, des maladies qu'on diſtingue par différens attributs, mais qui

ſe reſſemblent toutes en ce qu'elles ſont contagieuſes, fort dangereuſes, & ſouvent mortelles. On peut comparer le *millet* ou *muguet* des enfans nouveau-nés, à ces maladies ; c'eſt une fièvre pernicieuſe qui naît chez les enfans quand ils ſont plongés dans un air putride, ou raſſemblés dans un lieu qu'ils corrompent mutuellement. On en a eu la preuve dans les eſſais faits à Paris & à Rouen, pour nourrir les enfans par le lait de vache. Dans le premier eſſai fait à Paris, malgré toutes les précautions, il y avoit une odeur infecte dans la ſalle où les enfans étoient réunis ; & dans l'eſſai de Rouen, ſur cinq enfans réchappés, on a obſervé que ces enfans avoient été les premiers ſoumis à l'eſſai, & par conſéquent qu'ils étoient déja avancés en force, quand la contagion avoit été très-développée ſur les autres. Dans une tentative plus nouvelle, faite il y a peu d'années, pour réſoudre le même problême, on a vu également le millet ne ſe développer que lorſque la ſalle a été remplie ; & on a obſervé ſur deux enfans, deux bubons de nature maligne ſe joindre au millet, l'un deſquels a tourné à la gangrène, tandis que l'autre a paru apporter la guériſon.

Il ſuit de ces faits, que s'il n'eſt pas poſ-

ſible d'expliquer la manière dont le mauvais air fait naître *le millet*, il eſt bien difficile de ne le pas regarder comme une des premières cauſes de la formation & de la propagation de cette maladie. On a vu avec étonnement à l'hoſpice de Vaugirard trois ou quatre enfans âgés de plus de trois mois, être pris ſubitement d'un millet très-malin, tout-à-fait ſemblable à celui de la troiſième eſpèce, & en mourir en peu de jours, ſans avoir reçu, ni communiqué ce mal à aucun autre enfant; mais en obſervant que ces enfans étoient cacochymes, & avoient un maraſme qui déſignoit une fièvre lente; on verra la dépravation intérieure des humeurs, produire ſporadiquement ce que le mauvais air produit généralement & d'une manière contagieuſe.

Quoi qu'il en ſoit, en reconnoiſſant pour cauſe du millet la dépravation des humeurs produite par un virus que le mauvais air fait naître & développe chez des enfans nouveau-nés réunis, on n'a pas prétendu avoir découvert tout le myſtère de la formation de cette maladie: on ſent que pluſieurs autres cauſes peuvent y concourir; on a même fait quelques réflexions, qui ſemblent prouver que le froid peut entrer pour quelque

chose dans l'origine du *millet* ou *muguet*, & nous présentons ici ces observations, parce qu'elles pourront servir peut-être à faire naître quelques idées utiles sur un sujet si important.

Tous les animaux, à l'instant de leur naissance, ont moins besoin de nourriture, qu'ils n'ont besoin de chaleur; mais cette chaleur n'est pas celle de l'atmosphère, dont les variations sont trop brusques & trop inégales pour des êtres qui respirent depuis quelques heures; c'est cette sorte d'incubation douce, égale & constante, qui fait passer le mouvement & la vie d'un corps à un autre. Les femelles de tous les animaux, sont constamment collées à leurs petits pendant les premiers jours de leur vie. L'enfant nouveau-né est destiné également à se reposer fréquemment sur le sein de sa nourrice, à être réchauffé par son haleine, & à respirer les émanations animalisées & vivifiantes qui s'exhalent autour d'elle. Privé de ce rapport mutuel avec sa mère ou avec sa nourrice, l'enfant abandonné dans son berceau, doit être affoibli & miné par l'action de l'atmosphère, qui le dépouille de sa chaleur naturelle, sans qu'il puisse la retrouver dans les foibles alimens qui lui sont administrés. De-là la foiblesse des dige-

ſtions dans les premières voies, la mauvaiſe coction dans les ſecondes, & la dépravation des humeurs qui paroît être le premier degré du millet.

Ces idées pourroient peut-être ſervir à expliquer pourquoi la nourriture par le lait de vache, qui n'a pas eu de ſuccès juſqu'à ce moment dans les eſſais publics, réuſſit ſi bien dans les eſſais iſolés qui ſe font ſur un ou deux enfans placés dans le ſein d'une famille particulière. Quand une femme élève un ſeul enfant de cette manière, elle peut lui donner ſes ſoins avec autant de zèle & d'aſſiduité qu'une nourrice. Elle veille ſur lui ſans relâche pendant les premiers mois de la naiſſance; elle l'enveloppe, elle le couvre d'elle-même, & toutes les fois que l'enfant ne dort pas en digérant paiſiblement, elle le prend dans ſes bras & ranime ſon exiſtence, ſoit par la chaleur qu'elle lui communique, ſoit par le mouvement qu'elle lui imprime. Dans les différens eſſais tentés juſqu'à ce jour, au contraire l'enfant delaiſſé preſque toujours dans ſon berceau, eſt expoſé à éprouver tour-à-tour une chaleur trop forte, ou un trop grand froid, ſuivant les variations de l'atmoſphère. Son eſtomac a bien la force de commencer la digeſtion du lait qu'on

lui fait prendre, mais ſes humeurs ne ſont pas aſſez animaliſées, ni ſa chaleur aſſez conſtante pour donner au chyle le degré de coction & d'aſſimilation dont il a beſoin.

En admettant cette aitiologie, on ne ſeroit pas étonné de voir que le millet ne ſe développe qu'au bout de deux ou trois jours après la naiſſance; que les enfans dont on a eu le plus de ſoin dans les eſſais publics, (comme les premiers arrivés) ont ſurvécu plus long-temps, & que le meilleur remède à cette maladie funeſte & contagieuſe, eſt le teton d'une nourrice ſoigneuſe & attentive. Quoi qu'il en ſoit, il ſemble qu'on peut regarder les conſéquences qui dérivent de cette hypothèſe comme très-utiles; & elles ſont ſi ſimples, qu'elles nous font voir avec étonnement, que des gens du plus grand mérite aient oublié, en cherchant à élever des hommes, de faire une réflexion que M. *de Réaumur* avoit faite en élevant des poulets.

Réflexions ſur les maladies des enfans du premier âge.

Les maladies des enfans du premier âge ayant leur ſource dans une conſtitution frêle & délicate, il eſt aiſé d'ima-

giner que les enfans de l'hospice de Vaugirard y sont plus exposés que tous les autres, & comment on a eu des occasions fréquentes d'examiner à cet hôpital, les différentes affections morbifiques auxquelles les enfans sont sujets depuis le moment de leur naissance, jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Nous allons parcourir successivement les principales d'entre elles, & exposer en peu de mots ce qui a été observé à l'Hospice sur ces différentes maladies.

Du méconium retenu.

Les enfans trouvés qu'on apporte à l'Hospice sont souvent affectés d'une jaunisse très-forte, produite par le trop long séjour du méconium. Les transports multipliés qu'ils ont essuyés depuis le moment de leur naissance, l'air froid & la privation des secours nécessaires à tous les nouveau-nés, les ont jettés dans une foiblesse ou dans une inertie qui les met hors d'état d'expulser cette humeur noirâtre, dont le repompement donne à la peau la teinte foncée qui distingue ces enfans. Le remède propre à cette disposition est le lait séreux & laxatif d'une nourrice très-récemment accouchée; & à son défaut, tout le monde emploie les sirops

sirops légérement purgatifs; mais il n'est pas indifférent de savoir ceux qu'il faut choisir. Quand l'enfant a l'air vivant, & que la jaunisse est légère, on peut donner le sirop de chicorée avec un peu d'huile d'amandes douces. Si la couleur est très-foncée, & que l'enfant soit assoupi, il faut faire prendre le sirop de fleurs de pêcher, ou la manne dans le looch de gomme arabique; car cet état est à demi apoplectique, & l'inertie de la fibre est considérable. Si la froideur des extrémités, la maigreur, le peu de vivacité des yeux, annoncent la foiblesse, il faut unir le sirop de fleurs de pêcher avec le looch fortifiant. Dans les deux premiers cas, on fait prendre encore quelques cuillerées d'eau de chiendent miellée; & dans le dernier, on ajoute un cinquième de vin à l'eau miellée. On a voulu essayer la mixtion d'huile & de manne, dont parle *Rosen*, mais elle a paru charger l'estomac des enfans; & en général, l'huile ne convient pas aux enfans, pour peu qu'ils soient délicats. Dans ceux qui meurent des suites du méconium retenu, on trouve une masse noirâtre dans le canal intestinal; tout le tissu cellulaire est infiltré d'une teinte jaunâtre, & quelquefois les membranes du cerveau sont colorées

par la même humeur. On a vu un enfant échappé aux accidens du méconium, conſerver pendant pluſieurs mois une cachexie bilieuſe, & mourir à la fin, ayant le foie très-volumineux, & la véſicule du fiel très-remplie.

De la foibleſſe des enfans nouveau-nés.

Pluſieurs enfans, avant ou après l'expulſion du méconium, tombent dans une foibleſſe alarmante. Leur viſage ſe ride, leurs yeux ſont éteints, les mains ſont froides, les lèvres pâles; ils ne prennent le teton qu'un moment, ou ne le prennent point du tout, & ne veulent pas ſucer l'éponge. Quand cet état n'eſt point dû au millet de la mauvaiſe eſpèce; quand les enfans n'ont pas le dévoiement, & que leurs yeux ont de la vie, ils ne ſont pas déſeſpérés. Le lait n'eſt pas ce qui leur convient alors, c'eſt du bouillon & des fortifians. Il faut avoir gouverné des enfans de cet âge pour ſavoir juſqu'à quelle doſe ils peuvent prendre les fortifians, & comment ces liqueurs leur redonnent la vie. En liſant les formules de *Roſen*, on voit que les Allemands en connoiſſent beaucoup mieux l'effet que nous. Ce que nous pouvons aſſurer, c'eſt que des enfans, à peine âgés de quelques

jours, peuvent prendre ſans aucun inconvénient, & avec beaucoup d'avantage au contraire, juſqu'à une once d'eau de méliſſe ſpiritueuſe, ou quelques gouttes de lilium dans un véhicule approprié. Plusieurs enfans ont été nourris pendant huit jours, en prenant des potions ainſi compoſées, & du bouillon; leurs forces ſe ſont ranimées, & ils ont pris le teton.

De la toux, du catarrhe, & de la coqueluche des enfans au teton.

De toutes les parties de l'enfant, celle qui eſt la plus ſuſceptible d'engorgement, c'eſt la poitrine. Cette partie eſt plus ou moins affectée dans toutes leurs maladies. La poitrine eſt auſſi l'organe le plus foible chez les vieillards; & en cela, comme en bien d'autres points, les extrêmes ſe touchent. Dans la vieilleſſe, la force de vie n'eſt pas aſſez grande pour atténuer les humeurs aqueuſes & pituiteuſes, dont le poumon s'engorge ſi facilement. Dans l'enfance, la partie muqueuſe & glaireuſe eſt ſi abondante que, malgré la vivacité de la circulation, le poumon ſe trouve ſouvent ſurchargé de viſcoſités qui empêchent ſon développement, & gênent l'oſcillation perpétuelle dont il eſt

animé. Les anciens qui ont ſi ſagement obſervé & diſtingué leurs quatre tempéramens, donnoient aux enfans le tempérament pituiteux; & effectivement dans les premiers mois de la vie, les parties qui doivent être le plus ſolides ſont molles, & celles qui doivent être molles ne ſont encore, pour ainſi dire, qu'une mucoſité. Les enfans ſont donc véritablement dans une cachexie pituiteuſe; & plus les enfans ſeront foibles, plus cette cachexie ſera forte. Le tiſſu cellulaire eſt le réceptacle de cette mucoſité; mais, comme celui du poumon eſt le point de réunion de pluſieurs parties, & qu'il eſt lâche, il doit éprouver un engorgement un peu plus fort: de-là il eſt aiſé de ſentir pourquoi les enfans ſont ſi expoſés aux maladies de poitrine, & peut-être même de pénétrer juſqu'à un certain point les cauſes qui rendent ces maladies ſi différentes les unes des autres.

Lorſque la poitrine ſe trouve chargée d'une plus grande humidité qu'à l'ordinaire, ou qu'il s'eſt produit dans le tiſſu cellulaire du poumon quelque ſerrement ſpaſmodique, le développement de ce viſcère ne ſe fait pas avec la même facilité dans la reſpiration. Les inſpirations & les expirations ſont plus fréquentes, le

viſcère eſt irrité plus vivement par l'air qui le touche, & la toux a lieu. Cet effort méchanique tend à battre & à expulſer les matières glaireuſes qui embarraſſent les bronches; mais ce travail ſuſcité par la nature eſt bien imparfait chez les enfâns, parce qu'ils ne peuvent pas cracher; ces glaires pituiteuſes ſont amenées à l'orifice de la trachée artère, & les nourrices en font ſouvent l'extraction.

L'expérience a appris dans tous les pays, que les béchiques adouciſſans étoient fort utiles dans ces circonſtances. L'huile d'amandes douces avec le ſirop de guimauve, & encore mieux la ſolution de gomme arabique miellée, ſont ce qu'on peut propoſer de plus efficace. Dans le commencement de ces catarrhes, on a remarqué à l'Hoſpice qu'il étoit très-utile de faire boire du bouillon à ces enfans, & de leur donner moins à teter, ſoit parce que le bouillon eſt une nourriture moins pénible à digérer, ſoit parce qu'il contient des principes plus actifs que le lait, & qu'il ſert d'inciſif. Le bouillon fournit peu de matières excrémentitielles, & paſſe preſque tout entier dans les ſecondes voies. On donne ſouvent, d'après la même indication, un peu de tiſane vineuſe.

Quand la toux persévere, la cause doit être regardée comme plus grave, & les moyens à employer doivent être plus actifs; les potions béchiques peuvent être rendues plus incisives, en y ajoutant depuis un demi-grain jusqu'à deux grains de kermès, ou depuis un grain d'ipécacuanha jusqu'à quatre; mais il est essentiel de remplir en même temps deux conditions; la première, de nettoyer les premières voies, en faisant prendre un sirop laxatif, ou de la manne; la seconde, de régler le régime de l'enfant, en diminuant de moitié la quantité de lait qu'il prend par le teton, & en lui faisant boire en place de l'eau de chiendent miellée, & du bouillon. En agissant de cette manière, l'estomac est moins rempli, la poitrine moins refoulée; la force tonique a plus d'énergie, & le jeu du poumon est plus libre & moins fréquent.

Quelquefois, mais rarement, ces catarrhes sont accompagnés de fièvre, & cette fièvre est plutôt une marque d'engorgement grave du poumon, qu'une ressource sur laquelle on puisse compter. Les forces s'épuisent au bout de deux ou trois accès; & après cette augmentation de mouvement, presque toujours infructueuse, l'affaissement est fort à craindre.

Un autre accident auſſi grave & plus commun, eſt cette toux redoublée par quinte, à laquelle on donne le nom de *toux ſtomachale*, ou *coqueluche*. Cette complication du catarrhe indique un engorgement très-tenace, & eſt fort dangereuſe chez les enfans au teton; c'eſt, après les convulſions, la maladie qui fait périr un plus grand nombre d'enfans. Elle dépend de la ténacité de l'humeur qui engorge le tiſſu cellulaire du poumon, de l'irritabilité de ce viſcère, & de l'impoſſibilité de cracher.

On a propoſé un aſſez grand nombre de remèdes pour la coqueluche. Les béchiques adouciſſans ſont regardés, à juſte titre, comme inſuffiſans. Les remèdes chauds ſont incendiaires; les meilleurs ſont les vomitifs & les inciſifs. En mettant dans les potions béchiques l'ipécacuanha à la doſe de quatre ou cinq grains, & le kermès à celle de deux grains, on fait vomir les premiers jours : on remarque enſuite que les enfans touſſent infiniment moins, ou d'une manière plus douce, & l'on guérit ſouvent en continuant ainſi pendant pluſieurs jours, avec l'attention de régler le régime de la manière déſignée plus haut.

M. *Bourdelin* avoit conſeillé l'émé-

tique comme un excellent remède dans cette maladie : on fait uſage dans les provinces méridionales du ſirop de Glauber, qui n'eſt autre choſe qu'une eau émétiſée & édulcorée. Un médecin reſpectable, mort dans une très-grande vieilleſſe il y a quelques années, M. *de l'Epine*, a dit pluſieurs fois dans les aſſemblées particulières de la Faculté de médecine, que, pendant plus de cinquante ans, il avoit employé avec le plus grand ſuccès dans les coqueluches, le tartre ſtibié donné depuis un quart de grain, juſqu'à un grain, continué pendant pluſieurs jours. Depuis deux ans, on a fait beaucoup d'uſage à l'Hoſpice de cette eſpèce de vomitif & d'inciſif dans les catarrhes tenaces & dans les coqueluches; on le donne depuis $\frac{1}{12}$ de grain juſqu'à $\frac{1}{4}$ dans cinq onces de looch qu'on fait prendre par cuillerée, & on en a obſervé les meilleurs effets. Ce médicament eſt ſoluble dans la potion, tandis que l'ipécacuanha & le kermès n'y ſont que ſuſpendus; il ſe diſtribue d'une manière ſure & égale; il ſollicite le vomiſſement, & augmente les ſelles les premiers jours; mais par la ſuite, il ſe borne à favoriſer l'expulſion des glaires. Au reſte, on a éprouvé ſur plus de vingt-cinq enfans gravement affectés, qu'il agit d'une manière auſſi douce qu'efficace.

On a voulu expliquer l'efficacité des vomitifs & des laxatifs dans cette eſpèce de toux, en diſant que cette maladie dépendoit de la ſaburre de l'eſtomac, & que les vomitifs en détruiſant la cauſe, détruiſoient l'effet; mais, comme la ſaburre eſt enlevée par les premiers vomiſſemens, & qu'il eſt néceſſaire dans la coqueluche de continuer pendant longtemps l'uſage des inciſifs tirés des ſubſtances émétiques, il faut néceſſairement conclure que l'efficacité de l'ipécacuanha, du kermès & des médicamens de même nature, eſt due à quelque autre cauſe. Le mal réſide réellement dans l'organe celluleux de la poitrine, comme on en a la preuve par les ouvertures de cadavres qui font voir des engorgemens viſqueux, pituiteux, des épanchemens de féroſité, & quelquefois des ſymptômes inflammatoires.

En général, rien de plus difficile que de ſpécifier la manière d'agir des médicamens les plus ſimples & les plus conſtatés par l'expérience; cependant, en réfléchiſſant attentivement ſur cet objet, nous avons penſé qu'on ne pouvoit pas s'empêcher de reconnoître deux choſes dans l'action des émétiques pour guérir le catarrhe & la coqueluche des enfans;

1°. des ſecouſſes répétées qui ſe communiquent à l'organe celluleux du poumon, & par le moyen deſquelles les matières inertes & viſqueuſes dont il eſt engorgé, ſont atténuées, briſées, & toutes diſpoſées à l'expulſion; 2°. une action particulière & conſtante des médicamens émétiques ſur l'eſtomac & ſur le canal inteſtinal, par le moyen de laquelle ces parties deviennent le centre où les humeurs aqueuſes & muqueuſes aboutiſſent. De ces deux effets ſimultanés, il réſulte que la nutrition eſt moins forte, qu'elle ſe partage également, & que le tiſſu cellulaire eſt débarraſſé de la ſurabondance des humeurs qui viennent ſe porter ſur le canal inteſtinal.

Ces conjectures peuvent acquérir de la valeur par les obſervations ſuivantes.

Les enfans qui meurent à l'époque de la dentition, périſſent fort ſouvent d'une ſorte de catarrhe ou d'engorgement à la poitrine, à moins qu'il ne leur ſurvienne un dévoiement.

Les enfans les plus expoſés à mourir du catarrhe ou de la coqueluche, ne ſont pas ceux qui ſont les plus maigres, mais ce ſont ſouvent ceux qui ſont très-gras & bouffis.

Les enfans gourmands & élevés ſans

régime, ſont beaucoup plus ſujets aux catarrhes que les autres; & la plupart de ceux qui ſont morts de cette maladie à l'Hoſpice, appartenoient preſque toujours à des nourrices qui n'avoient pas de docilité.

Il ſuit de ces réflexions ſur la toux & le catarrhe des enfans, 1°. que la cauſe de ces maladies n'eſt pas, autant qu'on le croit, dans les révolutions de l'atmoſphère, mais dans la conſtitution primitive de ces enfans, & dans la manière de les nourrir. 2°. Que les moyens les plus propres à guérir ces affections, conſiſtent principalement dans l'uſage continu & réglé des médicamens agiſſant ſur l'eſtomac, comme les émétiques & les laxatifs; mais que la ſolution de tartre ſtibié prudemment adminiſtré, paroît avoir un avantage conſidérable ſur les autres remèdes. 3°. Que jamais la guériſon ne ſera parfaite, ſi l'on n'y joint le régime que l'on doit regarder comme un traitement préſervatif.

Du vomiſſement.

Ce n'eſt point en général un ſymptôme de mauvais augure, que le vomiſſement chez les enfans qui ſont au teton. Suivant un proverbe que les nourrices aiment à

répéter, les enfans qui vomissent viennent bien. L'expérience a confirmé à l'hospice de Vaugirard la vérité de ce proverbe. Presque tous les enfans les plus robustes & les mieux portans, vomissent, & ne semblent s'en trouver que mieux. On diroit qu'ils se débarrassent par ce moyen du superflu de nourriture qui fatigueroit le canal intestinal, ou qui empâteroit le tissu cellulaire. Le vomissement par lui-même n'est donc pas une chose à redouter chez les enfans au teton; mais il le devient, lorsqu'il est accompagné de maigreur, de chaleur, d'anxiété, parce qu'il est alors l'effet d'un vice de constitution, ou du mauvais état des viscères de l'abdomen. Chez plusieurs enfans attaqués d'un vomissement de cette espèce, on s'est bien trouvé de changer le régime, en leur faisant prendre plus de bouillon que de lait : on a fait usage des laxatifs, quand les borborygmes & la nature des selles l'exigeoient; l'on donne ensuite l'eau de rhubarbe, ou la rhubarbe en substance. Les absorbans tant vantés par *Harris*, ont rarement eu du succès. Ils surchargent, ils obstruent & augmentent lès causes de l'inertie de la fibre, & ne servent qu'à développer avec plus de force la dissolution des humeurs. Les absorbans

ont plus d'efficacité chez les enfans affectés d'insomnie & d'agitation perpétuelle; mais, pour pouvoir en user avec sureté, il faut les suspendre dans un looch aromatisé. Le vomissement est souvent précédé, ou accompagné des accidens suivans.

De la constipation & de la diarrhée.

Ces deux symptômes sont familiers aux enfans de trois à six mois, qui ne prennent pas un développement convenable, & paroissent souvent dépendre de la même cause, c'est-à-dire du mauvais état des premières voies. Quand elles sont farcies d'un chyle grossier, âcre & tenace, qui n'humecte pas convenablement le canal intestinal, il y a constipation. Quand elles sont remplies d'un chyle aqueux, & dont les principes n'ont pu être travaillés par l'action du tube intestinal, il y a dévoiement dont la couleur est le plus souvent verte, & quelquefois noirâtre. Dans les deux cas, le visage de l'enfant est pâle, à moitié ridé & d'une couleur sale; le ventre est souvent boursoufflé par des vents.

Il ne suffit pas de traiter la constipation par l'usage des laxatifs. Ce traitement n'est que palliatif, & devient dangereux

quand on le répète, parce qu'il n'attaque point la cause qui est presque toujours dans un mauvais régime, & qu'il donne plus de foiblesse & d'inertie à la fibre, sans détruire la disposition spasmodique. L'eau de rhubarbe, dont on peut à volonté augmenter la dose, est le meilleur remède dont on puisse faire usage; elle lâche en fortifiant, & en donnant un ton égal au canal intestinal. Quand la constipation est rebelle à l'usage de la rhubarbe, & même des laxatifs, il y a un moyen bien simple de la faire cesser, c'est de baigner l'enfant; le bain tiède procure presque toujours des selles aux enfans qui y sont plongés, & l'action du bain dans ce cas est une preuve de la disposition spasmodique qui causoit la constipation.

La diarrhée est rare chez les enfans nouvellement nés, qui n'ont pas le millet; on ne la voit ordinairement commencer que vers la fin du deuxième mois. Cette diarrhée accidentelle doit être bien distinguée de celle de la dentition, & de celle qui accompagne la cachexie ou le marasme. Elle est due au régime de l'enfant mal réglé par sa nourrice, & on la produit presque toujours en donnant à manger trop tôt aux enfans, ou en leur donnant une trop grande quantité de lait,

ſoit par le teton, ſoit par la bouteille. Il eſt donc évident que le remède eſt dans le régime. Il n'y a pas d'inconvénient d'uſer d'une eau de riz légère qui fournit un mucilage léger & incraſſant. On peut auſſi faire entrer dans le looch un peu d'eau d'anis : lorſque le dévoiement eſt plus grave & accompagné de foibleſſe, il rentre dans la claſſe de la cachexie : celui de la dentition eſt aiſé à diſtinguer. Nous parlerons de ces deux eſpèces à leurs articles.

Des tranchées & de la tympanite.

Les tranchées ſont des accidens communs à tous les enfans au teton ; les plus robuſtes ſemblent même y être plus ſujets que les autres, parce que leur appétit les met le plus ſouvent dans le cas d'avoir des digeſtions pénibles. La première choſe à faire eſt de régler le régime, & de prendre quelques précautions relativement à la conſtitution de l'enfant ; s'il ne prend d'autre nourriture que le lait de la mère, on lui fait faire un peu de tiſane miellée pour faciliter la digeſtion, ou bien quelques cuillerées de bouillon pour corriger la diſpoſition aceſcente ; ſi l'enfant mange, on diminue, on ſupprime, ou l'on change ſa nourriture. On ſubſtitue la panade graſſe à la panade au lait. Quand l'enfant eſt foi-

ble, on augmente le ton de l'estomac par un peu de vin, ou par un looch fortifiant.

Quelquefois ces tranchées sont accompagnées de borborygmes, & de tension du ventre qui le font gonfler extraordinairement, & qui font naître une sorte de tympanite. Il n'est qu'une marche à prendre, c'est de faire prendre à l'instant un looch fortement laxatif, avec le sirop de fleurs de pêcher, de donner des petits lavemens, & d'appliquer sur le ventre des flanelles trempées dans une décoction émolliente. En continuant ce remède vivement, on expulse les matières tenaces, & on relâche le canal intestinal; si le mal est rebelle, il faut baigner pour produire un relâchement général. Les enfans qui meurent dans cette espèce de tympanite, ont les intestins pâles, distendus par des vents, engorgés de matières excrémentitielles; & l'on a trouvé quelquefois des nœuds spasmodiques, ou des intussusceptions multipliées. Les remèdes qui conviennent doivent être pris dans les laxatifs & dans les relâchans. Il y a des enfans plus sujets à cette maladie que d'autres, parce qu'il y a des conformations du canal intestinal bien différentes. Nous avons actuellement à l'Hospice un enfant qui en a été attaqué trois fois cet

hiver, & qui a été guéri par la méthode précédente. Il eſt eſſentiel de prendre garde à l'état du ventre chez ces enfans; car, pour peu qu'il ſoit reſſerré, ils ſont ſujets à des rechutes. On ne donne à ces enfans d'autre lait que celui de leur nourrice; ils boivent de l'eau miellée, du bouillon, & on unit à leur looch un ſcrupule de crême de tartre avec un peu de ſirop de chicorée.

Des Vers.

Les différentes affections du ventre dont nous venons de parler, ſont ſouvent attribuées à la préſence des vers. Nous ne déciderons point ſur la vérité de cette aſſertion d'après l'expérience générale; nous nous contenterons de remarquer que ſur le grand nombre d'enfans qui ont été reçus à l'Hoſpice, il n'y en a eu que quatre ou cinq qui aient eu des vers; mais nous ferons obſerver que tous ces enfans ſont plongés pendant cinq à ſix mois dans une atmoſphère chargée de particules mercurielles, & qu'ils ſucent pendant long-temps un lait imprégné des mêmes particules. Voilà peut-être la principale cauſe de la différence qui ſe trouve à cet égard entre les enfans de l'Hoſpice & les autres enfans du même âge. Nous croyons

cependant que la manière de régler leur régime, en proſcrivant les bouillies & les farines quelconques, & en corrigeant la diſpoſition aceſcente, ſoit par des bouillons & des panades graſſes, ſoit par une tiſane vineuſe, & quelques priſes de rhubarbe données fréquemment, ont concouru à détruire les germes vermineux.

Les enfans qui ont eu des vers à l'Hoſpice, étoient preſque tous convaleſcens & voiſins du ſevrage; ils étoient tous robuſtes, gras & développés. Les accidens auxquels ils ont été expoſés ont été médiocres; on les a traités par les amers & les laxatifs. La rhubarbe unie avec un douzième ou un ſixième de grain de panacée, a été le vermifuge le plus actif dont on ſe ſoit ſervi.

De la Dentition.

En conſidérant que les enfans de l'hoſpice de Vaugirard ont, en général, une dentition fort tardive, & que ceux qui ont le plus ſouffert dans les premiers mois de leur naiſſance, éprouvent les accidens les plus graves à cette époque, on eſt porté à admettre pour principe, que l'accélération de la dentition & ſa facilité, ſont proportionnées à la conſtitution primitive des enfans.

Il y a cependant des exceptions à cette règle ; car on voit quelques enfans foibles & cacochymes avoir une dentition précoce, & il y a certains accidens de la dentition qui sont particuliers aux enfans les plus robustes.

Communément les enfans de l'Hospice les plus forts, ne font leurs premières dents qu'entre le neuf & le douzième mois ; ceux qui sont plus délicats, ne les font qu'après le douzième ; & les plus foibles périssent à cette époque. Les yeux plus humides, la chaleur de la peau plus vive, les joues un peu gonflées, & les muscles de cette partie agités, des gencives brûlantes, des déjections verdâtres, la rougeur des paupières, l'abondance de la salive, l'agitation : voilà les signes qui dénotent la dentition, & qui sont trop connus pour que nous nous y arrêtions. Nous parlerons seulement des accidens les plus graves, & qui font périr les enfans ; tels sont le dévoiement, l'assoupissement, les convulsions & la cachexie.

Le dévoiement de dentition est le préservatif ordinaire des accidens qui apporteroient la mort. Le torrent des humeurs, porté vers le canal intestinal, dégage la tête & la poitrine des engorgemens qui

s'y formeroient, ſi le ſpaſme produit par la dentition, s'étendoit juſqu'à reſſerrer le canal inteſtinal; mais quelquefois cependant ce dévoiement eſt porté au point de former un ſymptôme grave: cela arrive quand il eſt ſi fréquent, qu'il empêche la nutrition, ou ſi glaireux, qu'il annonce le plus grand relâchement dans le tube inteſtinal. Le dévoiement trop fréquent eſt accompagné d'une agitation qui trouble le ſommeil de l'enfant, & d'une pâleur alarmante. *L'enfant fond*, diſent les nourrices, & il eſt important de modérer ce ſymptôme. L'eau de riz, l'eau d'orge mêlée avec un quart de vin, le looch animé avec dix ou vingt grains de thériaque & le bouillon, ſont les reſtaurans dont on doit uſer dans cette circonſtance. Les abſorbans ont été tentés pluſieurs fois, mais ſans avantage.

Quand le dévoiement eſt fréquent & glaireux, l'enfant eſt plus abattu, plus dégoûté, le teint a quelque choſe de blafard, & les yeux ſont moins vivans: on donne alors avec ſuccès un looch aniſé, avec quatre ou cinq grains de rhubarbe; on fait fondre deux ſcrupules de crême de tartre dans l'eau de riz; & quand les ſymptômes ne ſe calment pas, on mêle quelques grains de thériaque ou de diaſ-

cordium, avec quelques grains d'ipécacuanha dans un looch fortifiant.

L'assoupissement est un symptôme redoutable ; il a lieu chez les enfans les plus forts, mais chez lesquels on observe ordinairement ou une bouffissure générale, ou une tête trop grosse, ou une constipation opiniâtre. Le remède le plus prompt & le plus sûr, est de chercher à établir ce que la nature suscite ordinairement pour rendre la dentition douce & sans orage, la diarrhée. On donne dans ces cas un looch fortement laxatif, dans lequel on met quelques grains d'ipécacuanha, si l'assoupissement est grave; & au bout de deux heures, on donne un lavement laxatif. On a eu beaucoup d'avantages à user de cette méthode, mais on n'a pas toujours réussi. L'application des sangsuës derrière l'oreille paroîtroit convenable dans deux cas. Le premier, lorsque l'assoupissement est ancien, & que l'enfant ne veut rien prendre; le second, lorsque ce symptôme continue à être redoutable, malgré l'administration des laxatifs : mais on n'a pas encore eu d'occasion d'en pouvoir apprécier justement l'efficacité.

Les convulsions sont un accident bien commun à l'enfance. Dans les Tables de

mortalité, imprimées à Londres, on trouve qu'il périt par les convulſions plus de huit mille enfans chaque année. La diſpoſition aux convulſions dépend, chez les enfans, de la même conſtitution qui les rend ſi ſujets aux catarrhes (*a*).

(*a*) Cette cauſe eſt la molleſſe des parties ſolides, qui rend les enfans ſi ſujets à la cachexie pituiteuſe. En effet, les nerfs ſont d'autant moins mobiles, qu'ils ſont plus reſſerrés & plus comprimés par la texture des parties qu'ils pénétrent. Dans les os, les nerfs ſont inſenſibles; ils le ſont davantage dans les muſcles, dans les viſcères; & par-tout où les nerfs ſont à découvert, comme à la peau, la ſenſibilité eſt exquiſe. La diſpoſition aux maladies convulſives va en diminuant, à meſure que la ſolidité des parties du corps augmente; & en ſuivant les différens âges, on en a une preuve évidente: les convulſions ſont dangereuſes & fréquentes chez les enfans du premier âge; on en voit naître dans les maladies des jeunes gens; elles ſont très-rares dans les maladies des adultes, & nulles dans les maladies des vieillards. Les maladies convulſives ſont plus communes dans les pays chauds, & particulièrement dans ceux où la fibre eſt ramollie & relâchée, comme en Amérique, tandis qu'elles ſont très-rares dans les pays froids. Les femmes qui conſervent toute leur vie une texture molle, ſont dix fois plus ſujettes aux maladies convulſives que les hommes; & parmi ceux-ci, s'il en eſt quelques-uns qui

Les convulſions que les enfans éprouvent pour la dentition, ont le plus grand rapport avec celles dont ils ſont affectés dans les autres maladies ; ainſi, ce qui ſera dit ſur cet article pourra être regardé comme général.

On ſait que le travail de la dentition s'annonce bien avant que la bouche paroiſſe affectée ; c'eſt ordinairement un mois ou ſix ſemaines avant que les gencives ſoient ſenſiblement gonflées. Il y a pendant cinq ou ſix jours plus ou moins de chaleur à la peau, un peu d'agitation, des déjections verdâtres ; il s'établit un peu de dévoiement ; les yeux ſont plus animés, il y a un catarrhe plus ou moins fort ; c'eſt le moment où le germe ſe développe. Les convulſions ſont aſſez communes à cette épo-

---

conſervent cette diſpoſition convulſive dans les différens âges de la vie, ils le doivent à une vie molle ou contemplative, qui les met au niveau des femmes, tandis au contraire que les hommes endurcis par un exercice journalier, ſont abſolument éloignés de toute affection nerveuſe. Un montagnard & un habitant des grandes villes, ſont deux êtres ſi différemment organiſés, que ce qui eſt aliment pour l'un, ſeroit poiſon pour l'autre ; & ce qui ébranle à peine les ſens du premier, cauſera des convulſions ou une ſyncope au ſecond.

que, elles ſe maſquent ſous l'apparence de fièvre catarrhale ou de colique.

A l'époque de l'apparition de la dent que l'on reconnoît à des ſignes ſenſibles & évidens, les convulſions ont encore lieu, & ſont accompagnées plus ou moins de chaleur, de toux, d'anxiétés.

Les enfans les plus ſujets aux convulſions à l'une & à l'autre époque ſont, 1°. ceux qui ont ſouffert conſidérablement du millet; 2°. ceux qui ſont trop gras, & dont la graiſſe eſt molle; 3°. ceux qui ſont voraces, mais ſans embonpoint ni fraîcheur; 4°. ceux qui ont été fréquemment attaqués de toux.

Il eſt quelques ſignes auxquels on peut prévoir les convulſions, tels ſont une agitation extraordinaire des yeux, un mouvement fréquent & continu des muſcles canins, des ſaccades répétées des muſcles zygomatiques, l'action de teter avec ardeur, mais ſans continuité; enfin un ſommeil inquiet. Ce ſommeil dans lequel on remarque la face agitée, les membres tendus, eſt ſouvent déja un commencement de convulſions dont on ne s'apperçoit pas, parceque les yeux qui ſont l'organe où ſe peignent principalement les convulſions, ſont fermés. On a appris à l'Hoſpice à juger de cet état, en faiſant ouvrir

ouvrir la paupière avec le doigt, & en remarquant, pendant ce prétendu ſommeil, les yeux agités comme ils le ſont chez les épileptiques.

On a eſſayé ſur les premiers enfans qui ont été attaqués de convulſions à l'Hoſpice, non-ſeulement les remèdes qui ont paru indiqués par les antécédens, mais les différentes poudres que l'empiriſme a conſacrées, telles que la poudre de Guttète, la poudre de Carignan, la fleur de zinc; ... mais le peu de ſuccès de ces remèdes, & des réflexions ſuivies, ont amené à adopter la marche ſuivante, qui a été confirmée par l'expérience.

Dès qu'un enfant eſt attaqué de convulſions, ou qu'il y paroît diſpoſé, on ſonge à remplir quatre indications. La première, de nettoyer les premières voies; la ſeconde, de relâcher extérieurement & de calmer des nerfs trop mobiles; la troiſième, de fortifier l'organe nerveux intérieur par un moyen énergique; la quatrième, de nourrir.

La première indication ſe tire des mêmes raiſons qui engagent à donner des laxatifs dans l'aſſoupiſſement, c'eſt-à-dire des dangers de la conſtipation, & de la néceſſité de la diarrhée pour favoriſer la dentition. On peut y ajouter que la pré-

ſence des matières, ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans les inteſtins, s'oppoſeroit à l'effet des remèdes qui doivent fortifier le genre nerveux. Ainſi on donne le looch avec le ſirop de fleurs de pêcher & l'huile d'amandes douces; & quand l'enfant eſt déja fort, & qu'on a à craindre que l'eſtomac ne ſoit rempli de matières non digérées, on fait prendre une once de manne & cinq grains d'ipécacuanha. Au bout de deux heures, & même plutôt, ſi les accidens l'exigent, on paſſe à la ſeconde indication.

Cette ſeconde indication qui conſiſte à calmer & à relâcher le genre nerveux, ſe remplit en baignant l'enfant. On le plonge dans un bain tiède, où il reſte plus ou moins de temps, ſuivant ſon âge. Depuis cinq mois juſqu'à huit, on fait durer le bain depuis ſix minutes juſqu'à douze, & on le répète trois ou quatre fois par jour. Depuis un an juſqu'à trois, on prolonge le bain du double, du triple ou du quadruple. Il eſt étonnant avec quelle rapidité ce moyen opère. La convulſion paroît redoubler dans le moment de l'immerſion, mais bientôt le relâchement ſuccède; les enfans, qui ſouvent n'évacuoient pas malgré les laxatifs, ont des ſelles au bout de quelques minutes,

& en sortant du bain, ils éprouvent presque toujours un véritable repos.

Pour fortifier le genre nerveux, on use d'une potion camphrée, & on fait prendre des lavemens camphrés.... Dans un looch composé de deux onces & demie de solution de gomme arabique, d'une once de sirop & d'une once de fleur d'orange, on ajoute six ou dix gouttes de teinture de camphre, & douze gouttes dans un lavement.

Pour remplir la quatrième indication, on fait usage de bouillon, soit parce qu'il fournit une nourriture restaurante sous un petit volume, soit parce que les enfans ne peuvent pas prendre le teton.

Ce fur en 1781 qu'on fit pour la première fois l'application de cette méthode d'une manière complète & décisive. Un enfant de six semaines, dont la mère n'avoit point pris de mercure depuis quinze jours, fut saisi tout-à-coup de convulsions qui lui faisoient contracter la face, les yeux, les bras & les jambes; ces accès laissoient des intervalles très-courts, duroient quelquefois plus d'une demi-heure, & jamais moins d'un demi-quart d'heure. Le ventre étoit serré, gros & tendu, l'enfant vomissoit des glaires; on songea d'abord à nettoyer les premières voies par cinq

grains d'ipécacuanha étendus dans une once de manne ; ce qui donna un peu de tranquillité, mais le calme ne fut pas de longue durée. Le lendemain, les mêmes convulſions perſiſtant toujours, on fit uſage des bains & d'une potion antiſpaſmodique. Il y eut encore un ſoulagement, mais ſeulement momentané. Le troiſième jour, les convulſions étoient au même degré, mais les forces conſidérablement diminuées ; l'enfant ne vouloit plus rien prendre. On eſſaya en vain de lui faire avaler quelques gouttes d'une potion camphrée, & l'on ſe détermina à lui faire prendre le camphre en lavement. On fit diſſoudre vingt-quatre grains de camphre dans un peu d'eau-de-vie, & l'on mit cette ſolution dans ſuffiſante quantité d'eau pour quatre lavemens, dont on devoit faire prendre un toutes les trois heures. En douze heures, les accidens étoient diminués de moitié ; l'enfant avoit déja pris un peu de bouillon & du repos ; en vingt-quatre heures tous les accès ont été ſuſpendus, & il n'eſt plus reſté que quelques mouvemens ſmaſmodiques dans les muſcles du viſage. Le lendemain, c'eſt-à-dire, le cinquième jour de la maladie, il n'en exiſtoit plus que dans les yeux, & on diminua les lavemens de

moitié. Le ſixième jour, il n'y avoit plus de veſtiges de convulſions. On a continué à baigner l'enfant pendant dix ou douze jours, & il a ſubi le traitement antivénérien ſans accident.

Cette méthode a été éprouvée depuis ſur un très-grand nombre d'enfans, & on a lieu de la regarder comme vraiment efficace, 1°. parce qu'elle a beaucoup mieux réuſſi que toute autre; 2°. parce que dans les cas où elle n'a pas eu le ſuccès deſirable, elle a du moins calmé, diminué très-notablement les accidens convulſifs; 3°. parce qu'elle eſt raiſonnée & fondée ſur les principes de la médecine.

Nous ſommes bien éloignés de dire qu'on puiſſe guérir toutes les convulſions par cette méthode; nous pouvons affirmer ſeulement qu'elle eſt applicable & utile dans toutes les circonſtances; & que, lorſqu'elle ne guérit pas, c'eſt qu'il y a une cauſe ancienne ou grave qui occaſionne les convulſions: tel eſt un engorgement catarrhal ancien & très-fort; tels ſont des tubercules au poumon, ou des léſions notables dans quelques autres viſcères.

Il eſt cependant une eſpèce de convulſion à laquelle cette méthode eſt oppoſée, c'eſt celle qui arrive dans le dernier pé-

riode de toutes les maladies des enfans. Cette eſpèce de convulſion qu'on pourroit appeler *convulſion d'inanition*, eſt l'annonce de la mort dans les enfans déja épuiſés par la maladie, parce qu'elle annonce chez eux un relâchement total, un défaut d'énergie dans la fibre, & qu'elle eſt abſolument du même genre que celle des animaux expirans d'hémorrhagie (*a*). Les remèdes qui conviennent dans ce cas, ſont tous ceux qui ſont recommandables dans la cachexie dont il nous reſte à parler.

La cachexie, le maraſme qui ſuccèdent au travail de la dentition, ont été précédés par une toux rebelle, ou par un mauvais état habituel des premières voies. Ces enfans, par leur viſage & leur habitude, reſſemblent aſſez aux enfans cachectiques des premiers mois, mais on y remarque de plus une peau terreuſe couverte d'efflореſcences, un gros ventre, des excoriations, des conſtipations, & un dévoiement griſâtre ou blanchâtre de la plus grande fétidité. Ces enfans ont preſque toujours conſidérablement ſouf-

(*a*) Quand on ſaigne un cheval pour le faire mourir, on le voit agité de convulſions quand il a perdu les trois quarts de ſon ſang.

fert dans les premières ſemaines, & ſont élevés par des nourrices moins ſages, moins attentives & moins propres que les autres.

Le premier ſoin eſt de régler leur régime en les privant de tout autre lait que celui de la mère, en leur donnant un peu de bouillon, un peu de vin, le looch avec la rhubarbe, & quelques légers aromatiques. Si les évacuations ſont noires, on eſt obligé de commencer par les laxatifs unis aux cordiaux; ſi elles ſont blanchâtres ou terreuſes, on va aux analeptiques & aux toniques: rien ne réuſſit mieux dans ce cas qu'un peu de chocolat matin & ſoir, & un looch fortifiant, dans lequel on ajoute depuis ſix juſqu'à dix-huit grains de quinquina, ou bien du vin de quinquina. Il n'eſt pas d'années où pluſieurs enfans ne doivent leur ſalut à ce traitement. Le ſigne qui annonce la guériſon eſt le changement des évacuations quant à la couleur, la conſiſtance & la fréquence. La peau reprend enſuite un ton plus animé; la figure de triſte & plaintive, devient gaie, & l'enfant, qui ne pouvoit pas ſe tenir ſur ſes jambes, demande à faire quelques pas. Quelquefois la bouffiſſure ſurvient, & alors les évacuations ſont rares.

On cherche à fortifier & à exciter les excrétions. On ajoute au looch un peu de miel ſcillitique, & un peu de nitre à la tiſane miellée. On varie ainſi en augmentant ou diminuant les toniques & les apéritifs, ſuivant que la foibleſſe ou l'enflure domine : au lieu de vin de quinquina, on donne le vin d'abſynthe, on évite le laitage, on exprime un peu d'oſeille dans le bouillon, &c. &c.

La cachexie des enfans, de quelque cauſe qu'elle provienne, diſpoſe à la noueure ou au rachitis ; d'un autre côté, il eſt reconnu preſque généralement qu'une des ſources du rachitis, eſt le virus vénérien dégénéré. Il ſembleroit donc, d'après ces deux propoſitions également vraies, que nous devrions avoir pluſieurs enfans rachitiques. Depuis le commencement de l'établiſſement, nous en avons vu pluſieurs qui paroiſſoient incliner à cette maladie, l'un par un reſte du virus, les autres par cachexie ; mais il n'eſt pas ſorti un ſeul enfant qui ne fût abſolument éloigné de cette diſpoſition, parce que nous avons gardé ces enfans trois fois plus de temps que les autres. La groſſeur énorme du ventre, l'élargiſſement de la mâchoire inférieure, la peau molle & blafarde, l'indolence, la gloutonnerie, les glandes du cou & de

l'aine gorgées, les articulations du poignet grosses, les jambes molles & arquées, souvent une toux sèche ; tels sont les signes qui sont communs dans l'un & l'autre cas. Nous avons observé de plus chez plusieurs de ces enfans, la langue à demi dépouillée de l'épiderme depuis son milieu jusques vers la racine.

Les enfans disposés au rachitis, ou dont les accidens ont été rebelles & tenaces, sont gouvernés comme s'ils devoient la disposition rachitique à un reste de virus ; on les traite par la méthode que nous avons indiquée pour les enfans sevrés ; & s'ils sont encore au teton, on donne une nouvelle dose de mercure à la nourrice : c'est-là le cas où la panacée unie à la rhubarbe, le sirop sudorifique & les toniques nourrissans, tels que le bouillon & le vin, ont de l'efficacité. Nous avons perdu quelques enfans de cette espèce dans le commencement de l'établissement, & nous avons trouvé un engorgement pituiteux dans le tissu cellulaire de la poitrine, & des tubercules squirrheux dans ce viscère.

Quand la disposition au rachitis vient de cachexie, de la dentition, ou à la suite d'un mauvais état du ventre & de la poitrine, on la combat par des remèdes

propres à fortifier & à détruire en même temps la mucosité acide qui domine. Le looch rendu fortifiant par le quinquina, la rhubarbe unie à l'æthiops martial, sont mis en usage; mais on emploie encore avec succès de légères pilules savonneuses; & du vin d'absynthe. Le choix de ces médicamens, leur union avec d'autres remèdes, dépendent de différentes complications qui peuvent naître de la constitution, de l'âge de l'enfant, & de plusieurs autres circonstances.

Les observations que nous venons de rapporter ont été faites à l'hospice de Vaugirard pendant quatre ans & demi, sur environ huit cents enfans apportés ou nés à cet hôpital, depuis le commencement de son établissement jusqu'au mois de février 1785; mais il manqueroit quelque chose d'essentiel à cet exposé, s'il n'étoit pas terminé par quelques idées précises sur le résultat général de cet établissement.

Dans le Mémoire lu à la Faculté de médecine vers la fin de l'année 1781, on annonçoit qu'il restoit à cet hôpital à-peu-près le quart des enfans qui y étoient nés, ou qui y avoient été apportés.

Depuis l'année 1781, le résultat est devenu moins avantageux, quoiqu'on

ait eu plus de ſuccès réel, & cette différence vient de la mortalité des enfans qui ont péri de maladies étrangères à la maladie vénérienne; & il eſt aiſé de concevoir que cette mortalité devenant ſucceſſivement plus forte, par l'addition d'une année avec une autre, doit amener aujourd'hui une différence bien ſenſible dans le corollaire général. Au mois de février 1785, ſur huit cents quatre enfans, il n'en reſtoit que cent cinquante-deux; mais ſi l'on ajoute à ces cent cinquante-deux, quarante-quatre enfans guéris de la maladie qu'ils avoient apportée en naiſſant, & morts depuis le ſixième mois juſqu'à deux ans, on verra qu'il y a toujours le quart. Ainſi, on auroit une idée très-fauſſe de la mortalité de l'hoſpice de Vaugirard, en l'eſtimant d'après le réſultat des vivans à la fin de chaque année. Une obſervation conſtante, un examen très-ſcrupuleux, ont prouvé que ſur ſept enfans apportés ou nés dans cet hôpital, il en meurt deux, ſoit du millet, ſoit de foibleſſe ſans pouvoir prendre le teton; il en meurt deux autres de maladie vénérienne; & on en guérit trois, ſur leſquels on en perd encore un en convaleſcence, avant le moment du ſevrage.

Pour juger de l'utilité d'un pareil éta-

bliſſement, on doit, 1°. penſer aux obſtacles qu'il faut vaincre pour former les nourrices, ſans leſquelles on ne peut rien; 2°. réfléchir à la mortalité ordinaire des enfans; 3°. ſe rappeler que tous les enfans sortis de l'hôpital des Enfans-Trouvés, étant attaqués du mal vénérien, etoient autrefois dévoués à une mort certaine, puiſque ſur mille, on en ſauvoit à peine un; enſuite il faut jeter avec nous les yeux ſur un réſumé qui doit donner une juſte idée des ſuccès obtenus progreſſivement à l'hoſpice de Vaugirard; c'eſt le nombre des enfans ſevrés ſortis chaque année de cet hôpital en parfaite ſanté. En 1781, il étoit de ſix; en 1782, de quatorze; en 1783, de vingt; & en 1784, il a été de quarante-quatre.

Nous ajouterons que les conſidérations relatives à la partie politique de cet hôpital, n'ont point échappé au Gouvernement, qui s'occupe, en aſſurant la durée d'un établiſſement auſſi précieux, d'augmenter la ſomme de bien qu'il procure à l'humanité: ainſi l'hoſpice de Vaugirard aura non-ſeulement l'avantage d'avoir frayé une route peu connue juſqu'alors; mais il y a tout lieu d'eſpérer qu'il ſera la ſource d'un établiſſement plus vaſte & plus étendu, conſacré dans la capitale au

traitement général des maladies vénériennes.

Nous ne pouvons terminer l'hiſtoire de cet hôpital, ſans parler de la perte qu'il a faite cette année dans la perſonne de M. *Faguer Deſperrieres*, qui y rempliſſoit avec diſtinction les fonctions de chirurgien-major. Formé par douze ans de travaux dans les maiſons de l'Hôpital général, il ſentoit tous les avantages que devoit procurer l'établiſſement de l'hoſpice de Vaugirard. En 1782, pour ſon agrégation au collège de chirurgie, il fit une thèſe ſur la maladie vénérienne des enfans nouveau-nés. Ses talens & les qualités de ſon cœur l'ont fait pleurer à l'Hoſpice, & lui ont mérité à la ville les regrets les plus ſincères d'un grand nombre de citoyens de tous les ordres qui connoiſſoit ſon mérite & ſes vertus.



LETTRE A M. SOUVILLE,

Médecin penſionné de la ville de Calais ; par M. BAUMES, *docteur de la Faculté de Montpellier, correſpondant de la Société royale de médecine de Paris, de l'Académie royale des ſciences, belles-lettres & arts de Dijon, de la Société royale des ſciences de Montpellier, & médecin à Lunel, au ſujet de la guériſon de la fièvre quarte, par le moyen de la ſalivation. Voyez* Journal de médecine, cahier de ſeptembre 1784, pag. 254.

Vous donnez, Monſieur, d'après M. *Clerc*, ce problême à réſoudre :

« Quand la fièvre quarte réſiſte à tous » les remèdes, ne pourroit-on pas guérir » les malades qui en ſont attaqués par une » ſalivation artificielle ? »

Dans les Epidémies d'*Hippocrate*, *lib. j, ſect.* 3, nous liſons que, les fièvres intermittentes opiniâtres, ſe terminent ſouvent par une ſalivation critique.

Les Epidémies de *Baillou*, dont le ſtyle & le plan ſont dans le goût vraiment hippocratique, nous préſentent, *lib. ij*,

pag. 97. tom. j, de l'édition de M. *Tronchin*, l'obſervation ſuivante.

Un homme avoit une fièvre quarte invétérée, lorſqu'il lui ſurvint aux jambes des ulcères malins qui n'influèrent en rien ſur le cours de la fièvre. On leur oppoſa beaucoup de remèdes, & aucun ne réuſſit; ce qui donna à ſoupçonner qu'un virus vérolique s'oppoſoit à leur curabilité. Le malade fut interrogé, ſcrupuleuſement examiné; &, quoiqu'il ne préſentât aucun indice de vérole, les médecins n'en inſiſtèrent pas moins ſur la néceſſité de recourir au mercure. L'on s'en ſervit ſous forme d'emplâtres qui furent appliqués à la plante des pieds & aux cuiſſes. Il s'enſuivit une ſalivation, & les ulcères furent guéris de même que la fièvre. *Baillou* demande ſi cette conduite ne ſeroit pas avantageuſe pour le traitement des fièvres quartes rebelles.

Villis, dans ſon Traité des fièvres, *cap. 4*, cite l'exemple d'une femme qui fut guérie d'une fièvre quarte par le moyen de la ſalivation. *Fréderic Hoffmann* (a)

(*a*) Diſſertation ſur le mercure, inſérée dans le Dictionnaire univerſel de médecine de *James*, article MERCURE.

& *Mead* (a), qui connoissoient ces exemples, mettent de pareilles guérisons au rang des propriétés particulières du mercure. *Ramazzini* (b), soupçonnant une qualité fébrifuge dans cette substance, pense que la découverte de cette qualité sera l'ouvrage des âges ultérieurs. On sait que le mercure est un des principaux ingrédiens de l'anti-quartique de *Riviere*; mais les faits les plus intéressans & les discussions les plus étendues, sont consignées dans deux dissertations, dont l'une est de Stahl : *Dissert. de salivatione mercuriali aliis præter luem veneream morbis rebellibus extirpandis pari, Hal.* 1710, dont l'objet est de prouver que le ptyalisme, excité par l'usage du mercure, est également utile & souverain dans l'affection hypochondriaque, la fièvre quarte, la goutte, la céphalalgie, la paralysie, le vertige, le trop d'embonpoint, la démence, la suppression des règles & les ulcères malins. L'autre dissertation est de Jean-Henri Schulz : *Dissertat. de mercurialium usu in febre quartanâ curandâ.*

(*a*) Œuvres de *Mead*, traduction françoise, tom. j, p. 188 & suiv.

(*b*) Maladies des Artisans, traduction françoise, p. 32.

Hal. 1742. Le titre de l'ouvrage en développe le ſujet.

Il y a environ ſix ans que je fus conſulté à Saint-Gilles, par un malade qui avoit gagné la vérole dans le cinquième mois d'une fièvre quarte, contre laquelle on avoit inutilement employé, entre autres fébrifuges, un remède fort en vogue dans cette ville; c'eſt le remède du ſieur *Cyprioti*, ſon compoſiteur. On vouloit ſavoir de moi, ſi la fièvre n'étoit pas un obſtacle au traitement anti-vénérien; je répondis que non, & le mercure fut adminiſtré. Il porta modérément à la bouche; la vérole fut parfaitement guérie, ainſi que la fièvre quarte.

Si l'on étoit porté à croire que le virus vérolique, ou les grands changemens que peu apporter, dans la conſtitution, le traitement conſacré pour le détruire, ont, dans les obſervations précédentes, plus que le mercure lui-même ou la ſalivation excitée par ſon uſage, opéré la guériſon de la fièvre quarte; j'oppoſerois cette obſervation de *Fernel* (a) qui, ayant eu à traiter un ſujet, qui fut d'abord affligé de la fièvre quarte, & ſucceſſivement de

(a) *De abditis rerum cauſis*, *lib.* 2, *cap. xiij*, *pag.* 795, des *opera univerſa* de Fernel.

la vérole & d'ulcères fordides, le guérit radicalement de la vérole par la décoction de gaïac & un régime févère, fans avoir porté la plus foible atteinte à la fièvre quarte. On fait que *Fernel* étoit l'ennemi du mercure, & qu'il s'oppofoit à ce qu'on s'en fervît pour la cure des maladies vénériennes.

Quelques perfonnes qui voient de la vérole par-tout, comme du temps d'*Eugalenus* on voyoit par-tout du fcorbut, s'imagineront peut-être que dans les faits que j'ai cités, la fièvre quarte étoit excitée par un virus fyphilitique, ainfi qu'on le trouve dans la vingt-cinquième obfervation des nouvelles obfervations de M. *Fabre* fur les maladies vénériennes, p. 58 & ailleurs. Mais fans doute cette opinion ne fera pas celle des gens fenfés ; & cela doit être, s'il faut déférer à l'avis de *Mead*, dans le fentiment duquel ceux de tant d'autres viennent fe confondre.

Que l'on confidère attentivement, dit ce célèbre praticien, l'état préfent de l'économie animale, & les changemens qui peuvent lui furvenir par l'effet des liqueurs trop vifqueufes qui reftent en ftagnation dans les vaiffeaux capillaires ; qu'on imagine après cela, combien l'action & l'impétuofité de la circulation

doit augmenter, lorſque le ſang entraînera avec lui dans ſon cours des globules de mercure, & de quelle efficacité ce ſecours peut être pour déboucher les canaux obſtrués; on comprendra facilement alors que ce remède adminiſtré avec prudence & avec précaution, doit avoir les ſuccès les plus heureux dans des maladies opiniâtres, très-graves & très-dangereuſes, qui auroient réſiſté aux reſſources ordinaires de la médecine. *Loc. cit. p. 189.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DE M. SAUCEROTTE,

De l'Académie royale de chirurgie, ſecond chirurgien-major de la Gendarmerie, &c. à M. SOUVILLE, médecin penſionné de la ville de Calais; au ſujet de la guériſon de la fièvre quarte, par le moyen de la ſalivation.

J'ai lu, Monſieur, dans le Journal de médecine du mois de ſeptembre 1784, votre obſervation ſur une fièvre quarte, guérie par la ſalivation excitée par les frictions mercurielles. Vous y rapportez ce qu'a dit M. *Le Clerc*, dans ſon *Hiſtoire naturelle de l'homme malade*,

« Que la fièvre quarte ſe termine vo-
» lontiers par une ſalivation abondante. »

J'ai effectivement vu à notre hôpital de la Gendarmerie, & dans la ville, pluſieurs perſonnes attaquées de cette maladie, chez leſquelles s'eſt établi un ptyaliſme, & qui en ont été guéries. Je dois dire auſſi que, pendant l'hiver dernier, M. *P.****, Gendarme Ecoſſois, a éprouvé naturellement une ſalivation très-abondante; que ſa fièvre quarte a paru le quitter, mais qu'elle lui eſt revenue dans ſon pays, où je l'ai envoyé pour prendre l'air natal, & ſe remettre de l'état de maigreur & de foibleſſe où l'avoit réduit cette maladie rebelle, qui l'a travaillé pendant ſept à huit mois, malgré tous les ſecours de l'art. Je dois dire auſſi que dans les derniers temps d'une fièvre quarte d'onze mois, qu'a eſſuyée M. de *B.* ***, un de nos officiers majors, il lui eſt ſurvenu une ſalivation fort incommode, & que ſa fièvre quarte n'a été enlevée que par une fièvre putride & épidémique dans cette ville. J'ajouterai enfin qu'une vieille fille, qui portoit la fièvre quarte depuis cinq à ſix mois, a eu pendant quelques ſemaines une ſputation fréquente, & que ſa maladie a duré encore, avec la même intenſité, pendant quatre à cinq autres mois.

Mais vous propoſez un problême à réſoudre.

« Quand cette fièvre réſiſte à tous les » remèdes, ne pourroit-on pas guérir les » malades qui en ſont attaqués, par une » ſalivation artificielle ? »

Voici deux faits qui, à certains égards, peuvent favoriſer votre opinion.

M. *de L.* ***, Gendarme d'Artois, avoit depuis ſept mois une fièvre quarte, pour la guériſon de laquelle j'avois employé les vomitifs, les purgatifs, les délayans, les apéritifs, les tempérans, les amers, le quinquina & les eaux minérales. La maladie paroiſſoit céder pendant quelques jours, mais enſuite les accès revenoient avec plus de force. Voyant que tous ces moyens avoient été infructueux, je ſoupçonnai que cette fièvre pouvoit reconnoître pour cauſe le virus vénérien ; je queſtionnai le malade : il m'avoua qu'il avoit eu quelques *galanteries*, dont il s'étoit fait traiter convenablement, & qu'il avoit vu depuis des filles ſuſpectes, mais que dans le moment préſent il n'avoit aucun ſymptôme vénérien. Cela ne m'empêcha pas de le ſoumettre au traitement anti-ſyphillitique, que je commençai par les bains matin & ſoir, excepté les jours de fièvre. Il y eut ſeize frictions de don-

nées, à deux gros chacune. Au bout de ſept à huit jours, la bouche s'échauffa, & il s'établit une légère ſalivation. A dater de cette époque, le malade prit tous les jours une pinte de tiſane des quatre bois ſudorifiques; alors les accès commencèrent à diminuer peu à peu; &, avant la fin du traitement, qui dura ſept ſemaines, la fièvre fut guérie ſans aucune récidive.

Quelque temps après la guériſon de M. *de L.* ***, un valet de brigade de la compagnie des Gendarmes Anglois, ſe préſenta pour être traité de la quatrième récidive d'une fièvre quarte qu'il avoit depuis ſix à ſept mois, & contre laquelle j'avois employé divers moyens. Je queſtionnai ce malade, & je le viſitai pour ſavoir s'il n'étoit pas atteint du vice vénérien. Mes recherches furent infructueuſes: d'ailleurs il paroiſſoit ſain, & avoit un beau coloris; cependant, comme il avoit épouſé une fille publique, j'étois en droit de ſoupçonner que la fièvre pouvoit être vérolique. D'après cela, je lui fis ſubir le même traitement qu'à M. *de L.* ***. A la neuvième friction, il ſurvint une ſalivation abondante, que je modérai de manière qu'elle ſe convertit en ſimple crachotement. Les accès commencèrent

à diminuer, comme chez l'autre malade; & la fièvre fut radicalement détruite, même avant la fin du traitement.

Ce n'étoit pas dans l'intention de guérir par la ſalivation la fièvre quarte de mes deux ſujets, que je leur fis éprouver un traitement anti-vénérien ; je n'avois aucune idée de cette eſpèce de curation, mais parce que je ſoupçonnois la fiévre vérolique. L'étoit-elle effectivement ? ou le ſuccès fut-il dû à la ſalivation légère chez le premier malade, & à la ſalivation tumultueuſe, mais que je modérai chez le ſecond ? Il y auroit des raiſons pour & contre à alléguer. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, ces deux guériſons favoriſent plutôt votre opinion, comme je l'ai déja dit, qu'elles ne la combattent.

Pluſieurs perſonnes, & ſur-tout celles du ſexe, pouvant s'effaroucher au mot de *frictions mercurielles*, il ſeroit bien avantageux d'obtenir la guériſon de la fièvre quarte rebelle, au moyen de la ſalivation excitée par un agent local & méchanique; je veux dire par les ſialogogues, tels que la pyrèthre, le tabac, la ſtaphiſaigre, le gingembre, &c; mais cette eſpèce de ſalivation ſe rapproche peut être trop de celle qui ſurvient naturellement dans les fièvres quartes, & qui ne les guérit

pas toujours, comme je l'ai obſervé chez les trois fébricitans de l'hiver dernier, dont j'ai fait mention ci-devant. Je croirois que l'on doit plus attendre de la ſalivation opérée par le mercure, d'autant mieux que ce minéral cauſe un orgaſme dans la circulation, & une altération dans les humeurs, bien propres l'un & l'autre à détruire la cauſe de la fièvre quarte : peut-être auſſi, comme je l'ai fait, l'aſſociation des ſudorifiques ne ſeroit pas infructueuſe. On pourroit cependant eſſayer l'action des ſialogogues avant d'en venir aux frictions. Je ne fais au reſte que propoſer mon ſentiment, ſans prétendre à réſoudre votre problême.

OBSERVATION

Sur une paſſion iliaque; par M. NAUDEAU, ancien chirurgien-major d'infanterie, maître en chirurgie à Saint-Genis-Laval, en Lyonnois.

Le ſieur *Vala*, habitant de la paroiſſe d'Oullins, âgé de vingt-quatre ans, d'un tempérament ſec & bilieux, me fit appeler le 22 mai de l'année 1784, pour une colique dont il étoit travaillé depuis trois

trois jours; le pouls étoit vif & concentré. Les vomissemens fréquens de matières mêlées de bile, les selles totalement supprimées, la dureté du ventre & les douleurs vives dans la région ombilicale, annonçoient une affection iliaque; & ce qui acheva de me le persuader, le malade rendit, quelques jours après, par la bouche les excrémens & les lavemens.

Je jugeai, d'après les recherches les plus scrupuleuses, que cette maladie, appellée aussi *volvulus*, étoit occasionnée par un principe d'irritation dans la tunique nerveuse des intestins, qui tenoit les fibres de ces organes froncées sur elles-mêmes, & dans une contraction continuelle: d'ailleurs l'absence de toute tumeur herniaire, l'excessive maigreur du sujet, & l'érétisme de tout le corps dans cet état de souffrance, me confirmoit le spasme du canal intestinal; & ce qui concouroit à me le mieux prouver, c'est le soulagement qu'il éprouvoit pendant qu'il étoit dans le bain, & les douleurs qui revenoient comme auparavant, lorsqu'il en étoit dehors.

D'après toutes ces considérations, j'ordonnai les boissons délayantes & mucilagineuses, les lavemens émolliens, de même que les fomentations qui furent

continuées pendant vingt-quatre heures; le tout sans le moindre succès. Pour prévenir l'inflammation, je ne négligeai pas de mettre en usage la saignée du bras, les bains & les potions calmantes; cependant, malgré la bonne administration de tous ces secours, les vomissemens stercoraux redoublèrent avec violence. Comme le danger devenoit pressant, il fut décidé de lui faire avaler une livre de vif-argent; ce moyen, au lieu de calmer les accidens, ne fit au contraire que les ranimer davantage, en augmentant les vomissemens, qui étoient suivis de l'expulsion de cette matière métallique: quelques instans après, il survint des angoisses, des syncopes, des sueurs froides, & une insensibilité générale dans toutes les parties musculaires. Voyant le malade dans le plus grand péril, j'eus recours aux balles de plomb, que je lui fis avaler jusqu'au nombre de quatorze, formant le poids d'une livre & un quart, & dont on prenoit trois à-la-fois, toutes les heures. Pour seconder leur action, je faisois donner des lavemens émolliens & des bouillons chargés de beaucoup de beurre, préférablement aux bouillons gras, à cause de l'extrême répugnance du malade. Ce procédé fut si heureux, que le calme succéda aussi-

tôt à l'orage; les vomiſſemens diminuèrent de moitié dans l'eſpace de quatre heures: deux jours ſe furent à peine écoulés, que les vomiſſemens & les coliques cessèrent entièrement. Le malade commença dès ce moment à recouvrer ſon bien-être, il repoſa pendant pluſieurs heures; &, après un ſommeil doux & tranquille, les évacuations par le bas ſe rétablirent: je l'aſſujettis pendant quatre jours conſécutifs aux bouillons & aux tiſanes émulſionnées, & j'achevai la guériſon par de légers purgatifs. Cet homme eſt parvenu à un ſi parfait rétabliſſement, qu'il jouit actuellement d'une meilleure ſanté qu'auparavant.

Cette obſervation ne doit-elle pas engager à préférer les balles de plomb au mercure coulant dans le traitement de la paſſion iliaque?

OBSERVATION

Sur une paſſion iliaque, accompagnée d'accidens formidables; par M. LAGAVAN, médecin à Avranches, correſpondant de la Société royale de médecine.

Le nommé *Jacques*, âgé d'environ

ſoixante ans, d'une bonne conſtitution, & ſe portant ordinairement bien, à quelques douleurs de rhumatiſme près dont il étoit quelquefois incommodé, éprouvoit, le mois de juillet dernier, de la plénitude & de l'embarras dans les premières voies; & pour y remédier, il avoit pris de ſon propre mouvement un vomitif, mais qui, n'ayant point fait d'effet, le laiſſoit dans le même embarras. Huit jours, à-peu-près, s'étant paſſés dans cet état où il ne rendoit rien, ou peu de choſe par-bas, ſurvint des douleurs dans le ventre, & le vomiſſement de tout ce que le malade prenoit, ſans qu'on pût en attribuer la cauſe à aucune hernie, au moins apparente. Les lavemens, alors mis en uſage, étoient ſans effet, & les apozèmes laxatifs qu'on tenta de faire paſſer, étoient entièrement rejettés par les vomiſſemens.

Ne remarquant pas juſqu'alors de fièvre ſenſible, & ayant tout lieu d'attribuer les accidens à une humeur rhumatiſmale, ou plus encore à un amas de matières & d'humeurs âcres & mordicantes dans les premières voies, le prognoſtic ne m'en paroiſſoit pas d'abord fort ſiniſtre; mais les ſymptômes formidables que je vis preſque auſſitôt éclore & ſe développer, ne tardèrent pas à m'en faire juger

autrement. En effet, bientôt le pouls prit de la fréquence, & un peu de dureté ; un hoquet auſſi opiniâtre que fatiguant, ſurvint ; les vomiſſemens continuoient, & les matières rejettées alors étoient brunes, & me parurent avoir une odeur d'excrémens ; le malade ſe diſoit lui-même *en être empoiſonné ;* c'étoient ſes expreſſions. Une pareille ſituation annonçoit donc le plus grand danger, & exigeoit des ſecours d'autant plus prompts, que le malade s'affoibliſſoit, & ne ſembloit plus s'énoncer que d'un ton de voix foible & enroué.

Mais le moyen de réuſſir ne paroiſſoit pas facile ; car les lavemens de différentes eſpèces étoient ſans effet, & l'eſtomac ne pouvoit rien garder ni ſupporter, irrité & ſoulevé qu'il étoit d'ailleurs par la préſence des humeurs qu'il contenoit, & des matières que lui renvoyoient les inteſtins, dont le mouvement étoit antipériſtaltique. Il falloit cependant établir & procurer par en-bas l'évacuation de l'amas des matières & des humeurs, ſans doute exiſtantes dans les premières voies, & ſeules cauſes de tous les accidens, malgré le peu de ſuccès de mes premières tentatives : *Omnia ſecundùm rationem facienti & non ſecundùm rationem evenientibus, non tranſ-*

eundum ad aliud manente eo quod visum est ab initio. HIPP. aphor. 52, sect. 2. Mais le moyen de les établir ces évacuations, desquelles dépendoit principalement le salut de mon malade, c'étoit, je le répète, le point difficile.

Pour y parvenir, j'avois toujours eu grand soin d'insister sur les lavemens émolliens & purgatifs; je n'avois pas oublié les bains tièdes, ni la saignée, lorsque le pouls & la fièvre me l'avoient indiqué, afin de procurer par ces moyens un relâchement & une détente suffisante; mais l'effet en étoit peu sensible, le ventre restoit toujours opiniâtrément fermé; le hoquet subsistoit, ainsi que les vomissemens; les boissons les plus légères & les plus rapprochées de la nature du mal & du goût du malade, telles que la limonade, la gelée de groseille délayée dans l'eau froide, & même l'eau sucrée, qu'il préféroit à toute autre; rien ne passoit. Toute espèce de bouillon étoit insupportable.

Inutilement, dans ces circonstances, j'aurois tenté de nouveau des purgatifs quelconques. En pareil cas à-peu-près, *Sydenham* en avoit éprouvé avant moi le danger & l'inutilité : *Observavi*, dit-il, *frustra quodvis catharticum utcumque*

fortè propinari, donec, ventriculo corroborato atque adeo ad motum naturalem reducto, inteſtina etiam ad proprium motum æquè reducta fuerint (a).

Il me falloit donc encore d'autres moyens pour parvenir à mon but. Je crus, & je ne me trompai pas, les trouver dans l'emploi des narcotiques, ſeuls capables de modérer la ſenſibilité de l'eſtomac & de tout le canal alimentaire. En effet, à leur faveur, je réuſſis à faire paſſer par verres une mixture compoſée de trois onces de manne, & d'une once de ſel d'Epſom, qui eut tout l'effet deſiré, en procurant par-bas des évacuations louables, que j'eus grand ſoin de ſoutenir & d'entretetenir les jours ſuivans, tant en répétant cette mixture, que des lavemens appropriés, de manière que le hoquet, les douleurs & le vomiſſement, en diminuant à proportion, cessèrent enfin tout-à-fait, & ne laissèrent plus que les forces à réparer; ce qui fut l'ouvrage du régime, au moyen duquel mon malade ſe rétablit parfaitement, & depuis il a joui de ſa ſanté ordinaire.

Dans cette obſervation, il eſt aiſé de remarquer que la nature tournoit contre

---

(*a*) SYDENHAM, pag. 45, tom. ij.

elle-même & à sa destruction ses propres forces, en les employant à chasser l'ennemi qui l'opprimoit par une voie qui lui étoit dangereuse : *In perturbationibus alvi & vomitibus spontè evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert & facilè ferunt; sin minùs, contra.* HIPP. Aphor. 2, sect. j. Elle auroit infailllliblement succombé sous ses efforts, les symptômes exposés l'annonçoient assez : *Ab ileo vomitus, aut singultus, aut convulsio, aut delirium, malum.* HIPP. Aphor. 10, sect. vij. Il falloit donc que je les dirigeasse, ces efforts, vers une route plus naturelle & plus propre à remplir ses vues : *Quæ ducere oportet, quò maximè pergunt, eò ducenda, per loca convenientia.* Idem, Aphor. 21, sect. j. Aussi est-elle rentrée dans le calme & dans l'ordre, dès que la voie des selles, la seule qui pût convenir en ce cas, a été ouverte. Le succès ne paroissoit pas facile d'abord ; mais, en ne perdant point de vue cet objet & les moyens favorables à cet effet, j'ai eu la satisfaction d'arracher le malade des bras de la mort.



OBSERVATION

Sur un corps étranger introduit dans la trachée-artère; par M. GAUTIER, maître ès arts & en chirurgie, à Bretignolle en bas Poitou.

Le 12 août 1784 vers le soir, le nommé *Pierre Michon*, fermier de Brandeau, paroiſſe de Brétignolle, alla à la mer avec ſes domeſtiques & gens de journées, pour y pêcher. Au ſixième coup de ſeine, il amena un petit poiſſon, qu'il ſaiſit avec ſes dents pour le mieux retenir; le poiſſon s'étant dégagé, ſe gliſſa précipitamment dans la trachée-artère avant que le fermier eut pu le prendre avec ſes mains. Les efforts que cet homme fit pour retirer le poiſſon furent inutiles; ſes domeſtiques s'étant apperçu des agitations de leur maître, & ſes geſtes leur en apprenant la cauſe, l'un d'eux lui porta la main dans la bouche, & ſentit au bout du doigt la queue du poiſſon qu'il eſſaya vainement de retirer. Pendant ce temps, des employés au tabac avoient tranſporté le moribond au Marais-Girard, village éloigné d'un grand quart de lieue de l'endroit

où l'accident étoit arrivé. Là, on lui avoit fait avaler deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie qui occaſionnèrent de grands efforts ſans aucun ſoulagement. En arrivant, je trouvai le malade ſans pouls, ſans mouvement, froid & expirant; je ne remarquai que quelques légers mouvemens convulſifs dans les muſcles du larynx.

Pour m'aſſurer de la nature du corps étranger, je portai l'*index* de la main gauche dans la bouche, à la faveur d'un morceau de bois que j'introduiſis entre les dents qui étoient ſerrées. Je rencontrai la queue d'un poiſſon qui dépaſſoit de trois ou quatre lignes l'épiglotte du côté de la bouche; je tentai de faire l'extraction de l'animal avec des pinces, mais je ne pus en arracher qu'une portion de la longueur de neuf à dix lignes, qui me parut être une loche de mer, & que je fis voir à dix ou douze ſpectateurs. Le malade expirant, malgré mes tentatives, je lui fis prendre deux grains d'émétique dans une once d'eau tiède, que je portai avec une cuiller dans le fond de la bouche; ce qui ne réuſſit pas mieux. Je ne voyois de reſſources que dans l'opération de la bronchotomie; je la propoſai, quoique le malade parût expiré; car il me ſembloit être dans une diſpoſition plus

favorable qu'un noyé. On ne voulut point consentir à l'opération. Ce malheureux mourut moins de deux heures depuis son accident, & à peu près dix minutes après mon arrivée. Je ne l'abandonnai néanmoins qu'après les plus longues tentatives. Je fis soulever la glotte par un aide pour rebrousser, s'il eût été possible, le corps étranger, & pouvoir plus facilement le pincer. Je passai mon doigt autour, & même au-delà de la glotte pour m'assurer de l'endroit où étoit le poisson; je le trouvai exactement engagé dans la trachée-artère.

Je ne doute point que la bronchotomie n'eût été le seul moyen à employer: le malade eût respiré, & l'on auroit eu le temps & la facilité de retirer la loche; mais les gens du peuple ne veulent se prêter à aucune opération chirurgicale, quels que soient les avantages qui puissent en résulter.

Les habitans de cette côte sont dans la malheureuse habitude de saisir avec leurs dents les petits poissons qui se trouvent emmaillés; il se passe peu d'années qu'on ne voie arriver quelque accident semblable à celui que je viens de rapporter.

OBSERVATION

Sur une rétention d'urine; par M. DOLIGNON, *maître en chirurgie à Crecy, près de Laon.*

Au mois d'août 1784, je vis au village de Chevesne-sur-Serre, proche Vervins dans la haute Picardie, la femme de *Flora Mangon*, âgée de trente-quatre ans. Cette femme ne rendoit ses urines que goutte à goutte; elle avoit en outre depuis long-temps de la difficulté d'aller à la selle, des engourdissemens dans les extrémités inférieures; & la fièvre se joignoit à ces accidens.

La malade n'avoit jamais été réglée; elle s'étoit mariée à vingt-un ans. Deux ans après son mariage, elle avoit éprouvé un gonflement du bas-ventre qui l'avoit fait soupçonner d'être enceinte, mais qui s'étoit dissipé par la sortie d'un sang brun. Trois ou quatre mois après cette perte, elle a eu ses règles qui n'avoient point coulé depuis ce temps, c'est-à-dire depuis onze ans.

En examinant les parties de la génération, je trouvai la membrane *hymen* dure & attachée à toute la circonférence

du vagin qu'elle bouchoit entièrement ; j'y remarquai une petite tache blanche & enfoncée, qui me parut être la cicatrice de l'ouverture qui avoit donné passage au sang brun dont nous avons parlé.

J'introduisis l'*index* de la main droite dans l'anus, & je sentis une tumeur rénitente, semblable à la tête d'un gros enfant, qui remplissoit le diamètre du petit bassin. Plaçant ensuite l'*index* de la main gauche à l'entrée de la vulve, & agitant alternativement le corps contenu entre mes deux doigts, je sentis très-distinctement un fluide épanché dans le vagin qui étoit prodigieusement distendu, & dans la matrice qui sembloit être à demi terme de grossesse. Je présumai que la rétention des menstrues depuis onze ans étoit la cause & de la maladie que je venois de découvrir, & de la suppression d'urine.

J'introduisis une sonde dans la vessie, il n'en sortit que peu d'urine ; ce ne fut même qu'après avoir porté la sonde environ quatre travers de doigt dans ce viscère, l'urine ne pouvant y être amassée qu'à la partie supérieure, à cause de son affaissement & de sa compression contre le pubis.

Convaincu alors que la rétention d'u-

rine n'étoit que ſymptomatique, je m'occupai du ſoin de rendre aux règles leur cours.

La malade étant poſée & ſoutenue par des aides, comme dans l'opération de la taille, j'introduiſis le pouce de la main gauche dans le rectum, afin d'éloigner cet inteſtin ; je placai l'*index* & le *medius* de la même main ſur l'hymen, en appuyant ſur la fourchette & ſur la foſſe naviculaire ; un élève placé du côté droit, avoit la main gauche ſur la région de la matrice pour l'aſſujettir & lui faire faire plus de ſaillie, tandis qu'avec deux doigts de la main droite il écartoit les lèvres. Je choiſis la place blanche dont j'ai parlé ; j'y portai de la main droite le biſtouri tranſverſalement, & pratiquai une inciſion capable de laiſſer paſſer le doigt. La membrane étoit dure, aponévrotique, & faiſoit du bruit ſous l'inſtrument. Il ſortit par la plaie, dans l'eſpace d'une demi-heure, plus de quatre livres d'un ſang brun, épais, & que l'on pouvoit tirer fort loin ſans le rompre ; il n'avoit contracté aucune odeur. Deux heures après l'opération, les urines commencèrent à couler ſans peine ; & bientôt tous les ſymptômes diſparurent. Je fis enſuite les injections convenables ; &, pour empê-

cher l'ouverture de la plaie de se boucher, j'y entretins pendant quelque temps une canule. La cicatrisation s'est faite à la circonférence. Cet orifice artificiel donne aujourd'hui issue aux règles. La femme jouit de la meilleure santé.

Bien que nous n'ignorions pas qu'il y a plusieurs exemples de pareilles imperforations, nous n'avons point cru qu'il fût inutile de rapporter notre observation.

OBSERVATION

Sur une vache qui a rendu les os d'un veau par l'anus; par M. COQUET, vétérinaire à Neufchatel en Normandie.

Un particulier des environs de Neufchatel acheta à la foire de cette ville, à la S. Martin dernière (juillet 1784,) une vache qui paroissoit malade. Le bon marché l'engagea vraisemblablement à faire cette acquisition, espérant qu'elle se rétabliroit. Il ne remarqua durant quelques jours qu'une légère inappétence, des excrémens plus liquides & une très grande soif; mais ensuite la maladie parut augmenter, l'appétit s'éteignit totalement; la diarrhée devint abondante, elle cha-

rioit des matières séreuſes & putrides. En examinant les déjections de cette vache, le maître s'apperçut qu'elles contenoient des corps durs, qu'il reconnut pour être des os; elle en rendit ſucceſſivement un aſſez grand nombre. Vers la fin du mois il vint me conſulter, & m'apporta pluſieurs de ces os; entr'autres un canon, un calcanéum, pluſieurs côtes, une moitié de mâchoire inférieure, pluſieurs petits os du genou & du jarret, un os maxillaire, &c. Ces os étoient noirs, bronzés, mais peu ou point uſés, & ſans aucun reſte de parties molles. J'avoue ici de bonne foi que, n'ayant jamais vu de faits ſemblables, j'eus beaucoup de peine à croire le rapport du propriétaire: cependant je préſumai qu'un fœtus étoit putréfié & décompoſé dans la matrice; que l'inertie, & peut-être l'état gangreneux de ce viſcère s'oppoſoit à l'expulſion du corps étranger; qu'elle n'avoit lieu que par la contraction des muſcles du bas-ventre, ſollicitée par les excrémens; mais il m'aſſura poſitivement que *la nature* de ſa vache étoit en bon état, & que ces os n'avoient d'autre iſſuë que par l'anus, & avec les excrémens.

Preſſé par des ordres ſupérieurs de me rendre dans une partie de la province où

la morve faiſoit des ravages, je regrettai de ne pouvoir me tranſporter chez ce particulier pour examiner le fait par mes propres yeux. Je lui dis que je regardois cet accident comme incurable, & je le priai de m'avertir lorſque ſa vache mourroit; ce qui arriva trois ſemaines après. De retour alors, je m'y rendis, & j'en fis l'ouverture.

Je dirigeai mes recherches vers le bas-ventre. Les eſtomacs & une grande partie des inteſtins, étoient dans l'état naturel. Je les enlevai ſucceſſivement. Je trouvai le colon rrès-engorgé depuis ſa dernière courbure, c'eſt-à-dire, depuis l'endroit où il ſe rétrécit pour prendre le volume d'un inteſtin grêle, juſqu'à celui où commence le rectum, (ce qui fait un eſpace d'environ deux pieds & demi;) ſes parois avoient plus d'un pouce d'épaiſſeur; elles étoient très-dures, carcinomateuſes, enflammées, noirâtres, gangrénées; la partie inférieure & latérale droite, étoit percée; ſon intérieur renfermoit dans cet eſpace un amas conſidérable d'oſſemens, abſolument ſemblables à ceux que j'avois examinés précédemment, mais qui plus volumineux, ou plus irréguliers, comme les os du baſſin, de l'épine, de la tête, &c. n'avoient pu

ſe frayer une iſſue en ſuivant la direction du canal, & étoient même implantés par leurs extrémités ſaillantes dans les membranes de l'inteſtin qui, dans ces endroits, étoient en ſuppuration. La matrice paroiſſoit un peu plus volumineuſe que dans l'état de vacuité; ſon fond dans l'endroit répondant à la portion malade & percée de l'inteſtin, étoit dans un état ſemblable, c'eſt-à-dire, engorgé, dur & très-épais. Cet état contre-nature m'empêcha d'y reconnoître aucune apparence de cicatrice: ſon orifice étoit reſſerré au point de ne pouvoir y introduire un ſtylet; ſon intérieur ne contenoit rien, & ſa cavité pouvoit à peine être apperçue. Le péritoine & le méſentère dans les environs des parties affectées, étoient engorgés & enflammés; la séroſité répandue dans le bas-ventre, étoit ſanguinolente & putride; les autres viſcères étoient ſains.

Ces os me parurent être ceux d'un veau à terme. Je préſume que quelque accident, comme une chûte, un coup de pied ou de corne, &c. aura d'abord occaſionné la mort du fœtus, & enſuite l'inflammation de la matrice & de l'inteſtin, leur adhérence, la décompoſition, la putréfaction du premier, la ſuppuration

des parties enflammées, leur perforation & le paſſage des os de l'une dans l'autre, ſoit par l'engorgement ou la contraction de toutes les parties environnantes, ſoit par leur propre poids; ce qui eſt d'autant plus probable que dans l'état de plénitude, l'inteſtin colon ſe trouve placé à la partie inférieure de l'abdomen ſous la matrice, & que ſes mouvemens moindres dans l'état naturel que ceux des autres inteſtins, parce qu'il eſt retenu par le rectum, doivent encore être moins ſenſibles alors par la gêne que leur fait éprouver l'expanſion de l'utérus. Ce viſcère débarraſſé des corps étrangers qu'il contenoit, ſe reſſerrant ſur lui-même, aura rompu l'adhérence qu'il avoit contractée avec les parties environnantes, & qui vraiſemblablement s'étoit oppoſée à l'épanchement des matières dans le bas-ventre, & il ſe ſera cicatriſé; mais l'inteſtin, toujours embarraſſé par des obſtacles dont la nature n'a pu triompher, a continué d'éprouver pluſieurs accidens ſubſéquens qui ont conduit enfin l'animal à la mort.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1785.

Il y a eu peu de variation dans le baromètre pendant ce mois. Les premier, ſecond, trois & dix-

huit, il a été de 27 pouces 6 lignes à 27 pouces 11 lignes, & les autres vingt-ſix jours, il a été de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes; plus communément de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes.

Les premiers jours d'avril ont été les plus froids du mois. Le thermomètre s'eſt montré au terme de la congélation les 1, 3, 4, 5 & 6 au matin, & le 3 au ſoir. Le plus grand degré de chaleur a marqué, pendant la première quinzaine, deux fois 10 au deſſus de 0 à midi, & dans la ſeconde quinzaine une fois 14, quatre fois 13, cinq fois 12 au deſſus de 0 à midi.

Le ciel a été douze jours clair, quatre jours couvert, & quatorze jours variable. Il y a eu deux fois de la neige, ſix fois de la pluie, & cinq fois du brouillard; entr'autres tout le douze & le treize, l'hygromètre marquant 9 le matin & 15 le ſoir, le 12; & 13 le matin, 17 le ſoir le treize.

Le vent a ſoufflé quatorze jours Nord, ſix jours N-O, un jour N-E, trois jours Sud, deux jours O. un jour O-S-O, & la plus grande partie des trois jours reſtans N-O.

L'hygromètre eſt monté juſqu'à 17 au deſſus de 0 le 13 au ſoir. La plus grande humidité a marqué 4 au deſſus de 0 les 2, 3, 4, 5, 7 & 8 au matin, & 6 le ſoir. Les termes les plus ordinaires ont été de 6 à 9 le matin, & au deſſus de 10 le ſoir.

Il eſt tombé à Paris 6 lignes deux dixièmes d'eau pendant ce mois. La conſtance des vents du nord & la continuité de la ſécheresſe, ont donné lieu à un grand nombre de péripneumonies vraiment inflammatoires, dans leſquelles il a été utile de ſaigner dès l'invaſion. Deux, trois, quatre ſaignées ont ſuffi le plus communément pour amener la détente convenable. On a obſervé parmi ces fluxions de poitrine beaucoup de variétés, mais le plus grand nombre des malades ont eu la langue couverte d'une ſaburre blanche ou jaunâtre; il s'eſt manifeſté des envies de vomir fréquentes, & même des vomiſſemens ſpontanés de bile abondante. Les humectans & les doux inciſifs, après les ſaignées, ont été les moyens indiqués & employés avec ſuccès. Un grand nombre de femmes à l'Hôtel-Dieu ont été attaquées

de fluxion de poitrine bilieuse; une ou deux saignées ont suffi dans l'invasion. Les chicoracées & les borraginées ont conduit assez promptement aux purgatifs. Ces maladies ont été peu fâcheuses.

A la Charité, les fluxions de poitrine ont été communes & très-vives; elles ont paru attaquer particulièrement les domestiques & autres gens de maison, forts & bien nourris.

A l'hospice de S. Sulpice, elles ont été plus nombreuses parmi les hommes, que parmi les femmes. Les saignées faites de bonne heure ont toujours réussi; il n'a péri que des sujets âgés & cachectiques, ou ceux qui n'avoient pas été saignés dans les premiers jours de l'invasion.

Vers le milieu du mois, les fluxions de poitrine devinrent plus fâcheuses & plus meurtrières; elles parurent attaquer particulièrement les journaliers, ou hommes de fatigue. La gangrène devint très-commune: sur quarante-cinq malades destinés, pour un jour, à la salle S. Charles, deux moururent en arrivant à l'Hôtel-Dieu, & vingt dans la nuit. Elles ont été bien moins graves parmi les femmes; mais très-meurtrières parmi le peuple assisté des paroisses, où il s'est répandu contre la saignée un préjugé qui se réveille dans toutes les constitutions de maladie populaire.

On a vu reparoître des fièvres catarrhales malignes gangréneuses, que nous avons décrites dans le mois de février dernier; elles ont été aussi fâcheuses & aussi meurtrières qu'elles l'étoient alors, & les malades ont péri du deux au troisième jour.

Les rhumes, les engouemens de poitrine, ont été très-fréquens. Les enfans ont été singulièrement sujets aux engorgemens glanduleux. Il s'est manifesté quelques fièvres intermittentes, en petit nombre à la vérité, mais rebelles & opiniâtres. Les petites-véroles ont été plus rares, & elles ont constamment été bénignes. Il a continué de régner des affections rhumatismales, dont quelques-unes se sont portées sur les organes internes, & ont occasionné plus ou moins de danger. Les affections érysipélateuses ont été nombreuses; elles n'ont rien présenté d'extraordinaire.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	-1, 4	6, 2	2,16	27 4,11	27 4, 3	27 4, 6
2	0, 8	3,11	-0, 2	27 3, 6	27 4, 9	27 5, 4
3	-2, 5	2,15	-1, 3	27 7, 2	27 8,11	27 10, 9
4	-3, 1	4, 2	-0, 3	27 11, 5	28 0, 0	28 0, 9
5	-2, 6	5, 2	1,15	28 0, 9	28 1, 0	28 1, 6
6	-2,18	9, 4	2, 0	28 3, 1	28 2, 6	28 0, 9
7	-1, 2	8, 7	3,13	28 0, 0	27 11, 9	27 11, 6
8	1,10	8, 0	3, 7	27 11, 6	27 11, 6	28 0, 0
9	1,19	8,10	5, 4	82 1, 0	28 1, 4	28 2, 3
10	0, 5	10, 1	6, 1	28 3, 0	28 3, 5	28 3,11
11	2, 3	12, 0	7, 0	28 4, 7	8 4, 7	28 4, 7
12	2,12	14, 3	9, 0	28 4, 4	28 3, 5	28 2, 6
13	6,11	14, 7	8, 0	28 1, 1	28 0, 1	28 0, 3
14	3,18	11, 4	8, 5	28 1, 0	28 1, 2	28 1, 6
15	5, 1	14, 1	9, 6	28 1, 9	28 1, 9	28 1, 9
16	5,15	15, 8	10, 0	28 1,10	28 1, 4	28 0, 6
17	5,18	19, 4	13,16	27 11, 8	27 10, 7	27 10, 2
18	9, 8	16, 8	9,16	27 10, 0	27 9, 5	27 10, 0
19	9, 3	10,19	7, 8	27 10, 5	27 11, 5	28 0, 5
20	2,13	11,17	7,10	28 1, 9	28 1,10	28 1,10
21	3,16	14, 9	8, 7	28 0,10	27 11, 8	27 11, 8
22	6,18	14, 2	6,18	27 11, 6	27 11, 0	27 11, 2
23	5, 7	11, 1	6,15	27 10, 7	27 10, 8	27 11, 9
24	2, 7	10, 3	7, 8	28 0, 8	28 1, 2	28 1,10
25	4,17	12, 8	8,17	28 2, 2	28 2, 1	28 2, 0
26	3,16	15,10	6,17	28 2, 0	28 2, 0	28 2, 7
27	3, 0	10,12	6,10	28 2,10	28 2,11	28 2,11
28	2, 0	10,11	6, 6	28 3, 1	28 2, 5	28 2, 6
29	4,12	12,16	8, 3	28 2, 7	28 1, 8	28 0,10
30	4,12	12, 6	6,13	27 11,11	27 11, 2	27 10,11
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	S. cou. froid. v.	S-O. c. froi. ve.	S-O couv. fr. v.
2	N. *idem* pluie.	N-E. *id.* ne. gré.	N. couv. froid.
3	N. ſerein, froid.	N. *id.* vent.	N. *id.* gréſil. v.
4	N. *idem.* vent.	N-E. *idem.*	N. c. fro. nei. v.
5	N. *idem.*	N ſer. froid, ve.	N. ſer. fro. ve.
6	N. *idem.*	N-E. ſ.d.v. Roſſignol a chant.	N. *idem.*
7	N. nu. doux. v.	N-E. co. fro. v.	N. cou. fro. ve.
8	N. c. fro. vent.	N-E. nu. do. ve.	N. *idem.*
9	N. couv. froid.	N. ſerein. doux.	N-E. ſer. frais.
10	E. ſerein, froid.	N E. ſer. temp.	N-E. ſ. d. é. de c.
11	E. *idem.*	E. ſ. ch. Les hirondel. ont reparu.	N-E. ſer. doux.
12	E *idem.*	E. ſerein, chaud.	E. nu. dou. va.
13	E. nuag. frais.	E. nuag. chaud.	N. ſer. doux.
14	E. ſerein, frais.	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
15	N. couv. frais.	N-E. nu. chaud.	N-E. nu. dou. v. paraſélène.
16	N ſerein, frais.	S. *idem.* vapeurs.	N-E. n. vap.
17	E. *idem.*	N-E. ſer. ch.	S. *idem.* chaud.
18	S couv. doux.	S-O. couv. ch.	S. c. d. pl. fine.
19	S. *idem.* vent.	S-O. cou. do. v.	N-O. c fra. gr. de pluie.
20	N. ſer. froid.	N-O. c. ch. ve.	N. ſerein. doux.
21	N. *idem.*	S-O. nuag. ch.	N. nuag. doux.
22	S-O. c. frais.	S-O. cou. ch. v.	O. *idem.* vent.
23	S-O. *idem.* vent.	S-O. cou. d. pl.	N. ſer. frais, v.
24	N. nu. froid.	N-E. ſer. temp	N-E. ſer. doux.
25	N-E. ſer. frais.	N-E. nu ch. v.	N. *idem.* vent.
26	E. ſer. froi. ve.	E. ſerein, doux.	E. *idem.*
27	E. *idem.*	E. ſer. temp. v.	E. ſer. frais. ve.
28	E. ſerein, froid.	N-E. *idem.*	E. *idem.*
29	N-E. ſer. frais.	N. *idem.*	N. ſerein. doux.
30	E. nuag. frais.	N-E. c. temp. v.	N-E. co. frai. v.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	19,	4 deg.	le 17	
Moindre degré de chaleur.	-3,	1	le 4	
Chaleur moyenne.....	6,13 deg.			
Plus grande élévation du	*pouc.*	*lig.*		
mercure.........	28,	4,	7,	le 11
Moindre élév. du mercure.	27,	3,	6,	le 2
Elévation moyenne.	28,	0,	5	

Nombre de jours de Beau....	15	
de Couvert...	10	
de Nuages...	5	
de Vent.....	13	
de Tonnerre.	0	
de Brouillard.	0	
de Pluie.....	2	
de Neige....	3	
de grêle....	2	
Quantité de Pluie.......	1	9, lig.
Evaporation..........	29	0
Différence.......	27	3
Le vent a soufflé du N.....	32 fois	
N-E....	21	
N-O....	2	
S......	5	
S-E....	0	
S-O....	9	
E......	19	
O.....	1	

TEMPÉRAT. douce & très-sèche.

MALADIES : beaucoup de rhumes très-opiniâtres, qui ont dégénéré quelquefois en fluxions de poitrine, & des fièvres pourprées sans suite.

Plus

Plus grande ſéchereſſe...	47,	4 deg.	le 13
Moindre.............	7,	5	le 19
Moyenne.........	31,	5	

A Montmorency, ce premier mai 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'avril 1785; par M. BOUCHER, médecin.

Tout le mois d'avril a été froid, mais beaucoup plus les premiers jours que dans la ſuite. Du 1er au 7, la liqueur du thermomètre a été obſervée au terme de la congélation, ou très-près de ce terme. Le 3, elle eſt deſcendue à 1 degré au deſſous. Il eſt encore tombé de la neige dans les quatre premiers jours du mois.

Le vent ayant preſque toujours été nord, il n'y a preſque pas eu de pluie. Auſſi le mercure dans le baromètre a toujours été obſervé au deſſus du terme de 28 pouces, ſi l'on excepte trois ou quatre jours, en particulier le 1er & le 2 du mois. Il étoit deſcendu ce dernier jour, au terme de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 degrés au deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces

4 ½ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce.

Le vent a ſoufflé 8 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Eſt.
6 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'Oueſt.
2 fois de l'Oueſt.
9 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 15 jours de temps couvert ou nuag.
5 jours de pluie.
4 jours de neige.
4 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'avril 1785.

La petite-vérole a régné ce mois avec violence, & s'eſt conſidérablement propagée. (Nous avons appris qu'il en a été de même dans les villes circonvoiſines, & même dans toute la province.) Elle attaquoit également les enfans, les adoleſcens, les adultes & même l'âge viril. Nombre de perſonnes de cette dernière claſſe y ont ſuccombé. La maladie néanmoins, dans preſque tous, n'a point préſenté de complication.

Les rhumes, les fluxions de poitrine & la fièvre péripneumonique ont encore été ce mois les maladies dominantes dans le peuple. Les rhumes avoient le plus ſouvent leur ſiège dans le poumon, de façon que lorſque la fièvre s'y joignoit, on devoit les traiter comme des fluxions de poitrine au premier degré.

Dans plusieurs ils ont été compliqués de mal de gorge.

La fièvre péripneumonique étoit souvent de l'espèce bilieuse ou putride-maligne ; de sorte que le médecin devoit être très-circonspect sur l'article des saignées, & donner la préférence aux apozèmes tempérans & propres à délayer les matières bilieuses, & aux laxatifs antiphlogistiques. Le point de côté, qui accompagnoit souvent la péripneumonie, ne cédoit guères à d'autres topiques qu'à un vésicatoire, appliqué sur la partie affectée.

Nombre de personnes du peuple, dont la cure pour ce genre de maladie n'a pas été suivie convenablement, sont tombées dans une leucophlegmatie générale ; & quelques-unes ont succombé à une hydropisie de poitrine.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Acta Regiæ Societatis medicæ Havniensis, &c. *Actes de la Société royale de médecine de Copenhague, volume j. A Copenhague, de l'imprimerie de* Nicolas Mœller, *imprimeur de la Cour ; & se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *1783. In-8° de 480 pages.*

1. Il s'est formé, il y a vingt ans, à Copenhague, une Société de médecine. Ses membres, étroitement unis, ont travaillé de con-

cert avec zèle pour le progrès de l'art & pour l'utilité publique. Ce qu'ils ont fait pour l'un & pour l'autre a été rendu public, & forme une collection de quatre volumes de Mémoires, qui ont mérité l'approbation des juges éclairés. Ce premier succès a excité l'attention du prince Frédéric, qui a sollicité un auguste appui pour cette Société. Le roi a bien voulu s'en rendre protecteur; il lui a donné le titre de Société royale; il a confirmé & scellé de son sceau les lois qu'elle s'est faites. Parvenue à ce degré de perfection, elle a résolu d'être utile autant qu'il lui sera possible. Dans ce dessein, elle ne s'associera aucun membre honoraire, correspondant ou ordinaire, qui ne concoure avec zèle à ses travaux. La liste de ses associés ne consistera que dans la liste des opuscules qui lui auront été présentés.

Le volume que nous annonçons doit être reçu avec le même accueil que les précédens; présente un choix d'articles très-curieux, que nous allons indiquer.

I. *Extraits choisis du journal de l'hôpital de Fréderic, pour l'année 1780, par M. FRÉDERIC-LOUIS BANG, docteur en médecine, professeur désigné, & médecin ordinaire de l'hôpital de Fréderic.* L'auteur comprend sous ce titre les maladies qu'il a jugées dignes de remarques; il a donné ce qui lui a paru le plus utile & le plus rare, évitant par-tout la prolixité, omettant les observations météorologiques, qu'il croit plus utiles à la physique qu'à la médecine, & mêlant rarement la théorie à la pratique.

II. *Vertu antispastique & emménagogue des émétiques, observée par M. J. W. GULDEBRAND,*

docteur en médecine, archiâtre, président de la Société royale.

III. *Mémoire pour l'histoire de la dyssenterie épidémique, qui régna dans l'automne de 1779, aux environs d'Aarhouse; par M.* ANDRÉ BROEBERG RANOÉ, *docteur en médecine, membre ordinaire de la Société.*

IV. *Vertu du quinquina, suspecte dans le traitement du crachement de sang & de la phthisie; par M.* S. THÉOPHILE DE MEZA, *docteur en médecine, & membre ordinaire de la Société royale.* M. de *Meza* l'aîné cite deux cas dans lesquels il a vu le quinquina exciter le crachement de sang, au lieu de l'arrêter. Il avoue néanmoins qu'il est quelques occasions où l'on pourroit le donner utilement dans cette maladie : c'est lorsqu'il n'y a ni fièvre, ni douleur de poitrine; ce qui, à la vérité, arrive fort rarement.

V. *Effet nuisible de la petite ciguë* (ÆTHUSA CYNAPIUM L.) *sur le corps humain, par M.* RUDOLPHE BUCHHAVE, *docteur en médecine.* Ce médecin avoit ordonné la ciguë de M. *Stork* à plusieurs malades. Un apothicaire infidèle, au lieu de se servir du seul *conium maculatum* L. y joignit moitié de petite ciguë. Il survint des symptômes très-graves, qui prouvent que cette dernière plante attaque principalement le systême nerveux, en empêchant ses fonctions ordinaires, & en affoiblissant ensuite les forces de tout le corps. Il faut classer cette plante parmi les poisons stupéfians, & bien prendre garde de la confondre avec la ciguë de M. *Stork*, que M. *Buchhave* assure avoir employée avec beaucoup de succès.

VI. *Essai de description des maladies qui ont régné en 1779, dans l'hôpital de la Marine, première partie. Des inflammations de poitrine, par M. H. CALLISEN, docteur & professeur de médecine, médecin de l'hôpital de la Marine, & secrétaire de la Société royale.*

VII. *Relation d'une mort subite, du caractère trompeur de la maladie, de ce qu'offrit l'ouverture du cadavre, avec des avertissemens sur la difficulté du prognostic & du diagnostic dans la passion iliaque; par M. ARNOLD-NICOLAS AASHEIM, docteur en médecine, professeur désigné, & membre ordinaire de la Société.*

VIII. *Mal de tête rhumatique, guéri sur le champ par l'application des sangsues; par M. J. C. TODE, docteur en médecine, professeur désigné, & membre ordinaire de la Société royale.*

IX. *Continuation de l'article I.*

X. *De la racine de benoite, substituée au quinquina; par M. BUCHHAVE, docteur en médecine.* L'on sait que ce médecin s'est servi fort heureusement de la racine de benoite contre les fièvres intermittentes, & même dans quelques autres maladies. Le quinquina choisi est très-cher; les pauvres ne peuvent s'en procurer : en outre il est assez sujet à être falsifié, & bien des médecins se plaignent qu'il ne produit pas toujours les effets qu'ils en attendent. Quelle découverte pour l'humanité, si l'on pouvoit lui substituer la racine de benoite, & si même ce remède a plus d'efficacité, comme le pense M. *Buchhave!* On ne peut trop inviter les médecins à répéter ses expériences.

XI. *Diverses observations de médecine, par*

M. J. H. SCHŒNHEYDER, docteur en médecine, professeur extraordinaire, membre ordinaire de la Société. Ces observations sont au nombre de trois : voici la dernière.

J'ai dernièrement éprouvé, dit M. Schœnheyder, la vertu mondificative de la décoction des feuilles de ciguë, sur un enfant convalescent d'une petite vérole confluente. Des pustules, répandant une humeur très-fétide, s'élevoient sur tout son corps, particulièrement à la tête & au col. Les relâchans répétés ne furent pas d'une grande utilité; mais la peau ayant été deux fois lavée avec la décoction de feuilles de ciguë, les croûtes tombèrent & laissèrent voir une peau saine & belle. Ce médicament employé sur deux autres sujets, eut le même succès.

XII. *Vertu anti-hémoptoïque de l'ipécacuanha donné à petites doses, par M. ARNOLD-NICOLAS AASHEIM.*

XIII. *Observations sur une maladie, accompagnée d'hémorrhagie & de taches; par M. J. P. ROGERT, docteur en médecine, médecin du diocèse de Wibourg, membre extraordinaire de la Société royale.*

XIV. *Observation sur un fœtus qui naquit le bas-ventre ouvert, & les viscères abdominaux couverts seulement du péritoine; par M. MATTHIAS SAXTORPH, docteur & professeur de médecine & de l'art des accouchemens, membre ordinaire de la Société.*

XV. *Observations sur l'hydropisie, par M. V. B. AASKOW.*

XVI. *Mémoire pour l'histoire d'une rougeole*

épidémique, *par* M. ANDRÉ BROEBERG RANŒÉ.

XVII. *Rare métamorphoſe de la goutte*, *par* S. TH. DE MEZA.

XVIII. *Obſervations ſur differens ſujets*, *par* M. R. BUCHHAVE. La première roule ſur un canif trouvé dans le bas-ventre d'un cadavre; la ſeconde, ſur un rhumatiſme ſympathique; la troiſième, ſur une épilepſie périodique; la quatrième, ſur une mélane ſcorbutique, différente un peu de celle décrite par *Sauvage*; la cinquième, ſur un ſcorbut livide; la ſixième & dernière, ſur une rougeole anomale.

XIX. *Choix du journal de l'hôpital de Frédéric*, *pour l'année 1781*; *par* M. FRÉDÉRIC-LOUIS BANG.

XX. *Remarques médico-pratiques ſur une rougeole épidémique*, *qui régna à Copenhague pendant les quatre premiers mois de l'année 1781*; *par* M. J. W. GULDEBRAND.

XXI. *Obſervations pratiques*, *par* M. V. B. AASKOW. Ces obſervations ſont au nombre de ſix. Voici la première.

« Un homme étoit tous les ans attaqué d'accès de goutte. Il prit pour cela pendant trois ans, ſeulement les trois mois de printemps, de la ſolution de gomme de gaïac dans l'eſprit de ſucre; c'eſt le remède des Caraïbes. A préſent le paroxyſme adouci, dure à peine autant de jours qu'il employoit auparavant de ſemaines à tourmenter le malade : celui-ci du reſte jouit d'une parfaite ſanté. »

« Un vieillard affligé d'un lumbago arthri-

» tique, pouvoit à peine marcher tant il étoit » courbé. Il a été ſoulagé par l'uſage de la » même ſolution. »

XXII. *Guériſon de la colique des nourrices*, *par* M. BUCHHAVE.

XXIII. *Obſervations médico-pratiques*, *par* M. ANDRÉ BROEBERG RANŒÉ. La première offre la guériſon d'une dartre puſtuleuſe. La ſeconde contient des expériences faites avec la racine de benoite. Quoique courtes, elles ſont rapportées avec beaucoup de candeur & de bonne foi ; la benoite produiſit pluſieurs fois l'effet deſiré, mais pluſieurs fois auſſi elle ne remplit pas les vues de M. *Ranœé*, qui recourut alors au quinquina & l'employa plus utilement. La troiſième obſervation préſente les effets de la ciguë contre la toux convulſive. Dans un grand nombre de cas, il n'y en eut que deux où la toux réſiſta à la ciguë, tandis qu'elle fut guérie par l'uſage du muſc. Une autre fois, au contraire, la toux fut rebelle au muſc & guérie par la ciguë.

XXIV. *Petite obſervation ſur un infanticide*, *cauſé par la ſuffocation ſubite du fœtus après l'accouchement*, *par* M. PIERRE CHRÉTIEN ABILDGARD, *docteur en médecine*, *profeſſeur de l'art vétérinaire*, *membre ordinaire de la Société.*

XXV. *Obſervations ſur la vertu de l'arnica contre la fièvre quarte* ; *par* M. S. T. DE MEZA.

XXVI. *Effet ſalutaire & prompt des demi-bains tièdes dans l'iſchurie accompagnée de ſpaſmes dans la veſſie* ; *par* M. J. W. GULDEBRAND.

XXVII. *Quelques observations sur la fièvre putride de 1779 & 1780, avec des remarques sur le peu d'efficacité du quinquina, & sur la vertu très-efficace de la semence de moutarde d'Angleterre en poudre; par M. H. Callisen.*

XXVIII. *Trois observations de médecine, par M. V. B. Aaskow.*

XXIX. *Fièvre lente, avec pyurie; par M. S. T. de Meza.*

XXX. *Observations sur les suites des fièvres intermittentes de longue durée & mal traitées, par M. A. B. Rancœé.*

XXXI. *Exemple de tromperie dans l'observation & la confirmation de remèdes trompeurs, par M. J. C. Tode, docteur en médecine & professeur public.*

XXXII. *Réflexions sur une rupture de la matrice pendant la grossesse, la malade ayant survécu six semaines, par M. Matthias Saxtorph.*

XXXIII. *Relation d'une épidémie bilieuse nerveuse putride, qui régna en 1781 sur la flotte royale & dans l'hôpital de la Marine, avec des observations sur l'effet du camphre donné à beaucoup plus grande dose qu'à l'ordinaire, & sur l'usage interne de la semence de moutarde d'Angleterre, par M. H. Callisen.*

XXXIV. *Diverses observations sur la puissante propriété anti-vénérienne de l'opium, par M. J. C. Tode.*

XXXV. *Esprit-de-vin camphré miscible à l'eau, par M. André-Jean Retzius, maître en philosophie, démonstrateur d'histoire naturelle &*

de botanique à l'Académie royale de Lunden, membre de la Société royale de Stockholm & de celle de médecine de Copenhague.

XXXVI. *Obſervation ſur une groſſeſſe mixte, par M. CHRISTIAN-JACQUES-THÉOPHILE DE MEZA, docteur en médecine, & membre extraordinaire de la Société.*

XXXVII. *Décade d'obſervations médico-pratiques, par M. A. B. RANŒÉ, docteur en médecine.* Les ſujets de ces obſervations ſont tous fort intéreſſans.

XXXVIII. *Vertu anti-arthritique du trèfle d'eau, confirmée par des faits authentiques; par M. A. N. AASHEIM.*

XXXIX. *Obſervations concernant la phyſiologie des muſcles, par M. ABILDGAARD.*

XL. *Cas de médecine légale, par le même.* C'eſt le rapport fait à l'ouverture du cadavre d'un homme qui étoit mort après s'être enivré, & après avoir accuſé un payſan de l'avoir mortellement frappé ; ce dont il n'y avoit aucun témoin.

Sammlung der gemeinnutzigſten practiſchen aufsætz, &c. C'eſt-à-dire, *Collection des principales obſervations & objets de Pratique, extrait des Mémoires de la Société royale de médecine de Paris, traduits & augmentés par CHRÉTIEN GEOFFROI GRUNER, conſeiller aulique du duc de Weimar & Iſenach, profeſſeur ordinaire de méde-*

cine en l'université de Jena, membre de plusieurs académies, & correspondant de la Société royale de médecine de Paris. A Halle, chez Jean-Jacques Gebauer, 1784. *In-8° de 496 pag. tome premier, contenant l'année 1776.*

2. Il seroit inutile de faire l'énumération des pièces que contient ce volume. Il suffit d'avertir qu'elles sont au nombre de quarante. Les Mémoires de la Société royale de médecine sont connus en France, & nous en avons rendu compte.

Medical observations and Inquiries, *&c.* C'est-à-dire, *Observations & Recherches de médecine, par une Société de médecins à Londres, vol. vj. in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1784.

3. Le cinquième volume de ce Recueil intéressant, parut en 1776 ; il auroit été suivi de plus près du sixième que nous annonçons, si la mort des docteurs *Fothergill*, *Solander* & *Hunter*, sur la tombe desquels les éditeurs jettent quelques fleurs, n'eût porté obstacle à sa publication. Il contient trente & un articles. Nous n'entreprendrons pas de les abréger tous; nous aimons mieux donner seulement un précis de quelques-uns d'eux, & présenter ainsi à nos lecteurs un tableau historique & instructif de l'état actuel de l'art de guérir en Angleterre.

L'hydrocéphale interne, cette maladie si

dangereuse & dont le diagnostic est si difficile, nous occupera d'abord. Il paroît que le docteur *Haygarth*, après avoir reconnu l'insuffisance des vomitifs, des purgatifs, des vésicatoires, du tartre émétique donné à doses rompues & seulement suffisantes pour exciter des envies de vomir, a songé le premier à essayer le mercure doux, prescrit en assez grande quantité pour porter à la bouche & faire saliver. L'ordre des dates est du moins en sa faveur, car le malade qu'il a osé traiter d'après ses réflexions sur cette maladie, lui a été présenté le 9 janvier 1776. Il est vrai que le docteur *Dobson*, qui paroît l'avoir encouragé à tenter cette méthode, n'a pas tardé à suivre son exemple, sur un malade pour lequel il a été consulté le 15 février de la même année, & chez qui l'hydrocéphale paroît avoir été mieux décidé que chez le premier. Depuis ce temps, plusieurs guérisons heureuses d'hydrocéphales plus ou moins constatés, ont confirmé la bonté de cette méthode; & l'on voit tant dans ce Recueil que dans les *Médical Commentaries*, imprimés à Edimbourg, sous la direction de M. *Duncan*, diverses observations très-satisfaisantes, publiées par MM. *Haygarth*, *Dobson*, *Hunter*, *Percivall*, &c.

Le neuvième article contient des remarques sur le traitement de l'épilepsie, auxquelles on a joint quelques considérations sur l'usage de la saignée dans l'apoplexie; par *Jean Fothergill*, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres. Quoique ces remarques aient pour auteur un médecin très-célèbre, elles ne contiennent cependant rien de nouveau ni de bien important. L'épilepsie, de

même que plusieurs autres maladies, cède souvent à des traitemens différens ou opposés. On a vu résulter des effets salutaires d'un régime très-sévère, & d'une abstinence absolue de toute nourriture animale ; aussi-bien que d'un régime fortifiant, & de l'usage d'alimens nourrissans, qui dans d'autres cas ont eu un succès également heureux. Le point essentiel est d'adapter le traitement à la constitution particuliere du malade. Si la pléthore domine chez lui, il faut le mettre à une très-grande diète ; le malade est-il émacié ? il faut lui prescrire un régime restaurant. L'auteur ne connoît dans cette maladie que la diminution de la quantité ordinaire des alimens : il croit que les remèdes nervins même peuvent quelquefois faire tomber l'appétit, & contribuer par cet effet à la guérison de l'épilepsie, qui, selon lui, ne peut s'obtenir qu'en diminuant la pléthore. Le docteur *Fothergill* conseille encore la rapure d'étain, donnée journellement à la dose d'une once, pendant cinq à six jours consécutifs, au bout desquels on ordonnera un cathartique.

Les considérations sur l'usage de la saignée dans l'apoplexie, nous paroissent mériter une plus grande attention de la part des médecins. L'auteur convient d'abord que les personnes qui font habituellement bonne chère ; les gourmands, ceux qui sont gros, ont le col court, menent une vie sédentaire, les personnes pléthoriques sont les plus sujets à l'apoplexie. Quel doute peut-il donc y avoir, dit-il, sur la nécessité de la saignée, principalement si le pouls est excessivement plein & tendu, & que les malades paroissent prêts à suffoquer ? On

la pratique souvent dans pareilles circonstances ; cependant, en considérant les conséquences qui résultent de cette évacuation, le docteur *Fothergill* pense qu'on l'emploie bien plus souvent qu'il ne le faudroit, & qu'il ne convient pour le salut du malade. Selon lui on est fondé à croire que les forces vitales étant trop épuisées par la soustraction du sang, le patient meurt peu de temps après, ou s'il survit quelques jours, l'hémiplégie succède à l'apoplexie, & cet accident auroit été évité en omettant la saignée. Il est persuadé que dans les attaques apoplectiques, des alimens indigestes gonflent l'estomac, compriment l'aorte descendante, en même temps que les poumons resserrés alors dans un moindre espace, ne peuvent point se développer. Le sang sera donc porté en quantité vers la tête, & cette congestion entraînera le coup foudroyant. S'il étoit possible de détourner subitement, par une saignée, cet abord du sang vers les parties supérieures & sans abattre les forces du malade, rien n'équivaudroit à cette évacuation, & il faudroit la pratiquer dans tous les cas. Mais l'auteur nie cette supposition, & il s'attache à trouver d'autres moyens pour parvenir à la fin désirée, c'est-à-dire, que reconnoissant pour cause de cette maladie la saburre des premières voies, il propose de donner, le plutôt possible, un scrupule ou une demi-drachme de vitriol blanc, ou bien des doses suffisantes de tartre émétique dissous dans de l'eau, & de solliciter en même temps les autres évacuations propres à diminuer l'abondance des humeurs.

Telle est en abrégé la doctrine de notre auteur. On lui répondra sans doute, que si les

partiſans de la ſaignée ont agi avec trop d'indiſcrétion, il pouſſe à ſon tour trop loin la répugnance contre cette évacuation. Ce ſont deux excès qu'il faut éviter. Peut-être que les circonſtances locales juſtifient en Angleterre une méthode curative, condamnée dans d'autres pays par l'expérience. L'érétiſme & la raréfaction du ſang ne ſont certainement pas dans la claſſe des cauſes qu'il faut combattre avec les vomitifs & les irritans.

Nous trouvons encore, dans ce Recueil, deux autres articles qui confirment la maxime générale, qu'il ne faut adopter qu'avec grande reſtriction les pratiques ſalutaires dans des climats différens. L'un, qui eſt le troiſième, a pour auteur M. *Jean Maſon*, chirurgien à Leiceſter. Cet artiſte y rend compte des heureux effets de l'opium dans deux cas d'hydropiſie. L'atmoſphère toujours chargée de vapeurs en Angleterre, & par conſéquent peu propre à favoriſer la tranſpiration, a pu merveilleuſement ſeconder les effets de l'opium, dirigés contre le ſpaſme qui étoit l'effet de l'empâtement du tiſſu cellulaire & de celui des pores excrétoires. La vertu diaphorétique & narcotique a donc pu rétablir l'écoulement des urines, & opérer ſous ce ciel une guériſon qu'on en eſpéreroit en vain ailleurs.

Le deuxième article dont nous voulons parler, a été communiqué par *Guillaume Wright*, docteur en médecine & membre de la Société royale. Il concerne l'uſage des bains froids, contre le triſmos. Ces expériences qui ont réuſſi dans un pays chaud, ſeroient préjudiciables en Angleterre, où elles ne réuſſiroient pas & empêcheroient d'avoir recours à des moyens curatifs plus efficaces.

M. *Archibald Douglas*, docteur en médecine à Londres, nous apprend dans le quatorzième article, qu'une toux convulsive rebelle aux remèdes les mieux indiqués, a été arrêtée tout court en flairant une grande quantité d'eau de Luce. Les remèdes volatils, donnés intérieurement, n'ont produit aucun changement avantageux, & l'eau de Luce même, à moins qu'il n'y en eût deux onces ensemble, ne procuroit qu'un très-léger soulagement.

Les observations sur la goutte, par M. *Alexandre Small*, ancien chirurgien du corps d'artillerie dans l'île Minorque, consignées dans le vingtième article, constatent l'utilité de quelques moyens palliatifs, administrés contre cette maladie. L'auteur a couvert légèrement l'extrémité souffrante, & a appliqué des sang-sues à l'endroit douloureux. Il a reçu du soulagement de ce traitement; sa santé a été meilleure ensuite, & les accès ont paru éloignés. Cependant l'auteur a encore tenté d'autres voies à l'approche du paroxysme : il s'est fait vomir avec le vin émétique, & a ensuite pris une médecine & du quinquina, ou bien il a fait usage du tartre émétique uni à l'écorce du Pérou, à des doses assez modérées pour ne pas exciter des vomissemens. Ce remède l'a tellement soulagé, que s'étant endormi peu de temps après, il a été tenté de croire qu'il y a dans l'antimoine une qualité anodyne. M. *Small* observe que l'émétique lui a toujours fait évacuer beaucoup de bile.

On ne sauroit voir sans étonnement dans combien de maladies différentes les médecins Anglois administrent l'opium. Les hernies étranglées, la gangrène, les lésions à la tête, &c.

ſont de ce nombre. On lit dans le vingt-quatrieme article de ce volume, que *M. Jean Pearſon*, chirurgien de l'hôpital de Loke, vient de le donner, avec ſuccès, dans une rétention d'urine très-dangereuſe, & dont la guériſon exigeoit, comme il dit, de ſuſpendre l'action tonique de la fibre motrice.

Le vingt-ſeptième numero contient la relation de trois vices de conformation du cœur, obſervés par feu M. *Guillaume Hunter*, docteur en médecine & membre de la Société royale, &c.

La première étoit à l'artère pulmonaire, qui de ſon principe au ventricule droit, étoit changée en un corps ſolide ou corde ſans aucune cavité apparente, enſorte que les poumons n'ont pu recevoir une ſeule goutte de ſang, par le canal de ce vaiſſeau. Le ventricule droit n'a ſervi de rien pour tranſmettre le ſang, & ſa cavité étoit très-peu conſidérable. Le ſang apporté à l'oreillete droite, par les deux veines-caves & par les veines coronaires, a paſſé par le trou ovale, qui étoit très-grand, dans le ventricule gauche & delà dans l'aorte, ſans paſſer par les poumons, & par conſéquent ſans être expoſé aux effets de la reſpiration. Par-tout ailleurs qu'à ſon commencement, l'artère pulmonaire, quoique petite, étoit perméable, & le canal artériel lui avoit tranſmis une petite quantité de ſang. L'enfant, dans lequel ces vices ont été trouvés, a vécu treize jours.

Dans le ſecond enfant monſtrueux, qui a pouſſé ſa carrière juſqu'à l'âge de treize ans, l'artère pulmonaire étoit tellement retrécie, qu'elle admettoit à peine un ſtylet : la cloiſon

du cœur au contraire avoit à ſa baſe un trou aſſez large pour recevoir le pouce de M. *Hunter.* L'enfant étoit noir & avoit les membres très-délicats. On attribue la couleur noire à l'état du ſang qui n'a pas été depouillé de ſon phlogiſtique, & la délicateſſe des membres à la foibleſſe de la conſtitution en général, ou à ce que le ſang a été privé des avantages qu'il doit recevoir de la reſpiration, ſoit que l'air inſpiré l'enrichiſſe de quelque choſe qui contribue à un développement vigoureux du corps, ſoit que l'air, dans l'expiration, entraîne un principe qui s'oppoſe à ce développement.

Le troiſième cas concerne un enfant mort né. M. *Hunter* y a trouvé la valvule du trou ovale très mince & percée comme un crible. La cloiſon du cœur avoit à ſa baſe un trou capable de recevoir un tuyau de plume à écrire.

Dans le dernier article, auquel nous nous arrêterons, on lit différentes relations ſur l'*influenza*, qui a régné à Londres en 1775. Cette eſpèce d'affection catarrhale différoit beaucoup de celle qui a parcouru l'Europe en 1782. Elle venoit du nord ou du nord-eſt, & a traverſé ſucceſſivement en ligne droite tout le royaume d'Angleterre. Elle s'eſt fait ſentir à Londres vers le 1er novembre; à Dorcheſter on s'en eſt apperçu vers le 10; elle a paru à Exeter vers le 18; à Okchampton on l'a obſervée vers le 23, & à Plymouth vers le 25. Elle s'eſt manifeſtée à York vers le 28 octobre: on s'étoit aſſuré de ſa préſence à Birmingham, Worceſter & Cheſter vers le 15 novembre. Llyn en Carnarvonshire & les contrées occidentales de Shropshire en ont été frappées

vers le 20 ; elle a commencé à régner à Lancaster vers le 21, & à Aberdeen vers le 28. Cette marche réglée fait croire qu'elle est venue de l'Allemagne, parce qu'Aberdeen ne s'en est ressenti que lorsqu'elle s'étoit établie dans les parties occidentales de l'Angleterre.

Le rhume du nord de l'année 1782 a suivi à-peu-près la même route, & a eu plusieurs traits de ressemblance avec l'influence ou la grippe de 1775 : cependant, dans la constitution de cette dernière année, il y a eu chez plusieurs malades des symptômes inflammatoires, & une oppression considérable qui rendoient la saignée nécessaire. Ces circonstances avoient induit en erreur, lors de la dernière épidémie : quelques médecins saignoient, mais cette évacuation ne fut d'aucun secours, ou tournoit même au désavantage des malades.

Traité sur la Fièvre miliaire épidémique ; par M. GASTELLIER, *docteur en médecine, associé & correspondant de plusieurs Académies & Sociétés littéraires, conseiller du Roi & de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans ; maire perpétuelle de la ville de Montargis ; médecin ordinaire de Monseigneur le duc d'Orléans, des hôpitaux & des prisons de cette ville ; nommé par le gouvernement pour les maladies épidémiques. Nouvelle édition, augmentée d'observations & de réflexions*

ſur la maladie du haut Languedoc. A Paris, *chez* P. Fr. Didot le jeune, *libraire de la Faculté de médecine*, *quai des Auguſtins*, *1784. In-12 de 400 pages. Prix broché*, *2 liv. 8 ſols.*

4. Cet ouvrage qui a paru en 1773 ſous le titre d'*Avis à mes Concitoyens*, avoit été ſeulement annoncé dans le journal de médecine, tome 40, page 191; deux motifs ont depuis déterminé l'auteur à changer ce titre; 1°. parce qu'il pouvoit faire préſumer qu'il n'étoit queſtion que d'une maladie particulière à la ville de Montargis, tandis que la fièvre miliaire règne ſouvent dans beaucoup d'autres endroits. Le ſecond motif, qui eſt une ſuite du premier, eſt de rendre cet ouvrage d'une utilité plus générale, en excitant les habitans des autres pays a en prendre connoiſſance.

Pluſieurs médecins tels que *Storck*, ont regardé la fièvre miliaire comme une maladie eſſentielle; d'autres, avec *de Haen*, ont cru qu'elle n'étoit que ſymptomatique. M. *Gaſtellier* penſe qu'elle eſt l'une & l'autre ſelon les circonſtances. *Hamîlton*, *Hoffmann* &c. prétendent que cette maladie n'a commencé à paroître que vers la fin du dix-ſeptième ſiècle. M. *Home* lui donne Leipſick pour berceau, & fait remonter à deux cens ans l'époque de ſa naiſſance; M. *Gaſtellier* croit que les anciens auteurs en font mention, mais ſeulement comme d'un ſymptôme d'une maladie de très-mauvais genre.

L'ouvrage de M. G. eſt diviſé en huit cha-

pitres. Dans le premier, il fait la description des différens phénomènes de la fièvre miliaire, depuis son invasion jusqu'à sa terminaison, description d'après laquelle on voit une très-grande variété, produite par celle des tempéramens & des autres circonstances, soit dans l'intensité des symptômes, soit dans le temps de l'éruption & de la desquammation, soit dans la longueur de la convalescence.

Dans le second chapitre, l'auteur établit entre la fièvre miliaire bénigne & la fièvre miliaire maligne, une distinction qui découle naturellement de la différente gravité des symptômes.

Dans le troisième, il parle des causes de la fièvre miliaire, de sa nature & de son essence. En faisant la description de Montargis situé dans un marais & au milieu des eaux, il fait voir combien une semblable situation peut influer dans la production de cette maladie, & combien la suppression de la transpiration, indépendamment des émanations putrides qui s'exhalent des eaux stagnantes, peut favoriser le développement de la fièvre miliaire. M. G. a observé aussi que la misère & les passions tristes qui l'accompagnent, sont aussi des causes très-puissantes de cette maladie.

Le quatrième & le cinquième chapitres sont employés à établir le diagnostic & le prognostic de la fièvre miliaire; le diagnostic se tire de la description même de la maladie; quant au prognostic, il est déterminé par la nature des accidens. Un des plus dangereux est un léger mal de gorge avec une voix un peu enrouée: il en est de même d'une humeur noirâtre qui encroûte quelquefois les dents du

malade. M. *G.* a obſervé que la miliaire blanche eſt en général la meilleure, quoique *Mead*, M. *Home* & M. *Planchon* diſent que la rouge eſt la moins dangereuſe.

Dans le ſixième chapitre, M. *G.* expoſe ſa méthode curative. Son principe à cet égard, eſt qu'en ſuppoſant même qu'une ſeule & même cauſe puiſſe produire la même maladie chez différens ſujets, la méthode curative ne doit pas pour cela être la même, parce que l'âge, le ſexe, le tempérament, l'état de fortune ou de misère, les paſſions, &c. doivent apporter beaucoup de différence dans les ſymptômes. Il a quelquefois employé la ſaignée dans les cas d'une forte fièvre, & pour des ſujets vigoureux, il a au contraire quelquefois tâché de ſoutenir les forces par des cordiaux; mais la ſaignée, lorſqu'elle eſt néceſſaire, n'eſt utile que dans les premiers jours de la maladie.

Le tartre ſtibié lui paroît un des meilleurs remèdes qu'on puiſſe employer, non-ſeulement comme évacuant, mais auſſi comme altérant. Il a trouvé que les purgatifs, lorſque l'éruption étoit faite, dérangeoient cette criſe, & devenoient toujours dangereux. Il ne s'en eſt guère ſervi qu'à la fin de la maladie. Les véſicatoires, indiſpenſables lorſque le cerveau ou les poumons ſont affectés, lorſque les forces ſont abattues ou qu'il y a aſſoupiſſement, ont été nuiſibles, lorſqu'il y avoit trop d'érétiſme. M. *G.* a auſſi employé quelquefois avec avantage le nitre uni au camphre, ainſi que le quinquina adminiſtré ſur la fin de la fièvre miliaire. Il croit que les parégoriques ne méritent pas les éloges que *Sydenham* leur

donne. Il préfére la liqueur minérale d'*Hoffmann* à l'opium, lorſque la tête eſt menacée; enfin le vin donné avec prudence lui a paru un fortifiant très-convenable aux gens de la campagne.

Le ſeptième chapitre traite des moyens prophylactiques, & M. *G.* y expoſe les précautions que les habitans de Montargis, & par conſéquent ceux des lieux qui ſont ſitués de même, auroient à prendre pour ſe garantir des effets de l'humidité & des autres cauſes de la fièvre miliaire.

Enfin le huitième chapitre contient des obſervations très-détaillées, qui font connoître plus particulièrement la nature de la maladie, & offrent l'application heureuſe des principes lumineux que l'auteur a établis.

Die Geſchichte der Kriebelkrankheit, *&c.* C'eſt-à-dire, *Hiſtoire de la Kriebelkrankheit* (*NECROSIS USTILAGINEA SAUV.*) *ſur-tout de celle qui a régné dans les environs de Zelle, pendant les années 1770 & 1771; par M. J. TAUBE, médecin de la cour, membre de la Societé royale d'économie de Zelle, & correſpondant de la Société royale des ſciences de Gottingue. In-8° de deux alphab. & 12 feuilles. A Gottingue, chez* Dietrich, 1782.

5. L'hiver de 1769 à 1770 s'étoit prolongé fort avant dans le printemps; & on a remarqué de grandes variations de chaleur, de froid & d'humidité

d'humidité pendant l'été. Au mois de juin dernier, des brouillards fréquens avoient frappé par cantons les ſeigles en fleur, & la nielle qui s'étoit attachée à ces bleds, n'en avoit pas été emportée ou lavée par les pluies ſurvenues peu de temps après.

Les laboureurs, par curioſité ou par beſoin, s'étoient empreſſés de faire du pain avec le grain nouvellement cueilli, ſur-tout avec celui qui ſe ſecoue de lui-même en portant les gerbes, & l'avoient avalé pour ainſi dire tout chaud.

M. *Taube* a peſé une livre de ſeigle battu & nettoyé, & il y a trouvé une once de ſeigle ergotté; dans celui qui étoit tombé de lui-même, la quantité de ſeigle ergotté étoit bien plus conſidérable.

L'uſage du pain fait avec ces nouveaux grains, a été bientôt ſuivi de la kriebelkrankheit, accompagnée de tous les accidens funeſtes qui la rendent ſi terrible; il en eſt même mort quelques-uns ſubitement dès ſa première apparition.

Les malades ont retiré le plus grand avantage du changement de nourriture : ceux à qui on a donné du pain préparé avec de bons grains vieux, n'ont pas tardé de prendre un meilleur teint : la violence des ſymptômes s'eſt appaiſée; & au bout de huit jours, l'eſpoir de guérir a paru plus ou moins fondé. Mais auſſitôt que, faute de bons grains, on fut obligé de revenir au mauvais, le mal a repris ſa première fureur.

L'auteur n'a vu qu'un ſeul cochon à qui le ſeigle malfaiſant a cauſé des affections ſpaſmodiques: les chevaux ont mangé impunément

le pain nuiſible aux hommes ; les bêtes à cornes s'en ſont nourries avec répugnance, mais ſans ſuites fâcheuſes ; les chiens enfin n'ont point été incommodés du pain ou des autres alimens préparés avec la farine de ſeigle. Bien que les moutons en général n'aient point eſſuyé de mauvais effets de ces grains, il n'en a pas moins péri ſept dans un village, avec tous les accidens de la kriebelkrankheit.

Au printemps de l'année 1771, l'auteur, obligé de ſe rendre en divers endroits pour donner ſes ſoins aux malades, a été à portée de s'appercevoir de la diſette des poulets, & d'entendre les plaintes des ménagères contre leurs poules, qui ne couvoient point & ne pondoient preſque pas. Cette ſtérilité n'avoit point lieu, ou du moins pas au même degré, dans les cantons où la kriebelkrankheit n'exerçoit pas ſes ravages.

M. *Taube* a traité ſix cens malades attaqués de cette maladie ; il en eſt mort quatre-vingt-dix ſept ; les enfans, depuis deux ans juſqu'à dix, ont couru les plus grands dangers. Tel eſt le précis de la première ſection de cet ouvrage.

On lit dans la ſeconde, des recherches hiſtoriques ſur cette maladie. L'auteur a compulſé tout ce qu'il a pu ſe procurer d'écrivains tant anciens que modernes, qui ont parlé de la kriebelkrankheit : il préſente des extraits des ouvrages dans leſquels on attribue cette maladie à l'ergot, détaille les différens accidens dont ſes prédéceſſeurs font mention, & indique les moyens curatifs qu'ils ont propoſés.

La troiſième ſection eſt conſacrée aux obſervateurs qui aſſignent à cette maladie d'autres cauſes que l'ergot.

Passons à la description que M. *Taube* donne de la kriebelkrankheit, telle qu'il l'a observée. Elle a paru sous deux espèces différentes à certains égards : la première attaqua tout-à-coup, & avec la plus grande férocité ; elle n'eut point de rémissions, fit souffrir les malades à l'excès, & se termina promptement par la mort. La seconde espèce, moins terrible & moins violente, eut des momens de relâche, & ne devint mortelle dans la suite, que par des causes particulières. L'épidémie a commencé avec la première espèce, qui a dominé pendant quelques mois : elle se déclara chez les malades, sans aucun symptôme avant-coureur, & ne fut point accompagnée de fourmillement. Elle eut pour symptôme une cécité subite, des vertiges qui faisoient tomber les patiens, & les privoient, en tout ou en partie, de leurs sens ; des tremblemens des membres, des efforts stériles pour vomir, des mouvemens convulsifs, des contractions des extrémités si violentes, qu'il falloit la plus grande force pour les redresser & les rétablir dans leur état d'extension naturelle ; une sueur froide universelle, une inquiétude inexprimable. Le visage des malades étoit jaunâtre, tiré, & d'un aspect sinistre ; il sortoit de leur bouche une mucosité écumeuse, sanguinolente ; les malades demandoient sans cesse, & d'une voix tremblante, à boire, quoique les boissons augmentassent leurs angoisses : ils se plaignoient perpétuellement de douleurs atroces, de serremens & de constrictions au creux de l'estomac. Cependant, malgré cet état de tension excessive, le sang restoit calme ; le pouls fut petit, lent & intermittent ; & lorsque les spasmes furent portés

au plus haut point, on eut de la peine à le trouver.

Les enfans, tant qu'ils ne prenoient d'autre nourriture que le lait de leurs nourrices, quand même elles auroient été attaquées de la maladie & presque moribondes, conservoient leur santé; mais dès qu'on leur donnoit de ce mauvais pain, ils tomboient malades.

La putréfaction s'emparoit si promptement des cadavres, qu'il fut impossible à M. *Taube* d'en faire la dissection. Il ouvrit néanmoins un garçon de quatorze ans, le jour même de sa mort: ses membres étoient encore tout aussi fortement contractés qu'ils l'avoient été immédiatement avant la mort: la peau de tout bas-ventre étoit d'un jaune tirant sur le vert, le visage boursoufflé & jaunâtre, les yeux enoncés & entourés d'un cercle ecchymosé; il y eut sur le dos & au devant de la poitrine, des marques de sugillation; l'omentum étoit mou, & se déchiroit au plus léger attouchement; l'estomac & les intestins avoient un œil jaunâtre; le foie étoit dur, gorgé de sang, & d'une teinte brune tirant sur le rouge; la cavité de l'estomac contenoit une eau écumeuse, bilieuse; la vésicule du fiel très-dilatée, avoit des parois très-épaisses, & renfermoit une bile aqueuse, & d'une couleur verte d'herbe; la rate plus foncée en couleur que d'ordinaire, abondoit en sang; la vessie urinaire étoit excessivement pleine, & les uretères plus amples que de coutume; il y eut beaucoup de sang dans les poumons, tandis que les oreillettes & les ventricules du cœur, de même que l'aorte jusqu'à sa grande courbure, étoient absolument vides, &c. Un second cadavre que M. *Taube*

a ouvert, a présenté les mêmes altérations.

La seconde espèce de kriebelkrankheit fut moins meurtrière ; on pouvoit la guérir en s'y prenant à temps. Les malades pressentoient assez ordinairement les approches du mal ; ils souffroient alors de pesanteurs & d'engourdissement des bras & des jambes ; ils étoient abattus, & avoient la tête embarrassée ; un sentiment de compression au creux de l'estomac, les tourmentoit par intervalles ; ils étoient assoupis sans être restaurés par le sommeil ; ils sentoient dans le bas-ventre un froid qui s'étendoit quelquefois jusqu'au dos ; vers ce temps il leur prenoit des fourmillemens dans les bras, dans les jambes & au visage ; & ce mouvement devenant plus ou moins sensible, s'appercevoit chez les malades dans les différentes parties de leur corps. Au bout de deux ou trois jours, les accidens s'aggravoient, & alloient toujours en augmentant tant en intensité qu'en durée, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le plus haut degré, à moins qu'on n'en arrêtât le développement par un traitement convenable.

Les malades eurent le regard étonné & sombre, la peau du visage retirée, le teint jaune ou couleur de terre ; aucun ne perdoit l'appétit ; quelques-uns eurent même une faim dévorante jusqu'à la fin de la maladie.

Les enfans & les jeunes gens avoient souvent, dès le commencement de la maladie, les doigts & les orteils courbés avec roideur ; les mains & les pieds enflés. En général, les malades furent plus tourmentés par les spasmes dans les matinées jusqu'à midi, que dans les après-midi : l'air froid & l'humidité, la colère,

le chagrin, & toutes les autres affections de l'ame influerent très-désavantageusement sur leur état. Tant que les bouts des doigts & des orteils étoient engourdis & un peu roides, quand même tous les autres symptômes eussent été mitigés ou dissipés, le feu couvoit encore sous la cendre. Les malades avoient les prunelles singulièrement dilatées pendant les intervalles tranquilles: leur vue étoit très-foible, & ils voyoient doubles certains objets. Ce fut dans ces mêmes momens de rémittence qu'on remarqua le mieux le tremblement des membres dont furent sur-tout agités les bras de ceux qui avoient été souvent saignés. Lorsque les spasmes avoient eu des retours fréquens, les bouts des doigts & des orteils devenoient tellement insensibles, que les malades pouvoient toucher des charbons allumés sans en sentir la chaleur. Le tétanos, l'emprosthotonos, l'opisthotonos, & les autres genres de convulsions, attaquoient indistinctement les malades de tout âge. L'épilepsie ne survenoit que par des causes accidentelles: elle cédoit à un traitement propre à amener des crises favorables, parmi lesquelles l'évacuation de vers ou les éruptions cutanées étoient les principales.

Une des terminaisons les plus affligeantes fut la perte de la raison. L'auteur a guéri deux malades qui étoient devenus maniaques: ceux qui étoient tombés dans la stupeur, ont recouvré l'intégrité de leur jugement après avoir rendu beaucoup de vers, ou après avoir été chargés de phlegmons. Chez les enfans, cette crise se faisoit par une éruption à la tête: M. *Taube* a vu une seule fois une espèce d'éléphantiasis.

La ſeconde période de la kriebelkrankheit de cette eſpèce, n'eut lieu que lorſque le levain morbifique fut trop actif, que la conſtitution des malades favoriſa ſon développement, ou qu'on n'eut pas ſaiſi les véritables indications curatives. Nous ne ſuivrons pas l'auteur dans ces détails ; nous remarquerons ſeulement qu'il n'a point obſervé la gangrène lente qui mutile quelquefois les perſonnes attaquées de cette maladie. Il eſt vrai que deux malades déja âgés ſe ſont plaints d'un ſentiment de froid & d'une inſenſibilité abſolue aux gros orteils ; mais l'uſage de l'huile de térébenthine a rappelé la vie dans ces parties.

Parmi les cas ſinguliers que l'auteur a rencontrés, nous rapporterons celui d'une jeune fille, laquelle a changé trois fois de tégumens dans toute l'étendue de ſon corps. La première fois, la peau proprement dite (*cutis*), s'eſt détachée par lambeaux, de manière qu'aux endroits où elle s'eſt enlevée, on a vu à nu les chairs des muſcles, les tendons, &c. La ſeconde fois, l'épiderme ſeul eſt tombé par portions ; & la troiſième fois, cette pellicule s'eſt détachée en forme d'écailles.

Suivons à préſent M. *Taube* dans ſes recherches ſur les cauſes de la kriebelkrankheit. Il obſerve que dans les environs de Zelle, elle s'eſt manifeſtée dès les premiers jours qu'on y a fait uſage du pain cuit avec les grains nouvellement récoltés en 1770, & qu'il n'y a eu que les perſonnes nourries de ce pain qui en ont été attaquées ; d'où il paroît conſtant que la cauſe matérielle de cette maladie exiſta dans ces grains : cependant on n'y a point trouvé d'ivraie (*lolium temulentum*), ni

de raifort des champs (*raphanus raphaniſtrum*), ni aucune autre eſpèce de ſemences malſaines, mais beaucoup d'ergot & de grains viciés de ſeigle.

L'auteur a reconnu qu'il y a deux ſortes d'ergot. Dans les cantons où la kriebelkrankheit régnoit, la ſubſtance interne de cette production monſtrueuſe étoit d'un blanc-gris, collante, qu'on ne ſavoit briſer, qui exhaloit une odeur de moiſi, & imprimoit une ſaveur âcre ſur la langue ; tandis que l'ergot des autres cantons où la maladie n'exerçoit pas ſes ravages, contenoit dans ſon intérieur une ſubſtance blanche, farineuſe, exempte d'âcreté, &c.

Outre cette eſpèce nuiſible d'ergot, M. *Taube* a encore diſtingué environ un tiers des grains de ſeigle dont la ſubſtance farineuſe étoit griſâtre, ſentant le moiſi, laiſſant ſur la langue un léger goût brûlant. La gravité ſpécifique de ces grains étoit à celle du bon ſeigle comme quatre à ſept ; & la pâte qu'on en avoit préparée, loin de lever & de fermenter, acquit, au bout de deux jours, une odeur putride très-pénétrante.

Sans nous arrêter à ce que l'auteur dit concernant l'origine de ces grains vénéneux, nous allons nous occuper de la partie thérapeutique de cet ouvrage. On a donné, dès l'invaſion de la maladie, le tartre émétique à des doſes réitérées, juſqu'à ce qu'il fît vomir : il en a fallu pluſieurs fois juſqu'à quarante grains avant qu'il opérât. Cette évacuation a procuré un ſoulagement marqué, & on n'a ceſſé de l'exciter que lorſque les malades eurent rendu des matières bilieuſes. L'ipécacuanha, à quelque doſe qu'on l'ait preſcrit, n'a jamais fait vomir.

Les sels cathartiques, & sur-tout celui d'Angleterre, ont mérité la préférence sur les autres purgatifs : le mercure doux a paru des plus avantageux. M. *Taube* l'a administré à des doses suffisantes pour causer une espèce de dévoiement (il y a eu des malades à qui il en a fallu jusqu'à trente grains par dose); & par ce moyen il a dissipé, chez la grande moitié des malades, & en tout temps, les accidens les plus fâcheux.

A la suite des évacuans, il a eu recours aux calmans : celui qui lui a le mieux réussi a été un mélange de six gros de camphre, d'une livre de bon vinaigre, & de trois onces d'extrait de genièvre : on en a donné aux malades deux cuillerées de deux en deux heures. On a été souvent obligé d'administrer jusqu'à quatre livres de ce mélange, avant qu'on fût parvenu à dompter la violence des symptômes. On a eu des succès décidés de l'usage de la poudre de M. *Hensler*, qui est composée de parties égales des racines de calamus aromaticus, de galanga, de pied de-veau, & de valériane sauvage, avec une partie moindre de rhubarbe, & une quantité encore inférieure de camphre.

Les personnes âgées ont retiré de très-grands avantages de l'huile animale de Dippel : on la leur a administrée, pendant un mois, à la dose de dix ou quinze gouttes quatre fois par jour; & il n'y a eu que ce médicament qui ait déterminé des éruptions cutanées de différentes espèces. Un malade qui avoit inutilement essayé toutes sortes de remèdes, a été arraché à la mort par l'usage du musc : l'opium n'a procuré qu'un soulagement passager.

Les véſicatoires ont été d'un grand ſecours dans cette maladie, ſur-tout dans les cas où les ſpaſmes quittant les extrémités, ſe ſont jetés ſur le cou: alors on a enveloppé cette partie d'un emplâtre de mouches cantharides. Les ſaignées faites ſans néceſſité ont eu les ſuites les plus funeſtes. Huit ou dix ſangſues appliquées ſur les membres affectés de crampes, ont immanquablement diſſipé les douleurs ; mais rien n'a pu empêcher les malades de périr, après avoir langui quelque temps. L'auteur a encore employé utilement, ſur-tout pour les enfans, des onctions avec un onguent composé d'une once de beurre, d'autant d'eau-de-vie, & d'un gros de camphre.

Les bains l'ont néanmoins emporté ſur tous les remèdes externes : on les chauffoit juſqu'au ſoixantième degré, ou tout au plus au ſoixante-dixième du thermomètre de Fahrenheit.

Les commotions électriques ont procuré à la plupart des malades des ſueurs critiques, qui ont calmé les ſpaſmes, adouci les douleurs des extrémités, ranimé le ſentiment dans le bout des doigts & des orteils, remédié au fourmillement dans la peau.

Nous ſommes obligés de paſſer les Aphoriſmes & le Journal des obſervations jointes à cet ouvrage, afin de pouvoir donner une courte notice des mémoires communiqués à l'auteur par d'autres ſavans ; ce qui forme des additions très-précieuſes.

Le premier opuſcule eſt de M. *le Paſteur Hæſer*: il contient un expoſé clair des ſymptômes apparens de la kriebelkrankheit, avec des remarques ſur le traitement le plus avantageux de cette maladie. L'auteur a obſervé

que les purgatifs, les fleurs de ſoufre, la ſerpentaire de Virginie, le camphre, les lavemens, les véſicatoires & les bains, ont été utiles.

Le ſecond a pour auteur M. *Weber*, médecin de la Cour. L'obſervateur a vu deux enfans, l'un âgé de quatre ans, & l'autre de huit, que les ſpaſmes tenoient en croix.

M. *Jean-Auguſte Evers* a adreſſé à M. *Taube* quelques obſervations faites ſur la kriebelkrankheit : il déclare que les meûniers ont diſtingué le ſeigle vicié, à l'odeur qui s'exhaloit durant la mouture ; & que s'ils reſtoient trop long-temps expoſés à cette atmoſphère, ils étoient attaqués de vertiges & de nauſées. Il a vu cette maladie ſe compliquer avec la variole, les fièvres catarrhales, les fluxions de poitrine, les affections arthritiques, &c. &c.

Dans la diſſertation ſuivante, M. *Hænſler* préſente de nouveaux faits qui confirment le ſentiment de tous les auteurs précédens, c'eſt-à-dire, que la kriebelkrankheit eſt cauſée par les grains viciés de ſeigle, comme elle l'eſt par l'ergot de mauvaiſe qualité ; que le principe malfaiſant paroît être d'une nature narcotique ; qu'il ſe diſſipe avec le temps, & que peut-être un certain degré de chaleur auquel on expoſeroit ces grains, pourroient le détruire, même dans le ſeigle nouveau.

Nous ne nous arrêterons pas à l'hiſtoire de la kriebelkrankheit par M. *Meyer*, non-plus qu'aux expériences faites avec l'électricité dans cette maladie. Nous remarquerons ſeulement que M. *Stephen*, auteur de ce dernier écrit, rapporte des preuves inconteſtables & preſſantes de l'utilité de l'électricité dans la kriebelkrankheit.

Le dernier morceau eſt de M. *Taube* lui-même : il préſente des détails ſur la maladie occaſionnée par l'uſage de l'ivraie (*lolium temulentum*). L'auteur a obſervé cette maladie en automne de l'année 1771 , dans quelques villages du bailliage de Kneſebeck, & il la compare avec la kriebelkrankheit.

Cet ouvrage claſſique pour cette maladie, ne peut que recevoir l'accueil le plus favorable, & mérite d'être traduit en françois.

Traité de la peſte, contenant l'hiſtoire de celle qui a régné à Moſcou en 1771 ; par CHARLES DE MERTENS, *docteur en médecine, membre des Facultés de Vienne & de Strasbourg, ci-devant cenſeur impérial & royal, correſpondant de la Société royale de médecine de Paris ; ouvrage publié d'abord en latin, actuellement mis en françois, & augmenté de pluſieurs pièces intéreſſantes, par l'auteur. A Vienne, & à Strasbourg, chez les frères* Gay, *imprimeurs-libraires ; à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins, &* Méquignon l'aîné, *libraire rue des Cordeliers. 1784.*

6. Nous avons rendu compte de l'ouvrage latin de M. *de Mertens*, dans le cahier d'avril 1781, page 289. Dans nos *Remarques ſur la Peſte* (cahier de mars 1784, page 225, & cahier d'avril, page 338), nous avons achevé

de le faire connoître, & nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit dans ces deux extraits, parce que l'introduction & les notes que M. *de Mertens* joint à sa traduction, ne contiennent rien de médical qui ne soit renfermé dans le texte.

Nous nous contenterons d'observer que pour inculper M. *de Mertens*, M. *Samoïlowitz*, dans son *Mémoire sur la Peste*, n'a que sa propre autorité; & que l'esprit de passion qui l'anime est si sensible, que nous n'avons pu nous dispenser, dans nos *Remarques sur la Peste*, (loc. cit.), d'en faire voir l'injustice & la malhonnêteté; & cependant nous ne jugions alors que sur ce que M. *Samoïlowitz* a imprimé. M. *de Mertens*, au contraire, dans son introduction & dans ses notes, respecte la personne d'un confrère qui l'a offensé; & quand il repousse ce qu'il appelle justement *des calomnies*, c'est avec des preuves si authentiques, si légales, qu'il n'est plus permis de conserver le moindre doute, & que la vérité est dégagée de tous les nuages dont un médecin devroit rougir d'avoir essayé de la couvrir.

Observations on poisons and on the use of mercury in the cure of obstinate dyssenteries, *&c.* C'est-à-dire, *Observations sur les poisons & sur l'utilité du mercure dans le traitement des dyssenteries opiniâtres; par* THOMAS HOULSTON, *docteur en médecine. in-8°. A Londres, chez* Baldwin, 1784.

7. La plupart des morceaux insérés dans ce

volume, ont déja été publiés. Les obſervations ſur les poiſons ſont peu ſatisfaiſantes; & l'utilité du mercure dans les dyſenteries opiniâtres, paroît ſe réduire à celles dans leſquelles la bile joue le plus grand rôle.

Nous remarquerons encore que M. Houlston aſſure qu'un mélange de parties égales de tartre émétique & de vitriol bleu, donné à la doſe de cinq grains, ne cauſe point de vomiſſemens violens.

Diſſertazione ſopra una cieca nata guarita, in cui trattaſi di una rara ſpecie di cateratta connata: c'eſt-à-dire, *Diſſertation ſur la guériſon d'une fille née aveugle; par M. BORTOLAZZI, chirurgien de Vérone. A Vérone, chez les héritiers de MM.* Maroni, *1781. In-8° de 104 pag.*

8. L'auteur, chirurgien de Vérone, qui s'occupe principalement de la lithotomie & de la cataracte, eſt un diſciple de *Dominique Uccelli*, célèbre chirurgien de Milan. Sa diſſertation eſt diviſée en deux parties. Dans la première, il fait l'hiſtoire de la malade & de la maladie; il expoſe les ſignes qui indiquent une cataracte d'un bon caractère; il rapporte les raiſons qui doivent faire préférer l'extraction de la cataracte à ſon abaiſſement.

En rendant juſtice à M. Bortolazzi, nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver que ſon ſtyle eſt verbeux & diffus.

Quant à l'opération, après avoir corrigé

les humeurs de cette fille, qui étoit chlorotique, par l'usage de décoctions amères & du sel diurétique, M. *Bortolazzi* procéda de cette manière. Il perça, avec son instrument, la cornée transparente, à une ligne de distance du cercle qui circonscrit la cornée opaque ; il pénétra ensuite jusqu'à la capsule de l'humeur cristalline : alors il sortit avec force une matière brune, qui, mêlée à l'humeur aqueuse, rendoit obscure la chambre antérieure de l'œil. M. *Bortolazzi*, croyant que cette matière étoit une partie de l'humeur vitrée, craignit d'abord que son opération ne réussît pas. Il fut ensuite fort étonné que l'œil, ouvert après l'opération, n'offrît aucun vestige d'opacité. Mais cette observation n'est pas neuve ; *Acrel* entr'autres l'avoit déja faite. M. *Bortolazzi* guérit la blessure de l'œil sans faire usage des fomentations spiritueuses ou fortifiantes, dont il a reconnu, non-seulement l'inutilité, mais même le danger démontré par l'expérience. Une fièvre qui survint, l'empêcha d'opérer l'autre œil ; elle dura l'espace de vingt-huit jours ; il ne fit cette seconde opération qu'un an après la première : ce fut avec le même succès.

Dans la seconde partie de cette dissertation, l'auteur traite des meilleurs instrumens nécessaires pour l'extraction de la cataracte ; & il donne la préférence à l'aiguille que *Wenzel* a décrite dans son Mémoire médico-chirurgical sur l'extraction de la cataracte. Enfin, M. *Bortolazzi* ajoute diverses observations, qui lui ont donné lieu de faire les deux opérations décrites dans son livre. En voici une : cette jeune fille, aussitôt après l'opération, jugeoit sainement de

la grandeur, de la diſtance & de la poſition des objets; phénomène aſſez difficile à concevoir dans une aveugle-née.

Avis très-important aux perſonnes attaquées de hernies ou deſcentes; par M. LE ROUGE, docteur en médecine, médecin du Roi, chirurgien du Collège de Paris, chirurgien interne de l'hôtel-dieu, & ſucceſſeur de M. DE LA GENEVRIÉRE. A Paris, chez l'auteur, Marché neuf, près l'égliſe Saint-Germain-le-Vieux en la Cité. In-12 de 35 pages.

9. L'auteur s'eſt appliqué, pendant dix-ſept ans, à l'hôtel-dieu de Paris, au traitement des hernies, & à ſuivre les traces de M. *Moreau* & de ſon digne ſucceſſeur M. *Ferrand*. Cette circonſtance doit former un préjugé bien favorable pour ce que M. *le Rouge* écrit au ſujet des hernies. Il l'a renfermé dans cinq chapitres. Dans le premier, il expoſe ce qui conſtate l'exiſtence des hernies; dans le ſecond, il indique les précautions qu'elles exigent; dans le troiſième, les moyens de s'en préſerver; dans le quatrième, le traitement palliatif; dans le cinquième, la cure radicale. M. *le Rouge* fait conſiſter la cure radicale dans l'application judicieuſe du remède, dont voici la compoſition :

℞. *Farine de tan*, } ..... ãa ℥ ij.
Arcanſon,
Colcothar. .... ℥ j.
Suif. .... ℥ß.
F. S. A. empl. dur.

L'auteur avoue cependant qu'on n'en doit attendre des effets heureux que dans les cas qui sont susceptibles de guérison, & que ce seroit une chimère que de les espérer dans les hernies volumineuses, habituelles & anciennes; bonne foi que n'ont pas tous les inventeurs de remèdes.

Instructions & Avis aux habitans des provinces méridionales de la France, sur la maladie putride & pestilentielle qui détruit le bétail. Publiées par ordre du Roi, avec cette épigraphe :

. . . . . Culpam ferro compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
VIRG. *Georg. lib. iij.*

A Paris, de l'imprimerie royale. 1783. In-4° de 128 pages, & huit pour le Titre, l'Avertissement & la Table des matières.

10. Ces deux ouvrages, de feu M. *de Montigny*, parurent à l'occasion de l'épizootie désastreuse des provinces méridionales; ils furent imprimés en 1775, & distribués par ordre du Gouvernement. Leur mérite généralement connu, ne se borne pas à la maladie à l'occasion de laquelle ils ont été écrits, il s'étend également à toutes les maladies épizootiques contagieuses: c'est ce qui a engagé M. *Bertier*, intendant de la généralité de Paris, toujours animé du bien public, à les faire réimprimer & distribuer de nouveau.

Le premier eſt de 116 pages : on trouve à la dernière l'extrait des regiſtres de l'académie royale des ſciences, du 18 février 1775. Il eſt rempli de recherches & d'obſervations.

Le ſecond peut ſe ſéparer du premier : il eſt intitulé, *Avis aux peuples des provinces où la contagion ſur le bétail a pénétré, & à ceux des provinces voiſines*, avec cette épigraphe :

. . . . . Pugnatum eſt arte medendi,
Exitium ſuperabat opem quæ victa jacebat.
OVID. *Met. lib. vij.*

Il eſt précédé d'un avertiſſement à MM. les curés des campagnes, lequel remplit 12 pages. C'eſt une eſpèce de ſommaire, où ſont concentrés, autant qu'il a été poſſible, les réſultats des obſervations & des ouvrages inſérés dans le premier.

Cette nouvelle édition ne differe point de celle de 1775. On trouve dans celle-ci, après la table, un errata de deux fautes. A la première le prénom de M. *de Chaignebrun*, médecin, auquel l'art vétérinaire & l'humanité doivent beaucoup, eſt écrit *Auboin*, & on a corrigé, liſez *Hardouin*(*a*). Cette correction adoptée dans la réimpreſſion que nous annonçons eſt elle-même une faute; il ne faut, pour s'en convaincre, que lire le titre de ſon ouvrage intitulé : *Relation d'une maladie épidémique & contagieuſe, qui a régné l'été & l'automne de 1757, ſur des animaux de différentes eſpèces; &c.* par M. H. (*Henri*) *Audouin de Chaignebrun &c.* & les

(*a*) Il eſt très-certain qu'il faut HENRI AUDOUIN DE CHAIGNEBRUN.

Memoires littéraires pour servir à l'histoire de la médecine, dans lesquels ce médecin a donné l'histoire de plusieurs épizooties & d'autres observations.

Avant que de terminer cette notice, nous croyons devoir encore faire l'observation suivante. M. *de Chaignebrun* dans des *Réflexions sur les épizooties*, imprimées page 11 des *Mémoires litteraires pour l'année 1776*, fait mention, page 14, d'un ouvrage imprimé par ordre du roi, de 128 pages, intitulé, *Instructions, avis, &c. sur la maladie putride pestilentielle qui détruit le bétail;* il n'en marque ni la date de l'impression ni le format, mais il est indubitable qu'il parle de celui de M. *de Montigny*, dont il est question dans cette notice. Plus loin, page 18, le même M. *de Chaignebrun* en cite un intitulé : *Instructions & avis, &c. Publiés par ordre du roi. Paris, imprimerie royale*, 1774 *in-8°*. Nous ne sommes pas encore assez versés dans la bibliographie vétérinaire, pour pouvoir assurer qu'il y a ici double faute, celle de la date & celle du format, & que cet ouvrage est le même que celui dont M. *de Chaignebrun* a déja parlé page 14. Nous le soupçonnons seulement, parce qu'on n'en trouve aucun indiqué ainsi dans les *Recherches sur les maladies épizootiques*, par M. *Paulet*; dans *l'exposé des moyens curatifs & préservatifs &c.* par M. *Vicq d'Azyr*, & enfin dans le *Catalogue vétérinaire* de M. *Gottlieb Henzen*, imprimé en 1781. & non en 1782, comme il est dit dans le *Journal de Médecine*, tome 60 page 83. Nous laissons à M. *Goulin* (*a*) le soin d'é-

(*a*) Il a l'honneur de répondre à M. *Huzard*,

claircir cette partie de ses Mémoires, parce que nous sommes intimement persuadés qu'il le fera avec sa sagacité ordinaire.

Les auteurs de *l'Etat de médecine de 1776*, ont ajouté aux fautes sans nombre dont il est rempli, celle de ne faire mention ni de la date, ni du format de cet ouvrage, & de l'attribuer, mal-à-propos, à M. *Vicq d'Azyr*, page 254.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, pour prévenir les dangers des maladies des animaux, & particulièrement de la morve; du 16 juillet 1784, in-4° de huit pages. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1784.

Depuis le commencement de ce siècle, il a paru en France un grand nombre de réglemens concernant les maladies contagieuses & épizootiques. Ils ont été réunis par M. *Vicq d'Azyr*, & forment la troisième partie de son recueil sur les épizooties (*b*). Ils renferment la plus part des précautions très-sages pour en garantir les bestiaux, & leur exécution ne pourroit que produire un très-grand bien. Celui du 19 juillet 1746, entre autres, est un excellent modèle qu'on a souvent rappellé, &

---

que les *instructions & avis* cités deux fois par M. *de Chaignebrun*, ne sont qu'un seul & même ouvrage, celui de M. *de Montigny*. Une plus longue discussion seroit inutile.

(*b*) Voyez ce qui en a été dit dans l'Extrait de cet ouvrage, *Journal de Médecine*, tom. xlvij, page 113.

dont on ne s'eſt que peu ou point écarté depuis. L'arrêt du conſeil que nous annonçons aujourd'hui contient 14 articles ; il renouvelle une partie des précautions de celui du 19 juillet, & en ajoute quelques autres qui dépendent des temps & des circonſtances. Il eſt d'ailleurs d'une utilité plus générale, en ce qu'il embraſſe toutes les maladies contagieuſes. Celles qu'il enviſage comme telles, ſont *la morve*, *le charbon*, *la gale*, *la clavelée*, *le farcin* & *la rage*.

Deſcription d'une maladie contagieuſe appellée le vénom, *qui a régné dernièrement parmi les bêtes à cornes en Friſe, communiquée dans une Lettre à M. SAMUEL FOART SIMMONS, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, profeſſeur honoraire de médecine, anatomie & chirurgie à Amſterdam, membre du collège royal de médecine, & de la Société royale d'Edimbourg, de l'Académie impériale de Pétersbourg, & de la Société royale de médecine de Paris* (a).

11. Il eſt mort ſubitement dans la Friſe, près de Sneek & d'Ylſt, un grand nombre de bêtes à cornes de tout âge, ſans qu'elles aient été attaquées d'aucun ſymptôme précurſeur,

(*a*) Cet article eſt traduit du *London Medical*, Journal pour les mois d'octobre, novembre, décembre 1783, pages 386 & ſuivantes.

ſi ce n'eſt que peu d'heures avant leur mort, les vaches ceſſoient de donner du lait : au reſte elles mangeoient, buvoient, ruminoient comme à l'ordinaire. Cependant aſſez régulièrement les animaux affectés de cette maladie y réſiſtoient pendant quelques jours ; il leur ſurvenoit de très-groſſes tumeurs dans le tiſſu cellulaire de la tête, de la nuque, des aiſſelles & quelquefois, quoique rarement dans celui des aînes. Ces tumeurs dont quelques-unes égaloient la tête de l'homme, étoient très-dures & élaſtiques, la peau qui les recouvroit à l'endroit le plus ſaillant, reſſembloit au parchemin. Dans quelques bêtes cette tumeur ſe diſſipoit entièrement, dans d'autres la portion deſſéchée du cuir ſe détachoit, & laiſſoit un ulcère conſidérable qui ſe fermoit très-lentement. Quelques-uns de ces animaux ſe rétabliſſoient promptement ; d'autres reſtoient pluſieurs jours, des ſemaines même entières avant de recouvrer une parfaite ſanté ; enfin pluſieurs, comme je l'ai déjà dit, mouroient ſubitement ou à la ſuite d'une rechute. Leurs excrémens étoient naturels dans le plus grand nombre, mais dans quelques-uns ils étoient noirâtres ou du moins plus foncés que d'ordinaire.

La ville de Sneek eſt à environ 12 milles anglois de ma terre : je m'y rendis, & j'y paſſai pluſieurs jours à examiner la maladie & à ouvrir des bêtes qui en étoient mortes. Ces recherches anatomiques étoient accompagnées du plus grand danger d'être empoiſonné par le ſang, la chair ou le cuir de l'animal.

On a donné le nom de *venom* ou *venenum* à cette maladie, parce que les gens qui manioient la peau ou la chair des animaux morts,

avoient ſouvent les mains comme empoiſonnées, particulièrement s'ils y avoient quelque égratignure ou une légère bleſſure qui favoriſât l'abſorbtion du pus, & même lorſqu'ils n'avoient aucune eſpèce de plaie. Il leur ſurvenoit alors en peu d'heures une inflammation, laquelle, ſi ſes progrès n'étoient pas arrêtés au moyen des ſcarifications & d'autres remèdes convenables, ſe terminoit par la gangrène qui gagnoit quelquefois le bras, & a précipité quelques perſonnes au tombeau. Une choſe digne de remarque, eſt que les pauvres qui connoiſſoient le danger qu'il y avoit de s'expoſer à la vapeur de la chair de ces animaux morts, ont néanmoins oſé en manger lorſqu'elle étoit cuite, & n'en ont point été incommodés.

Le 6 ſeptembre dernier j'ouvris à Ylſt, qui n'eſt pas éloigné de Sneek, une vache morte pendant la nuit. En y allant je fus voir un vieillard dont les mains étoient tellement affectées du *venom*, que je fus preſque détourné du projet d'entreprendre cette diſſection. Je la fis cependant, ayant la précaution de graiſſer mes mains avec de la pommade, de les laver ſouvent, & de renouveller l'application de la pommade : de cette manière j'empêchai les particules vénéneuſes d'avoir priſe ſur moi, & je. pus détacher les viſcères &c. avec mes mains, ſans en être aucunement affecté.

Les yeux, la langue & la gorge de cette vache étoient ſains; le pis ſans lait, mais ſain à tout autre égard : il n'y avoit aucune apparence de tumeur. Cependant nous avons trouvé l'omentum gangrené, contenant dans ſon intérieur une ſanie jaunâtre, & dans les interſtices des inteſtins, des membranes purulentes épaiſ-

ſes, pareilles à celles qu'on obſerve quelquefois dans les cadavres des hommes morts d'une inflammation des inteſtins.

Aucun des eſtomacs n'étoit offenſé ; mais le duodénum, le jéjunum & l'iléum étoient enflammés & en partie gangrenés : le colon étoit dans le même état. La véſicule du fiel, plus volumineuſe que ne l'eſt ordinairement la veſſie urinaire des vaches, étoit remplie d'air & d'une bile très-tenue. L'utérus légèrement enflammé avoit quelques taches gangréneuſes ; le veau qu'il contenoit, étoit mort quelques jours auparavant ; mais la vache avoit continué de donner la quantité ordinaire de lait juſqu'à la veille de ſa mort. Le foie paroiſſoit très-ſain ; les vaiſſeaux lymphatiques étoient viſibles & très-dilatés : la rate étoit gangrenée, & il y avoit un emphyſème dans la duplicature du péritoine qui forme le méſentère.

Les poumons étoient dans l'état naturel, mais les glandes du cœur & le thymus étoient fort enflammés : le cœur lui-même paroiſſoit très-ſain.

J'examinai pluſieurs bêtes attaquées de la même maladie, évidemment du genre des putrides. Elles avoient le pouls vifs & bas, comme il l'eſt toujours dans les fièvres putrides ; & j'eus lieu de ſoupçonner que celles qui mouroient ſubitement avoient le ſang fortement imprégné de miaſmes ſeptiques, tandis que celles qui ſe rétabliſſoient promptement avoient le ſang dans un meilleur état. Les tumeurs n'étoient ni d'un bon ni d'un mauvais augure ; car les bêtes mouroient ou guériſſoient indiſtinctement, qu'il y en eût ou non. Les payſans me dirent qu'une vieille jument étoit morte du

venom

venom : je l'ouvris, mais je ne trouvai rien ni dans la poitrine ni dans le ventre qui justifiât cette assertion.

La violence de cette maladie diminua considérablement vers la fin de septembre, & la contagion a actuellement cessé tout-à-fait. Je n'avois pu trouver dans les auteurs aucun éclaircissement sur cette épizootie, jusqu'au moment où je consultai les additions du Nord, (*Nordische Beytræge*) du célèbre docteur *Pallas*. M. le docteur *Joseph-Jacques Lerche*, donne dans ce recueil (vol. 1. liv. 1. §. 4. pag. 113.) la description d'une maladie contagieuse, qui a fait de grands ravages à la suite de l'été très-sec & très-chaud de 1756, parmi les bêtes rouges dans la Livonie & la Finlande : elle s'est même étendue jusqu'en Moscovie. Il nous dit que les vaches furent attaquées de grosses tumeurs à la nuque, à la poitrine, au ventre, aux parties naturelles, & mouroient ordinairement au bout de deux ou trois jours. Il ajoute que les chevaux & les porcs gagnoient également la contagion & périssoient en quarante-huit heures au plus tard ; enfin qu'elle étoit très-funeste à nombre d'individus de l'espèce humaine, quoiqu'après avoir fait des recherches exactes il ait reconnu que les hommes mouroient de la gangrène aux mains &c. causée par l'absorbtion du venin. On a observé en 1764, dans le même pays, une épizootie pareille.

J'espère que la description que j'ai donnée de cette maladie, quoique courte, suffira pour vous suggérer une idée de sa nature, & pour vous mettre en état, ainsi que les médecins vos amis, de la comparer avec les symptômes

de la maladie qui a régné dernièrement en Angleterre; car j'ai lieu de croire que cette dernière étoit de la même efpèce, & par conféquent différente de celle qu'ont décrite le docteur *Layard* & autres, & qui, pour le dire en paffant, règne encore dans ce pays. Il ne fera pas inutile d'ajouter qu'on inocule ici avec fuccès les veaux provenans des vaches qui ont furmonté cette dernière maladie.

Je deviens vieux; mais mon patriotifme & mon zèle pour les progrès de l'art ne font pas encore ralentis; enforte que je vous ferai fort obligé fi vous pouvez me communiquer quelqu'inftruction relative à l'epizootie dont je viens de vous entretenir.

Note de M. J. G. E.

Feu M. *Audouin de Chaignebrun* a donné une Notice fur une maladie épizootique qui a beaucoup d'affinité avec celle qu'on a décrite dans cette Lettre. *Voyez* les *Mémoires littéraires & critiques*, année 1775, pag. 151.

Inftruction pour les bergers & pour les propriétaires de troupeaux; par M. D'AUBENTON, de l'Académie royale des fciences, de la Société royale de médecine, lecteur & profeffeur d'hiftoire naturelle au collège royal de France, garde & démonftrateur du cabinet d'hiftoire naturelle du Jardin du Roi, des Académies de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Vergara, de Dijon & de

Nancy. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, *imprimeur ordinaire du Roi, rue Saint-Jacques. 1782. in-8°, avec approbation & privilège du Roi. Prix 6 liv. broché.*

12. Cet ouvrage de 414 pages, & 18 pour les titres, l'avertiſſement, la table des leçons & celle des planches, eſt imprimé ſous le double privilège de l'académie royale des ſciences & de la ſociété royale de médecine, & enrichi de vingt-deux planches bien gravées.

« Je m'étois propoſé, dit M. *d'Aubenton*, de faire imprimer cette inſtruction en petits caractères pour la rendre moins coûteuſe; mais j'ai éprouvé que les gens de la campagne qui font peu d'uſage des livres, ont moins de peine à lire de gros caractères que de petits, c'eſt ce qui m'a déterminé à préférer celui que j'ai employé. Il ſera bon pour apprendre à lire; les maîtres d'école des villages pourront s'en ſervir pour les jeunes gens qu'ils voudront exercer à la lecture & inſtruire en même temps ſur la manière de ſoigner les troupeaux. »

Depuis l'époque du rétabliſſement de la médecine vétérinaire, il n'a point paru d'ouvrage plus clair & plus à la portée de ceux auxquels il eſt ſpécialement deſtiné, que celui que nous annonçons. Si tous les auteurs qui ont écrit ſur cette matière euſſent ſuivi ce plan, nous aurions beaucoup moins de volumes, & l'art eût fait des progrès plus rapides. Ceux qui ont reproché à M. *d'Aubenton* d'être entré dans des détails minutieux & inutiles, ignoreroient-

ils combien il eſt difficile de ſe faire entendre des gens de la campagne? Cette difficulté vaincue, ſera toujours d'un grand prix aux yeux du philoſophe.

« J'ai diſpoſé cette inſtruction (dit M. *d'Aubenton*, qu'il vaut toujours mieux laiſſer parler lui-même) par demandes & par réponſes, pour la rendre plus facile à entendre & à retenir de mémoire. Je l'ai diviſée par leçons; les premières ont pour objet ce que l'on doit ſe procurer avant de ſe charger d'un troupeau, tels ſont le logement, les bergers & les chiens. Les leçons ſuivantes contiennent les connoiſſances néceſſaires pour choiſir les bêtes à laine, pour les conduire au pâturage, les nourrir, les accoupler, perfectionner les laines, &c. »

« J'ai été obligé de joindre à cette inſtruction des planches gravées, qui étoient néceſſaires pour la faire mieux entendre. Il y a des gens de la campagne qui ne ſauroient pas faire uſage de ces planches; j'ai expliqué dans la quatorzième leçon la manière dont il faut s'y prendre pour diſtinguer les objets qui ſont à remarquer dans les figures des planches. »

La quinzième & dernière enſeigne la manière de trouver dans l'Inſtruction des Bergers, les choſes qu'ils voudront y chercher.

On trouve à la ſuite de la quatorzième, deux mémoires & les extraits de quatre autres que M. *d'Aubenton* a faits en différens temps ſur les bêtes à laine.

Le premier, *ſur la rumination & ſur le tempérament des bêtes à laine*, a été lu à la rentrée publique de l'académie royale des ſciences, le 13 avril 1768, & imprimé dans le volume pour cette année; mais comme cette compa-

gerie ne publia ce volume que deux ans après, pour satisfaire l'empressement du public sur un sujet aussi important, on en donna l'extrait dans un des Mercures de France. L'auteur paroît faire dépendre cette action de la volonté de l'animal. M. *Bourgelat* dans des *recherches sur le mécanisme de la rumination*, qu'il donna manuscrites à ses élèves, à la fin de l'année 1770, & qui, le 4 juin de l'année suivante, firent l'objet d'un concours public à l'Ecole royale vétérinaire de Paris, combat le sentiment de M. *d'Aubenton*, & regarde la rumination comme un acte spontané (*a*). M. *Vitet* a donné aussi l'extrait du mémoire de M. *d'Aubenton* d'après le Mercure de France, dans sa *Médecine vétérinaire*, tome 3, page 246, des analyses des auteurs.

Le second, *sur des bêtes à laine parquées toute l'année*, a été lu à la rentrée publique de la même académie, le 19 novembre 1769, & est imprimé dans son recueil.

« En faisant parquer les troupeaux pendant toute l'année non-seulement on augmente le produit des pâturages & des terres, mais en même temps on rend les bêtes à laine plus robustes, & par conséquent leur laine doit être plus abondante & de meilleure qualité, & leur chair de meilleur goût. On épargne les frais de la construction & de l'entretien des étables, qui, loin d'être utiles aux bêtes à laine, leur sont très-nuisibles, parce qu'en les y renfermant on les rend sujettes à plusieurs

(*a*) Ces Recherches ont été imprimées dans les Journaux d'agriculture des mois de juin & juillet 1778.

maladies, causées par un air échauffé & chargé de vapeurs nuisibles & de l'infection des fumiers : ce mauvais air gâte la laine de ces animaux, & empêche que leur chair servie sur nos tables, ait toutes les bonnes qualités dont elle est susceptible. »

Ce mémoire, comme tous les autres de M. *d'Aubenton*, est rempli d'expériences & d'observations solides & concluantes.

Le troisième, *sur l'amélioration des bêtes à laine*, a aussi été lu à la rentrée publique de l'académie, le 9 avril 1777, & publié dans son volume pour cette année. Le mélange des différentes races, fait avec précaution & discernement, est le meilleur moyen d'améliorer les troupeaux & les laines; les détails nombreux & intéressans dont ce mémoire est rempli doivent être lus à la source, & ne sont point susceptibles d'extraits.

Le quatrième, *sur les remèdes les plus nécessaires aux troupeaux*, lu le 3 décembre 1777, à la société royale de médecine, & le 27 janvier 1778, à l'assemblée publique de cette même société, est imprimé dans le volume de ses mémoires pour l'année 1776 (*a*) : il a été annoncé avec plusieurs autres dans ce journal, cahier de septembre 1782, tome 58, page 229, & nous renvoyons à ce qui en a été dit alors; nous observerons seulement avec M. *d'Aubenton*, qu'un mouton attaqué d'une longue maladie étant de peu de valeur, on ne lui doit faire que des remèdes peu dispendieux. Dans les maladies d'accidens qui peu-

(*a*) Ce premier volume ne fut imprimé qu'en 1779.

vent être guéries par un prompt remède, le mouton ne perd rien de ſa valeur, ſi le remède eſt facile & s'il ne gâte pas la laine. »

Le cinquième, *ſur le régime le plus néceſſaire aux troupeaux*, lu à la ſociété royale de médecine, le 11 décembre 1778, & à l'aſſemblée publique de la même ſociété, le 31 août 1779, eſt imprimé dans le ſecond volume du recueil de cette compagnie pour les années 1777 & 1778, & a été annoncé dans ce journal, cahier de janvier 1783, tome 59, page 23. Il contient des préceptes pour la nourriture & la boiſſon des bêtes à laine.

« Le régime des troupeaux eſt une des parties les plus importantes de la médecine vétérinaire. On ne peut établir cet art, que par des expériences exactes & par des obſervations ſouvent répétées ſur les animaux. Il faut les bien connoître dans leur état naturel, avant d'entreprendre de guérir leurs maladies. »

Le ſixième, enfin, *ſur les laines de France comparées aux laines étrangères*, a été lu à la rentrée publique de l'académie royale des ſciences, le 13 novembre 1779, & imprimé dans ſes mémoires.

« Je préſume que le plein air auquel mes troupeaux ſont expoſés nuit & jour en tout temps, a beaucoup influé ſur l'amélioration de leurs laines, mais je n'en ai point de preuves convaincantes..... Il eſt toujours très-difficile & ſouvent impoſſible de diſtinguer les différentes cauſes qui influent ſur les productions de la nature, mais nous pouvons les rechercher ſans impatience lorſqu'elles produiſent de bons effets. Il eſt certain que l'on peut

avoir en France des laines superfines de première qualité, & même au plus haut degré. «

» Je n'ai fait l'instruction que je publie qu'après quatorze années d'observations ; avant de donner des leçons, on ne peut trop s'assurer du succès qu'elles auront dans la pratique. J'ai ajouté à ce que j'ai vu par moi-même, les pratiques les mieux fondées que j'ai apprises des gens de la campagne, ou que j'ai tirées des livres écrits en France & dans d'autres pays. Je me propose de publier les observations que j'ai faites en grand dans les enclos de ma bergerie, sur la culture & l'emploi des diverses espèces de pâturages pour les bêtes à laine, & sur d'autres choses qui peuvent servir à leur nourriture. Je publierai aussi des observations sur leurs maladies ; j'ai recherché des moyens pour les traiter aux moindres frais possibles, car la médecine vétérinaire ne sera pas mise en pratique pour des animaux de peu de valeur, si la dépense du traitement des maladies n'est proportionnée au prix de ces animaux. »

Nous croyons enfin que cette instruction pourra être utile, non-seulement, comme le dit l'auteur, aux bergers, aux proprétaires de troupeaux, aux commerçans & aux manufacturiers en laines, mais encore aux vétérinaires qui y puiseront l'esprit d'observation si nécessaire aux progrès de l'art. Nous désirons qu'elle soit généralement répandue ; & nous sommes persuadés que les ouvrages de M. *d'Aubenton*, fondés sur l'expérience & sur l'observation, nous tiendront avantageusement lieu de ceux de MM. *Ahlstrom*, *Ellis*, *Hastfer*, *Carlier*, *De Chalette*, *De Mante*, &c. &c.

History of the abſorbent ſyſtem, *&c.* C'eſt-à-dire, *Hiſtoire du ſyſtême des vaiſſeaux abſorbans, Partie I, contenant la chylographie ; par* JEAN SHELDON, *chirurgien. In-4°. à Londres, chez* Cadell, 1784.

13. La difficulté de diſtinguer les vaiſſeaux abſorbans a laiſſé juſqu'ici envéloppée d'épaiſſes ténèbres, la doctrine relative à ce ſyſtême. M. *Sheldon* a cherché à l'en tirer ; & on ne peut que lui avoir de la reconnoiſſance de ce que loin de faire un myſtère de ſes procédés, il décrit avec beaucoup de candeur la méthode qu'il ſuit pour rendre viſibles ces vaiſſeaux délicats & tranſparens. Le volume qui nous occupe, ne concerne que les vaiſſeaux lactés. L'auteur eſt parvenu à mettre ſous les yeux du ſpectateur, les trois membranes ou tuniques qui compoſent les parois de ces vaiſſeaux. Pour cet effet il a pris le conduit thorachique d'un cheval ; il y a fait entrer, avec un peu de force, un tube de verre d'une groſſeur tant ſoit peu plus forte que le calibre du vaiſſeau. Par ce moyen, lorſque le conduit s'eſt ſéché, la membrane externe s'eſt fendue de haut en bas, & a laiſſé voir à découvert la membrane muſculaire & la membrane interne. L'auteur remarque comme une choſe ſingulière, que les valvules des vaiſſeaux lymphatiques, qui ſont très-fréquentes dans les amphibies, manquent abſolument dans les poiſſons.

Voici une obſervation qu'on lit dans cet ouvrage, & qui nous ſemble mériter de l'attention. M. *Cheſton de Glouceſter* a diſſéqué le cadavre d'un homme mort à la ſuite d'une épine venteuſe à l'os ileum : il a trouvé le conduit thorachique entièrement bouché par une ſubſtance oſſeuſe, à une longueur très-conſidérable, enſorte que l'air inſinué au deſſous de cette obſtruction, n'a point paſſé dans la partie au deſſus. M. *Sheldon*, pour expliquer comment cet homme a pu être nourri malgré ce vice, croit que des branches latérales des vaiſſeaux lactés qui ſe ſont trouvées au deſſous de l'endroit obſtrué du conduit thorachique, ont porté le chyle au deſſus de l'obſtacle où elles ſe ſont anaſtomoſées avec d'autres rameaux.

Cet ouvrage qui ajoute aux connoiſſances anatomiques, eſt orné de gravures d'un fini rare.

Lettera extemporanea ſopra alcune curioſita fiſiologiche, *&c.* C'eſt-à-dire, *Lettre extemporanée ſur quelques curioſités phyſiologiques. In-8° de 18 pages, ſans lieu d'impreſſion, 1782.*

Lettera ſeconda, *&c.* C'eſt-à-dire, *deuxième lettre ſur quelques curioſités phyſiologiques. In-8° de 40 pages, 1783.*

Lettera terza ſopra alcune curioſita fiſiologiche eſperimenta, *&c.* C'eſt-à-dire, *Troiſième lettre ſur quelques cu-*

riosités physiologiques, contenant des expériences. In-8°, de 120 pag. 1783.

14. On attribue ces lettres à M. le professeur *Rosa*, médecin de Modène. Son objet est de faire adopter en physiologie l'opinion qu'il existe une vapeur élastique animale (*vapore espansile animale*), laquelle mêlée avec une petite quantité de sang très-ténu, très-fluide & du plus beau rouge, remplit les artères. Il remarque qu'un animal quelconque très-sain n'auroit pas assez de sang pour suffire à tous les vaisseaux, s'ils devoient être exactement & constamment pleins; & qu'on trouve dans les hommes aussi bien que dans les bêtes, lors même qu'ils ne sont pas morts à la suite d'une perte de sang, les artères vides & affaissées sans que pour cela les veines qui contiennent tout le sang aient augmenté de diamètre, & qu'au contraire il y a de ces derniers vaisseaux dont le diamètre est diminué.

Si on lie d'abord les ramifications d'une artère & ensuite le tronc, & qu'après cela on sépare la partie comprise entre ces ligatures, cette partie quoique affaissée, si on la met sous le récipient de l'antlie pneumatique, se dilatera considérablement par l'effet de la vapeur, dit M. *R.*, qui est composée de l'air introduit dans le sang par la respiration, & de la partie la plus subtile du sang même. Cette vapeur incorporée avec le peu de sang qui se trouve dans le vaisseau, le distend tellement qu'il semble être gorgé de cette liqueur. A en croire M. *Rosa*, cette vapeur est le principal agent de toutes les fonctions desquelles dépendent la vie & la santé des animaux:

elle transſude à travers les plus petit rameaux artériels dans les principaux organes ſécrétoires; elle teint en blanc le chyme & le chyle, donne dans les poumons une couleur purpurine à ce dernier; elle humecte le parenchyme des viſcères & toutes les autres parties; c'eſt elle qui les nourrit; elle facilite la déphlogiſtication du ſang, elle eſt vraiſemblablement la ſource de la chaleur animale, &c. *Haller* paroît avoir ſuppoſé la néceſſité de cette vapeur, lorſqu'il déclare que dans l'animal vivant, les artères ne contiennent que la quatrième partie du ſang qui circule dans ſon corps. M. *Roſa* explique encore, au moyen de cette vapeur, l'impétuoſité avec laquelle le ſang jaillit des artères ouvertes dans les animaux vivans, & la retraite de cette liqueur par le ſaiſiſſement, le froid, les odeurs pénétrantes des poiſons ſubtils.

Le battement des artères au-deſſous de la ligature, eſt un autre phénomène que l'auteur attribue à cette vapeur : les veines n'ont pas de pulſation, parce que le ſang des artères eſt dépouillé de ce principe vivifiant avant de paſſer dans les veines; une chaleur exceſſive change néanmoins l'ordre de ce phénomène. Comme le ſang de retour des poumons poſſède une force élaſtique ſingulière, il imprime à la veine pulmonaire le même mouvement qu'ont les artères : il y a plus, le pouls vide, connu de tous les médecins, indique que les artères ne ſont pas toujours pleines, quoique l'animal ſoit encore en vie; comme de l'autre côté, ſi elles étoient exactement & en tout temps remplies de ſang, les différentes eſpèces de pléthore ne pourroient point ſe rencontrer.

Les expériences que M. *Rosa* rapporte en faveur de son système ne nous paroissent point concluantes; mais sans approfondir leur mérite comme preuve de la doctrine de l'auteur, citons le résultat de quelques-unes, pour donner une idée de son travail. Le lait de vache ne se gonfle point dans le vide, pas plus que des segmens de l'aorte ou de la veine cave d'un veau : la vésicule du fiel & la vessie urinaire se distendent, une pièce de l'artère temporale s'est roidie. Le sang n'a point paru contenir d'air: il transsude à travers les parois des intestins dans lesquels on a renfermé du sang & qu'on fait ensuite bouillir, une partie de ce liquide. En découpant les poumons encore chauds d'un mouton, il ne s'est écoulé qu'une très-petite quantité de sang, & M. *R.* a trouvé les artères vides. Une chose assez curieuse & qui doit engager à de nouvelles recherches, est que l'hérisson résiste plus long-temps dans le vide que tous les autres animaux à sang chaud.

Afhandling om hushællningen til sjoes, *&c.* C'est-à-dire, *Traité de l'économie des vaisseaux, & de la santé des gens de mer; par* ARVID FAXE, *médecin de l'amirauté, in-8° de 199 pag. A Carlscrone, 1782.*

15. Le genre de vie que mènent les gens de mer, la nourriture dont ils font usage, l'air qu'ils respirent, leurs amusemens, les passages fréquens d'un contraire à l'autre tant

pour le travail & pour les alimens, que pour la nature des séjours qu'ils font; tout cela doit supposer dans la médecine navale des combinaisons particulières qui la rendent bien différente de la médecine exercée à l'égard des hommes sédentaires ou dans les armées de terre. Ces considérations ont déterminé M. *Faxe* à consacrer ses veilles au travail que demande cette partie, & à consigner dans cet ouvrage les résultats de ses réfléxions & de ses expériences. Ses premières recherches ont pour objet la partie économique relativement à l'équipement des vaisseaux. Il s'occupe ensuite de la manière de lever & de dresser les matelots, de leur service, des climats, de l'air & de la température, des intempéries sur mer; de l'habillement des matelots, des maladies qui régnent sur mer, des moyens d'obvier à leur communication; des vaisseaux servant d'hôpitaux, des soins qu'il faut accorder aux malades, de la nourriture & du régime des matelots en général; enfin, des conditions dont on doit convenir lorsqu'on fait passer les matelots dans un service étranger.

Méthode facile de conserver à peu de frais les grains & les farines; par M. PARMENTIER, *censeur royal, &c. A Londres; & se trouve à Paris, chez* Barrois l'aîné, *libraire, quai des Augustins. In-12 de 100 pages.*

16. La chimie, en éclairant les arts, a sans contredit procuré de grands avantages à la société; mais M. *Parmentier* a le mérite singu-

gulier d'avoir plus particulièrement que personne appliqué cette ſcience aux premiers beſoins des hommes. Son nom ſemble ne pouvoir plus paroître ſans réveiller l'idée de l'utilité publique. L'écrit que nous annonçons en eſt une preuve : il eſt dicté par le même eſprit, il a le même objet ; & le public ne peut manquer de l'accueillir avec la même reconnoiſſance que tous les autres ouvrages de ce célèbre chimiſte. Comme rien n'eſt plus important que la conſervation des grains & des farines, M. *Parmentier* examine toutes les méthodes uſitées pour parvenir à ce but, les grains & les farines en couches, en rames, en garenne & en ſacs empilés ; il trouve que toutes ces méthodes ont plus ou moins d'inconvéniens, & il le démontre par des expériences très-concluantes. Sans nier les avantages de l'étuve, il en fait voir les defauts, & penſe que le four mérite la préférence ſur cette méthode, lors ſur-tout que le criblage eſt inſuffiſant pour débarraſſer les grains des inſectes qui s'y ſont introduits.

Eclairé par le vice de toutes ces méthodes, dit M. *Parmentier*, M. *Brocq* a pris le parti de renfermer les grains & les farines dans des ſacs iſolés, & de les garder ainſi juſqu'au moment de leur emploi ; mais s'ils proviennent d'une récolte pluvieuſe & froide, qu'il règne des chaleurs vives accompagnées d'orages, on déplace les ſacs, & on les retourne cul ſur gueule. C'eſt la méthode que M. *Parmentier* propoſe, & dont il a fait une épreuve très-heureuſe pour l'hôpital ambulant des troupes françoiſes campées aux portes de Genève en 1782. Il répond à toutes les objections qu'on

peut faire contre cette méthode, de la manière la plus satisfaisante & la plus péremptoire.

Geschichte der medicinischen und physikalischen elektricitæt, &c. C'est-à-dire, *Histoire de l'électricité médicale & physique, & des expériences les plus récentes dans cette science, puisée dans les ouvrages nouveaux, & augmentée d'expériences propres à l'auteur; par M. CHARLES-GOTTLOB KUHN. Première partie, in-8° de 278 pages, avec quatre planches en taille douce. A Leipsick, chez* Weygand, 1784.

17. L'Histoire de l'Electricité, par M. *Priestley*, étant défectueuse à bien des égards, M. *Kuhn* a cherché à la completter. Il a pris pour guide le *Précis historique & expérimental*, par M. *Sigaud de la Fond*; auquel il a fait les changemens qu'il a cru nécessaires, & qu'il a enrichi de plusieurs additions, parmi lesquelles nous ne citerons que ses recherches sur l'impénétrabilité du verre par le fluide électrique; ses Observations sur la différence des corps électriques *per se*, & des conducteurs; enfin, sa Description de diverses machines électriques.

Cette première partie comprend, 1°. l'histoire de l'électricité jusqu'à la découverte de l'expérience de Leyde; 2°. l'exposé de cette expérience & la théorie de M. *Franklin*; 3°. la doctrine sur la conformité du fluide électrique, avec la foudre & le fluide magnétique.

La seconde, qui n'a pas encore paru, contiendra l'histoire de l'électricité médicale; & dans la troisième, M. *Kuhn* conduira cette histoire de l'électricité en général jusqu'à nos jours. Il invite les physiciens de concourir à la perfection de son ouvrage, en lui communiquant sur-tout des expériences qui servent à éclairer les rapports de l'électricité avec les métaux.

Praktische vortheile und verbesserungen verschiedener pharmaceutisch - chemischer operationen, *&c.* C'est-à-dire, *Procédés chimico-pharmaceutiques, perfectionnés & rendus plus avantageux pour les apothicaires; par M. J. F. A.* GOETTLING. *A Weimar, 1783.*

18. La chimie étant cultivée de nos jours avec une application particulière & principalement par les apothicaires, il sembleroit que ses progrès devroient préférablement se faire remarquer dans l'art de préparer les médicamens chimiques; cependant, on peut assurer que la minéralogie avec ses branches & l'art du teinturier, en ont tiré jusqu'ici plus de profit qu'aucun autre art. On doit donc savoir gré à M. *Goettling* de s'être attaché à rendre les préparations pharmaceutiques plus sûres, plus faciles, & moins coûteuses.

Le premier objet qui l'occupe, est la manière la plus lucrative d'extraire du benjoin son sel essentiel, appelé improprement *fleurs*;

il expose ensuite les procédés les plus utiles pour la préparation du vitriol ou sel de Mars, de la terre foliée de tartre, du sel de Glauber, & du soufre doré d'antimoine. Il prescrit de faire bouillir ensemble, dans une lessive caustique, deux parties d'antimoine & trois parties de soufre, ou bien de faire fondre ce mélange avec le double de son poids de potasse.

L'auteur avance que le sel akali de tartre purifié peut être substitué à toutes espèces quelconques de sel officinal extrait de différentes plantes. Il conseille de donner la préférence au sel d'Epsom pour la préparation de la magnésie blanche, & déclare que l'huile, l'esprit & le sel de corne de cerf, n'ont aucun avantage sur les mêmes produits tirés des os en général ; que le sel de Glauber fournit aux moindres frais l'alkali minéral ; qu'il faut extraire du borax le sel sédatif avec l'acide vitriolique, au moyen de la seule cristallisation. Il parle ensuite de l'esprit de nitre fumant, de l'esprit de sel, de la naphte de nitre, du sel ammoniac, du tartre émétique, que, selon lui, on doit préparer du verre d'antimoine avec la crême de tartre ; des fleurs du sel ammoniac martiales, de la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, de la naphthe de vitriol, de l'esprit de vitriol : des moyens de décolorer l'acide vitriolique concentré ; du sel de Saignette, du mercure doux, du mercure précipité, de l'eau forte, du vinaigre dulcifié & de l'éther acéteux ; de l'huile animale de *Dippel*, du beurre ou huile d'antimoine, de l'esprit de sel dulcifié d'après la méthode de M. *Westrumb* ; des fleurs de zinc qu'il prépare sans addition, par la seule calcination.

M. *Goettling* apprécie ensuite les différentes méthodes de préparer les teintures d'antimoine: la première qu'il examine est celle de M. *Dehac*, qui se sert du régule martial d'antimoine & du salpêtre. L'auteur remarque que le régule d'antimoine ne fournit aucun principe à cette teinture; qu'on peut obtenir avec le seul alkali du nitre, cette teinture presque noire & extrêmement âcre. Quant au procédé suivi par M. *Theden*, M. *Goettling* prétend qu'il est peu avantageux, & que la teinture qu'on obtient par son moyen, ne contient ni particules sulfureuses ni antimoniales, & n'est au fond qu'une solution de terre foliée de tartre, chargée de beaucoup de parties grossières, huileuses, acéteuses.

L'auteur enseigne encore la manière de se procurer de l'alkali par la potasse, qui, en bien des cas, peut remplacer le sel de tartre. Il est enfin question dans cet ouvrage, de l'esprit de tartre, de l'huile fétide de tartre, du sel de tartre, du tartre vitriolé, du lait de soufre, de l'huile de briques & de l'huile de succin.

De aquis Lipsiensibus Dissertatio physico-chemica, Pars prima; auctore *JOAN. THEOPH. DAEHNE*, doct. med. *Lipsiæ*, Klaubarth, 1783, *in-4°* *de 25 pag.*

19. MM. *Langbein* & *Adolphe* avoient déja publié quelque chose sur les eaux de Leipsick. Mais le premier n'en a pas examiné plus de

ſix ou ſept eſpèces; & le ſecond n'a fait que propoſer ſon opinion ſur la nature de quelques eaux de puits, ſans avoir fait, ou du moins ſans avoir rapporté aucune expérience. Il manquoit donc une analyſe exacte de toute les eaux de Leipſick. M. *Daehne* a cru ſe rendre agréable à ſes concitoyens, en leur faiſant part de ſes recherches. Il traite ce ſujet dans cette diſſertation qu'il a diviſée en deux parties. La première eſt celle qui fait l'objet de cet article : elle eſt la ſeule qui ait encore paru. M. *Daehne* y examine particulièrement la nature de l'eau en général; il fait voir les parties hétérogènes qui ont coûtume de vicier les eaux communes; il montre l'utilité, la néceſſité, & en même temps la difficulté de bien analyſer les eaux; enfin, il décrit le nombre, le ſite, l'état & la diſtribution des eaux de Leipſick. Ce n'eſt que dans la ſeconde partie de cet écrit, qu'il ſe propoſe de rendre raiſon de la méthode dont il s'eſt ſervi pour les analyſer, & de mettre ſous les yeux du public les expériences mêmes qu'il a faites, d'après leſquelles ſeules on pourra véritablement s'aſſurer de la nature & de l'uſage de ces eaux.

Il a dédié ce premier eſſai de ſa plume à M. *Jean Gérard Daehne*, ſon père, directeur des machines hydrauliques de Leipſick, & à M. *George Godefroi Galliſch*, apothicaire de la même ville, qui lui a donné entrée dans ſa riche pharmacie, & lui a enſeigné les principes de ſon art.



Osservazioni circa il flogisto è le differenti specie darie, *&c.* C'est-à-dire, *Observations sur le phlogistique & sur les différentes espèces d'air, d'après les découvertes modernes; par* ANTOINE BUCCI, *in-8° de 74 pag. A Pavie, 1783.*

20. Cet écrit, dédié à M. le marquis de Corelli, a pour objet de présenter une idée concise, sur la plupart des nouvelles découvertes relatives aux différens airs. En affectant ainsi la concision, M. Bucci n'a donné que des notions superficielles, & n'a pas même fait mention de quelques-unes des découvertes les plus récentes.

De aceto salis ejusque dephlogisticatione, *&c.* C'est-à-dire, *De l'acide du sel & de sa déphlogistication; programme publié à l'occasion d'un discours prononcé le 4 septembre 1784, par* FRÉDERIC-ANDRÉ GALL GALLISCH, *docteur en médecine, professeur public extraordinaire, in-4° de 25 pages. A Leipsick, chez* Breitkopf, 1782.

21. Cet opuscule nous paroît mériter une attention d'autant plus particulière, que l'objet qu'il concerne est très-intéressant, que les expériences que M. *Gallisch* a faites sont bien

conçues & satisfaisantes; enfin, que la mort ayant enlevé l'auteur, il est à craindre que son travail ne soit perdu pour la plupart des lecteurs.

M. *Gallisch* y fait d'abord quelques remarques générales sur la grande affinité des acides avec le phlogistique, & expose ensuite les propriétés spéciales de celui du sel. Il y compte principalement la difficulté de le dégager du phlogistique, & la facilité de donner de l'air muriatique au moyen de la seule chaleur. Il observe, au sujet de la solution des métaux dans cet acide & des phénomènes qui l'accompagnent, que cette solution paroît fort imparfaite, à moins que les métaux n'aient été préalablement dissous dans d'autres acides : cas dans lequel elle devient intime.

Viennent les considérations de l'auteur sur les essais de MM. *Margraff* & *Achard*, entrepris dans l'intention de combiner les substances inflammables avec l'acide marin ; sur l'esprit de sel dulcifié, même à l'aide des sels métalliques ; sur l'air muriatique ; sur la facilité avec laquelle l'acide marin s'unit à l'esprit de vin & aux huiles, & forme avec eux de l'air inflammable ; sur les expériences de M. *Scheele* avec la manganèse & les différens acides.

Voici à présent les expériences propres à M. *Gallisch*. Il a trouvé que trente grains d'esprit de sel fumant de Nordhausen, saturés avec le sel de tartre, donnent quatre grains de fer & un grain de terre calcaire. Il a mêlé une partie de cet esprit avec trois parties de sel, & a distillé ce mélange sur une partie de sel marin pur : il a obtenu un acide clair comme l'eau de roche. De cet acide, il a versé un gros & demi sur une certaine quantité d'or,

de platine, de mercure, de plomb, d'argent, d'étain, de fer, & de cuivre; il a exposé le tout à l'air libre du printemps. Le cuivre & le fer ont été attaqués sur le champ; quelques jours après, le vif-argent a été couvert d'une peau plombée; l'étain est devenu mat. Au bout de trois semaines, le cuivre & le fer ont été entièrement dissous : l'or en feuilles même l'a été, sans qu'aucune épreuve ait découvert la moindre trace d'un mélange d'acide nitreux. L'étain s'est changé en une poudre blanche, laquelle, en y ajoutant successivement de petites doses d'esprit de sel, s'est dissoute & a donné des cristaux blancs & un résidu noir. L'argent, n'étant pas assez aminci, est resté intact. M. *Gallisch* a employé de l'argent en feuilles; l'acide a eu prise sur celui-ci, & secondé par la chaleur du soleil, il l'a dissous en partie : cette solution s'est ensuite formée en cristaux blancs. La quantité de plomb qui s'est dissoute étoit peu considérable. La platine a pris, au bout de quatre jours, la couleur d'une solution d'or : après avoir décanté & versé sur la platine de nouvel esprit de sel, l'auteur a précipité le fer de ces solutions; il a obtenu des cistaux de platine, qui, fondus au soufflet de l'émailleur, ont donné des globules métalliques. Deux tiers d'esprit de sel versé sur une partie de manganèse, ont donné une solution verdâtre : en distillant il s'est d'abord dégagé un air muriatique qui n'étoit pas rougeâtre, & qui s'est mêlé à l'eau : après quoi il est monté un acide verdâtre d'un goût métallique, qui avoit les mêmes propriétés que celui dont parle M. *Scheele*.

L'auteur a attaché un tuyau de verre au

bouchon de liège qui couvroit le vaſe avec l'eſprit de ſel : une goutte d'huile de navette ſuſpendue à ce tuyau, a contracté ſur le champ la ténacité de la réſine; & une goutte d'huile de tartre par défaillance, s'eſt changée en ſel digeſtif. Le vitriol blanc, expoſé à la vapeur de cet acide, eſt devenu plombé, & la couperoſe a pris une couleur brune : le cinabre s'eſt diſſous, eſt devenu blanc, &, jeté dans l'eau, il a donné du ſublimé corroſif.

Pour ſoumettre les métaux à l'action de cet eſprit de ſel, M. *Galliſch* a enfoncé un fil de laiton dans du liège; il en a applati l'extrémité, & lui a donné la forme d'une cuiller. Dans cette cuiller il a placé, gros comme la tête d'une épingle, des métaux ſuivans ; ſavoir : de l'or en feuilles; il a été fondu ſur le champ: de la platine; elle eſt devenue matte & a été entourée d'une humidité brunâtre : de l'argent; après être devenu verdâtre & jaunâtre, il s'eſt diſſous entièrement : du vif-argent ; il s'eſt changé peu-à-peu en ſublimé corroſif : une feuille de plomb aſſez épaiſſe ; elle a noirci d'abord, enſuite elle eſt devenue blanche. La prompte ſolution de ce métal eſt d'autant plus remarquable, que dans l'expérience précédente il avoit réſiſté le plus à l'acide du ſel pur. L'étain; il s'eſt diſſous promptement : le zinc a été réduit d'abord en une chaux brunâtre, & enſuite en un beurre très-fort : le biſmuth ; après avoir fourni une chaux jaunâtre, il eſt paſſé en un beurre très-cauſtique: le régule de cobalt ; il s'eſt humecté ſur le champ, & a donné une humidité couleur de roſe : le régule d'antimoine ; il s'eſt liquéfié incontinent en beurre : l'antimoine ; il a donné des

des vapeurs blanches avant de se dissoudre: le régule d'arsenic; il est devenu blanc, preuve certaine que l'acide étoit déphlogistiqué: le minium; il a perdu son brillant, s'est humecté, & s'est enfin entièrement dissous: le turbith; il a blanchi; le sucre de saturne; il s'est fondu: mais l'acide acéteux a attaqué en même temps le cuivre, ensorte que le sel de saturne qui avoit conservé sa forme, s'est coloré en vert.

En examinant les résultats de la distillation avec la manganèse, M. *Gallisch* a reconnu que la liqueur verdâtre tiroit sa couleur de cette substance métallique qui y étoit dissoute, & de laquelle l'alkali la précipitoit. La liqueur aqueuse ayant été vidée des bouteilles, il y est resté beaucoup d'air muriatique. L'auteur y a versé de l'alkool, a bien bouché les bouteilles, & les a fortement secouées: il s'est alors exhalé d'abord une odeur d'esprit de sel dulcifié, & ensuite l'odeur restaurante & délicieuse de la naphthe du sel marin. M. *Gallisch* a essayé infructueusement de faire absorber à l'eau saturée d'air muriatique, une plus grande quantité du même air.

Il a ensuite distillé un mélange d'une partie d'esprit de sel fumant, & de deux parties d'eau sur un tiers de sel commun, & un sixième de manganèse: la liqueur qui a passé dans le récipient, a été claire jusqu'à la dernière goutte. Le récipient contenoit une grande quantité d'air muriatique très-acide; mais la liqueur n'étoit pas aussi acide que le promettoit la force de l'esprit de sel employé dans cette distillation: elle ne dissolvoit pas non plus les métaux avec la même facilité. L'alkali en précipita une petite quantité de manganèse.

Après avoir diſtillé de l'eſprit de ſel pareil ſur des fleurs de zinc, M. *Galliſch* a obtenu une liqueur claire qui altéroit ſur le champ la couleur de l'argent, opéroit un commencement de ſolution lente de l'or & de l'étain, & dont l'alkali précipitoit un peu de manganèſe.

Terminons cette analyſe par les concluſions que l'auteur déduit de ſes expériences. 1°. Tous les acides s'uniſſent volontiers au phlogiſtique, mais particulièrement celui du ſel, enſorte qu'il paroît que le phlogiſtique conſtitue une partie eſſentielle de cet acide. 2°. Tous les autres acides peuvent être dépouillés du phlogiſtique, beaucoup plus facilement que celui du ſel marin. 3°. Il le perd néanmoins lorſqu'on le diſtille ſur la manganèſe ou ſur les fleurs de zinc; mais comme il devient par là aériforme, il paroît que le phlogiſtique eſt indiſpenſable pour l'unir à l'eau. 4°. L'eau, quoi qu'on faſſe, n'abſorbe qu'une petite portion de cet air. 5°. Il ſeroit peut-être poſſible de concentrer cette eau au moyen du froid. 6°. Pour pouſſer ces expériences plus loin, il faudroit trouver un corps qui s'emparât du phlogiſtique auſſi avidement que la manganèſe & les fleurs du zinc, mais qui ne s'y diſſolvât pas comme la manganèſe, dont une partie s'incorpore à l'acide & paſſe à la diſtillation. Il faudroit ſavoir déterminer la proportion de ce corps, afin d'être le maître de ſe procurer un air muriatique acide déphlogiſtiqué, ou de laiſſer à cet acide la quantité de phlogiſtique préciſément néceſſaire pour opérer la combinaiſon avec l'eau. 7°. L'acide du ſel, dépouillé du fer, diſſout l'or, la platine, l'argent & le mercure. 8°. Il faudroit répéter les expériences

de M. Prieſtley, concernant la deſtruction de la couleur jaune de l'eſprit de ſel, au moyen du tartre calciné, du foie de ſoufre, &c.

Elenchus Fungorum, *&c.* C'eſt-à-dire, *Catalogue des Champignons ; par* AUGUSTE-CHARLES-GEORGE BATSCH, *docteur en philoſophie. On y a joint cinquante-ſept figures de quelques champignons des environs de Jena, deſſinées d'après nature par l'auteur, gravées & enluminées par* J. S. CAPIEUX. *A Hales, chez* Gebauer; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *1783, in-4°.*

Cet ouvrage eſt imprimé en latin & en allemand ſur deux colonnes. Il eſt dédié à *Charles-Auguſte*, duc de Saxe.

22. M. *Batſch*, qui s'eſt livré par goût à l'étude de l'hiſtoire naturelle, frappé de la ſingularité qu'offrent la plupart des champignons & de la diverſité conſidérable qui règne entre leurs eſpèces, a tenu note de ſes obſervations, & a deſſiné ce qu'il rencontroit de plus curieux. Telle eſt la matière de l'ouvrage que nous annonçons.

Elle ſervira à compoſer l'hiſtoire des champignons qui eſt encore imparfaite. Il y a déja long-temps que le chevalier *de Linné* a dit, que c'étoit un chaos, où l'on pouvoit à peine diſtinguer ce qui eſt eſpèce d'avec ce qui forme les variétés ; ce qui eſt encore vrai aujourd'hui, malgré les excellentes collections

de *Scheffer* & les soins de quelques iconographes françois de nos jours. Aussi attend-on avec impatience l'ouvrage que M. *Paulet* promet depuis plusieurs années.

L'abrégé de M. *Batsch* peut devenir fort utile. On y trouve de bons détails sur les genres, & particulièrement sur plusieurs sous-divisions, nécessaires quand les espèces sont en grand nombre. Il cite avec soin les figures de *Scheffer*, & en présente lui-même de fort bonnes; il décrit beaucoup de champignons très-peu connus. Mais il ne donne presque point de synonymes; il a négligé une partie essentielle pour le public, c'est-à-dire, de faire connoître la bonté ou le danger des champignons. Ses définitions d'ailleurs n'offrent point pour l'ordinaire de caractères assez tranchans, assez prononcés. M. *Batsch* paroît avoir multiplié les espèces aux dépens des variétés, & notamment dans le genre des agarics. Cet opuscule renferme véritablement des choses neuves & curieuses.

M. *Batsch* paroît assez embarrassé sur un corps étranger, noîratre & ovale, sur lequel il a vu croître sa Pézize 19, qu'il appelle *Calyculus*. Nous l'avertissons que c'est un vieux gland, car nous avons fréquemment rencontré cette Pézize sur le même fruit.

Elements of Mineralogy, *&c.* C'est-à dire, *Elemens de Minéralogie, par* RICHARD KIRWAN, *écuyer, membre de la Société royale. In-8°, à Londres, chez* Elmsly, 1784.

23. Les connoissances minéralogiques des an

ciens étoient trop vagues pour ſervir à un arrangement méthodique. *Wallerius* eſt le premier qui ait tenté de claſſer les ſubſtances minérales; il les diſtribua ſelon les marques extérieures qui leur ſont propres. *Cronſtedt* qui le ſuivit regarda ces diſtinctions comme inſuffiſantes pour établir des caractères ſpécifiques, & y ſubſtitua les réſultats de l'analyſe chimique. MM. *Werner* & *Romé de l'Iſle*, ſectateurs de *Wallerius*, ont cherché à perfectionner la méthode de ce minéralogiſte; cependant M. *Bergman* a adopté dans ſa *Sciagraphia mineralogica*, celle de *Cronſtedt* comme plus exacte & plus aiſée.

M. *Kirwan*, après avoir indiqué les raiſons pour leſquelles les Anglois, comparés à preſque toutes les nations de l'Europe, ſont ſi inférieurs dans cette ſcience, diſcute la queſtion: ſi les minéraux doivent être claſſés d'après les caractères externes ou conformément à leur conſtitution interne? « Chaque ſcience, dit-il, doit être fondée ſur des principes permanens, & les ſeuls de cette eſpèce que la minéralogie offre, ſont indubitablement les relations des corps, découvertes au moyen des agens chimiques. Cette vérité paroîtra dans tout ſon jour, ſi l'on examine en particulier chaque caractère externe; ſavoir, la couleur, la tranſparence ou l'opacité, la cohéſion, le tiſſu, la forme, la gravité ſpécifique ». L'auteur paſſe enſuite en revue tous ces caractères, & prouve qu'ils ſont incapables de ſervir de baſe à une diſtribution méthodique. Cependant il eſt bien éloigné de prétendre qu'on doive entièrement les négliger: ils lui ſemblent au contraire propres à fournir les diſtinctions ſpécifiques, après avoir établi les genres par l'analyſe chi-

mique. Il convient qu'à force de voir les objets on peut acquérir le talent de juger des fossiles par leur physionomie ; mais il n'en pense pas moins que s'il se présente une nouvelle substance, ou s'il s'agit de s'en procurer une connoissance assez positive pour servir de fondement à l'ordre scientifique, il faut avoir recours à l'examen chimique qui seul peut procurer les lumières nécessaires.

M. *Kirwan* a donc consulté les caractères externes & internes pour la classification qu'il adopte. Il distribue tous les sujets du règne minéral en terres, sels, substances inflammables, & métaux.

Il n'admet que cinq espèces de terre pure ou simple ; savoir, 1°. la calcaire ; 2°. la pesante, qu'il appelle *barytes ;* 3°. la magnésie ou terre muriatique ; 4°. l'argilleuse ou la terre d'alun ; 5°. la silicée. Ayant établi le caractère de ces différentes terres, il donne une table de leurs affinités réciproques & de leur affinité avec la chaux de fer. Il fait ensuite l'énumération des combinaisons de ces terres avec divers principes salins, inflammables & métalliques auxquels on les voit souvent réunies. En exposant l'ordre des pierres calqué sur celui des cinq terres élémentaires, il appelle *espèces simples* les pierres qui ne sont composées que de deux ingrédiens ; & *espèces composées*, les pierres qui résultent de la combinaison de deux ou plusieurs espèces simples.

M. *Kirwan* conserve la distinction des sels en acides, alkalins & neutres.

Les substances inflammables dont il s'occupe, sont l'air inflammable, l'air hépatique, la naphthe, le pétrole, le goudron des Bar-

bades, l'aſphalte, le ſuif minéral, le jeais, le charbon de terre, le *peat*, la tourbe, l'ambre, le ſoufre.

Sans faire mention ici des dix-ſept ſubſtances métalliques qu'il décrit, nous obſerverons ſeulement que depuis la publication de cet ouvrage on a reconnu que le *ſiderum*, que M. *Kirwan*, d'après M. *Bergman*, regarde comme un demi métal particulier, ne paroît être que du fer combiné avec l'acide phoſphorique. Nous remarquerons encore que l'auteur a donné des définitions de tous les nouveaux demi-métaux, & qu'il a décrit d'une manière claire & ſatisfaiſante les procédés pour extraire tant par la voie sèche que par la voie humide les régules de tous ces divers corps métalliques.

L'auteur a joint à la fin de la première partie concernant les terres; 1°. un chapitre ſur les terres végétale & animale : l'une & l'autre de ces terres peuvent être réduites à quelqu'une des cinq terres élémentaires; 2°. un appendice ſur la nature du diamant & de la plombagine, qui paroiſſent tenir le milieu entre les terres & les ſubſtances inflammables; 3°. une analyſe générale des terres & des pierres, avec une table ſur la dureté comparative & les gravités ſpécifiques des pierres.

A la fin de la quatrième partie, c'eſt-à-dire à la fin de tout l'ouvrage, on lit quelques obſervations géologiques concernant principalement les montagnes, leur ancienneté, leur origine, leur hauteur, leur ſtructure; après quoi l'auteur s'occupe des volcans, des pétrifications, des veines & filons métalliques, des eaux thermales : il y joint enfin trois tables dont la première indique la quantité de métal

en état de régule contenu dans cent grains de chaux; la seconde désigne le poids & la couleur des précipités métalliques & terreux; la troisième présente la proportion des ingrédiens qui composent les terres & les pierres.

Oryctographie de Bruxelles, ou *Description des fossiles, tant naturels qu'accidentels, découverts jusqu'à ce jour dans les environs de cette ville; par M. FRANÇ. XAV. BURTIN, médecin conseiller de feu S. A. R. le duc* CHARLES DE LORRAINE, *&c. &c. membre des Sociétés royales de médecine de Paris & de Nancy, de l'Académie hollandoise des sciences de Harlem, de la Société provinciale d'Utrecht, & de la Société de physique, d'histoire naturelle & de chimie de Lausanne. A Bruxelles, de l'imprimerie de* Lemaire; *& se vend chez l'Auteur. A Paris, chez* Didot le jeune; *à Nancy, chez* Matthieu, *1784. In-fol. de 152 pag. avec trente-deux figur. en taille-douce enluminées. Prix broché 6 liv.*

24. L'histoire naturelle est la science qui nous apprend à connoître, à distinguer & à classifier les corps. M. Burtin, dans son discours préliminaire, en prouve l'utilité, remonte jusqu'à son origine, en expose les pro-

grès, démontre l'influence de la physique expérimentale sur l'étude de la nature, & donne la manière d'enseigner, avec avantage, cette science.

Les Pays-Bas sont riches en productions naturelles, & sur-tout en fossiles, dont les variétés sont très-multipliées; l'on y trouve les espèces les plus rares, les plus précieuses & les plus recherchées. Ces minéraux étoient restés absolument ignorés. Pour nous les faire connoître, il a donc fallu des recherches particulières, des méditations profondes, des observations suivies. M. Burtin s'y est livré avec ardeur. Dix-huit années consécutives ont été employées à ce travail, dont le résultat paroît sous le titre d'*Oryctographie*. L'auteur présente d'abord une idée générale du sol des environs de Bruxelles; il en décrit les couches, la situation de celles-ci & les fossiles indigènes qu'elles renferment, comme terres, pierres, minéraux, eaux; il s'occupe ensuite des fossiles accidentels, qui appartiennent à la zoologie, puis de ceux qui tirent leur origine du règne végétal. Ces divers articles forment la matière de trente-un chapitres. M. Burtin termine son ouvrage par un résumé général de ses observations relatives à la géographie physique, & propose ses apperçus sur la théorie de la terre. Cette Oryctographie particulière est d'une exécution qui ne laisse rien à desirer, tant du côté des dessins, de la gravure, de l'enluminure, que du côté de la partie typographique.

L'article des pierres sculptées ou figurées que notre habile oryctographe nomme lithoglyphes, renferme les concrétions stalactitiques,

les dendrites & les haches de pierres : ces corps donnent lieu à la création de ſept claſſes, qui ſont les calcinés, les noyaux de coquilles, les empreintes, les conſervés, les endurcis, les pétrifiés & les métalliſés.

C'eſt dans ce ſiècle que l'hiſtoire naturelle a fait les plus grands progrès. Pluſieurs ſavans ſe ſont appliqués à cette étude ſatisfaiſante ; pluſieurs ſociétés en ont fait l'objet de leurs occupations. Ils ne ſe ſont pas bornés aux traits curieux qu'elle préſente, ils ont tâché de rendre leurs travaux utiles à l'agriculture & à l'économie. M. Burtin n'a point perdu de vue ces deux objets eſſentiels.

Peu de livres de ce genre ſont mieux faits, plus lumineux, plus utiles aux minéralogiſtes. Celui-ci eſt écrit ſans prétention, avec clarté & préciſion.

Kritiſche Nachrichten von kleinen mediciniſchen ſchriften, &c. C'eſt-à-dire, *Notices critiques d'opuſcules médicinaux, publiées dans les univerſités tant d'Allemagne que chez l'étranger pendant les années 1780 & 1781, contenant des extraits & des jugemens concis ; par M.* CHRISTIAN-GEOFFROI GRUNER, *conſeiller autique du duc de Saxe-Weimar, profeſſeur ordinaire de médecine à Jena, & membre de pluſieurs Académies & Sociétés ſavantes. Seconde partie, à*

Leipsick, chez Bœhmer, 1784. *In* 8° *de* 294 *pages, non compris la préface & la table.*

25. Un très-grand nombre de feuilles & de pièces fugitives sortent annuellement de toutes les universités de l'Europe. Elles renferment quelquefois des vues & des découvertes nouvelles. Elles font au moins connoître le génie des maîtres, la culture, l'accroissement & les progrès des sciences. On regrette que ce recueil soit imprimé en allemand; nous avons invité son auteur M. *Gruner*, de le continuer en latin, afin que tous les médecins puissent en profiter.

Cette deuxième partie offre les notices de deux cents douze dissertations & programmes publiés en Allemagne, & vingt-sept seulement des pays étrangers. Dans un champ aussi vaste nous n'avons que quelques épis à recueillir.

I. *De la fièvre puerpérale.* Cette dissertation donne d'abord une description exacte de la fièvre de lait depuis son origine, en fait distinguer les variétés, en offre les symptômes, son cours, ses terminaisons & sa curation. On traite ensuite de la fièvre puerpérale. Celle-ci se manifeste dans tous les temps des couches; elle attaque également les femmes qui nourrissent, aussi bien que celles qui n'allaitent pas; cependant les femmes riches, désœuvrées & aisées, y sont le plus exposées. Les pauvres ne la contractent guère que dans les hôpitaux. Son siège ne consiste pas exclusivement dans une inflammation de l'épiploon, du mésentère, des intestins ou de la matrice;

car elle provient quelquefois d'une caufe interne, ou elle eft excitée par un principe qui tire fon origine d'une caufe extérieure, alors c'eft par contagion.

Cette differtation eft fuivie d'un autre mémoire fur la même fièvre, par M. *Fuchs*; ce médecin l'a obfervée dans l'hôpital de la Charité de Berlin. Dans le premier chapitre il en décrit la marche depuis le commencement jufqu'à la fin; le fecond concerne fa terminaifon; le troifième contient l'examen des caufes qui la produifent; le quatrième expofe les fignes diagnoftics & pathognomoniques; & le cinquième donne le traitement, tant préfervatif que curatif.

II. *De l'éryfipèle erratique.* Cette efpèce qui fe tranfporte d'une partie fur une autre, étoit tout-à-fait inconnue des anciens. *Wittich de Weimar*, qui vivoit vers la fin du feizième fiècle & au commencement du dix-feptième, eft le premier médecin qui l'ait décrite. *Hoffinger*, auteur de cette differtation, traite non-feulement des variétés qu'offre cette éryfipèle volante, mais encore de tout ce qui regarde cette maladie.

III. *Sur la formation du pus.* Quatre chapitres compofent cet écrit; le premier traite fort en détail de la nutrition : les principes que l'auteur admet fervent de bafe à fa doctrine fur la formation du pus. Le fecond contient la defcription du pus & de la fanie, & en indique en même temps la différence. Dans le troifième font rapportées les opinions différentes des médecins fur la génération du pus. L'auteur, dans le quatrième, expofe fon propre

ſentiment ſur cette opération de la nature. Il dit que le pus eſt la matière nutritive accumulée hors des vaiſſeaux qui la charient; qu'elle ſe fait dans une cavité contre-nature, ſous la forme d'un liquide blanc, doux, onctueux, uni, un peu collant, qui ne dégoutte pas; qu'elle ſe trouve toujours dans le corps; que toutes les fois que les petits vaiſſeaux ont ſouffert quelque violence, elle filtre dans la nouvelle cavité; que la partie la plus ténue eſt enſuite abſorbé & rentre dans la maſſe du ſang, tandis que la plus groſſière forme le pus.

IV. *De l'huile de Ricin.* On préſente dans cet article l'huile de Ricin, comme un médicament excellent contre les vers & pour purger.

V. *Diſſertation ſur les préſervatifs des maladies vénériennes;* par M. GALL, de Fribourg en Briſgaw.

VI. *Diſſertation de médecine, ſur l'uſage du lichen d'Iſlande;* par M. CRAMER. A Erlang. Cette monographie eſt connue.

VII. *Queſtions médico-légales ſur la vitalité des enfans.* Les principales ſont de ſavoir, ſi les meurtriſſures bleues indiquent ſuffiſamment que la vie de l'enfant à ſouffert des violences? Si la putréfaction peut faire nager les poumons dans l'eau pure? Si cet organe peut être dilaté par l'inſufflation, & à quel ſigne peut-on reconnoître qu'elle a eu lieu? Le vide de la veſſie urinaire prouve-t-il que l'enfant eſt venu au monde vivant? L'importance de ces queſtions agitées & diſcutées à Tubinge, eſt un garant du mérite de cet écrit.

VIII. *Sur l'uſage chirurgical de l'opium.*

IX. *De la métastase laiteuse.*

X. *De l'usage de l'eau froide en topique.*

XI. *Des fumigations faites avec le cinabre.*

XII. *Sur les émétiques.*

XIII. *Essai de médecine vétérinaire.*

XIV. *Observations anatomiques rares.*

XV. *Sur les vertus anthelmintiques du laurier-saule.*

XVI. *Observation chirurgicale sur le bubonocèle.*

XVII. *Dissertation physiologique sur la formation de la parole.*

XVIII. Sur les lavemens & une nouvelle fumigation de tabac, pour faire revenir les asphyxiés.

UDENS, &c. medicinische politik, *&c.* C'est-à-dire, *Politique médicinale, par K. F. UDEN, docteur en médecine à Berlin, in-8° de 316 pag. A Leipsick, chez* Weygand, 1783.

STARKS, &c. Versuch einer wahren und falschen politik der Aerzte, *&c.* C'est-à-dire, *Essais sur la politique, soit bonne, soit mauvaise, des médecins, pour servir de base à un cours de leçons; par le docteur JEAN-CHRÉTIEN STARK, professeur public ordinaire des médecins, & sous-directeur de l'institut des accouchemens, &c. à Jena.*

In-8° de 351 pag. A Jena, chez les héritiers Cuno, 1783.

26. Ces deux ouvrages rentrent l'un dans l'autre. Le premier est le *Medicus politicus* de *Fréderic Hoffmann*, presque entièrement refondu. M. *Uden* y expose la prudence avec laquelle un médecin doit se conduire, 1°. relativement à lui-même; 2°. relativement aux personnes qui tiennent à l'art de guérir; 3°. relativement aux malades.

M. *Stark* définit la politique, la science qui enseigne l'art de répondre dans certaines circonstances d'une manière aisée aux rapports où nous nous trouvons, en employant des moyens ou en prenant des biais que la prudence suggère. Cette science est indispensable au médecin; mais il ne se permet que les moyens & les biais absolument compatibles avec la probité & l'honnêteté. Les charlatans seuls peuvent faire usage de détours, de subterfuges, & d'expédiens odieux & malhonnêtes. L'auteur a cru que la connoissance de ces derniers précéderoit avantageusement le développement de la bonne politique, & c'est par cette raison qu'il cherche à pénétrer tous les replis du charlatanisme tant grossier que raffiné. Il parle d'abord du charlatanisme des savans en général, & de celui des médecins en particulier: il passe à cette occasion en revue les professeurs, les auteurs, les chimistes, les alchimistes, les médecins cliniques, les chirurgiens, les accoucheurs, &c. pour en venir ensuite aux médicastres de toute espèce, & trace enfin le tableau de la saine politique du médecin. Il indique dans cette partie les qua-

lités tant essentielles qu'accessoires qu'il doit avoir, & expose la conduite qu'il convient de tenir dans les différentes situations où il se trouve relativement aux malades, afin de gagner & de conserver leur confiance, d'approfondir leur état, de prédire les événemens & d'opérer la guérison.

Il n'a encore paru que la première partie de cet essai.

Lettre du docteur ULMIPHILUS *à un de ses confrères, sur les merveilleuses propriétés de l'écorce de l'orme pyramidal. Brochure in-8° de 15 pages.*

27. C'est un badinage assez agréable, qu'un soi-disant docteur s'est permis contre M. *Banau*, le promoteur & l'apologiste de l'écorce d'orme pyramidal. Ce dernier croit, ou est intéressé à faire croire, que cette écorce est un remède universel. Il en a fait aussi un cosmétique pour les femmes, & pour les hommes dont elle est propre à *ramollir la barbe*. On voit par là que M. *Banau* ne néglige rien. Quand un médecin ne craint point de compromettre son jugement par de pareilles prétentions, & qu'il préfère l'argent des sots à l'estime des gens qui pensent, il ne doit pas être beaucoup embarrassé par les sarcasmes des critiques : il est assez fort pour les supporter. *Homère* compare *Ajax*, sur qui les traits des Troyens vont se perdre inutilement, à un âne vigoureux, s'appercevant à peine des foibles coups d'une troupe d'enfans qui s'évertuent contre lui : l'intrépidité de M. *Banau* peut être comparée à celle d'*Ajax*.

ANNONCE.

Hiſtoire naturelle des poiſſons ; par M. Bloch, doct. méd. à Berlin, & membre de pluſieurs académies.

On reconnoît généralement l'utilité de l'*hiſtoire naturelle* ; cette ſcience qui nous apprend à connoître particulièrement les ouvrages du Créateur, & qui jette tant de lumières ſur la ſcience de l'économie, eſt devenue l'objet des recherches des ſavans & une occupation agréable pour la plupart des gens du monde. Toutes les parties de cette ſcience utile ont été traitées dans des ouvrages excellens. Celle qui traite des poiſſons, eſt la ſeule que l'on ait preſque négligée entièrement. Cet oubli eſt d'autant plus étonnant, que les poiſſons ſont une grande partie de notre nourriture, & forment dans pluſieurs contrées une branche de commerce conſidérable.

Ce qui paroît avoir retardé les progrés de l'*hiſtoire naturelle des poiſſons*, c'eſt, ſans doute, la difficulté d'obſerver ces animaux dans l'élément qui leur ſert de retraite, & de ſe procurer ceux des contrées éloignées.

L'étude particulière que j'ai faite des poiſſons depuis pluſieurs années, les ſoins & les dépenſes néceſſaires pour exécuter mon projet, me font eſpérer que le public pourra retirer quelque utilité des connoiſſances que j'ai acquiſes & des découvertes que j'ai faites. Comme une ſimple deſcription ne ſuffit pas dans cette

ſcience, pour donner une idée claire des objets, j'ai joint aux miennes des figures enluminées.

Les dépenſes conſidérables qu'entraîne néceſſairement un ouvrage de cette nature, m'obligent de le propoſer par ſouſcription. L'ouvrage entier comprendra neuf parties; chaque partie ſera de ſix cahiers, & chaque cahier de ſix eſtampes. Il en paroîtra tous les mois un cahier, à commencer du mois de janvier 1785. Chaque cahier avec le texte, en grand *in-fol.* coûte *12 liv.* ou *trois écus*, & *10 liv.* ou *deux écus & demi* en *in-fol.* ordinaire; le vieux louis d'or, à cinq écus; le louis neuf, à ſix; & le ducat, à deux & vingt gros. On prendra, tant pour le texte que pour les eſtampes, le plus beau papier royal d'Hollande, & on aura la plus grande attention à l'exécution de la partie typographique.

Le public ne doit point craindre de voir interrompre les livraiſons de cet ouvrage, vu qu'il y a déja des planches gravées & finies pour vingt-deux cahiers. On peut non-ſeulement les montrer aux Souſcripteurs, mais même les leur livrer ſur le champ, en leur promettant le texte à meſure qu'il s'imprimera. Les deſſins & le manuſcrit de l'ouvrage ſont entièrement finis. Chaque deſſin eſt fait avec le plus grand ſoin d'après l'original. Comme je poſſède un manuſcrit avec les deſſins des poiſſons d'Amérique par le père *Plumier*, je les inſérerai dans mon ouvrage. La deſcription des poiſſons ſe fera dans l'ordre ſuivant: D'abord j'indique le caractère de la claſſe, du genre & de l'eſpèce. Après cela, je rapporte les deſcriptions de *Linné*, d'*Artédi*, de *Gronov*, de *Klein*, de *Goüan*, de *Duhamel*, de *Pennant*,

& des autres ichthyologiſtes, avec leurs propres termes ; & à cette occaſion j'indique les autres auteurs anciens & modernes qui ont traité des mêmes objets. Enſuite vient une deſcription du poiſſon ſelon ſes parties extérieures & intérieures, le temps de la découverte, ſi l'on en a des deſſins, ſon ſéjour, ſa nourriture, ſa groſſeur, le temps du frai, la manière de le prendre, de le tranſporter & d'en tirer avantage.

On y trouvera auſſi une ſynonymie complette des noms du poiſſon dans pluſieurs langues de l'Europe, & la critique des auteurs qui en ont traité ; & enfin pluſieurs eſpèces inconnues juſqu'à préſent.

Je recevrai avec reconnoiſſance tous les avis, corrections, ou nouvelles découvertes que les ſavans voudront bien me procurer dans cette partie : je me ferai même un plaiſir de dédommager de leurs peines ceux qui me rendront quelques ſervices à cet égard.

Ceux qui ſouſcriront pour neuf exemplaires auront le dixième *gratis*. On fait auſſi un rabais aux libraires qui paient comptant.

Le nom des Souſcripteurs ſera imprimé au commencement des volumes.

On livrera les cahiers francs de port, dans les villes ſuivantes où on peut ſouſcrire.

Il paroît déja trois volumes de cette ſuperbe collection : *A Amſterdam*, chez le libraire Schneider ; *à Augsbourg*, chez M. de Cobres, agent de l'ordre de Malthe ; *à Berlin*, chez l'Auteur, & chez le libraire de la Garde ; *à Bordeaux*, chez M. Schorndorff, négociant ; *à Cachau, en Hongrie*, chez M. de Leitner ; *à Copenhague*, chez M. Spengler, inſpecteur du cabinet du

roi; *à Saint-Gall*, chez M. le docteur Wartmann; *à La Haye*, chez M. Renfner, secrétaire d'ambaſſade du roi de Pruſſe; *à Lyon*, chez MM. Roſſet & Jacquez, libraires; *à Londres*, chez M. le chimiſte Hudſon, Jerman Street; *à Madrid*, chez M. Theremin, ſecrétaire d'ambaſſade du roi de Pruſſe; *à Marſeille*, chez M. Frédéric Sauvage, négociant; *à Nantes, en Bretagne*, chez M. Pelloutier, conſul général du roi de Pruſſe; *à Padoue*, chez M. le docteur Salone; *à Paris*, chez M. Didot le jeune, libraire, quai des Auguſtins; *à Pavie*, chez M. le profeſſeur Volta; *à Pétersbourg*, chez M. Bœber, conſeiller de la Cour, & directeur du garde noble; *à la Rochelle*, chez M. Fort, négociant; *à Riga*, chez M. le doct. Berns; *à Rome*, chez M. le peintre Hakert; *à Stockholm*, chez M. le profeſſeur Wilkens, ſecrétaire perpétuel de l'Académie; *à Straſbourg*, chez M. Treutel, libraire; *à Vienne*, chez madame d'Areinſtein, & chez M. le doct. d'Auenbrugger.

Phytonomatotechnie univerſelle, c'eſt-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, *chirurg. de* MONSIEUR, *Frère du Roi, & démonſtrateur de botanique, treizième Cahier, Février 1783.*

Le treizième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes: *Bry pomiforme*, L. *Bry des murs velu*, L. *Bry des murs glabre*, B. *Bry élégant*, L. *Bry tron-*

qué, L. *Licope d'Europe*, L. *Circée majeure*, L. *Circée mineure*, L. *Safran du printemps*, B. *Safran d'Automne*, L. *Amarylle jaune*, L. *Lacque décandrique*, L. *Mni hygromètre*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin; DIDOT le jeune, quai des Augustins; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

AVIS.

DÉFENSIF POUR LES CAUTERES.

Extrait des Registres de l'Académie royale de chirurgie.

DU JEUDI 20 JANVIER 1785.

Le sieur DUCRET, bourgeois de Paris, ayant imaginé, sur le modèle des bandages

ordinaires, l'application d'une plaque de métal, ou en écaille, pour mettre les cautères à l'abri des froiſſemens & compreſſions extérieures, l'Académie a approuvé la manière induſtrieuſe dont ce bandage défenſif eſt conſtruit: en foi de quoi j'ai délivré le préſent Extrait des regiſtres que je certifie véritable. A Paris, le 22 janvier 1785.

Signé LOUIS, ſecrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie.

*Les perſonnes qui deſireront faire uſage du défenſif, le trouveront chez l'*Auteur, *vieille rue du Temple, hôtel* Le Pelletier, numéro 76.

Nos 1, 2, 8, 19, 22, 24, 25, 26, M. WILLEMET.
3, 5 7, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 21, 23, 27, M. GRUNWALD.
4, 9, 16, M. ROUSSEL.
10, 12, M. HUZARD.
6, M. LE ROUX.

Errata pour le cahier de mai.

Page 137, ſupprimez le dernier paragraphe *des Réflexions de M. Fabre ſur la chaleur animale*, & ſubſtituez

M. *Fabre* combat le ſentiment de M. *de Juſſieu*, qui croit au *magnétiſme animal*, & qui attribue les prétendus effets du *magnétiſme animal*, à la chaleur animale.

Quoique le ſentiment de M. *de Juſſieu* ſoit déraiſonnable en tout point, cependant les magnéti-

ſeurs en chef n'ont point voulu admettre ce ſentiment de M. *de Juſſieu*. Les partiſans qui ont à faire valoir une chimère, quoique forcés d'avancer des impertinences, n'en ont pas moins la liberté d'en rejetter quelques-unes. Ils uſent de cette liberté avec adreſſe, & le public continue à mettre de l'importance à des fariboles.

Errata & Avis.

Nous avons fait mention, tome LV, page 477, d'une diſſertation de M. *Razoux*, ſur quelques plantes vénéneuſes ; elle ſe trouve actuellement à Paris chez la veuve *Vallat-la-Chapelle*, libraire, grande ſalle du Palais.

Dans l'annonce que nous en avions faite, au lieu de *ſtamonio*, liſez *ſtramonio*.

Au lieu de *hyoricauo*, liſez *hyoſciamo*.

Au lieu de *magorâ*, liſez *maguâ*.

Cahier de ſeptembre 1784.

Tome LXII, page 326, ligne 7, 1777, liſez 1778.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juin 1785. A Paris, ce 24 mai 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1785.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 7.

Topographie médicale de la ville de Provins (a).

Histoire naturelle & topographie générale.

PROVINS, ville principale de la basse Brie, est située à l'Est de Paris, & éloi-

(a) Par M. NAUDOT, médecin de l'Hôtel-Dieu.

gnée de cette capitale de 39545 toiſes; ſa longitude eſt de 57 degr. 28 min. & ſa latitude de 48 degr. 33 min. 39 ſecondes. On fait remonter la fondation de cette ville à l'an du monde 1939, 2065 avant l'Ere chrétienne; & l'on croit que Céſar y mit des troupes en quartier d'hiver, l'an de Rome 699, cinquante-quatre ans avant J. C. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle s'appelloit alors *Agendicum*; & ce n'eſt qu'en 272, lorſque *Probus* parcouroit les Gaules, qu'elle prit le nom de *Caſtrum Probi*, d'où ſont venus *Probinum* & *Provinum*, enſuite *Probi*, & par corruption *Provins*.

Cette ville eſt entourée de pluſieurs montagnes qui viennent toutes ſe terminer au pied de ſes murs, en formant des angles ſaillans autour de ce centre commun; ces montagnes ſont multipliées & remarquables.

La *première* & la plus dominante, prend naiſſance au midi, forme un angle ſaillant au levant, ſur lequel a été bâtie la haute ville, & retourne preſque à angle droit, ſe terminer au nord-oueſt. L'élévation de cette montagne ſur la ville eſt d'environ 22 degrés dans la partie du nord.

La *ſeconde*, part du couchant, forme

un angle au ſud-eſt, & ſe perd au nord.

La *troiſième* n'eſt ſéparée de la ſeconde que par une très-petite gorge ; ſon angle eſt plus ſaillant : ſa hauteur ſur l'horizon eſt d'environ 13 degrés.

La *quatrième*, appellée *montagne de Monjubert*, eſt hériſſée de rochers; l'angle qui domine la ville au ſud-oueſt, eſt élevé ſur l'horizon d'environ 14 degrés.

Une *cinquième*, celle des *Epermailles*, prend naiſſance au nord, forme l'angle au ſud-oueſt, & retourne pour ſe perdre au levant.

La *ſixième* & dernière prend ſon origine au couchant, & forme un angle au nord-oueſt qui domine toute la ville, enſuite retourne au midi où elle ſe perd. Son élévation ſur l'horizon eſt d'environ 11 degrés.

Deux grandes forêts & pluſieurs bouquets de bois aſſez conſidérables, ſont répandus en cercle autour de la ville, à la diſtance de deux lieues à-peu-près. Quelques courſes botaniques ont fait connoître que l'herboriſation y étoit riche & variée, mais on n'y a découvert aucune plante qui ne ſe trouve dans le *Botanicon Pariſienſe*.

Provins eſt arroſé par deux petites rivières, dont l'une, qui porte le nom de

Duretin, prend naiſſance au nord-oueſt, à trois-quarts de lieue de la ville, qu'elle traverſe du nord au midi, & à-peu-près dans ſon centre. La *Vouzie* plus conſidérable, a ſa ſource au pied de la montagne des Epermailles, dans la partie du levant, & à-peu-près à la même diſtance que la première. Elle ſe partage aux murs de la ville en deux branches, dont l'une fait différens circuits dans la ville, & l'autre baigne les murs en dehors pour ſe réunir à la première branche, à ſa ſortie. Les eaux de ces rivières roulent lentement ſur une vaſe profonde, & leur cours eſt encore rallenti par une infinité de petits canaux qui en ſont détournés pour l'uſage des jardins.

L'intérieur de la ville eſt arroſé par ſept fontaines publiques, outre pluſieurs fontaines particulières diſtribuées dans différens quartiers; ces fontaines tirent leur origine de deux ſources principales de la ſeconde montagne ſituée au nord, & à un demi-quart de lieue: on voit encore ſortir de cette montagne une ſource d'eaux minérales. Le ſol d'où jailliſſent ces différentes ſources eſt compoſé d'un banc de glaiſes de plus de vingt pieds de profondeur, coupé par des pyrites martiales, & recouvert d'un tuf entremêlé

d'argile, & recouvert de terre végétale. Les pluies longues & orageuſes, en ſe filtrant à travers ces terres, rendent l'eau des fontaines trouble. Elle diſſout aſſez bien le ſavon; cependant elle eſt ſéléniteuſe & chargée d'un goût étranger qui plaît aux habitans de la ville, mais qui frappe les étrangers. Un ancien médecin de cette ville a été obligé, dans pluſieurs circonſtances, de corriger cette eau par l'ébullition, & en y faiſant infuſer une très-petite quantité de chiendent. Ces eaux ſont amenées à la ville dans des conduits de plomb, où elles produiſent des incruſtations aſſez conſidérables; mais, outre ces conduits, il y a de plus d'autres canaux très-multipliés, qui coupent la ville en différens ſens. Ces canaux que l'on ſoupçonne avoir été conſtruits dans les temps pour l'uſage des fabriques, ſont non-ſeulement aujourd'hui de la plus grande inutilité, mais ils paroiſſent de plus dangereux, parce qu'ils ſont toujours remplis d'une eau fangeuſe, & qu'ils répandent une odeur mal ſaine: auſſi une partie des habitans préfère de boire de l'eau des puits & des citernes, qui eſt aſſez légère, & qui diſſout bien le ſavon.

Quant à la fontaine des eaux minérales, elle eſt connue & éprouvée depuis

long-temps. Les médecins de Provins firent l'examen & la première épreuve de ces eaux minérales, en 1653 ; & en 1682, *Pierre le Givre*, médecin de cette ville, en a fait l'analyse dans un Traité latin fort estimé. M. *Billate*, chanoine régulier de l'hôtel-Dieu, a donné un Recueil des cures qu'elles ont opérées. Il y a quelques années, on soutint à Reims pour le baccalauréat, une thèse sur ces eaux. Enfin, depuis quinze ans, MM. *Opoix*, *Raulin* & *de Fourcy*, se sont occupés de leur analyse, & n'ont pas obtenu les mêmes résultats. Quoi qu'il en soit, ces eaux sont ferrugineuses, salines, & très-recommandables dans les maladies où il faut employer les fondans apéritifs & toniques ; les habitans de Provins, & des étrangers même, s'y rendent dans la belle saison, & nombre de personnes en éprouvent chaque année de bons effets.

Le terrein qui est inégalement coupé à sa surface par les montagnes, les ruisseaux & les canaux ci-dessus décrits, présente dans son intérieur des productions d'une nature bien différente les unes des autres, & très-irrégulièrement distribuées.

Au nord, où les eaux minérales prennent leur origine, il y a un banc de glaise coupé par un lit de pyrites martiales, lesquelles

donnent à leur ſurface un vitriol de mars, & un ſuperbe alun de plume.

A l'orient le terrein eſt à-peu-près le même. On trouve de plus des débris de végétaux : on y a découvert des filons de pyrites métalliques mêlés dans des éclats de bois, qui ſe trouvent ainſi minéraliſés. Au ſud-eſt, on rencontre du grès & de la pierre à chaux ; ces deux ſubſtances ſe coupent aſſez bruſquement, & le grès eſt d'un blanc jaunâtre & d'un grain peu ſerré.

Le midi offre une belle pierre à bâtir ; elle n'eſt pas par lit, mais en grandes maſſes, entaſſées irrégulièrement les unes ſur les autres. Une fouille faite ſur ces collines pour en tirer des pierres, lors de la confection des écluſes du canal, a donné un ſpectacle vraiment intéreſſant pour un naturaliſte. Lorſque l'on eut enlevé quelques blocs de pierres, on découvrit une cavité de deux à trois toiſes de profondeur, ayant cent, à 120 pieds de largeur ; le fond, la voûte & le pourteur de cette cavité, hériſſés bizarrement par les angles de ces maſſes énormes, étoient encore recouverts d'une ſorte d'effloreſcence à laquelle on donne le nom d'*agaricus mineralis*, *lac lunæ*, *&c.* Cette croûte légère de quelques lignes

d'épaiſſeur & de la plus grande blancheur, étoit en outre ſurmontée de flocons neigeux peu adhérens, qui donnoient un reflet éblouiſſant.

Au ſud-oueſt de la ville, & ſur la grande route de Paris, on voit dans un petit eſpace des blocs très-conſidérables du grès le plus dur, des carrières de pierre calcaire, & un banc de terre argilleuſe; enſorte que l'atelier où les maſſes de grès ſe débitent en pavé, le four à chaux & la tuilerie, ſont à côté l'un de l'autre.

La partie du couchant eſt occupée par des terres labourables très-fertiles; & ſous cette terre, on rencontre encore des lits de pierres à bâtir, de nature calcaire. Ce côté eſt remarquable par de magnifiques ruines, reſte des anciennes fortifications qui préſentent un coup-d'œil vraiment pittoreſque.

Provins a été long-temps le ſéjour des comtes de Brie & de Champagne. Leur palais ſitué au couchant, & ſur la croupe de la première montagne, eſt tombé en ruine. Il ne ſubſiſte plus que quelques bâtimens occupés par MM. de l'Oratoire, & un autre édifice qui tenoit au palais, & qui depuis 1693 ſert de priſons. Ces priſons ſont vaſtes, expoſées au nord & mal éclairées; il y a des ſouterrains fort

beaux, fort commodes, fort ſains; mais cependant elles auroient beſoin de l'attention du Gouvernement pour devenir auſſi ſalubres qu'elles devroient être.

Bornée à l'emplacement qui entouroit le palais de ſes comtes, la ville de Provins étoit placée autrefois ſur la hauteur; mais la ſureté dont elle jouit depuis pluſieurs ſiècles, a fait abandonner cette partie élevée pour la partie moyenne & la partie baſſe, dont le ſéjour eſt plus commode à cauſe du voiſinage de la rivière.

Aujourd'hui la haute ville n'eſt habitée que par des vignerons, des manouvriers, & quelques laboureurs; les chanoines ſéculiers & réguliers, ſont les ſeuls dont le logement ſoit remarquable. La ville baſſe eſt ſituée dans une riante prairie, dont le ſol s'eſt beaucoup accru par les inondations auxquelles elle eſt ſujette. Elle eſt entourée de foſſés peu profonds & de belles plantations d'ormes, qui forment les promenades publiques. Les rues en ſont larges, bien percées; mais les maiſons ne ſont occupées, pour la plus part, que par des gens du peuple ou des artiſans. On y trouve auſſi des communautés religieuſes. Les perſonnes les plus diſtinguées par leur rang ou par leur fortune, ont leur demeure placée entre la ville

haute & la ville baſſe, dans cette partie qu'on peut appeller la ville moyenne. En général, le quartier de la ville baſſe eſt agréable & commode; mais il eſt très-humide, parce qu'il eſt fréquemment inondé. En tout temps, on eſt sûr d'avoir de l'eau & de former un puits, en creuſant ſeulement à la profondeur de quatre pieds.

Les cimetières ſont au nombre de deux, & ſont ſitués dans l'intérieur de la ville; l'un, celui de *S. Ayoul*, eſt placé à la partie inférieure de la ville du côté de l'orient, & eſt bordé au nord par des maiſons qui interceptent le libre cours du vent du midi. Celui de *Sainte-Croix*, au centre de la ville baſſe, eſt fort étroit, reſſerré d'un côté par l'égliſe, & de l'autre par quelques maiſons.

Une amidonnerie, les tueries, les boucheries diſperſées dans la ville, y répandent une mauvaiſe odeur; & les tanneries placées ſur la bifurcation de la Voulzie, à ſon entrée dans la ville, en rendent l'eau mal ſaine.

La population de Provins n'eſt point en raiſon de ſon étendue. En 1764 & en 1780, le dénombrement ſe montoit à 5020 perſonnes; & en 1784, on en comptoit 5078. La raiſon de cette foible

population vient de ce que cette ville n'a point de manufactures, & qu'il n'y a aucune ſorte d'émulation propre à faire valoir les reſſources d'un pays qui eſt riche par lui-même. On y fabrique ſeulement une groſſe étoffe de laine; & cette fabrique mériteroit d'autant mieux d'être encouragée, que l'étoffe qui en ſort eſt bonne & d'un débit sûr pour l'uſage des perſonnes indigentes. Le ſeul objet d'un commerce lucratif, c'eſt le froment qui forme la principale richeſſe du pays. Le ſeigle, l'avoine, les menus grains, ſont de bonne qualité, mais on ne les exporte point, & on les conſomme dans le pays. Il en faut dire autant du vin qui eſt dur & groſſier; les fruits & les légumes ſont abondans & excellens.

Les roſes rouges qui ont été apportées de Damas en Syrie, lors des Croiſades, par un comte de Brie & de Champagne, ont été pendant long-temps un objet de commerce important; mais la culture en eſt négligée depuis la cherté des grains: cependant on peut dire que ces fleurs, qui ont dégénéré par-tout ailleurs, n'ont conſervé qu'à Provins ce beau cramoiſi qui rend les champs où on les cultive, fort agréables. On ſait qu'elles ſont d'uſage en médecine.

Hôpitaux de Provins.

Il y a plusieurs hôpitaux à Provins, un hôpital général pour les pauvres, une maison hospitalière pour les orphelines, & un Hôtel-Dieu.

L'Hôpital général a été créé en 1743, & confirmé en 1750 par de nouvelles lettres-patentes qui y réunissent les biens d'un couvent nouvellement éteint. On y entretient cent dix pauvres de tout âge, hors d'état de travailler, ou affligés de maladies incurables; sa situation est heureuse, & son régime très-sage.

La maison des orphelines a été fondée en 1695, par M. l'abbé *d'Aligre*, fils du chancelier, & abbé de S. Jacques, pour trente-quatre pauvres orphelines que l'on y éléve depuis l'âge le plus tendre jusqu'à celui de dix-huit ans; elles n'en sortent qu'avec un état conforme à leur goût & à leur capacité. Cette maison est grande, bien distribuée, & placée dans la haute ville, en belle vue.

L'Hôtel-Dieu, connu sous le nom de *grand Hôtel-Dieu de Provins*, est particulièrement celui qui doit nous occuper.

Il est situé dans la partie moyenne de la ville, au pied d'une montagne entourée de bâtimens élevés de tous les côtés,

Il a été fondé en 1050, par *Thibault I*, comte de Blois, Chartres & Tours, & septième comte de Brie & de Champagne ; il fut placé d'abord dans le monastère qu'occupent aujourd'hui les chanoines réguliers de sainte Geneviève, & il y resta jusqu'en 1160. A cette époque, le comte *Henri I* jugea à propos de transférer les pauvres dans le palais des comtesses de Blois, alors dames de Provins ; & bientôt il y établit des religieuses hospitalières : il érigea cette maison en prieuré, & conféra au prieur le titre de maître, tant au temporel qu'au spirituel. Cette maison est sous la règle de S. Augustin ; deux religieux la desservent ; & il y a maintenant douze religieuses qui font le service des salles alternativement, chacune pendant une semaine.

La façade de cet hôpital est placée au nord, & est percée de trois portes. La porte supérieure conduit à l'église & aux bâtimens adjacents, par le moyen d'un perron. Celle du milieu sert d'entrée aux salles ; & la porte inférieure sert de dégagement pour aller aux différens offices de la maison, tels que les écuries, les greniers, &c.

L'entrée des salles est précédée d'un

vestibule, fermé d'une part par une grille qui est en dehors, & de l'autre par une cloison forte qui est en dedans; ce vestibule sert pour visiter les malades qui se présentent. En montant un escalier de sept à huit marches, on arrive à la première salle des malades, qui est particulièrement destinée aux militaires.

La longueur de cette salle est de cinquante-deux pieds, & sa largeur de quinze: elle a vingt-cinq pieds de hauteur. Le plafond, formé par des planches mal assemblées, rend cette salle très froide pendant l'hiver; mais cela ne contribue pas peu à sa salubrité. Elle contient dix lits sur la droite pour les militaires; huit sur la gauche pour les bourgeois. Tous ces lits sont à cloison.

A l'extrémité de cette salle, il y a une porte qui correspond à celle d'entrée, & qui est protégée par un tambour qui garantit les malades de la violence du courant d'air; elle donne sur une cour quarrée plus basse que la salle, & qui s'appelle *Cour de l'orangerie*, à laquelle répondent la cuisine, la pharmacie & la lingerie. Sur la droite de cette salle, est le cloître des religieux qui en est séparé par une cour. Cette salle est éclairée par cinq croisées au couchant, trois au levant, & trois au midi.

Une large arcade qui coupe à angle droit les deux tiers de cette ſalle fait la ſéparation de celle des pauvres, qui a les mêmes dimenſions en hauteur & en largeur, & où il y a onze lits doubles pour hommes.

Dans le mur à droite, on a pratiqué une porte pour les latrines des hommes: elles ſont placées près d'un aqueduc; ce qui donne la facilité de les nettoyer, à la faveur d'un réſervoir dont on lève la bonde à volonté. A l'égard des chaiſes de commodité, elles étoient autrefois ſcellées dans le mur; mais l'embarras, la mauvaiſe odeur & la mal-propreté qui en réſultoient, ont fait placer dans les ſalles des chaiſes percées mobiles.

Une grille de fer établie ſur un mur, ſépare cette dernière ſalle de celle qui eſt conſacrée aux femmes. Celle-ci contient huit lits doubles. Sur la droite des deux ſalles que nous avons décrites, ſont trois croiſées qui donnent au midi, & qui ſont maſquées par des bâtimens qui empêchent le ſoleil d'y pénétrer, & qui ne reçoivent l'air que par un eſpace fort étroit, où ſe trouvent les latrines des femmes & des hommes: mais il y a trois larges croiſées du côté de l'orient; ce qui empêche l'inſalubrité.

Il y avoit autrefois dans la ſalle des militaires une chapelle, qui a été ſupprimée ; mais on y a ſubſtitué vers le milieu de la ſalle, un petit autel placé en face de l'endroit où eſt actuellement la grille, & diſpoſé de manière qu'il puiſſe répondre à toutes les ſalles.

Toutes ces ſalles ſont de plein pied, & éclairées la nuit par un réverbère. Il y avoit autrefois une cheminée placée dans l'angle de la deuxième ſalle ; mais aujourd'hui les trois ſalles ſont plus également & plus économiquement échauffées par deux poëles de fonte, & la chaleur s'y entretient d'autant plus facilement, qu'elles ſont généralement à l'abri de preſque tous les courans d'air, les bâtimens qui les environnent de tous côtés ne permettant pas aux vents d'y pénétrer directement ; cependant les poëles n'en ſont pas moins néceſſaires, à raiſon de l'humidité du ſol qui eſt quelquefois ſenſible dans les temps nébuleux & de l'élévation des ſalles. Les convaleſcens ont été long-temps ſans avoir d'endroit où ils puſſent prendre l'air & ſe promener ; mais aujourd'hui les malades de chaque claſſe ont une promenade particulière, contiguë à la ſalle qui leur eſt propre. Les militaires ont la cour dite de l'*Oran-*

gerie, & les bourgeois *la cour de la bucherie ;* & on a deſtiné aux femmes un emplacement vaſte & planté de tilleuls.

La plupart des diſpoſitions dont nous venons de parler ont été faites depuis quelques années par l'adminiſtration de cet hôpital, & par l'inſpecteur général des hôpitaux civils ; mais, pour mieux faire connoître le zèle & l'intelligence avec leſquels MM. les Adminiſtrateurs ont travaillé à cette réforme & aux améliorations qui leur ont été propoſées, il ſera bon d'inſérer ici le réglement qui a été fait en conſéquence, le 7 ſeptembre 1783.

ARTICLE PREMIER.

Il ſera défendu à tous convaleſcens, militaires ou autres, ſous peine d'excluſion de l'Hôtel-Dieu, de ſortir en ville ou de s'évader ; & à cet effet, la porte du veſtibule d'entrée reſtera conſtamment fermée, & ne pourra être ouverte que par la dame ſemainière, pour laiſſer entrer les malades admis, ſortir, & renvoyer ceux qui ſeront guéris, & enfin pour l'entrée & la ſortie des perſonnes & choſes néceſſaires à la maiſon.

ARTICLE II.

Les vêtemens des malades, auſſitôt

après leur entrée, ſeront mis en paquet avec une étiquette, & dépoſés dans un magaſin, pour être rendus aux malades lors de leur ſortie; & leurs chemiſes ſeront blanchies avec celles de la maiſon, pour leur être rendues pareillement à leur ſortie.

ARTICLE III.

En conſéquence de l'article précédent, il ſera donné à chaque malade une chemiſe blanche & un bonnet, & on ne leur laiſſera que leurs bas & leurs ſouliers.

ARTICLE IV.

Les convaleſcens auront chacun une capotte de la forme convenable à chaque ſexe. Chaque lit double à cloiſon ſera compoſé de deux paillaſſes, de deux matelas, deux traverſins; & les fournitures de linges ou acceſſoires pour chacun deſdits lits, ſeront ſix paires de draps, ſix chemiſes, ſix coëffes de nuit, une capotte ou robe de chambre, une chaiſe percée, deux pots de chambre, deux pots à tiſane, deux écuelles à bouillon, deux gobelets.

ARTICLE V.

Le feu du poële ne ſera allumé que depuis le 1er octobre, juſqu'au 1er mai.

ARTICLE VI.

La nuit, chaque ſalle ſera éclairée par un réverbère, dont la fumée ſera dirigée en dehors par un tuyau de fer-blanc.

ARTICLE VII.

Il ſera délivré pour les ſalles deux chandelles pour trois jours en été, & deux par jour en hiver; leſdites chandelles, de ſix à la livre.

ARTICLE VIII.

Une dame religieuſe des ſalles ſera chargée de la diſtribution de la lumière & du bois dans les ſalles; & la porte du poële ſera cadenaſſée, afin que perſonne ne puiſſe y mettre du bois, que le domeſtique auquel ce ſoin ſera confié.

ARTICLE IX.

On changera le plutôt poſſible les vaſes de cuiſine, pour les remplacer par ceux de fonte & de fer battu étamé.

ARTICLE X.

Les écuelles des malades & leurs gobelets ſeront de fer battu étamé.

ARTICLE XI.

Les malades qui gâteront ſous eux, n'auront pas de matelas; mais on les remplacera par des paillaſſes de menue paille d'avoine; en conſéquence, il y aura toujours au moins douze paillaſſes de ce genre pour ſervir au beſoin.

ARTICLE XII.

On ne donnera deux couvertures aux malades que depuis le premier ſeptembre, juſqu'au 15 mai; & ils ſeront changés de draps & de chemiſes autant de fois que le cas l'exigera.

ARTICLE XIII.

Ne pourront néanmoins les malades militaires ou autres, exiger aucune fourniture de linges, que les religieuſes des ſalles ne l'aient jugé convenable; & au cas qu'ils aient à ſe plaindre à cet égard, ils le feront à la première viſite des officiers de ſanté, qui décideront les cas particuliers où ces rechanges devront avoir lieu.

ARTICLE XIV.

On fera deux fois le jour; ſavoir, le matin à ſept heures, & le ſoir à ſix heures,

une fumigation pendant une demi-heure, en brûlant des baies de genièvre dans un réchaud de braise allumée.

ARTICLE XV.

Pendant le temps de la fumigation, les salles seront balayées matin & soir.

ARTICLE XVI.

Les matières des chaises percées seront portées, recouvertes d'un linge, dans les latrines, quatre fois dans les vingt-quatre heures, & à des intervalles égaux.

ARTICLE XVII.

On ne donnera jamais de linge blanc aux malades qu'il n'ait été lessivé, & on ne fera jamais sécher celui qui leur aura servi, pour le leur rendre.

ARTICLE XVIII.

Il ne sera rien innové, par rapport aux militaires, à ce qui est prescrit par l'ordonnance du 2 mai 1781, concernant les hôpitaux militaires; en conséquence, il n'y aura aucun changement dans tous les objets de fournitures & de la tenue, relativement aux soldats malades, voulant nous conformer entièrement à ladite ordonnance.

ARTICLE XIX.

Et, pour donner plus de précifion à l'exécution de ladite ordonnance, nous voulons que tout ce qui concerne le régime, la diftribution des alimens & médicamens aux foldats malades, demeure irrévocablement fixé, ainfi qu'il eft prefcrit dans l'ordonnance fufdite, fans y rien ajouter ou retrancher.

ARTICLE XX.

Quant aux pauvres malades, la portion d'alimens fera fixée par jour à une livre & demie de pain blanc; les trois quarts, à dix-huit onces; la demie, à douze onces; le quart, à fix onces; & la foupe, à quatre onces de ce même pain: ceux qui feront à la portion, aux trois quarts, à la demie & au quart, tailleront leur foupe fur lefdites quantités de pain.

ARTICLE XXI.

Les malades à la portion auront par jour, au dîner & au fouper, fix onces de viande cuite, fans os; ceux aux trois quarts, quatre onces; ceux à la demie, trois onces; & il fera permis aux officiers de fanté d'ordonner, dans les cas de befoin, des œufs frais, du riz, des pruneaux.

ARTICLE XXII.

Les malades à la portion & aux trois quarts de portion, auront par jour, en deux fois, une chopine de vin; & ceux à la demi-portion, un demi-ſetier. Pourront néanmoins les officiers de ſanté ordonner un demi-ſetier de vin à un malade, qui n'étant qu'au quart ou à la ſoupe, en auroit beſoin.

ARTICLE XXIII.

On diſtribuera aux malades à la diète, cinq bouillons de huit onces chacun dans les vingt-quatre heures, à des intervalles égaux, à l'exception de la nuit, pendant laquelle il n'en ſera point diſtribué depuis neuf heures du ſoir juſqu'à cinq heures du matin, hormis les cas qui ſeront preſcrits par les officiers de ſanté.

ARTICLE XXIV.

Ne pourront être preſcrits aux malades que deux œufs par jour, en ſpécifiant, ou qu'ils ſeront mis dans le bouillon, ou mangés à la coque. Le riz ſera cuit à part avec le bouillon de la marmite, & il y en aura toujours une certaine quantité de prêt chaque jour pour la diſtribution.

ARTICLE XXV.

Pourront les officiers de ſanté ordonner à certains malades, des herbes potagères cuites au bouillon ou au beurre frais; & alors leſdits malades ne pourront jamais avoir que la moitié de la portion de viande.

ARTICLE XXVI.

Les religieuſes des ſalles fourniront à chacun des malades qui mangeront de la viande, une petite quantité de ſel.

ARTICLE XXVII.

Au moyen de la nourriture ci-deſſus, il ne ſera permis de donner aux malades aucuns autres alimens de quelque nature qu'ils ſoient, ni en doſe différente de celles ci-deſſus, à l'exception du lait, qui ne ſera preſcrit que comme remède, à moins que les officiers de ſanté ne jugent à propos de mettre les malades abſolument à ce régime; auquel cas la viande & le vin leur ſeroient interdits.

ARTICLE XXVIII.

Il ſera ajouté dans la marmite à la viande deſtinée aux ſoldats, en la quantité preſcrite par l'ordonnance du 2 mai 1781;

1781 ; celle des pauvres malades, en la quantité d'une demi-livre par chacun desdits pauvres.

ARTICLE XXIX.

La distribution des alimens ne se fera que deux fois par jour, à des heures fixes : savoir, le matin à six heures, en commençant d'abord par le pain ; en second lieu, par tremper les soupes ; ensuite par porter les viandes, puis le vin, les œufs, le riz, & autres choses extraordinaires ordonnées.

ARTICLE XXX.

Ne seront distribués, comme il a déja été dit ci-dessus, que des bouillons dans tous autres temps que les heures de ces deux distributions, en observant que les seuls malades à la diète auront cinq bouillons ; ceux à la portion & aux trois quarts, deux bouillons seulement ; ceux à la demie & au quart, trois bouillons ; & ceux à la soupe, quatre bouillons.

ARTICLE XXXI.

Tout malade qui sera convaincu d'avoir vendu ou acheté des alimens, sera mis à la diète.

ARTICLE XXXII.

Chaque malade aura dans sa cruche, qui sera de grès, la quantité de tisane qui lui sera destinée, laquelle sera réchauffée toutes les fois qu'il faudra lui en donner, à moins que cela ne soit pas nécessaire.

ARTICLE XXXIII.

Il sera dressé incessamment un état des médicamens qui doivent être dans la pharmacie, & un état des formules qui doivent être exécutées, soit à la pharmacie, soit chez l'apothicaire employé pour ledit Hotel-Dieu. Lesdits états présentés par les officiers de santé, & concertés avec l'inspecteur général des hôpitaux, ne pourront être changés qu'après de nouvelles observations pareillement concertées ; mais il sera défendu d'employer d'autres remèdes que ceux compris dans lesdits états.

ARTICLE XXXIV.

La religieuse de la pharmacie se conformera, pour ce qui la concerne, auxdites formules, & aura une adjointe, tant pour la remplacer dans cette exécution, que pour suivre la visite des officiers de santé.

ARTICLE XXXV.

Les alimens & les médicamens seront toujours prescrits à chaque visite sur un cahier, où l'on désignera chaque objet par les signes ci-après : Portion, P; trois trois quarts de portion, $\frac{3}{4}$; la demi-portion, M; le quart de portion, Q; la soupe, S; les œufs, Œ; le riz, R; les pruneaux, PR, le lait, L; les légumes, H. Quant aux autres ordonnances, la saignée du bras sera indiquée par une M; celle du pied, MS. Les autres remèdes seront indiqués par les mots: *Potion*, *Poudres*, *Opiat*, *Pilules*, *&c.* du n° exprimé dans les formules.

ARTICLE XXXVI.

Il y aura une veilleuse, laquelle ne se couchera pas quand il y aura des personnes dangereusement malades.

ARTICLE XXXVII.

Pourront les dames religieuses employer, dans le cas de besoin, une ou deux convalescentes au plus pour aider les serviteurs; & il sera fixé que l'on ne pourra employer deux convalescens, que lorsque tous les lits seront remplis, & un seulement lorsqu'ils le seront aux deux tiers.

ARTICLE XXXVIII.

On continuera de payer aux domestiques de la maiſon les mêmes gages que ci-devant, à moins que les circonſtances n'exigent qu'on les augmente, ou qu'on les diminue.

ARTICLE XXXIX.

Ledit réglement commencera à avoir ſon exécution au premier novembre prochain ; & nous nous réſervons de faire des améliorations à meſure que les arrangemens intérieurs le permettront, & que l'état des revenus de l'Hôtel-Dieu, ainſi que les économies qui doivent réſulter néceſſairement du preſent réglement, nous en procureront la facilité.

Les améliorations ultérieures annoncées dans ce réglement, ont été déja exécutées pour la plus part, & le zèle de l'adminiſtration a ſervi à vaincre toutes les difficultés qui s'oppoſoient à une révolution auſſi prompte. Par une délibération du 12 février 1784, & par d'autres délibérations plus récentes, MM. les Adminiſtrateurs de l'Hôtel-Dieu de Provins ont admis pluſieurs points eſſentiels d'améliorations. Les principaux ſont d'établir un portier à l'entrée du veſtibule pour

empêcher les malades de ſortir, & pour fouiller ceux qui viennent les viſiter; de faire imprimer des billets d'entrée & de ſortie pour les malades; d'éclairer les ſalles pendant la nuit; d'établir un infirmier qui ne quitte pas les ſalles; enfin, de nommer un apothicaire-chirurgien chargé de préparer les médicamens ſous les ordres du médecin & du chirurgien, & de porter du ſecours aux malades en leur abſence. Et pour aſſurer & maintenir la réforme, il a été arrêté, 1°. que deux des adminiſtrateurs ſe rendroient chaque jour à l'Hôtel-Dieu pour y veiller à l'obſervation du réglement. 2°. M. le prieur adminiſtrateur de l'Hôtel-Dieu, M. le lieutenant général, & M. le procureur du roi du bailliage, les maire & échevins qui compoſent le bureau d'adminiſtration, ayant été, & étant encore expoſés à éprouver que le public eſt toujours injuſte envers les gens en place, ont cru que, pour mettre dorénavant leur honneur & leur tranquillité à couvert des imputations calomnieuſes qu'il eſt ſi fréquemment arrivé au public de ſe permettre, & pour prouver en même temps que le bien des pauvres a toujours été régi avec un zèle & une intégrité qui ne devoient pas être ſuſpects, ont cru, diſons-nous, abſolument indiſpen-

ſable d'arrêter très-expreſſément, que déſormais il ſe tiendra le premier jour de chaque trimeſtre une aſſemblée de toute l'adminiſtration, où ſeront apportés les cahiers de viſite du médecin & du chirurgien, & tous autres regiſtres de dépenſes, à l'effet de vérifier toutes dépenſes quelconques qui auront été faites dans la maiſon pendant les trois mois précédens; & au commencement de chaque année, une aſſemblée extraordinaire où ſeront vérifiés tous les trimeſtres de l'année précédente (*a*).

MALADIES qui ont régné à Provins depuis quelques années.

Les Provinois ſont preſque tous bien faits, d'une bonne conſtitution & d'une humeur affable. Des mœurs douces, des paſſions peu vives & bien réglées, ſont la preuve de leur amour pour la vie tranquille ; mais ils ont cependant le germe des qualités les plus actives, & ce germe n'a beſoin que d'être réveillé

(*a*) Toute cette partie concernant le réglement & les délibérations, eſt extraite d'un imprimé qui a pour titre : *Extrait des regiſtres de l'adminiſtration du grand Hôtel-Dieu de Provins, P. 1784.*

pour faire connoître tout ce dont ils ſont capables.

Leur tempérament tient à leur caractère, qui, ſans être taciturne, eſt un peu phlegmatique; & auſſi la première & la plus sûre de toutes les obſervations qu'on peut faire ſur leurs maladies, c'eſt qu'elles ſont plus humorales qu'inflammatoires.

Le peuple vit de pain fait avec la farine de bonne qualité, & il faut des années fâcheuſes pour qu'il y faſſe entrer de la farine de ſeigle & d'orge; les légumes ſecs, tels que les pois, les fèves, les pommes de terre, les topinambours, & les légumes verds, qui y ſont à vil prix, font la nourriture ordinaire de cette claſſe de citoyens, qui mange peu de viande à cauſe de ſa trop grande cherté; mais le vin du pays eſt à aſſez bon marché, pour que preſque tout le monde puiſſe en boire habituellement. En général, ſans le dérangement que fait naître chez les gens du peuple la débauche qu'ils font au cabaret, le régime de vie des plus pauvres ſeroit conſtamment ſalubre. On ne voit point de maladies affectées aux différens quartiers; mais feu M. Rivot, médecin de cette ville & correſpondant des hôpitaux civils, avoit remarqué que toutes les perſonnes attaquées de maladies

de poitrine, se trouvoient beaucoup mieux d'habiter la moyenne & basse-ville, que de loger dans la partie haute de la cité. Ce médecin, qui avoit pratiqué très-long-temps à Provins, avoit observé que le pays étoit assez salubre, qu'on y vivoit en général long-temps, & qu'il y avoit plusieurs vieillards, de l'un & l'autre sexe, qui étoient presque centenaires.

Il paroît cependant que les fièvres pintannières & automnales, y ont toujours été assez communes.

La petite vérole y règne épidémiquement tous les huit ou dix ans, ou environ. En 1780 elle parcourut successivement les différens quartiers, y fut confluente & maligne, & emporta beaucoup d'enfans.

La fièvre miliaire y a paru, pour la première fois, en 1740, & a fait beaucoup de ravages, soit parce que c'étoit son invasion, soit parce que cette maladie, inconnue jusqu'alors dans ce pays, n'a pas été traitée comme elle auroit dû l'être.

Le nombre des malades & la gravité des maladies, n'ont été remarquables qu'en 1782; & la cause en est d'autant plus essentielle à observer, qu'elle a pu être la source des épidémies funestes qui

ont ravagé cette ville depuis plusieurs années.

En 1780, M. le prince de Salm-Kirbourg a fait creuser dans le bassin d'une vaste prairie qui est au midi de la ville, à peu de distance d'une des branches de la Voulzie, un canal pour unir cette rivière à la Seine.

Le fond de cette prairie est composé, après une légère surface de tuf fistuleux, d'un lit de terre noire, formée de végétaux à moitié décomposés, & qui exhalent une forte odeur de tourbe.

Quand le canal fut déja assez avancé pour occuper un grand nombre d'ouvriers, les malades devinrent plus nombreux & les maladies plus graves dans les hôpitaux. En mai 1782, M. Rivot écrivoit : *les travaux du canal royal sont suspendus, ce qui diminue sensiblement le nombre des malades.*

Au mois d'août de la même année, les chaleurs étant excessives, il s'établit une maladie épidémique. C'étoit une fièvre double-tierce, qui régna non-seulement dans les hôpitaux, mais dans la ville & dans les environs. Elle affectoit particulièrement les gens du peuple. La saignée ne paroissoit point indiquée ; les symptômes annonçoient chez tous les

malades une disposition cachectique, & un très-mauvais état des premières voies. Les boissons émétisées, des tisanes acidulées dans le premier temps de la maladie, les apéritifs dans le second, furent les remèdes dont on tira le plus d'avantage. Il mourut fort peu de malades, mais les rechûtes ont été fréquentes, & accompagnées d'accidens beaucoup plus graves que ceux de la première maladie. Les uns devinrent bouffis & jaunes, avoient les jambes enflées & les urines *lixivielles*; les autres tomboient dans un affaissement total. Les doux fondans apéritifs, tels que le petit-lait, la crême de tartre, quelques toniques fortifians, & entr'autres la thériaque, furent les remèdes qni réussirent le mieux.

Cette épidémie, sans être bien mortelle, porta un premier coup à la santé des habitans de Provins; car elle fut si générale & si longue, qu'on ne rencontroit dans les rues & à l'église, soit à la ville, soit à la campagne, que des visages altérés & portant l'empreinte de l'épuisement : ce sont les expressions de M. Rivot. Cette année on n'observa guère d'autres maladies.

En 1783, les fièvres intermittentes furent aussi générales que l'année pré-

cédente, mais elles furent de plus compliquées de différentes autres maladies, telles que rougeole, ſcarlatine, fièvre catarrhale putride, puſtules ſudorales, & preſque toujours d'une éruption ſemblable à la gale sèche, qui occaſionnoit des démangeaiſons importunes ſans améliorer l'état des malades.

En 1784, au mois de juin, ces mêmes fièvres n'étoient pas fréquentes; mais il s'établit une fièvre bilieuſe rémittente. Cette fièvre étoit remarquable par des ſymptômes de putridité, & par une ſorte de diſpoſition à l'affection comateuſe & aux convulſions. Dans les mois ſuivans, & principalement en août, cette fièvre devint contagieuſe; elle ſe répandit également dans la haute & baſſe ville, & les bourgeois & les militaires en furent également affectés; ſa marche étoit bruſque & contagieuſe, mais il n'y avoit point encore de malignité déclarée.

En peu de temps la maladie prit un caractère beaucoup plus grave; les fièvres ſimples & rémittentes putrides firent des progrès, & on vit ſe multiplier de jour en jour des fièvres intermittentes & rémittentes d'un mauvais caractère; une chaleur acrimonieuſe à la peau, une langue aride & rôtie, une diarrhée de

matières bilieuſes & crues, les urines rouges & enflammées, la tenſion du ventre; enfin, l'affection du cerveau & la tendance la plus marquée à un ſommeil de mauvais caractère : tels étoient les ſymptômes les plus généraux.

En ſeptembre, la maladie prit de l'intenſité; l'accès fut annoncé & précédé par des vomiſſemens, des friſſons & des anxiétés cruelles; les accidens qui accompagnoient la chaleur, étoient plus graves & plus rapprochés; l'affection comateuſe, le délire & la proſtration des forces devinrent des ſymptômes plus fréquens & plus redoutables, tant à cauſe de leur intenſité, qu'à cauſe de la rapidité avec laquelle ils ſe ſuccédoient.

En octobre, la maladie ſe porta au cerveau avec tant de rapidité & de violence, que nombre de perſonnes jeunes & ſobres, ont été foudroyées dans les premières attaques de cette fièvre pernicieuſe. La foibleſſe & les convulſions qui ſuccédoient à l'affection comateuſe, étoient les accidens qui annonçoient la perte des malades.

En novembre, la maladie étoit moins rapide & moins dangereuſe; les ſymptômes étoient auſſi moins effrayans dans chacun des temps; les friſſons étoient

moins longs & moins violens ; & les vomiſſemens d'une bile porracée & verdâtre, n'étoient ni ſi fréquens, ni ſi tenaces.

Le traitement de cette épidémie effrayante a été très-embarraſſant, & on l'a proportionné aux différentes phaſes de la maladie. Dans les premiers temps de l'épidémie & à l'invaſion de la maladie, la ſaignée, ſur-tout celle du pied, a paru néceſſaire ; mais il n'y avoit qu'un inſtant à ſaiſir pour pouvoir la pratiquer avec fruit. Ce moment perdu, il n'étoit point facile ni prudent d'y revenir, à cauſe du météoriſme du ventre ; & on tâchoit d'y ſuppléer par les lavemens émolliens, les pédiluves, les tiſanes diurétiques, & les boiſſons tempérantes nitrées ; les vomitifs ont eu du ſuccès ; les véſicatoires à la nuque & aux jambes, étoient employés avec avantage dans tous les cas difficiles.

En ſeptembre, les ſaignées n'ont pu être tentées que ſur un petit nombre d'individus, & les vomitifs ont été donnés avec plus de précaution. Mais on s'eſt fort bien trouvé d'entretenir la liberté du ventre par l'uſage de l'eau de caſſe, de l'eau de tamarins, & du tartre ſtibié adminiſtré en grand lavage. En même

temps, les acides & les véſicatoires étoient des moyens employés ſur preſque tous les malades.

En octobre, M. Colombier ſe tranſporta à Provins, en qualité de médecin des épidémies de la généralité ; & après avoir attentivement étudié la nature de la maladie, ſoit en écoutant ceux qui l'avoient traitée juſqu'à ce moment, ſoit en viſitant un grand nombre de malades dans les hôpitaux & dans la ville, il propoſa, comme baſe de traitement, d'adminiſtrer le quinquina à la doſe de trois onces par pinte, avec addition de deux grains de tartre ſtibié, ſans négliger l'application des véſicatoires, l'uſage des boiſſons acidules, & les autres moyens auxiliaires que des circonſtances particulières pouvoient néceſſiter chez les différens malades.

Ce remède, employé ſur le champ & donné par verre de deux heures en deux heures, a arrêté, chez beaucoup de ſujets, la fougue des accidens, & a donné le temps de placer les autres ſecours que des indications toujours urgentes néceſſitoient : le quinquina, ainſi préparé, ne faiſoit point vomir, ou le faiſoit rarement & ſans trouble ; mais il joignoit à ſes qualités ſpécifiques, la propriété d'entretenir

la liberté du ventre, & de le débarraſſer des ſucs dépravés dont il étoit engorgé. La langue sèche, noire & tremblante; la peau aride & brûlante, la ſoif ardente, les urines *lixivielles*, les garderobes difficiles, le ventre météoriſé, loin d'être des accidens propres à empêcher de recourir à ce remède, regardé mal-à-propos comme incendiaire, devoient au contraire engager à en augmenter les doſes, & le ſuccès répondoit au courage que l'on mettoit à le preſcrire. Enfin, il n'eſt aucun remède qui ait eu autant d'efficacité que le quinquina, ſur-tout quand il a été ſecondé des véſicatoires.

Les malades qui ont ſuccombé, ſont morts pour la plus part du ſept au quatorzième jour; & la plus part des femmes groſſes ont été du nombre des victimes. Les parotides n'ont point été des criſes heureuſes, mais les dépôts à l'anus ont été plus favorables; on a vu des aphthes critiques, & des flux noirs ſalutaires. En général, les criſes ont été rares, difficiles & incomplettes. Celles qui ont le mieux réuſſi, étoient celles qui avoient lieu par les urines.

L'ouverture des cadavres n'a quelquefois rien fait connoître; d'autres fois elle a fait voir un foie très-volumineux, la

véficule du fiel diftendue par une quantité énorme de bile fétide, les vifcères du bas ventre dans un état de diffolution putride, & les poumons adhérens dans plufieurs endroits. De quelque efficacité qu'ait été l'ufage du quinquina, de l'émétique, des acidules & des véficatoires, la mortalité a été confidérable, & elle a régné depuis le mois d'août jufqu'au mois de décembre.

Les effets funeftes de cette épidémie, ne doivent pas feulement être eftimés par la quantité des morts pendant le temps de fon ravage; mais il faut y comprendre encore les individus, plus malheureux fans doute, qui n'ont échappés à la première fureur du mal, que pour fouffrir plus long-temps des atteintes mortelles qu'ils en ont reçues. Ces malades, en affez grand nombre, ont éprouvé une foibleffe irrégulière; ils étoient bouffis, jaunes, dégoûtés, attaqués d'infomnie. Il y avoit du défordre & de la foibleffe dans toutes leurs fonctions; ils ont éprouvé des rechûtes fréquentes, qui, minant chaque jour leurs forces, les ont conduits à la cachexie, & delà à l'hydropifie ou au marafme.

RÉFLEXIONS.

Il ſuit de la topographie de Provins, 1°. que cette ville, défendue du côté du nord par la montagne au pied de laquelle elle eſt aſſiſe, ne reçoit que l'influence du vent du midi.

2°. Qu'elle eſt bâtie ſur un ſol très-aqueux, ſujet à des inondations qui doivent rendre ſon ſéjour très-humide pendant l'hiver, tandis que pendant l'été, les vapeurs que le ſoleil élève de ces eaux ſtagnantes, ſont arrêtées par la montagne, & forment une atmoſphère putride dans laquelle la ville eſt alors plongée.

3°. Que cette ville renferme, dans ſon ſein, pluſieurs autres cauſes d'inſalubrité qu'il eſt inutile de rappeler ici.

Il n'y a point de poſition plus propre à faire naître des maladies épidémiques, que le voiſinage des eaux ſtagnantes & la privation de l'influence des vents propres à corriger la mauvaiſe diſpoſition de l'atmoſphère qui en eſt la ſuite.

Hippocrate attribue la peſte d'Abbaron aux pluies extraordinaires & aux vents du midi; & l'hiſtoire à confirmé cette opinion, que tout ce qui peut concourir à répandre une trop grande humidité

dans l'atmoſphère, fait naître des maladies malignes ou peſtilentielles. Sous *Maurice* & ſous *Charlemagne*, les pluies firent éclore la peſte qui ravagea leurs états. Les eaux du Tibre qui ſe déborderent ſous l'empereur Frédéric II, produiſirent le même effet. Rome a de même été preſque inhabitable ſous le pontificat d'Innocent III, par les vapeurs qui s'élevoient des eaux croupiſſantes dans les foſſés du château S. Ange ; & aujourd'hui, le ſéjour de cette métropole du monde chrétien eſt encore fort dangereux pendant l'été, à cauſe du voiſinage des marais & des cloaques dont elle eſt environnée. Tous ceux qui habitent des terrains abandonnés par la mer, mènent une vie languiſſante ou traverſée par des maladies fréquentes & dangereuſes. En Picardie, dans certains cantons du bas Languedoc & de la Provence, on obſerve chaque année des catarrhes, des affections ſcorbutiques pendant l'hiver ; & pendant l'été, des maladies du plus mauvais caractère, telles ſont des fièvres éruptives très-compliquées, & des fièvres intermittentes accompagnées des accidens les plus graves.

Mais, quoique la nature du territoire de Provins, ſa poſition & ſes différentes

diſtributions, ſoient des cauſes très-propres à produire par elles-mêmes des maladies graves; elles ſont bien loin de nous donner la raiſon de la naiſſance & de la propagation des maladies épidémiques, qui ont déſolé cette ville & ſes environs depuis quelques années; car elles nous font voir au contraire que les moyens les plus propres à faire naître une maladie épidémique, ſont ſouvent très-longtemps à ſe réunir au point de produire un effet ſenſible.

En effet, il y a bien des années que la haute ville de Provins a été abandonnée pour la baſſe; celle-ci a éprouvé déja pluſieurs fois des inondations, & l'influence des étés chauds; les cimetières, les tanneries ſont depuis très-longtemps au milieu des habitations; enfin, la propreté étoit autrefois moins généralement obſervée qu'aujourd'hui; & cependant avant les années dernieres, il n'y avoit pas mémoire de maladie épidémique. On ne peut donc pas admettre que le ſol de Provins & la diſpoſition de la ville aient été les cauſes premières & génératrices de l'épidémie; & tout ce qu'il eſt permis de conclure, c'eſt que les différentes ſources d'inſalubrité, dont nous venons de parler, peu-

vent être regardées comme causes prédisposantes & concomitantes de celle qui a suscité les épidémies, ou plutôt l'épidémie qui régne depuis quatre ans, & dont la progression a été si rapidement fatale.

Mais, en cherchant une cause nouvelle & étrangère, correspondante avec la naissance de l'épidémie, on ne peut s'empêcher de fixer les yeux sur l'ouverture du nouveau canal, creusé dans la prairie qui est au-dessous de la ville basse. Deux réflexions viennent appuyer cette conjecture ; la première est fondée sur les effets ordinaires des fouilles ; la seconde, sur le tableau des maladies rapporté par M. *Rivot*, & ensuite par M. *Naudot*.

Les fouilles sont, on ne peut plus propres à produire des maladies épidémiques ; 1°. par les eaux stagnantes qu'elles accumulent quand elles sont faites dans les endroits bas ; 2°. par les vapeurs qui s'élèvent d'une terre remuée à la hâte : 3°. parce qu'on est obligé de réunir & de rassembler un grand nombre d'ouvriers, chez lesquels la fatigue, la misère & la communication réciproque de leurs maux suffit pour faire naître des maladies. Ce que la connoissance

de la physique & des principes de l'économie animale fait connoître, se trouve amplement confirmé dans l'histoire. On voit en mille endroits que la fondation des villes nouvelles, ou le rétablissement des anciennes cités, a coûté la vie à ceux qui ont voulu élever ou rétablir leurs murailles. Sur la fin du siécle dernier on eut un exemple frappant du danger de faire des fouilles même dans les lieux les moins suspects & les plus salubres : quand Louvois fit élever les aqueducs de Maintenon, & creuser un canal au milieu des plaines de la Beauce, pour amener à Versailles l'eau qui y manquoit, il périt un très-grand nombre des soldats employés à ces travaux, malgré l'ordre & l'abondance qui régnoient pour favoriser une entreprise que *Louis XIV* animoit souvent lui-même par sa présence.

Mais ici, ce ne sont pas seulement les vapeurs qui peuvent émaner du sein d'une terre séche & franche ; ce sont encore d'un côté les émanations corrompues qui doivent s'exhaler d'une terre composée de débris de végétaux à moitié putrefiés, & qui ont une odeur exaltée, & de l'autre une évaporation continuelle des eaux stagnantes, que les

ſources voiſines faiſoient regorger ſans ceſſe dans le canal.

Ce que l'époque de la naiſſance des maladies épidémiques, & la nature du ſol font préſumer, ſe trouve appuyé par la comparaiſon des faits rapportés par les médecins qui ont été témoins de l'épidemie.

C'eſt au printemps de 1782, un an après l'ouverture du canal, c'eſt-à-dire lorſqu'il commençoit à avoir une certaine étendue, que la maladie épidémique commence: la fouille diſcontinue pendant un temps, le mal paroît diminuer; les travaux recommencent & le mal augmente en proportion de leur activité. La maladie, à ſa naiſſance, reſte d'abord dans la claſſe du bas peuple, chez lequel elle étoit née; & c'eſt au milieu de lui que le germe meurtrier ſe développe & ſe fortifie: mais les années ſuivantes, à raiſon de l'intenſité des cauſes devenues plus fortes & de la propagation de la contagion, la maladie eſt plus grave: enfin, en 1784, le mal a déja pénétré partout; il eſt général, parce que les inondations du printemps & les chaleurs brulantes de l'été, ſont venues ajouter aux principes du mal & de la contagion.

Ce qui doit frapper ſur-tout, c'eſt de voir le rapport qui ſe trouve entre les maladies obſervées par M. *Rivot* en 1782, & celles obſervées par M. *Naudot* en 1784. Quoique les premières ſoient bénignes, & que les ſecondes ſoient certainement bien faites pour être appellées malignes, on voit la plus grande analogie dans la nature des unes & des autres; 1°. par le caractère d'intermittence; 2°. par la foibleſſe & l'abattement des forces; 3°. par la claſſe des malades chez leſquels la maladie a commencé; 4°. ſur-tout par les rechutes fréquentes & par leurs ſuites.

Ainſi, en attribuant à la fouille du canal, la première cauſe de la maladie grave & pernicieuſe qui a régné à Provins depuis quelques années, on forme une conjecture qui eſt fondée ſur des motifs qui paroiſſent aſſez ſolides.

Si la progreſſion de la maladie a été ſi rapide & ſi funeſte en 1784, on peut en trouver l'explication dans le concours de pluſieurs cauſes occaſionnelles ou concomitantes, qu'a fort bien remarquées M. *Naudot*; telles ſont, ſuivant ce judicieux obſervateur, l'inondation qui a été générale au printemps de cette année, & qui a conſidérablement augmenté la quantité des eaux ſtagnantes & l'hu-

midité du ſol ; une chaleur brûlante au mois de mai, une alternative de chaud & de froid dans les autres mois, un brouillard ſec couvrant toute la ville, & aſſez conſidérable pour être aiſément diſtingué à la vue ; enfin, la contagion partant des habitations étroites & malſaines où étoient accumulés les ouvriers du canal, qui ont été frappés les premiers, & ſe répandant ſucceſſivement dans toute la ville.

Ces remarques ſur les cauſes occaſionnelles & concomitantes, ont fait augurer avec aſſez de fondement, que la ville de Provins ne ſeroit pas expoſée, cette année, à ce même fléau qui a porté le deuil dans toutes les familles en 1784 ; & en effet, en 1785, l'hiver n'a point été humide, le vent du nord a ſoufflé conſtamment pendant le printemps qui a été extraordinairement ſec, le nombre des ouvriers eſt peu conſidérable, le canal eſt maintenant creuſé dans toute ſon étendue, & il ne s'élève plus de nouvelles vapeurs à ſa ſurface, qui a été endurcie & deſſéchée par l'action continue de l'atmoſphère pendant pluſieurs mois de ſéchereſſe. Il y a plus, la fin des travaux ne peut que préſager à Provins une ſalubrité plus grande

grande que celle dont elle jouiſſoit auparavant ; la communication de la Voulzie & des autres ruiſſeaux qui environnent Provins, étant une fois établie avec la Seine, cette ville ne ſera plus entourée que d'une eau vive & courante, & le nouveau canal facilitera le découlement du ſuperflu de l'eau, auquel elle eſt expoſée par la nature de ſon territoire & par ſa poſition.

Le brouillard ſec, que M. *Naudot* regarde comme une des cauſes concomitantes de l'épidémie, paroît avoir été formé lui-même par l'agrégation des émanations méphitiques, qui s'exhaloient du baſſin de la ville baſſe & du canal. Ce brouillard étoit viſible, comme le ſont quelquefois les vapeurs qui s'élevent des mines, & qui forment à leur ouverture une maſſe ſphérique, à laquelle les mineurs ont donné le nom de *ballon*. Les chimiſtes modernes travaillent à diſtinguer & à caractériſer ces différens gaz léthiferes ; mais les médecins cliniques avoient appris déja par l'obſervation à les claſſer, ſuivant leurs différens effets.

Lorſque l'air eſt vicié, par la réunion d'un trop grand nombre d'hommes dans un même lieu, il naît une maladie caractériſée par la putridité & par la foi-

blesse: c'est la fièvre maligne des hôpitaux ou des prisons.... Quand un grand nombre d'hommes sont soumis à l'action d'une humidité continue, ou qui contraste brusquement avec la chaleur, c'est la fièvre dyssentérique qui a lieu, comme on le voit dans les armées. La fièvre intermittente & rémittente comateuse est produite par les molécules qui s'exhalent des eaux stagnantes; & si cette maladie a été si bien décrite par les médecins Italiens, c'est que le voisinage de la mer, l'abondance des rivières dont ce pays est coupé, & les inondations artificielles que nécessite la culture du riz, entretiennent perpétuellement les causes les plus propres à rendre l'air très-humide pendant l'hiver & très-infect pendant l'été (a). Cette maladie se développe en France, par le concours des mêmes causes; elle y est beaucoup plus rare qu'en Italie, parce qu'en général le sol est plus sec & la chaleur moins forte; mais elle y est plus fréquente qu'on ne l'a cru jusqu'ici. On peut le conclure des observations faites

(a) *Vid.* LANCISI, *De noxiis paludum effluvis*; TORTI, *Therapeutice specialis ad febres periodicas & perniciosas*, *&c.*

depuis quelques années dans la généralité de Paris. A Argenteuil, il a régné, il y a deux ans, une maladie semblable à celle de Provins; & on l'a attribuée, à juste titre, au desséchement d'un canal, & à l'évaporation lente de matières à moitié putrefiées, répandues dans ce canal & dans toute la ville. De tous les gaz qui font naître des maladies fébriles, le plus redoutable & le plus meurtrier est celui qui cause la fièvre intermittente ou rémittente soporeuse. Ce gaz doit être regardé comme un poison subtil qui a la plus grande tendance à se porter au cerveau, & qui, par-là même, dès l'invasion de la maladie ôte à la nature ses ressources & son énergie. Sans contredit il seroit beau de découvrir par la chimie le moyen de neutraliser ces miasmes destructeurs; mais en attendant une découverte aussi sublime, il n'est pas de meilleur moyen à employer pour combattre ses effets, que ceux qui sont prescrits par les médecins observateurs.

Les saignées sont rarement indiquées, & elles ne le sont qu'à l'invasion de la maladie; les émétiques, beaucoup plus recommandables à tous égards, produisent des secousses propres à déplacer la matière morbifique, ou à la porter sur

le canal inteſtinal : les véſicatoires la détournent en l'appelant aux extrémités ; mais le quinquina eſt plus efficace encore, parce qu'il enchaîne la portion du virus qui n'a pu être deplacée. Il n'eſt pas étonnant que ce médicament jouiſſe d'une plus grande vertu quand il eſt uni aux autres moyens, & donné à très grande doſe ; mais il n'eſt pas plus facile au médecin clinique de rendre raiſon de l'efficacité merveilleuſe du quinquina dans les fièvres ſoporeuſes, qu'il n'eſt aiſé au chimiſte de connoître la nature du gaz qui fait naître ces maladies.

Quant aux inductions que l'on pourroit tirer de l'ouverture des cadavres, il faut être fort circonſpect : dans le temps de la peſte de Marſeille, *Deidier*, médecin de Montpellier, regardoit cette maladie comme une maladie bilieuſe, produite par l'uſage de mauvais alimens ; & il y avoit été conduit, en trouvant dans les cadavres une dépravation énorme des ſucs biliaires. Ce médecin prenoit l'effet pour la cauſe ; & on feroit de même ici, en raiſonnant *à poſteriori* ſur la cauſe de la maladie de Provins. Il eſt de l'eſſence de tous les virus & de tous les poiſons, de produire de grands déſordres dans l'organe du foie. Un homme

mordu par une vipère eſt très promptement affecté de jauniſſe. Les maladies contagieuſes introduiſent dans nos vaiſſeaux un virus qui corrompt nos humeurs ; & quand le concours des forces organiques ne peut produire une criſe ſalutaire, il laiſſe dans tous nos viſcères des traces de ſa malignité.

Beaucoup de malades ſuccombent aux fièvres ſoporeuſes cauſées par les émanations putrides, parce que de toutes les fièvres ce ſont les plus pernicieuſes ; & en établiſſant entre les fièvres compliquées la même gradation qu'entre les fièvres ſimplement aiguës, on trouveroit que la fièvre intermittente ſoporeuſe eſt très-près de la fièvre peſtilentielle.

Si la médecine obtient peu de ſuccès dans le traitement curatif de ces fièvres, elle peut acquérir beaucoup de gloire dans leur traitement prophylactique : deſſécher les marais, donner un libre cours aux eaux ſtagnantes, favoriſer l'accès du vent du nord, produire dans l'air une déflagration & des détonnations propres à lui reſtituer une grande quantité d'air déphlogiſtiqué, iſoler les malades, & faire régner autour d'eux la plus grande propreté, rendre le regime nourriſſant & antiſeptique ; tels ſont les

articles qu'il faudroit développer, pour faire connoître les précautions que la médecine dicte en pareille circonstance; mais il suffit de les indiquer à des lecteurs faits, par leur éducation & par leur état, pour en prévoir tout les détails.

RÉFLEXIONS

SUR L'OBSERVATION DE M. TARANGET,

Professeur royal en la Faculté de médecine de Douay, insérée dans le Journal de médecine, cahier de décembre, p. 582; par M. PANVILLIER, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & médecin à Niort :

Si veritati consonat nostra sententia, gaudeo: sin minus, libenter corrigi me patiar.
BAGLIV. *De Prax. med. lib.* 2, *cap.* 1.

Avant d'exposer les réflexions que j'ai faites au sujet d'une observation sur une *maladie putride*, insérée dans le journal de médecine, cahier de décembre 1784, je crois devoir annoncer que je n'ai jamais connu M. *Taranget*, son auteur, & que par conséquent je n'ai pu avoir

d'autre motif pour le contredire, que celui qui doit guider tout médecin honnête, le desir de se rendre utile, en réfutant une opinion qui ne paroît pas exactement juste. Au reste, la modestie avec laquelle M. *Taranget* a présenté ses vues, & la place qu'il remplit si bien dans une université respectable, doivent le mettre à l'abri d'une critique amère; & je proteste d'avance contre toute expression qui pourroit lui paroître désobligeante, & faire croire que j'ai cherché à donner une idée désavantageuse de ses lumières.

Il me semble d'abord que M. *Taranget* a trop négligé d'entrer dans les détails relatifs à l'invasion, aux progrès, à la cure de la maladie, & à quelques autres circonstances qui auroient pu nous en donner une idée plus exacte; telles que le tempérament du malade, son genre de vie ordinaire, le nombre & la nature des maladies régnantes alors, la constitution de l'air, &c. A la vérité, l'exposé des symptômes ne laisse pas lieu de douter que la maladie qui fait le sujet de son observation, ne soit du genre de celles que les plus célèbres médecins anciens & modernes, sont convenus d'appeler *fièvres malignes*; & il paroît que M. *Taranget* lui-

même l'a regardée comme telle, puisqu'il assure qu'elle étoit de même nature que celle qui avoit fait périr la sœur du malade, au quarante-deuxième jour, & qu'il désigne sous ce nom (*fièvre maligne*). Mais tous ces symptômes existoient-ils dès le commencement de la maladie? En étoient-ils l'effet immédiat, ou étoient-ils dus au mauvais traitement qu'on avoit employé, ou au défaut absolu de secours jusqu'au moment de la première visite de M. *Taranget?* C'est ce qu'il nous laisse ignorer, & ce qu'il auroit dû, je crois, remarquer dans une observation où il s'agit de déterminer précisément le genre d'une maladie.

Quant aux moyens curatifs employés pour combattre cette terrible maladie, M. *Taranget* ordonna, le premier jour, les boissons acidulées; & le lendemain, ayant trouvé la peau moins sèche & parsemée de pétéchies rouges & de boutons miliaires blancs, il consentit à l'application des vésicatoires, afin de fixer cette éruption au dehors & de relever le pouls toujours vacillant; il prescrivit en même temps une *legère infusion de quinquina* acidulée avec l'esprit de soufre, & il y joignit l'usage du camphre dissous & mêlé dans le syrop de vinaigre. Tous ces re-

mèdes étoient, ſans doute, très-bien indiqués ; mais dans un cas auſſi preſſant, où tout annonçoit l'inſuffiſance des forces vitales & la diſſolution des humeurs, devoit-on compter ſur l'efficacité d'une *légère infuſion de quinquina*, ou même d'une infuſion un peu plus forte, comme il paroît qu'on ſe détermina à l'ordonner quelques jours après ? Je ne le crois pas. C'étoit, ſi je ne me trompe, l'occaſion d'imiter les praticiens de Vienne, en donnant le quinquina en extrait & à très-forte doſe chaque jour. Je penſe qu'il n'y avoit pas d'autre moyen à tenter dans cette funeſte maladie, que je regarde d'ailleurs comme au deſſus de toutes les reſſources de l'art. Il me paroît évident qu'on ne peut en imputer la terminaiſon malheureuſe à M. *Taranget* ; mais il eſt bien ſurprenant que ce médecin, en ayant ſi bien ſaiſi les indications curatives, n'ait pas eu recours aux moyens reconnus être les plus puiſſans pour les remplir. Ne devoit-on pas employer auſſi les lavemens faits avec une forte décoction de quinquina ? Ne s'étoit-il préſenté aucune indication d'employer les évacuans ? Il me ſemble que, dans l'expoſé d'une obſervation ſur une maladie auſſi difficile & funeſte, on ne doit

omettre aucun détail, quelque minutieux qu'il paroiſſe, parce qu'en pareil cas il n'y en a point d'indifférent. Mais c'eſt aſſez donner d'étendue à ces remarques, qui reviennent à celles que nous avons déja faites plus haut. Paſſons maintenant aux propres réflexions de M. *Taranget* ſur ſon obſervation.

« Je crois la maladie qui fait le ſujet de mon obſervation, dit notre auteur, eſſentiellement putride; mais cependant je ne puis me décider à la nommer *fièvre putride*, parce que je ne lui ai pas trouvé le ſigne inſéparable de la fièvre; ſavoir, les battemens accélérés de l'artère, &c.» A ce ſujet, je pourrois d'abord lui faire une objection qu'il s'eſt déja faite en diſant qu'il s'eſt éloigné des idées & des dénominations reçues : ce qui eſt inutile & même nuiſible aux progrès de l'art, lorſque cette nouvelle dénomination n'éclaire pas davantage. Je pourrois encore lui obſerver que le mot *fièvre* n'entraîne pas généralement avec lui l'idée d'accélération dans les battemens de l'artère, puiſqu'il eſt des maladies, telles que la nouvelle fièvre de *Sydenham* & pluſieurs autres, où le pouls eſt naturel pour la fréquence, & même au deſſous du naturel, & auxquelles les auteurs ont cependant

donné le nom de *fièvres*. Mais en admettant, avec M. *Taranget* & le plus grand nombre des médecins, que les battemens accélérés de l'artère ſont un ſigne inſéparable de la fièvre, il me ſuffira de lui oppoſer ſes propres paroles, pour lui prouver que cette condition exiſtoit dans l'affection dont il s'agit, & que par conſéquent il devoit la ranger dans la claſſe des maladies fébriles. *On aura*, dit-il, (à la fin de la note, page 592) *la diſpoſition la plus déſavorable poſſible, ſi l'on ſuppoſe la quantité du pouls tellement altérée*, *ou* (ce qui revient au même) *les pulſations tellement rapprochées, qu'il n'eſt plus poſſible d'en diſtinguer l'intervalle : c'eſt cette modification que m'a conſtamment offerte mon malade.* Or, je lui demande comment il peut concevoir ces pulſations tellement rapprochées, ſans qu'il y ait accélération dans les battemens de l'artère? Il me ſemble que le premier de ces états ſuppoſe néceſſairement le ſecond, ou, pour mieux dire, que les deux n'en ſont qu'un; & M. *Taranget* conviendra de cette vérité, s'il conſidère que le roulement ſuperficiel qu'il ſentoit au lieu de pulſations diſtinctes, en touchant le pouls de ſon malade, ne pouvoit venir, pour me ſervir de ſes

expressions (*a*), de ce que la *quantité* du pouls étoit augmentée & son *intensité* diminuée, & que cette modification étoit due à ce que le principe délétère agissoit sur les forces vitales, avec un degré de supériorité qui, en sollicitant continuellement leur réaction, les empêchoit de se développer avec assez d'énergie pour le combattre avec avantage, ou même pour rendre l'*intensité* du pouls proportionnée à sa *quantité*, & non pas à ce que la nature étoit absolument hors de défense, c'est-à-dire, incapable d'aucune espèce de réaction, comme il l'a prétendu, (pages 588, 589). Car dans cet état, sans aucune action quelconque de la part de la nature, il n'y auroit plus eu de circulation, par conséquent plus de battemens d'artère, quelque foibles qu'on puisse les supposer, & la maladie se feroit terminée dès-lors avec les jours du malade.

J'espère que M. *Taranget* ne m'objectera pas qu'il est des affections, telles que les maladies syncopales, dans les-

(*a*) Comme les mots ne font rien à la chose, j'adopterai dorénavant le mot *quantité* & *intensité* du pouls. On peut voir ce que M. *T.**** entend par-là, à la note de la page 590.

quelles la nature eſt dans une inertie abſolue, ſans que pour cela la vie ſoit abſolument éteinte, puiſqu'on rappelle tous les jours à la lumière les perſonnes qui en ſont attaquées; & que par conſéquent on peut ſuppoſer un anéantiſſement des forces vitales, ſans que la mort s'enſuive immédiatement. Je lui répondrois, 1°. que dans ces affections il n'y a point de battemens d'artères, & qu'il y a même une diſparition entière de tous les ſignes de la vie. 2°. Qu'il n'y a point d'appauvriſſement réel dans les forces vitales, comme il le ſuppoſe dans le cas dont il s'agit, mais ſeulement une ſuſpenſion de leur exercice, du moins dans celles qui ne dépendent pas de cauſes affoibliſſantes, & qu'alors il ſuffit pour les guérir de réveiller la nature de ſon aſſoupiſſement, de lever les obſtacles qui s'oppoſent à l'exercice de ſes forces, ou de neutraliſer les miaſmes délétères qui, par leur impreſſion, en ſuſpendent les fonctions. 3°. Enfin, qu'en ſuppoſant même, contre l'ordre des choſes, de la parité dans ces deux cas, la vie de ſon malade n'auroit pu ſe ſoutenir ſans le ſecours des forces vitales, pendant 15 jours que la maladie a duré encore après l'abolition prétendue de ſes forces, puiſ-

que dans les syncopes, la nature qui n'est point encore affoiblie, aidée des secours de l'art les mieux administrés, succombe nécessairement lorsque ces maladies ont duré seulement quelques jours.

Je crois donc pouvoir conclure, d'après ce raisonnement, que je crois fondé sur des vérités incontestables, que dans la maladie en question les forces vitales n'étoient pas entièrement anéanties, que par conséquent il y avoit nécessairement une réaction de leur part contre le principe morbifique, c'est-à-dire, un effort de la nature pour dompter & expulser la cause délétère; effort insuffisant, à la vérité, à cause de la supériorité de l'ennemi qu'elle avoit à combattre, mais qui n'avoit pas moins lieu avec accélération dans les mouvemens, & un degré d'énergie proportionné aux forces vitales trop foibles relativement à la puissance du principe de la maladie. Ainsi, je pense que c'est à tort que M. *Taranget* a refusé de ranger cette affection dans la classe des maladies fébriles, pour en faire un genre particulier, puisqu'elle avoit, comme je crois l'avoir démontré par les propres paroles de M. *Taranget*, les caractères distinctifs de la fièvre; savoir, les battemens accélérés de l'artère & la cha-

leur extrême de la peau, ſymptôme par lequel les anciens jugeoient de la nature de la fièvre.

Cependant, il ne ſuit pas de-là qu'on auroit pu guérir cette maladie, comme on pourroit le dire d'après notre auteur, qui, de ce que dans la fièvre le principe morbifique oblige la nature à des mouvemens qui le combattent, conclut que toutes les affections fébriles ſont eſſentiellement guériſſables, (pag. 586.) Je regarde avec lui, & la plus part des médecins, la fièvre comme un effort que fait la nature, ou, ſi l'on veut, un moyen dont elle ſe ſert pour expulſer la matière morbifique. Mais, l'effort que l'on fait pour repouſſer une puiſſance ennemie n'eſt pas eſſentiellement ſuivi d'un heureux ſuccès, & ne ſuppoſe pas plus de ſupériorité d'une part que de l'autre; & dans les combats de la nature contre le principe morbifique, c'eſt toujours la ſupériorité des forces qui détermine la victoire. Ce ſont donc les circonſtances qui accompagnent ce combat, c'eſt à-dire, les modifications du pouls, & non pas le combat lui-même, qui doivent nous faire juger de la ſupériorité de l'une des deux puiſſances militantes: ainſi, dans toutes les affections fébriles, le plus ou moins

d'intenſité dans le pouls annoncera la ſupériorité de la nature ou du principe délétère ; & c'eſt d'après cet examen qu'on pourra régler le prognoſtic & le plan curatif de la maladie, en obſervant toujours avec la plus grande attention, ſi la foibleſſe du pouls provient de la foibleſſe réelle des forces vitales, ou ſeulement de leur oppreſſion. Il eſt ſans doute inutile d'inſiſter ſur l'importance que nous attachons à cette dernière conſidération.

« Mais, dit M. *Taranget*, comment, après vingt-trois jours de *cette mort progreſſive*, le pouls a-t-il pu ſe relever au point d'avoir de la force & de la régularité dans ſes pulſations? » Je crois qu'on peut rendre raiſon de ce phénomène d'une manière aſſez ſatisfaiſante, en diſant avec M. *Voullone*, que dans le moment même où la nature ſuccomba, tout ce qui reſtoit de vie s'eſt réuni dans les mouvemens du cœur pour faire un dernier effort : or, comme l'*intenſité* du pouls eſt toujours proportionnée au degré des forces vitales, & que toutes ces forces réunies ſe développoient avec un degré d'énergie auquel elles n'avoient pu atteindre lorſqu'elles étoient encore diviſées, il s'enſuit que les pulſations devoient être néceſſairement plus fortes, plus ré-

gulières & plus distinctes : de sorte qu'on peut conclure seulement de cette circonstance, que la fièvre avoit eu plus d'intensité (*a*) la veille de la mort du malade, & non pas qu'il n'avoit eu réellement la fièvre que ce jour-là.

Quant à la connoissance de l'état des humeurs dans les maladies *putrides*, je pense avec M. *Taranget*, que vraisemblablement elle échappera toujours à nos recherches, parce qu'on ne peut juger exactement des qualités des humeurs dans le corps vivant, par celles qu'elles manifestent lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, & privées de la chaleur vitale ; & j'admets volontiers avec lui, que si, dans le commencement des fièvres *putrides simples*, les humeurs tendent seulement à la putridité, ces mêmes humeurs doivent être regardées comme ayant acquis un certain degré de putréfaction, ou, si l'on veut, une qualité délétère indélébile par nos facultés naturelles, lorsque la maladie se présentera dans un de ses temps quelconques, avec les symptômes que M. *Taranget* a ren-

(*a*) J'entends par *intensité de la fièvre*, cet état fébrile, dans lequel la *quantité* & l'*intensité* du pouls coïncident.

contrés chez son malade. Mais pour répondre à l'objection du célèbre *Lieutaud*, qui dit : *Il seroit sans doute bien singulier que des malades auxquels on a observé les marques les plus complettes de cette prétendue pourriture, pussent non-seulement en réchapper, mais encore jouir, peu de temps après, de la santé la plus parfaite.* J'ajouterai que ceux qui guérissent de ces affections n'en sont délivrés que par l'évacuation de la matière morbifique, soit que cette évacuation soit naturelle, soit que l'art l'ait procurée, que par conséquent la guérison de ces maladies n'est point incompatible avec l'idée que nous admettons, puisqu'elle suppose seulement assez d'énergie dans les forces vitales pour avoir opéré la dépuration des humeurs, c'est-à-dire, pour avoir séparé & expulsé la matière morbifique ; ce qui me paroît conforme à l'expérience journalière.

Je n'entreprendrai point d'expliquer, comment il est possible que les humeurs vivantes contractent si rapidement une qualité si malfaisante. Mais ce fait ne paroîtra pas extraordinaire à ceux qui considéreront ce qui arrive chaque jour dans les fièvres malignes & pestilentielles, surtout lorsque la constitution de l'air favorise l'action des miasmes délétères, & que

ces miaſmes s'introduiſent dans le corps de ceux dont les humeurs ſont déja altérées par un vice qui les fait tendre à la diſſolution, comme le vice ſcorbutique, dont le malade de M. *Taranget* étoit probablement atteint avant d'être attaqué de la funeſte maladie qui l'a conduit au tombeau.

Je ne m'arrêterai point aux réflexions préliminaires de l'auteur, ſur l'effet & la manière d'agir des véſicatoires en général ; elles me paroiſſoient aſſez conformes aux idées le plus généralement reçues : ainſi, après lui avoir fait obſerver qu'il n'a pas rendu toute la juſtice qui eſt due aux lumières de la plupart de ſes confrères, en diſant, ſans reſtriction, que dès qu'une maladie aiguë prend une mauvaiſe tournure, *quels que ſoient les ſymptômes qui l'annoncent, on ſe hâte d'employer les véſicatoires ;* je paſſerai tout de ſuite à l'examen de ſes vues ſur leur effet dans le cas qu'il a expoſé. *Qu'a donc pu produire l'application des véſicatoires dans l'affection dont j'ai donné le détail? Rien d'avantageux: l'énergie funeſte de la matière délétère avoit plus de puiſſance pour étouffer les mouvemens de la vie, que le ſtimulus des cantharides n'en avoit pour les exciter. Les véſicatoires n'exerçoient donc qu'une rivalité infructueuſe, &c.*

L'événement a prouvé la vérité de cette assertion. Mais suit-il de là qu'on n'auroit pas dû les appliquer, & qu'on doive les rejetter dans les cas de foiblesse de même genre que celui dont il s'agit ? Non sans doute. L'inefficacité accidentelle d'un remède bien indiqué n'est point un motif de proscription, & les cantharides étoient très-propres à remplir les vues que M. *Taranget* devoit se proposer ; car, en admettant même que la foiblesse des forces vitales, que je crois seulement relative, fût l'effet de l'impression de la matière délétère sur le principe de la vie, si la maladie n'eût pas été au dessus des forces de l'art, les cantharides, que M. *Taranget* regarde lui-même comme un stimulus très-puissant, auroient sûrement fait cesser cet effet en rendant la cause nulle, c'est-à-dire, en relevant assez le ton des solides pour les rendre capables de résister à l'impression de la matière délétère ; & il n'eût pas été nécessaire pour cela de changer en mieux la nature de cette matière. Je ne crois pas qu'aucun médecin ait jamais attendu cet effet de l'application des vésicatoires ; & ceux qui sont un peu versés dans la connoissance des maladies n'ont jamais cherché à opérer ce changement. *La cause d'une maladie*

maligne eſt une matière offenſive que nos facultés naturelles ne peuvent amender, mais ſeulement expulſer, dit M. Grant, (*Recherches ſur les Fièvres.*) Sydenham penſe auſſi qu'on ne peut guérir les fièvres peſtilentielles qu'en évacuant la matière morbifique : ainſi dans les maladies de ce genre, telle que celle qui fait le ſujet de l'obſervation de M. *Taranget*, on doit ſeulement s'occuper de ſoutenir, ou relever aſſez les forces vitales pour qu'elles puiſſent opérer la ſéparation & l'expulſion de la matière morbifique : or le *ſtimulus* des cantharides eſt un des moyens les plus propres à produire cet effet : donc ſous ce point de vue les véſicatoires étoient bien indiqués.

Les véſicatoires ont dû produire une plus grande foibleſſe, ajoute M. Taranget, *parce que c'eſt toujours l'emploi de ſes forces qui affoiblit la nature, & qu'il eſt d'autant plus dangereux de les employer, qu'elles ſont déja plus diminuées.* Je pourrois lui dire ici : ſi c'eſt toujours l'emploi de ſes forces qui affoiblit la nature, la foibleſſe dont vous parlez n'étoit donc pas l'effet immédiat de la matière délétère, comme vous l'avez prétendu ; mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit. Je conviens avec lui, que dans les cas où les forces vitales

ne ſont plus ſuſceptibles d'être relevées, l'action des ſtimulans hâte leur anéantiſſement; mais pour-lors la mort n'eſt-elle pas inévitable? & ne vaut-il pas mieux employer un remède incertain, que d'abandonner le malade à une perte certaine? Nous ne pourrons jamais déterminer le point où il ne ſera plus poſſible de réveiller l'action languiſſante du principe de la vie, & nous ignorerons toujours juſqu'où peuvent aller les reſſources de la nature, lorſqu'elle eſt aidée des ſecours de l'art bien adminiſtrés : nous ne devons donc pas négliger l'application de ces ſecours ; ainſi, dans les cas d'une mort preſque certaine, il vaut mieux courir les riſques de l'accélérer de quelques heures, que de s'expoſer au reproche de n'avoir pas employé tous les moyens qui pouvoient la prévenir. A la vérité, les ſtimulans, comme le dit M. *Voullonne*, tant internes qu'externes, ne font qu'exciter un effort ſans augmenter le fonds des forces ; mais ſi nous pouvons rendre cet effort aſſez conſidérable, & le ſoutenir aſſez long-temps pour que la nature puiſſe pendant ce temps opérer la ſéparation & l'expulſion de la matière morbifique, n'aurons-nous pas rempli le but principal? & le principe de la vie

débarrassé de l'ennemi qui l'opprimoit, ne se relevera-t-il pas aisément de l'état de foiblesse où cet effort l'aura jetté? Si au contraire la nature succombe, on pourra tout au plus nous reprocher, comme je l'ai déja dit, d'avoir hâté sa chute de quelques instans; mais cette crainte n'est pas un motif suffisant pour nous empêcher de recourir à un moyen duquel on peut espérer le salut du malade : donc sous ce point de vue, les vésicatoires devoient être employés dans la maladie en question.

Enfin, il nous reste à examiner s'ils y convenoient également, considérés relativement à l'effet local qu'ils produisent, c'est-à-dire, à l'irritation, au flux d'humeur, & à l'ulcère superficiel qu'ils occasionnent dans la partie sur laquelle ils sont appliqués. *Il est permis de conclure d'après ces effets*, dit M. Taranget, *que les cantharides conviendront dans tous les cas où l'on espère attirer au dehors une humeur qui, localement fixée, produit une maladie quelconque. Mais qu'ont dû produire les vésicatoires dans celui dont il s'agit, où la masse des humeurs étoit infectée, &c.* Sans doute, si la masse des humeurs étoit entièrement infectée, les vésicatoires ne pouvoient produire aucun effet avan-

tageux ; & on pourroit en dire autant de tous les autres remèdes, qu'il étoit inutile d'employer, puiſqu'il n'y avoit plus de reſſource. Mais, pour apprécier la vertu d'un remède, il ne faut pas le juger d'après ſes effets dans une maladie qu'il n'eſt plus poſſible de guérir. Ainſi, pour réſoudre la queſtion préſente, nous devons conſidérer ce qu'auroient produit les véſicatoires dans le cas où la nature, aidée des ſecours de l'art, auroit pu encore opérer la dépuration des humeurs. Or, quels auroient été leurs effets ? En même temps que leur *ſtimulus* réuni aux autres remèdes indiqués, auroit relevé, ou, ſi l'on veut, aſſez exalté les forces vitales pour les rendre capables de dompter la matière morbifique, ils auroient déterminé vers le ſiège de leur application cette matière encore généralement répandue, & ils auroient diminué par-là le travail de la nature, ou l'auroient du moins rendu plus facile, en lui fourniſſant une nouvelle voie pour l'expulſion de ſon ennemi. D'après ces conjectures, qui me paroiſſent fondées ſur les effets ordinaires des véſicatoires, je crois pouvoir conclure que, ſous ce dernier rapport, ils convenoient également dans la maladie en queſtion.

Quant

Quant à la contre-indication que M. *Taranget* tire de ce que la ſuppuration en général, de même que celle qui ſuit l'application des véſicatoires ne ſe fait qu'aux dépens des ſucs nourriciers, je pourrois lui répondre que cette propoſition, loin d'être démontrée, eſt au contraire oppoſée au ſentiment d'un grand nombre d'auteurs reſpectables, ſur la nature du pus; mais, comme la diſcuſſion de leurs avis exigeroit un trop long détail, & que j'avoue moi-même que je n'ai encore trouvé aucune opinion ſatisfaiſante à ce ſujet, je me contenterai de remarquer, que ſi le pus n'étoit autre choſe que la lymphe nourricière, il s'enſuivroit qu'on devroit proſcrire toute ſuppuration artificielle, ou du moins qu'on ne devroit y avoir recours que dans le cas où l'on voudroit diminuer la quantité des ſucs nourriciers; ce qui me paroît répugner à l'expérience de tous les temps.

Je terminerai ces Réflexions en déclarant auſſi que je ne prétends pas avoir dit rien de neuf; je me ſuis au contraire attaché aux idées le plus généralement reçues; je ſuis perſuadé qu'on ne doit jamais s'en écarter, à moins qu'on n'en démontre la fauſſeté, ou que la nouvelle opinion que l'on cherche à établir, ne

jette un plus grand jour ſur ſon objet. J'oſe donc eſpérer que mes réflexions ne paroîtront pas inutiles à ceux qui conſidéreront combien la variété dans la nomenclature & les claſſes que l'on fait des maladies embarraſſent les jeunes médecins, juſqu'à ce que l'expérience les ait mis à même d'apprécier le degré d'utilité de ces différentes dénominations dans la pratique.

OBSERVATION

Sur les effets du tonnerre, ſuivie de réflexions ſur la maniere d'y remédier; par M. GONDINET, médecin à Saint-Yrieux-la-Perche, en Limouſin.

Le 7 juin 1777, vers les quatre heures après midi, il ſe forma un orage affreux dans les environs de Saint-Yrieux. Pendant l'orage, le nommé *Meyſie*, meûnier du moulin de Permangle, à une petite lieue de la ville, étoit aſſis ſur un banc à la porte de ſon moulin, avec ſa femme, ſa ſervante, & un étranger qui avoit cherché à ſe mettre à couvert. A quelques pas du banc ſe trouvoit un noyer d'une groſſeur & d'une hauteur conſidérables. Les quatre perſonnes aſſiſes ſur le banc

étoient diſpoſées de manière que le meûnier étoit le plus proche du noyer, ſa ſervante étoit à côté de lui, ſa femme venoit enſuite, & l'étranger occupoit l'autre extrémité.

La foudre tomba ſur le noyer qui lui ſervit de conducteur, & vint frapper les quatre perſonnes qui étoient auprès de cet arbre (*a*). Les effets que le tonnerre produiſit ſur chacune de ces perſonnes furent différens d'intenſité, en raiſon directe de leur éloignement de l'arbre.

1°. L'étranger éprouva un éblouiſſement ſubit, & fut jetté par terre, effet naturel de la commotion électrique; mais,

---

(*a*) Le noyer ne fut que très-peu endommagé; ce ne fut que le troiſième jour après l'accident, qu'il ſe détacha du milieu de cet arbre une aſſez grande quantité de feuilles brûlées dans leur circonférence de la largeur d'une ligne environ; mais trois perches, de la longueur de dix à douze pieds, qui étoient dreſſées contre le tronc du noyer, furent frappées de manière que le tonnerre leur enleva à chacune un quart de pouce de leur écorce dans toute la longueur, & en décrivant une ligne ſi droite, qu'on eût pu croire qu'elle étoit l'ouvrage d'une attention ſoutenue. On appercevoit de légères crevaſſes qui s'étendoient aſſez avant dans la ſubſtance des perches.

ayant bientôt repris ses sens, il fut en état, une heure après son accident, de venir à Saint-Yrieux chercher M. *B.**** chirurgien, pour donner des secours à ses malheureux compagnons.

2°. La femme du meûnier, âgée d'environ quarante-cinq ans, tomba évanouie, & eut les deux cou-de-pieds brûlés, précisément à l'endroit recouvert d'un morceau de cuir qui retenoit ses sabots; & appellé pour cela vulgairement *bride de sabot*. Le reste du corps étoit intact: la brûlure fut bientôt guérie par l'usage du cérat.

3°. La servante, âgée de dix-huit ans, essuya un très-rude coup. M. *B.**** la trouva dans une violente suffocation, & presque entièrement privée du sentiment. Cette fille avoit le visage enflé & rouge, les yeux étincelans, le regard fixe, la bouche béante, la peau aride & brûlante, le pouls très-élevé, la respiration extrêmement difficile; enfin, elle étoit à chaque instant agitée de convulsions. M. *B.**** lui fit ôter ses habits: il trouva les épaules & plusieurs endroits du dos couverts de taches noirâtres, dont les unes étoient larges comme des lentilles, & d'autres un peu plus larges; il n'y avoit

ni ampoules, ni écorchures, mais de la ſéchereſſe. La partie des habillemens qui répondoit à ces taches, étoit criblée de trous.

La malade fut ſaignée du bras ſur le champ; ce qui rendit auſſitôt la reſpiration plus libre. Trois ou quatre heures après la ſaignée, l'uſage de la parole & la connoiſſance revinrent; mais, pendant pluſieurs jours, cette fille eut l'ame troublée par des frayeurs ſubites & ſans cauſe.

M. *B.**** ſe ſervit pour le premier panſement du ſeul topique qu'il eût alors à ſa diſpoſition; il appliqua ſur les brûlures des linges trempés dans une mixture froide, compoſée d'un tiers d'eau de vie & deux tiers d'eau commune, en recommandant de les renouveller ſouvent. Le lendemain, il ſubſtitua à ce remède une décoction de racine de guimauve, de feuilles de laitue & de pavot blanc, avec laquelle il fit des fomentations, & couvrit les brûlures avec un cérat fait d'huile d'amandes douces récente & de cire vierge liquéfiées enſemble & lavées à l'eau de roſe, en ajoutant ſur quatre onces trois ou quatre jaunes d'œufs cuits ſous la cendre chaude.

Ces panſemens prévinrent la ſuppu-

ration, & amenèrent une guérifon parfaite dans l'efpace de fept à huit jours.

4°. A l'arrivée de M. *B.****, le meûnier étoit fans parole, fans connoiffance & prefque fans fentiment. Il avoit le vifage fort enflé, rouge & brûlant, les yeux très-rouges & larmoyans, les paupières gonflées, la bouche ouverte & la langue tirée entre les dents; fon haleine étoit chaude; & les mouvemens de fa refpiration, qui étoit fingulièrement gênée, régloient pour ainfi dire ceux de fon pouls, qui d'ailleurs étoit élevé & tendu: ajoutez à cela des foubrefauts dans les tendons, & des fecouffes convulfives dans les autres parties du corps.

Les habillemens extérieurs avoient été totalement épargnés par le tonnerre; mais la chemife étoit brûlée à plufieurs endroits, qui répondoient aux brûlures de la peau. La bras droit du malade étoit marqué dans toute fa circonférence, depuis la partie fupérieure jufqu'au poignet, d'une noirceur femblable à une efcare très-féche; il étoit tendu & fort chaud; il avoit perdu fa mobilité, & exhaloit une odeur de foufre qui étoit fuffocante. Une brûlure femblable s'étendoit fur toute la partie droite antérieure de la poitrine, &

en ſuivant la même direction ſur l'abdomen juſqu'à la région du pubis. La plus grande partie du ſcrotum, la marge du fondement, la feſſe droite & la partie poſtérieure de la cuiſſe du même côté, étoient auſſi violemment affectées, avec cela de remarquable que la chemiſe ſeule étoit brûlée, & non point la culotte. La jambe droite n'eut aucun mal, mais le mollet de la jambe gauche fut très-endommagé; un bas de laine qui couvroit cette jambe fut brûlé un peu au deſſus de la malléole externe, de manière à laiſſer un trou rond, aſſez grand pour y paſſer le pouce. Enfin ſur chaque épaule, il y avoit une brûlure du caractère de celles dont nous avons parlé, & qui reſſembloit à l'empreinte qu'y auroient laiſſée de grandes ventouſes.

M. *B.*** commença le traitement de cet homme par la ſaignée du bras, qu'il pratiqua deux fois dans l'eſpace d'une heure & demie. La première ſaignée n'apporta aucun ſoulagement notable au malade; mais la ſeconde parut produire quelques effets ſalutaires. La reſpiration ſe rétablit un peu, la chaleur du corps ſe modéra, la roideur fut diminuée, & le pouls fut changé avantageuſement. Le liniment d'eau & d'eau-de-vie fut employé. M. *B.**** quitta ſon

malade intimément perſuadé qu'il périroit bientôt; mais le lendemain il le retrouva, à la vérité, encore ſans parole, mais dans un état ſenſiblement amélioré. La ſaignée fut répétée, & le malade recouvra la parole & la connoiſſance.

On abandonna le mélange d'eau & d'eau-de-vie, pour y ſubſtituer des épithêmes de thériaque fine qu'on appliquoit ſur les parties malades, après les avoir fomentées avec la décoction anodyne décrite ci-deſſus; & l'on finit par faire uſage du cérat, dont nous avons fait connoître la compoſition. A l'aide de ces panſemens, l'eſcare qui s'étoit formée ſur les parties brûlées tomba dès les premiers jours, les membres acquirent par-là plus de facilité à ſe mouvoir, & la fièvre, qui ne ceſſa entièrement qu'au vingt-cinquième jour, commença dès-lors à être moins ardente.

Je ne pus viſiter ce malade que trois jours après ſon accident; il étoit encore agité par les convulſions, qui même ne ceſsèrent qu'au cinquième jour. Le corps muqueux des parties qui avoient été expoſées aux influences du tonnerre, étoit à découvert; on les panſoit avec le cérat dont nous avons fait mention: je crus que ſi on épargnoit des douleurs au malade, on accéléreroit ſa guériſon: ainſi,

pour empêcher les couvertures du lit de peſer ſur l'appareil dont les plaies étoient déja chargées, je propoſai de former une eſpèce de voûte par le moyen de plusieurs demi-cercles de bois cloués aux deux bords du lit : mes conſeils furent ſuivis ; les couvertures poſées ſur la voûte préſervoient les parties léſées du contact de l'air extérieur, & ne leur faiſoient éprouver aucune preſſion. Je m'occupai également des remèdes internes qui devoient être adminiſtrés.

Au bout de huit jours, il s'établit une ſuppuration très-louable, qui fut abondante, ſur-tout au bras droit, à la cuiſſe & à la feſſe du même côté, & au mollet de la jambe gauche ; ces parties étant les plus charnues & les plus chargées de tiſſu cellulaire, devoient fournir le plus à la ſuppuration. Une légère couche d'emplâtre de Nuremberg, étendu ſur de la toile fine, fit la baſe du traitement des plaies, dès qu'une fois elles furent tombées en ſuppuration. A chaque panſement, on faiſoit des fomentations avec la décoction anodyne tempérante dont nous avons parlé, dans la vue de calmer l'ardeur cuiſante qui ſe faiſoit ſentir dans les parties ſuppurées. Pendant tout le cours du traitement, on fit faire uſage d'une

limonade légère & un peu nitrée; cette boiſſon étant propre à éteindre une ardeur d'entrailles aſſez forte, qui ajoutoit aux tourmens du malade.

Un traitement auſſi ſimple, mais conduit ſagement, prévint la gangrène qu'on a toujours à craindre dans les cas de brûlure cauſée par la foudre; & il procura en vingt-huit jours une guériſon ſi parfaite, qu'il n'eſt reſté de traces de cet accident qu'une couleur livide & plombée ſur quelques endroits des parties qui avoient été brûlées.

C'eſt avec une véritable ſatisfaction que je rends hommage à la vérité, en avouant que le ſuccès couronna la pratique de M. *B.* ***, dans le traitement des aſphyxiés dont je viens de raconter l'hiſtoire; ce ſuccès parle en faveur de la méthode qu'il a employée; je conviens même qu'à quelques égards le raiſonnement avoit paru l'indiquer. En effet, des accidens apoplectiques, des ſignes d'engorgemens ſanguins dans des viſcères eſſentiels à la vie, des ſymptômes inflammatoires, ſembloient exiger l'uſage de la ſaignée, & même, au premier coup-d'œil, la faire enviſager comme le ſeul moyen propre à arracher à la mort les malheureux aſphyxiés. Mais, qu'il me ſoit permis

de le dire, il eſt à préſumer que M. *B.**** auroit obtenu une réuſſite plus prompte, s'il avoit cherché à rappeller à la vie, plus tôt qu'on ne l'a fait, le meûnier qui demeura pendant plus de vingt-quatre heures dans une ſituation qui eſt, pour ainſi dire, le premier degré de la mort. Je penſe qu'il ſeroit peu conforme au vœu de l'art, qu'il y auroit même de la témérité à répéter dans le plus grand nombre d'aſphyxies, quelle qu'en fût la cauſe, le traitement qui réuſſit à M. *B.****. Toute aſphyxie, ſoit qu'elle dépende de l'action du tonnerre, ſoit qu'elle ait été produite par les différens gas méphitiques, doit toujours être conſidérée comme un anéantiſſement apparent des forces ſenſitives & des forces motrices : anéantiſſement qui paroît plus ou moins profond, ſelon que la circulation eſt plus ou moins lente, & que la reſpiration ſe fait plus difficilement. L'indication la plus preſſante à remplir dans toute aſphyxie quelconque, eſt donc d'exciter les forces ſenſitives & motrices; d'où il ſuit qu'on doit tâcher de ranimer l'action vitale, à l'aide des ſtimulans & par les moyens les plus propres à développer dans le cœur & dans les vaiſſeaux la ſenſibilité & l'irritabilité preſque éteintes, avant que d'en venir aux moyens

qui, comme la ſaignée, ne ſont propres qu'à détruire les affections ſecondaires, telles que les engorgemens ſanguins & le délabrement des viſcères qui en eſt la ſuite. Ainſi, l'uſage de la ſaignée paroît en général auſſi ſuſpect dans le traitement de l'aſphyxie elle-même, que, bien entendu, contre les accidens que l'aſphyxie entraîne communément après elle, & c'eſt ſur-tout de l'emploi prématuré de ce remède qu'il faut ici ſe défier.

On ne ſauroit diſconvenir que chaque remède a ſon terme d'application, hors lequel il n'y auroit ſouvent qu'un danger plus ou moins grand à s'en ſervir. Il eſt en outre une remarque eſſentielle à faire ſur la manière de traiter les ſuffocations dans les cas d'aſphyxie; c'eſt d'avoir égard avec M. *Bucquet* (a), pour la plus exacte diſpenſation des remèdes qui conviennent dans ces ſortes d'accidens, à la diverſité des degrés d'intenſité où ils peuvent être portés, ſans manquer néanmoins à l'attention qu'on doit avoir pour certaines particularités ſymptomatiques, relatives à la cauſe ou aux ſuites de ces accidens.

(a) *Voyez* les Mémoires de la Société royale de Médecine, tome premier, pag. 190.

MÉMOIRE DE M. DEMOURS fils,

Docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & médecin-oculiste du Roi en survivance.

Avant que de communiquer la Lettre suivante, nous avons à réparer une omission, & nous joindrons ici la description de l'*ophthalmostat* que nous avions annoncée dans le cahier de janvier; elle devoit se trouver dans le cahier de février, dans lequel est inséré le rapport des Commissaires, & la gravure qui représente l'instrument.

Cet instrument est fabriqué d'une seule pièce en acier. Pour le décrire, on peut le supposer divisé en deux parties; l'une embrasse latéralement la troisième & la moitié de la seconde phalange du doigt *index*; l'autre est une petite tige pointue, de cinq lignes de longueur, & courbée en différens sens.

La première peut être considérée comme formée de deux branches longues de dix-huit lignes, & légèrement concaves pour s'accommoder aux convexités des parties latérales du doigt. Elles sont plus larges à leurs extrémités BB qui correspondent au milieu de la seconde phalange, qu'à l'endroit A où elles se confondent en se courbant pour s'accommoder

à la convexité de l'extrémité du doigt. Cet endroit où elles ſont continues jouit d'une certaine élaſticité, afin que le doigt ſoit ſaiſi entre les faces concaves des branches. Il n'a que deux tiers de ligne de diamètre : la largeur de chaque branche va enſuite en augmentant juſqu'à ſon extrémité B, où elle eſt de cinq lignes (*a*). C'eſt du milieu de cet endroit mince & élaſtique que s'élève une tige pointue (*b*), de cinq lignes de longueur, & de la groſſeur d'une épingle ordinaire. Cette tige, à la moitié de ſa longueur, eſt courbée à angle droit à gauche ou à droite, ſuivant l'œil auquel l'inſtrument eſt deſtiné. Son extrémité, à deux tiers de ligne de la pointe, eſt fléchie du côté de l'œil, & en même temps un peu de bas en haut, (en ſuppoſant l'inſtrument dans la poſition où il ſe trouve lorſqu'on eſt prêt à le mettre en uſage). L'inflexion qui approche

---

(a) *N. B.* On peut donner pluſieurs formes à cette partie de l'inſtrument, par exemple, celle d'un doigtier, ou d'une portion de canon ; mais il faudroit alors avoir l'attention de laiſſer libre l'extrémité de la face inférieure du doigt *index* qui doit abaiſſer la paupiere inférieure. Celle dont je donne la deſcription m'a paru la plus ſimple & la plus facile à exécuter.

(*b*) C. Fig. I.

de l'œil la pointe de la tige (*a*) facilite la ſortie du biſtouri qui a traverſé la chambre antérieure de l'humeur aqueuſe. Celle qui dirige cette extrémité un peu de bas en haut (*b*), me fournit un point d'appui dans ce ſens, lorſque j'achève la ſection de la cornée Au moyen de la diſpoſition de cette partie de l'inſtrument qui embraſſe latéralement le doigt *index*, l'extrémité de ce doigt peut abaiſſer la paupière inférieure, & en même temps diriger la tige dont la pointe doit piquer la cornée dans un des points de ſon diamètre horizontal, à la diſtance d'une ligne ou environ de la ſclérotique, afin que la pointe du biſtouri puiſſe ſortir entre cette membrane (*c*), & la pointe de l'inſtrument auquel on pourroit donner le nom d'*Ophthalmoſtat*.

On ne doit point appréhender que la pointe *ophthalmoſtatique* pénètre trop avant. Quelque aiguë que ſoit une pointe ronde, jamais elle ne pénètre auſſi facilement que celle d'un biſtouri bien affilé ;

(*a*) Il eſt facile de concevoir cette légère inflexion que la planche ne pourroit rendre diſtinctement.

(*b*) D. Fig. I.

(*c*) E. Fig. III.

aussi l'effort qu'elle a à soutenir est-il très-peu considérable. La pointe de l'instrument dont je me sers a été faite à la lime ; elle ne m'a jamais paru pénétrer plus de la moitié de l'épaisseur de la cornée, ce qui équivaut à peine à l'épaisseur d'une carte à jouer. La légère piquure faite par cette pointe ne cause aucune espèce de douleur, & n'est jamais suivie d'aucun accident, la cornée qu'elle pique étant absolument insensible.

On comprend aisément qu'il faut un de ces instrumens pour chaque œil, & que celui qui est destiné à l'œil gauche (*a*) doit être dirigé par le doigt *index* de la main gauche, & celui qui est destiné à l'œil droit (*b*) par le doigt *index* de la main droite.

LETTRE DE M. DEMOURS fils,

A M. BACHER,

Editeur du Journal de Médecine.

Vous avez inséré, Monsieur & très-

(*a*) Fig. I.
) Fig. II.

honoré confrère, dans le Journal de médecine (*a*), mon Mémoire lu à la Faculté de médecine le premier octobre 1784, & dans lequel j'ai proposé un instrument dont le but est de faciliter la section de la cornée dans l'opération de la cataracte. M. *Rumpelt*, habile chirurgien & directeur de l'école vétérinaire de Dresde, en a imaginé un avec lequel le mien a beaucoup d'analogie, & dont je n'ai eu connoissance qu'après la publication de mon Mémoire. On trouve la description de cet instrument dans *Richter*, *Branbilla*, & dans une des excellentes notes dont M. *Krause* vient d'enrichir la nouvelle édition des institutions de chirurgie de *Platner*, imprimée à Leipsick, en 1783. Il y a cependant entre l'instrument de M. *Rumpelt* & le mien, des différences essentielles ; je vais les mettre sous les yeux de vos lecteurs, en rapportant, pour une plus grande exactitude, le texte même de M. *Krause*.

« *Veruculum seu hastam Pamartius proposuit. Habet hæc hasta mucronem cuspidatum, quem remora aliqua, spatio dimidiæ lineæ geometricæ à cuspide distans,*

(*a*) *Voyez* les cahiers de janvier & de février 1785.

prohibet, quominus altè conjunctivam (a) *penetret. Applicatur sic ut mucro angulum oculi externum spectet. Iconem vide apud Richterum. Hanc ipsam hastulam applicatam generi cuidam digitali, ferruminando jungi jussit Rumpeltus, chirurgus dexterrimus. Iconem vide apud eumdem Richterum. Digitale id digito medio aut annulari impositum mucronem hastulæ in eodem loco bulbi imprimit, dùm intereà digitus index manûs ejusdem palpebram inferiorem diducit.*

Similem quidem hastulam, vel si mavis, unum habet ferramentum, quo Casa Amata ad bulbum oculi stabiliendum, utitur. Id bis flexum refert figuram litteræ romanæ S, in cujus capite est hastula illa. Iconem

---

(*a*) M. *Pamard* fils vient de m'observer que ce n'étoit point dans la conjonctive, mais bien dans la cornée transparente, à une ligne de la sclérotique, que M. son père implante la pointe de son trèfle; ensorte que le bistouri dont il se sert pour faire la section de la cornée sort entre la sclérotique & la pointe de l'instrument : il m'a fait encore remarquer que le malade doit être couché sur le dos, la tête soutenue d'un traversin; situation qui rend l'usage de cet instrument plus facile & plus sûr. *Voyez* ce que j'ai dit de cet instrument dans mon Mémoire, inséré dans le Journal de Médecine du mois de janvier dernier.

apud Fellerum inſpice. Cuſpis autem ferramenti imprimitur non in conjunctivâ, ſed in corneâ eo quidem loco, qui à conjunctivâ dimidiam lineam diſtat....... Caſa Amata ad deducendam inferiorem (palpebram) unco duplici h. e. qui in utroque extremo flexus eſt, utitur, cujus inferiori flexui appenditur res aliqua, V. G. clavis, haud ità magna, modico pondere ſuo palpebram deducens.

Ainſi M. *Rumpelt* a fait ſouder la lance de M. *Pamard* à un dez à coudre, qu'il ajuſte au doigt du milieu ou au doigt annulaire, pendant qu'il abaiſſe la paupière inférieure avec le doigt *index*. Celui que j'ai propoſé conſiſte en deux plaques qui embraſſent latéralement le doigt *index* du milieu, & qui ſe terminent par une tige pointue courbée en différens ſens, laquelle eſt la partie eſſentielle de l'inſtrument. Au moyen des deux branches applaties qui embraſſent latéralement le doigt *index*, l'extrémité de ce doigt eſt libre, & peut abaiſſer la paupière inférieure en même temps qu'elle dirige la pointe de la tige ſur la cornée; ce qui eſt ſurement d'un uſage plus commode & plus facile. L'inſtrument dont ſe ſert M. *Caſa Amata* a auſſi quelque analogie avec le mien; mais il en

diffère eſſentiellement en ce que M. *Caſa Amata* eſt obligé de ſuſpendre un crochet à la paupière inférieure pour tenir cette paupière abaiſſée, pendant qu'il ſe ſert de ſon inſtrument, comme on vient de le voir dans la note de M. *Krauſe.* Sans doute j'aurois dû faire aſſez de recherches (a) pour avoir connoiſſance de l'inſtrument de M. *Rumpelt*; mais j'étois preſſé de donner mon inſtrument au public; premièrement, à cauſe de l'utilité dont il peut être; & ſecondement, parce que je craignois qu'on ne m'en enlevât l'antériorité: j'en avois, en effet, déja donné quelque idée dans les leçons publiques ſur les maladies des yeux que je fais chaque année dans l'amphithéâtre de

---

(a) *Note de l'Editeur.*

L'honnêteté & les talens de M. *Demours* lui ont acquis l'eſtime de ſa Compagnie; aucun de ſes confrères ne ſe permet de ſoupçonner que lorſqu'il a communiqué ſon inſtrument, il ait eu connoiſſance de celui de M. *Rumpelt*; mais la réflexion de M. *Demours* n'en eſt pas moins juſte, & elle amène à en faire une autre; c'eſt que la Faculté ne devroit jamais prononcer ſur la réalité & le mérite d'une découverte, qu'après avoir conſulté chacun de ſes membres ſur ce qui eſt propoſé comme une découverte.

nos écoles; & d'ailleurs je m'en étois ſervi pour faire l'opération de la cataracte devant pluſieurs gens de l'art. Je me ſuis hâté, au reſte, de réparer une omiſſion involontaire, en rendant publiquement, à M. *Rumpelt*, la juſtice qui lui eſt due (*a*); & j'eſpère que vous voudrez bien donner à cette réparation plus d'authenticité, en inſérant la préſente dans le Journal de médecine.

Permettez-moi, je vous prie, puiſque l'occaſion ſe préſenre, quelques réflexions au ſujet de mon inſtrument.

Que la jalouſie ſe ſoit efforcée, non-ſeulement de faire paſſer pour volontaire l'omiſſion que j'ai faite de l'inſtrument de M. *Rumpelt*, malgré ma Lettre du 5 avril, mais encore qu'elle ait critiqué mon inſtrument par des invectives, c'eſt ce qui ne mérite, de la part d'un médecin honnête, que le mépris; mais il eſt des bruits que cette même jalouſie a vraiſemblablement répandus, & qu'il m'importe de détruire. On a dit que je ne pouvois point faire l'opération de la cataracte ſans le ſecours de mon inſtrument; j'ai dit le contraire le jour que j'ai lu mon Mémoire

(a) *Voyez* Journal de Paris, 5 avril dernier.

à l'aſſemblée du *primâ menſis* de la Faculté ; j'en prends à témoin ceux de nos confrères qui en ont entendu la lecture. J'ai ajouté, (ce que je n'ai point fait imprimer, pour ne pas ſortir des limites que je m'étois preſcrites,) que je ne regardois point cet inſtrument comme étant néceſſaire pour celui qui auroit acquis, par exemple, la dextérité de M. *de Wenzel*, ou celle de M. ſon fils, notre confrère, qui étoit préſent à cette aſſemblée ; mais que je croyois qu'il ſeroit utile à ceux qui, n'opérant que rarement, n'ont point une habitude journalière de cette opération. J'ai encore ajouté que j'opérois ſouvent ſans me ſervir de cet inſtrument ; qu'au reſte, comme ſon uſage n'entraîne pas avec lui le plus léger inconvénient, je m'en ſervois lorſque je trouvois des yeux très-difficiles à opérer, ſoit par leur enfoncement dans la cavité de l'orbite, ſoit par l'indocilité des malades.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. M. *Le Sueur*, coutelier, rue des Canettes, m'a invité de prévenir qu'on trouveroit chez lui mon inſtrument.



SUITE & FIN DU MÉMOIRE

Sur les propriétés & l'usage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères ; par M. TERRAS, *maître en chirurgie, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Genève.* *Voy.* tom. lxij, p. 263 & 588; & tom. lxiv, pag. 59.

C'est dans la guérison de ces ulcères considérables, que nous avons eu occasion d'observer la marche de la nature. Elle nous a paru très-conforme aux principes établis par MM. *Fabre* & *Louis*. Nous ne saurions en aucun point contredire la doctrine de ces célèbres auteurs. Ce n'est point ici le lieu de rapporter le résultat des remarques que nous avons faites sur ce sujet.

Il est des ulcères gangréneux dont il ne faut pas attendre la guérison ; on peut tout au plus se flatter de borner les progrès de la pourriture ; tels sont ceux qui arrivent dans l'extrême vieillesse, ou quand la vieillesse n'étant pas si avancée, il y a complication de maladie, comme paralysie, œdématie aux jambes, & même hydropisie ; lorsque le sang est ap-

pauvri & qu'il tend à la diſſolution : tels ſont encore les ulcères qui arrivent par compreſſion lorſque les malades ſont obligés de reſter toujours couchés ſur le même côté.

Dans tous ces cas, les ſeuls ſecours qu'on peut donner, c'eſt de tenir ces ulcères très-proprement, & de faire des panſemens fréquens & doux. Si les ulcères donnent beaucoup de ſuppuration putride, la charpie eſt encore le meilleur topique à employer ; on en fait des plumaceaux aſſez épais, doux, ſouples, & on couvre le tout d'un cérat approprié : on évite les topiques âcres & actifs, car bien qu'il paroiſſe qu'il y ait rélâchement, & que les ſolides aient perdu leur action organique, néanmoins nous avons obſervé que ces topiques contribuoient à empirer la maladie.

A meſure que les eſcares ſe ſéparent, on les enlève comme il a été dit. Si la nature étoit ſi accablée, que l'eſcare ne parût point vouloir ſe ſéparer, on enleveroit également les parties gangrénées pour débarraſſer le malade de la pourriture, ſans pénétrer juſqu'au vif. Mais ſi la gangrène eſt ſéche & que l'eſcare ſoit comme racornie, que le principe vital ſoit tout-à-fait languiſſant, il convient d'envelopper

velopper ſimplement la partie malade avec des linges doux, & d'attendre l'événement, qui pour l'ordinaire eſt la mort.

On doit bien ſe garder dans tous ces cas de faire de profondes taillades & des ſcarifications juſqu'au vif, & d'emporter les parties corrompues : ces opérations cauſent toujours quelque douleur ſans aucun avantage, comme l'a fort judicieuſement remarqué *La Motte*, habile praticien ; car le plus ſouvent on ne doit viſer qu'à une cure palliative, en attendant que la mort vienne délivrer de leurs maux ces infortunés malades. En général on doit regarder comme inutiles toutes les opérations, lorſque la nature n'eſt plus en état de ſeconder les ſecours de l'art.

Nous obſerverons encore qu'il n'eſt pas rare de voir ſurvenir la gangrène aux ulcères qui ſont la ſuite de l'application des véſicatoires, particulièrement aux vieillards, & ſur les parties paralyſées & œdémateuſes, & même à la ſuite de certaines fièvres putrides & malignes. Le panſement des véſicatoires exige, dans ces circonſtances, plus d'attention qu'on ne penſe. L'application des feuilles de poirée, qu'on emploie ſi ſouvent, & qui ſont bonnes en effet dans les cas ordi-

naires, pour le panſement des véſicatoires, peuvent donner une mauvaiſe qualité à l'ulcère. Mais comme les praticiens ne manquent guère de ſe ſervir de l'onguent baſilicon, & du baume d'Arcéus, dont ils font des emplâtres, l'irritation que ces onguens procurent favoriſe beaucoup la diſpoſition gangréneuſe. On voit des eſcares ſe former, & l'ulcère devenir plus profond, & rendre une mauvaiſe ſuppuration. C'eſt alors qu'on ne manque pas d'employer comme ſpécifique l'onguent de ſtirax; mais comme c'eſt un topique trop âcre & aromatique, les progrès de la pourriture ne ſe bornent point, & on juge de-là qu'il faut que le corps ſoit en très-mauvais état, que la nature a tout à-fait le deſſous; mais l'expérience nous a ſouvent fait connoître que c'eſt plutôt l'artiſte qui eſt en défaut: ma méthode dans ces circonſtances eſt de panſer les véſicatoires avec les feuilles de bette ou poirée, ſans beurre frais & je continue juſqu'à la guériſon; mais ſi je remarque que l'ulcère contracte une mauvaiſe diſpoſition, que la ſuppuration ſoit trop abondante, que la ſurface de l'ulcère paroiſſe fort animée & tirant vers un rouge brun, ce qui ne manqueroit pas d'amener bientôt des points noirs, de dépra-

ver le tiſſu cellulaire & de former réellement des eſcares, alors je panſe deux fois par jour l'ulcère avec des plumaceaux de charpie ſéche, recouverts d'un emplâtre de cérat de diachylum, où il entre un peu d'onguent de ſtirax. A meſure que les eſcares ſe détachent, je les enlève avec précaution ſans toucher au vif & ſans tirailler; j'évite toute compreſſion, ſoit de l'appareil, ſoit du lit du malade, & je conduis ainſi l'ulcère juſqu'à parfaite guériſon; ou ſi la maladie eſt mortelle, j'ai eu au moins la ſatisfaction d'avoir borné les progrès de la pourriture, & fait enſorte que l'ulcère n'a pas contribué à aggraver les maux & les ſouffrances du malade. On penſe bien que le traitement intérieur n'eſt pas négligé.

6°. *L'ulcère cancéreux du ſein.* La charpie procure d'auſſi bons effets dans la cure palliative de cet ulcère, que dans la cure radicale des ulcères précédens. L'ulcère cancéreux eſt toujours le produit de l'ouverture ſpontanée d'une tumeur ſquirrheuſe qui occupe plus ou moins l'étendue des mamelles. Son diagnoſtic eſt facile. L'ulcère cancéreux eſt jugé juſqu'à préſent incurable par les médicamens & le traitement le plus mé-

thodique. Sa cure par le moyen de l'extirpation eſt pour l'ordinaire douteuſe; cependant c'eſt, dans certains cas, la ſeule reſſource, lorſqu'elle eſt pratiquée avec prudence (*a*).

(*a*) On a cru de tout temps avoir trouvé des remèdes ſpécifiques pour la guériſon du cancer: les empiriques ont ſoutenu les leurs par des promeſſes & par leur mauvaiſe foi; il y a auſſi eu des gens de l'art qui ſe ſont occupés de la recherche d'un ſpécifique capable de détruire ce mal; mais, bien que quelques experiences illuſoires les aient portés à croire qu'ils avoient réuſſi, néanmoins les obſervations du plus grand nombre n'ont pas confirmé leurs prétentions. La ciguë a été du nombre de ces prétendus ſpécifiques. Je l'ai vu ordonner une infinité de fois, par les médecins mêmes, à de très-grandes doſes; je n'ai point obſervé qu'il ait rien diminué de l'état fâcheux des maladies. Je l'ai fait prendre moi-même à de fortes doſes, dans l'intention de rendre meilleure la diſpoſition des ulcères cancéreux, & je n'ai point réuſſi. Après avoir eſſayé inutilement de l'extrait de ciguë, je l'ai employée en infuſion, j'en ai porté la doſe juſqu'à une once, ſur laquelle on verſoit trois verres d'eau bouillante: après une heure d'infuſion, on tiroit la liqueur au clair, & la malade la prenoit en trois fois, coupée avec un tiers de lait frais, à trois ou quatre heures de diſtance. On juge bien que ce n'eſt que par

L'ulcère cancéreux qui ne peut permettre l'opération, n'exige qu'une cure

---

degrés que j'ai accoutumé la malade à prendre une ſi forte doſe de ce remède ; mais je n'en ai pas obtenu d'effets bien ſenſibles.

Néanmoins ce n'eſt pas tout-à-fait un mal que contre le cancer qui n'eſt point ſuſceptible de l'opération, il y ait des gens qui propoſent de bonne foi des remèdes, ſur-tout des applications, pourvu qu'elles ne ſoient point âcres, ni corroſives. S'il ne s'agit que de quelques racines, ou de la feuille de quelque plante, ou de tout autre remède, comme l'on dit *innocent*, les médecins & les chirurgiens doivent y ſouſcrire, même avec un certain air de confiance, ou du moins ſans ſe récrier contre : l'humanité doit porter naturellement à ſe prêter à ces petites complaiſances. Employés tour à tour, ces remèdes amuſent la malade, la conſolent par une eſpérance vaine, il eſt vrai, mais qui lui fait ſupporter ſes maux avec plus de patience.

Cette triſte vérité reconnue de tous les praticiens, qu'il n'eſt encore aucun ſpécifique pour la guériſon du cancer, ne doit pas empêcher les gens éclairés & zélés pour le bien de l'humanité de continuer à s'occuper d'une recherche ſi intéreſſante ; car ſi l'on peut aſſurer que ce ſpécifique ſoit encore à trouver, on ne peut pas dire qu'il ſoit abſolument impoſſible : on ne ſauroit avoir que de l'eſtime & de la reconnoiſſance pour ceux qui veulent bien s'occuper d'un objet ſi important.

palliative. Il eſt même néceſſaire d'en diriger le traitement avec intelligence, en ſuivant la nature des événemens qui arrivent à meſure que l'ulcère fait des progrès ; & quoique tous les ulcères vraiment cancéreux ſoient de la même nature, l'expérience apprend tous les jours qu'ils ne ſuivent pas la même marche pour la deſtruction de l'individu : nous ne pouvons pas entrer dans ces triſtes détails.

Les perſonnes même de l'art ont employé juſqu'à préſent une infinité de remèdes contre l'ulcère cancéreux, dans l'intention d'en retarder les progrès & d'adoucir les douleurs ; mais malheureuſement l'expérience n'a pas juſtifié de ſi bonnes intentions. Nous ne donnerons pas la liſte de tous ces topiques, on n'a pour les connoître qu'à ouvrir le premier Traité ſur le Cancer.

L'expérience & l'obſervation nous ont appris qu'en général, tous ces topiques étoient non-ſeulement inutiles, mais encore nuiſibles. Les vues qu'on doit ſe propoſer ſont d'abſorber les matières âcres & corroſives qui exudent de l'ulcère, d'empêcher qu'elles n'agiſſent & ne portent leurs pernicieux effets ſur l'ulcère même & ſur les environs. Nous ne

connoiſſons pour le préſent rien de mieux pour remplir ces indications que la charpie ſéche, recouverte de compreſſes douces & ſoutenues d'un bandage ſimple & point ſerré.

Quand les bords & les environs de l'ulcère ſont rouges, irrités, qu'il y a même des points d'ulcération, ou de petits tubercules ulcérés à la peau, j'applique ſur ces endroits, pour que les compreſſes ne s'y attachent pas, des feuilles de quelques plantes douces, telles que la mauve, la guimauve, le plantain, la morelle, la grande valériane, ou autres qui ne ſoient point âcres, ni ſujettes à ſe corrompre, comme le feroient, les feuilles de pourpier, de joubarbe, de laitue, &c. Je renouvelles ces feuilles à chaque panſement : dans l'hiver où l'on ne peut pas avoir ces plantes fraîches, je me ſers de la pommade ou cérat de ſaturne de M. *Goulard* (a).

Chacun ſait que lorſque l'ulcère cancéreux a fait certains progrès, & même quelquefois dans ſon commencement, il arrive plus ou moins fréquemment des hémorrhagies, par la corroſion & la de-

(a) *Voyez* ſeconde formule du premier volume de ſon Traité du Plomb.

ſtruction des membranes des vaiſſeaux: les veineux ſont le plus facilement intéreſſés par la cauſticité des humeurs qui exudent de l'ulcère. L'hémorrhagie qui en réſulte eſt d'autant plus conſidérable, que les veines ſont devenues variqueuſes. Cet accident ne laiſſe pas d'inquiéter les malades, & quelquefois d'embarraſſer le chirurgien ; cependant l'écoulement d'une certaine quantité de ſang eſt ſouvent plus utile que nuiſible ; auſſi pour l'ordinaire les malades ſouffrent un peu moins après l'hémorrhagie, ils ſe ſentent la poitrine plus libre ; mais quand l'hémorrhagie revient ſouvent, & avec aſſez d'abondance, ce calme eſt auſſi dû à l'état de foibleſſe où ſe trouve réduite la malade.

Rien ne convient mieux pour remédier à l'hémorrhagie, que la charpie ſéche. On en forme de petits pelotons; on en enveloppe & on en couvre le vaiſſeau ouvert, ainſi que toute la ſurface de l'ulcère ; on met un appareil un peu plus chargé de compreſſes ; on fait appliquer deſſus, la main d'un aide intelligent pendant quelques heures ; ce qui ſuffit ordinairement pour arrêter le ſang. On fait le panſement ſuivant plus éloigné ; on n'enlève point la charpie

qui eſt appliquée immédiatement ſur le vaiſſeau ouvert, enſuite on continue les panſemens comme à l'ordinaire.

Pour arrêter l'hémorrhagie, dans ces fâcheuſes circonſtances, on évitera de ſe ſervir de poudres, de l'eau alumineuſe, du vitriol, de l'eau de *Rabel*, &c. Outre que ces remèdes n'ont pas plus d'avantage que la charpie ſéche méthodiquement appliquée, ils ont l'inconvénient d'augmenter les douleurs par l'irritation qu'ils excitent.

L'agaric & l'amadou commun n'ont pas cet inconvénient, mais nous croyons que la charpie ſéche a autant d'efficacité pour arrêter le ſang. Quand on s'attend à ces hémorrhagies, il eſt à propos d'en avoir toujours proviſion pour le beſoin. Je me rappelle que dans une hémorrhagie conſidérable, à l'occaſion d'un ulcère cancéreux, la charpie & l'amadou n'ayant pas ſuffi pour arrêter le ſang, & voulant éviter une trop forte compreſſion, j'aimai mieux faire la ligature du vaiſſeau que de me ſervir des aſtringens un peu corroſifs ou ſtiptiques; ce qui réuſſit fort bien, ſans cauſer beaucoup de douleur à la malade. J'ai encore eu occaſion, guidé par les mêmes motifs, de ſuivre ce procédé pour arrêter

le ſang qui traverſa tout l'appareil après l'extirpation d'une mamelle cancéreuſe, ſans le moindre inconvénient. C'eſt toujours beaucoup, dans ces circonſtances, que d'éviter la forte compreſſion, par conſéquent les bandages trop ſerrés.

Nous remarquerons en finiſſant cet article, que non-ſeulement nous proſcrivons du traitement de l'ulcère cancéreux les onguens, mais auſſi les emplâtres; les premiers, par les raiſons déjà rapportées; & les ſeconds, parce que, de quelque nature qu'ils ſoient, ils ne manqueroient pas d'irriter les bords de l'ulcère, & de contribuer à retenir les matières purulentes dont le ſéjour eſt toujours nuiſible.

7°. *L'ulcère ſcrophuleux.* Cet ulcère eſt pour l'ordinaire rebelle, difficile à guérir, & ſouvent incurable: il eſt preſque toujours le produit d'une tumeur ſcrophuleuſe ouverte, & communément il eſt accompagné de la carie & du gonflement des os. La cauſe la plus générale de cette maladie, eſt dépendante d'un vice héréditaire.

Il n'eſt peut-être point d'endroits où cette opiniâtre maladie ſoit plus commune que dans ce pays. J'ai rarement obſervé de bons effets, des remèdes pris

intérieurement. La chirurgie, ſoit à la faveur des remèdes topiques, ſoit par ſes opérations, eſt quelquefois utile pour la guériſon des maladies ſcrophuleuſes. Nous n'entrerons pas dans tout les détails thérapeutiques de ces maladies (*a*) ; nous dirons ſeulement que le traitement des ulcères ſcrophuleux, doit le plus ſouvent être borné à un panſement très-ſimple, quand l'ulcère donne beaucoup de ſuppuration, & qu'il eſt accompagné de gonflement dans les os, & de carie. Il faut le panſer avec la charpie ſéche & un emplâtre pardeſſus. Celui de diachylum gommé nous a paru le mieux convenir, employé ſous forme de cérat, ou enfin tout autre emplâtre qui pourra contribuer à la fonte des duretés & diminuer le gonflement. On met les malades à un certain régime, on les tient proprement, on leur fait reſpirer un bon air, & même on leur procure un exercice modéré. Pourvu que les extrémités inférieures ne ſoient point affectées de quelque tumeur ou ulcère, en continuant ces ſoins avec perſévérance, on voit guérir des ulcères

(*a*) On ne peut rien faire de mieux que de conſulter ſur ce ſujet, les Mémoires couronnés par l'Académie royale de Chirurgie.

ſcrophuleux qui étoient très-fâcheux, & l'on rend à la ſociété des individus qui lui auroient été à charge. M. *Louis* a guéri des ulcères ſcrophuleux après deux ans de traitement, & avec des ſoins aſſidus. Cet homme juſtement célèbre, attend beaucoup du temps & de la nature pour la guériſon de cette maladie chronique; mais il exhorte à ne pas abandonner ſi légèrement les malades (*a*). En effet, nous avons vu après un laps de temps conſidérable, des exfoliations de grandes portions d'os cariés, ſe ſéparer naturellement, le gonflement ſe diſſiper, le fond de l'ulcère ſe déterger, & la guériſon ſuivre en peu de temps.

8°. *Ulcère vénérien.* Cet ulcère eſt le produit d'un virus particulier, dont la nature n'eſt point encore connue, mais dont on a cependant trouvé le ſpécifique dans le mercure; il eſt fort douteux qu'on en trouve jamais de plus efficace, malgré toutes les prétendues découvertes prônées, ſoit des gens de l'art, ſoit des empiriques.

Le remède contre la cauſe de l'ulcère

(*a*) *Voyez* Dictionnaire de Chirurgie, Extrait de l'Encyclopédie, tome j, où l'on trouve des morceaux très-intéreſſans par M. *Louis*.

vénérien étant connu, on a peu à faire pour le traitement local, puiſqu'il n'y a qu'à adminiſtrer le ſpécifique ſous la forme convenable & avec les précautions néceſſaires. Cependant le vice local demande quelquefois des attentions particulières. Il eſt même à propos de le détruire, après avoir préparé le malade par les remèdes généraux, avant d'adminiſtrer le mercure, ſans quoi on pourroit manquer la cure (*a*). Ce n'eſt pas ſeulement dans le cas d'affections vénériennes locales très-graves qu'il convient d'attaquer quelquefois le vice local, avant que d'avoir recours au mercure. Nous avons remarqué que quand le bubon vénérien, ſoit primitif, ſoit conſécutif, prend la voie de la ſuppuration, il ſeroit non-ſeulement difficile de l'en empêcher, pour ne pas dire impoſſible; mais encore d'une très-mauvaiſe pratique. Il faut au contraire, autant qu'il eſt poſſible, favoriſer la formation de l'abcès ; ce dépôt eſt une criſe qui, quoi qu'on en diſe, eſt toujours ſalutaire. Elle rend

(a) *Voyez* la quatrième édition du Traité des maladies vénériennes de M. *Aſtruc*, revue & augmentée de remarques, par M. *Louis*, tom. ij, paragraphe vj.

le traitement de la vérole bien plus facile & plus aſſuré. Il eſt convenable de n'employer dans ces cas le ſpécifique, que quand le bubon vénérien eſt tout-à-fait arrivé au terme d'une ſuppuration complète, pourvu que rien d'ailleurs ne s'oppoſe à cette pratique.

On obſerve auſſi que, quand on laiſſe venir le bubon en parfaite maturité, & qu'on le laiſſe ouvrir ſpontanément, la guériſon de l'ulcère eſt bien plus facile. Rien de plus judicieux & de plus conforme à l'expérience, que la doctrine de M. *Fabre* ſur ce ſujet (*a*). Un ſimple emplâtre de diachylum ſuffit le plus ſouvent pour amener l'ulcère à guériſon.

Quand il y a une certaine portion de peau enlevée, que l'ulcère eſt aſſez étendu, nous faiſons le panſement avec un plumaceau ou un bourdonnet (ſelon le cas) de charpie sèche, & un emplâtre par deſſus. Nous continuons l'application des cataplaſmes plus long-temps, s'il reſte des duretés. Nous n'employons jamais aucun onguent, ni digeſtif. C'eſt peut-

---

(a) *Voyez* le Traité très-inſtructif des maladies vénériennes, par M. *Fabre*, profeſſeur royal du Collège de chirurgie de Paris, deuxième édition.

être à l'application de ces remèdes qu'on pourroit attribuer le mauvais caractère & la mauvaiſe terminaiſon de ces ulcères.

Tel eſt le précis des remarques que nous nous étions propoſé de faire ſur l'uſage de la charpie pour le traitement des plaies & des ulcères. Nous aurions pu confirmer tout ce que nous avons dit, par pluſieurs obſervations ſur chaque ſujet ; mais nous n'avons pas cru pouvoir donner plus d'étendue à ce Mémoire. D'ailleurs les praticiens, en ſuivant les règles que nous avons données, ſeront à portée de confirmer, ou d'infirmer notre pratique. Mais, comme la nature eſt en tout pays à-peu-près uniforme dans ſes procédés, nous eſpérons qu'ils auront les mêmes ſuccès que nous dans leur pratique.

Il eſt bon auſſi d'obſerver que les avantages de la charpie ſont non-ſeulement de procurer une guériſon plus prompte dans les maladies dont nous avons parlé, mais encore un objet d'économie recommandable, particulièrement dans les hôpitaux où la quantité d'onguens, de baumes & de digeſtifs qu'on emploie, ne laiſſe pas d'être d'une dépenſe conſidérable.

Nous avons dit que les cataplaſmes & les fomentations ſont des remèdes très-efficaces, dont on ne peut ſe paſſer dans

la pratique de la chirurgie. Ces topiques ſeroient cependant ſuſceptibles de plus de ſimplicité. Nous avons par occaſion déſigné ceux dont nous faiſons le plus d'uſage dans notre pratique. Il n'eſt pas de notre ſujet d'entrer dans des détails ultérieurs.

Quoique nous ayons établi l'utilité d'une pratique chirurgicale ſimple ; quoique nous ayons dit qu'il n'étoit queſtion que d'obſerver les vues & la marche de la nature, & de la faciliter dans ſes opérations, nous ne prétendons cependant point faire de la chirurgie un art ſimplement paſſif. Il eſt des cas qui exigent des méthodes & des procédés particuliers ; c'eſt aux praticiens à ſe régler ſelon les circonſtances.

Je me ſuis propoſé dans ce Mémoire, 1°. de prouver que la charpie sèche étoit un topique qui pouvoit être employé généralement dans le traitement des plaies & des ulcères ; 2°. de la ſubſtituer dans preſque tous les cas aux onguens & aux digeſtifs, en montrant les inconvéniens qui réſultent de leur uſage inconſidéré (*a*);

(*a*) Mon Mémoire étoit rédigé lorſque l'Académie royale de Chirurgie couronna ſur ce ſujet ; 1°. le Mémoire de M. *Champeaux*,

3°. de réduire en méthode l'application de la charpie dans les maladies chirurgicales. Pour cela, j'ai été obligé d'entrer dans quelques détails, relativement aux plaies & aux ulcères. J'ai écrit pour les jeunes praticiens, & j'ai pensé qu'il seroit avantageux de m'étendre sur cet objet, de le considérer sous toutes ses principales faces; je n'ai pas craint de me répéter, pour mieux graver dans la mémoire ce que je voulois y inculquer; & dans cette vue, j'ai préféré la simplicité du style, & même des longueurs, au brillant de la diction, persuadé que j'aurois toujours assez bien écrit, si j'étois clair, quoique diffus, & si mes observations pouvoient être de quelque utilité.

---

chirurgien gradué de Lyon, & professeur d'anatomie; 2°. le Mémoire de M. *Camper*, docteur en médecine dans l'université de Groningue; 3°. celui de M. *Chambon*, chirurgien de Bravane; & qu'elle a donné l'*accessit* à M. *Aubrai*, chirurgien en chef & membre de l'Académie des belles-lettres à Caen.

Fin de ce Mémoire.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1785.

La plus grande élévation de la colonne du mercure dans le baromètre a été 28 pouces 5 lignes ; ſon plus grand abaiſſement 27 pouces 9 lignes. La colonne du mercure s'eſt ſoutenue pendant vingt-un jours de 28 pouc. à 28 pouces 5 lignes ; plus conſtamment de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes ; & pendant dix jours, de 27 pouces 10 à 11 lignes, & elle eſt deſcendue à 27 pouces 9 lignes.

Les cinq premiers & les deux derniers jours du mois ont été les plus froids ; le thermomètre n'eſt monté qu'à 6, 7, 8 le matin, à 9 le ſoir ; & à midi, à 10, 11, 12 degrés au deſſus de 0. Le plus grand degré de chaleur a marqué 17 au deſſus de 0, les 24, 25, 26, & 27 à midi. Les degrés les plus ordinaires ont été chaque matin de 9 à 11 ; le ſoir, de 10 à 11 ; & à midi, de 13 à 14 degrés au deſſus de 0.

Le ciel a été ſeize jours clair, ſix jours couvert, neuf jours variable. Il y a eu ſeize jours du vent, deux fois du brouillard, ſix jours de la pluie, ſur-tout les 28, 29, 30 & 31.

Les vents ont ſoufflé vingt jours N. N.-O. N-E ; ſept jours S-O ; deux jours S ; deux jours O.

La plus grande ſécherèſſe s'eſt manifeſtée le 14 ; l'hygromètre eſt monté à 18 degrés $\frac{1}{2}$ le matin, & le ſoir à 20 degrés $\frac{1}{4}$ au deſſus de 0. La plus grande humidité a marqué de 8 à 6 degrés $\frac{1}{2}$ au deſſus de 0, le premier & les trois derniers jours du mois. Les degrés les plus ordinaires ont été de 12 à 14 le matin, & de 15 à 16 le ſoir.

Il eſt tombé à Paris, pendant ce mois, trois lignes d'eau.

La conſtitution éminemment ſéche qui a continué de régner pendant preſque tout le mois, ainſi que les vents du nord qui ont été plus ou moins vifs, auroient entretenu le même ordre de maladies que le mois précédent, ſi le froid eût régné comme en avril; mais la température beaucoup plus douce & très-variable a produit quelques variétés dans les maladies régnantes, qui ſont devenues moins inflammatoires, moins dangereuſes, & dont cependant la poitrine a continué d'être, comme dans la conſtitution précédente, l'organe le plus affecté, ſoit comme foyer principal, ſoit comme ſymptomatiquement attaqué; les différences que ces affections de poitrine ont préſentées, ont exigé autant de traitemens variés, & ont été enviſagées ſous ſix claſſes particulières.

I. Les pleuro-péripneumonies exquiſes, ou vraiment inflammatoires. A celles-ci, les ſaignées répétées & les humectans ont été indiqués & employés avec ſuccès. Elles ont paru & moins graves & moins nombreuſes que dans le mois précédent, excepté au commencement & ſur la fin du mois, où elles ont paru plus nombreuſes, & avec plus d'intenſité, à raiſon du froid qui a régné à cette époque.

II. Les fluxions de poitrine par répercuſſion d'une humeur éruptive quelconque ou éryſipélateuſe. Dans ces ſecondes affections, les crachats ne ſont ni décidément purpurins, ni rouillés, mais d'une couleur roſée. La ſaignée n'a point ſoulagé, l'omiſſion de la ſaignée n'a point contribué au progrès du mal. La plus part de ceux qui ont été attaqués de cette affection en ſont morts. L'émétique a paru être le re-

mède le plus efficace, mais il n'a sauvé que ceux chez qui son effet a rappellé les éruptions à la peau.

III. Les fluxions de poitrine bilieuses.

IV. Les fièvres bilieuses avec symptômes pleuro-péripneumoniques. Dans les premières, le sang étoit couenneux, & il falloit brusquer les saignées; dans les secondes, le sang étoit rarement couenneux. Le point de côté se manifestoit particulièrement du côté droit, dans les unes & dans les autres. La saignée dans les secondes a paru plus nuisible qu'avantageuse; ceux de ces malades qui ont été saignés, sont tombés promptement dans l'affaissement, ou la maladie a dégénéré en fièvre putride très-fâcheuse, par la tendance des humeurs à la dissolution: il a fallu évacuer la bile de bonne heure; les purgatifs donnés même dès le troisième jour, ont soulagé les malades.

V. Les catarrhes bilieux. Les crachats étoient d'un jaune foncé, couleur d'ocre; ils ont exigé des incisifs ménagés & des évacuans.

VI. Enfin, les catarrhes froids. Ils ont attaqué spécialement les gens âgés; ils en ont fait périr plusieurs. Les fortifians, tels que du vin, des rôties au vin & au sucre, ont été indiqués & employés avec succès, en facilitant l'expectoration, & conservant les forces des malades.

De cette diversité sous laquelle les affections plus ou moins aiguës de la poitrine se sont montrés, on a observé qu'en général, 1°. le point de côté se manifestoit à gauche dans les affections purement inflammatoires, & à droite dans les affections bilieuses; 2°. que les hommes ont été plus sujets à ces fluxions de poitrine que les femmes; que sur vingt-cinq à

trente hommes attaqués de ces affections, on ne voyoit que deux à trois femmes ; 3°. que les signes de dissolution plus ou moins avancée, s'étoient manifestés assez généralement.

Ces affections de poitrine avec tendance à la dissolution se manifestoient, dès l'invasion, par une foiblesse extrême, vers le quatre ou le cinq de la maladie ; ceux qui en étoient attaqués rendoient le sang par le nez ou les selles ; la peau se tachoit de larges pétéchies ; le point de côté se faisoit sentir à divers endroits du thorax ; la langue étoit d'un rouge vif & humide. La saignée y étoit si désavantageuse, que le moindre mal qu'elle procuroit, étoit d'allonger la maladie ; les émétiques & les purgatifs épuisoient les malades ; les vésicatoires au côté, ne produisoient aucuns bons effets : appliqués aux jambes de bonne heure, quoique leurs plaies se gangrenassent aisément, & que les suites de cet état gangreneux fussent un peu à craindre, il y avoit encore plus à craindre pour la tête, en omettant ou retardant leur application. L'indication la plus pressante qu'il y avoit à remplir, étoit de relever, dès le principe, les forces épuisées, par l'usage des boissons acidulées avec les acides minéraux, les vins généreux, & de passer de bonne heure aux alimens.

Les fièvres rémittentes aiguës, les fièvres nerveuses & putrides, ont continué de se manifester. On a vu un plus grand nombre de fièvres intermittentes printanières : les amers indigènes & les évacuans ont suffi pour les dissiper. Les petites-véroles ont été plus nombreuses que le mois précédent, & toujours bénignes. Les fièvres rouges ou scarlatines ont été très-communes, & point fâcheuses.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
MAI 1785.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	3, 7	15, 0	7,15	27 10,11	27 11, 1	27 11, 6
2	4,12	11,14	7, 3	27 10, 9	27 11,10	27 11,10
3	3,12	13, 6	8,15	28 0, 1	28 0, 0	27 11,10
4	3,15	17,16	11,15	27 11, 7	27 10, 9	27 10, 4
5	5, 1	19, 2	11,10	27 10, 1	27 9,10	27 9,10
6	7, 3	20, 9	13,16	27 9,11	27 9, 6	27 9, 5
7	9,10	19, 0	13, 0	27 9, 5	27 9, 8	27 9,10
8	5,11	20,14	12,15	27 10, 2	27 10, 5	27 10, 9
9	8,14	16, 6	12, 4	27 10,10	27 11, 1	27 10,11
10	8, 0	20, 7	11,17	27 10, 9	27 10, 4	27 10, 7
11	6, 7	16,11	8,14	27 10, 7	27 10, 7	27 11, 4
12	8,17	16,16	9, 5	28 0, 5	28 1, 4	28 2, 8
13	5,16	17, 6	11, 9	28 3,11	28 3,11	28 3,11
14	8,13	21, 9	12,13	28 3, 9	28 2, 5	28 2, 2
15	7, 7	16,13	10,13	28 1, 4	28 0, 5	28 0, 0
16	6,11	17, 0	11, 0	27 10, 0	27 10, 7	27 9,11
17	7,12	12, 7	9,16	27 9, 8	27 7, 3	27 7, 3
18	8, 6	12,16	6,13	27 7, 2	27 8, 6	27 10, 3
19	6, 1	15,10	10, 5	27 10, 3	27 9, 8	27 9, 8
20	8,13	12,15	8,14	27 9, 4	27 8, 8	27 9, 0
21	3, 4	15,16	8, 9	27 9,10	27 10, 1	27 10, 6
22	3, 1	15,16	10, 3	27 11, 0	27 11, 9	28 0, 7
23	7, 1	15,15	12, 9	28 0,10	28 0, 8	28 0, 5
24	9, 0	18, 1	13,12	28 0, 5	28 0, 0	27 11, 6
25	11, 8	23, 0	13, 7	27 11, 6	28 0, 1	28 0, 8
26	7,11	18, 3	12,17	28 1, 3	28 1, 3	28 0, 9
27	8,11	21, 7	9, 2	27 11,16	27 10, 4	27 10, 5
28	6, 8	16, 0	10,13	27 10, 6	27 9,10	27 9, 3
29	8,11	11,17	9, 0	27 8, 1	27 7, 9	27 7,11
30	6, 8	7, 6	4, 2	27 7,11	27 9, 1	27 9, 5
31	5,17	8, 4	5,16	27 9,10	27 10, 4	27 10, 8

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	E. ser. fro. vent.	E. ser. chaud.	N-E. ser. doux.
2	E. *idem.*	E. n. tempér. v.	E. *idem*, vent.
3	E. couv. froid.	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
4	E. nuag. frais.	E. nuag. chaud.	E. nuag. doux.
5	E. serein, frais.	E. ser. chaud.	N-E. se. temp v.
6	E. ser. doux.	S. *idem.*	N. ser. cha. ve.
7	N. *idem.*	N-O. *id.* vent.	N. *idem.*
8	N. ser. frais.	S-E. ser. chau.	N *idem.*
9	N-E. ser. do. v.	N-E. *id.* vent.	N-E. se. temp. v.
10	E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
11	N-E. ser. frai. v.	N-E. *idem.*	N-E. ser. do. v.
12	N-E. ser. do. v.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
13	N-E. ser. fra. ve.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
14	N-E. ser. doux.	N-E. nu. temp.	N-E. *idem.*
15	N. ser. frais, v.	N. couv. chaud; grains de plu.	N. nuag. tempéré.
16	N-O. nu. frais.	N. c. doux, ve	S-O cou. temp.
17	S-O. co. frais v. grains de plu.	S-O. c. d. temp. grains de plu.	S-O. cou. frais, vent fort.
18	N. nuag. frais.	S-O. nua. chau.	N-E. ser. frais.
19	N-O. c. fra. ve.	N-O. cou. d. v.	N-O. nu. temp.
20	E. couv. f oid.	S-O. co. chaud.	N. co. frais, ve.
21	N. serein, froid.	N. serein, chau.	N. ser. tempér.
22	E. ser. frais;	N. *idem.*	N. ser. doux.
23	E. serein. doux,	S-E. ser. très-ch.	N-E. *idem*, ve.
24	S-O. nu. temp.	S. c. chaud. ve.	E. couv. chaud.
25	N-O. n. fra. br.	S-O. nuag. ch.	S-O. c. temp. v.
26	N. couv. doux, v. grai. de plu.	S-O. cou. chau.	N-E. nuag. do. vent.
27	S-O. c. frai. ve.	S-O. c. d. v. pl.	S-O. *idem.*
28	S-O. *idem*, plu.	S-O. *idem.*	S-O. c. fr. v. pl.
29	S-O. c. frais, pl.	S-O. *idem.*	S-O. couv. fra.
30	S-O. *idem.*	N. c. frais, pl.	S-O. couv. froi.
31	N-O. co. froid.	N. *idem.*	S-O. *idem.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	23, 0 deg.	le 25
Moindre degré de chaleur.	3, 1	le 22
Chaleur moyenne.....	10, 1 deg.	
Plus grande élévation du mercure.........	*pouc. lig.* 28, 3, 11,	le 13
Moindre élév. du mercure.	27, 7, 2,	le 18
Elévation moyenne.	27, 10, 4	

Nombre de jours de Beau....	15
de Couvert...	11
de Nuages...	5
de Vent.....	13
de Brouillard.	1
de Pluie.....	4
Quantité de Pluie........	2 3, lig.
Evaporation...........	39 0
Différence........	35 9
Le vent a soufflé du N.....	21 fois
N-E....	21
N-O....	7
S......	2
S-E....	2
S-O....	22
E......	17

TEMPÉRAT. sèche & chaude. Les trois derniers jours ont été pluvieux & froids.

MALADIES : beaucoup de rhumes très-fatiguans & opiniâtres.

Plus

Plus grande féchereffe..	49,	8 deg.	le 23
Moindre..............	13,	1	le 17
Moyenne..........	34,	6	

A Montmorency, ce premier juin 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de mai 1785; par M. BOUCHER, médecin.

Point de chaleur, & une grande féchereffe durant prefque tout le mois.

Il y a eu dans plufieurs nuits des gelées blanches. La liqueur du thermomètre ne s'eft élevée qu'un feul jour, (le 24) jufqu'au terme de 18 degrés au deffus de celui de la congélation.

Vers le milieu, & à la fin du mois, il y a eu quelques jours de pluie; mais elle n'a pas été fuffifante pour détremper nos campagnes deffféchées par les vents du nord, qui ont fouffié conftamment pendant tout le mois d'avril, & jufqu'au quinze de ce mois.

Le mercure dans le baromètre a prefque toujours été obfervé proche du terme de 28 pouces; il ne s'eft guères éloigné que le 17 & le 18 du mois. Ce dernier jour, il eft defcendu à celui de 27 pouces 6 lignes Le 13, il s'étoit élevé au terme de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 18 degrés au deffus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au deffus de ce terme. La différence entre ces deux termes eft de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 ½ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 ½ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
9 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
3 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'Ouest.
11 fois de l'Ouest.
10 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuag.
10 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de mai 1785.

La fièvre continue-putride s'est étendue, ce mois, parmi le peuple & chez les militaires; elle a même gagné la classe des bourgeois aisés: nombre de personnes en ont été les victimes. Outre les symptômes ordinaires à ce genre de fièvre, on a observé, dans quantité de malades, des taches rouges de différente étendue, dispersées sur les diverses parties du corps. Leur couleur décidoit de l'importance & du danger de la maladie; celles qui se trouvoient livides, ou d'un rouge obscur & foncé, étoient un symptôme mortel. Dans ce cas, l'accablement & la prostration des forces vitales étoient extrêmes. Il étoit important de recourir de bonne-heure aux vésicatoires; ensuite de quoi le vi-

naigre camphré & l'élixir fébrifuge d'*Huxham*, délayé dans une boiſſon vineuſe, étoient les moyens les plus propres à les tirer des bras de la mort.

La continuation du temps froid, entretenu par les vents du nord, a rendu les fièvres catarrhales & les points de côté pleurétiques très-communs, notamment parmi les gens du peuple : l'une & l'autre maladie avoit ſouvent un caractère de malignité. Les ſujets affectés de la pleuréſie, n'expectoroient que des matières crues, gluantes ou mouſſeuſes, rouillées, ou même noirâtres, qui déſignoient une diſpoſition gangréneuſe dans le poumon : auſſi ces malades ſuccomboient vîte, lorſqu'ils n'étoient pas ſecourus promptement, & par de puiſſans moyens.

Les fièvres intermittentes perſiſtoient, ſurtout la fièvre tierce & la double tierce. Dans nombre de ſujets, c'étoit la récidive des fièvres d'hiver ; & ſouvent la maladie préſentoit des complications qui contre-indiquoient l'emploi du quinquina : l'enflure des extrémités inférieures étoit ſouvent la ſuite de ces fièvres. La petite-vérole étoit fort ralentie à la fin du mois.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

MÉDECINE.

Traité de la phthiſie pulmonaire, avec la méthode préſervative & curative de cette maladie, fondée ſur des obſervations; par M. RAULIN, docteur en médecine, agrégé honoraire au collège royal de médecine de Nancy, penſionnaire, conſeiller médecin ordinaire du Roi, cenſeur royal, ancien inſpecteur général des eaux minérales du royaume & des maiſons de ſanté de Paris, de la Société royale de Londres, &c. A Paris, de l'imprimerie de Valade, *rue des Noyers, 1782. In-8° de 459 pag.*

1. L'auteur dit dans ſon diſcours préliminaire, que la phthiſie a pris *ſon principe de la dégénération* de l'eſpèce humaine, *dont le ſecond âge du monde a commencé le tableau;* que les paſſions s'étant développées de plus en plus, & le luxe ayant été porté à ſon comble, cette maladie a fait des progrès effrayans, & eſt *parvenue au point d'alarmer l'humanité.* La découverte des grandes Indes y eſt auſſi pour quelque choſe. Lorſqu'on veut ſe jetter dans

des considérations vagues & générales sur les effets des révolutions de la société, il est aisé de faire un étalage imposant des prétendues causes de maladies ; mais cette sorte de considération n'offrant rien de précis à l'esprit, rien qu'on ne puisse appliquer à presque toutes les maladies, ne sauroit servir de base à la pratique médicinale. Rien n'est plus arbitraire que de mettre sur le compte du luxe & des épiceries une maladie telle que la phthisie, qui a existé dans tous les temps, & qui est très-commune dans des campagnes, où le luxe & le désordre des passions sont le moins connus. Il seroit plus vrai de dire que cette maladie, sans exclure les causes accidentelles qui peuvent la produire, est née avec l'homme, dont les fonctions organiques se faisant quelquefois avec impétuosité ou avec difficulté, opérent principalement sur la poitrine une réaction que ce viscère ne peut pas toujours soutenir. C'est pourquoi, selon l'observation d'*Hippocrate*, & l'expérience constante de tous les siécles, il est une époque de la vie où cette maladie est très à craindre, où il est peu de jeunes gens qui n'en soient plus ou moins ménacés.

Le livre de M. *Raulin* est divisé en cinq parties, & chaque partie en cinq sections. Dans la première partie, l'auteur expose tout ce qu'il croit propre à établir la connoissance de la phthisie pulmonaire. Il donne dans la seconde, les moyens capables de préserver de cette maladie & d'opérer sa guérison. Dans la première section de la première partie, on trouve la définition ou plutôt la description de la phthisie. L'auteur traite dans la seconde

ſection, de la phthiſie eſſentielle, de l'héréditaire & de la contagieuſe. Il expoſe dans la troiſième le tableau de celle qui ſuit les différentes hémoptyſies. La phthiſie tuberculeuſe eſt l'objet de la quatrième; ainſi que celle qui provient des vomiques, d'obſtructions des viſcères du bas-ventre, & des maladies aiguës. Dans la cinquième, il s'agit des phthiſies qui ſont la ſuite de métaſtaſes à la poitrine, telles que celles du flux hémorrhoïdal, des règles, de la matière des vieux ulcères, & des éruptions cutanées.

Dans les différentes ſections qui font la ſeconde partie, l'auteur, après avoir expoſé les cauſes de chaque genre de phthiſie, propoſe les moyens de la prévenir & de la guérir.

Cet ouvrage contient des idées juſtes & des vues utiles, mais qui ne ſont point neuves. L'auteur a recueilli, à-peu près, ce que pluſieurs médecins célèbres, & ſur-tout *Van-Swieten* avoit déja dit ſur la phth ſie pulmonaires, ſur ſes différentes cauſes, & ſur le traitement qu'elles exigent. Quant à l'uſage du lait, quoique M. *Raulin* ne ſoit pas le premier qui l'ait proſcrit, il ſemble à cet égard plus original que tous ceux qui l'ont précédé, en ce qu'il interdit ce moyen ſans reſtriction. Outre que ſon opinion ſur cela eſt oppoſée à la pratique conſtante des plus grands médecins, & à une longue expérience qui a ſouvent fait voir les bons effets du lait, l'auteur la fonde ſur des raiſonnement très-peu ſolides, comme on peut s'en convaincre par ce ſeul paſſage, qui ſert de baſe à tout ce qu'il dit contre l'uſage du lait dans la phthiſie. « *Willis* a ob-
» ſervé que le ſang ſe corrompt de lui-même,

» tout comme le lait ; & l'un & l'autre s'ai-
» grissent avant de se corrompre. L'acide du
» lait étant développé dans les vaisseaux du sang
» ne peut que lui communiquer cette qualité ;
» le sang la communiqueroit également au
» lait, s'il ne l'avoit pas déja contractée. » Il est aisé de voir que cette double supposition, sçavoir, que l'acide du lait développé dans les vaisseaux du sang, corrompt ce fluide, & que l'acide développé du sang, corrompt le lait, ne peut s'admettre. Elle ne porte sur aucune preuve, & même la supposition de M. *Raulin* est démentie par les connoissances physiologiques. Car il n'y a pas un aliment si pur, si sain qu'il soit, qui ne pût devenir nuisible, s'il passoit dans la masse du sang avec les qualités qui lui sont propres, & s'il n'avoit été modifié par l'action des forces digestives, & s'il pouvoit être corrompu par le sang qui seroit dans un état d'acidité développée.

M. *Raulin* a porté le même vice de raisonnement dans l'examen de plusieurs autres substances usitées dans le traitement de la phthisie pulmonaire, telles que les limaçons. Le bouillon de limaçons n'a vraisemblablement d'autre propriété que de fournir une gelée animale, c'est-à-dire une substance nutritive qui ne fatigue point les forces digestives ; mais en supposant qu'on eût des vertus particulières à y trouver, faudroit-il pour cela se servir des moyens qu'a employés M. *Raulin ?* est-ce en dénaturant à un feu de reverbère des limaçons, qu'on pourroit s'assurer s'ils sont utiles dans la phthisie ? Cette manière d'examiner les substances alimentaires ou médicamenteuses ne sauroit s'appliquer sur-tout à celles qui

sont tirées du règne animal & du règne végétal; dans tous les cas même elle ne peut fournir que de fausses lumières, si elle n'est subordonnée à l'observation médicinale.

Consultations de médecine, & Mémoire sur l'air de Gemenos; par M. M. F. B. RAMEL le fils, docteur en médecine. A la Haye, chez les libraires associés; & se trouve chez Mossy, *à Marseille. in 12 de 419 pag. Prix 3 liv. broché.*

2. M. *Ramel* est un médecin qui exerce son art avec distinction & avec succès dans la Provence. Il a voulu rendre utiles au public les connoissances dont il fait un usage si avantageux pour ses malades. Il croit que *les jeunes médecins qui sortent de l'université, quoiqu'ils en rapportent les plus grandes connoissances pourront retirer quelque fruit de ce Recueil d'observations. Il pense qu'il sera d'une utilité plus marquée pour cette foule de guérisseurs subalternes*, qu'il appelle à *la fleur d'orange*, qu'une certaine université multiplie, en faisant un trafic odieux des grades de médecine. M. *Ramel* combat cet abus avec un zèle qui s'étend aux magnétiseurs & aux autres espèces de charlatans. Si l'intérêt suffit pour faire germer l'empirisme, il faut avouer que l'ignorance & les préjugés du peuple sont bien propres à l'entretenir & à l'encourager. M. *Ramel* rapporte que, dans une ville de sa province, l'exécuteur de la haute justice est souvent consulté par les malades. L'idée que celui qui ôte la

vie peut la donner, eſt en effet très-aſſortie à l'eſprit du peuple.

M. *Ramel* a beaucoup de ſagacité pour ſaiſir les indications que préſentent les maladies ſur leſquelles il eſt conſulté, & les remèdes qu'il preſcrit paroiſſent bien appropriés aux différens cas. On pourroit peut-être lui reprocher de s'être trop étendu ſur les cauſes des diverſes affections qu'il a traitées. Dans la ſixième conſultation, par exemple, il s'agit d'un homme mélancolique qu'une humeur dartreuſe vague a jetté dans une ſuite d'indiſpoſitions, en affectant ſucceſſivement divers organes. M. *Ramel* emploie ſix ou ſept pages pour l'expoſition des cauſes de cette maladie : *Les auteurs*, dit-il, *ont diſtingué dans les humeurs pluſieurs qualités vicieuſes, qui ont chacune des nuances imperceptibles, & qu'on pourroit ſubdiviſer en pluſieurs autres. Ces qualités générales ſont la dyſcraſie ſéreuſe, la dyſcraſie ſalée-acide, la dyſcraſie ſalée-âcre & ammoniacale ; & c'eſt ici préciſément la qualité des fluides de M.* le Conſultant. Il dit auſſi que le ſang de M. *le Conſultant* eſt *viſcide*, *glutineux*, *gommeux*, *réſineux*, *térébenthiné & hériſſé de pointes*. Heureuſement ce jargon, qui ſe trouve dans des auteurs d'ailleurs très-eſtimables, tels que *Boerhaave* & *Sauvages*, ne ſignifie rien ; & comme il ne réveille dans l'eſprit aucune idée qui puiſſe guider le praticien, celui-ci n'en fait pas moins ce qu'il doit faire, & c'eſt ce qui eſt arrivé à M. *Ramel*.

Les conſultations ſont en général le genre d'ouvrages le moins fait inſpirer la confiance des lecteurs. L'auteur y parle pour l'ordinaire de malades qu'il n'a point eu ſous les yeux,

dont il n'a connu l'état que par des rapports ſouvent infidèles, dont il n'a point ſuivi le traitement. Il ne peut point aſſurer que les remèdes qu'il leur a conſeillés ſoient les ſeuls qu'ils aient pris. La forme de conſultations, néceſſite des détails inutiles, & pourtant longs à lire. Si *Sydenham* nous eût donné le journal de ſa pratique & le recueil de ſes conſultations, nous aurions peut-être vingt volumes in-folio à lire, au lieu d'un volume in-quarto, auquel peut ſe réduire tout le réſultat de ſa pratique. Dans un ſiécle où l'on écrit autant que dans celui-ci, un médecin qui ſe croit capable de contribuer par ſes écrits au progrès de l'art de guérir, ne peut le faire efficacement qu'en préſentant les réſultats d'une longue ſuite d'obſervations, d'autant plus qu'on ne ſauroit rien conclure d'une obſervation iſolée ; enfin l'on pourroit faire aux conſultations le même reproche que M. *Ramel*, dans ſa Diſſertation (*a*) ſur l'air de Gemenos, fait aux obſervations météorologiques qu'il traite d'*oiſeuſes*.

Quant à l'air de Gemenos, dont M. *Ramel* a fait le ſujet d'une diſſertation, il réſulte de la deſcription topographique qu'il en donne, que l'atmoſphère de cet endroit eſt humide & graſſe, propre à ramollir des fibres ſéches & irritables, telles qu'on les a communément dans les pays méridionaux. Cet air a été utile à beaucoup de phthiſiques. On envoie à Gemenos indiſtinctement toute ſorte de malades.

(*a*) M. *Ramel* annonce dans cette Diſſertation, un ouvrage ſur l'abus des applications météorologiques.

M. *Ramel* a très-bien ſenti que l'air de ce lieu ne ſauroit convenir à tous. « Qu'il doit être
» nuiſible dans toutes les maladies qui recon-
» noiſſent pour cauſe la denſité vapide des flui-
» des, le relâchement de la fibre, ſon défaut
» d'élaſticité, dans les bouffiſſures, les œdèmes,
» les pâles-couleurs, &c. »

The Works of JOHN FOTHERGILL, *&c.* C'eſt-à-dire, *Les Œuvres de* JEAN FOTHERGILL, *docteur en médecine; par* JEAN COAKLEY LETTSOM. *3 vol. in-8° avec des gravures. A Londres, chez* Dilly, 1784.

3. La plupart des écrits réunis ici ont été publiés en différens temps, ſoit dans les obſervations & recherches médicinales, ſoit dans les tranſactions philoſophiques, ſoit dans le Gentleman's magazine. C'eſt la célébrité de l'auteur & de l'éditeur qui nous engage à annoncer cette nouvelle édition.

Collectio opuſculorum ſelectorum ad medicinam forenſem ſpectantium, &c. *Collection d'opuſcules choiſis, concernant la médecine légale, recueillie par le docteur* JEAN CHRISTIAN TRAUGOLT SCHLEGEL, *médecin à Langen-Salza dans la Thuringe. A Leipſick, chez* Schneider; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *In-8° de 285 pag.*

4. Les pièces contenues dans ce tome ſont

au nombre de ſept : indiquons-les avec l'année de leur première publication.

I. *Diſſertation ſur le ſoin que les Souverains doivent prendre de la ſanté de leur ſujet ; par* ELEONARD-FRÉD. HEISTER. A Helmſtad, 1738.

Cet écrit partagé en trois ſections, offre d'abord la manière de conſerver ſa ſanté en temps de paix, les moyens d'augmenter la force des citoyens & celle de leur tempérament : ſuit l'in ication des ſecours propres à rétablir leur ſanté altérée, & de quelle manière il faut les leur adminiſtrer ; après quoi il eſt traité des devoirs que les chefs doivent remplir pour procurer la ſanté publique.

II. *Diſſertation ſur l'inſpection & l'ouverture des cadavres, ordonnées par des juges, avec un exemple particulier ; par* BURCARD-DAVID MAUCHART. A Tubinge, 1736.

La conduite qu'un médecin ou un chirurgien doit ſuivre en pareil cas, eſt très-bien détaillée dans ce Mémoire.

III. *Mémoire où l'on expoſe les principales précautions qu'il faut obſerver dans les ouvertures & l'examen des cadavres humains pour ſervir en juſtice ; par* PHILIPPE CONRAD FABRICIUS. A Hemlſtadt, 1750.

IV. *Diſſertation ſur les indices d'infanticide qu'on peut tirer de l'ouverture du cadavre, ordonnée par la juſtice ; par* JEAN-TRAUGOLT ADOLPHE. A Helmſtadt, 1764.

Ce médecin prétend que les gens de l'art ne peuvent avoir trop de circonſpection, & qu'ils ne doivent pas précipiter leurs jugemens.

V. *Diſſertation ſur la grande néceſſité de l'in-*

ſpection du cœur & des gros vaiſſeaux dans l'ouverture & la diſſection des enfans morts, ordonnées par la juſtice. A Helmſtadt, 1752.

C'eſt ſous la préſidence du célèbre profeſſeur *LAURENT HEISTER*, que cet opuſcule a été publié par l'auteur *J. D. FARENHOLTZ*. Il eſt très-intéreſſant & bien écrit; il eſt facile de juger par la lecture que le maître a beaucoup aidé ſon diſciple.

VI. *Mémoire contenant les principales expériences ſur les effets de la putridité dans les poumons des enfans morts avant ou après l'accouchement: on y a joint quelques nouvelles expériences faites ſur les poumons d'enfans morts avant l'accouchement; par JEAN-ANDRÉ CHRISTOPHE MAYER.* À Francfort-ſur-l'Oder, 1784.

VII. *Obſervations ſur les meurtriſſures conſidérées comme indices d'infanticide; par HENRI-FRANÇOIS DELIUS.* A Erlang, 1781.

Cette diſſertation, quoique la plus courte, n'eſt pas la moins intéreſſante de cette collection. Le ſujet qu'on y traite eſt bien éclairci par des exemples particuliers.

Obſervationes de febre petechiali: *Obſervations ſur la fièvre pétéchiale, par M. LOUIS-CHRIST. ALTHOF DE DETMOLD, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez* Dieterich; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1784. *In-8°. de 48 pag.*

5. Au mois de décembre 1782, il commença à régner à Ellershauſen, village ſitué à une lieue environ de Gottingue, une maladie qui faiſoit

périr presque tous ceux qu'elle attaquoit. Il n'y eut d'abord que sept personnes qui en furent saisies; mais six moururent au mois de février suivant; le mal s'étendit rapidement: alors M. *Richter*, conseiller aulique, premier médecin du roi d'Angleterre, physicien de la principauté de Gottingue, reconnut que c'étoit une fièvre pétéchiale qui régnoit dans ce village. Pour s'opposer aux progrès de l'épidémie, il pria M. *Althof* de se rendre à Ellershausen, & d'en observer avec soin le caractère. Ce jeune docteur y vola, & reconnût une fièvre bilieuse, accompagnée de pétéchies. Aidé des conseils de M. *Richter*, il vint à bout d'arrêter promptement l'épidémie.

M. *Althof* publie aujourd'hui les observations qu'il fit alors. Il donne d'abord la topographie d'Ellershausen, décrit cette fièvre pétéchiale, en recherche les principales causes, & expose les moyens qui furent employés avec succès. On commença donc par évacuer la saburre des premières voies, ensuite on corrigea par les antiseptiques la corruption putride qui infectoit déja les humeurs. On fit usage du quinquina lorsqu'il y avoit prostration de forces, & que la masse des humeurs paroissoit déja être en proie à la putridité; mais le succès ne fut pas toujours également heureux.

Dans un cas désespéré, la racine d'arnica procura le plus grand bien; c'est l'objet d'une observation particulière, dans laquelle on examine qu'elles peuvent être les vertus de cette plante contre la fièvre pétéchiale, & quelles sont les indications qui doivent en déterminer l'emploi. On sait que M. *Collin*, médecin de Vienne, a fait avec cette racine des expériences

pour préserver les viandes de la putréfaction, ou pour la corriger lorsqu'elle avoit lieu. M. *Althof* les a répétées en partie, & en conclud que la racine d'arnica l'emporte sur le quinquina, soit pour éloigner, soit pour corriger la putréfaction.

Dissertatio medica sistens observationes practicas circa usum belladonnæ, in melancholia, mania & epilepsia: *Dissertation de médecine, contenant des observations pratiques sur l'usage de la belladonne, dans la mélancolie, la manie & l'épilepsie; par M. JEAN-HENRI MUNCH DE ZELL, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez* Dieterich; *& se trouve à Strasbourg chez* Kœnig, 1783. *In-4° de 32 pag.*

6. Depuis que M. le baron de *Storck* a montré qu'on pouvoit employer utilement, en médecine, plusieurs plantes regardées auparavant comme poisons, d'autres médecins se sont empressés de marcher sur ses traces. La jusquiame, la ciguë, la mandragore, les solanons, sont devenus des narcotiques salutaires, & ont souvent servi à guérir différentes maladies. La belladonne qui est de la famille des solanons, quoique très-suspecte & vraiment vénéneuse, a été aussi essayée dans plusieurs affections; ses effets n'ont pas été sans succès. M. *Munch* rassemble ici toutes les observations qui prouvent ou semblent prouver son utilité dans la manie,

la mélancolie & l'épilepsie. Il ne prétend point que cette plante soit absolument spécifique contre ces maux terribles ; mais il s'efforce de faire voir que ses vertus, confirmées par beaucoup d'expériences, s'accordent avec les causes de ces maladies, qu'elle les guérit souvent, qu'elle y est d'un grand secours, bien qu'on ne puisse pas toujours en donner de solides raisons. On sera sans doute étonné de voir M. *Munch* rapporter tant de maladies guéries par cette plante; car on sait qu'elle a très-souvent échoué: mais ce médecin ne produit que des observations marquées par des succès, afin de ne pas donner trop d'étendue à sa dissertation, ayant cru devoir omettre les cas assez nombreux dans lesquels la belladonne n'a point réussi.

Il a extrait ces observations de *Greding*, de *Stolle* & d'*Evers ;* mais sur-tout de M. *Munch* son père, qui lui acommuniqué ce que sa pratique lui a fourni. Tous les résultats de ces observations sont à-peu-près les mêmes. Les malades ont toujours été parfaitement guéris; mais il faut exposer par quelles méthodes.

Greding qui, le premier, a publié sa méthode dans les adversaires de médecine de *Ludwig*, a d'abord été très-circonspect dans l'administration de ce végétal. Il commença par donner un demi-grain des feuilles pulvérisées, ou de l'extrait mêlé avec du sucre, trois fois par jour, en augmentant insensiblement la dose jusqu'à un grain & demi. Ses malades l'ayant supporté aisément, il mêla l'extrait avec la poudre des feuilles; &, dans l'espace de vingt-quatre heures, il leur fit prendre depuis trois jusqu'à dix pilules d'un grain, en plusieurs fois.

Evers, dont les expériences ont paru en alle-

mand, avala lui-même plusieurs doses de belladonne en poudre. Il éprouva que la dose la plus favorable étoit cinq grains; il y joignit autant de rhubarbe pulvérisée, & la prescrivit ainsi soir & matin, à ses malades. Le douzième jour, il leur faisoit prendre deux onces de sel de Sedlitz.

Stolle, dont on peut voir les observations dans le troisième tome du *Ratio medendi*, se servoit de l'extrait fait avec le suc de la racine de belladonne récemment exprimé. Il faisoit prendre un ou deux grains de cet extrait dissous dans de l'eau, en plusieurs fois, dans l'espace de vingt-quatre heures; deux petites filles, l'une attaquée de la danse de Saint-Gui, l'autre tourmentée de convulsions chroniques, prirent ainsi ce remède. Il en ordonna jusqu'à huit grains à une épileptique de treize ans; & vingt grains à un petit garçon du même âge, aussi épileptique : ces doses étoient seulement pour vingt-quatre heures.

M. *Munch*, père, ne donne qu'une dose de feuilles de belladonne, pulvérisées, dans l'espace de quarante heures, (excepté dans la rage,) en augmentant ou diminuant cette quantité, selon la diversité de l'âge, du tempérament & de la maladie.

M. *Munch* fils examine quelle est la meilleure de ces méthodes. Il préfère la dernière, cite en sa faveur plus de cent épileptiques, ainsi qu'un grand nombre de mélancoliques & de maniaques, guéris avec la belladonne.

M. *Munch* fils a dédié cette dissertation à son père, & à M. *Baldinger*, médecin & professeur à Gottingue.

AUENBRUGGER, &c. Von der ſtillen wuth, *&c.* C'eſt-à-dire, *De la rage mue, ou du penchant au ſuicide comme véritable maladie, avec des obſervations & des remarques ; par M. AUENBRUGGER, docteur en médecine, grand in-8° de 71 pag. A Deſſau, dans la librairie des ſavans, 1784.*

7. L'auteur établit que cette maladie ſuppoſe le dégoût de l'exiſtence, cauſé par un ſentiment inſupportable d'un objet tourmentant qu'on n'eſt pas le maître d'éloigner ; que par conſéquent elle appartient au genre des démences. Les cauſes immédiates de cette affection exiſtent dans l'ame ou dans le corps. Les paſſions de toute eſpèce, les douleurs tant phyſiques que morales, conſtituent les divers genres de ces cauſes. M. *Auenbrugger* reconnoît trois périodes à cette maladie : elle ne fait que commencer, ou elle a déja fait des progrès, ou enfin elle a acquis toute ſon énergie. Il paſſe enſuite à la deſcription des ſignes qui la manifeſtent. On s'apperçoit de dérangemens dans les fonctions du corps, & ces dérangemens vont toujours en augmentant : les malades trahiſſent leur état par certains geſtes, par leur humeur, par leurs actions. Le ſiège principal de cette eſpèce de folie eſt dans le plexus ſplénique, & dans la courbure gauche du colon. Pour la guérir il faut, ſelon l'auteur, avoir recours à l'eau de fontaine pure, à la ligature du ventre, à un véſicatoire de neuf pouces de long & de

ſix pouces de large, appliqué à la région de la ratte. La ſaignée ne convient point: quelquefois on peut aſſocier à l'eau un trés-léger amandé, donner de temps en temps la potion laxative de Vienne, faire faire des frictions aux jambes avec des draps chauds, lorſqu'elles ſont froides, avoir recours à tout ce qui peut diſſiper les malades, les entretenir de choſes gaies, leur préſenter les conſolations de la religion, charger des gardiens vigilans & intelligens de les ſuivre & de veiller ſur eux. S'il faut les lier, on aura ſoin de garnir de linges les endroits où l'on appliquera les ligatures, pour qu'ils ne ſe bleſſent pas lors même qu'ils feront de grands efforts pour ſe dégager. M. *Auenbrugger* a encore retiré certains avantages d'une infuſion théiforme du lierre terreſtre & des fleurs de millepertuis: il a quelquefois adminiſtré des potions anodynes; mais il ſe repent de les avoir données à trop forte doſe, & d'avoir ainſi perdu le fruit qu'il avoit droit d'en attendre.

Les obſervations que l'auteur a jointes à cette brochure ne répondent point à l'eſpérance qu'il veut faire concevoir. Les malades qu'il a traités ont tous péri. Le premier a eu différentes rechutes, & a enfin ſuccombé à une inflammation des inteſtins: le ſecond a été attaqué d'une fièvre lente étique, & a perdu le jugement; les autres ſont parvenus à exécuter leurs ſiniſtres deſſeins. Ces non-ſuccès portent M. *Auenbrugger* à établir quelques concluſions générales, & à conſeiller de s'abſtenir d'une trop forte contention d'eſprit, du chagrin, du trop grand repos, de l'oiſiveté, de la crapule.

ORIBASII medicinalium collectionum liber primus: *Le premier livre des collections de médecine d'ORIBASE, publié pour la première fois en grec & en latin, d'après un manuscrit de Moscou; par M. GRUNER, doyen de l'université de Jena, professeur public ordinaire de botanique & de médecine théorétique. A Jena, chez* Maukius, 1782. *In 4° de 16 pag.*

8. Les collections de médecine d'*Oribase* n'ont encore paru qu'en latin. Cette version faite par *Rasario* est tout à-la-fois inexacte & mutilée. Les savans desiroient depuis long-temps une édition du texte grec. M. *Matthei* avoit annoncé dans un ouvrage périodique allemand, que les quinze premiers Livres de ces collections existoient en grec dans un manuscrit de la bibliothèque impériale de Moscou. M. *Gruner* a engagé ce philologue à lui en procurer une copie. Il a obtenu en partie ce qu'il desiroit: c'est pour ne pas laisser attendre plus long temps les savans, qu'il a publié le premier Livre en grec, avec sa traduction latine, & quelques courtes notes.

De vera diabetis caussa in defectu assimilationis quærenda: *De la vraie cause du diabètes, qu'il faut chercher dans un défaut d'assimilation; par M. FRANÇ. PLACE, d'Yorck en Angleterre, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue,*

chez Dieterich; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1784. *In-4° de 26 pag.*

9. M. *Place*, dans cette dissertation, rejette les différentes théories proposées avant lui sur la cause du diabètes. Comme dans cette maladie les urines sont blanches, ou de couleur naturelle, & qu'elle n'est jamais compliquée de jaunisse, il assure que le diabètes provient toujours de la diminution des forces du corps & de la force assimilatrice qui est très-affoiblie. Ce médecin anglois s'appuie dans ce Mémoire de beaucoup d'argumens propres à confirmer ce sentiment.

De despiciendis artium & medicinæ irrisoribus differitur: *Il faut mépriser ceux qui se raillent des arts & de la médecine; par M. J. CHARLES GEHLER, vice-chancelier de l'université de Leipsick, professeur public ordinaire d'anatomie & de chirurgie, assesseur de la Faculté de médecine, &c. &c. 1784. A Leipsick, chez la veuve* Bueschel, *in-4° de 15 pag.*

10. Le vice-chancelier actuel de l'université de Leipsick ne se donne point pour auteur de ce discours; c'est, dit-il, le dernier opuscule académique sorti de la plume de feu M. *Plaz*, célèbre professeur que la Faculté de médecine vient de perdre.

Diſſertatio medica de acrimonia urinoſa in corpore humano retenta : *Diſſertation de médecine ſur l'acrimonie urineuſe retenue dans le corps humain ; par M.* SIMON NEUBURG, *de Francfort, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez* Barmeier ; *ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *In-4° de 32 pag.*

11. L'urine, cette liqueur animale, âcre & corroſive, qui tourne ſi facilement à la putridité, devient la cauſe de beaucoup de maladies graves, quand elle eſt trop long temps retenue dans le corps humain ; ſon ſejour prolongé engendre cette acrimonie urineuſe, qui infecte dans peu toute la maſſe des humeurs. L'auteur examine les principes conſtituans de cette acrimonie, & expoſe les diverſes manières dont elle peut ſe former. Il recherche enſuite toutes les maladies qu'elle peut produire, & aſſure que celles qui naiſſent le plus fréquemment de cette cauſe ſont les maladies de la tête & du ſyſtême nerveux.

M. *Neuburg* a dédié cette diſſertation au Sénat de Francfort. Il a fait imprimer à la fin, une Lettre qui lui a été adreſſée par M. *Marx*, médecin de la Cour de Cologne. On y trouve une énumération ſuccinte & préciſe des maux que l'urine peut engendrer par ſa rétention ou par ſa métaſtaſe.

Diſſertatio medica de aeris fixi uſu medico nuper celebrato : *Diſſertation de médecine ſur l'uſage de l'air fixe, récemment célébré en médecine ; par M.* CHARLES-JEAN NYBERG, *de Reval en Livonie, docteur en médecine. A Jena, chez* Maukian, 1783. *In-4°* de 39 *pag.*

12. Les Anglois ſont les premiers qui aient vanté l'uſage médicinal de l'air fixe. Des médecins de différentes nations ont répété leurs expériences, & le ſuccès a beaucoup varié ; les uns louent ce nouveau remède, tandis que d'autres le condamnent abſolument. Dans cet état de cauſe, une diſſertation où l'on rapporte exactement les faits, & où l'on pèſe avec impartialité le pour & le contre, ne ſauroit manquer d'être bien reçue : telle eſt celle que nous annonçons, compoſée par un jeune Ruſſe qui vient de prendre ſon doctorat à Jena, où il ſe faiſoit diſtinguer depuis quelques années, non-lement par ſon ſavoir, mais encore par ſon habileté dans la pratique, par ſa douceur & par ſon urbanité.

M. *Nyberg* diviſe cet opuſcule en trois ſections. Dans la première, il indique les manières de retirer l'air fixe, & en examine les vertus ; dans la ſeconde, il fait l'énumération des maladies dans leſquelles on l'a employé ; ces maladies ſont en très-grand nombre. M. *Nyberg* a recueilli toutes les obſervations qui ont été faites, & les met ſous les yeux du lecteur.

Enfin, dans la troisième section, qui est fort courte, il considère s'il faut admettre ou rejetter l'usage de l'air fixe. Voici comment il prononce.

« Que faut-il donc penser de ce nouveau remède ? Sa principale vertu est sans contredit d'être anti-septique, mais elle n'est pas telle qu'on a voulu le faire croire ; elle doit souffrir encore quelque exception. Elle n'enlève pas absolument la putridité, elle l'arrête seulement & diminue la mauvaise odeur ; toutes les observations à ce sujet ne décident pas la question. On doute aussi beaucoup des propriétés antiscorbutique & lithontriptique de ce gaz. *Lettsom* a même vu les symptômes s'augmenter par son usage. On ne peut rien décider non plus, quant à présent, sur sa vertu dans les maladies de l'estomac, des glandes & des nerfs. Il ne faut pas toujours compter sur l'air fixe pour tuer & expulser les vers. »

« Ce qui est seulement certain, c'est que ce remède a desséché la teigne, qu'il excite l'urine & la transpiration ; mais il faudroit voir s'il mérite véritablement d'être préféré aux autres remèdes connus depuis long-temps. En attendant, un médecin prudent doit suspendre son jugement ; quelques jours de plus nous rendront plus certains, & l'on verra peut-être rejeter ce médicament nouvellement venu d'Angleterre. S'il est louable de chercher de nouveaux remèdes, on ne doit pas moins condamner cet enthousiasme, cette espèce de fureur avec laquelle on affirme que l'air fixe l'emporte sur tous les autres médicamens, qu'il est la panacée, le remède universel qu'il faut mettre exclusivement en usage, &c. »

Cette

Cette dissertation est dédiée à M. *de Grotenhielm*, seigneur Russe, gouverneur de l'Esthonie.

Elle est terminée par une Lettre de M. *Starke*, professeur de Jena, adressée à M. *Nyberg*; il lui marque beaucoup de regrets sur son départ. On voit par cette Épître que ce jeune docteur voyoit les malades avec M. *Starke*, que celui-ci l'envoyoit à sa place toutes les fois qu'on venoit des environs lui demander des secours.

Dissertationes medicæ selectæ Tubingenses, oculi humani affectus, &c. *Dissertations médicales choisies de Tubinge, volume I, contenant les affections de l'œil, considérées en médecine & chirurgie; nouvelle édition, publiée par les soins de M.* CHRISTIAN-FRÉDERIC REUSS, *professeur public de médecine dans l'université de Tubinge, membre de diverses Académies & Sociétés célèbres. A Tubinge*, chez Cotta; *à Strasbourg*, chez Kœnig, 1783. *In-8° de 370 pag.*

13. Il existe aujourd'hui un nombre prodigieux de dissertations de médecine, publiées dans les différentes universités de l'Europe. Il n'est pas rare d'en trouver de fort intéressantes, & qui méritent assurément d'être connues plus loin que la province où elles prennent

naiſſance ; mais la petiteſſe de ces opuſcules & le peu d'importance qu'on met à les conſerver, les condamne ſouvent à l'oubli. Le baron *de Haller* a bien ſenti que la plupart éprouvoient un ſort trop rigoureux. Il en a fait pluſieurs choix, qui ont été très-accueillis du public. D'autres médecins ont ſuivi ſon exemple. *Sandifort* a recueilli les diſſertations hollandoiſes ; *Waſſerberg*, celles de Vienne ; *Klinkosch*, celles de Prague ; *Spielmann*, celles de Strasbourg, &c. M. *Reuſs* s'occupe de celles de Tubinge. Il ne prétend point les donner toutes, le nombre en eſt trop conſidérable ; mais il fait un choix de celles qui offrent des découvertes, & qui ſont fondées ſur des obſervations ſolides & ſur des expériences exactes. Son Recueil commence par les opuſcules de chirurgie, & ce volume eſt compoſé de ceux que *Burkard-David Mauchart*, conſeiller premier médecin du duc *de Wirtemberg*, profeſſeur de chirurgie à Tubinge, a donnés ſur les affections des yeux. Le baron *de Haller* en avoit déja inſéré quelques-uns dans ſa collection. Tous ils ont plus ou moins de mérite ; ſont très-rares & fort recherchés en Allemagne. Je vais indiquer ceux de ce volume.

I. *L'ophthalmoxyſis nouvelle & antique, ou belle opération oculaire de* WOOLHUSE *&* D'HIPPOCRATE, *miſe au jour d'après le texte grec, négligée pendant deux mille ans, mais paroiſſant à préſent avec ſplendeur.*

Ce ſavant profeſſeur donne le nom d'*ophthalmoxyſis* à cette opération que *Woolhuſe* nomme *dégourdiſſement, ou dégonflement & ſcarification du globe de l'œil.* L'on trouve dans

cette dissertation l'histoire, la description de l'instrument, la manière de pratiquer cette antique opération. *Mauchart* en montre l'utilité, & n'oublie pas de faire observer les précautions qu'elle exige.

II. *De l'hypopyon, affection grave de l'œil, difficile à guérir.*

L'hypopyon est une espèce d'abscès de l'œil, qui arrive lorsqu'il s'amasse du pûs dans la première région ou chambre de l'œil, entre la cornée & l'iris. On voit par cette définition, combien une telle maladie est dangereuse. Elle cause souvent l'aveuglement, & quelquefois la mort même. *Mauchart* traite ce sujet en médecin observateur qui connnoît les causes, & en oculiste exercé dans l'art de faire des opérations. Il rapporte à la fin de cette dissertation, cinq observations d'*hypopyon* qu'il a heureusement guéri.

III. *De l'onglet de l'œil, ou du pus amassé entre les lames de la cornée.* Mauchart traite ici de l'onglet (*unguis*) de la même manière qu'il a traité de l'*hypopyon*.

IV. *Des ulcères de la cornée.*

V. *De l'empyème de l'œil, ou du pus stagnant dans la seconde chambre de l'œil.*

VI. *De la fistule de la cornée.* Notre habile oculiste traite ces diverses affections de la manière la plus satisfaisante.

VII. *Du séton de la nuque, des oreilles & de l'œil même.*

Les sétons de la nuque & des oreilles sont assez connus & assez faciles à pratiquer. Il n'en

eſt pas ainſi du ſéton que l'on conduit à travers le globe même de l'œil ; opération qui paroît au premier apperçu, barbare & téméraire. *Mauchart* s'étend principalement ſur cette eſpèce, en démontre l'utilité, fait voir comment il s'y faut prendre pour l'exécuter heureuſement, met devant les yeux de l'oculiſte toutes les précautions qu'il doit obſerver avant d'en venir à une opération ſi délicate, & les cas où elle convient.

VIII. *Des taches de l'œil, & de l'opération chirurgicale qui conſiſte à les enlever.*

IX. *Leucômes de Tobie.* Les amateurs de la médecine ſacrée liront avec le plus grand plaiſir cette diſſertation. *Mauchart* y confére les diverſes leçons de la bible, & donne la préférence à l'édition grecque de *Druſius.* Il examine quelle maladie purent produire les excrémens d'oiſeaux qui tombèrent dans les yeux de Tobie. Il apprend à connoître le leucôme, & déſigne l'eſpèce de l'ancien patriarche ; & enfin quelle peut être la guériſon inſtantanée de ces leucômes. Notre ſavant oculiſte montre ici beaucoup d'érudition, qui dépoſe qu'il étoit non-ſeulement verſé dans ſon art, mais bien encore dans les belles lettres & dans la connoiſſance de l'antiquité.

X. *De la paracentèſe de l'œil dans l'hydrophthalmie & de l'amblyopie des vieillards.* On trouve dans cette diſſertation une opération à peine décrite par aucun autre auteur. *Mauchart* y propoſe un inſtrument que *Woolhuſe* ſemble avoir voulu tenir caché, & la manière induſtrieuſe que *Tourberville*, célèbre dentiſte an-

glois, employoit pour tenter de faire sortir l'humeur aqueuse trouble, pour la changer & l'améliorer.

L'éditeur, M. *Reuss*, a cru inutile de joindre des notes à ces dissertations ; mais à la fin de chacune, il indique les livres qui ont paru depuis *Mauchart*, dans lesquels on peut trouver des éclaircissemens & des supplémens propres à en rendre la lecture plus profitable.

Avis aux mères & aux nourrices, sur l'art & les moyens de prévenir les ruptures aux enfans du bas âge, avec une dissertation sur les hernies, & les particularités des bandages élastiques du sieur D'AIMÉ, *maître en chirurgie à Sedan. A Charleville, chez* Guyot, 1783. *Petit in-8° de 27 pag.*

14. On trouve dans cette brochure quelques instructions sur la manière de porter les divers bandages propres à contenir les hernies ; on y a indiqué les précautions qu'il faut avoir dans leur usage. Après avoir démontré le grand nombre d'inconvéniens qui résultent de ne point découvrir une hernie dans son commencement, M. *d'Aimé* passe à l'effet salutaire du bandage dans la jeunesse, aux moyens préservatifs contre les ruptures des enfans, aux remèdes & aux moyens qui peuvent contribuer à les guérir.

M. *d'Aimé* tient un fonds de diverses sortes de bandages.

Dissertatio medico-chirurgica in qua novum ad ligaturam polyporum uteri instrumentum, &c. *Dissertation médico-chirurgicale, dans laquelle se trouve décrit un instrument pour faire la ligature des polypes de la matrice; par M. FRÉDERIC-JEAN GOERTZ, docteur en médecine & en chirurgie. A Gottingue*, *chez* Dieterich ; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *In-8° de 53 pag. avec figur. en taille-douce.*

15. On regarde avec raison comme une maladie très-difficile à guérir, le polype de la matrice & du vagin. Il se rencontre assez souvent en France. On le croit plus rare en Allemagne, & dans le reste de l'Europe ; mais, selon M. *Goertz*, son existence n'est pas facile à reconnoître ; les chirurgiens même les plus expérimentés y sont trompés. Le polype mine sourdement les malades, qui périssent sans qu'on se doute de la véritable cause de leur mort. Quelquefois on le prend pour une autre maladie, & sur-tout pour la chute de matrice avec inversion. Les écrivains françois offrent eux-mêmes plusieurs exemples de cette erreur. Toutes ces considérations ont engagé ce médecin à composer cette dissertation. Il explique d'abord ce qu'on entend par le mot *polype*, & expose les autres dénominations, tant anciennes que modernes, par lesquelles on a désigné cette maladie. Il divise ensuite les polypes selon leur insertion, leur caractère & leur nature. Il recherche les causes qui peuvent, d'une manière

probable, produire de telles excroissances. Il propose les différentes méthodes employées pour les extirper, en montre les inconvéniens & les avantages, & donne les raisons qui le déterminent à préférer une méthode à une autre : après quoi il décrit le nouvel instrument qu'il a inventé, & dont il a fait graver la figure.

Tractatio de quibusdam notabilioribus objectis ad artem obstetricandi spectantibus, tironum usui destinata. *Traité sur quelques objets très-importans pour l'art des accouchemens, destiné à l'usage des commençans; par* CHRÉTIEN-JACQUES-THÉOPHILE DE MEZA, *le jeune, docteur en médecine, praticien & accoucheur à Copenhague, membre de la Société royale de médecine de la même ville. A Copenhague, chez* Proft; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *Petit in-8° de 118 pag.*

16. M. *de Meza*, autrefois de la nation Juive, a dédié son Traité à M. *Saxtorph*, docteur en médecine & professeur de l'art des accouchemens; & à M. *Orlow*, premier accoucheur de la maison royale des pauvres. Après avoir fait la description anatomique exacte du bassin, indiqué ses usages, & marqué les qualités qu'il doit avoir pour être bien conformé, l'auteur donne des éclaircissemens sur les affections naturelles, & sur les maladies qui dependent de la grossesse

& de l'accouchement. M. *de Meza* s'étend particulièrement sur l'hémorrhagie de la matrice. Il décrit en détail les diverses espèces d'accouchemens ; il finit par les signes qui démontrent la mort du fœtus. On trouve à la fin de cet ouvrage élémentaire, l'histoire d'une fièvre puerpérale, qui a régné à Copenhague en 1781. Plusieurs paragraphes présentent l'aitiologie sommaire de cette espèce d'épidémie.

Caroli a LINNÉ equitis Systema Vegetabilium secundùm classes, ordines, genera, species, cum caracteribus & differentiis; editio decima quarta, præcedente longè auctior & correctior, curante JO. ANDREA MURRAY, equite ord. reg. de Wasa, consiliario r. aul. professore medic. & botan. o. in Acad. reg. Gotting. præfecto horti r. botanic. Societatum scientiarum Gottingens. Stockholm. Upsal. Gothenb. & Lundens. medicarum Parisiens. Nanc. Hafn. atque œconomicarum Bernens. & Cell. membro. *Le Systême des végétaux, divisé en classes, ordres, genres & espèces, avec les caractères & les différences, par le chevalier* DE LINNÉ; *édition quatorzième, beaucoup plus augmentée & plus correcte que la précédente, par les soins de* JEAN-ANDRÉ MURRAY. *A Gottingue, chez* Diete-

rich; *se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1784. *In-8° de 987 p.*

17. L'édition précédente de cet important ouvrage étant épuisée depuis deux ans, il étoit nécessaire d'en donner une nouvelle.

Comme dans l'espace des dix dernières années, on a découvert un très-grand nombre de plantes, & qu'on a rendu plus exacts les caractères de beaucoup d'autres déja décrites, il convenoit d'enrichir cette édition de ces deux objets. En effet, depuis que le célèbre chevalier *de Linné* a mis la dernière main à son systême, plusieurs botanistes ont entrepris des voyages dans des contrées fort éloignées & fort peu connues; leurs découvertes étoient dispersées & consignées dans des ouvrages particuliers : il faut encore avouer que dans notre Europe même, on a remarqué quelques végétaux qui avoient échappé aux yeux de nos prédécesseurs. M. *Murray* a donc rassemblé les additions faites par les *Linnés ;* par *Forskal*, dans son voyage en Egypte & en Arabie; par *Aublet*, dans la Guiane françoise & l'isle de France; par *Sonnerat*, dans la nouvelle Guinée & dans l'Inde orientale; par *Bank's*, par *Solander* & par les *Forsters*, dans la mer du sud; par *Sparmann*, dans l'Afrique méridionale; par *Thunberg* au même endroit, à Ceylan, à Java, & dans le Japon; par *Pallas*, par *Georgi*, & autres scrutateurs de la nature, dans l'immense empire Russe : il a encore conféré les nouvelles plantes dont la connoissance est dûe au zèle de *Jacquin*, lesquelles ne se trouvent que dans le *Jardin de Vienne* & dans la *Flore d'Autriche*, & examiné celles qui sont l'objet

des derniers travaux de *Gouan de Montpellier.*

Ainſi, l'on aura par les ſoins du profeſſeur de Gottingue, l'hiſtoire des richeſſes actuelles de la botanique. Avec cet ouvrage, on peut aſſurément ſe paſſer du ſupplément des plantes, publié par *de Linné* fils, & des autres collections. Outre des obſervations nombreuſes, ajoutées aux genres & aux eſpèces, M. *Murray* indique de nouveaux ſynonymes : dans chaque article, la briéveté eſt jointe à la clarté. Ce travail difficile, & qui a demandé beaucoup de temps & de courage, eſt exécuté avec toute la perfection dont il étoit ſuſceptible.

Mémoire ſur la queſtion : Quels ſont les végétaux indigènes que l'on pourroit ſubſtituer, dans les Pays-Bas, aux végétaux exotiques, relativement aux différens uſages de la vie ? *qui a remporté, en 1783, le Prix de l'Académie impériale & royale des ſciences & belles-lettres de Bruxelles ; par M. FRANÇ. XAV. BURTIN, médecin conſeiller de feu S. A. R. le duc* CHARLES DE LORRAINE, &c. *membre de la Société royale de Médecine de Paris & de celle de Nancy, de l'Académie hollandoiſe des ſciences de Harlem, & de la Société de phyſique, hiſtoire naturelle & chimie de Lauſanne. A Bruxelles, de l'imprimerie Académique, 1784. In-4° de 187 pag.*

18. L'Académie des ſciences, belles-lettres

& arts de Lyon, propoſa pour le ſujet d'un Prix qu'elle a couronné en 1776, *de trouver dans le régne végétal, les découvertes les plus importantes, relativement à la matière médicale.* La couronne a été décernée à MM. *Coſte* & *Willemet*, qui ſe ſont réunis pour leurs recherches & pour leurs expériences. Le Journal de médecine a rendu compte dans le temps de leur ouvrage, (*année 1778, mars*). L'Académie impériale & royale des ſciences & belles-lettres de Bruxelles, a depuis propoſé cette queſtion : *Quels ſont les végétaux indigènes que l'on pourroit ſubſtituer, dans les Pays-bas, aux végetaux exotiques, relativement aux différens uſages de la vie ?* Le prix a été accordé au Mémoire que nous annonçons ; il a été compoſé par M. *Burtin*, qui s'eſt ſervi avantageuſement des auteurs françois ſes prédéceſſeurs.

Les végétaux indigènes que M. *Burtin* propoſe pour tenir lieu des exotiques, dont le prix eſt communément porté trop haut pour le plus grand nombre des individus, ſont non-ſeulement les végétaux qui croiſſent ſpontanément dans les Pays-bas, mais encore ceux qui, par la culture, s'y naturaliſent, y multiplient, qui réſiſtent aux intempéries des ſaiſons, & dont les fruits parviennent à une parfaite maturité.

M. *Burtin* a rangé ſes végétaux par ordre alphabétique. A une ſynonymie choiſie qui ſe trouve en tête, il joint les phraſes & les dénominations du chevalier *de Linné*, ainſi que les noms françois & flamands vulgaires.

Voici quelques-uns de ces ſuccédanés.

La racine de guimauve remplace la gomme arabique.

L'écorce dure & ligneuse de l'amande de la pêche pulvérisée & donnée à la même dose, & de la même manière que le quinquina, guérit parfaitement les fiévres intermittentes, après avoir préparé le malade par les évacuans nécessaires. Ce remède simple a été long-temps un secret dans les Pays-bas.

La racine de boucage peut être substituée à celle de pyrèthre pour exciter l'excrétion de la salive dans les paralysies de la langue, & dans les autres cas où le ptyalisme & l'irritation de la bouche sont jugés nécessaires. Cette racine pulvérisée peut tenir lieu de poivre.

La racine de chicorée sauvage, torréfiée & mise en poudre, mêlée avec autant de café, donne une infusion qui conserve absolument le même goût & la même saveur que le café seul. « Beaucoup de personnes en ce pays, dit M. *Burtin*, font usage de ce mélange dont on a débité une quantité prodigieuse en détail pendant la dernière cherté du café, sans que les acheteurs se soient apperçus de la supercherie, non plus que de celle qu'on pratiquoit par le mélange du grain avec le café, dont l'usage est moins salutaire que celui du premier mélange. »

L'écorce de saule entre les mains de M. *Burtin*, a guéri des fébricitans, que le quinquina avoit manqués.

Le zeste de noix est un puissant antiseptique. M. *Burtin* dit avoir vu trois guérisons frappantes, opérées par sa vertu. « Une des trois étoit une gangrène au bras, à la suite d'une blessure faite avec un canif. Les chirurgiens, après avoir épuisé tous les remèdes internes & externes usités en pareil cas, avoient proposé l'am-

putation comme le ſeul moyen reſtant, & même devenu fort douteux. Sur ces entrefaites arrive le poſſeſſeur du ſecret du zeſte; il viſite le bras, & promet guériſon: les chirurgiens partent en prédiſant l'événement funeſte que tout annonçoit; mais, contre leur attente, ils trouvent le lendemain la gangrène bornée, & ne peuvent s'empêcher d'attribuer à deux ou trois doſes d'un gros de zeſte en poudre chacune, que le malade avoit priſes dans autant de gobelets de vin de Moſelle pendant la nuit, la guériſon de leur malade. »

Ce Mémoire mérite l'attention des amateurs, à cauſe des recherches étendues qu'il a exigées. C'eſt ainſi que l'art acquiert tous les jours des reſſources; mais des reſſources aiſées à trouver, & qu'on a, pour ainſi dire, ſous la main.

Quoiqu'un ouvrage de ce genre ne doive pas s'eſtimer abſolument d'après le ſtyle, on deſireroit cependant qu'il fût plus ſoigné; comme c'eſt un étranger qui parle notre langue, il mérite de l'indulgence. Mais l'imprimeur eſt repréhenſible d'avoir apporté peu de ſoin à la correction de ce Mémoire, qui fourmille de fautes typographiques.

JOANNIS CRATONIS A KRAFTHEIM, trium imperatorum quondam conſiliarii & archiatri epiſtola ad JOANNEM SAMBUCUM, med. doct. conſiliarium & hiſtoricum cæſareum de morte imperatoris Maximiliani ſecundi, in uſum medicorum nunc primum ſeor-

ſim edidit D. CHRIST. GODOFRED. GRUNER, prof. medicinæ Jenenſis. *A Jena, chez les héritiers de* Cunon, 1782. *In-8°, de 29 pages.*

19. L'empereur Maximilien II, fut très-regretté de ſes ſujets: ſa bonté & ſa tolérance le leur avoit rendu cher; mais les hiſtoriens du temps ne s'accorderent nullement entre eux ſur la cauſe de ſa mort. M. *Gruner* ayant appris de M. *Hoffmann*, médecin d'Altenbourg, qu'il venoit de trouver, à ce ſujet, une lettre de *Jean Craton*, cachée parmi les Commentaires d'*Hippocrate*, conſervés dans la bibliothèque du collège d'Altenbourg, il le pria de la lui faire copier avec toute la fidélité poſſible; & il vient de la publier.

JEAN CRATON étoit un des bons médecins de ſon ſiécle. Il fut premier médecin de trois empereurs, au nombre deſquels on compte Maximilien lui-même. Il étoit très-verſé dans la pratique, & tenoit un rang diſtingué parmi les ſavans du ſeizième ſiécle. Il étoit très-malade pendant la dernière maladie de Maximilien. Son témoignage n'en mérite pas moins toute croyance, & la candeur qui règne dans cette lettre la fait lire avec intérêt. On y apprend que l'empereur Maximilien II mourut à la ſuite d'une douleur néphrétique, pour ne pas avoir voulu ſuivre les ſages conſeils de ſes médecins, tandis que malheureuſement pour lui il donna ſa confiance à une femme, qui lui avoit été recommandée par quelques-uns de ſes courtiſans.

Cette édition de la lettre de *Craton* n'eſt

point la première. Elle avoit déja été imprimée dans un ouvrage allemand de M. *Buder*, & dans le livre de *difficili in obs. anat. ep crisi*, par M. *Isenflamm*. Mais c'est la première édition qui ait été publiée séparément, & l'on doit assurément en savoir gré à M. *Gruner*.

Elle est dédiée au docteur *Jean-Pierre Frank*, conseiller intime & premier médecin de l'évêque de Spire, qu'il appelle son patron & son fauteur. *Frank* est avantageusement connu dans le nord, par un ouvrage *de Politica medica*, dans lequel il indique les soins qu'exige la santé publique, les droits sacrés & inviolables de l'humanité, l'indulgence qu'il faut avoir pour les jeunes filles enceintes, la dureté & l'inutilité des lois promulguées contre elles, tant que le système d'éducation répandu aujourd'hui en Europe ne changera pas.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

Nouvelles sondes flexibles (a).

C'est à M. *Pickel*, docteur & professeur en médecine à Wirzbourg, qu'on doit cette invention. Voici en quoi elle consiste: on fait faire par un rubanier, des cylindres ou gaînes de soie sur un moule convenable : on les enduit ensuite avec un vernis composé de trois parties de vernis commun des menuisiers, (qui n'est autre chose que de l'huile de lin cuite

---

(*a*) Nous avons emprunté les détails concernant ces sondes flexibles, de la troisième partie du sixième volume de la bibliothèque chirurgicale de M. *Richter*.

avec de la litharge d'argent, de la céruſe, du minium, ou du ſucre de Saturne,) d'une partie de ſuccin fondu, & d'autant d'huile de térébenthine. On laiſſe ſécher à l'air; &, quand tout eſt bien ſec, on répète cette opération: après avoir donné trois couches, on les paſſe au four, c'eſt-à-dire qu'on les met au four vingt-quatre heures après y avoir cuit le pain, & qu'il n'eſt plus qu'à une chaleur de ſoixante à ſoixante-dix degrés du thermomètre de *Réaumur* : on les y laiſſe dix ou douze heures; &, après les avoir retirées la première fois, on les unit au moyen de la pierre ponce. Quand on a appliqué quinze ou dix-huit couches; & qu'on les a fait paſſer cinq ou ſix fois au four, on les polit au tripoli & à l'huile.

Ces ſondes ſont très-flexibles, liſſes, & ſouples; elles ſont plus durables à l'uſage que celles que M. *Theden* fait avec la gomme élaſtique. Celles-ci ſe dégarniſſent quelquefois, & laiſſent le fil métallique à nu: d'ailleurs les ſondes de M. *Pickel* ſont beaucoup meilleur marché; on peut en avoir cinq pour un louis d'or.



ANNONCE.

Dissertations de médecine publiées à Jena, en 1784.

PROEPFFER, (*JACOBUS HENRICUS*) *Diss. de caussis phthiseos pulmonalis*, chez Maukian, in-8°, ainsi que les suivantes.

KRUMBHOLZ, (*CHRISTIANUS HENRICUS*) *Diss. medica sistens examen seminis muliebris.*

METICKE, (*JOANNES FREDERICUS*) *Diss. de virtute boracis medicinali dubia.*

CHRISTIANI LANGII, Prof. med. quondam Lips. facies Hippocratica levi penicillo adumbrata re udi curavit, D. *CHRIST. GOTTFRIDUS GRUNER, Botan. & Theoret. in universit. litt. Jenensi professor.*

REINICK, (*GABRIEL GOTTLIEB*) *Diss. med. sistens momenta quædam de moscho naturali & arte facto*, in-4°. chez Straussian.

GELLER, (*HENRICUS EMMANUEL*) *Diss. med. zincum chemicum inquirens*, in-4°. chez le même.

Descriptio anatomica nervi cruralis & obturatorii, icone illustrata, auctore Martino Ernesto STYX, *med. doct.* in-4°. chez la veuve *Crocker.*

OTTO, (*JOHANNES GODOFREDUS*) *Diss. medica de usu dulcamaræ*, in-4°; chez les héritiers de *Fickelscher* & *Stranckmann.*

Dissertations de médecine publiées en Allemagne.

DANILEUSKY, (*JOHANNES LUKIANOVITZ*) *de magistratu medico felicissimo.* A Gottingue, chez *Dieterich*, in-4°. de 38 pages.

CAMPER, (*PETRI*) *Observationes circa mutationes quas subeunt calculi in vesica, ex belgico sermone in latinum translatæ.* A Pest, chez *Weingand* & *Kœpf*, in-4°. avec figures.

BACH, (*CAROLUS CHRISTIANUS HENRICUS*) *de morborum depravatione ex culpa ægrotorum.* A Erlang, chez *Kunstmann*, in-4°.

STEINBRENNER, (*ERNESTUS CHRISTOPHORUS*) *de naturæ partibus & artis in sanandis febribus intermittentibus.* A Strasbourg, chez *Heitz*, in-4°.

HIRSCH BURGHEIM, (*SALOMO*) *de studio munditiei corporis penes Judæos morbis arcendis atque abigendis apto.* A Leipsick, chez *Sommer*, in-4°. de 36 pages.

JAEHKEL, (*M. THEODORUS TRAUGOTT*) *Aitiologia fluxûs menstrui mulierum.* A Leipsick, chez *Klaubarth*, in-4°. de 39 pages.

HAAS, (*JOANNES GOTTLOB*) *Facultatis medicæ Lipsiensis assessor, Myotomiæ specimen quo musculi pharyngis velique palatini observationibus quibusdam illustrati continentur.* A Leipsick, chez le même, in-4°. de 24 pages.

HAGEN, (*CAROLUS GODOFREDUS*) *Commentatio Botanica de Ranunculis Prussicis.* A Konigsberg, in-4°.

COSSART, (*LUDOVICUS*) *Schediasma de eximiis in vita civili chemiæ usibus, præsertim respectu Livoniæ.* A Konigsberg, in 4°.

STARCKE, (*JOANNES CHRISTIANUS*) *Commentatio medica de universali nuperrime celebrato partum levante, adjunctoque recto opii usu in graviditate, partu & puerperio.* A Jena, chez *Maukiau*, in-4°.

DUCHARVIN, (*ANDRÆAS PICOT*) *de Arthritide.* A Strasbourg, chez *Heitz*, in-4°. de 14 pages.

SCHŒPFF, (*LUDOVICUS AUGUSTUS*) *specimen chemico-medicum de variis lactis bubali salibus aliisque substantiis in ejusdem parte aquosa contentis.* Chez le même, in-4°. de 56 pages.

EISENLOHR, (*THEOPHILUS GUSTAV.*) *de Hydrope cystico.* A Strasbourg, chez le même, n-4°. de 23 pages.

KNELL, (*FRANCISCUS*) *Asthma theoreticè & practicè perlustratum.* Chez le même, in-4°. de 40 pages.

TITON, (*GABRIEL*) *de variolarum morbo.* Chez le même, in-4°. de 24 pages.

LANGUTH, (*JO. FRIEDER. AUGUST.*) *Diss. med. historiam catarrhi epidemici anni 1782 sistens.* A Helmstadt, chez la veuve *Schnorr*, in-8°.

SCHRŒDER, (*THEODORUS GUILIELMUS*) *med. doct. Commentationes medicæ de phthisi hepatica, sectio prima symptomatologiam sistens.* A Gottingue, chez la veuve *Vandenhoek*, in-8°. de 74 pages.

ULRICH, (*JOHANNES FRIDERICUS*) *de virtute medicamentorum ritè æstimanda.* A Hale, chez *Curtius*, in-8°. de 92 pages.

PROCHASKA, (*GEORGIUS*) *Annotationum Academicarum fasciculus tertius.* A Prague, chez *Gerle*, in-8°. de 223 pages, avec figures.

Livres latins sous presse.

Choix de dissertations de médecine de Jena, par le célébre GRUNER, 3 volumes in-4°. A Heidelberg, chez les frères *Phaehler.*

Traité des Fièvres, par STRACK. A Offenbach, chez *Weiss & Brede*, in-8°.

Observations de Botanique, par ANDRÉ RETZIUS, quatrième fascicule. A Leipsick, in-folio, avec figures.

Flore du Cap, de Ceylan & de Java, par M. THUNBERG, Botaniste Suédois, successeur du chevalier LINNÉ.

Livres traduits de l'anglois en allemand.

Mémoires de médecine d'Edimbourg, 6 vol. A Palæopol. chez *Richter.*

Recherches sur la nature & les causes des œdèmes dans les parties inférieures des femmes en couches, par CHARLES WHITTE. A Vienne, chez *Græffer*, in-8°. sous presse.

Catalogue des Plantes esculentes, par CH. BRYANT. A Leipsick, chez *Weidmann*, in-8°.

Elémens de médecine pratique, par GUIL-

LAUME CULLEN, quatre parties, grand in-8. A Leipſick, chez *Fritſch.*

Diviſion ſyſtématique des maladies, par le même.

Obſervations ſur les ſens, & particulièrement ſur la vue & l'ouie, traduites de J. ELLIOT, par CHRIST. LUDWIG. A Leipſick, chez *Weygand*, in-8°.

Œuvres de médecine & de phyſique de J. FOTHERGILL. A Palæop. chez *Richter.*

Choix d'obſervations de médecine & de chirurgie, par HUNTER ; traduit avec des remarques & des augmentations de P. G. KUHN, deux parties. A Leipſick, chez *Weygand.*

Médecin mort en 1784.

M. TORBERN BERGMAN, profeſſeur de chimie à Upſal, & chevalier de l'ordre de Waſa, eſt mort le 8 juillet, à l'âge de cinquante ans, dans un voyage aux eaux minérales de Médeven. Il étoit inſpecteur de la province de Finlande, qui avoit depuis peu fait frapper une médaille en ſon honneur, avec ſa tête, & cette inſcription : *Torbern Bergman, patriæ decus, ac decus ævi*, & ſur le revers : *Ephoro egregio natio Finnica, die 1 Maii 1784.*

PRIX.

Un citoyen de Valence, en Dauphiné, zélé pour les progrès des ſciences, ayant prié la Société patriotique de cette ville, de propoſer un Prix extraordinaire de 300 liv. pour être adjugé

le 26 août 1786, à celui qui, au jugement de ladite Société, aura le mieux traité le ſujet déſigné ci-après; elle a conſenti à ſe charger de l'examen des Mémoires qui lui ſeront adreſſés, & à préſenter au public la queſtion dont le citoyen a lui même donné le Programme en ces termes:

1°. *L'électricité artificielle, depuis ſa découverte juſqu'à préſent, a-t-elle contribué réellement aux progrès de la phyſique?*

2°. *Conſidérée comme remède a-t-elle été dans ſon adminiſtration plus avantageuſe que nuiſible au genre humain?*

Dans le premier cas, on demande: *Quels ſont les avantages qui en ſont réſultés pour la ſcience phyſique?*

Dans le ſecond, on demande, 1°. *Dans quelles maladies elle a paru réuſſir le mieux?* 2°. *Quelle eſt la meilleure manière de l'adminiſtrer?* 3°. *Peut-elle être aidée du ſecours d'autres remèdes?* 4°. Si elle le peut, *quels ſont les remèdes?*

Dans le cas où elle auroit été nuiſible, on demande *ſi les mauvais effets qui en ſont réſultés ſont dûs à la contrariété de la nature de ce remède, ou à ſon adminiſtration mal conduite?*

La Société Patriotique prévient ceux qui voudront traiter ce Sujet, qu'elle accueillera avec plus d'intérêt les ouvrages qui lui préſenteront le plus grand nombre de faits déciſifs & d'obſervations les mieux conſtatées.

Les Mémoires qui ſeront mis au concours doivent être écrits en françois ou en latin, & ſeront adreſſés, francs de port, à Dom *Pernetty*, abbé de Bargel, membre de l'Académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin, de celle

de Florence, &c. ancien bibliothécaire de Sa Majesté le roi de Prusse, & secrétaire de ladite Société, à Valence en Dauphiné.

Ils ne seront reçus que jusqu'au 1er juillet 1786, exclusivement; le terme est de rigueur. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement. Ils doivent seulement mettre une épigraphe ou devise à leurs ouvrages, & y joindre un billet cacheté, qui contienne leurs noms, leurs qualités & le lieu de leur domicile, & sur lequel la même épigraphe ou devise sera répétée. Ce billet, suivant l'usage, ne sera ouvert qu'en cas que la pièce ait remporté le Prix.

Nos 1, 2,, M. Roussel.
3, 7, M. Grunwald.
4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, M. Willemet.

Fautes à corriger dans le cahier de juin 1785.

Page 233, ligne 19, *au lieu de* peu, *lisez* peut.
Page 241, ligne 20, confirmoit, *lisez* confirmoient.
Page 268, ligne 21, ajoutez *il* au commencement de la ligne.
Page 312, ligne 26, vifs, *lisez* vif.
Page 324, ligne 1, petit, *lisez* petits.
Page 331, ligne 4, Dehac, *lisez* Dehne.
Page 332, ligne 5, toute, *lisez* toutes.
Page 333, ligne 2, darie, *lisez* d'aria.
Ibid. ligne 21, supprimez la syllabe *gall.*
Page 335, lignes 26, *au lieu de* cistaux. *lisez* cristaux.
Page 350, ligne 28, des médecins *lisez*, de médecine.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet 1785. A Paris, ce 24 juin 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1785.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1785.

OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 8.

INSTRUCTION sur la manière de gouverner les insensés, & de travailler à leur guérison dans les asyles qui leur sont destinés.

INTRODUCTION.

C'EST aux êtres les plus foibles & les plus malheureux, que la Société doit la

protection la plus marquée & le plus de soins ; aussi les enfans & les insensés ont-ils toujours été l'objet de la sollicitude publique : les premiers, par l'intérêt naturel qu'on leur porte, & par l'espoir qu'ils nous inspirent, excitent cette pitié douce & en même temps active, qui n'a besoin que d'être éclairée, pour vivifier d'une manière utile cette source féconde de la prospérité d'un Etat. Si l'on n'est pas encore parvenu à connoître ou à pratiquer tous les moyens qui peuvent conserver le plus grand nombre d'enfans, & les rendre sains & robustes, on est du moins assuré de trouver toujours parmi les hommes, une grande disposition à saisir & employer tout ce qui leur sera présenté pour le succès de l'éducation physique.

Le sentiment dont on est pénétré pour les insensés, est d'un genre différent ; s'ils excitent une pitié plus profonde par l'image de la misère affreuse dont ils sont accablés, & par l'idée du sort qui leur est préparé, on est, pour ainsi dire, porté à les fuir, pour éviter le spectacle déchirant des marques hideuses qu'ils portent sur leur figure & sur leur corps, de l'oubli de leur raison ; & d'ailleurs, la crainte de leurs violences éloigne d'eux tous ceux

qui ne ſont pas obligés de les contenir.

Ainſi cette claſſe de malheureux, quoiqu'on la plaigne, & qu'on ait un deſir bien vif de lui tendre une main ſecourable, eſt néanmoins ſoignée avec beaucoup moins de zèle que l'autre; & c'eſt par cette raiſon qu'elle exige ſpécialement l'attention & la ſurveillance du Gouvernement.

Il paroît que les anciens légiſlateurs avoient reconnu cette néceſſité, en établiſſant une ſorte de culte religieux en faveur des inſenſés, pour leſquels les peuples avoient un grand reſpect & toutes ſortes d'égards; ſoit pitié, ſoit ſuperſtition, on les regardoit comme des êtres favoriſés du ciel, qu'on s'empreſſoit d'attirer chez ſoi & de bien traiter: cette coutume pleine d'humanité, règne encore dans tout l'Orient; nous la voyons ſuivie chez les Suiſſes du Valais, qui traitent avec la plus grande diſtinction, & regardent, pour ainſi dire, comme des ſaints, les Cretins, ſortes d'êtres diſgraciés au phyſique & au moral; mais ce qui doit ſur-tout nous frapper, c'eſt qu'on l'a retrouvée chez les peuples ſauvages de l'Amérique.

Si cette faveur, qui eſt à peine concevable, à raiſon de la fureur d'un grand

nombre d'inſenſés, avoit eu pour objet d'en diminuer la quantité, ou de modérer la violence de leur mal, ces peuples auroient mieux jugé que les modernes, qui, en réuniſſant & confondant toutes les eſpèces de fous dans un même lieu, ſemblent plutôt s'en débarraſſer & s'en garantir, que chercher à les ſoulager & à les guérir : vérité dure, mais néceſſaire dans un moment où l'on fait des efforts pour remplir les vues de bienfaiſance qui animent le Prince que nous avons le bonheur d'avoir pour maître.

Les loix romaines avoient pourvu à la conſervation & à la ſubſiſtance des inſenſés, ſans perdre de vue les moyens d'empêcher qu'ils ne troublaſſent la Société; c'eſt auſſi ce qui a été pratiqué depuis dans les pays policés de l'Europe, & ſur-tout en France, où l'on a multiplié les aſyles pour ces malheureux, ſoit par des fondations particulières, ſoit aux frais du Gouvernement.

Mais, quelque avantageux que paroiſſent ces établiſſemens, ils ne ſoulagent que la crainte publique, & ils ne peuvent ſatisfaire la pitié qui réclame non ſeulement la ſûreté, mais encore des ſoins & des traitemens qui ſont généralement négligés, & au défaut deſquels la démence

des uns eſt perpétuée, tandis qu'on pourroit la guérir ; celle des autres augmentée, tandis qu'on pourroit la diminuer.

Pour juger ſainement cet objet, il ſuffira d'examiner les aſyles deſtinés, ſoit au traitement des inſenſés, ſoit à les renfermer.

On verra d'abord qu'il exiſte à peine dans le royaume, quatre à cinq lieux deſtinés & préparés pour traiter les inſenſés ; &, ſi l'on y fait attention, on trouvera que ces aſyles, à l'exception peut-être d'un ſeul, manquent des choſes les plus néceſſaires au traitement, ou ſont très-mal diſpoſés pour le rendre utile : on verra qu'on y ſuit une méthode routinière & preſque unique, dont le ſuccès eſt ſouvent nul, à raiſon des variétés de genres & d'eſpèces de folie ; enfin on n'en trouvera qu'un ſeul, où, malgré pluſieurs défauts eſſentiels, les cures ſont un peu ſoutenues. Mais quels ſont les fous qu'on traite dans ces maiſons ? ils ſont en très-petit nombre, & chez la plupart la maladie commence ; à l'égard des autres, nulle reſſource quelconque.

Des milliers d'inſenſés ſont renfermés dans des maiſons de force, ſans qu'on ſonge ſeulement à leur adminiſtrer le moindre remède : le demi-inſenſé eſt con-

fondu avec celui qui l'eſt tout-à-fait ; le furibond avec le fou tranquille : les uns ſont enchaînés, les autres libres dans leur priſon ; enfin, à moins que la nature ne vienne à leur ſecours, en les guériſſant, le terme de leurs maux eſt celui de leurs jours ; & malheureuſement juſque-là, la maladie ne fait que s'accroître, au lieu de diminuer.

Tel eſt l'état au vrai des reſſources, juſqu'à ce moment, contre le fâcheux état des pauvres inſenſés : le cri de l'humanité s'eſt fait entendre en leur faveur, & déja un grand nombre d'aſyles ſe prépare pour leur ſoulagement, par l'établiſſement d'un département uniquement deſtiné pour eux dans chaque dépôt de mendicité ; & l'on ſe propoſe d'y traiter indiſtinctement tous les genres de folie.

Pour obtenir des ſuccès ſuivis, il faut non-ſeulement profiter des lumières acquiſes, mais encore ſe prémunir contre les abus & les préjugés actuels, diſpoſer des lieux nouveaux en conſéquence de ce projet ; & ſur-tout donner aux anciens établiſſemens un exemple dont ils puiſſent profiter, & des éclairciſſemens qui les mettent dans le cas de ſe corriger & de ſe perfectionner.

C'eſt dans cette intention que le Gou-

vernement a ordonné la publicité de cette instruction, qui est divisée en deux parties; l'une a pour objet la nécessité de suivre, à l'égard des soins & du placement des insensés, un plan différent de celui qui est adopté; & l'autre, qui trace la marche générale du traitement qu'il faut administrer dans les différentes espèces de folie.

PREMIERE PARTIE,

Qui concerne la manière de placer, garder & diriger les insensés.

Les gens riches & aisés se font une loi de faire traiter avec soin, dans leur domicile, leurs parens attaqués de la folie, avant de prendre le parti de les faire renfermer : cette conduite nous retrace ce que les pauvres exigent de la pitié publique; il faut d'abord qu'un pauvre insensé soit placé dans un lieu où il subisse un traitement, & ce n'est qu'après l'avoir suivi infructueusement, que le malade doit être déposé dans une maison de force.

Après un traitement inutile, une famille honnête, soit en gardant l'insensé dans son sein, soit en le plaçant dans un lieu de sureté, donne tous ses soins pour

que ce malheureux jouiſſe des aiſances néceſſaires, ſoit du côté du régime, ſoit dans ſon veſtiaire & ſon coucher; elle ne ſouffre pas qu'on le maltraite, ni en propos, ni d'aucune autre manière; elle lui donne des ſurveillans ſur la fidélité, l'intelligence & la probité deſquels elle peut ſe repoſer; & ſi le lieu où elle le place eſt à l'abri des tentatives qu'il pourroit faire pour s'évader, il eſt du moins ſalubre, & il n'inſpire pas d'horreur.

Pour éviter que la folie n'augmente & ne devienne incurable, cette règle eſt la ſeule qu'on puiſſe ſuivre en faveur des pauvres inſenſés, & l'humanité ne permet pas même qu'on s'en écarte dans aucune maiſon de force.

Lorſque la démence n'eſt qu'intermittente, ou qu'elle eſt douce, cette famille n'abandonne pas le malade; elle s'occupe de nouveaux moyens de traitement, elle les fait en un mot répéter; &, par cette perſévérance, elle obtient quelquefois une parfaite guériſon, ou du moins une grande diminution dans les accidens: ſi ce malade a des accès cruels & d'une grande violence, elle cherche à les modérer, en procurant des ſecours convenables de la part des gens de l'art; mais elle a en même temps grand ſoin qu'il ne

ſoit pas logé avec un autre inſenſé, ſurtout s'il y a du danger, & elle tâche de lui faire oublier ſon malheur, ſi par haſard il lui revient une lueur de raiſon.

C'eſt ainſi que le riche peut guérir, ou du moins traîner une vie moins miſérable, lorſqu'il a le malheur d'être attaqué de la folie : au moins on n'a pas à craindre qu'elle n'augmente par la manière dont on le dirige, ou par une funeſte communication ; & les devoirs de la nature & de la ſociété ſont également remplis, en mettant en uſage tous les moyens qui peuvent détruire & diminuer la maladie, ou rendre le ſort de l'inſenſé moins déplorable.

Pourquoi donc n'en uſeroit-on pas de même à l'égard des pauvres ? ſeroit-ce par l'impoſſibilité du ſuccès, ou par les frais immenſes qu'on ſeroit obligé de faire pour remplir cet objet ? On prouvera aiſément que ces obſtacles n'exiſtent pas réellement, & il ſuffira de lire ce qui ſuit pour ſe convaincre de cette vérité.

Les loix qui ordonnent de s'aſſurer de la perſonne d'un inſenſé qui trouble la ſociété, ont ce double avantage, qu'elles préviennent le crime d'une main innocente, & doivent procurer en même temps le moyen de ſecourir un malheureux

dont l'état peut changer, en le plaçant dans un lieu convenable, & en lui administrant les ſecours néceſſaires.

Ce ſont les pauvres ſur-tout qui exigent l'exécution ponctuelle de ces loix, parce que le peuple n'a ni les reſſources néceſſaires pour contenir des inſenſés, ni la faculté de ſoigner & de faire traiter ces malades; on doit ajouter même qu'il ſeroit trop ſouvent dangereux de les laiſſer entre ſes mains : mille exemples ont prouvé ce danger, & les papiers publics nous l'ont démontré il y a peu de temps, en nous faiſant l'hiſtoire d'un maniaque qui, après avoir égorgé ſa femme & ſes enfans, s'eſt endormi avec tranquillité ſur les victimes ſanglantes de ſa frénéſie.

Mais on ne peut diſſimuler ici qu'on néglige cette précaution, & que les inſenſés errans ne ſont pas même toujours arrêtés, parce qu'on manque de lieux pour les placer, ou parce que les communautés, chargées de payer les frais de capture & ceux de la penſion du fou, ne ſe preſſent pas d'avertir la partie publique, ou même éludent de le faire.

On pourra éviter ces deux inconvéniens, en déſignant les dépôts & quelques hôpitaux dans chaque généralité, pour recevoir les inſenſés, & en prenant

des meſures pour que les communautés, ou autres perſonnes chargées de déclarer l'exiſtence d'un inſenſé, le faſſent inceſſamment.

A l'égard de la manière dont on doit s'aſſurer de ces malheureux, elle paroît exiger une attention particulière; car les ſurpriſes effrayantes & les menaces leur ſont ſouvent pernicieuſes, & aggravent ſingulièrement leur état, ſur-tout lorſqu'on les arrête dans des intervalles lucides. Si les liens ſont quelquefois néceſſaires, il faudroit du moins leur ôter ce qu'ils ont de cruel & d'humiliant; mais les mauvais traitemens, & principalement les coups, doivent être regardés comme des attentats dignes d'une punition exemplaire.

Il eſt ſans doute bien difficile d'éviter tous les abus de ce genre; mais il paroît du moins que le plus grand nombre feroit prévenu par des ordres, & de la ſurveillance de la part des officiers qui commandent ceux qui ſont chargés d'arrêter les inſenſés.

Il n'eſt pas moins eſſentiel de diſpoſer convenablement les lieux deſtinés à recevoir ces malheureux: ces lieux ſont de deux ſortes, les uns ſont deſtinés au traitement, & les autres à contenir ceux qui n'y ſont pas ſoumis.

A l'égard des premiers, on ne peut se dispenser d'avoir des salles pour les diverses espèces de fous, savoir, les furibonds, les insensés tranquilles, & ceux qui sont en convalescence.

Il faut encore que ces salles soient très-aérées, & éloignées du feu ; que chaque malade couche seul ; & qu'il y ait dans le voisinage un lieu destiné aux bains.

Les personnes chargées du soin de ces malades, doivent être singulièrement choisies, puisque leurs fonctions exigent en même temps une grande force de corps, de l'humanité, de la présence d'esprit & de l'adresse ; qualités difficiles à réunir, & encore plus à conserver long-temps dans un emploi aussi essentiel.

On gagneroit sans doute beaucoup du côté des soins & de la vigilance, si l'on pouvoit établir des lits mécaniques qui pussent contenir les malades sans les gêner, dans une ou plusieurs attitudes, & qui les empêchassent de faire des mouvemens violens ; mais cette ressource, quoique possible, n'est pas la première à mettre en usage dans un moment où l'on cherche à rectifier le service dans les points les plus essentiels.

On verra dans la seconde Partie de cette instruction, tout ce qui doit être

ajouté aux précautions ci-dessus, relativement au local destiné au traitement; ce qu'on va dire maintenant, regarde les lieux où l'on place les insensés de toute espèce, réunis dans les maisons de force.

On a déja observé plus haut, qu'en séquestrant seulement de la société les malheureux dont l'esprit est aliéné, on ne remplissoit pas entièrement les vues qu'on doit se proposer; & l'on a prouvé que dans tous les cas, il étoit essentiel de traiter d'abord les malades, sur-tout lorsque la folie est commençante; mais, quand on a employé inutilement toutes les ressources nécessaires pour la guérison, ou lorsque la démence est ancienne, on ne doit pas croire que les malades ne guériront point, puisque l'expérience démontre qu'il arrive souvent des révolutions heureuses dans ces individus, qui reviennent entièrement à la raison, au moment où l'on s'y attend le moins.

Qu'on juge d'après cela, combien il est important de ne mettre aucun obstacle à ces guérisons naturelles, & combien on a à se reprocher toutes les manœuvres qui, au lieu de tendre à ce but, ne font que plonger davantage ces malheureux, dans une aliénation d'esprit plus considérable que celle qu'ils ont apportée dans les maisons de force.

Il eſt donc néceſſaire que les lieux où ils ſont placés, & les ſoins qu'on prend d'eux, concourent enſemble au ſoulagement, à la guériſon, & à l'amélioration de l'état des malades.

1°. Il faut qu'il règne dans ces lieux un air pur, & que l'eau y ſoit ſalubre: ces précautions ſont d'autant plus eſſentielles, que la plupart des inſenſés prennent fort peu d'alimens ſolides, & ne ſe nourriſſent, pour ainſi dire, que d'air & d'eau.

2°. Il faut y pratiquer des promenades qui leur procurent la douceur & la liberté de reſpirer un air libre; car, quelqu'inſenſés qu'ils ſoient, la plupart de ces infortunés ont l'intelligence de leur captivité, & le ſentiment des douceurs qu'on leur procure: ces promenades doivent être ombragées, pour éviter qu'ils ne s'expoſent au ſoleil; car l'inſolation prolongée cauſe à tout le monde des vertiges, & a produit plus d'une fois la folie: telle a été celle qui frappa les habitans d'Abdère, pour avoir aſſiſté pendant l'ardeur du ſoleil à la repréſentation de l'Andromède d'Euripide; telle fut, ſuivant quelques hiſtoriens, l'origine de la maladie de *Charles VI*, roi de France.

3°. Le département ſera diviſé en plu-

ſieurs corps-de-logis, ayant chacun leur cour.

Chaque corps-de-logis formera un quarré, dont le centre ſera la cour, & les quatre côtés ſeront les bâtimens élevés en un ſeul étage.

Il régnera une galerie couverte le long des quatre faces du bâtiment intérieurement; & cette galerie, ainſi que les logemens ſeront de plein-pied, mais élevés de trois pieds au deſſus de la cour.

On placera aux quatre angles du quarré, des chambres ou dortoirs, pour raſſembler les inſenſés pendant le jour; & le reſte des bâtimens ſera diviſé en loges de huit pieds quarrés, qui ſeront éclairées par une lanterne grillée, placée dans la voûte.

Chaque loge aura ſon lit compoſé d'une couchette ſolide, ſcellée dans le mur; d'une paillaſſe remplie de paille d'avoine; d'un traverſin de même qualité, & d'une couverture; & on attachera au lit quelques anneaux de fer, en cas de beſoin.

Près de la porte, il y aura un banc de pierre ſcellé, & un autre plus petit dans la loge même.

Au centre de la cour, il y aura un bâtiment dans lequel ſeront placées pluſieurs baignoires de pierres, où l'eau arri-

vera froide & chaude, au moyen des pompes qui la puiſeront dans les réſervoirs voiſins.

A l'égard des latrines, outre celles qu'il faut placer dans chaque cellule, il y en aura dans le milieu de chaque face du quarré, qui ſeront diſpoſées de manière que les inſenſés ne puiſſent pas s'y jeter, ni s'y bleſſer. Une pompe voiſine ſervira à les laver autant de fois que cela ſera néceſſaire; & l'on fera régner ſous celles des loges ou cellules, un conduit qui, au moyen de l'eau qu'on y fera couler, entraînera toujours les immondices.

Ce genre de conſtruction, auſſi ſalubre qu'on peut le deſirer, iſole chaque inſenſé, & procure en même temps le moyen d'entretenir la plus grande propreté, & de baigner ceux auxquels ce genre de remède eſt preſcrit.

Il y aura un département ou corps-de-logis pour les imbécilles, un ſecond pour les fous violens, un troiſième pour les fous tranquilles, & un quatrième pour ceux qui auront des intervalles lucides d'une certaine durée, & qui paroiſſent dans le chemin de la guériſon.

Par ces diviſions multipliées, on réunira les inſenſés dont l'affection ſera analogue, & on ſéparera ceux dont les ac-

cidens ſeront oppoſés; en même temps on éloignera des uns & des autres, ceux qui ſeront dans le cas de ſentir la douceur de la ſociété, & on évitera par ce moyen les ſuites funeſtes de la contagion nerveuſe, qui ſe propage par l'imitation.

Cette dernière précaution paroît d'autant plus néceſſaire, qu'on ne peut ſe diſſimuler que des cerveaux à moitié tournés & des convaleſcens douteux, ne ſoient infiniment ſuſceptibles des impreſſions de manie, dont ils ont les exemples perpétuels ſous les yeux.

Et quand on conſidère que cette contagion gagne même les têtes les plus ſaines; que la plupart des gens qui gardent les fous ont, au bout d'un certain temps, la phyſionomie fort dérangée; que pluſieurs d'entre eux deviennent imbécilles, & quelques-uns même maniaques, ainſi qu'on peut s'en aſſurer à Bicêtre & à la Salpêtrière, on jugera combien cette ſéparation eſt importante.

Mais enfin quand le pouvoir de l'imitation en ce genre ne ſeroit ni auſſi grand, ni auſſi sûr qu'on vient de le prouver, la néceſſité de caſer & ſéparer les différens genres de folie, n'en ſeroit pas moins démontrée aux yeux de l'humanité, puiſque cette ſéparation épargneroit au moins

à ceux qui ont des intervalles lucides, le coup-d'œil déſeſpérant de leur misère.

4°. Le régime des inſenſés a été juſqu'à préſent abſolument négligé, quoiqu'on connoiſſe depuis long-temps combien la nourriture influe ſur le moral: le Bracmane qui ne vit que de lait & de végétaux, a horreur du ſang, & ſes mœurs ſont très-douces; le Sauvage-chaſſeur & anthropophage aime le carnage, & toutes ſes actions ſont barbares. Certaines plantes rendent phrénétiques, d'autres plongent dans l'imbécillité: les Orientaux, avec l'opium & d'autres drogues dont parle *Kæmpfer*, ſe procurent à volonté des délires furieux, ou des extaſes délicieuſes; enfin, les ivrognes & les crapuleux tombent ſouvent dans des manies épileptiques: n'en doit-on pas conclure qu'un régime délayant, tempérant & fondant, produira un effet contraire à celui des ſubſtances âcres, ſtimulantes, chaudes & vireuſes, & qu'en conſéquence il faut les interdire aux inſenſés?

Ainſi, il faut régler leur régime d'après ces vues.

La boiſſon habituelle ſera une décoction d'orge édulcorée avec la régliſſe, & acidulée avec la crême de tartre: ſi l'on permet quelquefois le vin, ce ne peut

être que par exception; mais l'eau-de-vie étant infiniment pernicieuſe, on n'en ſouffrira jamais dans les départemens.

On ne donnera de la viande que deux fois par ſemaine; dans tous les autres temps la nourriture ſera compoſée de légumes cuits à l'eau & au beurre, tels que les carottes, les concombres, l'oſeille, la chicorée, les fèves & les lentilles, en obſervant cependant de ne pas donner deux fois par jour des légumes farineux.

La quantité de pain ſera d'une livre & demie par jour; & ceux qui refuſeront des alimens ſolides, auront une pinte de lait: du reſte, comme il eſt néceſſaire que chaque inſenſé ſuive le régime qui lui convient le mieux, le médecin ou le chirurgien fixera chaque jour les doſes & les qualités des alimens ci-deſſus.

5°. Le vêtement des inſenſés eſt ſans doute plus difficile à régler que leur nourriture, parce que ces malheureux les déchirent, & que d'un autre côté la plus part ne veulent pas les garder ſur eux; c'eſt probablement pour cette raiſon qu'on a négligé cette partie eſſentielle du régime dans les maiſons de force, où l'on obſerve que les uns ſoit preſque nus, & les autres couverts ſeulement de quelques haillons.

Il paroît néanmoins que pour entretenir la ſanté, & même la rétablir, il eſt néceſſaire de tenir ces malheureux ſuffiſamment & proprement vêtus.

On leur donnera une chemiſe blanche tous les huit jours; les hommes & les femmes auront une robe longue, fermée par le bas; & les uns & les autres une camiſole nouée par derrière avec des rubans de fil, un pantalon large, dans le genre de celui des matelots, & un bonnet d'homme.

Ces vêtemens ſeront de toile de treillis, doublée en hiver, & non doublée en été; leurs bas ſeront de fil d'étoupes; & leur chauſſure, des ſandales.

Les inſenſés retenus dans leurs caſes auront, au lieu de pantalon, une demi-jupe de toile, comme celle des braſſeurs & des boulangers.

Ce genre d'habillement infiniment plus facile à ôter que les autres, peut convenir à tous les inſenſés, & avec une ſurveillance ſuffiſante, on ne craindra pas qu'ils ne l'ôtent mal-à-propos, ni qu'ils le déchirent.

On doit obſerver ici qu'il eſt eſſentiel à tous égards, que la tête des inſenſés ſoit raſée, puiſque ſans cette précaution la vermine les gagne; & qu'outre cela

les lotions de tête, si nécessaires dans la plupart des démences, sont beaucoup plus efficaces lorsqu'il n'y a point de cheveux.

6°. Les soins qu'on doit prendre des fous qui ne sont pas soumis expressément au traitement, doivent néanmoins s'y rapporter, puisque les uns peuvent guérir avec le temps par le seul régime; que plusieurs autres exigent des soins particuliers relatifs à leur situation présente; & qu'enfin il y en a beaucoup qu'on doit soumettre de nouveau au traitement, & qui guérissent au second ou au troisième.

Il ne suffit donc pas de traiter d'une manière générale tous les insensés renfermés dans les maisons de force, il faut aussi qu'ils soient classés, suivant leur état de santé, & suivant les vues qu'on a sur leur traitement présent, prochain ou éloigné.

D'abord la classe des imbécilles ne donnant aucun espoir de guérison, & reléguée dans un département particulier, n'admet que les soins généraux que l'humanité prescrit, & dont on a parlé ci-dessus.

A l'égard des autres, on les prépare au traitement par divers moyens, mais principalement par des bains plus ou

moins répétés, qui ſont preſcrits par le médecin ou le chirurgien, ainſi que quelques remèdes, qui ſouvent conduiſent à la guériſon, ſans en venir aux moyens héroïques, comme on le verra dans la ſeconde Partie.

Les officiers de ſanté feront donc une viſite chaque jour, pour preſcrire à chacun ce qui lui convient en régime & en médicamens, & pour faire le triage de ceux qu'ils jugeront en état de paſſer dans le grand traitement.

S'il eſt néceſſaire que les ſurveillans & les ſerviteurs deſtinés aux ſalles de malades actuellement traités, ſoient vigilans, ſages, doux & fermes, ces qualités ne ſont pas moins eſſentielles dans ceux qui gardent & ſoignent les inſenſés dans les maiſons de force. Les liens qu'on eſt obligé de mettre en uſage, exigent autant d'adreſſe que de prudence. Les coups doivent être proſcrits, & punis ſévérement.

Ces gardiens doivent rendre compte aux officiers de ſanté des progrès en bien ou en mal qu'ils obſervent dans les inſenſés; entretenir la plus grande propreté dans les dortoirs, les cours, les loges, les latrines & les vêtemens.

Il doit y avoir une règle qui fixe les

heures des bains, des diſtributions d'alimens & de médicamens, l'ouverture & la fermeture des loges, les rechanges de vêtemens & de linges : l'hiver, les dortoirs où ſe raſſemblent les inſenſés, ſeront échauffés pour le temps qu'ils y reſteront; &, dans tous les temps, il faut qu'ils ſoient ſuffiſamment ſurveillés.

Tel eſt le plan qu'il faut ſuivre pour ramener un grand nombre d'inſenſés à la raiſon, & remplir en même temps les vues d'humanité qu'on doit exercer envers ces malheureux. On va maintenant s'occuper du traitement particulier des malades, en entrant dans tous les détails qui ont des rapports eſſentiels avec celui qu'exigent habituellement ceux dont on a parlé juſqu'ici.

SECONDE PARTIE.

TRAITEMENT.

Diviſion des maladies qui affectent l'eſprit, en quatre Claſſes.

Les maladies qui peuvent attaquer les facultés intellectuelles de l'homme ſont très-multipliées : les unes pervertiſſent le

ſentiment, les autres bouleverſent l'imagination, ou flétriſſent la mémoire; enfin les plus fréquentes & les plus dangereuſes, ſont celles qui détruiſent le jugement.

Il n'eſt point queſtion ici de décrire toutes ces différentes maladies, mais on préſentera le tableau des ſymptômes & du traitement de celles qui ſont les plus remarquables, ſoit parce que les autres peuvent s'y rapporter, ſoit parce que ce ſont les ſeules auxquelles le Gouvernement accorde des ſecours.

Tous les différens degrés d'aliénation d'eſprit peuvent ſe rapporter à quatre genres de maladie; la frénéſie, la manie, la mélancolie & l'imbécillité.

PREMIÈRE CLASSE.

La Frénéſie; ſes diviſions, ſon origine, ſon traitement.

La frénéſie eſt un délire furieux & continu, accompagné de fièvre: tantôt elle eſt un ſymptôme alarmant qui ſe développe dans les maladies aiguës, tantôt elle eſt produite par une affection primitive du cerveau, & forme par elle-même une maladie eſſentielle. Mais de quelque eſpèce

eſpèce qu'elle ſoit, elle eſt ſouvent la ſource d'où découlent toutes les autres maladies qui affectent la tête, telles que la manie & l'imbécillité, qui en ſont les ſuites fréquentes.

La frénéſie qui dépend d'une autre maladie, s'appelle *ſymptomatique ;* elle a lieu dans les fièvres malignes, quand il ſe fait un tranſport de la matière morbifique au cerveau ; elle ſe déclare dans les pleuréſies où le diaphragme eſt affecté, comme l'ont prouvé pluſieurs célèbres obſervateurs, & entr'autres *Boerhaave* & M. *Boucher ;* elle eſt commune dans la fièvre miliaire & dans la petite-vérole : les grandes douleurs, telles que celles de l'oreille, ſuſcitent la frénéſie, & cette obſervation eſt d'*Hippocrate*. Enfin *Sydenham* a fait voir que des cauſes oppoſées pouvoient produire le même effet, en démontrant que la foibleſſe produit quelquefois des aliénations d'eſprit, accompagnées de fureur ; mais l'obſervation de ce célèbre auteur a plus de rapport à la manie qu'à la frénéſie, comme on le verra par la ſuite.

On ne doit s'arrêter ici à cette eſpèce de frénéſie, fauſſe ou ſymptomatique, que pour conclure trois choſes, la première, qu'on la reconnoît aux ſignes

d'une autre maladie, & en ce qu'elle ne ſe développe pas dès le commencement; la ſeconde, que tout ſon traitement conſiſte à bien connoître les maladies dont elle eſt la ſuite; la troiſième, que la fauſſe frénéſie mal gouvernée, ou ſe terminant mal, a les mêmes effets que la frénéſie vraie.

Celle-ci ſe reconnoît aux ſignes ſuivans : elle eſt ſubite & violente; la douleur de tête eſt conſidérable & inflammatoire; l'habitude du corps eſt le plus ſouvent pléthorique; les yeux & la face ſont rouges; il y a des ſonges effrayans ou de l'inſomnie, & la démence eſt ſenſible dès les premiers inſtans. Les jeunes gens, principalement ceux qui ſont d'un tempérament bilieux-ſanguin, ou adonnés aux boiſſons ſpiritueuſes, y ſont ſujets : elle eſt fréquente dans les pays chauds, où elle eſt connue ſous le nom de *calentura* : bientôt le pouls devient très-dur & très-fréquent, les idées ſont tout-à-fait dépravées, les deſirs & les actions du malade n'ont aucun but raiſonnable, ſa voix eſt changée, ſes paroles ſont bruſques & téméraires, ſon regard eſt féroce, quelquefois il vient du ſang par les narines. Quand la maladie ne peut point être arrêtée, il s'établit un vomiſ-

ſement érugineux ; les yeux deviennent ſecs ; les malades crachent fréquemment & avec indécence ; enfin les évacuations ſe ſuppriment, ils tombent dans l'aſſoupiſſement ou dans les convulſions ; ce qui termine leur vie, du quatrième au ſeptième jour. A l'ouverture du cadavre, on trouve les méninges enflammées, des abcès gangreneux au cerveau, ou une humeur ichoreuſe qui a rongé ſa ſubſtance.

Cette terrible maladie eſt la moins difficile à guérir de toutes les affections du cerveau ; mais il faut y apporter du remède avec la plus grande célérité ; car le ſiège du mal étant dans un viſcère auſſi délicat & auſſi important que le cerveau, il n'y a qu'une ſeule voie de guériſon, la réſolution.

Pour l'obtenir, il faut débuter par de grandes ſaignées, & commencer par celle du pied, qu'on répétera deux ou trois fois ; enſuite on paſſera à celle de l'artère temporale & à celle de la jugulaire, en les faiſant toujours grandes & copieuſes. La nature a démontré la néceſſité des ſaignées fortes dans ces occaſions, en guériſſant les frénétiques par des hémorrhagies abondantes.

Si le malade eſt ſujet aux hémorrhoï-

des, la ſaignée ſe fera par l'application des ſangſues à l'anus : on doit, dans tous les cas, obſerver cette partie ; car les hémorrhoïdes ſont quelquefois critiques dans cette maladie, & cette criſe a beſoin d'être favoriſée.

Les boiſſons ſeront abondantes, froides, délayantes & anti-phlogiſtiques. Dans l'intervalle de chaque ſaignée, on donnera, s'il eſt poſſible, deux lavemens, l'un purgatif, & l'autre émollient.

Dès le moment de l'invaſion de la maladie, on raſera la tête, ou on coupera les cheveux ; on y appliquera enſuite le bandage, qu'on appelle *bonnet d'Hippocrate*, & on aura ſoin de le tenir toujours mouillé, en l'humectant avec des éponges trempées dans un mélange d'eau & de vinaigre froid. Il eſt reconnu qu'il eſt très-important de donner au ventre beaucoup de relâchement : au défaut d'une diarrhée naturelle, qui a été pluſieurs fois ſalutaire, on en procurera une artificielle, par le moyen d'un purgatif, qu'on placera après le relâchement produit par les ſaignées. Ce purgatif ſera un peu draſtique, mais on en corrigera l'effet par le moyen de la ſemence d'anis, ou de tel autre aromat, & par un calmant adminiſtré le même jour. Le lendemain du

purgatif, on plongera le malade dans un bain tiéde, & on lui donnera la douche froide, plus ou moins longue, ſuivant la force du malade & le degré du mal. Enfin, on appliquera de bonne heure de très-larges véſicatoires aux jambes, parce qu'on a éprouvé que les douleurs de jambes étoient favorables dans cette maladie.

C'eſt à cette méthode, ou à des moyens ſemblables, que certains hôpitaux doivent leur réputation pour le traitement des fous : celle de l'Hôtel-Dieu de Paris eſt la mieux méritée, mais il y manque encore des choſes eſſentielles ; un emplacement plus vaſte pour ſéparer des malades, que la confuſion doit empêcher quelquefois de bien ſuivre ; un local plus aéré, ſi néceſſaire à des malheureux dont la tête eſt bouillante ; des baignoires plus multipliées, & placées dans un lieu qui ne ſoit pas ſi près des malades, & dans lequel l'air ne ſoit pas ſtagnant ou étouffé.

Au bout de ſept ou huit jours dans la frénéſie vraie, & beaucoup plus tard dans la frénéſie fauſſe, la fièvre diſparoît ; & ſi la réſolution n'a pas eu lieu, ou qu'elle ne ſoit pas complette, le délire furieux perſiſte toujours avec plus ou

moins d'énergie. Quelquefois, mais rarement, l'engorgement qui reste n'est pas considérable, & la nature suffit pour le guérir, comme on voit se dissiper par degrés l'imbécillité qui succède aux fièvres malignes exquises. Le plus souvent, quand la résolution n'est point opérée d'une manière convenable, il reste une manie plus ou moins féroce, ou bien une imbécillité. C'est ainsi que *Van-Swieten* l'a vue arriver, non seulement après des frénésies vraies, mais encore après des fausses. Parmi celles-ci, une des plus communes, suivant cet excellent observateur, est celle qui est produite par la suppression des lochies dans les nouvelles accouchées.

DEUXIÈME CLASSE.

La Manie : caractère, symptômes & différences de la Manie ; ses causes diverses, & la méthode curative & prophylactique, suivant les différentes circonstances.

La manie est un délire constant, sans fièvre ; car, s'il survient quelque fièvre aux maniaques, elle ne dépend pas de l'affection du cerveau, mais de toute autre circonstance que le hasard fait naître. Les maniaques ont pour symptômes une force

de corps ſurprenante, la poſſibilité de ſupporter la faim, la veille & le froid, beaucoup plus long-temps que les autres hommes ſains ou malades; leur regard eſt menaçant, leur figure ſombre, deſſéchée & famélique : les ulcères aux jambes leur ſont familiers, leurs excrétions ſont très-ſouvent ſupprimées; ils ont le ſommeil rare, mais profond; leur veille eſt agitée, turbulente, pleine de viſions, d'actions déréglées, & ſouvent très-dangereuſes pour ceux qui les environnent. Quelques-uns ont des intervalles aſſez tranquilles; d'autres ont des accès continus, ou très-fréquemment redoublés.

On trouve le cerveau des maniaques ſec, dur & friable; quelquefois la partie corticale eſt jaune; d'autres fois on y obſerve des abcès; enfin, les vaiſſeaux ſanguins ſont gonflés d'un ſang noir, variqueux, tenace dans certains endroits, & diſſous dans d'autres.

Ces différens déſordres dans l'organe du cerveau, ont pluſieurs cauſes : tantôt c'eſt un noyau inflammatoire qui n'a pu ſe réſoudre, comme lorſque la manie ſuccède à la frénéſie vraie; tantôt c'eſt la métaſtaſe d'une humeur morbifique quelconque, comme dans la fauſſe frénéſie; la chaleur, l'inanition, les poiſons; les

paſſions, les chutes, produiſent directement la manie; &, d'après ces cauſes multipliées, on ne doit point être étonné que ce genre de folie ſoit ſi commun.

La manie qui ſuccède à la frénéſie, celle qui eſt produite par une métaſtaſe ſanguine, ou même par une métaſtaſe humorale, chez les gens robuſtes; celle qui eſt cauſée par la chaleur, ou qui doit ſon origine à une paſſion violente ou à une chute, doivent d'abord être traitées comme la frénéſie vraie: des ſaignées répétées, des purgatifs, des bains tièdes, des douches froides, des cautères, des ſétons ou des ulcères artificiels, voilà la marche générale; mais il y a cependant une grande différence dans la manière d'appliquer ces divers remèdes dans la frénéſie ou dans la manie.

1°. Quoique les ſaignées doivent être faites avec hardieſſe dans la manie, il faut pourtant y mettre plus de reſtriction que dans la frénéſie, qui eſt une maladie très-aiguë & commençante; cette reſtriction ſera d'autant plus néceſſaire, que la maladie ſera plus ancienne. Quand on ſaigne outre-meſure dans la manie, on voit, à la vérité, la fureur ſe diſſiper, mais cette amélioration apparente eſt un ſoulagement perfide; ce mieux n'eſt dû qu'à

l'affoibliſſement du ſujet, & il tombe ſouvent dans une imbécillité incurable : néanmoins la ſaignée doit être regardée comme un excellent remède dans la manie, quand on n'exténue pas le malade, & qu'on tire du ſang des lieux convenables.

Comme il eſt plutôt queſtion de dégorger le cerveau, que de diminuer la maſſe des liqueurs, on préférera de tirer du ſang de la tête, ſoit en ouvrant la temporale ou la jugulaire, ſoit en appliquant des ſangſuës ou des ventouſes.

Hildan rapporte pluſieurs cas de guériſons ſubites par l'ouverture de l'artère temporale, ou l'application des ſangſues à la même partie ; mais ceux dans leſquels la ſaignée paroît le plus conſtamment triomphante, ſont ceux dans leſquels la manie eſt dûe à la ſuppreſſion d'un flux ſanguin.

2°. L'adminiſtration des purgatifs eſt encore bien plus eſſentielle que la ſaignée ; car il eſt bien des manies qui peuvent ſe guérir ſans tirer du ſang, tandis qu'il en eſt fort peu qui n'aient beſoin de purgations, même répétées, pour abattre la raréfaction du ſang, atténuer & expulſer les humeurs poiſſeuſes & épaiſſies. Mais pour que les purgatifs puiſſent produire l'effet qu'on en attend, il faut qu'ils

ſoient précédés de boiſſons tempérantes & fondantes, d'un régime humectant & des bains tièdes, qui rentrent dans la même indication : on adminiſtrera enſuite les purgatifs graduellement, en commençant par les plus doux, qui ſont des cathartiques ; viendront enſuite les plus forts, dont on augmentera la doſe, pour aller juſqu'aux draſtiques, en obſervant toutefois de corriger la ſecouſſe produite par ces remèdes actifs, en donnant le jour même un ou deux grains d'opium.

Les médecins de tous les âges, ſe ſont réunis pour applaudir à cette conduite : les anciens commençoient par preſcrire l'épithyme, l'agaric, & quelques autres remèdes ſemblables ; mais ces purgatifs n'étoient, pour ainſi dire, que préparatoires, & ils faiſoient conſiſter le point eſſentiel de la cure, dans l'uſage de l'ellébore, comme tout le monde le ſait. Ils préparoient à Antycire, île de l'Archipel, l'ellébore noir & blanc, de manière à corriger leur qualité trop mordante : ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils guériſſoient beaucoup plus de maniaques que nous ; & c'eſt vraiſemblablement pour ce ſujet, dit *Lorry*, qu'ils n'étoient pas obligés d'enfermer ces malheureux comme nous le faiſons. Quelques exemples heureux de

l'application de ce remède, dans des cas désespérés, observés par ce savant médecin; plusieurs autres tentatives également favorables dans la main des charlatans, par le moyen de ce même médicament, sont des faits authentiques & puissans, qui doivent nous engager à recourir aux préparations d'ellébore, quand les malades auront été bien préparés, & que les premiers purgatifs auront échoué.

Sydenham a obtenu de grands succès dans la cure de ces maladies, en faisant un fréquent usage de la racine de bryone, dont les propriétés sont très-analogues avec celles de l'ellébore. Ce célèbre médecin donnoit un gros de racine de bryone dans du lait, ou une demi-once infusée dans du vin. Un chirurgien de Paris, qui s'annonça, il y a quelques années, pour guérir les fous, traita à Bicêtre plusieurs maniaques, dont quelques-uns reçurent un soulagement très-notable, quoique peu durable; le remède qu'il administroit étoit un fort purgatif, & il auroit peut-être eu plus de succès, s'il eût persévéré dans cette administration.

Les bornes de cette instruction ne permettent pas d'exposer les moyens sur lesquels on pourroit s'appuyer pour démontrer la nécessité de revenir à l'ellébore:

on les trouvera dans plusieurs auteurs, entr'autres dans le savant Traité de Lorry, *de Melancholiâ*, où il est prouvé que la manie a souvent son siège dans le ventre & dans la tête.

Il suffit de dire que l'ellébore noir peut être administré de plusieurs manières : d'abord on peut donner l'extrait de *Rudius* du *Codex* de Paris, à la dose de trente-six grains, ou deux scrupules, dans une solution de manne ; ensuite on pourra prescrire l'infusion d'une once d'ellébore noir dans un verre de vin, à prendre en deux fois : potion qu'on borne à demi-dose, si l'effet est considérable ; enfin la meilleure manière de donner l'ellébore, est d'en prendre dix-huit grains ou un scrupule, de les triturer avec un morceau de sucre & un jaune d'œuf, & d'y verser cinq onces d'eau bouillante & une once d'eau d'anis. On ne conseille l'ellébore blanc, que pour les malades qui seroient insensibles, ou peu émus par l'ellébore noir ; on le donne à douze grains.

3°. Les bains & les douches seront long-temps continués pour les maniaques, & le moyen de les rendre efficaces est de les alterner avec les purgatifs, c'est-à-dire, de purger un jour & de baigner l'autre.

On voit dans les Mémoires de l'Académie royale des ſciences, des exemples frappans de l'effet des applications froides ſur la tête : un auteur Anglois rapporte qu'un maniaque fut guéri par l'application d'un bonnet rempli de neige. De tous les faits qu'on peut recueillir, il faut conclure que la meilleure méthode eſt de plonger le malade dans un bain modérément chaud, avec de la glace ou de la neige ſur la tête, & de la tenir ainſi deux heures, au bout deſquelles on la découvrira, pour lui donner la douche à l'eau très-froide.

4°. Les cautères, les ſétons, les ulcères artificiels, ſeront utiles dans tous les cas, en ſuppléant aux évacuations qui ſe font difficilement ; mais ils ſeront très-recommandables, ſur-tout quand la manie aura été produite par la métaſtaſe d'une humeur virulente : on a tenté dans ce cas d'inoculer la gale, & cette vue n'eſt point à négliger.

Lorſque les différens maniaques ci-deſſus déſignés, auront été ſoumis au traitement que l'on vient de détailler, on obſervera l'effet que ce traitement aura produit ſur eux ; &, d'après l'effet du traitement, on pourra les diviſer en trois claſſes ; ceux dont les accidens ſeront diſſipés, ceux qui n'auront éprouvé que du

ſoulagement ; enfin ceux chez leſquels le traitement n'aura pas opéré d'amélioration.

Les malades de la première claſſe, ou les convaleſcens, ſeront tout-à-fait ſéparés des inſenſés : on leur donnera une ſorte de liberté, ils ſeront mis à l'uſage des bains froids ; on leur continuera les douches de temps en temps, en les éloignant toujours de plus en plus ; on les mettra à l'uſage des ſucs anti-ſcorbutiques, pour rafraîchir leur corps épuiſé & deſſéché : on leur preſcrira de loin en loin des purgatifs moyens, & on finira par les mettre à l'uſage du lait.

Ceux de la ſeconde claſſe, ou les ſoulagés, ſeront mis pendant quelque temps à l'uſage des bouillons ou des apozèmes apéritifs, animés avec un ſel neutre, tel que celui de Glauber, ou bien on leur preſcrira une eau minérale, qui remplira les mêmes indications : on continuera les bains tièdes fréquemment, on fera uſage des bols ſavonneux, pour concourir à procurer de la fluidité aux humeurs. Au bout d'un certain temps, ſi la ſaiſon eſt favorable, on recommencera le premier traitement : alors ſi les ſymptômes de pléthore & de ſéchereſſe perſiſtent, on inſiſtera encore ſur les ſaignées; ſi la mélan-

colie ou la bile dépravée paroît dominer, & que le sujet ne soit pas vigoureux, on fera fort peu de saignées, ou même on n'en usera point du tout.

On mettra dans la troisième classe ceux qui auront déja été soumis plusieurs fois au traitement actif sans succès, & qui ne pourroient plus l'éprouver sans danger. La médecine présente peu de véritables ressources pour ces malades: on a vanté beaucoup de médicamens, comme très-puissans dans ces sortes de cas, tels sont le cinabre, le mouron, l'aigremoine, la mélisse, le mille-pertuis: l'anacarde surtout a été préconisée comme étant douée de propriétés merveilleuses, mais elle a fort peu de qualités actives; & l'expérience d'ailleurs n'a pas décidé en sa faveur, on l'appeloit autrefois l'*antidote des sages; Hoffmann* l'a nommée l'*antidote des fous.*

L'expérience a été plus décisive en faveur de quelques autres remèdes, tels que le musc, le camphre & les narcotiques. Le musc donné à forte dose, c'est-à-dire, jusqu'à un scrupule; le camphre administré à demi-gros par jour, ont été employés avec efficacité par les médecins Anglois & Allemands; & l'efficacité de ces remèdes, dans toutes les autres ma-

ladies nerveuſes, autoriſe encore la confiance qu'inſpirent ces faits. *Sydenham* vantoit les calmans unis aux cardiaques, mais ſeulement pour être donnés après les purgatifs violens qu'il conſeilloit. *Wepfer* avoit bien plus de confiance aux calmans, car il donnoit l'opium tous les jours aux maniaques; &, après l'avoir commencé à la doſe de deux grains, il finiſſoit par en donner quinze. Cet excellent obſervateur aſſure avoir guéri pluſieurs maniaques par cette méthode, ſans avoir été obligé de faire précéder les ſaignées.

Enfin le haſard a ſervi à faire connoître les bons effets des narcotiques preſcrits à forte doſe. On lit dans les *Actes des Erudits de Leipſick*, le fait ſuivant : on avoit donné à une fille maniaque, une once d'onguent, dans lequel il y avoit un ſcrupule d'opium pour qu'elle s'en frottât les tempes : l'inſenſée avala cet onguent, & fut ſubitement guérie.

Les bains de mer ont été auſſi célébrés, tant dans la manie, que dans l'hydrophobie : ils ne produiſent cependant autre choſe qu'un effroi plus nuiſible, qu'utile. On pourroit conſeiller les bains froids dans une autre indication, qui ſeroit de ſuſciter une fièvre artificielle, comme on a conſeillé les bains de terre

dans la phthiſie : cette idée mériteroit d'autant mieux d'être ſuivie, qu'on a vu la manie guérie par la fièvre ou par une autre maladie ; & que, lorſque les maniaques ſont attaqués de la maladie dont ils doivent mourir, la raiſon leur revient au moment où ſouvent les autres hommes la perdent dans les mêmes cas.

L'électricité a produit quelques variations ſur les maniaques, mais on ne peut pas encore citer de cures opérées par ce moyen.

Si le traitement que nous venons d'expoſer, convient, avec les exceptions qui y ſont ajoutées, pour le plus grand nombre des maniaques, il eſt quelques eſpèces de cette maladie pour leſquelles il ſeroit ſouvent très-nuiſible.

Ces eſpèces de manie qui exigent encore des modifications plus particulières dans le traitement, peuvent ſe rapporter à trois ; celle qui vient d'inanition, celle qui eſt produite par les paſſions de l'ame, & celle qui eſt cauſée par les poiſons.

Sydenham eſt le premier qui ait remarqué la manie produite par inanition ; elle ſuccède à la fièvre quarte, ou à la fiévre intermittente automnale, ou à telle autre maladie, pour la cure de laquelle les ſaignées & les évacuations auront été trop

fréquentes. Les malades portent ſur leur figure tous les ſignes de l'épuiſement; mais on reconnoît principalement cette manie, en ce que les plus légères évacuations l'augmentent & la renouvellent. Un ſimple lavement de lait, au jugement de *Sydenham*, peut ſuſciter cette manie, en relâchant le ventre : il eſt donc évident qu'il faudra chercher les remèdes convenables à cette eſpèce de manie dans les analeptiques, tels que le riz, le gruau, les œufs frais; les cordiaux, tels que le bon vin & les eaux diſtillées cordiales; les toniques, comme le quinquina; les fortifians unis aux calmans, comme la thériaque. *Sauvages* rapporte qu'un anatomiſte de réputation, à Montpellier, âgé de ſoixante ans, & tombé dans cette eſpèce de manie, ne fut guéri que par le diaſcordium & l'extrait de juſquiame.

Toutes les paſſions trop actives ou trop prolongées, peuvent produire la manie; mais il en eſt particulièrement qui ont ce triſte pouvoir, l'étude continuelle mène à l'extaſe; & de l'extaſe à la manie, il n'y a qu'un pas.

Van-Swieten a obſervé que la colère ou le chagrin, étoient fréquemment la cauſe de la manie qui naît dans les femmes

en couche. Les hôpitaux ſont remplis d'infortunés, à qui l'ambition ou des idées myſtiques, ont fait perdre la tête : la plus part de ces manies ſont triſtes & ſombres ; il en eſt quelques autres de gaies. La manie que fait naître l'amour, prend toutes ſortes de caractères ; tantôt elle eſt vive eſt gaie, tantôt elle eſt ſombre & mélancolique, quelquefois elle devient furieuſe. Dans chacune de ces eſpèces, il faut appliquer les règles preſcrites pour le traitement de la manie, avec les modifications ſuivantes pour chacune d'elles.

Dans les femmes attaquées de manie pendant les couches, lorſque la maladie n'eſt pas ancienne, & qu'elles jouiſſent d'une certaine force, la ſaignée eſt néceſſaire, & doit même être répétée pluſieurs fois, ſi les lochies ſont ſupprimées ; la violence du mal exigeant alors de faire plus d'attention à l'effet qu'à la cauſe : dans celles dont la maladie eſt plus ancienne, ou qui ſont moins pléthoriques, les purgatifs ſeront plus efficaces ; & au bout de fort peu de temps, ſi elles ne ſont pas guéries, les unes & les autres rentreront dans la claſſe des maniaques dont on a parlé ci-deſſus.

L'érotomanie arrive preſque toujours chez les jeunes gens, & la marche active

y eſt néceſſaire ; mais il vaut mieux multiplier les douches, que de faire des ſaignées trop fréquentes & trop fortes. Il y a encore une autre précaution bien eſſentielle, c'eſt de veiller attentivement ſur ces maladies : la ſalacité, qui eſt un ſymptôme commun à tous les maniaques, eſt portée à un point extrême dans ceux-ci, & s'ils s'y abandonnent, ils tombent dans une foibleſſe qui les rend incurables. Les remèdes qui abattent l'effervescence du ſang & la fougue de l'imagination, les ſaignées, les bains, les douches, les boiſſons froides émulſionnées, ſeront les premiers employés ; enſuite on aura recours aux délayans, aux fondans apéritifs, & aux purgatifs qui donnent de la fluidité aux humeurs. Souvent, dit *Lorry*, la gale, les dartres, ou toute autre affection impétigineuſe, ont guéri cette manie. On renouvelle facilement cette obſervation chez les femmes affectées de la fureur utérine ; car chez la plupart de ces infortunées, le mal a commencé par le dépôt d'une matière âcre & irritante ſur les parties de la génération.

C'eſt particulièrement les maniaques qui ont perdu la raiſon par les paſſions, qu'il faut iſoler & récréer, autant qu'il ſera poſſible ; car ils ſont plus expoſés que

tous les autres à la contagion de l'imitation. *Van-Helmont* dit avoir appris de plusieurs maniaques intermittens, que l'accès commençoit par la contemplation d'une idée unique qui les poursuivoit par-tout, & qu'ils voyoient sans cesse malgré eux, comme si elle leur étoit présentée dans un miroir ; & il est tout naturel de croire que cette image unique & menaçante, est plus forte encore chez ceux dont la manie a eu une source morale.

Ce que les passions font germer dans nos veines, les plantes vénéneuses & les autres poisons, peuvent le produire subitement ; le suc de *stramonium* & de *jusquiame*, les baies de *solanum*, le bois de couleuvrée, produisent réellement un délire passager chez les gens les plus robustes, & une forte manie chez les gens délicats ; les personnes qui en ont pris une forte dose sont d'abord égarées & maniaques, & tombent ensuite dans un assoupissement ou dans des convulsions mortelles : quand on en a pris une dose moyenne, la manie est passagère, surtout si l'on y remédie promptement. Les symptômes de cette manie sont tour-à-tour effrayans & risibles ; les malades enflammés par une imagination bizarre, courent après des êtres chimériques ; quel-

quefois ils danſent, ils chantent & ſe déguiſent d'une manière groteſque : d'autres fois ils ſont furieux, ſe font des bleſſures mortelles, & ne ménagent pas davantage ceux qu'ils rencontrent. L'ivreſſe de notre pays indique fort bien le premier degré de cette manie, tandis que le dernier degré ne ſe voit guère qu'en Orient, où des muſulmans fanatiques s'enivrent d'opium, au point qu'ils ſortent comme des furieux, pour égorger tous ceux qui ſe trouvent ſous leurs pas. Le traitement de cette ſorte de manie dans les premiers inſtans, conſiſte dans l'adminiſtration des vomitifs, & enſuite dans la boiſſon très-abondante d'acides végétaux : ſi la maladie étoit portée à un degré fort grave, il faudroit la traiter comme une apoplexie, ſaigner une ou deux fois, inſiſter ſur les lavemens purgatifs, donner une décoction de ſéné pour boiſſon, & appliquer pluſieurs véſicatoires.

On ne dit rien ſur la manie produite par un défaut organique, ni ſur celle cauſée par des vers dans le cerveau, parce que le diagnoſtic en eſt auſſi difficile, que la cure en eſt impoſſible. La manie héréditaire eſt dans le même genre, à moins qu'elle ne ſoit le produit de la foibleſſe ; ce qui la feroit rentrer dans le

cas de la manie de foiblesse de *Sydenham*. On pourroit cependant ajouter dans cette hypothèse, l'usage des eaux thermales sulfureuses, à l'intérieur & à l'extérieur.

La manie, qui est la suite d'un coup & d'une chute, doit d'abord être traitée par la méthode générale ; & si l'on avoit quelque signe de carie, ou quelque soupçon d'abcès, on pourroit tenter le trépan.

TROISIÈME CLASSE.

Mélancolie ; son caractère, ses différences, ses symptômes, ses causes, son traitement dans les différentes espèces.

La mélancolie est un délire continuel, qui diffère de la manie en deux choses ; la première, en ce que le délire mélancolique est borné à un seul objet qu'on appelle *point mélancolique* ; la seconde, en ce que ce délire est gai ou sérieux, mais toujours pacifique : ainsi la mélancolie ne diffère de la manie que du plus au moins ; & cela est si vrai, que plusieurs mélancoliques deviennent maniaques, & que plusieurs maniaques à demi-guéris, ou dans l'intervalle de leurs accès, sont mélancoliques.

La mélancolie tire son origine d'une

trop grande ou d'une trop forte ſenſibilité morale, qui fait que l'on attache à un objet quelconque, un prix trop grand, ou une attention trop long-temps ſoutenue ; ce qui fait qu'on ne voit plus cet objet ſous ſon véritable rapport. Une fibre grêle, des nerfs trop mobiles, l'oiſiveté, une vie molle, des méditations métaphyſiques, des chagrins profonds dévorés dans un long ſilence : voilà la cauſe de cette première impreſſion de l'eſprit, qui eſt la ſource de la mélancolie. On lui a donné peut-être aſſez fauſſement le nom de *mélancolie nerveuſe ;* mais, ſoit qu'on la conſidère comme une première maladie, ou ſeulement comme le concours des cauſes diſpoſantes à la mélancolie, cela eſt indifférent, puiſque la mélancolie nerveuſe produit toujours dans les humeurs une dépravation humorale qui agit particulièrement ſur la bile, & qui a eu de tous les temps, la dénomination de *mélancolie ;* qu'elle conſiſte dans l'épaiſſiſſement du ſang imprégné d'une humeur étrangère, poiſſeuſe & ærugineuſe ; que l'effet de cette humeur hétérogène eſt d'engluer le ventre, en ralentiſſant les excrétions, & de deſſécher le cerveau, ſoit en lui envoyant des vapeurs, ſoit en le privant de ſa partie la plus fluide.

Les

Les ſymptômes de la mélancolie ſont la maigreur, un teint ſombre, vert ou plombé, des taches brunes, & quelquefois des excroiſſances adipeuſes qui deviennent jaunâtres : l'élévation des hypochondres, des vents, des borborygmes, des anxiétés, la conſtipation ou des déjections poiſſeuſes, les urines d'un jaune vert, des palpitations, un enchifrenement habituel, de la triſteſſe, de l'iraſcibilité, des bizarreries croiſſant ſans ceſſe ; enfin pour dernier degré, la préoccupation habituelle ſur un objet, ſoit religieux, ſoit moral, ſoit de ſanté, ſoit phyſique, & les idées les plus fauſſes & les plus ridicules ſur cet objet.

C'eſt à la ſociété de guérir les cauſes morales qui diſpoſent à cette triſte maladie, & c'eſt elle qui doit arracher ces herbes funeſtes, lorſqu'elles ſont tendres ; mais on ne peut conſidérer ici cette maladie qu'au moment où elle réclame les ſecours de la médecine, c'eſt-à-dire, quand elle eſt complète.

Lorſque les accès ſont violens, que le ſujet eſt pléthorique, ou dans une circonſtance qui peut faire craindre un reflux ſanguin, comme dans l'âge critique des femmes, dans la ſuppreſſion des règles, des lochies, ou dans tout autre cas ſem-

blable, il faut ſaigner hardiment. *Lorry* n'excepte pas même les perſonnes dont les nerfs ſont mobiles & délicats. *Sydenham*, dit-il, ſaignoit largement & avec ſuccès dans l'affection hyſtérique & hypochondriaque: on peut encore ajouter que la maigreur ne doit pas faire illuſion; quoique maigres, ces malades ſont très-ſanguins, leur pouls eſt dur & fort, & ſans une ou deux ſaignées, les remèdes dont ils ont beſoin ſeroient ſouvent infructueux.

Mais après la ſaignée, il faut bien ſe garder, dans cette maladie, de paſſer ſubitement aux purgatifs, quels qu'ils puiſſent être. La cauſe matérielle de la maladie, contre laquelle tous les coups doivent être dirigés, eſt une humeur tenace, poiſſeuſe, qui engorge les viſcères, & tapiſſe le canal inteſtinal; mais en même temps la fibre eſt irritable, le genre nerveux très-mobile; dans une pareille diſpoſition, que produiroient les purgatifs? rien autre choſe qu'une augmentation de mal: les parties les plus liquides ſeulement ſeroient expulſées; le noyau deviendroit plus dur, & la tenſion ſpaſmodique plus forte. Ainſi, avant de purger, il faut délayer, détremper, & commencer à mettre en fonte cette humeur viſqueuſe,

qui eſt le principe de la maladie ; dès-lors la marche eſt connue. Des tiſanes légérement apéritives, le petit-lait, quelques priſes de crême de tartre, des bains tièdes, un régime humectant : on paſſera enſuite aux fondans plus actifs, comme aux ſucs d'herbes, aux bols ſavonneux, aux pilules compoſées avec la gomme ammoniaque, la crême de tartre & le mercure doux ; enfin, quand l'humeur ſera devenue mobile, ce qu'on appercevra, ſoit par la nature & l'abondance des excrétions, ſoit par la diminution des ſymptômes, ou pourra purger, & faire enſorte que les purgatifs ſe ſuivent rapidement. Les eaux minérales apéritives & ferrugineuſes ſont très-recommandées dans la convaleſcence de cette maladie. Si l'amélioration n'étoit pas fort ſenſible, ou qu'elle ne ſe ſoutînt pas, on ſaiſiroit un accès pour recommencer le traitement antiphlogiſtique ; on feroit ſuccéder aux délayans, des purgatifs plus forts, dont on augmenteroit par degrés l'efficacité, juſqu'à l'uſage de l'ellébore, comme dans la manie. La douche, le ſéton, & les autres moyens ultérieurs cités dans l'article précédent, ſeroient tentés pour dernière reſſource.

QUATRIÈME CLASSE.

L'Imbécillité ; son caractère, ses causes ; ses différences, son traitement.

L'imbécillité, qui est le degré le moins effrayant & le moins dangereux de la folie, en apparence, est cependant, à juger bien sainement, le plus fâcheux état de l'esprit, puisqu'il est le plus difficile à guérir. Les imbécilles ne sont ni agités, ni furieux ; rarement sombres, ils montrent un visage stupidement gai, & sont à-peu-près les mêmes, soit qu'ils jouissent, soit qu'ils souffrent. L'imbécillité est la suite de la frénésie, de la manie, de la mélancolie long-temps prolongée. La sécheresse du cerveau la produit dans les vieillards ; la mollesse ou l'infiltration de ce viscère la fait naître chez les enfans; les coups, les chutes, l'abus des liqueurs spiritueuses ; la masturbation, un virus répercuté, en sont des causes journalières, & elle est une suite assez ordinaire de l'apoplexie.

Lorsque cet état est la suite ou le dernier période d'une autre maladie, il offre peu d'espérance. La fibre a perdu son ton, les nerfs sont sans énergie, le sang est à demi-décomposé, & les forces ont

déja été épuiſées par les remèdes dont les malades ont fait uſage. L'humanité exige cependant qu'on n'abandonne pas encore ces malheureux, & cette attention eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on en voit quelquefois guérir avec le temps par les ſeules forces de la nature. La première choſe à faire eſt de les reſtaurer par de bonnes nourritures ; enſuite on leur fera prendre des eaux thermales factices ; on les purgera avec la racine de bryone & le jalap infuſés dans l'eau-de-vie, ce qu'on appelle l'*eau-de-vie d'Allemagne ;* & on eſſaiera ce que peuvent faire les bains froids & les douches. Dans le cas où ces malades ſeroient épuiſés par les remèdes antérieurs, ou d'une conſtitution trop foible, on les traiteroit comme les maniaques d'inanition, & on y ajouteroit des commotions électriques, dont l'utilité, dans ces cas de foibleſſe & d'apathie, eſt démontrée, ſans qu'il y ait aucun riſque à courir.

L'imbécillité produite par la maſturbation, ne pourra être attaquée que par les analeptiques, les toniques, les eaux thermales, les frictions sèches ; & il n'y a pas d'inconvénient à tenter l'électricité.

Les coups & les chutes ne produiſent l'imbécillité que par des abcès, des caries

ou des épanchemens séreux : si l'on n'ose pas tenter le trépan, on pourra du moins appliquer des cautères derrière les oreilles ; quelques auteurs même ont proposé d'appliquer le moxa sur la tête. Les anciens appliquoient le feu le long de l'épine du dos, avec une hardiesse dont l'idée nous fait frémir ; mais aussi ils avoient plus de succès que nous dans les maladies que nous regardons comme incurables. Si les sujets sont robustes, les purgatifs ne sont point contre-indiqués, & on les choisira dans les drastiques les plus forts.

Si l'on soupçonne qu'un virus répercuté est la cause de l'imbécillité, il n'est rien de meilleur que d'inoculer la gale, & ce moyen même pourroit être tenté sur tous les imbécilles, quand on n'auroit tiré aucun profit de celui qu'on auroit cru d'abord le plus efficace. Non-seulement il y a lieu de conjecturer que plusieurs de ces malades se trouveroient bien de la révolution opérée par la nouvelle maladie, mais on pourroit espérer que les purgatifs qu'on emploieroit ensuite pour guérir la gale, seroient avantageux pour un certain nombre : si le virus répercuté étoit celui d'un ulcère, on emploieroit les moyens propres à le renouveler.

L'ivresse & les poisons produisent une imbécillité passagère, qu'on traitera comme la manie; & si elle persévéroit, elle exigeroit les purgatifs & les fortifians.

Enfin l'imbécillité qui est la suite de l'apoplexie, sera attaquée par les cautères, les eaux thermales, les purgatifs drastiques. La commotion électrique est d'autant plus recommandable en ce cas, que plusieurs membres sont ordinairement paralysés; quelques observations modernes prouvent que la teinture de cantharides a eu de l'efficacité en pareille circonstance; mais c'est un remède délicat, qui ne peut ê;re administré que sous les yeux d'un médecin sage & éclairé.

RÉFLEXIONS SUR L'OBSERVATION DE M. TARANGET,

Sur une lactation survenue à une chienne par la succion d'un jeune chat; par M. GRENIER, médecin à Saint-Seurin de Cadourne en Médoc.

En lisant attentivement l'observation de M. *Taranget*, docteur en médecine,

& professeur royal en la Faculté de Douay, insérée dans le Journal de médecine du mois de février dernier, p. 224, & d'après ses réflexions, il m'a paru clairement qu'il croyoit ne devoir admettre d'autre cause de la lactation survenue à une chienne qui n'avoit jamais eu de communication avec aucun mâle de son espèce, que la succion d'un jeune chat sevré à trois mois, qui vivoit avec elle.

Comme j'ai vu beaucoup de chiennes avoir du lait pendant long-temps, dans la même circonstance que celle qui est décrite dans cette observation, sans qu'il fût nécessaire de leur assigner la même cause, je me permettrai de faire quelques réflexions sur le systême de M. *Taranget.*

Lorsqu'une chienne est parvenue à l'âge de onze ou douze mois, si elle est bien constituée, elle est avertie que le moment de propager son espèce est venu : il se fait une sorte de travail dans les parties de la génération ; un gonflement sensible affecte les parties extérieures ; chez plusieurs, on apperçoit un écoulement sanguin. C'est une crise qui doit être terminée suivant le vœu de la nature.

Si ce vœu est trompé par la privation

d'un mâle, après plusieurs jours d'une tristesse remarquable, la bête reprend peu à peu son état naturel : tout gonflement cesse d'être sensible ; elle ne veut, ni ne peut s'accoupler ; mais, malgré ce calme apparent, le travail intérieur n'est pas fini ; il se poursuit, & les mamelles ne tardent pas à s'en ressentir ; le mamellon se gonfle & paroît acquérir une extension que la nature n'avoit pas préparée en vain.

C'est un mois & demi après qu'on apperçoit de nouvelles inquiétudes, qui vont toujours croissant jusqu'au terme ordinaire de la gestation. Les allures de la bête ne sont plus les mêmes ; de nouveaux soins l'occupent ; elle cherche de nouveaux asyles ; elle gratte la terre si elle est libre, & la creuse comme si elle devoit y déposer ses petits ; elle annonce enfin par tous ses mouvemens qu'elle se dispose à remplir les fonctions les plus intéressantes. Le temps de nourrir survient ; les mamelles se remplissent de lait ; elles sont douloureuses ; & l'animal sans nourriçon n'a, pour tout remède, que le temps & l'application réitérée de sa langue.

Si dans cet état une chienne est abandonnée à ses propres ressources, après

quelques jours d'affluence, le lait prend un autre cours, & ſe perd inſenſiblement. Savent-elles ſe procurer, ou leur procure-t-on des nourriçons ; elles les adoptent indifféremment, quels qu'ils ſoient, les allaitent & ſe portent bien. Voilà ce que j'ai fréquemmcnt obſervé.

D'après cet expoſé, ne peut-on pas ſe perſuader aiſément que la chienne qui fait le ſujet des réflexions de M. *Taranget*, a paſſé par tous les degrés que je viens de parcourir, ſans qu'il en ait été témoin? Je ne puis penſer autrement. En effet, il me ſemble qu'on ne s'eſt apperçu du tranſport du lait aux mamelles de la chienne, qu'après pluſieurs jours du commerce établi entre elle & le jeune chat.

On a regardé la choſe comme extraordinaire; delà les réflexions.

La ſympathie entre l'utérus & les mamelles a paru inſuffiſante pour expliquer une lactation qui n'étoit pas la ſuite d'une geſtation, puiſque la chienne n'étoit pas mère. En appeller à l'influence de l'imagination, cette opinion paroît trop illuſoire pour l'admettre : la difficulté ne diſparoiſſoit pas ; c'eſt ce qui a donné lieu à l'explication de M. *Taranget*, qui, après avoir donné une idée de ce que peut

être le lait, conclut que c'eſt l'action ou l'irritation portée ſur un organe, qui y détermine l'abord du fluide qu'il eſt deſtiné à ſéparer de la maſſe totale.

Cette vérité me paroît ſimple & évidente comme à M. *Taranget ;* mais je ne vois pas auſſi bien, que les careſſes du chat, & les différentes ſecouſſes qu'il a fait éprouver aux mamelles de la chienne, aient pu être les ſeules cauſes efficientes du tranſport du lait dans ces parties; cela ne me paroît pas ſuffiſant pour déterminer l'abord du fluide laiteux, ſi l'on n'admet en même temps la première irritation, ſuite du travail de l'utérus, comme je l'ai vu ſi ſouvent, & d'une manière ſi peu équivoque. Cette condition me paroît indiſpenſable ; c'eſt la condition *ſi ne qua non ;* elle a eu lieu ſans doute. Le chat n'eût jamais oſé ſucer la chienne, & la chienne ne l'auroit jamais ſouffert, ſi elle n'avoit eu du lait qui l'incommodoit. Ce n'eſt donc pas la ſuccion qui a déterminé la lactation; mais c'eſt elle qui a rendu la choſe viſible & durable.

J'eſpère que M. *Taranget* ne trouvera dans mes réflexions que les motifs qui l'euſſent inſpiré lui-même, s'il avoit obſervé comme moi, & que j'euſſe écrit, comme lui, pour réſoudre une difficulté.

OBSERVATION

Sur deux jeunes ſœurs attaquées de flueurs-blanches héréditaires, depuis l'âge le plus tendre; par M. RAMEL fils, médecin à Aubagne.

La plus part des médecins qui ont écrit ſur les flueurs-blanches ont obſervé que cette maladie, ſoit qu'elle fût héréditaire, ſoit qu'elle fût acquiſe, ne ſe manifeſte guères avant l'apparition des règles, qu'elle devance quelquefois, ou qu'elle ſuit de bien près. Les flueurs-blanches ſurviennent plus communément après les premières couches qui ont augmenté la débilité de l'utérus, ou après des hémorrhagies internes conſidérables; il eſt aſſez rare d'obſerver cette maladie avant l'époque de la menſtruation. Je connois cependant dans ce pays deux jeunes perſonnes qui ont eu cet écoulement dès l'âge le plus tendre; à ſix ou ſept mois l'on a apperçu chez elles cet écoulement, qui a été quelquefois auſſi abondant que chez les femmes pubères. L'aînée de ces deux ſœurs a actuellement huit à neuf ans, & la cadette ſix & demi. Cet écoulement vient

par intervalles, & disparoît pour reparoître après un temps très-court. Il est quelquefois modéré, d'autres fois très-abondant, & ne garde aucune régularité dans son apparition ; ces deux sœurs ont une couleur assez vermeille, mais elles sont sujettes à une maladie singulière, qui n'est pas de longue durée ; il s'élève quelquefois dans toute l'habitude extérieure de leur corps, des espèces d'hydatides de la grandeur d'une fève ordinaire, qui se dissipent dans quelques minutes.

La mère de ces deux jeunes personnes est sujette depuis long-temps à des flueurs-blanches si abondantes, que le parquet de ses appartemens en est quelquefois arrosé, malgré ses linges. Cette dame a un fils *cadet* qui se porte très-bien.

Cette observation n'est pas la seule que nous ayions dans ce genre; *Sennert*, *Dolœus* & d'autres, en avoient fait de pareilles, qui toutes tendent à prouver, qu'il est des maladies dont l'hérédité ne peut guère être révoquée en doute.



LETTRE DE M. DE SAINT-MARTIN, VICOMTE DE BRIOUZE,

Docteur en médecine, agrégé honoraire du collège royal des médecins de Nancy, &c. à M. EVERS, *docteur en médecine à Mecklembourg.*

Je pense, Monsieur, comme vous, que la phthisie (*a*) se peut communiquer, en habitant assidument dans l'atmosphère des phthisiques, sur-tout en couchant avec eux ; je crois aussi que cette maladie peut se communiquer en faisant usage de leurs vêtemens, linges & draps. Voici quelques observations qui viennent à l'appui de votre sentiment.

PREMIERE OBSERVATION.

M. *de la Roque de Bourgmont*, gentilhomme de nos cantons, docteur en

(a) *Voyez* Journal de Médecine, cahier de juillet 1784, pag. 79, 80.

médecine en l'université de Montpellier, à la suite de fatigues éprouvées dans l'exercice de sa profession, fut attaqué d'un rhume qu'il négligea si long-temps, que ni lui, ni les plus habiles médecins de notre province, ne purent le garantir d'une phthisie qui le conduisit au tombeau. Madame *de Bourgmont*, âgée pour-lors de dix-sept ans, & qui aimoit tendrement son mari, eut auprès de lui les plus grandes assiduités. A sa mort, elle devint phthisique, & se retira à Caen dans un couvent, où elle fut traitée par M. *de Mortreux*, célèbre professeur de médecine en l'université de cette ville. Cet habile médecin désespéra long-temps de pouvoir la guérir. Il étoit mon ami, mon mentor en médecine; il aimoit à me découvrir sa façon de penser sur les maladies qu'il traitoit; il me fit connoître l'état où étoit cette dame, sans me dissimuler le danger auquel il trouvoit sa vie exposée. Je suivis la maladie de cette dame, que je croyois moi-même devoir périr; néanmoins, par les soins de M. *de Mortreux*, elle recouvra une parfaite santé. Elle vit, & depuis plus de 30 ans elle n'a pas éprouvé le plus petit accident relatif à la phthisie.

IIe OBSERVATION.

M. *de la Couturerie*, aujourd'hui lieutenant particulier du bailliage de Domfront, étant au collège il y a douze ou quinze ans, après des exercices immodérés, fut attaqué d'une courbature, dont la ſuite fut une fièvre lente vraiment phthiſique. Je me ſuis fait une méthode de traiter cette maladie, ſuivant laquelle je ne manque point de guérir mes malades, quand je ſuis conſulté à temps. Je le fus de bonne heure; il recouvra une parfaite ſanté; il ſe maria. Son épouſe, qui étoit jeune, d'un bon tempérament & d'une parfaite ſanté, s'étant exceſſivement échauffée par un exercice de danſe trop violent, fut attaquée d'un rhume perſévérant, d'une toux opiniâtre, d'une fièvre hectique, &c. Je l'avertis de bonne heure du danger de ſon état, & des ſuites que pouvoit avoir ſon indiſpoſition; elle eſpéra pouvoir revenir en ſanté ſans faire de remèdes; elle n'en fit point, le mal empira de plus en plus : elle me conſulta au dernier degré de la phthiſie, & deſira faire les remèdes que je lui conſeillerois: il n'étoit plus temps; elle mourut. Son mari, par une ſuite de ſes aſſiduités auprès de ſon épouſe, éprouva les ſymptômes

du premier degré de la phthiſie : je le traitai à temps ; il fut guéri : il vit, & ſe porte bien.

IIIe. OBSERVATION.

Il y a quelques années, je fus prié d'aller voir la femme de *Dumeſnil*, boucher à Domfront ; je trouvai cette femme émaciée, & préſentant tous les ſymptômes du dernier degré de la phthtiſie, entiérement ruinée par la maladie & par de prétendus remèdes mal adminiſtrés par des charlatans & des ignorans : je déclarai au mari qu'il n'y avoit aucun moyen de guérir ſon épouſe, je le prévins qu'elle ne pouvoit attendre qu'une mort prochaine & inévitable ; elle mourut effectivement dans peu. Le mari, quelque temps après, vint me conſulter : il avoit une toux fréquente, des douleurs dans la poitrine, dans les côtés & entre les épaules, avec une fièvre lente. Je lui fis faire les remèdes convenables à ſon état pendant long-temps ; ſa ſanté revint peu à peu ; il jouit actuellement d'une bonne ſanté.

J'ai vu dans le bas peuple beaucoup d'autres phthiſies, communiquées par contagion du mari à la femme, & de la femme au mari, dont les unes ſe ſont ter-

minées par la guériſon, & les autres par la mort, ſuivant le plus ou le moins d'exactitude des maladés à faire les remèdes, & ſuivant leur plus ou moins de perſévérance à les continuer.

Les moyens que vous indiquez pour ſe préſerver de ces phthiſies contagieuſes ſont bien vus, & ſagement conſeillés : on ne peut que les approuver ; & le public doit vous ſavoir bon gré des ſoins que vous prenez pour le prémunir contre le danger d'une maladie auſſi meurtrière que la phthiſie.

Pluſieurs autres maladies ſe communiquent ainſi par contagion par les vêtemens, les linges ou les lits qui ont ſervi aux malades. On eſt ſur-tout expoſé à ce danger dans les auberges : à la vente des meubles de gens morts de maladies contagieuſes, bien des perſonnes n'étant pas curieuſes d'acheter les lits qui ont ſervi aux défunts, les aubergiſtes & les hôteliers les trouvant à meilleur marché, ne font pas difficulté de les acheter pour meubler leurs maiſons ; ce qui devient une cauſe de maladie, & ſouvent même de mort pour ceux qui y couchent.

Un bas-officier retiré d'un régiment de cavalerie étoit devenu l'agent des affaires de l'officier qui l'avoit commandé ; il fut

envoyé par ſon maître dans une maiſon, où, dans un cas de preſſe, on le mit coucher dans un lit ſur lequel quelqu'un étoit mort d'une fièvre maligne quelques mois auparavant. Peu de temps après, cet homme fut attaqué d'une fièvre maligne, qui le mit aux portes de la mort, qui dura fort long-temps, & dont j'eus bien de la peine à le guérir.

Un matelaſſier & ſa femme furent employés à rebattre les laines des matelas d'une grande maiſon : dix-huit ou vingt matelas avoient déja été rebattus ſans que ces ouvriers euſſent reſſenti d'incommodité; mais étant venus aux laines des lits ſur leſquels un an auparavant des domeſtiques avoient eſſuyé des fièvres de mauvais caractère, la femme du matelaſſier fut attaquée d'une fièvre de même nature, qui dure depuis quatre mois : j'ai été conſulté depuis quelques jours; j'ignore s'il me ſera poſſible de la ſauver.

Il réſulte de ces faits, que les lits qui ont ſervi aux malades ou aux morts, méritent la plus ſérieuſe attention : on devroit retirer la plume, la mettre dans des ſacs, la faire paſſer pluſieurs fois dans des fours convenablement chauds, l'expoſer à l'air & au ſoleil, & leſſiver les coutils : on devroit pareillement leſſiver les cou-

vertures des matelas, paſſer les couvertures des lits & les laines des matelas à une leſſive de ſavon, enfin expoſer le tout à l'air aſſez long-temps.

LETTRE
A L'ÉDITEUR
DU JOURNAL DE MÉDECINE.

En médecine, Monſieur, il n'eſt pas rare que les découvertes les plus certaines & les plus utiles, éprouvent en naiſſant un ſort déſagréable à leurs auteurs; celle de la propriété ſpécifique qu'a la dentelaire contre la gale, lorſque cette plante eſt adminiſtrée ſuivant la méthode que j'ai communiquée à la Société royale de médecine, n'a pas échappé à une critique injuſte. Il me ſemble que l'intérêt de la ſcience médicale & ma propre réputation, exigent que j'en inſtruiſe le public.

Lorſque la préparation de la dentelaire pour la gale eut été rendue publique, pluſieurs médecins, chirurgiens & autres perſonnes de Provence, publièrent que le remède qu'on donnoit pour nouveau, avoit été pris dans l'hiſtoire des plantes de M. *Garidel;* on confondit mal-adroitement la préparation dont parle *Garidel*

avec la mienne, ſans prendre la peine de lire ce qu'a écrit cet auteur ſur ce ſujet. Voici ſes propres paroles : « Pluſieurs font bouillir toute la plante dans de l'huile d'olive ; ils en oignent enſuite ceux qui ont la gale. — Il eſt vrai que cette plante par ſon ſel volatil âcre dont elle abonde, tempéré par les ſoufres de l'huile, produit dans quelques-uns de bons effets ; mais j'en ai vu de très-méchans dans pluſieurs, ſur-tout dans un de mes amis, qui enſuite d'une telle onction fut d'abord attaqué d'une inflammation univerſelle de la peau avec une fièvre ardente. — Il avoit appris ce remède d'un chaſſeur, qui guériſſoit la gale de ſes chiens avec ce remède ; c'eſt pourquoi je conſeille de laiſſer ce remède aux chiens. »

La préparation que j'ai publiée a cela de différent, qu'on ne fait que verſer l'huile bouillante ſur la racine pilée, remuant le tout durant quatre ou cinq minutes. Cette différence, qui paroît peu conſidérable, & qu'on n'avoit pas encore imaginée du temps de *Garidel*, eſt ſi eſſentielle, qu'elle fait d'un remède dangereux, un remède innocent & très-efficace, parce que dans cette dernière préparation, l'huile qui adoucit l'âcreté de la racine, n'en extrait d'ailleurs que le degré de cau-

ſticité néceſſaire pour deſſécher les boutons galeux, au lieu qu'en faiſant bouillir la racine dans l'huile, on extrait trop des principes âcres de la plante, & le remède en devient trop fort, & capable de brûler & d'enlever la peau, comme il eſt arrivé plus d'une fois.

Feu M. *Darluc*, ſavant profeſſeur de médecine à Aix, parlant fort avantageuſement de mon remède dans le premier volume de ſon Hiſtoire naturelle de Provence, n'a pas ſu cependant éviter cette erreur, & dit que ma préparation de la dentelaire conſiſte à faire bouillir la racine dans l'huile, &c. Je lui remontrai cette inexactitude de ſon vivant, & il me promit de la faire corriger dans les volumes ſuivans.

Je viens d'apprendre qu'on a ſoutenu il y a peu de temps, à Montpellier, une thèſe qui combat ou infirme la certitude ou l'utilité du *plumbago ;* cependant la vertu de cette plante, lorſqu'elle eſt employée ſuivant la méthode que j'ai indiquée, eſt entièrement conſtatée, & elle eſt tous les jours confirmée par l'expérience, ſur-tout dans la gale qui vient de contagion ; & c'eſt ſpécialement pour cette eſpèce de gale que le remède fut propoſé. Je ne peux me diſpenſer de repréſenter à M. *Ramel* mon ami, qu'il y a quelque choſe à cor-

riger dans ce qu'il dit de mon remède. (*Voyez* Journal de Médecine, octobre 1784.) Il semble vouloir dire que je n'ai fait que tirer de l'oubli un remède anciennement connu & pratiqué ; mais il y a plus : j'ai indiqué une préparation nouvelle, & qui n'étoit pas connue ; ce remède n'étoit pas tombé en désuétude, comme dit M. *Ramel*, il avoit été proscrit, à cause qu'il étoit dangereux ; au lieu qu'en le préparant comme j'ai indiqué, il est utile & précieux dans tous les cas.

Enfin, Monsieur, je ne sais d'où vient qu'on a omis de faire mention du Mémoire sur la préparation & les effets de la dentelaire, publié dans le troisième volume de l'histoire de la Société royale de médecine, en rendant compte de ce volume dans le Journal de médecine des mois de mars & avril de l'année 1783.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Note du Rédacteur.

La réclamation de M. *Sumeire* nous paroît d'autant plus juste, que c'est sans intention que l'omission dont il se plaint a été faite ; ainsi nous nous faisons un devoir & un plaisir de dire aujourd'hui

ce que nous nous proposions d'insérer au commencement du cahier d'avril 1783, en rendant compte du troisième volume de l'*Histoire de la Société royale de Médecine, année 1779*, page 162.

Détail des expériences faites par MM. DE JUSSIEU, DE LALOUETTE, JEANROY & HALLÉ, *commissaires nommés par la Société royale de médecine, pour déterminer les propriétés & les effets de la racine de* DENTELAIRE, *dans le traitement de la gale.*

» Le remède proposé par M. *Sumeire*, est une préparation particulière de la racine de dentelaire, *Dentellaria Rondeletii*, (J. B. 2, 940;) *Lepidium dentellaria dictum*, (C. B. pin. 97;) *Plumbago quorundam*, (CLUS. hist. cxxiij;) *Plumbago Europæa*, (LIN.) Elle est appellée par les Provençaux *herbo enrabiado*, & *herbo dè rasquas*, ou *herbe de la teigne*. (Voyez *Garidel*, pag. 368.) »

« Voici les termes de son Mémoire : La manière de préparer notre remède, est de piler dans un mortier de marbre deux ou trois bonnes poignées de la racine de dentelaire ; il en faut davantage en hiver que dans les belles saisons, & quelques-uns y ajoutent une petite poignée de sel : on verse sur la racine pilée au

au moins une livre d'huile d'olive bouillante ; on les agite enſemble pendant trois ou quatre minutes : on met le tout ſur un linge ; &, quand l'huile eſt paſſée, on exprime un peu fortement la racine, dont on ne laiſſe qu'une partie dans le linge qu'on lie en forme de nouet. »

« La manière de s'en ſervir, eſt de tremper dans l'huile bien chaude le nouet, avec lequel on remue un peu la lie qu'y a laiſſée l'expreſſion de la racine. On frotte avec ce nouet toute la ſuperficie du corps. Il faut frotter un peu fortement, & l'huile doit être bien chaude. On réitère les frictions de douze heures en douze heures, & on les continue tant qu'il paroît des reſtes de gale. La première friction fait pouſſer quelquefois tout ce qu'il y avoit de gale cachée ſous la peau. On éprouve alors beaucoup de picotemens & de demangeaiſons que les frictions ſuivantes diſſipent à coup sûr. Les puſtules alors bientôt deſſéchées, ſe détachent, & tout le vice galeux eſt emporté. Ordinairement trois ou quatre frictions ſuffiſent pour la guériſon entière. Cette méthode n'exige aucune préparation préliminaire, & on a conſtamment obſervé que la gale ainſi traitée n'eſt pas ſujette à revenir. »

En rendant compte de leurs expériences, voici comment s'expriment MM. les Commiſſaires : « Tous nos malades ont parfaitement guéri. »

« L'effet des frictions a été généralement d'appeller à la peau les boutons galeux, & de les y deſſécher. »

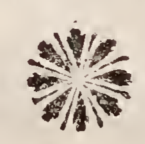
« Cet effet, & tout ce que nous pouvions attendre de notre remède, a été terminé en ſept, huit ou dix frictions. »

« Ce qui paroiſſoit avoir échappé aux frictions, laiſſé à la nature, s'eſt diſſipé de ſoi-même & ſans remède. »

« Notre traitement n'a cauſé dans la ſanté, & dans les fonctions de nos malades, aucune altération ſenſible. »

« Enfin, depuis plus de ſept mois que le traitement des premiers eſt terminé, & depuis quatre mois que les ſix derniers ont été entrepris, leur guériſon s'eſt ſoutenue conſtamment. »

« Il ſuit de nos expériences, que le traitement par le *plumbago* a guéri; qu'il a guéri promptement; qu'il a guéri ſans aucune rétropulſion; enfin, qu'il a guéri ſans le ſecours d'aucun remède. »



PROBLÊME DE MÉDECINE,

Proposé par M. SUMEIRE, docteur en médecine, à Marignane en Provence.

La fièvre qui survient aux maladies apoplectiques, convulsives, &c. est-elle salutaire ou nuisible?

Il est établi par plusieurs sentences ou aphorismes d'*Hippocrate*, que la fièvre qui survient aux maladies convulsives, soporeuses, apoplectiques, &c. les dissipe ou les termine favorablement :

Si convulsione aut distentione nervorum detento febris successerit, morbum solvit. Aph. 57, sect. iv.

Convulsiones & nervorum distentiones succedens febris solvit. Coac. prænot. sect. ij, p. 160. (Foës. edit. Francof. 1595, fol.

Syderatis si febris accedat solutio contingit. Coac. præn. sect. ij, p. 182, Foës.

Quibus per sanitatem derepentè capitis dolores obveniunt, confestimque vox deficit ac stertunt, intrà dies septem pereunt nisi febris prehenderit. De Judicat. lib. sect. ij, pag. 24, Foës.

Quibus bene valentibus capitis d lores derepentè contingunt statimque voce deficiunt & ster-

tunt, intrà dies ſeptem pereunt niſi febris eos prehenderit. Aph. 51, ſect. vj.

Mais il ſemble qu'*Hippocrate* a ſenti lui-même que cette fièvre pouvoit être pernicieuſe, lorſqu'elle ſe prolongeoit trop, puiſqu'il dit :

Syderationes quæ repentè fiunt, ſi inſuper febris exolutionis in modum contingat, quæ diutiùs trahat, perniciem minantur. Coac. præn. ſect. ij, pag. 182.

Syderationes quæ repentè contingunt, ſi inſuper febris mediocris accedat quæ diutiùs trahat, perniciem minantur. Prædict. lib. j, ſect. ij, p. 53.

à moins que ces deux ſentences ne ſoient pas d'*Hippocrate.*

J'ai obſervé conſtamment que lorſque la fièvre ſurvient aux maladies apoplectiques, elle ne finit qu'avec la mort des ſujets ; ainſi l'expérience dément les dogmes d'*Hippocrate* ſur ce point.

La théorie qui préſente la fièvre comme capable de réſoudre les engorgemens qui peuvent cauſer l'apoplexie, ou les affections convulſives, paralytiques, &c. fait auſſi appercevoir que le mouvement accéléré & tumultueux des humeurs, excité par la fièvre, peut augmenter le déſordre de ces mêmes humeurs & ces mêmes engorgemens ; mais en conſidérant que ces maladies, comme peut-

être toutes les autres, dépendent le plus ſouvent d'un ſtimulus qui détermine la ſtaſe des fluides, ou la ſuppreſſion du cours des eſprits dans le cerveau ou dans les nerfs ; que les maladies convulſives, apoplectiques, &c. dépendent encore très-ſouvent des extravaſations du ſang, des épanchemens de ſéroſités, on croira bien facilement que la fièvre n'eſt propre qu'à renforcer ces maladies, & à les rendre plus invincibles. Si on conſidère encore les cauſes de cette fièvre, telles que la bonne théorie les entrevoit aujourd'hui, on ſera encore plus éloigné de regarder la fièvre comme un moyen favorable à la guériſon des maladies du genre dont il s'agit.

Quoi qu'il en ſoit, la queſtion que je propoſe eſt digne d'exciter la diſcuſſion bien faite de toutes les raiſons & de tous les faits qui peuvent la réſoudre.

OBSERVATION

Sur un éryſipèle, ſuivi d'une fièvre tierce; par M. CHEVILLARD, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin à Mante-ſur-Seine.

Une payſanne, âgée de vingt-quatre

ans, habitante d'un village des environs de Mante, d'un tempérament ſanguin, & ſujette à la diathèſe éryſipélateuſe, avoit le pouls dur & fréquent, la langue ſéche & aride : ces ſymptômes me firent craindre la répercuſſion de l'humeur cutanée ſur le cerveau, & je pronoſtiquai que la malade auroit le délire, appuyé ſur ce que dit Hippocrate : *Linguæ denſæ & peraridæ, phrenitidem portendunt.* J'ordonnai un pédiluve, des lavemens faits avec les plantes émollientes, & pour boiſſon l'infuſion de fleurs de ſureau nitrée. Ces remèdes donnèrent plus de ſoupleſſe au ſyſtême vaſculaire; la malade tranſpira, & eut une nuit plus calme : je la trouvai le lendemain avec peu de fièvre, la peau moite. Je crus, pour favoriſer la tranſpiration & dégager les premières voies, devoir donner trois grains de tartre ſtibié en lavage: ils opèrerent très-bien; & j'ordonnai pour le ſoir un lavement; néanmoins la nuit fut orageuſe, & accompagnée de délire & de fièvre. Ses dents ſe couvrirent d'un tartre épais, & ſon haleine devint infecte; les tendons des poignets éprouvèrent de violens ſoubreſauts, il ſurvint une ophthalmie. La peau du front étoit ſèche & brûlante, la figure très-tumé-

ſiée. Cet état me fit craindre que l'éryſipèle ne ſe répercutât ſur le cerveau, & me donna beaucoup d'inquiétude : *Eryſipelas verò foris quidem extare, utile ; intrò autem vergere, lethale.* HIPP. Je fis appliquer un emplâtre véſicatoire à la nuque. J'inſiſtai ſur les pédiluves ; & j'eus la ſatisfaction de voir le lendemain les ſymptômes ſe diſſiper ; la peau reprit ſa moiteur ordinaire, la langue devint moins aride, & le pouls étoit moins tendu. La fièvre revint quatre jours après, & prit le type de fièvre tierce : je changeai alors de traitement, & je mis ma malade à l'uſage des amers indigènes : ils opérèrent très-bien, & la fièvre ſe diſſipa entièrement. Malgré les inſtances de la malade, je ne conſentis à la purger que quand j'eus des ſignes évidens de coction ; alors je donnai deux onces de tamarins avec autant de manne, & deux gros de ſel de Glauber. Cette médecine fut répétée pluſieurs fois, & il s'enſuivit une parfaite convaleſcence. Si l'obſervation démontre qu'il eſt facile d'abuſer des purgatifs dans les fièvres réglées, il y a auſſi des cas où il eſt néceſſaire de purger pluſieurs fois, mais toujours en ſe conformant à l'aphoriſme : *Corpora cùm quis repurgare volet, fluxilia reddere oportet.*

RÉFLEXIONS

Sur les obſervations de M. SOBAUX, *ſur l'abus du* ſel de duobus, *donné à la ſuite des couches ; (Voyez* Journal de Médec. Tome LXII, pag. 610;) *par* M. LE CHARTIER DE LUCIVEL, *docteur en médecine, médecin de la ville & des hôpitaux de Mante-ſur-Seine.*

Comme il eſt avantageux à l'humanité de défendre la réputation d'un remède, attaqué peut-être injuſtement, j'ai cru devoir communiquer mes obſervations ſur l'utilité du ſel *de duobus*. M. *Sobaux* eſt ſurement trop ami de la vérité pour le trouver mauvais, quoique cela contredise ſon ſentiment.

Il eſt inconteſtable que la majeure partie de la vertu des médicamens ne conſiſte que dans les doſes auxquelles ils ſont preſcrits. D'après ce principe, avoué de tous les praticiens, le ſel *de duobus* non-ſeulement ne doit pas être banni de la matière médicale ; mais il doit être mis au nombre des remèdes les plus efficaces dans les maladies laiteuſes. J'ai plus de cinquante obſervations qui prouvent ce que j'avance. Il ſuffira, je

crois, d'en rapporter trois ou quatre, pour convaincre du fait.

PREMIERE OBSERVATION.

Madame la marquiſe de *G.**** alors à ſa terre à trois lieues de Mantes, m'appella, il y a environ un an. Je la trouvai au huitième jour d'une couche, dont le travail avoit été très-laborieux : elle avoit de la fièvre, le ventre étoit tendu, les ſeins étoient flaſques, les urines rares; il n'y avoit point de ſelles, mais les lochies couloient aſſez bien. Les indications à remplir étoient d'évacuer le lait qui étoit la cauſe de tous ces accidens. En conſéquence je fis prendre de légers apéritifs diurétiques en tiſane, que j'animai d'un demi gros de ſel *de duobus* par pinte. Je ne négligeai point les lavemens laxatifs. Au bout de trois jours de l'uſage de ces médicamens, en ſuivant un régime approprié, je vis avec ſatisfaction les urines & les garde-robes devenir abondantes & ſe charger de lait; le ventre fut beaucoup moins tendu, il n'y avoit preſque plus de fièvre. Comme je craignois que le ſel *de duobus* ne pinçât les nerfs, que cette dame a très-ſenſibles, je le fis retrancher de la tiſane, & j'y ſubſtituai le ſel d'Epſom, qui eſt plus

doux ; mais à ma viſite ſuivante, qui fut faite deux jours après, je trouvai le ventre plus gonflé & les évacuations moins abondantes ; je recourus promptement à l'uſage de l'*arcanum duplicatum* à la même doſe. Il fut continuée pendant huit jours, & il diſſipa tous les accidens.

IIe OBSERVATION.

Il y a environ trois mois qu'une perſonne très-charitable, madame *de Rauché*, dame de Mondetour, paroiſſe diſtante de quatre lieues de cette ville, m'envoya conſulter pour une pauvre femme de ſon canton, qui étoit accouchée depuis ſix ſemaines. Toutes les parties de ſon corps étoient œdématiées, quoiqu'elle eût toujours donné à téter à ſon enfant. Les urines & les ſelles étoient preſque totalement ſupprimées. Cette femme avoit beaucoup plus de lait qu'il n'en falloit pour nourrir ſon enfant, & cette ſurabondance étoit la cauſe de tous les accidens. Une tiſane, compoſée d'une décoction de racine de bardane, de chardon roland, d'aſperges & de petit houx avec un gros de ſel *de duobus* ſeulement par pinte, avec quelques minoratifs, dans leſquels entroit

le même ſel, furent les ſeuls moyens que j'employai pendant un mois, pour venir à bout de cette maladie. Je ferai obſerver que pendant pluſieurs jours, je ſubſtituai le ſel de nitre à l'*arcanum duplicatum*, & que les accidens reprenoient leur intenſité.

IIIe OBSERVATION.

La femme du nommé *Picard*, cordonnier de cette ville, me fit appeller, il y a environ huit mois : elle étoit à plus de ſix ſemaines de couche, elle nourriſſoit ſon enfant; malgré cela elle étoit percluſe de tous ſes membres, ſurtout des parties inférieures; elle ſouffroit jour & nuit & ne pouvoit ſe traîner dans ſa chambre qu'avec des béquilles. Après avoir réfléchi ſur ſon état, je vis que la trop grande quantité de lait étoit la ſeule cauſe de cette maladie. L'indication à remplir étoit d'évacuer cette humeur; mais on avoit déja fait beaucoup uſage de purgatifs & de différentes tiſanes, ſans ſuccès. Pour moi je fis prendre ſimplement une boiſſon compoſée de légers apéritifs, avec un demi-gros de ſel *de duobus* dans chaque pinte. Après quelques jours de l'uſage de cette tiſane & d'un régime ſévère, ce qu'on n'avoit pas fait,

j'obſervai avec plaiſir que les accidens diminuoient. Je conſeillai un minoratif en grand lavage, dans lequel entroit auſſi le ſel *de duobus* : ce minoratif fut répété tous les quatre jours ; enfin trois ſemaines ne furent pas révolues, que j'eus la ſatisfaction de voir cette pauvre femme ne plus ſouffrir & ſe ſervir librement de ſes membres. L'enfant n'a pas ceſſé de téter, & il a toujours été dans le meilleur état, quoique ſa mère fût au régime ſévère & qu'elle prît des remèdes.

Que conclure de ces obſervations ? ſi ce n'eſt que le ſel *de duobus* eſt un remède très-efficace dans les maladies occaſionnées par le lait épanché, lorſque ce ſel eſt adminiſtré à doſe convenable, & qu'il eſt, quoi qu'en diſe M. *Raulin*, le ſel le mieux indiqué dans les affections laiteuſes, parce qu'il eſt apéritif, tonique & évacuant ; qu'enfin il n'eſt irritant que quand on le donne à une trop forte doſe.



RÉFLEXIONS
DE M. REBIERE,

Maître en chirurgie & en pharmacie à Brive, sur une observation ayant pour titre : Hydrophobie guérie par l'alkali volatil fluor. *Voyez cahier de décembre 1784, pag. 604. Tome LXII.*

En rendant hommage aux talens de M. *Hervet*, je me permettrai de former quelques doutes sur la nature de la maladie qu'il a traitée & guérie.

« Le huitième jour de la morsure, dit M. *Hervet*, le malade éprouva des malaises, ne dormit point dans la nuit. Le dix-septième, il se leva avec un violent mal de tête & une chaleur universelle ; à midi, il fut obligé de se coucher, ses jambes ne pouvoient plus le porter ; la fièvre le prit le soir, les douleurs de tête augmentèrent, il fut fort agité : ses parens s'apperçurent de légers mouvemens convulsifs dans les bras ; la nuit fut très-laborieuse, les mouvemens convulsifs furent universels ; il eut du délire. Le dix-huitième, il fut sans connoissance jusqu'à midi : on lui donna l'extrême-onction ;

il déliroit ſouvent, ayant des convulſions violentes; par trois fois il ſortit de ſon lit, & tomba dans la chambre. Depuis midi juſqu'au ſoir, il ne voulut point boire; la nuit ſe paſſa dans des convulſions continuelles, &c. »

Ce n'eſt point là la marche de l'hydrophobie rabifique que j'ai obſervée ſur treize perſonnes que j'ai traitées & vues périr depuis deux ans; ni celle que j'ai lue dans les obſervations des vrais hydrophobes & dans les ouvrages des auteurs qui en ont traité.

Les convulſions ſuivent l'hydrophobie & ne la précédent jamais; ſi on trouve quelques exemples du contraire, on s'apperçoit que ces convulſions dépendoient de toute autre cauſe que du virus rabifique. Au reſte, par convulſions je n'entends pas parler des ſoubreſauts dans les tendons & des tremblemens qui agitent les membres bleſſés, & qu'on obſerve quelquefois dans la fièvre rabifique avant que l'hydrophobie ſoit déclarée; mais de l'état où ſe trouvoit le malade de M. *Hervet*, le jour d'avant celui où il a refuſé la boiſſon.

Quelquefois l'hydrophobie ſurvient tout à coup, ſans avoir été précédée de fièvre, ni d'autres léſions que celle de

la douleur & de l'engourdiſſement de la partie qui a été mordue ; mais le plus ſouvent elle eſt précédée d'une petite fièvre, d'irrégularité dans le pouls, de mal-aiſes, de changement de couleur à la peau qui recouvre les cicatrices des plaies, ou de ſuppreſſion de ſuppuration dans les plaies ouvertes, ou bien le pus louable auparavant, n'eſt plus qu'une ſanie ichoreuſe.

L'hydrophobie ſurvenue, arrivent les étouffemens, les ſtrangulations, des convulſions par accès qui font bondir les malades ſur leur lit ; hors les accès à peine apperçoit-on quelques mouvemens convulſifs : le delire, s'il y en a, n'eſt le plus ſouvent que momentané. Je n'ai point obſervé de perte de connoiſſance. A cette époque les douleurs des plaies ou de la partie mordue ceſſent d'être ſenſibles, du moins les malades ne s'en plaignent plus dans le dernier degré de la maladie, qui rarement paſſe le troiſième jour : il y a des vomiſſemens de matière verdâtre porracée ; l'horreur des liquides eſt à un tel point, que non-ſeulement les voir, mais même en entendre parler, fait entrer les malades en convulſion ; dans cet état ils ne peuvent rien avaler ſans avoir des convulſions affreu-

ſes, ſans laiſſer craindre qu'ils vont être étouffés. Une cuillerée d'eau, dans laquelle on avoit mis de l'alkali volatil, que mon beau-frère voulut faire prendre à une hydrophobe, faillit lui être funeſte ; à peine le liquide toucha t-il ſa langue, que cette malade s'élança ſur le chirurgien, & le pourſuivit : celui-ci ne ſe ſauva du danger qu'en tournant autour d'une table qui ſe trouva au milieu de la chambre. La malade fatiguée de ſa pourſuite, ou plutôt l'accès de fureur ceſſant, ſe jetta ſur ſon lit, & rendue à ſa raiſon, elle demanda pardon au chirurgien de ce qu'elle venoit de faire.

Le malade de M. *Hervet* refuſa de boire, depuis midi juſqu'au ſoir ; mais il n'eſt pas dit qu'il continua de refuſer la boiſſon pendant la nuit, encore moins le lendemain, puiſque M. *Hervet* lui fit prendre de l'alkali volatil, la décoction de kina par cuillerée, d'heure en heure, & qu'il fut expoſé à la vapeur du vinaigre, de quatre en quatre heures. La vue du liquide ne l'effrayoit donc point, donc il n'avoit point horreur des liquides ; ce qui eſt cependant un ſigne caractériſtique de l'hydrophobie. Il y a encore un autre ſigne qu'on obſerve chez les hydrophobes, mais le plus ſouvent avant

que l'hydrophobie ſoit déclarée, & qui manque dans le malade de M. *Hervet.* C'eſt que dans leurs rêves ou dans leur délire ils ſont occupés de l'animal qui les a mordus, ou d'autres phantômes, & en ſont effrayés.

De ce que le malade qui fait le ſujet de l'obſervation a eu des convulſions, du délire, perte de connoiſſance; de ce qu'il a refuſé la boiſſon, pendant ſept à huit heures; il ne s'enſuit pas qu'il fût hydrophobe, parce qu'il avoit été mordu par un chien ſoupçonné d'être enragé. Je dis ſoupçonné, parce qu'il n'y a aucune preuve que l'animal fût attaqué de cette maladie.

Je ſuis bien perſuadé que ſi M. *Hervet* avoit eu à traiter les mêmes plaies, ſans être préoccupé de l'idée de rage, il auroit vu arriver les mêmes accidens ſans les attribuer au virus rabifique. Je lui rends trop de juſtice pour croire qu'il ignore que les plaies des parties nerveuſes, tendineuſes, ſont ſouvent accompagnées de convulſions & de délire, & que dans cet état les malades refuſent ſouvent tout ce qu'on leur préſente; il arrive la même choſe dans les maladies internes, accompagnées de délire. Dans le mois d'octobre dernier, j'ai vu une dame

groſſe d'environ ſix mois, tomber dans le délire à la ſuite d'une fièvre quatre, & conſtamment, pendant trois jours, ne vouloir rien avaler; lorſqu'on approchoit du bouillon ou de la tiſane elle grinçoit & ſerroit les dents, détournoit la tête, & cherchoit avec ſes mains à verſer ce qu'on lui préſentoit. J'ai vu la même choſe dans pluſieurs autres malades, & il n'eſt point de praticien qui ne l'ait obſervé comme moi. (*Voy.* tom. lv, pag. 389.)

Si le malade de M. *Hervet* n'étoit point hydrophobe, comme il y a lieu de le croire, (à moins qu'on ne veuille donner ce nom à tous les malades qui refuſeront la boiſſon,) l'alkali volatil auquel M. *Hervet* attribue la guériſon de l'hydrophobie, ſera un remède auſſi peu efficace dans cette maladie que le mercure, l'opium, le muſc, la vapeur du vinaigre, la belladona, la morſure de la vipère, &c. &c. J'ai eſſayé tous ces remèdes ſans aucun ſuccès.

Nous n'avons point juſqu'ici d'exemples de vrais hydrophobes rabifiques guéris. Et comment guérir une maladie par un remède interne, dès que les malades ſe refuſent conſtamment à avaler, par les ſouffrances qu'ils éprouvent dans l'action des muſcles de la déglutition,

même à la vue des choſes qu'ils doivent avaler ?

S'il eſt un moyen de guériſon, on doit le trouver dans les remèdes extérieurs, principalement dans le traitement local de la partie mordue, qui eſt auſſi le préſervatif le plus aſſuré de cette même maladie. Vingt & une obſervations que j'ai eu occaſion de faire, depuis deux ans, ſur des perſonnes mordues par des animaux véritablement enragés, que je rendrai bientôt publiques, ſerviront à prouver la bonté de la méthode de M. *le Roux*, chirurgien-major de l'hôpital de Dijon, & le peu de ſuccès des frictions mercurielles.

OBSERVATION

Sur une portion des gros inteſtins, extraite par l'anus; par MM. SEBIRE, docteur en médecine, & GAUTIER DE SAINT-JAMES, maître en chirurgie, à Breteuil en Normandie, diocèſe d'Evreux.

Quis Naturæ leges & arcana deteget ?
Quis ſemitas inveſtigabit ?

Jacques Jullien, (originaire de la paroiſſe de Saint-Hilaire, près Laigle, âgé

d'environ trente-cinq ans, garçon & journalier, résidant depuis quelques mois chez le sieur *Ernaut de la Geriais*, en la paroisse de Francheville, à une lieue & demie de Breteuil,) fut attaqué le 13 avril dernier d'une colique, accompagnée de fiévre, qui l'obligea de garder le lit. M. *Sebire* fut appellé dès ces premiers momens. Il apprit que le malade alloit vingt fois par jour à la selle, & rendoit par caillots du sang mêlé de glaires. Les tranchées, qui ne se faisoient sentir que dans la région ombilicale inférieure, étoient en ce moment un peu diminuées. Le pouls étoit petit, serré, & fréquent; le visage étoit pâle, les yeux cernés, & la langue chargée d'une matière jaune épaissie. Il trouva l'abdomen tendu & douloureux dans toute sa partie inférieure.

D'après ces symptômes, & suivant les principes de *Zimmermann*, il se crut assuré que la maladie étoit une *dyssenterie bilieuse*; en conséquence il proscrivit la saignée, & ordonna 1°. les eaux de riz & de maigre de veau pour boisson, & pour toute nourriture. 2°. Des lavemens à la graine de lin & au suif de chandelle. 3°. L'application sur tout le bas-ventre de flanelles trempées dans

une décoction de plantes émollientes. 4°. Un purgatif composé de manne & de catholicon double, que l'on devoit répéter suivant le besoin. 5° Enfin, l'usage de petites pilules composées de rhubarbe en poudre, d'ipécacuanha & de diascordium, à prendre de quatre en quatre heures, jour & nuit, pendant les jours intermédiaires des purgatifs.

Après l'usage de ces remèdes continués plusieurs jours, le malade se trouva beaucoup mieux, le sang cessa de couler par les selles, & la fièvre parut cesser. Satisfait de son meilleur état, & persuadé qu'il n'avoit plus de risques à courir, *Jullien* abandonna les remèdes pour suivre ses goûts; il prit des rôties au vin, il but du cidre & du poiré chaud; il mangea de la soupe, du pain, de la viande, selon qu'il étoit à portée de se procurer l'un ou l'autre de ces mets.

Le 28 avril, seizième jour de sa maladie, sur le soir, & après plusieurs selles, il sentit que son fondement étoit sorti. Il envoya chercher une matrône de son village, laquelle ayant apperçu que ce qui sortoit étoit tout noir & d'une puanteur insoutenable, recula d'effroi, & loin de vouloir y toucher, conseilla d'aller promptement chercher le médecin qui jusqu'alors avoit vu le malade.

Le 29, on vint à Breteuil rendre compte de cet accident à M. *Sebire*, qui, regardant ce cas comme chirurgical, & se doutant que ce ne pouvoit qu'être ou une tumeur hémorrhoïdale, ou la chute du *rectum*, me pria de voir le malade & de lui donner mes soins.

Ce même jour je me transportai à Francheville, & ayant examiné *Jullien*, je reconnus un intestin déja sorti de la longueur d'un demi pied, sphacélé, froid, enduit d'un *mucus* de couleur jaune-brun, & exhalant une odeur cadavéreuse. L'extrémité pendante de ce corps pourri, ressembloit à une vessie mollasse, dont la base, plus grosse que ce qui étoit au dessus, laissoit voir une ouverture dans laquelle j'introduisis mon doigt de toute sa longueur ; ce qui me confirma que c'étoit l'intestin qui sortoit ainsi. Je le pris d'abord pour le rectum. Tout le contour de l'anus, occupé par ce corps sphacélé, présentoit lui-même un aspect d'autant plus affreux & inquiétant, qu'il étoit exactement bouché, que les déjections du malade étoient depuis quelques jours involontaires & d'une grande fétidité, que le pouls étoit petit, la langue séche, le teint plombé, & toute l'habitude du corps froide.

A dire vrai, je regardois le malade comme perdu. Ma mémoire ne me rappelloit aucun cas ſemblable qui n'eût été ſuivi de la mort. Cependant le malade n'éprouvoit pas de défaillances, ſon regard étoit aſſuré, ſa raiſon toute entière, ainſi que ſes autres ſens. Vu la foibleſſe du pouls, je lui fis donner un demi-verre de vin qu'il but avec plaiſir ; & d'après ce conſeil, *Meliùs eſt anceps experiri remedium quàm nullum*, je décidai de faire la ſection de toute la longueur viſible de l'inteſtin mortifié, ce que l'on conſeille & ce qui réuſſit dans l'opération du bubonocele gangreneux ; & de chercher dans le cylindre inteſtinal une partie ſaine que je puſſe aſſujettir par une ſuture à des parties également ſaines, voiſines du ſphincter de l'anus, en ſuppoſant qu'il ne fut pas ſphacélé lui-même, ce qui me paroiſſoit fort douteux, ou bien, dans le cas où il le ſeroit, avec les chairs vives inciſées ſelon la méthode d'opérer la fiſtule.

Tel étoit mon plan curatif, mais avant de le ſuivre, rien ne me parut plus prudent que d'en conférer avec M. *Sebire*, médecin, inſtruit en chirurgie, très-prudent & très-zélé, & qui d'ailleurs avoit déja donné ſes ſoins au malade : je re-

mis l'opération au lendemain. Le malade plein de confiance & persuadé que cette opération lui sauveroit la vie, me prioit de la faire sur le champ; mais je lui fis entendre qu'il avoit besoin d'y être préparé par des boissons & par des ablutions anti-septiques, que je fis composer avec du vin chaud, saturé de sel. Le malade s'en lava lui-même plusieurs fois ce jour-là & toute la nuit suivante.

De retour à Breteuil, je rendis compte à M. *Sebire* de ce que j'avois vu, & de ce que je me proposois de faire; M. *Sebire* désespéra que l'art pût être salutaire à notre malade; mais vaincu en quelque sorte par mon zèle, il voulut bien me promettre d'être présent à l'opération, que je me proposois de faire le lendemain.

Le 30, nous nous transportâmes à Francheville. Le malade examiné, nous présenta les mêmes phénomènes que ceux de la veille, avec cette différence que 1° le pouls étoit meilleur; 2° l'anus, qui avoit été bien fomenté de vin salé & bien nettoyé, nous parut sain dans toute sa circonférence.

Nous décidâmes d'inciser le sac sphacélé; mais il fut convenu que je ferois une extraction graduée du canal intestinal jusqu'à ce que j'eusse trouvé une extrémité

extrémité ſaine que j'aſſujettirois & unirois au ſphincter qui étoit ſain lui-même. — Je préparai mon appareil. M. *Sebire* voulut bien m'aider. Je fis une ligature près de l'anus, & je coupai toute la partie ſphacélée, ſituée au deſſous. L'avis de M. *Sebire* fut d'examiner ce ſac, pour nous aſſurer ſi c'étoit l'inteſtin; mais nous ne pûmes d'abord juger ſi c'étoit un inteſtin ou un corps étranger, tant il étoit dénaturé, & nous le crûmes corps étranger, parce qu'il étoit dur & compacte dans ſa baſe. Je l'ouvris, & nous vîmes avec ſurpriſe une maſſe véritablement charnue, vaſculaire & ſarcomateuſe, du volume d'un œuf, & adhérente incomplètement à un ſac membraneux, dont la ſubſtance ne nous fut pas d'abord clairement connue. — Je retournai à mon opération, je tirai doucement à moi une autre portion de la longueur d'un demi pied, ſans que le malade ſe plaignît. Je fis une ſeconde ligature à ce corps, près de l'anus comme la première, & j'en tirai encore preſque un demi pied. Je fis une troiſième ligature, &, tirant encore, j'amenai le reſte ſans rupture & ne tenant plus à rien.

Nous réſolûmes d'examiner avec une attention ſcrupuleuſe ce corps que nous

croyions étranger; mais avant tout, nous préparâmes un lavement pour le faire prendre au malade. Pendant cet intervalle il fut naturellement à la selle ; les matières étoient louables : cela nous rassura ; néanmoins on fit donner le lavement qui fut reçu tout entier, sans douleurs, & rendu chargé d'humeurs bilieuses.

Nous procédâmes à l'examen du corps gangreneux que je venois d'extraire. Après l'avoir lavé dans plusieurs eaux, je fis une incision dans toute sa longueur, & alors nous reconnûmes sans craindre de méprise; 1° une portion longue de dix-huit pouces de l'intestin colon, dont le sphacèle n'avoit pas tellement détruit la substance qu'on ne remarquât bien distinctement encore ses cellules, & le ligament, par lequel il est attaché au mésentère dans toute sa longueur : cette portion étoit retournée comme une gant que l'on a ôté en le rabattant. 2° Les adhérences cellulaires & graisseuses de ce même intestin, dont la couleur grise n'étoit pas totalement effacée. 3° La substance muqueuse, dont il est intérieurement enduit, devenue noire. 4° Les tuniques de ce même intestin, lesquelles à raison de la mortification, il

nous fut aiſé de ſéparer l'une de l'autre. — Je conſerve, dans mon cabinet, cette pièce intéreſſante, ſur laquelle quelques incrédules pourroient former des doutes, qui tendroient à faire croire que ce ne peut être que la membrane interne d'un inteſtin, ou une portion de ver ſolitaire, ainſi que l'ont cru & même publié quelques perſonnes de l'art auxquelles la connoiſſance de cette obſervation eſt parvenue.

M. *Sebire* fit continuer les boiſſons & les bouillons dont j'ai parlé plus haut, ainſi que les lavemens & les fomentations déja employés, parce que le malade ſe plaignoit toujours d'une douleur fixe dans le bas-ventre. Depuis ce jour-là, 30 avril dernier, juſqu'aujourd'hui 12 juin, *Jullien* a fait quelques remèdes & beaucoup de fautes de régime, qui ne lui ont pas été notablement funeſtes, puiſqu'il vit, mange & boit à ſon ordinaire, ſelon ſes goûts. Il eſt, à la vérité, tombé dans une leucophlegmatie univerſelle, après être ſorti de chez ſon maître; mais l'uſage de l'eau de genièvre comme tiſane, & du vin de ſcille l'ont conſidérablement déſenflé; il n'a plus de fièvre, & ſe porte autant bien qu'il eſt poſſible, à l'exception ſeulement

d'une douleur légère qu'il ressent dans le bas-ventre après qu'il a mangé.

Devoit-on s'attendre à une terminaison si heureuse ? & seroit-il bien facile d'expliquer la cause physique de cette guérison due, pour la plus grande partie, à la nature ? Cependant, en réfléchissant que dans d'autres circonstances, la nature constamment occupée à réparer ses pertes, & à éloigner ou à surmonter les obstacles qui s'opposent à ses opérations les plus essentielles, se débarrasse, comme le démontre l'expérience (*a*), des corps qui sont devenus

---

(*a*) On lit dans l'Eloge de M. *Littre*, par M. *de Fontenelle*, (*Œuvres diverses*, tom. iv, page 40, édit. de 1742,) un fait consigné dans les Mémoires de l'Académie, en 1702, p. 241 & suiv. duquel il résulte que cet habile Anatomiste eut occasion d'être le témoin utile d'un accident analogue à celui-ci.

« Une femme réduite dans un état déplorable, jettoit par les selles du pus, du sang, des chairs pourries, des cheveux, un os même du bras d'un fœtus de six mois, quoiqu'elle n'eût eu aucun signe de grossesse. L'intestin *rectum* étoit percé d'un trou large d'un pouce & demi, par où sortoient ces matières qui étoient le démembrement d'un fœtus formé dans l'ovaire ou dans la trompe, qui s'y étoit pourri, & dont la corruption avoit détruit

étrangers à l'économie animale ; nous pouvons présumer que dans cette occasion, après la séparation complète de la portion supérieure de l'intestin gangréné d'avec sa portion saine, à la suite d'une adhérence nouvelle contractée par les deux extrémités vivantes de ce même intestin avec le mésentère ou le péritoine, (& peut-être encore mieux, avec la surface extérieure de l'intestin même ou d'un autre plus proche,) cette partie supérieure étant chargée d'un sarcome volumineux, aura descendu la première par son propre poids relativement plus grand que celui du reste de l'intestin, & sera sortie ainsi par le *rectum*, hors de l'anus, telle que nous l'avons vue.

---

cet ovaire, en même temps que l'os avoit percé l'intestin, & étoit sorti par la plaie qu'il y avoit occasionnée.»

Cette femme fut habilement secourue & guérie par M. *Littre*, qui se servit de cette plaie, faite au *rectum*, comme d'un chemin déja tout fait & plus facile à suivre que tout autre, pour extraire & les os, & les chairs de ce fœtus. La plaie énorme que l'intestin avoit reçue à cette occasion, & la pourriture dont elle étoit accompagnée, se guérirent radicalement par les soins assidus de M. *Littre*, & les ressources inconnues de la nature.

Il eſt facile de concevoir comment la gangrène de l'inteſtin a ſuccédé à l'inflammation qui s'étoit emparée de cette partie, & dont les coliques fixes du malade dans la région ombilicale inférieure étoient le ſigne concomitant ; mais il n'eſt pas auſſi aiſé d'aſſigner la cauſe de la formation du ſarcôme que nous avons diſſéqué : les caillots de ſang que le malade rendoit par les ſelles, ne paroiſſent avoir contribué en rien à la ſorte d'organiſation de ce corps étrange ; on pourroit même dire que c'eſt ce corps qui a fourni l'abondance de ſang que le malade a rendu, ce que nous porteroit volontiers à croire la grande quantité de vaiſſeaux ſanguins dont il eſt formé. Un phyſiologiſte plus profond pourroit peut-être lever le maſque ſous lequel la nature s'eſt ici cachée à nos yeux : pour nous, nous nous contentons de nous acquitter envers le public & les perſonnes de l'art, de la publicité de cette obſervation rare, ſi même elle n'eſt pas unique, pour ajouter à la confiance que nous devons avoir aux reſſources infinies de la nature, qui ſait triompher des obſtacles les plus forts, pour parvenir à ſes fins conſervatrices.

OBSERVATIONS

Sur les abcès qui se forment aux environs des articulations, ou sur les articulations mêmes; par M. GILLES DELA TOURETTE, ancien membre de l'école pratique de Paris, maître en chirurgie à Loudun, démonstrateur en l'art des accouchemens en la même ville.

Les abcès qui se forment aux environs des articulations, ou sur les articulations mêmes, m'ont paru demander une attention & un traitement plus particulier, que ceux qui se forment ailleurs. Il s'agit principalement d'empêcher que le pus qui s'y forme, ne pénètre dans le fond du foyer, & ne détruise la capsule même de l'articulation. Quand cela arrive, la cure de l'abcès est difficile, longue, & suivie d'un accident particulier que je ferai connoître dans les trois observations suivantes. J'espère prouver d'après l'expérience, que pour obvier à tout accident, le meilleur parti qu'il y ait à prendre, est d'ouvrir l'abcès avant sa parfaite maturité. J'y joindrai les traitemens que j'ai faits, à cause du succès dont ils ont été couronnés.

PREMIERE OBSERVATION.

Un homme en tombant se fit une forte contusion à l'un des genoux, d'où s'ensuivit une violente douleur qui alloit toujours en augmentant. Il fut quinze jours sans appeller de chirurgien. A la fin, voyant que les remèdes qu'il se faisoit étoient sans effet, ou n'avoient qu'un mauvais effet, il se détermina à m'appeller. Son genou étoit de la grosseur d'une forme de chapeau. La chaleur excessive, la tension, des douleurs pulsatives, de la fièvre, des frissons irréguliers, étoient autant de symptômes qui annonçoient bien clairement que l'abcès se formoit. J'en hâtai la maturation par des cataplasmes. L'abcès étant formé, & jugeant par la diminution de la tension & de la fièvre, par la cessation des douleurs & de la pulsation, & sur-tout par l'amollissement de la tumeur, & par la fluctuation que la matière étoit convertie en pus, je l'ouvris avec le bistouri, au côté externe du genou, qui étoit la partie la plus déclive, & où l'amollissement & la fluctuation se faisoient davantage sentir. Quand le pus fut évacué, j'introduisis un doigt dans la plaie, pour voir s'il n'y avoit point quelques brides; j'en trouvai, que je détruisis.

Mais quel fut mon étonnement, quand, cherchant avec mon doigt, je ſentis qu'il pénétroit dans l'articulation ſous la rotule! Je vis alors que la capſule étoit ouverte; l'ouverture étoit de la largeur d'une pièce de vingt-quatre ſous; je compris qu'elle ne provenoit que du pus, & qu'il ne ſeroit pas facile d'y remédier. Je preſſai légérement le genou pour faire ſortir le pus. Il n'en ſortit que très-peu; mais je vis qu'il en reſtoit encore; je m'aviſai d'un autre moyen, qui fut de le pomper avec une petite ſeringue. Comme je ne réuſſiſſois pas encore à mon gré, j'introduiſis dans l'articulation de petits morceaux d'éponge bien minces; & ce dernier moyen me réuſſit à merveille pour abſorber tout le pus. J'avois toute la liberté pour cela, à cauſe du relâchement de la capſule & des ligamens qui donnoient de l'élargiſſement à l'articulation.

Le pus étant tout abſorbé, je remplis de charpie mollette le foyer de l'abcès ſans en mettre dans l'articulation, & j'appliquai un appareil contentif, que je laiſſai vingt quatre heures, pendant lequel temps le malade ſe plaignoit qu'il ſentoit de grandes douleurs, & beaucoup de chaleur dans l'articulation. Il ne ſe t ompoit point; car, ayant ôté l'appareil, & porté

mon doigt dans l'articulation, je ſentis cette chaleur qu'il y éprouvoit lui-même, & que les condyles du fémur & les cavités du tibia qui les reçoit, étoient d'une extrême ſéchereſſe, n'étant point humectées par la ſynovie. Je jugeai par-là que les glandes ſynoviales avoient été altérées par le pus, qui pouvoit avoir occaſionné quelques petits ulcères, & qu'en entraînant le peu d'humeur viſqueuſe & tenace qui s'y trouvoit, je ſoulagerois le malade; en conſéquence, je pouſſai dans l'articulation une injection déterſive. Je panſai enſuite l'abcès avec les digeſtifs, prenant garde qu'il n'en tombât quelque peu dans l'articulation; je plaçai le malade dans une ſituation, telle que l'ouverture faite à la capſule ſe trouvât en haut, afin d'empêcher le pus de tomber dans l'articulation.

Le malade ſe trouva ſoulagé après ce panſement; mais, au bout de deux heures, il ſentit les mêmes douleurs dans l'articulation. Au ſecond panſement, je fis la même injection qu'au premier: il ſe trouva encore ſoulagé pour quelque temps, & les douleurs revinrent. Au troiſième, je m'aviſai d'un autre moyen qui me réuſſit très-bien; ce fut de mettre dans l'articulation du blanc d'œuf, & le malade ne

ſouffroit plus dans les intervalles des panſemens. En voici, ſelon moi, la raiſon. Outre la vertu tempérante, rafraîchiſſante du blanc d'œuf, il a beaucoup d'analogie avec l'humeur ſynoviale ; & dans le cas dont je parle, il faut bien qu'il ait été en état de la remplacer, puiſqu'il a procuré le ſoulagement & la guériſon du malade, qui ne ſouffroit que par l'abſence de cette humeur.

Au bout de quatorze jours, je ceſſai l'uſage du blanc d'œuf; & le malade ne s'en trouva pas plus mal, la ſuppuration commençoit à diminuer, le pus prenoit de la conſiſtance ; il étoit blanc & ſans odeur : le vide ſe garniſſoit de mamelons charnus, mais l'ouverture qui s'étoit faite à la capſule, ne ſe fermoit que très-lentement ; ce qui m'obligea d'entretenir la ſuppuration pendant un peu plus long temps, craignant quelque accident, ſi je laiſſois cicatriſer la plaie, la capſule ne l'étant pas. Cependant à la fin, ennuyé du retard, je ceſſai d'entretenir la ſuppuration ; le vide de l'abcès ſe cicatriſa & ferma l'ouverture de la capſule. Enfin, au bout de ſix ſemaines de traitement, la cicatrice ſe trouva entièrement formée, & quinze autres jours après, le malade marcha librement, & reprit ſon genre de

vie ordinaire ; car auparavant je lui faisois obſerver une diète fort auſtère, ne lui permettant des alimens qu'autant qu'il en falloit pour prévenir l'entier dépériſſement de ſes forces ; je l'avois tenu dans l'uſage continuel des délayans & rafraîchiſſans, tant pour boiſſons, que pour lavemens.

Néanmoins au bout d'un mois, il vint me trouver pour me dire qu'il ſentoit de la foibleſſe à ſon genou, & qu'il entendoit une eſpèce de craquement quand il vouloit marcher. Je le fis marcher devant moi, & j'entendis comme lui ce craquement dans l'articulation, ſemblable au bruit de deux cailloux qu'on frotte l'un contre l'autre ; ce qui pouvoit provenir des glandes ſynoviales, qui ayant ſouffert ne faiſoient pas encore bien leurs fonctions, en ne fourniſſant point de ſynovie pour lubréfier l'articulation. Mais d'où vient que pendant un mois le malade ne ſentit point cet accident ? Il y a tout lieu de penſer qu'il a pu ſe former quelques embarras, quelques obſtructions dans les glandes, qui faiſoient qu'elles ne fourniſſoient que très-peu, ou point du tout de ſynovie, pour humecter, lubréfier l'articulation ; & l'articulation étant ſéche, quand le malade marchoit, les ſurfaces,

tant de l'extrémité supérieure du tibia, que de l'extrémité inférieure du fémur, se frottoient l'une contre l'autre avec bruit.

Notez que quand le malade avoit pris du repos, & qu'après il se mettoit à marcher, il n'entendoit presque pas ce bruit, & sur-tout après le repos de la nuit, qui étant plus long, avoit donné plus de temps aux glandes synoviales de fournir de l'humeur. En conséquence j'ordonnai au malade un repos de quelques jours; je le remis à l'usage des boissons délayantes, humectantes & légérement apéritives. En outre, je lui faisois donner quelques douches d'eau de rivière tiède sur le genou, deux ou trois fois par jour, & cela pendant trois semaines: ensuite je purgeai mon malade plusieurs fois avec les minoratifs, & lui fis prendre ensuite de très-bonne nourriture. Au bout d'un mois il ne sentit plus rien, & présentement il jouit d'une très-bonne santé.

IIe OBSERVATION.

La nommée *Renoir*, du bourg de Ceunié, se heurta rudement le genou contre un mur, & sentit dans le moment une extrême douleur; l'inflammation survint. Elle voulut aussi se traiter elle-même; il survint un abcès; la force des douleurs

la détermina à m'appeller. Je trouvai l'abcès qui étoit prêt à s'ouvrir de lui-même; j'en aidai l'ouverture avec le biſtouri ; il en ſortit au moins une chopine de pus de très-mauvaiſe odeur. Le pus étant évacué, j'introduiſis une ſonde dans le foyer de l'abcès, qui pénétra dans l'articulation ; je vis alors que c'étoit un cas ſemblable à celui de l'obſervation précédente.

Il y avoit également du pus dans l'articulation, que j'ôtai avec de petits morceaux d'éponge fine, de forme allongée, parce que l'ouverture de la capſule pouvoit à peine permettre d'y introduire le bout du petit doigt.

Je fis le même traitement que celui ci-deſſus, ſinon qu'il fut moins long, & que j'agrandis l'ouverture pour détruire quelques brides qui étoient dans le foyer. Au bout d'un mois, la cicatrice fut entiérement formée, mais la *Renoir* éprouva néanmoins le même bruit que l'homme de l'obſervation ci-deſſus ; je l'en délivrai de la même manière.

IIIe OBSERVATION.

La domeſtique de M. B.***, huiſſier royal, étant à genoux à laver, & voulant s'avancer, mit un genou ſur une pierre, ce qui lui cauſa une forte contuſion; elle

ſe panſa d'abord avec de l'eau-de vie, puis avec de l'eau-de-vie & du ſel : malgré tout cela, ſon genou devint monſtrueux. Appellé trop tard pour prévenir les accidens, je vis par la chaleur exceſſive de la tumeur, & par les douleurs dont la malade ſe plaignoit, qu'une telle inflammation ſe termineroit par ſuppuration; & bientôt après, je connus par la fièvre, les friſſons, les douleurs lancinantes, &c. qu'elle commençoit à avoir lieu.

Je compris en même temps que ſi je donnois au pus le temps de ſe former, il détruiroit peu à peu la capſule de l'articulation même, comme je l'avois vu arriver. Je ne voulus donc pas attendre que l'abcès fût entièrement formé, d'autant mieux qu'il étoit poſitivement ſur l'articulation. Je l'ouvris, & il en ſortit au moins une pinte d'une matière couleur de lie de vin rouge, parmi laquelle étoient du pus & du ſang coagulé; par où l'on peut juger de la groſſeur de la tumeur, & du ravage qu'auroit fait le pus, ſi je lui euſſe donné le temps de ſe former. J'introduiſis dans l'ouverture que je venois de faire, un doigt pour ſonder s'il n'y auroit pas quelques brides & quelques ouvertures à la capſule; je ne trouvai ni l'un, ni l'autre.

Mais je ſentis la capſule à nu, à l'endroit du foyer de l'abcès, &, après avoir bien ôté avec une petite éponge toute la matière qui étoit deſſus, j'y trouvai un endroit conſidérablement endommagé; ce qui ne pouvoit provenir que du ſéjour de la matière; & aſſurément s'y j'euſſe tardé d'ouvrir l'abcès, cette matière auroit entièrement détruit cet endroit, & de-là auroit tombé dans l'articulation. Je remplis de charpie mollette le vide de l'abcès: j'appliquai un bandage contentif, & panſai tous les jours ſuivant les règles de l'art. La malade fut bientôt guérie, & aucun accident n'eſt ſurvenu.

On peut voir, d'après ces obſervations, 1°. que dans les abcès qui ſe forment près des articulations, & ſur les articulations mêmes, le pus par ſon ſéjour ſur la capſule & ſur quelques ligamens, les détruit peu à peu, & tombe enſuite dans l'articulation; 2°. que pour obvier à ces accidens, il faut de bonne heure ouvrir ces ſortes d'abcès.



SUPPLÉMENT aux réflexions & éclair-cissemens sur la construction & les usages des rateliers complets & artificiels ; par M. JOURDAIN, chirurgien-dentiste à Paris, insérés dans le cahier de septembre 1784.

M. *Jourdain* donne des éloges aux rateliers artificiels inventés par M. *Massé*, & c'est bien fait; mais, pourquoi s'est-il permis de publier une critique contre un autre de ses confrères, très-estimable par ses talens & par son honnêteté, & qui ne doit à M. *Massé* ni le mérite, ni l'ancienneté de l'invention? Il y a plus de vingt ans que M. *** a donné la plus grande perfection aux rateliers artificiels ; jamais il ne les a fait annoncer, & s'il en a été question dans l'ouvrage que M. *Jourdain* a lu, c'est parce que l'auteur a écrit d'après le rapport d'une personne qui, n'ayant pu se servir d'aucun des rateliers faits par plusieurs dentistes, & qui se servant avec tous les avantages possibles d'un ratelier fait par M. ***, a parlé de ce dentiste, & à son insçu, avec beaucoup de reconnoissance & d'éloge en présence de l'auteur, dont M. *Jourdain* cite les expressions.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1785.

Le mercure s'eſt ſoutenu pendant vingt-trois jours de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes ; plus communément à 28 pouces 3 lignes ; & pendant ſept jours, il s'eſt maintenu à 27 pouc. 10 à 11 lignes.

Le thermomètre pendant les ſept premiers jours du mois, & les 17, 18, juſques & compris le 25, a marqué de 9 à 14 matin & ſoir, & à midi de 11 à 16 degrés au deſſus de 0. Le reſte du mois de 16 à 18 matin & ſoir, & à midi de 20 à 22 $\frac{1}{4}$ au deſſus de 0.— 22 degrés $\frac{1}{4}$ a été le terme de la plus grande chaleur, & 9 degrés au deſſus de 0 le moindre ; ce qui fait une différence de 13 degrés $\frac{1}{4}$.

Les vents ont ſoufflé S. S-O. O. S. neuf jours. Les N. N O. E. N-E. ont régné vingt-un jours.

Le ciel a été clair, ſerein & pur ſept jours ; avec quelques nuages ſept jours ; couvert quatre jours ; & variable douze jours.

Il y a eu douze fois de la pluie, quatre fois du tonnerre, une fois de la grêle, une fois du brouillard ſec électrique, & ſeize jours du vent plus ou moins impétueux.

L'hygromètre eſt monté de 4 degrés $\frac{3}{4}$ à 18 degrés $\frac{3}{4}$ pendant le mois; les termes les plus ordinaires ont été de 6 à 7 le matin, & de 10 à 12 degrés au deſſus de 0 le ſoir.

Il eſt tombé à Paris 22 lignes 8 dixièmes d'eau pendant le mois de juin.

La conſtitution actuelle a été beaucoup moins sèche & plus chaude que celle du mois précédent, quoique les vents du nord aient régné preſque pendant tout celui-ci. Cette température a amené un nouvel ordre de maladies, dans leſquelles le caractère bilieux a dominé ſenſiblement. Les fièvres intermittentes ont été tierces & doubles-tierces; les unes & les autres ont cédé facilement au traitement méthodique. Les unes ont été jugées au troiſième, quatrième; d'autres au cinquième, ſixième, ſeptième ou huitième accès.

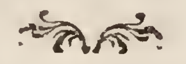
On a vu beaucoup de rougeoles chez les enfans; elles ont été bénignes; il a

cependant été néceſſaire d'adminiſtrer la ſaignée auſſitôt que l'éruption avoit ceſſé, afin d'empêcher les ſuites plus ou moins fâcheuſes qui ſurvenoient à ceux qui, la plus part, ne l'avoient point été, & auxquels on étoit obligé de la pratiquer pour diſſiper ces accidens.

Il s'eſt auſſi manifeſté beaucoup d'éruptions diverſes, ſoit miliaires, ſoit ſcarlatines, &c. Quelques-unes de celles-ci ſe ſont répercutées, & alors elles ont donné lieu à des accidens très-graves. Parmi ces maladies éruptives nous ferons mention d'une fièvre continue très-grave qui a régné dans le peuple, qui a été commune dans les hôpitaux, & dont un des principaux ſymptômes a été une éruption miliaire. La maladie a commencé par un mal de tête déchirant, une anxiété générale, un pouls d'abord fort, plein & dur, qui devenoit par la ſuite petit, inégal & ſautillant, mais ſans ſoubreſaults des tendons. Il y a eu de la variété à l'égard de quelques ſymptômes concomitans : aux uns mal de gorge, de poitrine; à d'autres la diarrhée : celle-ci affoibliſſoit les ma-

lades ; enſorte qu'il n'a fallu ni l'entretenir, ni la faire ceſſer bruſquement. La ſueur a été ſalutaire, lorſqu'elle paroiſſoit avec un pouls dévelopé : lorſqu'elle étoit jointe à un état contraire, les choſes alloient mal. Quand l'éruption miliaire a paru dans le cours de la maladie, elle a été favorable à quelques-uns. La maladie n'avoit ni ſymptôme de putridité, ni caractère de la fièvre maligne. Elle s'eſt terminée du ſept au onze, ou par la vie, ou par la mort ; la convaleſcence a été courte. Cette fièvre n'a attaqué que des ſujets jeunes & forts ; il a fallu deux ou trois ſaignées dans le principe, des véſicatoires & des boiſſons diaphorétiques.

Les petites-véroles ont continué d'être bénignes ; les affections éryſipélateuſes ont été très-communes, & nullement fâcheuſes ; il a régné beaucoup de démangeaiſons. On a vu quelques fièvres putrides & malignes, mais elles ont été rares ; ainſi que les fluxions de poitrine & les pleuréſies bilieuſes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JUIN 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE. Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	6,15	10, 0	10, 2	27 10, 1	27 10, 0	27 9,11
2	9, 6	12, 9	9,13	27 9,11	27 10, 4	27 11, 0
3	10, 0	20, 1	11, 1	27 11, 0	27 10, 8	27 10, 0
4	9,10	20,12	11,15	27 9, 7	27 9, 4	27 9, 3
5	11, 6	12,15	13, 7	27 9, 5	27 9, 8	27 8, 6
6	9,10	13, 0	10,15	27 9,11	27 11, 7	28 0, 2
7	8,10	18,17	14, 7	28 0, 2	27 11, 7	27 11, 1
8	11,11	18, 7	14, 0	27 10,11	27 11, 5	28 0, 6
9	11, 6	19, 3	14,17	28 1, 3	28 3, 4	28 2,11
10	12,15	19, 0	14,11	28 3, 4	28 2, 7	28 3, 4
11	12,11	21, 1	17,19	28 3, 1	28 1, 9	28 2, 3
12	13, 9	21, 4	17,18	28 1, 9	28 2, 1	28 1, 9
13	12,15	19,15	14, 8	28 1,1	28 0, 7	28 2, 0
14	9,12	20, 3	14,13	28 1, 7	28 1, 7	27 11, 6
15	11,17	22,19	18,18	27 10, 9	27 9, 9	27 9, 3
16	11,10	17, 8	9, 4	27 8,11	27 9, 6	27 10,11
17	8,11	9, 8	8,13	27 10, 0	27 9, 9	27 11,11
18	7,18	14, 3	9, 0	28 0,10	28 1, 6	28 2, 0
19	8, 3	14,11	9,11	28 1,11	28 1,11	28 2, 3
20	7,18	15,14	10, 0	28 2, 2	28 2, 3	28 2, 2
21	8, 3	16, 4	11, 7	28 2, 3	28 2, 2	28 2, 2
22	7,18	16, 9	10, 9	28 2, 5	28 2, 0	28 2, 3
23	9, 3	17,15	10,14	28 2, 8	28 2, 5	28 2, 8
24	6,12	18, 4	12, 2	28 1, 7	28 2, 5	28 1,10
25	7, 8	19, 6	12, 8	28 1, 4	28 1, 4	28 1, [illegible]
26	7, 2	21, 0	15,15	28 0, 8	28 0,11	28 0, [illegible]
27	7, 8	25,15	16,13	28 0, 7	28 0, 0	27 11, [illegible]
28	9, 0	24,19	16,13	27 10, 8	27 9,11	27 10, [illegible]
29	12,12	22,15	14,14	27 9,10	27 10, 8	27 10, [illegible]
30	13,19	20,11	14, 9	27 9, 9	27 9, 6	27 9, [illegible]
31						

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	S-O. c. fra v. pl.	S-O. co. temp.	S-O. co. frais, v.
2	S O co. frais v.	N-O. cou. d. v.	N. couv. doux.
3	N-E. co. temp.	S-E. nuag. cha.	S- . c. temper.
4	E. nuag. frais.	S. *idem.*	N. co. dou. plu.
5	S-O. c. d. pl. v	S- . c. d. pl. v.	S-O. *idem*, ve.
6	S-O. c. frais, v.	S-O. cou. dou.	N-E. nu. doux.
7	N-E. nuag. do.	N. nuag. chau.	E. cou. chaud.
8	E. c. d. pl. tonn.	N-O. co. chau.	N. *idem.*
9	N-E. n. temp. br.	N-E. nu chau.	N-E. nu. cha. v.
10	E. nuag. doux.	N-E. ſer. chau.	N. ſerein, chau.
11	E. ſer. do. vent.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
12	N-E. ſer. chau.	N-E. nua. cha.	N-E. *idem*, ve.
13	E. ſer. doux, v.	E. ſer. chaud. v.	N-E. *idem.*
14	E. ſer. doux.	E. ſer. cha. vap.	E. ſer cha. vap.
15	E. c. chau. vap.	E. couv. *idem.*	N. nua. chaud.
16	N. couv. doux.	N. nua. chaud, grains de plu.	N. ſer. do. ve.
17	S-O. *idem*, ve.	S-O. c. d. v. pl.	N. n. frais. ve.
18	N. co. frais, ve.	N co. cha. ve.	N. cou. doux.
19	N. couv. frais.	N. cou. doux.	N. co. frais ve. grains de plu.
20	N. *idem.*	N. nuag. chau	N-E. ſer. tem. v.
21	N. c. temp. ve.	N E co. ch. br	N-E. ſer *id.* v.
22	E. ſerein, frais.	N E ſer. chau.	N E. ſer. d. ve.
23	E. couv. frais.	N-E. *id.* vent.	N E. *idem*, ve.
24	N-E. nu. fra. ve.	N-E. *idem.*	N-E. ſer. d. ve.
25	E. ſer. frais, v.	S-E. nu. ch. ve.	N-E. ſer. d. ve.
26	E. ſer. doux.	S-E. nu do ve.	N-E. *idem.*
27	E. n. doux, ve	S-E. ſer. doux.	N- . *idem.*
28	E. nuag. chaud. vent.	S-E. nu. chaud, vent.	N-E. couv. ch. ve. pl. tonner.
29	N-E. nua. chau.	S. nua. chaud.	S. *idem.*
30	E. couv. chaud.	N E. c. ch. ton.	N-E. couv. cha.
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	25, 15 deg.	le 27
Moindre degré de chaleur.	6, 12	le 22
Chaleur moyenne.....	13, 16 deg.	

Plus grande élévation du	*pouc.*	*lig.*		
mercure..........	28,	3,	4,	le 10
Moindre élév. du mercure.	27,	8,	11,	le 16
Elévation moyenne.	28,	0,	1	

Nombre de jours de Beau....	10	
de Couvert...	12	
de Nuages...	8	
de Vent.....	9	
de Tonnerre.	4	
de Brouillard.	1	
de Pluie.....	6	
Quantité de Pluie........	5	1, lig.
Evaporation..........	30	0
Différence.......	24	9
Le vent a soufflé du N.....	18 fois	
N-E....	27	
N-O....	3	
S.......	3	
S-E....	6	
S-O....	9	
E......	19	

TEMPÉRAT. sèche & chaude.

MALADIES : fièvres bilieuses.

Plus grande sécheresse..	41,	8 deg.	le 14
Moindre.............	12,	5	le 1
Moyenne.........	28,	4	

A Montmorency, ce premier juillet 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSER-

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de juin 1785 ; par M. BOUCHER, médecin.

La conſtitution du temps, quant au chaud & au froid, a été fort variable tout le mois. La liqueur du thermomètre qui, dans les premiers jours du mois, ne s'étoit guères élevée au deſſus du terme du tempéré, s'eſt portée, le 12 du mois, à près de celui de 22 degrés. Du 16 au 25, elle eſt reſtée au deſſous du terme de 14 degrés ; mais le 27 & le 28, elle s'eſt élevée à 20 degrés ; & le 29 & le 30, au deſſus du terme de 21 degrés.

Il y a eu quelques jours de pluie du premier au 8 du mois, mais elle n'a pas été générale : de-là jusqu'au 30, il n'a plu qu'un jour. Le 30, il y a eu une groſſe pluie, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Le vent a été conſtamment *nord*, du 10 au 30.

Il y a eu peu de variations dans le baromètre, le mercure s'étant maintenu, pendant la plus grande partie du mois, au deſſus du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 $\frac{1}{2}$ degrés au deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 $\frac{1}{2}$ degrés au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 6 lignes.

Le vent a soufflé 12 fois du Nord.
11 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
5 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'Ouest.
3 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuag.
8 jours de pluie.
2 jours d'éclairs.
1 jour de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juin 1785.

La fièvre continue putride, ou plutôt bilieuse maligne persistoit, & s'étoit même étendue dans le peuple. Des familles entières en étoient infestées, & principalement celles qui habitent des souterrains : beaucoup y succomboient, & particulièrement les chefs de familles. Peu de ceux en qui on a observé des taches pétéchiales d'un rouge foncé, ont échappé. Il faut pourtant convenir que le défaut des secours convenables, ou des erreurs dans la cure, ont autant contribué à faire des victimes que la violence de la maladie, qui dans son principe exigeoit, après quelques saignées modérées, l'usage d'émétiques doux & de laxatifs du genre des antiphlogistiques. Dans plusieurs sujets, la maladie a été compliquée des symptômes de la pleuro-péripneumonie. C'est dans ce cas sur-tout que la saignée devenoit nécessaire, mais avec mé-

nagement, ſur-tout lorſque le ſang tiré des veines ne ſe trouvoit pas couenneux.

Nous avons vu auſſi dans nos hôpitaux quelques perſonnes attaquées de péripneumonie légitime, qui cédoit au traitement ordinaire, lorſque les ſecours étoient adminiſtrés à temps.

L'apoplexie a été aſſez commune ce mois; elle étoit en général de l'eſpèce ſanguine. Nombre de perſonnes y ont ſuccombé.

Les fièvres intermittentes perſiſtoient, & étoient toujours opiniâtres.

Il n'y avoit preſque plus de petites véroles.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, ſecond Semeſtre, 1783, in 8°. A Dijon, chez Cauſſe; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *libraire, quai des Auguſtins, où ſe trouve auſſi le premier Semeſtre de 1784. Prix des deux Semeſtres 6 liv. 12 ſ. broché, & 7 liv. 10 ſ. franc de port par la poſte.*

1°. *Mémoire ſur l'acide karabique; par M.* DE *MORVEAU.*

1. C'eſt ainſi que M. *de Morveau* nomme l'acide tiré du ſuccin, pour en former des dénominations de genre & de compoſé, ſuivant les régles de la nomenclature ſyſtématique qu'il a donnée.

Il présente un précis exact des connoissances qu'on a sur l'Histoire naturelle du succin, & des différens procédés qu'on a suivis pour le distiller, & pour en purifier le sel.

Bourdelin a publié des expériences d'après lesquelles on a long-temps regardé l'acide du succin, comme de l'acide muriatique; mais un examen plus attentif fait bientôt découvrir des différences essentielles entre ces deux acides. L'acide karabique ne forme point d'eau régale avec l'acide nitreux; il ne décompose pas le nitre d'argent, lorsqu'il n'est pas combiné avec l'alkali; il précipite le plomb de l'acide acéteux, mais il ne forme pas du muriate de plomb.

L'acide karabique a un gout piquant, sans être corrosif, & quelque chose d'huileux lors même qu'il est le plus rectifié & le plus blanc; il n'altère que foiblement le sirop violat; mais il rougit le tournesol & restitue les nuances altérées par les alkalis; il ne s'élève pas à la chaleur du bain-marie, ce qui procure, comme le dit *Pott*, un très-bon moyen de le purifier sans en rien perdre. Il faut vingt-quatre parties d'eau froide, pour dissoudre une partie de ce sel, au lieu qu'il ne faut que deux parties d'eau bouillante.

M. *de Morveau* se propose de faire connoître les combinaisons de cet acide, auxquelles il donnera le nom de *karabites;* il détermine dans ce Mémoire ses principales affinités. Le barote tient la première place, ensuite le calce: les trois alkalis précèdent la magnésie, qui occupe la sixième place: l'acide saccarin lui reprend la terre calcaire; mais il la reprend à l'acide acéteux: il ne précipite ni le mercure

ni l'argent de l'acide nitreux ; mais il décompose & précipite l'acete de plomb.

2°. *Mémoire sur un acide particulier, découvert dans le ver à soie, avec des observations sur l'origine, le siège de cet acide, la manière de le préparér & de le conserver; par M.* CHAUSSIER.

Quelques taches rouges, observées sur du papier bleu dans un cabinet où des chrysalides de vers à soie s'étoient changées en papillon, quelques-uns même de ces papillons encore placés sur les feuilles de papier bleu, firent soupçonner à M. *Chaussier*, que ces insectes contenoient une liqueur acide: il vérifia cette conjecture en enfermant dans des cornets de papier bleu des chrysalides, au moment de leur métamorphose en papillons; les papiers furent mouillés & rougis.

Nous ne suivrons pas M. *Chaussier* dans la belle description qu'il donne de la structure du ver à soie, du développement successif de ses organes, & des divers changemens qu'éprouvent ses différens fluides. Nous dirons seulement, que dans la chrysalide & le papillon, se rencontrent deux nouveaux réservoirs & deux humeurs particulières. L'un de ces réservoirs est un sac formé par la rétraction de l'estomac ; il renferme un fluide muqueux, diaphane, sans saveur sensible: c'est le reste des sucs gastriques qui sert au papillon pour ramollir son cocon à l'instant de sa sortie. L'autre situé près de l'anus renferme, outre les parties de la génération qui viennent de se développer, la lymphe qui circuloit dans le tissu spongieux de la larve, & qui durant son état

de chryſalide s'eſt raſſemblée dans ce réſervoir ; elle s'y trouve ſous la forme d'un fluide de couleur ambrée, d'une ſaveur légèrement muqueuſe, & douée en outre de toutes les propriétés d'un véritable acide, rougiſſant les couleurs bleues végétales, faiſant effervefcence avec les alkalis aérés, capable de diſſoudre certains métaux, de former une eſpèce d'éther, & de ſe réduire en gaz, ſi on le traite au feu avec l'eſprit de vin, ſuivant le procédé de M. *Landriani*.

Pour obtenir cet acide dégagé de la portion muqueuſe & glutineuſe, qui le feroit bientôt paſſer à la putréfaction, il ſuffit de broyer dans un mortier de verre des chryſalides ſaines & récemment tirées de leurs cocons, les exprimer enſuite à travers un linge ; on obtient un ſuc jaunâtre, épais, ſenſiblement acide; on verſe deſſus de l'eſprit de vin, qui s'y mêle avec chaleur ; on filtre le tout lorſqu'il s'eſt éclairci; enfin on verſe ſur la liqueur paſſée par le filtre de nouvel eſprit de vin à différentes repriſes, juſqu'à ce qu'il ne faſſe plus de dépôt.

Au lieu de broyer les chryſalides, on peut les laiſſer infuſer quelque temps dans l'eſprit de vin, qui prend une couleur orangée, & s'empare de l'acide débarraſſé de toutes les parties gommeuſes.

M. *Chauſſier*, convaincu de l'exiſtence de cet acide libre dans la chryſalide du ver à ſoie, voulut s'aſſurer s'il exiſtoit dans tous les temps de la vie de cet inſecte. Les œufs écraſés ſur le papier bleu, la lymphe tirée du tiſſu ſpongieux de la larve, ne lui donnerent aucun ſigne d'acidité. Il traita enſuite par la diſtillation la graine & la chenille du ver à ſoie, ſans

en obtenir le plus léger indice d'acide ; mais, ayant traité de même les chryſalides par le feu, elles ne lui donnerent que les produits du règne animal: d'où il conclut que l'acide, que ces dernières contenoient, devoit ſe retrouver dans le charbon. Il le fit bouillir dans de l'eau diſtillé, & il en retira, par l'évaporation, un ſel neutre formé par cet acide & l'alkali volatil. Il imagina alors de traiter par l'eſprit de vin les œufs & la larve du ver à ſoie dans ſes différens âges, & il vit que l'acide bombycin s'y rencontroit dans tous les inſtans de ſon exiſtence.

M. *Chauſſier* termine ce Mémoire curieux & intéreſſant, en promettant des détails ſur les différentes combinaiſon de l'acide bombycin.

3°. *Mémoire ſur la pierre à chaux maigre de Brion en Bourgogne, & ſur la manière de reconnoître cette qualité dans les différentes eſpèces de pierres à chaux ; par M.* DE *Morveau.*

On appelle *chaux maigre* celle qui a la propriété de prendre corps très-promptement, & de devenir même dans l'eau une maſſe dure & ſolide, ce qui la rend très-précieuſe pour un grand nombre d'ouvrage de maçonnerie: on lui donne encore le nom de *chaux maigre*, parce qu'elle ne ſoutient pas le mêlange d'une auſſi grande quantité de ſable que celle qu'on appelle par oppoſition *chaux graſſe.*

M. *Bergman* avoit prouvé que la chaux maigre que l'on préparoit avec la pierre de Lena, tenoit cette excellente qualité de la manganèſe ; M. *de Morveau* a examiné pluſieurs eſpèces de chaux de Bourgogne, & a trouvé

que celle de Brion ſoutenoit toutes les épreuves de la meilleure chaux maigre ; il donne en détail les procédés par leſquels on peut reconnoître la manganèſe dans les pierres à chaux.

4°. *Obſervations ſur un volcan trouvé en Bourgogne, près de Conches & du Hameau de Drevin ; par M. l'abbé* SOULAVIE.

On trouve dans ce Mémoire la topographie phyſique du volcan de Drevin, inconnu juſqu'à ce jour dans la Bourgogne, les formes particulières du volcan, la nature des laves, des minéraux qu'elles contiennent, & l'état actuel où elles ſe trouvent.

5°. *Nouvelle obſervation ſur le volcan de Drevin ; par MM.* DE BRESSAY *&* CHAMPY.

On peut regarder ce Mémoire comme un ſupplément du précédent.

6°. *Mémoire ſur la manière de perfectionner les aréomètres ; par M.* GATTEY.

M. *Gattey* propoſe une nouvelle manière de conſtruire des aréomètres comparables, & qui indiquent par la ſeule immerſion le rapport qui ſe trouve entre deux liqueurs ; ſa graduation eſt faite de manière que chaque degré correſpond à une partie du poids total de l'inſtrument ; par exemple, à un centième, un millième, &c. Il emploie auſſi pluſieurs inſtrumens gradués ſur le même principe, ſuivant la denſité plus ou moins grande des fluides qu'il veut éprouver. Il évite par-là l'embarras d'un inſtrument qui exigeroit une tige très-longue. On verra dans ſon Mémoire la

facilité avec laquelle on peut conſtruire ces inſtrumens, & l'application ingénieuſe qu'il a faite des faits déja connus, pour parvenir à cette facilité, & à l'exactitude qui doit réſulter des inſtrumens qu'il propoſe.

7°. *Mémoire ſur la Coraline articulée des boutiques ; par M.* DURANDE.

Après avoir rapporté les diverſes opinions des auteurs, qui ont rangé les différentes productions maritimes, telles que la coraline, le corail, &c. tantôt dans un règne, tantôt dans l'autre, ou qui en ont fait des êtres tenant de deux règnes, M. *Durande* prouve, par l'analyſe chimique, que le noyau de la coraline, dépouillé par l'acide nîtreux des ſubſtances animales, terreuſes & ſalines qui l'incruſtent, appartient au règne végétal ; ce noyau préſente d'ailleurs des tiges articulées & fiſtuleuſes comme les prêles, enſorte que, donnât-il à l'analyſe de l'alkali volatil, on ne devroit pas pour cela le ranger parmi les animaux, puiſque pluſieurs plantes, entre autre la ciguë, *conium maculatum*, & la marchante ombellée, *marchantia polymorpha* L. reconnues très-sûrement pour des plantes, donnent cependant de l'alkali volatil.

On trouve encore dans le même volume, des obſervations de M. *Enaux*, ſur l'opération du bec-de-lièvre ; un Mémoire ſur le tremblement de terre, du 6 juillet 1783, par M. *Maret* : un Mémoire ſur le pèſe-liqueur, approprié à la cuite du vin de cannes, & la manière de s'en ſervir, par M. *de Morveau*, à qui on étoit déja redevable de l'introduction de cet inſtrument dans les raffineries de ſucre ;

un Mémoire de M. *Gauthey*, contenant les opérations faites pour parvenir au projet du canal de communication de la Saone à la Loire; un de M. *Aubry*, sur l'incohérence des nouvelles maçonneries, construites en cailloux & en chaux commune, fondée sur une expérience importante; un essai sur l'Histoire naturelle du champignon vulgaire; par M. *Willemet*. Enfin le volume est terminé par la suite de l'Histoire météoro-nosologique de 1783, par M. *Maret*.

Anthropologia anatomico-physica : *Anthropologie anatomico-physique, mise au jour par* M. *JEAN-GUILL. BAUMER, premier professeur de médecine dans l'université de Giessen, & médecin de la province. A Francfort, chez* André; *à Strasbourg, chez* Kœnig,; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des August. 1784. In-8°. de 438 pag.*

2. Comme il étoit difficile de donner dans ce Traité des choses neuves, M. *Baumer* a su profiter de toutes les découvertes faites depuis quelque temps en anatomie & en physiologie, & les a exposées avec méthode dans son ouvrage. Il est terminé par des remarques importantes sur l'anatomie humaine & l'anatomie des animaux.

D. AUGUST. CHRISTIAN. REUSS, &c. Novæ quædam observationes circa structuram vasorum, in placenta huma-

na, &c. C'est-à-dire, *Observations nouvelles sur la structure des vaisseaux du placenta, & sur la manière dont il est uni à la matrice; par M. AUG. CHRÉTIEN REUSS, conseiller intime & premier médecin de l'évêque de Spire, de la Société de médecine de Copenhague, & de la Société royale de médecine d'Edimbourg. A Tubingue, chez* Heerbrandt; *& se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig; *à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Augustins, 1784. In-4° de 64 pag. avec une planche gravée en cuivre.*

3. Les physiologistes ne sont pas encore d'accord sur la manière dont le placenta du fœtus est uni à la matrice de sa mère. Les uns pensent que le sang est résorbé des sinus parenchymateux de la matrice par les ouvertures des vaisseaux veineux du réceptacle; tandis que les veines de la matrice résorbent à leur tour des artères du placenta, le sang déposé dans le sinus parenchymateux de cet organe. D'autres croient que les canaux sont continus entre la matrice & le placenta; mais ces derniers sont divisés entre eux sur cette question: leurs anastomoses sont-elles immédiates? Chaque parti fonde sa théorie sur divers argumens, & l'on aperçoit également dans chaque systême quelques vérités mêlées à des erreurs. M. *Reuss* a jugé qu'on ne pouvoit résoudre le problême qu'en examinant la structure des

vaiſſeaux de l'arrière-faix, mieux qu'on ne l'avoit fait juſqu'à ce jour. Il a donc profité des occaſions nombreuſes qu'il a eues d'examiner ce viſcère, ſoit que les fœtus fuſſent venus à terme, ſoit que les œufs aient été avortés.

Voici le réſultat de ſes obſervations.

Il faut diſtinguer deux parties dans le placenta. L'une peut être appellée *utérine*, attendu que c'eſt le ſang de la matrice qu'elle reçoit; l'autre appartient plus ſpécialement au fœtus. Quand on injecte les vaiſſeaux de l'arrière-faix par le cordon ombilical, les ſeuls vaiſſeaux de cette dernière partie ſe rempliſſent; le contraire arrive quand on commence l'injection par les vaiſſeaux utérins. Si l'on ſe ſert de liqueurs diverſement colorées pour faire ces deux injections, on reconnoîtra parfaitement les vaiſſeaux appartenant à chacune de ces parties. Cependant ces vaiſſeaux paroiſſent continus. Comment donc expliquer une telle ſéparation? M. *Reuſs*, après les avoir fait macérer, les a diſſéqués avec ſoin, les a expoſés au microſcope, & y a trouvé des valvules que l'on peut obſerver bien mieux dans les hydatides de ce corps que le vulgaire appelle *faux germe*. Des obſervations détaillées & quelques figures jettent beaucoup plus de jour ſur la découverte de M. *Reuſs*, que nous ne pouvons le faire dans cette courte notice. Nous renvoyons nos lecteurs à ces obſervations. Ils y liront encore avec plaiſir, ce que l'auteur remarque ſur le *cotyledon humain*, c'eſt-à-dire, ſur cette ſubſtance membraneuſe & vaſculeuſe qu'on peut ſentir à la ſurface interne de la matrice, dans l'accouchement naturel, auſſitôt après la ſortie du placenta.

MARTINI LANGE, medicinæ doctoris Corona-Tranſylvania, Rudimenta doctrinæ de peſte: *Elémens de doctrine ſur la peſte ; par M. MARTIN LANGE, docteur en médecine de Braſſau en Tranſylvanie. A Vienne, chez* Græfer ; *à Strasbourg, chez* Kœnig ; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſt.* 1784. *In-8°.*

4. M. *Lange*, médecin à Braſſau, ville conſidérable de Tranſylvanie, qui ſe nomme auſſi *Cronſtadt*, emploie ſes momens de loiſir à l'étude & à la lecture des grands maîtres de ſon art. La peſte, ce fléau qui ravage ſi ſouvent la Turquie, & qui s'étend auſſi juſqu'à la Tranſylvanie, lui a paru mériter une attention particulière. Depuis le commencement de ce ſiècle, elle a régné cinq fois dans la province du docteur *Lange* ; c'eſt pourquoi ce médecin a parcouru tous les livres qu'il a pu ſe procurer ſur cette cruelle maladie, & en a extrait tout ce qui lui a paru de plus remarquable. Il a diviſé la peſte en pluſieurs eſpèces diſtinctes, & il a ſoigneuſement recueilli tout ce qu'on peut dire de plus ſatisfaiſant ſur les remèdes antipeſtilentiels : c'eſt ainſi que s'eſt formé ce Traité élémentaire que M. *Lange* deſtinoit ſeulement pour ſon utilité particulière, & qu'il a cru devoir enſuite publier pour l'utilité de ſes concitoyens. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver beaucoup de choſes neuves. On y lit cependant pluſieurs

particularités qu'on ne voit point ailleurs, telle est la description de la peste qui, en 1718, fit périr 18088 personnes à Cronstadt. Ces élémens sont dédiés à M. le baron de *Bruckenthal*, gouverneur de la Transylvalnie.

Dissertatio medica sistens cautelas anthelminticorum in paroxysmis verminosis observationibus illustratas, cum analectis practicis ex helmintologia medica: *Dissertation de médecine, contenant les précautions à prendre en administrant les anthelmintiques dans les paroxysmes vermineux, avec des observations & des analectes pratiques, tirées de l'helmintologie médicale; par M. MEYER ABRAHAM DE HAMBOURG, doct. en médecine & en chirurg. A Gottingue, chez* Barmeier, 1783. *In-4° de 30 p.*

5. Les auteurs de médecine se sont assez peu occupés des précautions qu'il faut observer quand on administre les anthelmintiques pendant de graves paroxysmes vermineux; c'est le sujet important que M. *Abraham* a jugé digne d'être traité *ex professo*.

Après quelques remarques préliminaires sur les symptômes qu'excite la présence des vers, l'auteur examine les divers moyens que l'on peut employer contre ces hôtes incommodes. Il donne ensuite ses observations sur la curation symptomatique, qui consiste dans les calmans & les antispasmodiques; mais il s'étend particulièrement sur la guérison radicale, dont

le but eſt l'entière expulſion des vers. Il indique les meilleurs vermifuges, & les diviſe en deux claſſes. La première eſt celle des remèdes uſités & connus depuis long-temps; la ſeconde renferme des médicamens découverts, ou mis en uſage depuis un petit nombre d'années. Parmi ces derniers, nous diſtinguons l'ellébore fétide, la gratiole & la cévadille, ſemence exotique, qu'il eſt facile de ſe procurer.

Biſſet, médecin anglois, recommandoit beaucoup contre les vers, l'ellébore fétide, ou pied de griffon; il preſcrit la poudre des feuilles deſſéchées, ou le ſuc exprimé des feuilles avec du ſucre; il faiſoit prendre ſoir & matin une cuillerée à café de ce ſuc aux enfans, depuis l'âge de deux ans juſqu'à ſix. Il ajoutoit auſſi la teinture de rhubarbe avec du ſirop.

Boulduc & *Ange Sala* avoient déja reconnu une grande vertu anthelmintique dans la gratiole. M. *Erhardt* vient de la confirmer, en preſcrivant à un enfant attaqué de fièvre quarte, avec des ſoupçons de vers, la racine de gratiole pulvériſée. Son uſage continué pendant quelque temps, non-ſeulement fit rendre une grande quantité d'aſcarides, mais guérit encore parfaitement la fièvre.

On vient de célébrer en Allemagne les propriétés anthelmintiques de la cévadille. MM. *Seeliger* & *Schmucker* diſent l'avoir donnée avec ſuccès à des enfans, & même à des adultes. Cependant, comme c'eſt une ſemence fort âcre, M. *Abraham* n'en conſeille pas l'uſage; il l'a vu employer deux fois dans l'hôpital de Gottingue, mais ſans aucun bon ni mauvais effet.

Cette diſſertation eſt terminée par quatre obſervations, dont nous traduirons la plus courte.

Une femme d'environ vingt-quatre ans étoit depuis quelque temps attaquée de catalepsie, dont l'accès revenoit une fois chaque semaine. Les symptômes ordinaires des vers indiquoient suffisamment la cause de la maladie. Les différens vermifuges dont elle fit usage, loin de la soulager, augmentèrent les mouvemens spasmodiques. Une simple décoction de feuilles d'oranger & de racine de valériane, rétablit la santé de cette femme, en expulsant les vers.

An enquiry into the various theories and methods of cure in apoplexies and palsies, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur les diverses théories & méthodes curatives des apoplexies & des paralysies; par B. CHANDLER, docteur en médecine. In-8°. A Londres; chez* Johnson, 1784.

6. Les théories de *Boerhaave* & de son illustre commentateur, sont comparées ici avec celles du docteur *Cullen*, qui, selon M. *Chandler*, est la plus raisonnable & la plus conforme à la méthode curative, fondée & soutenue sur l'expérience.

A l'égard de la paralysie, M. *Chandler* s'écarte un peu du sentiment de M. *Cullen*. Il pense qu'il y a une espèce de paralysie qui provient d'atonie, de débilité, ou d'évacuations excessives. En un mot, que toutes les paralysies ne dépendent pas de la compression ou des vapeurs narcotiques; que par conséquent, les cas où l'on doit employer les stimulans, ne sont pas si rares que M. *Cullen* se le

persuade. Cette doctrine nous paroît confirmée par les faits, & peut contribuer à répandre plus de jour sur la théorie & la thérapie de la paralysie.

Some hints relative to the recovery of persons drowned, &c. C'est-à-dire, *Pensées sur le traitement des noyés & des asphyxiques en général; par* JEAN FULLER, *chirurgien. In-8°. A Londres, chez* Cadell, 1784.

7. Les propositions de l'auteur concernant le traitement des asphyxiques, se réduisent à ceci. 1°. Il faut coucher le malade sur des gâteaux de cire, (de la toile cirée ordinaire ne suffiroit-elle pas?) afin de l'isoler parfaitement, & lui tirer ensuite des étincelles électriques des différentes parties du corps.

2°. Il faut mettre en pratique la transfusion du sang d'un animal quelconque vivant, dans le corps cru mort. Ce dernier moyen ne nous paroît point avantageux; car si la circulation du sang est suspendue, comment introduire le fluide vital dans les veines de l'asphyxié? Et si le mouvement de ce liquide est rétabli, à quoi bon vicier le sang d'un individu propre à sa constitution, par le mélange de celui qu'on tire d'un animal dont les besoins de la vie diffèrent plus ou moins de ceux de l'homme?

M. *Fuller* peut-il ignorer combien ont été funestes les expériences qu'on a faites il y a un siècle, lorsque la transfusion fut annoncée comme une méthode utile? Puis donc qu'elle a été proscrite avec connoissance, est-il raisonnable de vouloir la rapeler?

Hiſtoria mercurii & mercurialium medica. Libellus primus; ſcripſit ERNESTUS GODEFREDUS BALDINGER, ſereniſſ. princip. Landgravii Heſſo-Caſſellani, conſ. aul. & archiater, prim. &c. *In 8° de 72 pag. A Gottingue, chez* Dieterich, 1783.

8. Ce premier Recueil renferme quatre programmes que M. *Baldinger* à publiés à Gottingue en 1781. Outre l'hiſtoire médicinale du mercure & des mercuriaux, l'auteur y traite encore de la falſification & de la purification du vif-argent.

Cours de pathologie & de thérapeutique chirurgicales, nouvelle édition, augmentée de remarques & d'obſervations importantes; par M. HÉVIN, profeſſeur royal de chirurgie, conſeiller, premier chirurgien de feu M. le Dauphin & de meſdames les Dauphines, premier chirurgien de MADAME*, ſœur du Roi, ancien inſpecteur des hôpitaux militaires & des Colonies, des Académies royales des ſciences de Lyon & de Suède, &c. Vol. in-8° de 942 pag. Prix relié en un volume, 7 liv. 10 ſ. & en deux vol. 8 liv. 10 ſ. A Paris,*

chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie.*

9. Cet ouvrage est le même que celui que nous annonçâmes dans le Journal du mois d'août 1781, comme un ouvrage posthume de M. *Simon*, ci-devant professeur royal au collège de chirurgie de Paris, &c. revu, mis en ordre, & considérablement augmenté par M. *Hevin*. Ce dernier a encore enrichi cette nouvelle édition de beaucoup de remarques & observations, qui doivent beaucoup ajouter au prix de l'ouvrage, & à la bonne opinion que nous avions tâché d'en donner.

Recueil de Mémoires & d'observations, tant sur les maladies qui attaquent l'œil & les parties qui l'environnent, que sur les moyens de les guérir, dans lequel l'auteur, après avoir donné un précis de la structure de cet organe, expose un nouveau procédé pour extraire la cataracte avec un instrument de son invention, & réfute l'efficacité prétendue de l'abaissement; par M. G. PELLIER DE QUENGSY *fils, docteur en médecine, & chirurgien-oculiste des villes de Toulouse & de Montpellier, breveté du Roi, &c.* Sine visu, nihil. *A Montpellier, de l'imprimerie de* Jean Martel l'aîné, *imprimeur ordinaire du Roi &*

des Etats, 1783, in-8° de 549 pag. Il se trouve à Paris, chez Didot le jeune, *quai des Augustins. Prix 5 liv. broché.*

10. Cet ouvrage est dédié à S. A. S. M. le prince *de Condé*. Il est divisé en deux parties. La première contient des réflexions & des expériences sur plusieurs points qui regardent l'anatomie & la physiologie de l'œil: dans la seconde, se trouvent rassemblées plus de cent quarante observations sur les maladies de l'œil qui exigent l'opération.

L'auteur commence par donner la description des parties qui environnent le globe de l'œil. En citant à cette occasion le célèbre médecin arabe *Avicenne*, on dit qu'il mourut en 106. C'est une erreur qu'il faut sans doute regarder comme typographique, mais qu'il faut rectifier; nous avertissons donc que sa mort est marquée par M. *Freind*, sous la date de 1036.

On trouve ensuite la description anatomique du globe de l'œil; c'est l'objet du premier chapitre. Dans le second, on rappelle quelles étoient les connoissances que les anciens avoient de cet organe: on expose ensuite leurs erreurs. Le troisième traite des découvertes faites par les modernes dans l'anatomie de l'œil. Le quatrième est une dissertation lue le 20 juin 1776 à la Société royale des sciences de Montpellier; elle est suivie de la figure & de la description d'un instrument pour la cataracte, auquel l'auteur a donné le nom d'*ophthalmotome*, c'est-à-dire, inciseur de l'œil. La méthode d'opérer la cataracte avec cet instrument, n'a pas été totalement approuvée par cette Académie; son

rapport forme le cinquième chapitre ; & la réponse de M. *Pellier* aux objections, le sixième.

M. *Percivel Pott*, chirurgien de l'hôpital de S. Barthelemi à Londres, dans des observations sur la cataracte, en 1776, s'exprimoit ainsi : « J'ai cherché & embrassé toutes les occasions qu'ont pu me fournir un hôpital & une longue pratique, pour opérer (*la cataracte*) selon les deux méthodes (*abaissement* & *extraction*,) & en comparer les avantages & les inconvéniens. J'ai vu beaucoup de sujets opérés par d'autres artistes, soit chirurgiens de profession, soit opérateurs, & je suis convaincu que la préférence donnée à l'extraction sur l'abaissement, les éloges faits de l'extraction, & la plus grande partie des objections faites contre l'abaissement de la cataracte, n'ont point un fondement réel, ne sont pas le résultat d'une expérience dégagée de préjugés, d'une comparaison faite avec sagacité, ni de la recherche sincère de la vérité. On a présenté le côté favorable à l'opération par extraction, & on a gardé le silence sur ses inconvéniens, tandis qu'on s'est efforcé de dépriser l'opération par abaissement, &c. ... » C'est à réfuter M. *Pott*, que M. *Pellier* a employé le chapitre septième. Pour former le suivant (le huitième) il a extrait du Journal des savans, année 1756, janvier & février, deux Lettres de M. *Daviel* fils, sur les avantages de l'extraction de la cataracte, par la nouvelle méthode de son père. On montre dans le neuvième l'abus des grandes préparations avant de procéder à l'opération de la cataracte. M. *Le Blanc*, chirurgien instruit & célèbre, avoit dit, dans son Précis d'opérations, publié depuis près de dix ans : « L'opération de la cataracte

n'exige nulle préparation, non plus que l'inoculation, ſur-tout quand les ſujets ſe portent bien; il en eſt de même quand un pierreux n'a d'autres indiſpoſitions, ni d'autres maladies que celles qui dépendent de la préſence de ſa pierre, & qu'au ſurplus il jouit d'une aſſez bonne ſanté. Dans ces cas un ſimple régime ſuffit; les ſaignées, les purgations, &c. pourroient altérer & déranger ſa ſanté au point de le rendre malade, de le mettre hors d'état d'être opéré, & même de le faire mourir.» M. *Pellier*, pour prouver l'abus des préparations avant l'opération de la cataracte, rapporte quelques obſervations, entr'autres celle d'un pauvre homme très-avancé en âge, & d'une très-foible complexion, lequel fut trouvé mort dans ſon lit le cinquième jour, qui étoit celui où l'on devoit lever l'appareil. Quoi qu'il ait été préparé à l'opération par un autre chirurgien, on pourroit aſſurément attribuer ſa mort à d'autres cauſes; il avoit contre lui la pauvreté, ſa foible complexion, & ſon âge très-avancé.

Le chapitre dixième indique la manière de traiter les malades, quand ils ſont opérés de la cataracte; dans le ſuivant ou onzième, on s'élève contre l'abus de l'application des compreſſes mouillées ſur les yeux nouvellement opérés.

On trouve enſuite un Mémoire dans lequel on prouve par l'obſervation que le diagnoſtic & le prognoſtic de la cataracte ſont difficiles dans pluſieurs cas, malgré les recherches les plus exactes des obſervateurs. Ce Mémoire, qui forme le douzième chapitre, a été lu à la Société royale des ſciences de Montpellier, en novembre 1778.

Il eſt traité dans le treizième du méchaniſme des voies lacrymales, des déſordres qui y ſurviennent, & des moyens de les rétablir. M. *Pellier* a imaginé une canule à double bourrelet, & un conducteur, dont il donnera la figure dans un ouvrage qu'il eſt prêt à mettre ſous-preſſe, & qui a pour titre : *Cours ſur la chirurgie des yeux*

Le chapitre quatorzième eſt un Mémoire ſur la fiſtule lacrymale, envoyé à l'Académie royale de chirurgie, en 1776. M. *Pellier* y paſſe en revue les différens moyens employés pour la guériſon de la fiſtule lacrymale.

La ſeconde partie de cet ouvrage eſt diviſée en ſeize ſections, ſous leſquelles on rapporte des obſervations de cataractes de différentes eſpèces, & autres maladies des yeux, telles que le ſtaphylôme, le ptérygion ou onglet, l'hypopyon, le ſtrabiſme, l'ophthalmie, le leucoma, l'épiphora, &c. &c.

OBSERVATIONS ſur quelques points de la ſtructure de l'œil, relativement à l'extraction d'une cataracte membraneuſe, pour ſervir de réplique & d'éclairciſſement à la ſection huitième des Mémoires & Obſervations ſur les maladies de l'œil, publiés par M. PELLIER DE QUENGSY fils, oculiſte ; par M. THOMASSIN, maître en chirurgie de la ville de Dole, chirurgien-major du premier régiment de Chaſſeurs à cheval, membre de pluſieurs Acadé-

mies, &c. A Francfort, 1784. In-8°. de 20 pages.

11. M. *Pellier* avoit donné dans le Journal de Médecine du mois de juillet 1774, l'obſervation d'un cataracte membraneuſe, dont il a fait l'extraction, & dont l'expoſé eſt accompagné de circonſtances qu'il eſt impoſſible de concilier avec la véritable ſtructure de l'œil. Il avoit, dit-il, remarqué dans l'œil cataracté, 1°. *une opacité brunâtre qui paroiſſoit s'étendre au-delà de la circonférence de l'iris ;* 2°. *un éloignement aſſez manifeſte de ce nuage à cette membrane.*

Ces deux aſſertions ayant paru haſardées à M. *Thomaſſin*, M. *Pellier* crut devoir les relever dans ſes *réflexions*, en forme de Lettre inſerées dans le Journal de Médecine du mois de mai 1776.

De ces deux aſſertions, la première n'eſt louche que dans les expreſſions. L'opacité brunâtre dont il s'agit, étant en effet ſituée au-delà de la prunelle, entre l'iris & le cryſtallin, devoit néceſſairement s'étendre au-delà de la circonférence interne de cette membrane, c'eſt-à-dire que ſon diamètre devoit être plus grand que celui de la prunelle. Quant à la ſeconde, ſavoir, qu'on appercevoit un éloignement aſſez manifeſte de ce nuage à l'iris, cette obſervation eſt véritablement haſardée ; car la chambre poſtérieure de l'humeur aqueuſe, dont quelques anatomiſtes ont nié l'exiſtence, eſt au moins de l'aveu du plus grand nombre, ſi petite, que le bord de l'iris qui forme la prunelle, touche preſque à la capſule du cryſtallin ; & ſi l'opacité brunâtre, dont

dont il s'agit, étoit une cataracte membraneuse, située au devant de ce corps, comme en convient M. *Pellier*; si même elle étoit adhérente à cette capsule, comment a-t-il pu appercevoir un éloignement assez manifeste entre ce nuage & la partie postérieure de l'iris? Cela ne s'accorde nullement avec la structure des parties, & ne peut être que le résultat d'une illusion optique. L'opacité étoit brunâtre, & a dû paroître plus profonde qu'une cataracte ordinaire, d'où s'est ensuivie l'idée d'un *éloignement assez manifeste de ce nuage à la partie postérieure de l'iris.*

A l'égard de la nature de cette cataracte membraneuse, il paroîtra sans doute étonnant aux personnes qui ont une connoissance, même superficielle de la structure de l'œil, que M. *Pellier* ait pu imaginer qu'elle étoit une production de la choroïde; M. *Thomassin*, plus versé dans l'anatomie de cet organe, a donc eu raison de relever ces deux paradoxes anatomiques.

Leçons élémentaires de l'accouchement, contenant tout ce qui regarde cet art, & le traitement des femmes en couches; avec une analyse raisonnée des auteurs qui en ont traité; par M. le professeur JACOB, *avec des planches en taille-douce. A Gand, chez* Vander Schueren, *1784. In-8° de 432 pag.*

12. Les médecins & les chirurgiens Flamands & Bataves estiment singulièrement ce Traité

élémentaire, enrichi de vingt-une planches en taille-douce, gravées avec beaucoup de netteté. Comme l'ouvrage eſt bien fait, & qu'il préſente des principes exacts & des inſtructions ſolides ſur toutes les parties de l'art des accouchemens, il ſeroit à deſirer qu'on en fît une traduction françoiſe.

Rindvieh-Arzneybuch, *&c.* C'eſt-à-dire, *Manuel de médecine des bêtes à cornes, tant pour les maladies ordinaires les plus communes, que pour les épizooties, in-8° de 250 pages. A Tubingue, chez* Heerbrandt, 1784.

13. Ce volume n'eſt qu'une compilation qui contient cependant pluſieurs morceaux intéreſſans, extraits pour la plupart des annonces de Brunſwick, de Hanovre, de Wurtemberg, & de quelques ouvrages périodiques de la Suiſſe. Il ſeroit à deſirer que le compilateur eût rédigé ſes articles avec plus de ſoin. Les inſtructions qu'on y lit ſont ſouvent indéterminées; quelquefois on preſcrit des remèdes trop coûteux, tels que la racine de contrayerva-brava, la poudre de vipères, &c. & d'autres fois on adopte un ſentiment rejetté enſuite pour embraſſer celui que préſente un autre auteur.

Some Conſiderations on the different ways of removing confined and infections air, *&c.* C'eſt-à-dire, *Conſidérations ſur les différens moyens de renouveller l'air, & de chaſſer celui qui*

est infecté comme aussi sur les expédiens qu'on a employés pour cela, avec des remarques sur la contagion dans la prison de Maidstone; par THOMAS DEY, *in-8°. A Londres, chez* Vilkie, 1784.

14. A la suite de l'exposé de différens moyens employés ou proposés jusqu'ici pour purifier l'air, l'auteur décrit la méthode qu'on a suivie pour la même fin dans la prison de Maidstone. Les pluies d'eau de chaux ont paru produire le plus d'effet, & elles ont répandu dans l'atmosphère une certaine fraîcheur en même temps qu'elles ont absorbé l'air fixe flottant dans ce milieu avec les autres principes malfaisans.

JOSEPHI-JACOBI PLENCK, chirurgiæ doctoris, chemiæ atque botanices professoris publici, ordinarii in Academiâ chirurgicâ militari, nec non directoris pharmacopœarum militarium, atque chirurgi statûs militaris supremi, Bromatologia seu doctrina de esculentis & potulentis. Vindebonæ, *&c.* C'est-à-dire, *Bromatologie, ou doctrine des alimens & des boissons; par* JOS. JACQUES PLENCK. *A Vienne, chez* Græffer; *à Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune, 1784. *In-8° de 428 pag.*

15. La manière claire & précise qui règne

dans tous les ouvrages de M. *Plenck*, se reconnoît dans le livre que nous annonçons. Après des généralités sur les alimens, on en trouve une énumération sommaire. Il commence par ceux qui sont tirés du règne végétal: ils sont suivis de ceux du règne animal; puis viennent les assaisonnemens, & enfin les boissons. Voici comment M. *Plenck* procède dans l'exposition particulière de chaque substance; il donne d'abord le nom usité, un synonyme choisi, qui est ordinairement celui du chevalier *de Linné*, & le nom allemand. Il indique ensuite l'odeur & le goût de la substance, & finit par indiquer ses usages; mais le tout est très-abrégé. Nous traduirons un article pour en donnerune idée.

CERFEUIL BULBEUX.

« Cerfeuil bulbeux. LINNÉ.

En allemand *Poperlsalat*, *Knollichter Kalbertropf*.

Odeur de la racine, quand elle est jeune, nulle.

Goût un peu doux, comme le céleri.

Vertu nutritive; on croit la plante suspecte.

Usage. On mange les racines tendres, crues ou cuites, à la fin de l'hiver, ou pendant le carême, en forme de salade. Cuites dans du bouillon, elles lui donnent un bon goût. »

Sur la qualité suspecte du cerfeuil bulbeux, M. *Plenck* ajoute en note: « *Clusius* assure, d'après sa propre expérience, que l'usage de la racine de cette plante cause le vertige, la pesanteur & la douleur de tête; mais ma famille & moi avons très-souvent mangé de ces racines à Vienne & à Bude, soit en bouillon, soit en salade, sans en avoir ressenti le moindre mal. »

On trouve décrits ſur ce modèle preſque tout les alimens communément en uſage, non-ſeulement en Europe, mais bien encore dans les pays lointains. On y rencontre auſſi beaucoup de ſubſtances comeſtibles peu connues, mais qui peuvent ſervir avantageuſement en temps de diſette. L'auteur n'a rien négligé de ce qui pouvoit contribuer à rendre ſa Bromatologie plus parfaite. Il a ſur-tout conſulté les écrits des *Linné*, *Zückert*, *Bergius*, *Spielmann*, *Murray*, *Gatterer*, *Richter*, *&c.* Il a même employé les propres paroles de ces auteurs, quand elles convenoient à ſon ſujet. On peut donc regarder ce Traité comme unique, & comme vraiment élémentaire dans ſon genre.

M. *Plenck* l'a dédié à M. *Jean-Alexandre Brambilla*, premier chirurgien de l'Empereur, qui jouit d'une haute réputation en Allemagne.

Methodus formulas medicas conſcribendi : *Méthode de compoſer les formules de médecine, miſe au jour pour l'uſage des leçons de l'univerſité; par* JEAN-FRÉDERIC-CHRÉTIEN PICHLER, *docteur en médecine, & membre du collège des médecins de Strasbourg. A Straſbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune, 1785. *In-8° de 119 p.*

16. Depuis long-temps les jeunes médecins ont entre les mains l'art de formuler en médecine, par *Gaubius*. Un autre écrit qui a le même but, publié depuis quelque temps en Allemagne, eſt celui du célèbre M. *Gruner*. Malgré

le mérite des premiers, M. *Pichler* a cru qu'il étoit possible de présenter encore un ouvrage utile dans ce genre. Dans cette vue, il a négligé les médicamens superflus, ou trop foibles; il se borne à un petit nombre, capable de remplir les différentes indications. Comme le médecin doit réunir dans ses formules l'élégance & la précision, M. *Pichler* en donne aux jeunes praticiens des modeles dans celles qui sont dans cet ouvrage, & qu'il a toutes composées, à l'exception d'un petit nombre dont il ne fait pas grand cas, & qu'il a désignées par un astérisque : il nous avertit que les premières sont celles dont il se sert avec succès dans sa pratique.

Voici la marche de cette pharmacologie. Après avoir parlé dans une préface, de l'art de formuler, il indique les caractères ou signes pharmaceutiques des médicamens, ainsi que les abbréviations qui sont d'usage dans les formules; suivent des préceptes généraux sur la prescription des médicamens. C'est après ces espèces de prolégomènes qu'il donne des instructions sur chaque composition pharmaceutique particulière. Il traite en conséquence des poudres, pilules, trochisques, électuaires, linimens, &c. A l'exemple se trouve toujours joint le précepte.

Nuovo systema d'ordine, &c. C'est-à-dire, *Nouveau systême de police médicinale pour perfectionner la pratique de la médecine; par le docteur* BARTHELEMI GUELFI, *professeur public, Part. I & II. In-8° de 510 pag. A Venise, 1783.*

17. Le plan de l'auteur est vaste & seroit sans

doute avantageux, s'il pouvoit être exécuté dans toute ſon étendue; mais outre les difficultés politiques qui s'y oppoſeroit, il y en a encore d'autres dépendantes des individus. M. *Guelfi* ſuppoſe que la perfectibilité eſt égament active chez tous les hommes, & que tous peuvent faire des progrès ſoutenus & ſuivis dans les ſciences. Cependant il eſt démontré que dans la plupart des hommes le développement de leurs facultés intellectuelles s'arrête à un certain point, & qu'il y a pour chaque individu un *non plus ultra* dans les ſciences, comme il y en a un pour l'accroiſſement & pour la taille. D'après cette obſervation il eſt inconteſtable qu'il ſe trouvera toujours dans l'ordre des médecins, une multitude de claſſes dont la réforme ſera toujours impoſſible, & qui formeront un enchainement ſemblable à celui qui lie tous les êtres : l'hyſſope avec le cèdre du Liban & les animalcules microſcopiques avec l'éléphant. D'ailleurs l'art de guérir conſiſte non-ſeulement dans l'étendue des connoiſſances, laquelle conſtitue la ſcience, mais auſſi dans l'application heureuſe des principes, dans la fineſſe du tact & dans la juſteſſe de l'aſſociation des idées. Il faut non-ſeulement qu'un bon médecin ſoit frappé de tout ce que l'état du malade préſente aux ſens extérieurs, mais encore que l'eſprit ſe retrace le tableau fidèle de la maladie, afin de lui faire appercevoir & ſaiſir ce qui pourroit échapper à ſon attention. Il faut enſuite qu'il compare l'état actuel du malade avec les principes inconteſtables, qu'il juge de leur conformité, qu'il déduiſe de ces rapports les véritables indications, qu'il ſe dé-

termine enfin d'après ses combinaisons sur la conduite qu'il faut tenir, & sur le choix des secours qu'il doit administrer. Il est évident qu'aucun genre d'étude ne peut donner ces différens talens à celui qui ne les à pas. Il peut seulement les perfectionner jusqu'à un certain point, si la nature les lui a donnés. Il s'en suit que malgré les vues les plus réfléchies, les réglemens les plus sages, les arrangemens les mieux conçus; il y aura toujours des médecins plus ou moins capables de bien diriger le traitement des maladies. Ainsi l'auteur propose un systême, un plan, qui comme tant d'autres, ne sera point réalisé.

ANNONCE.

Institutions de médecine pratique, traduites sur la quatrième & dernière édition de l'ouvrage anglois de M. CULLEN, professeur de médecine pratique dans l'université d'Edimbourg, des Sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, & premier médecin du Roi pour l'Ecosse; par M. PINEL, docteur en médecine. A Paris, chez Pierre J. Duplain, *libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne comédie françoise, deux volumes in-8°.*

Le public attend depuis long-temps cette traduction; nous nous empressons de l'annoncer.

ANNONCES de quelques livres latins & allemands, imprimés chez l'étranger, publiés en 1784.

Littérature Danoiſe, pour l'Hiſtoire naturelle; par M. THOMAS BRUNNICH. A Copenhague, & à Leipſick, chez *Pelt*, in-8°.

On y trouve, 1°. les progrès de l'Hiſtoire naturelle en Danemarck & en Norwège; 2°. la Bibliothèque nationale des Mémoires & Ecrits qui traitent de la nature.

Conſidérations générales ſur les Fougères. A Erlang, chez *Palm*, in-4°.

Cet Opuſcule eſt de CH. CHRISTOPHE GMELIN.

De la Conception abdominale; par GUILLAUME JOSEPH. A Gottingue, chez *Dieterich*, in-4°.

Deux Opuſcules médico-littéraires; par J. H. JUGLER. A Leipſick, chez le libraire *des Erudits*, in-8°.

Des Collyres des anciens, & de leur différences; par le même.

Du Diagnoſtic des fièvres exanthémateuſes, avec l'Hiſtoire de la rougeole épidémique qui a régné en 1783, par A. L. B. KELLER. A Erlang, chez *Palm*, in-8°.

Mémoire ſur les nerfs du bras; par J. J. KLINT. A Gottingue, chez la veuve *Vanderhœck*, grand in-8°.

De la vertu médicinale de l'alun; par LIND, A Gottingen, chez *Dieterich*, in-4°.

Obſervation ſur la ſtructure des vaiſſeaux du placenta, &c.

Biographie de Spielmann, éditée par PHILIPPE LOUIS WILLWERS. A Leipſick, chez *Muller*, in-8°.

MOSS, (GUILLAUME) de l'éducation & du ſoin des enfans, des femmes groſſes & en couches & de leurs maladies. A Leipſick, chez *Cruſius*, ſous preſſe.

ADAM, (G.) Expériences électriques. A Leipſick, chez *Schwickert*, in-8°, ſous preſſe.

Il vient de paroître à Londres : *A comparative wiew of the ſtate*, &c. C'eſt-à-dire : Comparaiſon de l'état & des facultés de l'homme, avec ceux des animaux ; par JEAN GREGORY, docteur en médecine, membre de la Société royale, profeſſeur de médecine dans l'univerſité d'Edimbourg, & premier médecin de Sa Majeſté Britannique, en Ecoſſe ; nouvelle édition, chez *Dodſley*, in-8°.

Hiſtoire du fer, par RIMMANS ; traduite du ſuédois, par GEORGI. A Berlin, chez HAUDE & SPENER, en allemand.

Les Elémens de Chimie de *Macquer*, traduits en Eſpagnol par Don MICHEL SUAREZ, ont été imprimés à Madrid.

Il vient auſſi de paroître à Vienne, un livre intitulé : *Magazin der Vich Artzneykunſt*, c'eſt-à-dire : Magaſin de l'art vétérinaire, dans lequel ſont inſérées des traductions d'ouvrages françois. On trouve dans le premier volume :

Observations sur les maladies cutanées des chevaux, par M. HUZARD : Mémoire sur les maladies des chevaux, qu'on appelle *la Taupe: Mémoire sur l'Epizootie de la Hollande ; par M. CAMPER.*

N°s 1, M. BERTHOLET.
9, M. ROUSSEL.
2, 3, 4, 5, 12, 15, 16, M. WILLEMET.
6, 7, 8, 13, 14, 17, M. GRUNWALD.
10, M. J. G. E.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'août 1785. A Paris, ce 24 juillet 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES

Contenues dans les mois de mai, juin, juillet, août, du Journal de Médecine, année 1785, formant le Tome LXIVe.

MÉMOIRES, DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

1°. MÉTÉOROLOGIE.

2°. PHYSIQUE.

(*Voyez* tome lxiij, février 1785, pag. 224.)

3° Matiere médicale.

4°. Pharmacie.

5°. Médecine.

I.

7°. INSTRUMENS: parties artificielles.

8°. VÉTÉRINAIRE.

8°. JURISPRUDENCE DE MÉDECINE.



BIBLIOGRAPHIE, OU LIVRES ANNONCÉS.

1°. Histoire littéraire.

2°. Physique.

3°. Elemens de médecine & de chirurg.

4°. HISTOIRE NATURELLE, MINÉRALOGIE, BOTANIQUE, MATIERE MÉDICALE.

5°. Pharmacie et Chymie.

6°. Anatomie et Physiologie.

7°. Hygiene.

8°. MÉDECINE.

9°. CHIRURGIE.

10°. VÉTÉRINAIRE.

11°. MÉLANGES.

MÉMOIRES ACADÉMIQUES.

12°. JURISPRUDENCE MÉDICALE.



ANNONCES.

PRIX PROPOSÉ.

AVIS DIVERS.

NÉCROLOGIE.

Fin de la Table générale des Matières.

